

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

#### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

#### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



#### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

#### Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

#### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <a href="http://books.google.com">http://books.google.com</a>

. . • • •

Sem. 805 S678 H7m

#### **PARIS**

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE RICHRLIEU, 67

### **MÉMOIRES**

DE

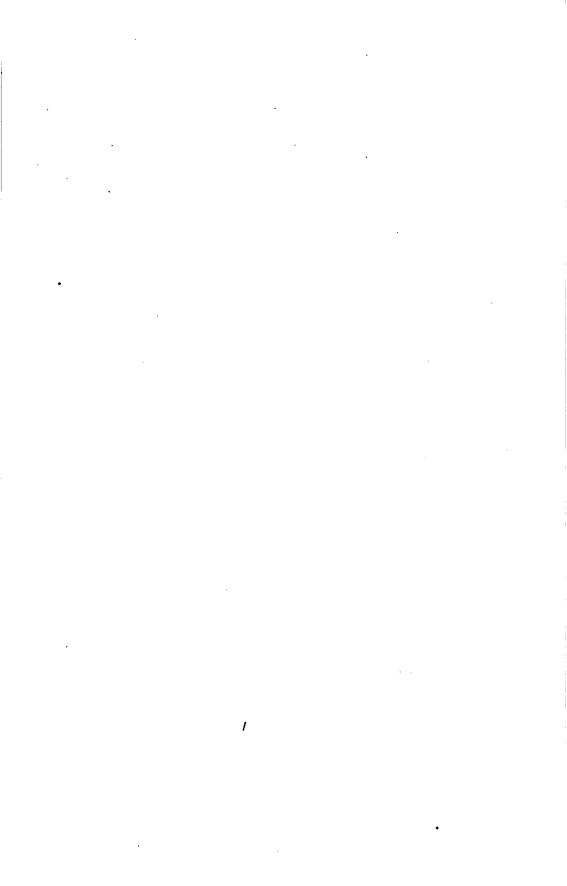
## LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATRIÈME

# PARIS IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXXI



#### LISTE DES MEMBRES

DE

#### LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er NOVEMBRE 1881.

#### LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. Menagios (De). MM. Ascoli. MEYER (Paul). Bibesco (Le prince). BONNARDOT. OLTRAMARE (Paul). Paris (Gaston). BRÉAL. DELAIRE. PEDRO II (S. M. dom). DERENBOURG (Hartwig). PLOIX. RHYS. Egger. FLEURY. ROLLAND. GONNET (L'abbé). ROSAPELLY. GOULLET. SAYCE. HAVET (Louis). STORM. JACKSON. TEGNER. Vocüé (Le marquis DE). JORET. LABORDE (Le marquis DE). WILBOIS. LEGER. WIMMER. MELON.

#### LISTE GÉNÉRALE.

мм

ABBADIE (Antoine D'), membre de l'Institut, 120, rue du Bac, Paris.

Acollas (Émile), inspecteur général des établissements pénitentiaires, 22, rue Soufflot, Paris.

Arbois de Jubainville (H. d'), correspondant de l'Institut, 84, boulevard du Mont-Parnasse, Paris.

Ascoli (G. I.), professeur à l'Institut royal, Milan (Italie), membre perpétuel.

Bailly, professeur au lycée, Orléans (Loiret).

BAIZE, professeur au lycée Fontanes, 19, rue de Vienne, Paris.

BARTH (A.), 6, rue du Vieux-Colombier, Paris.

Baudar (Émile), professeur à l'Académie, 1, route de Morges, Vert-Site, Lausanne (Suisse).

Bauday (F.), membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque Mazarine, 23, quai Conti, Paris.

BAUER (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris.

BAUNACK (Le docteur J.), 9, Ross-strasse, Leipzig (Saxe).

BELIAME (Alexandre), professeur au lycée Louis-le-Grand et à l'École des sciences politiques, 29, rue de Condé, Paris.

Benlorw.

Benoist (Eugène), professeur à la Faculté des lettres, 17, rue Bréa, Paris.

Bergaione (Abel), maître de conférences à la Faculté des lettres et à l'École pratique des hautes études, 12, rue d'Erlanger, Paris.

Berger (Philippe), sous-bibliothécaire de l'Institut, 1, rue de Seine, Paris.

Brzsonov, bibliothécaire de l'Université, Moscou (Russie).

Bissco (Le prince Al.), 73, boulevard Saint-Michel, Paris, membre perpétuel.

BLANC, Massale, par Ganges (Hérault).
Boissien (Gaston), de l'Académie française, professeur au Collège de France,
79, rue des Feuillantines, Paris.

Boldakov, 192, boulevard Haussmann, Paris.

BORNARDOT, archiviste paléographe, 5, rue Périer, parc de Montrouge, Paris. membre perpétuel.

BOUCHERIE, professeur à la Faculté des lettres, villa Savine, Montpellier (Hérault).

Bousslaiev (Th.), professeur à l'Université, Moscou (Russie).

BOVIER-LAPIERRE, 8, rue Garancière, Paris, membre perpétuel.

BRÉAL (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 63, boulevard Saint-Michel, Paris, membre perpétuel.

Bucce (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège).

Burnour (Emile), ancien directeur de l'Ecole d'Athènes.

Calloiano, 3, avenue de l'Observatoire, Paris.

Carrière, secrétaire de l'École des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris.

CHABANEAU, professeur à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault).

CHAIGNET, professeur à la Faculté des lettres, Poitiers (Vienne).

CHARENCEY (Le comte H. DE), membre du Conseil général de l'Orne, 3, ruc Saint-Dominique, Paris.

CHASLES (Émile), inspecteur général de l'Université, 2 ter, rue Paul-Louis-Courier, Paris.

Chassang (A.), inspecteur général de l'Université, q, rue de l'Odéon, Paris.

Снордко (A.), chargé de cours au Collège de France, 77, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris.

CLÉMENT, agrégé de l'Université.

Collard, professeur à l'Université, Louvain (Belgique).

Connu, professeur à l'Université, 13, Thorgasse, Prague (Autriche).

COUBBONNE (Louis), professeur au Lycée, Nantes (Loire-Inférieure).

Cust (Robert), 64, Saint-George square, Londres (Angleterre).

Darmesteten (Arsène), maître de conférences à la Faculté des lettres et à l'École pratique des hautes études, 7, place de Vaugirard, Paris.

DARMESSETER (James), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 7, place de Vaugirard, Paris.

DELAIRE, 53, rue de Rennes, Paris, membre perpétuel.

DELAPLANE (A.), 101, rue de Grenelle, Paris.

DELONDRE (G.), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris.

Denenbourg (Hartwig), professeur à l'École des langues orientales vivantes, 39, boulevard Saint-Michel, Paris, membre perpétuel.

Denenbourg (Joseph), membre de l'Institut, 27, rue de Dunkerque, Paris.

DES MICHELS (Abel), professeur à l'École des langues orientales vivantes, 24, boulevard des Batignolles, Paris.

Devic (Marcel), 3, rue de la Cavalerie, Montpellier (Hérault).

Dibion, inspecteur général des ponts et chaussées, 9, rue Boissy-d'Anglas, Paris.

Dobranich, 103, rue Saint-Lazare, Paris.

Donner (O.), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande).

DREME (H.), président de la Cour, Agen (Lot-et-Garonne).

Duchinski.

DUPRICHE-DESCENETTES.

Dussoucher (J.), professeur au lycée Henri IV, 46, rue de Madame, Paris.

DUTENS (Alfred), 50, rue François-Premier, Paris.

Épon, professeur au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris.

Eccen (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, 68, rue Madame, Paris, membre perpétuel.

EIGHTHAL (Gustave D'), 44, rue Vignon, Paris.

ERNAULT (Émile), professeur à l'école Saint-Charles, Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

ESTLANDER (C.), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande).

FAVRE (Jules), professeur au collège Stanislas, 5, rue Vavin, Paris.

FÉCAMP (Albert), bibliothécaire de la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault).

FLEURY (Jean), lecteur à l'Université impériale, 33, rue des Officiers, Saint-Pétersbourg (Russie), membre perpétuel.

FOURNIER (Le docteur Eugène), 10, rue Daunou, Paris.

FRÉDAULT (Le docteur), 35, rue Bellechasse, Paris.

GAIDOZ (Henri), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, professeur à l'Ecole des sciences politiques, 22, rue Servandoni, Paris.

GEORGIAN, 23, strada Sierban-Voda, Bukarest (Roumanie).

GILLIÉRON, professeur à l'école Monge, 16, rue des Moines, Paris.

Godernov (Frédéric), 20, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris.

GOLDSCHMIDT (Siegfried), professeur à l'Université, Strasbourg (Alsace). GONNET (L'abbé), Lyon (Rhône), membre perpétuel.

GOULLET, 14, place de la Chapelle, Paris, membre perpétuel.

GRAUX (Charles), maître de conférences à l'École pratique des hantes études et à la Faculté des lettres, 26, rue Monge, Paris.

Guiner, place de la Miséricorde, Lvon (Rhône).

GUYARD (Stanislas), maître de conférences à l'École pratique des hautes études. 45, rue Saint-Placide, Paris.

HALÉVY (Joseph), 26, rue Aumaire, Paris.

HARLEZ (DE), professeur à l'Université, Louvain (Belgique).

HATZFELD, professeur au lycée Louis-le-Grand, 7, rue de l'Odéon, Paris.

HAUVETTE-BESNAULT, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

HAVET (Louis), maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté des lettres, 102, rue de Turenne, Paris, membre perpétuel.

HEINBICH (G. A.), doyen de la Faculté des lettres, 29, avenue de Noailles, Lyon (Rhône).

HENRY, bibliothécaire de la ville, Lille (Nord).

HINGER, chanoine de la cathédrale, Saint-Dié (Vosges).

HOVELACQUE (Abel), 39, rue de l'Université, Paris.

Jackson (James), bibliothécaire de la Société de géographie, 13, avenue du Boisde-Boulogne, Paris, membre perpétuel.

Joner (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 5, rue Saint-Michel, Aix (Bouches-du-Rhône), membre perpétuel.

Kunn, professeur à l'Université, Leyde (Pays-Bas).

Kirpitchnikov (Alex.), professeur à l'Université, Kharkov (Russie).

LABORDE (Le marquis Joseph DE), 5, rue de l'Oratoire-du-Roule, Paris, membre perpétuel.

Lambrior, professeur à l'Université, Jassy (Roumanie).

LEFÈVEE (Florent), député, 29, rue du Vieux-Colombier, Paris.

LEGER (Louis), professeur à l'École des langues orientales vivantes, 5, rue de Laval, Paris, membre perpétuel.

LENORMANT (François), membre de l'Institut, professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale, 4, rue de Sèvres, Paris.

LESAGE, 1, rue d'Angivilliers, Versailles (Seine-et-Oise).

Létalenet, 8, rue de la Chaise, Paris.

Lévy, inspecteur général de l'Université, 59, rue Madame, Paris.

LIÉTARD (Le docteur), Plombières (Vosges).

Loтн, professeur au collège Stanislas, 5, place Sorbonne, Paris.

Luchaire, maître de conférences à la Faculté des lettres, Bordeaux (Gironde).

Malvoisin, professeur au collège Stanislas, 42, rue Daguerre, Paris.

MASPERO (Gaston), directeur de l'École archéologique française du Caire, conservateur du musée de Boulaq et directeur des fouilles en Égypte, au Caire (Égypte).

MASSIEU DE CLERVAL, 113, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise).

MAURY (Alfred), membre de l'Institut, directeur des Archives nationales, aux Archives, rue des Francs-Bourgeois, Paris.

Melon (Paul), 59 bis, rue Jouffroy, Paris, membre perpétuel.

Menagios (Démétrios de), membre perpétuel. Metzger (Moïse), rabbin, Belfort (Haut-Rhin).

MEYER, professeur au Lycée, Bordeaux (Gironde).

MEYER (Paul), professeur au Collège de France, 39, rue Raynouard, Passy-Paris, membre perpétuel.

MICHEL, 18, rue de la Cathédrale, Carcassonne (Aude).

MICHEL (Charles), chargé de cours à l'Université, 38, rue de la Paix, Liège (Belgique).

Moisy, Lisieux (Calvados).

Montagu, professeur au Collège, Amherst, Massachusets (États-Unis).

MORTEVEILLE (Stanislas), 15, rue Vineuse, Paris. Mowar (Robert), 10, rue des Feuillantines, Paris.

Muir (J.), correspondant de l'Institut de France, 10, Merchiston Avenue, Édimbourg (Écosse).

NAVILLE (Louis), 15, cour des Bastions, Genève (Suisse).

Nersès (Boyadjian), 94, boulevard de Port-Royal, Paris. Nicole, professeur à l'Académie, Genève (Suisse).

NIGOLES (O.), professeur au Lycée, 35, rue du Jeudi, Alençon (Orne).

Nommès, 21, rue Berthollet, Paris.

OLTRAMARE (Paul), professeur au Gymnase, 14, chemin Darcet, Genève (Suisse), membre perpétuel.

OPPERT (J.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 19, rue Mazarine, Paris.

Paplonski, directeur de l'Institut des sourds et muets, place Saint-Alexandre, Varsovie (Pologne).

Paris (Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 7, rue du Regard, Paris, membre perpétuel.

PAYSANT, professeur au lycée Henri IV, 5, rue Bréa, Paris.

Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, Rio-de-Janeiro (Brésil), membre perpétuel.

PELLETAN (Camille), député, 33, rue du Cherche-Midi, Paris.

Pierrer, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris.

Ploix (Ch.), ingénieur hydrographe, 47, rue de Verneuil, Paris, membre perpétuel.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte), 18, rue de l'Université, Paris.

REINACH (Salomon), 31, rue de Berlin.

REMAN (Ernest), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belies-lettres, 4, rue de Tournon, Paris.

RENIER (Léon), membre de l'Institut, à la Sorbonne, Paris.

RHYS (John), ancien fellow de Merton College (Oxford), Rhyl, North Wales (Grande-Bretagne), membre perpétuel.

RIANT (Le comte Paul), membre de l'Institut, 248, rue Saint-Honoré, Paris.

RIEUTORD, 65, rue des Moines, Batignolles, Paris.

Rosiou (Félix), professeur à la Faculté des lettres, 15, quai Ghâteaubriand, Rennes (Ille-et-Vilaine).

ROCHAS D'AIGLUN (A. DE), chef de bataillon du génie, 5, rue de la Liberté, Grenoble (Isère).

ROCHEMONTEIX (Le marquis DE), au Caire (Égypte).

ROLLAND (Eugène), château de Grantmon, Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), membre perpétuel.

ROMANELLI (ROCCO).

ROBEL (Charles), chef d'escadron de dragons, 3, rue Amélie, Paris.

ROSAPELLY (Le docteur), 10, rue de Buci, Paris, membre perpétuel.

Runy (Ch.), 7, rue Royale, Paris.

SAUSSUBE (Ferdinand DE), 3, rue de l'Odéon, Paris.

SAUVAYRE, professeur de linguistique, Buenos-Ayres (République Argentine).

SAICE (H.-A.), professeur à l'Université, Oxford (Angleterre), membre perpétuel.

Schoebel (Ch.), 19, rue Campagne-Première, Paris.

SECHER (J.-M.), docteur en philologie, 56, Vesterbro-gade, Copenhague (Danemark).

SÉNART (Émile), 34, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Sepet (Marius), attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, 25, rue de Penthièvre, Paris.

SEVERTIS, professeur au lycée Louis-le-Grand, 35, rue du Sommerard, Paris.

SPECET (Édouard), 66, rue de Monceau, Paris.

Speijen (D. J.-S.), 72, Stadhulderskade, Amsterdam (Pays-Bas).

STOKES (Whitley), correspondant de l'Institut, member of the Governor's Council, Calcutta (Inde).

STORM (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège), membre perpé-

STUBE (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg).

STURZINGER.

ŠVBLJUGA (J.-Krst.), professeur au gymnase royal supérieur, Varašdin, Croatie (Autriche-Hongrie).

TEGRER, professeur à l'Université, Lund (Suède), membre perpétuel.

THOMSEN (V.), professeur à l'Université, 16, Lykkesholms Allee, Copenhague (Danemark).

THUROT (Charles), membre de l'Institut, 5, rue Gay-Lussac, Paris.

TOURNIER, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 16, rue de Tournon, Paris.

Tourroulon (Le baron C. DE), Château-Randon, près Montpellier (Hérault).

Vaïssa, directeur honoraire de l'École des sourds et muets, 49, rue Gay-Lussac, Paris.

Vocük (Le marquis DB), membre de l'Institut, 2, rue Fabert, Paris, membre perpétuel.

Wall (Charles-H.), professeur à Halbrake School, New Wandsworth, S. W., Londres (Angleterre).

WATEL, professeur au lycée Fontanes, 7, rue Bapst, Asnières (Seine).

Wilbois, commandant de gendarmerie, Orléaus (Loiret), membre perpétuel.

WIMMER (L.), 9, Falledvej, Copenhague (Danemark), membre perpétuel.

#### AVIS.

Nos confrères sont instamment priés de vérifier les indications qui les concernent, et d'adresser les rectifications ou additions à M. L. Havet, secrétaire adjoint.

#### LA POSITION DE L'ARTICLE DÉFINI '

L'article défini a souvent provoqué l'étonnement par sa position variable. Tandis qu'il manque complétement dans beaucoup de langues, celles qui le possèdent ne sont pas d'accord sur la place qu'il faut lui donner, avant le substantif ou après. Dans la même famille de langues nous le trouvons employé tantôt comme préfixe, tantôt comme postfixe. De même que l'adjectif ou le pronom possessif, l'article détermine le nom auquel il est lié, et par là il a en somme la même fonction, celle de compléter le nom: nous nous attendrions donc à lui voir suivre la même marche que l'adjectif, précédant le nom quand l'adjectif le précède, et le suivant, quand il est placé après lui. Mais tel n'est pas le cas. En français, par exemple, l'article défini précède le nom, alors que la place habituelle de l'adjectif est après lui. Il est vrai qu'en anglais et en allemand, tous les deux, article et adjectif, ont la même position, devant le nom; mais en hébreu, en arabe, en vieil égyptien, l'article au contraire précède le nom, tandis que l'adjectif le suit régulièrement. Celles des langues indo-européennes qui possèdent un article, en font un prefixe, à l'exception des dialectes scandinaves, du roumain, du bulgare et de l'albanais qui en font un posifixe; dans la famille des langues sémitiques, l'article est préfixe en hébreu et en arabe, postfixe en araméen. Le lien étroit qui unit les groupes de langues scandinave et germanique, rend des plus frappantes leur divergence dans la position donnée à l'article.

La première raison et la plus concluante qui puisse être assignée à cette variabilité, c'est le développement tardif de l'article. Il n'existait ni dans la période d'unité des langues indo-européennes, ni dans celle des langues sémitiques. Il a été tiré du pronom démonstratif à une époque où tout souvenir du plan

<sup>1.</sup> Traduction de M. L. Baudat.

primitif des langues était perdu, et où l'on employait des movens autres que la simple position pour indiquer ce qui se rapporte au nom. En comparant ceux des dialectes congénères dans lesquels l'article est absent, à ceux qui en possèdent un, on peut juger quelle place il faut assigner à cette période dans l'histoire du langage. Ainsi parmi les langues sémitiques, il n'y a pas d'article en Éthiopien 1, ni en Assyrien, excepté dans la toute dernière période de cette dernière langue; parmi les dialectes indo-européens, le russe et les autres langues slaves, excepté le bulgare, n'ont pas d'article, car l'article grec est fort inexactement représenté par le pronom relatif ije en ancien slave: quoiqu'on puisse aussi dire du sanscrit qu'il n'a pas d'article, cependant le démonstratif sa peut prendre sa place (sa purusha comme en latin ille vir). Ni les langues finnoises ni les langues Turco-Tatares n'ont d'article, l'Osmanli seul avant à l'occasion recours au procédé du persan pour l'exprimer par un kezra ou hemza, comme dans nawale-y-ushk « les plaintes de l'amour. » Le hongrois cependant a été influencé par les dialectes allemands voisins au point de faire du démonstratif az ou a un article proprement dit, comme dans az atya « le père », a leány « la fille. » D'autre part, un cas objectif ou casus definitus comme Böhtlingk le nomme, se trouve très-répandu dans la famille des langues uralo-altarques; ce cas objectif répond souvent exactement à l'usage de l'article avec un nom, et en réalité, il vient d'un désir analogue de donner de l'exactitude et de la précision à l'expression<sup>2</sup>. Il paraît formé d'un affixe démonstratif en Turco-Tatar et en Mongol, et d'après Castren, un affixe et ou t, qu'il croit être le pronom de la troisième personne, est parfois attaché à l'accusatif en langue ostiaque 3. Le tibétain a aussi un cas objectif, formé en apparence à l'aide d'un démonstratif, et on peut voir le caractère attributif du cas par le chinois où le même « mot vide » tche, qui d'après le D' Edkins, était d'abord ti, est l'affixe des deux cas, objectif et possessif. En hindoustani, comme il n'y a pas d'article défini, sa place est prise devant l'accusatif par un datif avec le suffixe ko, et en persan par le suffixe ra, que Schott considère comme puisé à une source tatare ou mongole. Passant dans le Nouveau-Monde, nous trouvons que les Algonkins, seuls parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, ont un article

<sup>1.</sup> Dillmann remarque que « l'Ethiopien n'a pas formé d'article, pas plus que les autres langues abyssimennes, excepté le Saho. » (Grammatik der sethiopischen Sprache. p. 333).

2. Voir Böhtlingk: Ueber die Sprache der Jakuten. (1851) p. 219-224.

<sup>3.</sup> Versuch einer ostjakischen Sprachlehre, p. 48 (1849).

défini préfixe mo ou m', forme contractée du démonstratif monko « cela 1 », tandis que l'othomi, langue monosyllabique. emploie na ou va dans le même sens. Dans les dialectes polynésiens, l'article joue un grand rôle. Ainsi le hawaïen possède les articles définis ka ou ke (te) devant les noms au singulier, et na devant les noms au pluriel; c'est ce qu'on appelle l'o emphatique, qui sert à marquer le sujet. Il est employé surtout devant des noms propres et des pronoms ; et devant les autres noms, seulement au cas où ils sont déjà définis par l'article, par un adjectif ou par un génitif, et si en même temps ils commencent une phrase 2.

La date récente à laquelle l'article défini a fait son apparition nous oblige à le traiter en connexion avec les particularités grammaticales des divers dialectes dans lesquels on le trouve; il faut examiner la construction syntactique qui les distingue, avant que nous puissions assigner une raison à la position prise par l'article dans un dialecte particulier. M. Bergaigne 3 a montré que dans la proposition primitive arvenne, le mot qualificatif, adjectif, génitif ou adverbe, vient se placer devant le sujet, le mot dominant; il a en outre montré comment cet ordre primitif des mots fut troublé durant le cours du développement auquel fut soumise la proposition dans les différentes branches de la famille indo-européenne. D'autre part, j'ai établi ' que l'ordre des mots dans la proposition primitive sémitique était exactement le contraire de celui de la proposition primitive indo-européenne, l'adjectif et le génitif venant se placer après le sujet ou mot dominant. Si donc l'ordre primitif des mots était resté inaltéré dans les familles indo-européenne et sémitique, nous nous attendrions à ce que l'article, quand il s'y trouve, fût toujours placé devant dans la première famille, et après dans la seconde. Toutefois les changements subis par la syntaxe des différentes branches ou langues dérivées des deux familles, devaient naturellement affecter la position de l'article défini; et, en conséquence, partout où nous trouvons la position de l'article contraire à celle qu'exigerait l'ordre primitif des mots dans la proposition - venant après le nom par exemple dans une langue indo-européenne ou le précédant dans une langue sémitique - nous avons à considérer le caractère géné-

4. Lectures upon the Assyrian language. 1877, p. 132.

Du Ponceau. Langues de l'Amérique. 1838, pages 148-150.
 Alexander. Hawaiian grammar. 1871, p. 10.
 Dans les Mémoires de la Société de Linguistique, III, 1, 2, 3. (De la construction grammaticate).

ral de la syntaxe de cette langue pour trouver l'explication du fait.

En second lieu, nous devons rappeler qu'une langue peut être fortement influencée par une autre, surtout si sa grammaire a subi des changements intérieurs considérables, et si ceux qui la parlent ont été mis en contact intime avec d'autres parlant une langue voisine. C'est ainsi que l'on 1 a avancé, que le fait qu'en bulgare l'article défini est postfixe, est dù à l'influence du roumain et de l'albanais. Cela est rendu probable par le fait que les autres langues slaves n'ont pas d'article; en même temps, les Bulgares, qui sont d'origine ougrienne, offrent l'exemple d'une race qui a adopté la langue d'un autre peuple. En plaçant comme postfixe l'article, qui représente le démonstratif latin ille, le roumain est conduit par l'analogie de l'adjectif qui, comme dans les autres langues romanes, est aussi placé après; et une autre cause à mentionner plus loin, a aidé probablement l'analogie. Il est cependant possible que M. Benlœw ait raison en prétendant que les deux langues, le roumain et le bulgare, ont été influencées par l'albanais en ce qui concerne la position qu'elles assignent à l'article 2. En ce cas, la cause première de la dislocation de la proposition primitive indo européenne, par suite de laquelle l'article, quand il fit son apparition, suivit le substantif, devra être cherchée dans l'albanais seul, et l'on peut remarquer qu'en albanais, comme en roumain, l'adjectif vient après le substantif. La position de l'article dans celles des langues romanes qui en font un préfixe, peut aussi être due à une influence étrangère. En tous cas, c'est à l'époque où les langues germaniques se trouvèrent exercer une influence sur les langues romanes que l'article roman prit son origine.

La troisième raison à donner pour les variations dans la position de l'article, se trouve dans les particularités syntactiques et grammaticales des langues où l'article ne tient pas sa place normale. Ces particularités peuvent être dues soit aux changements survenus dans l'expression des idées, soit à l'altération des désinences de la flexion. Dans le premier cas, l'ordre syntactique des mots sera rompu; dans le second, les terminaisons exprimant une relation grammaticale seront plus ou moins oblitérées. S'il est vrai que la position de l'article en roumain et en bulgare a été influencée par l'albanais, il ne reste que

<sup>1.</sup> M. Max Müller dans la Philosophie de l'Histoire universelle de Bunsen, I, p. 265.
2. La Grèce avant les Grecs. (1877), p. 45.

deux langues indo-européennes qui ne possèdent pas l'ordre normal, d'après lequel l'article est préfixe: ce sont l'albanais et les dialectes scandinaves. Les autres langues indo-européennes qui possèdent un article — grec, celtique, germanique, etc. — le placent toutes devant le mot qu'il définit. Nous devons en conséquence examiner si les particularités syntactiques de l'albanais et des dialectes scandinaves peuvent expliquer la position anormale que ces langues donnent à l'article.

Il a déja été observé que l'albanais a abandonné l'ordre normal de la proposition indo-européenne, et qu'il a l'habitude de
placer l'adjectif après le substantif; il y avait la une analogie que
l'article suivit facilement, quand il prit naissance; en outre
l'altération des terminaisons casuelles vint naturellement en
aide à ce changement. Aussi longtemps que les terminaisons
casuelles résonnent d'une façon pleine, l'article ne peut se souder au substantif précédent, et jouera plutôt le rôle d'un préfixe que d'un postfixe. Ce fut l'altération des terminaisons casuelles en roumain qui sans aucun doute contribua beaucoup
dans cette langue à donner à l'article la place de postfixe. Là où
le substantif et le démonstratif gardent tous deux les terminaisons casuelles, le démonstratif, s'il devient un article, ne peut
s'unir au nom et prendra place de préférence devant lui.

Dans les dialectes scandinaves aussi, la position inverse de l'article peut être attribuée à la désorganisation de leur syntaxe. Tandis que le gothique observait l'ancienne règle qui place en premier lieu le mot dépendant et déterminant, nous trouvons au contraire déjà dans le Snorra Edda d'Islande le génitif sans préposition non pas avant seulement, mais aussi après le substantif dont il dépend. Il est possible que la culture d'une poésie plus ou moins artificielle ait causé par son influence cette perturbation de l'instinct syntactique de la langue.

Dans le groupe des langues sémitiques, tandis que l'hébreu et l'arabe font de l'article un préfixe, l'article araméen ou aleph emphatique est postfixe. Sur ce point donc l'araméen seul est fidèle à l'ordre normal de la proposition sémitique. Or, une comparaison des grammaires des trois langues sémitiques du Nord — assyrien, araméen, hebréo-phénicien — semble montrer que l'araméen fut le premier à se séparer du groupe et à entrer dans une voie indépendante; l'altération phonique est tellement caractéristique en araméen, que nous pouvons facilement admettre qu'il a perdu les désinences casuelles du substantif dans une période ancienne. L'arabe et l'hébreu, d'autre part, ont conservé ces désinences longtemps après l'apparition

de l'article défini, et par conséquent l'article a continué a être détaché du substantif, à être prononcé séparément et distinctement. En même temps les inversions rhétoriques et le génitif périphrastique formé par le pronom démonstratif ont troublé l'ancien ordre de la proposition dans ces deux langues, et ouvert la voie à la préfixation de l'article. L'assyrien nous fait comprendre comment ce fait s'est produit. Pendant la période persane nous voyons apparaître en assyrien une sorte d'article ('aga) qui, s'il est placé après le substantif, prend le sens de « ce-ci, ce-là ». A l'occasion, pourtant, nous le trouvons combiné avec un autre démonstratif devant le substantif, construction qui peut facilement s'expliquer, si nous regardons le démonstratif et le substantif comme avant été en opposition. et comme avant été ensuite unis si étroitement que le démonstratif devint un article. En arabe aussi le démonstratif peut être préfixé à un substantif qui est déjà pourvu de l'article; le pronom et le substantif sont alors regardés comme en opposition l'un avec l'autre. Le cas est le même en hébreu, où nous trouvons parfois une construction comme zeh há'am, « ce peuple » littéralement: « ce le peuple » aussi bien que zeh Mosheh « ce Moïse » 4. Le dernier exemple nous montre qu'un nom propre était considéré comme assez défini pour être mis en opposition avec le pronom, bien que sans article, et nous pouvons nous risquer à supposer qu'un usage qui avait commencé par s'appliquer aux noms propres devait avec le temps s'étendre à tous les noms qui étaient considérés comme définis. De même l'adjectif rabbim « maints » se trouve précédant le nom (Jer. 16, 16. Ps. 32, 10, 89, 51). L'ancien égyptien s'accorde avec l'hébreu et l'arabe dans la règle générale qui place le mot déterminant après le mot qu'il détermine; il est aussi d'accord avec eux en préfixant l'article. Mais ceci encore peut s'expliquer par le fait que l'article doit son origine au démonstratif primitivement mis en opposition avec le substantif, tandis que d'un autre côté, l'usage du démonstratif u $\bar{a}$  « un » comme article indéfini facilitait ce changement. On peut remarquer on outre que suten dans le sens de royal, et nuter dans le sens de divin sont toujours devant leur substantif, et que d'après Brugsch, l'emploi de l'article a de tout temps été limité, surtout dans la langue hiéroglyphique, en tant qu'opposée aux textes hiératiques 3.

Il y a encore une quatrième raison à laquelle on peut attribuer

<sup>1.</sup> Exod. 32, I. Jos. 9. 12. Es. 23, 13.

<sup>2.</sup> Hieroglyphische Grammatik (1872), pages 31, 8.

en partie la position anormale de l'article défini dans certaines langues. Quand une fois le démonstratif fut devenu un article, il se produisit une tendance naturelle à différencier l'article et le démonstratif; un changement de position était le moyen le plus facile d'opérer cette différenciation. Aussi en arabe, où le démonstratif suit le substantif (à moins que l'article ne lui soit attaché), a-t-on, en préfixant l'article, évité toute confusion entre son emploi et celui du pronom dont il était tiré.

La position variable de l'article défini dans le même groupe de langues recoit donc une explication suffisante. La plupart des langues indo-européennes qui possèdent un article le mettent devant son substantif, à la place occupée primitivement par tous les mots déterminants, et l'une des trois langues sémitiques qui le possèdent, le met après le substantif, à la place occupée par le mot déterminant dans cette famille. Dans celles des langues indo-européennes qui postfixent l'article, l'anomalie peut s'expliquer en partie par des inversions rhétoriques qui ont désorganisé la proposition et causé un changement dans la position du mot déterminant, en partie par l'altération des désinences casuelles qui a permis à l'article postfixé de s'unir intimement au nom précédent, et en partie par le désir de distinguer le démonstratif employé comme tel du démonstratif employé comme article. D'autres cas s'expliquent par l'influence d'une langue avoisinante. A ma connaissance, toutes les autres langues du monde qui ont développé un article, lui donnent la même position que le démonstratif et l'adjectif; ainsi en basque, l'article défini a, ac que M. van Eys a ramené à un démonstratif 1, suit son substantif, tandis que l'algonkin mo le précède. C'est seulement dans les deux grandes familles de langues littéraires que la nécessité de la rhétorique et le style littéraire ou poétique ont désorganisé la construction primitive de la proposition et amené un emploi anormal de l'article défini.

A. H. SAYCE.

<sup>1.</sup> Revue de linguistique, VI, 2, Oct. 1873.

#### PORMES IRRÉGULIÈRES DANS LE BHAGAVATA-PURANA

Le Bhāgavata-Purāna emploie quelquesois pour le verbe kar, une sorme d'aoriste tout à sait insolite.

Le premier exemple que j'ai sous la main, se trouve I, 6, 5: akārasham. Burnouf ne l'a pas admis dans son édition; il a adopté en place une leçon moins irrégulière, akārisham. Mais akārasham se lit dans deux éditions indigènes, l'une publiée sans indication de lieu, mais probablement à Poonah, en 1852, par Gokuladāsa et qui donne le texte seul très-correctement lithographié, l'autre une très-belle édition de Bombay également lithographiée et qui est accompagnée d'une tīkā par Vijayadhvajatīriha. De plus cette leçon a pour elle l'autorité de Çrādharasvāmin qui la mentionne expressément dans son commentaire.

Un autre exemple de la même formation se lit un peu plus loin, I, 10, 1: akārashīt. Celui-ci, Çrīdharasvāmin ne l'admet pas: dans le manuscrit devanāgarī de la Bibliothèque nationale, le texte et le commentaire ont tous deux la forme régulière akārshīt, qui est aussi la leçon du texte de Vijayadhvaja. Par contre la forme akārashīt que donne l'édition de Gokuladāsa, est adoptée pour ce passage par le dictionnaire de Saint-Pétersbourg: elle est d'ailleurs garantie par le mètre qui exige un triple iambe à la fin du vers, akārashīt tatah, et Burnouf, cette fois, n'a pas hésité à lui donner place dans son texte.

Outre ces deux exemples, il y en a d'autres encore dans le Bhagavata-Purana de ce même aoriste du verbe kar, dont malheureusement je n'ai pas gardé note, et je crois bien me souvenir d'en avoir rencontré un sur le même modèle du verbe bhar.

Quoi qu'il en soit, le Bhāgavata-Purānaconnatt un aoriste akārasham, akārashīs, akārashīt, dont les formes régulières sont akārsham, akārshīs, akārshīt.

Des deux formes citées, Çridharasvāmin explique ainsi la première, la seule qu'il reconnaisse (Vijayadhvaja qui l'admet aussi, la laisse passer sans observation) : «  $ak\bar{a}rasham$  est pour  $ak\bar{a}r-sham$ ; il y a eu disjonction de l'r et de l's pour satisfaire au mètre ». Cette explication paraît juste, mais elle exige quelques observations.

Elle est juste en ce sens que, dans akārashām, nous avons en effet akārsham avec vocalisation de l'r, et qu'il ne faut pas y chercher le résultat d'une fausse lecture de akārisham, autre forme régulière d'aoriste et admissible au besoin, dans le Bhāgavata-Purāna, pour le verbe kar. Cette dernière explication, en effet, ne rendrait pas compte de akārashīt qui, lui, ne peut être que pour akārshīt, puisqu'il n'existe pas de forme correspondante akārishīt, et que akārisham ferait à la 3° personne akārīt. L'r a donc été simplement vocalisée dans ces formes et, comme le dit Çrādharasvāmin, cette vocalisation aura été amenée par le mètre. Le changement de l's dentale en la sifflante linguale sh se sera maintenu dans les nouvelles formes où il n'est plus organique, en souvenir des formes correctes dont elles dérivent.

Mais, d'autre part, cette explication de Çrādharasvāmin a besoin elle-même d'être expliquée.

De quelque façon qu'on envisage ces formes, elles dépassent la limite des libertés permises de la versification classique. Elles sont positivement incorrectes et leur incorrection porte sur un élément formatif, c'est-à-dire sur la partie du langage dont la grammaire a le mieux fixé les moindres apparences phonétiques. Il ne s'agit pas ici d'une de ces variations admises dans l'orthographe et dans la prononciation d'un mot. comme quand svarna alterne avec suvarna, ou que le Bhāgavata-Purāna écrit tonjours pakhanda au lieu de pāshanda. En vocalisant l'r de akārshām, akārshīt, l'auteur du Bhāgavata-Purāna créait simplement un nouveau thème d'aoriste que la grammaire n'autorise pas.

Nous sommes donc amenés à nous poser la question suivante: Comment se fait-il qu'en présence d'une grammaire aussi arrêtée que la grammaire sanscrite, et dans un ouvrage aussi hautement littéraire et qui atteste chez son auteur une connaissance aussi parfaite de la langue que le Bhāgavata-Purāna, on trouve par ci par la des formes aussi contraires à l'usage classique et à la doctrine formelle des grammairiens?

La langue du Bhāgavata-Purāna est, en effet, une langue correcte. Elle n'est pas, il est vrai, rigoureusement conforme à Pānini; celle d'aucun ouvrage sanscrit peut-être ne l'est d'une façon absolue. Mais les divergences sont la plupart légères et

#### FORMES IRRÉGULIÈRES DANS LE BHAGAVATA-PURANA

Le Bhāgavata-Purāna emploie quelquesois pour le verbe kar, une sorme d'aoriste tout à fait insolite.

Le premier exemple que j'ai sous la main, se trouve I, 6, 5: akārasham. Burnouf ne l'a pas admis dans son édition; il a adopté en place une leçon moins irrégulière, akārisham. Mais akārasham se lit dans deux éditions indigènes, l'une publiée sans indication de lieu, mais probablement à Poonah, en 1852, par Gokuladāsa et qui donne le texte seul très-correctement lithographié, l'autre une très-belle édition de Bombay également lithographiée et qui est accompagnée d'une tīkā par Vijayadhvajatīriha. De plus cette leçon a pour elle l'autorité de Crīdharasvāmin qui la mentionne expressément dans son commentaire.

Un autre exemple de la même formation se lit un peu plus loin, I, 10, 1: akārashīt. Celui-ci, Çrīdharasvāmin ne l'admet pas: dans le manuscrit devanāgarī de la Bibliothèque nationale, le texte et le commentaire ont tous deux la forme régulière akārshīt, qui est aussi la leçon du texte de Vijayadhvaja. Par contre la forme akārashīt que donne l'édition de Gokuladāsa, est adoptée pour ce passage par le dictionnaire de Saint-Pètersbourg: elle est d'ailleurs garantie par le mètre qui exige un triple iambe à la fin du vers, akārashīt tatah, et Burnouf, cette fois, n'a pas hésité à lui donner place dans son texte.

Outre ces deux exemples, il y en a d'autres encore dans le Bhāgavata-Purāna de ce même aoriste du verbe kar, dont malheureusement je n'ai pas gardé note, et je crois bien me souvenir d'en avoir rencontré un sur le même modèle du verbe bhar.

Quoi qu'il en soit, le Bhāgavata-Purānaconnatt un aoriste akārasham, akārashīs, akārashīt, dont les formes régulières sont akārsham, akārshīs, akārshīt.

Des deux formes citées, Çrādharasvāmin explique ainsi la première, la seule qu'il reconnaisse (Vijayadhvaja qui l'admet aussi, la laisse passer sans observation) : «  $ak\bar{a}rasham$  est pour  $ak\bar{a}r-sham$ ; il y a eu disjonction de l'r et de l's pour satisfaire au mètre ». Cette explication paraît juste, mais elle exige quelques observations.

Elle est juste en ce sens que, dans akārashām, nous avons en effet akārshām avec vocalisation de l'r, et qu'il ne faut pas y chercher le résultat d'une fausse lecture de akārishām, autre forme régulière d'aoriste et admissible au besoin, dans le Bhāgavata-Purāna, pour le verbe kar. Cette dernière explication, en effet, ne rendrait pas compte de akārashīt qui, lui, ne peut être que pour akārshīt, puisqu'il n'existe pas de forme correspondante akārishīt, et que akārishām ferait à la 3° personne akārīt. L'r a donc été simplement vocalisée dans ces formes et, comme le dit Çrādharasvāmin, cette vocalisation aura été amenée par le mètre. Le changement de l's dentale en la siffiante linguale sh se sera maintenu dans les nouvelles formes où il n'est plus organique, en souvenir des formes correctes dont elles dérivent.

Mais, d'autre part, cette explication de Çrādharasvāmin a besoin elle-même d'être expliquée.

De quelque façon qu'on envisage ces formes, elles dépassent la limite des libertés permises de la versification classique. Elles sont positivement incorrectes et leur incorrection porte sur un élément formatif, c'est-à-dire sur la partie du langage dont la grammaire a le mieux fixé les moindres apparences phonétiques. Il ne s'agit pas ici d'une de ces variations admises dans l'orthographe et dans la prononciation d'un mot, comme quand svarna alterne avec suvarna, ou que le Bhāgavata-Purāna écrit tonjours pakhanda au lieu de pāshanda. En vocalisant l'r de akārshām, akārshīt, l'auteur du Bhāgavata-Purāna créait simplement un nouveau thème d'aoriste que la grammaire n'autorise pas.

Nous sommes donc amenés à nous poser la question suivante: Comment se fait-il qu'en présence d'une grammaire aussi arrêtée que la grammaire sanscrite, et dans un ouvrage aussi hautement littéraire et qui atteste chez son auteur une connaissance aussi parfaite de la langue que le Bhāgavata-Purāna, on trouve par ci par là des formes aussi contraires à l'usage classique et à la doctrine formelle des grammairiens?

La langue du Bhāgavata-Purāna est, en effet, une langue correcte. Elle n'est pas, il est vrai, rigoureusement conforme à Pānini; celle d'aucun ouvrage sanscrit peut-être ne l'est d'une façon absolue. Mais les divergences sont la plupart légères et

10 A. BARTH. - FORMES IRRÉGULIÈRES DANS LE BHAGAVATA-PURANA.

facilement explicables. Si j'ose me fier à une impression déjà ancienne, je crois qu'elles peuvent se ramener aux trois groupes suivants:

1° Un nombre assez considérable d'archaismes ou plutôt de formes védiques. Par exemple, dans le chapitre même qui nous a fourni akārashīt, trois vers plus loin, le nom pluriel féminin ūdhasvatīs pour ūdhasvatyas (1, 10, 4). Y aurait-il des précédents semblables pour akārasham, akārashīt? Je ne le pense: pas, ou, pour préciser davantage, je ne pense pas qu'il y ait des formes semblables dans nos textes reçus des Vedas. Quant à savoir s'il n'y a pas quelque part dans le Veda un aoriste de la forme de akārsham que l'analyse métrique nous obligerait de lire en quatre syllabes, c'est une autre question à laquelle je ne prétends pas répondre. Mais le cas se présenterait, que nous serions parfaitement en droit de l'écarter ici comme non avenu. A l'époque de la rédaction du Bhāgavata-Purāna, on ne songeait guère à remonter plus haut que le texte reçu. D'autre part, on trouve bien dans le Veda des formes où la caractéristique de l'aoriste, s, s'ajoute à des thèmes en a; par exemple, arca-se, 1re pers. sing. moy. Mais l'analogie n'est qu'apparente. Ces thèmes ne sont qu'accidentellement en a : ce sont, non des thèmes d'aoriste, mais des thèmes de présent, comme on le voit par les formes analogues grnī-she, taru-shante; les désinences sont presque toujours primaires, et les formes elles-mêmes, si elles ont eu jamais la valeur d'aoristes, l'ont depuis longtemps perdue et n'ont plus que celle de présents. Aussi, M. Grassmann qui avait commencé par les enregistrer dans son Dictionnaire comme des aoristes, s'est-il décidé, au cours de l'ouvrage, à les classer à part sous la rubrique de Doppel-stämme. Dans akārasham, akārashīt, nous avons, au contraire, de véritables aoristes et pour la signification, et pour la désinence, et pour le thème.

2º Un deuxième groupe d'irrégularités sera formé par ces licences vénielles dont on trouve des traces à peu près partout, bien qu'elles apparaissent plus fréquentes aux basses époques. Tels sont l'emploi du gérondif en  $tv\bar{a}$  pour des verbes composés avec des prépositions. Dans le passage même qui nous occupe, nous trouvons par exemple  $samrohayitv\bar{a}$  et  $niveçayitv\bar{a}$ . Autant que je me souviens, cet emploi est restreint aux formes causatives. Dans le même groupe rentreront les noms qui changent exceptionnellement de genre ou de déclinaison, ainsi que les verbes qui suivent une conjugaison, une voie, ou qui admettent certaines particularités de flexion autres que celles

qui leur sont assignées dans les listes systématiques des racines verbales ou Dhātupāthas. A cet égard les grammairiens ne sont jamais parvenus à cataloguer tous les faits de la langue, ni même à se mettre toujours d'accord entre eux.

3º Reste enfin, comme résidu, un troisième groupe peu nombreux d'exceptions décidément vicieuses, telles que nos deux formes akārasham, akārashīt et, pour leur donner de suite au moins un compagnon de leur espèce, l'impératif à double redoublement pipīpṛhi, garanti aussi par le mètre, qui se lit IV, 19, 38. C'est pour ces formes que nous sommes amenés à nous demander: comment ont-elles pu s'introduire dans une œuvre d'une élégance soutenue et raffinée et dont de longs morceaux passent pour des modèles achevés du style poétique?

Je crois qu'à cette question il n'y a qu'une réponse à faire : c'est d'admettre que le sanscrit n'est pas, n'a jamais été à strictement parler une langue morte. De ce que trois ou quatre couches de langues plus jeunes se sont superposées à lui, on se hâte peut-être trop de conclure que le vieux fonds a depuis longtemps perdu toute productivité. Si, par langue vivante, on entend une langue populaire, sans doute le sanscrit depuis bien des siècles n'est plus vivant et, à ce titre, c'est même une question de savoir s'il l'a jamais été. Mais une langue peut sortir de l'usage commun et être réduite à l'existence d'idiome savant, sans être pour cela une langue morte. Notre confrère M. Kern de l'université de Leyde, qui a longtemps séjourné dans l'Inde, a connu plusieurs Pandits pour qui le sanscrit était la langue usuelle, qui le parlaient en famille, avec leurs enfants. A plus forte raison en aura-t-il été ainsi autrefois, dans la société polie des cours indiennes, où le métier d'homme disert, de poète, conduisait à la fortune et où il y avait des auditoires pour quelques-uns du moins des drames qui nous sont parvenus. Comment célébrer dignement cette terre, dit en parlant de sa patrie un poète Cashmirien du onzième siècle, « où dans chaque demeure les femmes mêmes, outre leur langue maternelle, s'expriment avec grace en sanscrit et en pracrit?» (Vikram $\bar{a}$ nkadevacarita XVIII, 6). Il ne serait pas non plus tout à fait juste de comparer cet usage savant du sanscrit à celui du latin chez nos humanistes de la Renaissance. Ici c'était vraiment une langue longtemps oubliée qui revenait au jour. Le rapprochement serait plus exact avec le latin d'église du moyen âge, avec cette différence toutefois que, si dans ce cas il n'y a pas eu d'interruption dans l'usage de la langue, c'est la tradition savante cette fois qui s'en était perdue. Rien de semblable ne paraît être 12 A. BARTH. — FORMES IRRÉGULIÈRES DANS LE BHAGAVATA-PURANA arrivé dans l'Inde. Nous avons, il est vrai, du sanscrit de cuisine en regard du latin de cuisine. Des séries entières d'inscrip-

tions ne contiennent guère autre chose et le jargon dans lequel sont écrites les Gāthās bouddhiques a été rapproché du latin du Malade imaginaire. Mais à aucune époque la tradition gram-

maticale ne paraît avoir été rompue.

Je pense donc qu'on peut admettre que, depuis les temps anciens, la langue sanscrite n'a jamais cessé en quelque sorte de vivre et, par conséquent, de se transformer, de subir les influences inévitables du temps et des milieux. Ces influences. elle les a subies en une large mesure dans son lexique, dans ses habitudes de style et de composition : de là, en partie du moins, les différentes rītis ou manières d'écrire relevées dans la rhétorique indigène. Dans sa grammaire, elle les aura sans nul doute subies en une mesure moindre, de beaucoup moindre, aussi petite qu'on voudra; mais enfin, là aussi, elle les aura subjes. Les dialectes locaux auront réagi sur les cadres, quelque rigides qu'ils fussent, de la vieille grammaire et la langue savante aura eu ainsi ses négligences autorisées et, si j'ose dire, ses formes vulgaires, formes qui n'ont pas réussi à se faire admettre dans les traités techniques, mais dont quelques-unes du moins auront pu occasionnellement, les exigences du mètre par exemple v'aidant, se fraver une voie jusque dans les compositions les plus châtiées.

Si les observations qui précèdent sont fondées, si ces formes irrégulières reflètent réellement des habitudes locales, il suit d'abord qu'il est à regretter qu'elles ne nous soient pas parvenues plus nombreuses, et ensuite que, à l'inverse des commentateurs indigènes qui ont fait leur possible pour les extirper, nous devons les conserver là où elles ont survécu et les recueillir avec soin. D'une part la grammaire historique des langues aryennes de l'Inde, encore à peine ébauchée, pourra y trouver des indications parfois précieuses, et d'autre part une étude patiente y découvrira peut-être un jour un moyen de déterminer le milieu dans lequel certaines œuvres ont été composées. Ainsi pour prendre un exemple qui nous ramène à nos deux formes d'aoriste, dans  $ak\bar{a}rash\bar{a}m$ ,  $ak\bar{a}rash\bar{i}t$ , il y a résolution d'un groupe de consonnes. Or la tendance à éviter les groupes consonnantiques, qui est commune au pâli et à la plupart des prâcrits (Minayef, trad. Guyard, § 21; Vararuci, Ill, 59 et suiv.), est notée en sanscrit comme un des traits caractéristiques du style méridional ou vaidarbha. Dans ce style on recherche, d'après le Kāvyādarca 1, 43, cette fluidité, cette parfaite liaison (clesha) du

discours qui résulte d'une suite de sons émis sans effort. Les sons qui s'émettent ainsi sont, d'après le commentaire de Premacandra (dans l'edition de la Bibliotheca Indica), les voyelles. les semi-voyelles et les lettres de rang impair des cinq groupes. c'est-à-dire le restant des consonnes moins les aspirées et les sifflantes. Ce que le commentaire ne dit pas expressément. mais ce qui ressort de toute la règle et des exemples fournis. c'est que ces lettres doivent être simples et que les accouplements de consonnes hétérogènes sont soigneusement évités. Une observation rigoureuse de cette règle ramènerait le sanscrit au caractère phonétique des langues dravidiennes (Cf. Caldwell, Comp. Gram., 2º édit., p. 79 et s.), et M. Burnell a même essavé de l'expliquer par une influence du voisinage de ces langues particulièrement musicales et abondantes en voyelles. Quoi qu'il en soit, nos deux formes d'aoriste pourraient au besoin être acceptées comme des locutions méridionales, des vaidarbhismes. Je dis au besoin, pour qu'il demeure bien entendu que ce n'est là qu'un exemple dont il n'y a absolument rien à tirer pour le moment. Notre intelligence des préceptes de la rhétorique hindoue serait plus pénétrante, - et c'est un fait assez significatif que personne encore n'a osé en faire l'application et. en l'absence d'une autorité indigène, dire d'une œuvre qu'elle est écrite en tel ou tel style, - notre connaissance de l'histoire des langues indiennes serait moins imparfaite qu'elle ne l'est jusqu'ici, encore faudrait-il, pour qu'une conclusion du genre de celle-ci fût valable, qu'elle fût assise sur une base bien autrement large. Mais il est évident aussi que si les faits notés devenaient plus nombreux et surtout s'ils étaient à la fois divers et concordants, nous serions autorisés à y voir un argument de plus soit pour, soit contre la tradition qui place l'origine du Bhāgavata-Purāna dans le Dokhan et en attribue la composition au célèbre grammairien Vopadeva. Vopadeva florissait au xiiie siècle à la cour des rois Yādavas de Devagiri, en plein pays Mahratte.

A. BARTH.

#### HÉRACLÈS

#### ET LA GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE OCCIDENTALE.

L'étude des termes géographiques mêlés aux diverses rédactions de la légende d'Héraclès 1 peut nous aider à connaître la géographie politique des régions occidentales de l'Europe à la date de chacune de ces rédactions.

Homère parle plusieurs fois du voyage d'Héraclès dans l'Aidès 2 où Hermès et Athêné lui servirent de guides 3. Héraclès pénétra dans l'Aïdès par une porte, πύλη, dont il est souvent question chez Homère 4. C'est la porte de la maison ou des maisons d'Aïdès, et cette maison est située au-delà de l'Océan 6 dans le voisinage des Cimmériens 6, là où le soleil se couche7. C'est donc près du pays des Cimmériens que dans la mythologie homérique eut lieu le combat d'Héraclès, dieu du jour et de la vie, contre Aïdès, dieu de la nuit et de la mort et qu'Aïdès, blessé d'une flèche lancée par Héraclès 8, dut laisser son chien aux mains du vainqueur<sup>9</sup>. Les Cimmériens sont donc chez Homère le peuple de l'extrême ouest. Mais la conquête scythique empêcha leur nom de pénétrer dans la géographie des mythographes postérieurs 10.

Hésiode ne donne pas comme Homère Aïdès pour adversaire à Héraclès. Il remplace Aïdès par Arès le tueur d'homme, ανδρόφονος 11, le fléau des mortels, βροτόλοιγος 12, et par Cucnos, fils d'Arès 18. La flèche, διστός, qui chez Homère 16 blessa Aïdès, est

<sup>1.</sup> Sur cette légende, voir Bréal, Hercule et Cacus, dans ses Mélanges de Mylhologie, p. 2 et suivantes.
2. Iliade, V. 395, VIII, 367; Odyssée, XI, 623.
3. Hermès, Odyssée XI, 626; Athêné, Iliade, V, 356-359; Odyssée, XI,

<sup>3.</sup> Hermes, Odyssée XI, 620; Aucue, 18626.

4. Iliade, V, 397; VIII, 367; XIII, 415; XXIII, 72; Odyssée, XI, 571.

5. Odyssée, VIII, 508, 512.

6. Odyssée, XI, 14.

7. Odyssée, XI, 12.

8. Ilhade, V, 395;

9. Ilhade, VIII, 368; Odyssée, XI, 623, 625.

10. Hérodote, I. IV, c. I, 11, 12.

11. Iliade, IV, 441; Bouclier d'Hercule, 98.

12. Ilhade, V, 31, 455, XXI, 421; Bouclier d'Hercule. 333, 425.

13. Bouclier a'Hercule, V, 57-69.

14. Iliade, V, 395.

chez Hésiode remplacée par une lance qui perce la cuisse d'Arès 1 et qui, atteignant Cucnos au cou, le tue 2, lci comme chez Homère, Athèné intervient pour protéger Héraclés: quand Arès veut venger Cucnos et dirige sa lance contre le bouclier d'Héraclès, Athêné détourne le coup 3 : Ainsi Héraclès, dans son voyage au domaine d'Aïdès, aurait, dit Homère, péri dans les eaux du Styx, si Athêné ne lui fût venue en aide 4. La légende hésiodique et la légende homérique sont deux formes du même thème et ne dissèrent que par des variantes secondaires.

Hésiode, dans le Bouclier d'Hercule, donne la Grèce pour théâtre à la lutte mythique d Héraclès contre Arès et Cucnos; en effet, Cucnos recut de Kêux, roi de Trachis, les honneurs de la sépulture 5; or Trachis est une ville de Thessalie. Cucnos était gendre de Kêux, et c'est en se rendant à Trachis e qu'Hèraclès tua Cucnos. Le bois sacré (τέμενος, ἄλσος) d'Apollon, théâtre du combat 7, aurait donc été voisin de Trachis. Toutefois cette localisation du mythe ne peut être considérée que comme un phénomène relativement récent. Qu'allait faire Héraclès à Trachis? Hésiode ne nous le dit pas, mais nous l'apprenons de Sophocle chez qui nous voyons Héraclès passer par Trachis pour aller gagner une montagne voisine, l'Oïta, où il périt sur un bûcher 8. La mort d'Héraclés sur le bucher de l'Oïta est une peinture poétique du coucher du soleil : le feu qui brûle Héraclès est le feu allumé par Hermès dans un hymne d'Homère pour faire cuire les vaches d'Apollon 9, ce sont les derniers rayons qui empourprent le ciel au moment où le soleil va disparaître; et le combat contre Cucnos est le prélude de ce phénomène météorologique. Or, tandis qu'Hésiode, dans le Bouclier d'Hercule, donne pour théâtre à cet événement légendaire une contrée de la Grèce, ailleurs la poésie grecque, Hésiode lui-même, nous fournissent des indications qui nous autorisent à le placer à l'extrême occident. Le bois sacré d'Apollon où Héraclès tue Cucnos, ce bois qui pendant le combat brillait aux veux comme du seu 10, est identique au vieux jardin de Phoïbos, et, dit Sophocle, ce jardin est situé au delà de toute mer, à l'extrême

<sup>1.</sup> Bouclier d'Hercule, 360-363, 462.

<sup>1.</sup> Bouctier d'Hercule, 450-353, 402.
2. Bouclier d'Hercule, 416, 423.
3. Bouclier d'Hercule, 453-456.
4. Iliade, VIII, 365-369.
5. Bouclier d'Hercule, 472, cf. 353-354.
6. Bouclier d'Hercule, 353-356.
7. Bouclier d'Hercule, 58, 70.
8. Sobbole. Trestinique à la fin

<sup>8.</sup> Sophocle, Trachiniennes, à la fin.
9. Homère, Hymne à Hermés, 135-138.
01. Bouclier d'Hercule, 70-73.

limite de la terre, aux sources de la nuit, à la naissance du ciel 1. Cucnos, fils d'Arès, Cucnos, gendre du roi de Trachis, est identique à Cucnos, roi des Ligures, parent de Phaéton, à ce Cucnos dont la fin est un épisode de la légende des Heliades. Le mythe des Héliades est une peinture du coucher du soleil, aux lieux où se récolte l'ambre, sur les côtes de la mer du Nord; là Cucnos, au lieu d'être tué par la lance d'Héraclès ou du soleil couchant, pleure la mort de Phaéton, autre nom du soleil couchant, et se trouve changé en cygne. Ce mythe a été connu d'Hésiode 2, il a été chanté aussi par Ovide et Virgile; et tous trois s'accordent pour faire de Cucnos un roi des Ligures<sup>3</sup>, des Ligures qui, dit Pausanias, habitaient sur les bords de l'Eridan, au-delà de la terre Celtique 4. Dans le Prométhée délivré d'Eschyle, Promètheus, une des personnifications du crépuscule, montre du Caucase à Héraclès, c'est-à-dire au soleil levant, le chemin qui le conduira aux Hespérides, c'est-à-dire au terme de sa course diurne; il lui annonce qu'avant d'arriver à ce but il faudra qu'il livre bataille aux Ligures; Zeus fera tomber du ciel une grêle de pierre qui facilitera la défaite de ces ennemis 5. Si nous avions le texte complet du Prométhée delivré d'Eschyle, nous verrions que dans cette bataille Cucnos commandait les Ligures. En effet Apollodore raconte qu'Héraclès allant à la recherche des Hespérides, combattit Cucnos fils d'Arès et de Puréné 6. Cet élément du mythe des Hespérides est aussi indiqué par Euripide 7. Suivant les mythographes grecs, toujours préoccupés du désir de placer en Grèce le théâtre des événements légendaires qu'ils racontent, Cucnos et Héraclès se seraient rencontrés sur les bords de l'Echédôros en Macédoine. c'est le récit d'Apollodore, - ou près d'Amphanaia en Thessalie, - c'est ce que dit Euripide; - mais le nom de Purêné mère de Cucnos nous conduit en Gaule près de la ville de Pyréné, non loin du territoire des Sordes, c'est-à-dire du Roussillon moderne.

> In sordiceni cæspitis confinio Quondam Pyrene civitas ditis laris Stetisse tertur 8.

Cette ville, suivant Hérodote, II, 33, était voisine des Celtes.

<sup>1.</sup> Eschyle de Didot, fragment 326.
2. Hésiode, édition Didot, 58, fragment CIV; cf. Müllenhof, Deutsche Alterihum kunde, t. I. p. 58.
3. Ovide, Métamorphoses, II, 366-380; Virgile, Enerde, VIII, 185-192.

<sup>4</sup> Πέραν γῆς τῆς Κελτικῆς, Pausanias, l. I, c. 30, 3 3.

<sup>5.</sup> Eschyle de Didot, fragment 76.

<sup>6.</sup> Apollodore, l. II, c. 5, § 11. Fra.m. hist. Gracc., I, 141.
7. Euripide, Hercule furieux, v. 391-393; cf. Alceste, v. 502-503.
8. Ora maritima, 558-560; Müllenhof, Deutsche Alterthumskunde, I, 181.

Mais il faut arriver à des textes de date beaucoup plus récente pour voir le nom de ce peuple pénétrer dans la légende d'Hêraclès. Dès le deuxième siècle avant notre ère, les Celtes prennent place à côté des Ligures dans la légende des Argonautes, telle que la racontent Apollonius et Apollodore. Or Apollodore, un des deux mythographes du second siècle qui fait passer les Argonautes dans le pays des Celtes, met, non en Celtique, mais en Ligurie, le combat d'Héraclès contre Alébion et Dercunos 2. Ce combat appartient, suivant Apollodore, au mythe de Géryon, tandis que suivant Méla, il constitue un des éléments du mythe des Hespérides et se confond avec la bataille qu'Hèraclès livre aux Ligures dans le Prométhée délivré d'Eschvle 3. Mais ce dissentiment est sans importance, puisque le mythe des Hespérides et celui de Géryon ne sont que des variantes d'un thème identique. Méla appelle Albion et Bergios les deux adversaires d'Hercule qui, suivant Apollodore, se seraient nommés Alébion et Dercunos. Il y a là un essai excessivement ancien de remplacer par des termes géographiques le Cucnos, roi des Ligures, de la poésie hésiodique. L'Alébion d'Apollodore, l'Albion de Méla, sont la Grande-Bretagne, que les géographes grecs de l'école hésiodique plaçaient en Ligurie, puisque les Ligures, suivant eux, occupaient entre les Éthiopiens et les Scythes toute l'Europe du nord-ouest 4. Cette doctrine subsista jusqu'à Ephore, dont la géographie bientôt confirmée par les découvertes de Pythéas, substitue les Celtes aux Ligures hésiodiques dans la région nord-ouest du monde 5, et place chez les Celtes la colonne septentrionale du ciel<sup>6</sup>. Ephore écrivait dans la première moitié du quatrième siècle avant notre ère. Pythéas dans la seconde moitié du même siècle. Pythéas apprit aux Grecs le nom moderne d'Albion, le nom de Bretagne 1. Cela n'a pas empêché Apollodore, au deuxième siècle avant notre ère, de mettre, comme l'exigeait la géographie hésiodique, Alébion en Ligurie, et Méla de le répéter au premier siècle de notre ère. Méla était un peu en retard.

C'est au premier siècle avant J.-C. qu'on a rectifié la légende

<sup>1.</sup> Apollodore, l. I, c. 9, § 24, 5; Fragm. hist. graec., t. I, p. 123; Apollonius, Argonautiques, IV, 611, 635. 646.
2. Apollodore, l. 11, c. 5. § 10, 9, Fragm. hist. graec., t. I, p. 140.
3. Mela, lib. II, ch. 5. Méla et Eschyle ont en commun la grêle de pierres.
4. Hésiode, édition Didot, fragment CXXXII, p. 62.
5. Ephore, fragment 38, Fragmenta historicorum graecorum, t. I,

p. 243-244.

<sup>6.</sup> Scymnus, v. 183-92. Geographi graeci minores, t. I, p. 202-203.

<sup>7.</sup> Bostraven, Strabon, ed. Didot, l. I, c. 4, § 2, p. 52; l. II c. 4, § 1, 2, p. 85, 86; cf. Mullenhof, Doutsche Alterthumskunde, t. I, p. 95, 233, 322, 375.

d'Hêraclès pour la mettre d'accord avec la géographie celtique, telle qu'elle est constituée depuis Ephore. Au retour de l'expédition contre Géryon, disait Apollodore, Hèraclès vint en Ligurie : Alébion et Dercunos voulurent lui voler ses vaches, il les tua tous deux <sup>1</sup>. Parthénius, vers l'an 60 avant J.-C., arrangea cette légende d'une façon plus conforme à la géographie de son époque, et en même temps lui donna un caractère moins funèbre, afin de la faire entrer dans son traité des passions amoureuses.

Hèraclès, dit-il, emmenant d'Erythie les vaches de Géryon, traversa la Celtique et arriva chez Bretannos qui avait une fille appelée Celtine. Celle-ci, devenue amoureuse d'Hèraclès, lui cacha ses vaches et ne voulut les lui rendre qu'à la condition de l'épouser. Elle eut de lui un fils appelé Keltos, de la le nom des Celtes <sup>a</sup>. Ainsi, chez Parthénius, Bretannos (l'île Brettanique de Pythéas), prend la place d'Alébion et, comme chez Ephore, le pays des Celtes est substitué à la Ligurie.

Une autre variante se trouve chez Timagène, contemporain de Parthénius<sup>3</sup>; et Ammien Marcellin la reproduit en ces termes: Hercule, fils d'Amphitryon, alla exterminer Géryon et Tauriscus, tyrans cruels dont le premier dévastait les Espagnes et le second les Gaules; vainqueur de tous deux, il s'unit à des femmes généreuses; il eut d'elles plusieurs fils et il donna le nom de ces fils aux contrées sur lesquelles ils régnèrent . Quelques années après Timagène, Denys d'Halicarnasse nous apprend le nom de deux de ces fils d'Hêraclès: l'un, dit-il, s'appela Ibéros, l'autre Keltos, leur mère était Astérope fille d'Atlas. Un autre nom avait été indiqué quelques années plus tôt par Diodore de Sicile: Hêraclès dans la guerre contre Géryon, raconte Diodore, traversa la Celtique et y bâtit Alèsia. La fille du roi de la Celtique l'épousa; elle eut de lui Galatès qui, succédant à son grand-père, imposa à ses sujets le nom de Galates d'où vient au pays le nom de Galatie 6. Ainsi Hèraclès, dans son expédition contre Géryon et Tauriscus, aurait eu de deux

<sup>1.</sup> Apollodore, l. II, c. 5, § 10, 9, Fragmenta historicorum graecorum, t. I, p. 140 Dercunos pentrètre la ville celtique Drilônios de Théopompe, comme le hergios de Mela est chez Pline, Bergios île de l'Ocean Atlantique.

2. Parthénius, c. 30. Cette légende est imitée d'Hérodote, IV, 8-10.

<sup>3.</sup> Timagène venu à Rome vers l'an 55 av. J. C. y vivait encore au temps de la toute-puissance d'Auguste.

4. Timagène, fr. 7, chez Ammien Marcellin. XV, 9; Fragm. hist. graec.

III, 323.
5. Denys d'Halicarnasse, l. XIV, c. 1; édit. Kiessling, t. IV, p. 199; cf. Apollodore, l. III, c. 10, § 1, 1. (Fr. hist. graec.) I, 165, où la fille d'Atlas s'appelle Stérope et devient mère de Lucos, habitant des îles Fortunées.
6. Diodore, V, 24, édition Didot, t. I, p. 268-269.

femmes Iberos, Keltos et Galatès 1. Timagène est le seul auteur qui associe Taurisque à Géryon. Taurisque est la personnification d'un peuple celtique 2 établi à une date fort ancienne sur les deux pentes des Alpes. Caton l'ancien, écrivant dans la première moitié du second siècle avant notre ère, considère comme une fraction des Taurisques les Salasses et les Lepontii 3 qui habitaient, les uns dans la vallée d'Aoste en Italie, les autres dans la région supérieure de la vallée du Tessin en Suisse. C'est des Salasses et des Lepontii que semble parler Polybe, quand, au moment de raconter la prise de Rome par les Gaulois, il nous montre des Taurisques installés en Italie au sud des Alpes 4. Les Taurisques avaient un autre établissement au nordest des Alpes : c'est là que les Cimbres vinrent les attaquer vers la fin du second siècle avant Jésus-Christ 5. Là était située leur ville de Noréia 6, aujourd'hui Neumarkt en Styrie, où le consul Papirius Carbo fut défait par les Cimbres l'an 113 avant notre ère7; et de cette ville vient le nom de Norici sous lequel les Taurisques du nord furent exclusivement connus après les grandes défaites que leur infligea Boerebistas, ce roi des Gétes 8, contre lequel Jules César prépara une expédition 9.

La forme de la légende d'Hercule remaniée par Timagène quelque temps après les grandes conquêtes de César, nous montre Taurisque infestant les Gaules; elle peut être rapprochée du passage de la vie de Camille où Plutarque, avant de raconter l'invasion des Gaulois en Italie, résume leurs anciennes migrations, et nous raconte qu'étant trop nombreux, ils sortirent en troupes considérables de leur ancienne patrie alors trop étroite, et allèrent s'établir les uns sur les bords de l'Océan, les autres entre les Alpes et les Pyrénées 10. Ainsi les savants grecs

<sup>1.</sup> Cette généalogie a pour pendant celle où Polyphème rend Galatie mère de Keltos, d'hiturio, et de Gala, d'où les Celles, les Illyriens et les Galates. Appien, Illyrica, 2, édition Didoi, p. 271; cf. Timée, fragment 37,

Galates. Appien, Righta, 2, edition Didot, p. 271; cf. Timee, fragment 37, Fragm. hist. grace., 1, 200.

2. Strabon, l. VII. c. 2, § 2, c. 3, § 2; édition Didot, p. 244, 246.

3. Pline, III 131. Suivant Strabon, l. 1V, c. 6, § 8, p. 171, les Lepontii sont des Rètes, terme exact géograph quement, et non ethnographiquement. Le nom gaulois de la ville d'Epo edia et un passage de Julius Obsequens, 21, établissent formellement d'accord avec Caton. Torigine celtique des Salasses

<sup>(</sup>Corpus inscriptionum latinarum, t. V, p. 750-751)

4. Polybe, II, 15, 8; édition Didot, t. I, p. 78 L'établissement des Taurisques à Aquilée (Polybe XXXIV, 10, 10; édition Didot, t. I, p. 146) paraît beaucoup plus récent, Tite-Live, livre XXXIX, c. 22; av. J.-C. 186.

5. Posidonius fragment 76; Fraym. hist. Giaec., t. 111, p. 285.

<sup>6.</sup> Pline, III, 131.
7. Strabon, 1. V. c. 1, § 8, édition Didot, p. 178; cf. T.-Live, Epitome, l. 63.
8. Strabon, l. III, c. 3, § 11, édition Didot, p. 252; cf. l. VII, c. 5, § 2, p. 260.

<sup>9.</sup> Strabon, l. VII, o. 3, § 5, édition Didot, p. 247. 10. Camille, 15; Vies, édition Didot, t. I. p. 162.

de l'époque classique avaient conservé le souvenir de la conquête par laquelle l'empire celtique s'était substitué dans l'Europe du nord-ouest à la vaste domination de Ligures de la géographie hésiodique.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

# NOTES DE PHONÉTIQUE.

### I. LES SYLLABES parpai biss.

Sur le désir exprimé par quelques-uns de nos confrères, je résume très-sommairement plusieurs observations et communications que j'ai été amené à faire dans les séances de la société. La plupart des points signalés ici ne sont point nouveaux, mais nulle part que je sache on ne trouve groupées ces considérations diverses.

- 1° Les grammairiens grecs distinguent deux sortes de syllabes longues, les μακραί φύσει comme celles des mots ψυχή, ψυχάς, ψυχάν, ήρως, πλήσσεις, et les μακραί θίσει comme les initiales de πολλόν, κόθεν, πάξις, et comme devant une consonne les finales de ces mêmes mots. Μακραί φύσει signifie longues par nature, c'est-à-dire longues grâce à la présence soit d'une voyelle sur laquelle la voix traîne, η, ω, ā, soit d'une diphthongue, ει, αι, ου. Μακραί θίσει signifie longues par attribution: ce terme indique que les syllabes auxquelles on l'applique ont, à la vérité, une voyelle simple et non prolongée, ε, ο, ă, mais que néanmoins les lois de la versification leur attribuent une valeur métrique équivalente à celle des syllabes à voyelle prolongée ou double.
- 2º Les grammairiens latins traduisent fidèlement post par natura. Leur traduction de ôtom par positione a le désavantage d'être moins claire, mais elle n'est point inexacte: positio doit être entendu dans le sens de convention, définition, attribution.
- 3º Les Grecs et les Latins n'emploient les locutions parpat vieu, longae positione qu'en parlant des syllabes : jamais ils ne qualifient ainsi les voyelles elles-mêmes.
- 4° Le mot position, dans les langues modernes, est une traduction détestable pour vioux et positio. Il a induit les modernes à s'imaginer que les longues par attribution étaient longues grâce à la « position » de leur voyelle devant deux consonnes. De là une autre erreur, qui est de croire que l'expression longue

par position peut s'appliquer à la voyelle elle-même et non à la syllabe. On doit absolument s'interdire de parler d'une voyelle μακρά θίσει, longa positione ou longue par position: o reste un o bref dans πολλόν et ε reste un e bref dans τόθεν, et les syllabes seules, les syllabes πολ et ε, peuvent ici être qualifiées de longues. En latin factus et actus commencent également par une syllabe longue, mais la voyelle a est brève dans făctus et longue dans āctus.

5° La θέσις, positio ou attribution qui fait longues certaines syllabes à voyelle brève est plus ou moins rigoureuse. Quand par exemple une voyelle est suivie dans le même mot de λλ, νθ, ξ, κτ, ζ, σδ, l'attribution de la longueur à la syllabe est forcée. Quand la voyelle est suivie dans le même mot de τρ, κλ, ou, chez certains poètes, de κν, l'attribution de la longueur à la syllabe est facultative; de même en latin. L'attribution de longueur est forcée quand la première consonne appartient à un mot et l'autre au mot suivant: ἐκ Ρώμης — —, nèc rus — —. Elle est plus ou moins facultative quand les deux consonnes commencent le second mot, le premier finissant par la voyelle brève: ἔσκε σκίπαρνον — — — —, Ãιδι προίαψω — — — — —, Drymoquě Xanthoque — — — — —, saepě stylum — — — —, Propontidă trucem — — — — — —.

6° Le terme de facultative est ce qui caractérise le mieux l'attribution de longueur faite par les poètes dans ces circonstances. Le terme de positio debilis appartient au pire jargon grammatical: on ne dit pas une règle faible, une loi faible, une clause faible, une prescription faible; on ne peut dire non plus une attribution faible.

7° θέσις et positio, par opposition à φύσις et natura, désignent quelque chose de conventionnel, mais non quelque chose d'arbitraire. Θέσις diffère de φύσις comme la loi diffère de l'équité: la loi peut être fondée sur l'équité et de même une θέσις peut être fondée sur une φύσις, un principe de métrique sur un fait de prononciation. La règle de compter πολλόν comme un équivalent métr que de πώλον est une règle, mais c'est aussi une tendance naturelle. La durée de la syllabe πολ était bien réellement la même que la durée de la syllabe πω. Au commencement du mot πατρός on prononçait réellement tantôt une syllabe d'un temps, tantôt une syllabe de deux temps; le rhythme de ce mot était réellement tantôt celui de πάρος et tantôt celui de παῦρος. Les deux prononciations de πατρός étaient sans aucun doute légitimes en grec, car, si elles eussent été le résultat d'une convention artificielle, on n'eût eu aucune raison de ne pas

7 38

étendre cette convention à tous les groupes de consonnes, et de ne pas admettre τάξις ..., πολλόν ..., etc.

9° Bu indien nous voyons exactement le contraire de l'état de choses que présente le latin de Plaute. Tandis que le latin de Plaute n'admet pas l'attribution de longueur sous l'influence des groupes tels que tr. la versification sanskrite classique rend cette attribution de longueur oblig atoire, soit à l'intérieur d'un mot soit entre deux mots: atra —  $\cup$ , sa trātā — — . Les trois langues présentent donc à cet égard une gradation, qui correspond à celle de leur caractère plus ou moins archaïque. La plus archaïque, la langue sanskrite, rend devant les groupes tels que tr l'attribution de longueur obligatoire. Le grec homérique la rend facultative à l'intérieur des mots et entre deux mots (Aίδι προΐαψη  $\bigcirc \bigcirc \bigcirc \bigcirc \bigcirc \bigcirc \bigcirc \bigcirc \bigcirc \bigcirc \bigcirc$ ), et le grec classique la restreint en général aux groupes intérieurs. Le latin pur, plus jeune que le sanskrit et le grec, l'interdit aussi bien dans pătrem v — que dans hocně crus — v — : le latin falsifié des poètes hellenisants admet seul les prononciations factices pătrem — ... Propontidă trucem U — U — ... Mais le sanskrit, le grec de toute date et le latin pur ou hellénisé sont d'accord pour maintenir la longueur par attribution dans un cas spécial, celui où le groupe est formé de deux consonnes qui appartiennent à deux mots distincts (tăd rāmas --- -- , ix 'Pώμης — — , něc rus — — ) ou à deux eléments d'un composé  $(l\check{a}d-r\bar{a}ja--)$ ;  $\check{a}x-)sin\omega$  --- cf.  $\check{a}-x\lambda s\pi z\omega$  \( --;  $\check{a}b$ rado - - - cf. re-creo - - - - cf.

10° Cette dernière circonstance nous fait voir à quelle particularité du langage parlé correspond dans la métrique la longueur par attribution. Une syllabe est μακρὰ θέσω quand dans la prononciation elle se termine par une consonne: hoc něc rus — —, cf. hocně crus — ——. Ce ne sont pas les deux consonnes qui allongent la syllabe, c'est le fait que de ces deux consonnes il y en a une que la prononciation joint à la voyelle précédente. La syllabe něc a deux temps dans nec rus, parce qu'à la durée de lě, qui vaut un temps, s'ajoute un autre temps pour la durée de l'intervalle de silence entre les deux consonnes l. L'attribution est facultative en grec dans πατρός, et en latin hellénisé dans patris, parce qu'on peut à volonté ou bien couper παιρός et pă-tris comme ε-λλεπτον, ně crus, ou bien couper παιρός et păt-ris comme ε-λλεπτον, něc rus.

11° Si le sanskrit, le grec homérique et le latin hellénisé admettent la longueur par attribution dans să trātā, Âtôt ποίαψη, Propontidă trucem, c'est que naturellement pour le sanskrit et le grec archaique, artificiellement pour le latin, la voix coupait săi-rā-tā, A-i-dǐp-ro-i-ap-sen, Pro-pon-ti-dăt-ru-cem. Inversement si dans les trois langues on n'avait pas de longueur par attribution dans tăd asti, τόδ tπος, is erat, c'est que la voix coupait tă-das-ti, tŏ de pos, i-se-rat. Lorsque le sens empéchait de joindre la consonne finale du premier mot à la voyelle initiale du second, la première syllabe restait terminée dans la prononciation par une consonne, et par conséquent elle était longue par attribution: uenerata uirum, hunc sedula curet \( \cup \)———; pingue, super, oleum in/undens—————. La coupe ui-rumhunc, la coupe supe-roleum eussent donné un sens différent.

12º La longueur par attribution consistant dans l'adjonction d'une consonne à la syllabe phonétique qui précède et non à la syllabe phonétique qui suit, et étant étrangère au latin pur non hellénisé des poètes dramatiques, il résulte de là que le parler latin coupait toujours pa-trem, la-bra, ca-pra, et jamais pat-rem, lab-ra, cap-ra. Ceci est confirmé par les langues ro-

<sup>1.</sup> Ce n'est pas le c qui dure un temps, c'est le silence entre c et r, La durée des consonnes elles-mêmes est sinon nulle absolument, du moins négligeable. Dans τίρρα, prononcè te-phra, dans le praemiā scribae d'Horace, il y a trois phonèmes consonantiques consécutifs, p, h, r, ou s, c, r, qui à eux trois ne font rien à la quantité de la syllabe précèdente. Horace, au lieu de scribae, eût pu mettre sphragis: les quatre consonnes s, p, h, r n'eussent pas allongé la finale de praemia. En métrique, les seuls éléments à considérer (au point de vue de la theorie) sont les voyelles et les silences, comme en musique les notes et les silences. Les consonnes ne comptent pas plus dans la métrique théorique que ne compte dans la musique le bruit d'un coup donné sur une touche, d'un grincement d'archet, d'une houffée d'air aspirée par un chanteur. Dans la métrique empirique on peut raisonner sur les consonnes, parce que les consonnes déterminent les silences.

manes. \*Pat-rem eût donné en français \*patre comme quat-tuor donne quatre; pa-trem, seule coupe latine authentique, a donné père, c'est-à-dire changé l'a, final de syllabe, en e comme dans ma-re mer, et perdu le t, initial de syllabe, comme dans vi-ta vie. \*Lab-ra eût donné \*labre: la-bra a douné lèvre. \*Cap-ra eût donné \*capre, ca-pra a donné chieure, aujourd'hui chèvre.

13º Nous avons vu (9º) que dans les trois langues sanskrite, grecque et latine la fréquence de la longueur par attribution va en diminuant avec l'archaïsme. Cela revient à dire qu'avec le temps les langues tendent de plus en plus à resserrer les groupes de consonnes et à les prononcer dans une seule syllabe avec la voyelle qui les suit. Le sanskrit coupe normalement  $\check{\alpha}t$ -ra, et même  $s\check{\alpha}t$ - $r\bar{\alpha}$ - $t\bar{\alpha}$  pour  $s\check{\alpha}$   $tr\bar{\alpha}t\bar{\alpha}$ , le grec homérique peut encore couper  $a\iota\delta_{i}\pi$ - $\rho\iota\delta_{i}\psi_{i}$  et le grec classique  $\pi\alpha\tau$ - $\rho\iota\delta_{i}$ , le latin non falsifié par l'hellénisation coupe toujours  $hocn\check{e}$ -crus et même toujours aussi  $p\check{\alpha}$ -trem,  $c\check{\alpha}$ -pra.

14° Les trois langues possèdent des groupes de consonnes qui dès la période ario-européenne étaient étroitement unis et ne pouvaient être coupés entre deux syllabes. Tels sont les groupes p+h, t+h, d+h, etc., les « consonnes adspirées  $^{1}$ ». Adhas, 50 », Cethegus, se prononcaient toujours avec la coupe ă-dhas .... ho-then U-, Ce-the-gus U-, jamais \*ad-has -, \*hot--hen — —, \*Cĕt-hegus — ——. Les « consonnes adspirées » étaient les seuls groupes de cette espèce en grec et en sanskrit: de là l'idée commune aux grammairiens grecs et hindous de les noter par des caractères simples. Le latin avait en outre les groupes ov, gv, sv (ĕ-qui \( \)—, lin-gua, suetus), et antérieurement by (duonus devenu bonus, duis devenu bis); cette autre catégorie de groupes non partagés, où le second élément doit avoir le son du w anglais, avait existé sans doute en arique et en grec, mais l'arique (indien et iranien) avait réduit par exemple kw à c, et le grec avait réduit kw à  $\pi$ .

15° Dans la langue ario-européenne il y avait à côté du kw non partagé, qui laissait brève la syllabe précédente, un kw partagé, dont le k se joignait à la voyelle précédente pour faire une syllabe longue: ces deux groupes, qui ne différaient que par la coupe  $(k\dot{w}$  et k-w), sont restés distincts en grec et en sanskrit. Le k-w contenu dans le nom du cheval est devenu  $\pi\pi$ 

<sup>1.</sup> Les Latins disaient adspiratae, et en français on fera bien d'écrire adspirates. Il n'y a rien de commun entre l'idée d'aspirer l'air, c'est-à-dire de le faire entrer dans la poitrine, et l'idée d'adspirer une consonne, c'est-à-dire d'y associer un souffie.

16. Les groupes conjoints, qui dans la métrique équivalent à des consonnes simples, ont une tendance marquée à être remplacés par des consonnes simples. Ainsi le grec change kw conjoint en  $\pi$ , et les langues ariques le réduisent à k, qui ensuite devient c. Le kw se change en p dans le passage de l'ario-européen au breton, à l'ombrien et à l'osque, dans le passage du latin au roumain. Les adspirées conjointes perdent leur h en zend, en slave, en germanique, en celtique, et se trouvent ainsi réduites à leur pre mier élément; en grec et dans les langues italiques elles se transforment en des spirantes simples. Les groupes conjoints sonores gw, dw se réduisent en latin à w entre deux voyelles au milieu des mots : breuis pour \*bre-gwis, leuis pour \*le-qwis, suauis pour \*swa-dwis. Au commencement des mots ils se réduisent à b : bos pour \*gwous, bis, bonus pour \*dwis, \*dwonus 1. Dans les langues romanes ly et ny conjoints aboutissent aux consonnes simples l'mouillée et n mouillée. La réduction d'un groupe conjoint à une consonne simple ne donne naturellement point lieu à un allongement compensatif: έπεται el non \*ήπεται, săcatē et non \*sācatē, de l'ario-européen \*sa-kwatai, brĕuis et non \*brēuis de \*brĕ-gwis. Au contraire la réduction d'un groupe disjoint peut entraîner un allongement compensatif:  $p\bar{e}do$  pour \* $p\bar{e}r-do = \pi i \rho \delta \omega$ ,  $d\bar{i} ligo$  pour \* $d\bar{i}s$ lego, quā'us pour \*quăs-lus, rēmus pour res-mus, \*retmus, nīdus pour \*nīz-dos (et en sanskrit nīda pour \*nīz-da). Ceci avait déjà lieu en ario-européen: la racine sad (s'asseoir), redoublée, avait donné naissance à un radical \*sisad, \*sis'd, \*siz-d, sīd, d'où le sanskrit sīdāmi et le latin sīdo.

Les vues qui viennent d'être présentées brièvement auraient

<sup>1.</sup> Les groupes conjoints sourds subsistent : svauis, eqvi. De même gv après une consonne : lingva.

besoin d'être développées, et elles pourraient donner lieu à un exposé fort étendu. Le présent travail n'est qu'une ébauche, destinée seulement à fixer les idées; les lecteurs voudront bien suppléer à ce qui y manque en fait d'indications de détail et de démonstrations rigoureuses.

## II. L'ORDRE DE L'ALPHABET devanagari.

Voici, si je ne me trompe, quel a été ce motif. Les inventeurs de l'alphabet de vanagari ont été partagés entre deux sentiments contradictoires sur la nature des consonnes adspirées kh, gh, ch, etc.; ils les ont considérées à la fois co.nme des phonèmes simples, analogues à k, g, c, et comme des groupes, analogues à kr. al. cu. Chacune de ces deux manières de voir était d'ailleurs appuyée sur une raison plausible. D'une part en effet une série de phonèmes telle que akha forme un pyrrhique comme a-ka et non un trochée comme ak-ra, c'est-à-dire que la coupe des syllabes phonétiques est a-kha et non ak-ha: le groupe kh n'est donc pas divisible de la même façon que le groupe kr, et métriquement ne diffère pas d'un phonème simple; — d'autre part des phonétistes aussi subtils que les Hindous ne pouvaient méconnaître que kh contient un k et un h comme kr contient un k et un r, et que c'est bel et bien un phonème complexe.

<sup>1.</sup> La lettre a représentant la classe des voyelles, et les lettres k, l, s les trois classes des consonnes, la logique admettait soit l'ordre klsa, soit l'ordre exactement inverse asik. L'ordre adopté est akis.

Si les auteurs de l'alphabet s'étaient franchement décidés pour la simplicité des adspirées, il leur eût été facile d'être rigoureusement conséquents dans leur classification des phonèmes : ils eussent mis les voyelles tout en queue, et établi l'ordre alphabétique suivant :

## kt kr ks ka (kh).

Si au contraire ils s'étaient franchement décidés pour la complexité des adspirées, et s'ils avaient vu dans kh une simple juxtaposition de k et h, ils auraient pu, toujours en plaçant les voyelles en queue, obtenir encore, bien que d'une autre manière, une conséquence parfaite: l'ordre alphabétique eut été:

## kt kr ks kh ka.

Chacune des deux combinaisons eût satisfait des esprits nettement décidés; aucune des deux ne pouvait satisfaire des esprits partagés. Si l'on ne refusait pas absolument au souffle des adspirées le caractère d'une consonne distincte, on ne pouvait admettre la première combinaison, qui plaçait ka entre k et kh, c'est-à-dire a entre s et h, une voyelle entre deux consonnes. Si l'on s'obstinait à voir dans kh un élément irréductible, on devait rejeter la seconde combinaison, qui plaçait kh entre k et ka, c'est-à-dire (kh) entre k et k.

Les auteurs de l'alphabet se sont donc ingéniés à fixer un ordre alphabétique qui ne préjugeat rien sur le problème des adspirées : ils y ont réussi en plaçant les voyelles en tête.

L'ordre adopté est celui-ci :

## ka kt kr ks kh.

Cet ordre est indépendant de tout parti pris sur la nature de kh. Si kh se résout en k et h, il se place naturellement après ka kt kr ks, puisque h vient après a t r s. Si au contraire (kh) est irréductible, il se place naturellement après k, et par conséquent après les composés de k, tels que ka kt kr ks. De toute façon le résultat est le même. La question théorique n'est pas tranchée, et chacun peut à son gré envisager les signes des adspirées, soit comme des lettres à part, douées d'indépendance, soit comme de simples ligatures graphiques de convention, analogues à la ligature de ks ou à celle de jn.

Si la langue sanskrite avait eu d'autres groupes de consonnes non divisibles entre deux syllabes phonétiques, comme en latin les groupes de loQVor, linGVa, SVetus; si la versification indienne avait admis le pyrrhique a-tra comme la versification latine admet le pyrrhique pa-tre à côté du trochée pat-re, il est probable que les grammairiens hindous eussent été éclairés par ces groupes sur la nature vraie des adspirées, qu'ils eussent vu dans ces éléments linguistiques des phonèmes doubles, irréductibles seulement au point de vue de la métrique, mais physiologiquement analogues à tous les autres couples de consonnes; et l'on peut conjecturer qu'ils eussent traité le groupe d+h exactement comme son équivalent védique l+h, c'està-dire comme une suite de deux lettres. Débarrassés de leur indécision, dispensés de chercher une classification équivoque, ils eussent rangé les voyelles à la suite des consonnes, et fait disparaître de l'alphabet  $d\bar{e}van\bar{a}gar\bar{\imath}$  un des rares défauts qui en altèrent la perfection.

L. HAVET.

# UNE PARTICULARITÉ DE L'ACCENTUATION FRANÇAISE

Encore aujourd'hui, les mots accent et accentuation sont compris de façon diverse par les linguistes. Il est donc indispensable, avant d'entrer en matière, de bien définir le sens que j'attache à ces termes; et l'on m'excusera, je l'espère, si je rappelle ici quelques-uns des principes que j'ai formulés à cet égard dans l'introduction de ma Théorie nouvelle de la métrique arabe, précédée de considérations générales sur le rhythme naturel du langage 1.

Quatre éléments sont à distinguer dans la composition d'un mot :

1º L'articulation, c'est-à-dire l'émission d'une consonne suivie d'une voyelle ou d'une résonnance. Par exemple, le mot pacte se décompose en trois articulations pa-c'-t'.

2º L'ictus ou coup de voix, c'est-à-dire l'intensité relative avec laquelle on prononce l'une des articulations du mot. Dans le mot pacte, c'est pa qui reçoit l'ictus. En conséquence, cette articulation est dite forte, tandis que les articulations suivantes c'et t' sont faibles par comparaison.

3° Le ton, c est-à-dire un son musical indépendant, plus ou moins aigu, qui accompagne l'une des voyelles du mot. Dans pacte, c'est la voyelle sonore a qui prend le ton aigu. La voix s'abaisse sur les deux dernières articulations, qui sont ainsi modulées sur un ton grave. Toute articulation est donc pourvue d'un ton plus ou moins élevé, d'un accent tonique; mais on réserve ce terme dans l'usage au ton le plus aigu du mot. Le plus souvent, le ton aigu coıncide avec l'ictus sur la même syllabe.

4° La quantité, c'est-à-dire la longueur et la brièveté relatives des voyelles d'un mot. Dans le mot pacte, l'a est long; les deux articulations qui suivent (c', t') sont brèves. La quantité est créée par l'ictus. En effet, il existe une relation phy-

<sup>1.</sup> Paris, E. Leroux. 1877.

<sup>2.</sup> Voyez sur ce sujet Métrique arabe, introduction, p. 5-14.

sique entre l'effort que l'on fait pour appuyer sur une voyelle et la durée de cette voyelle. De là vient que si l'on déplace l'ictus d'un mot, la voyelle qui en était primitivement frappée s'abrège, tandis que celle qui vient à le recevoir s'allonge. Ainsi dans mène, la voyelle è est longue. Dans mené, cette même voyelle s'abrége et s'obscurcit parce que l'ictus a été transféré à la voyelle suivante, et, par contre, l'é de né devient long, comparé à l'e de la première syllabe.

Cette influence souveraine de l'ictus, on l'a jusqu'ici attribuée à l'accent tonique: c'est là une erreur qu'il faut abandonner. Le rôle de l'accent tonique est bien différent de celui de l'ictus. L'accent tonique exprime le mode où l'on prend un mot. Pour s'en convaincre, il suffit de prononcer le même mot énonciativement, interrogativement, dubitativement, ironiquement, etc., etc. A chaque fois, l'accent tonique variera : il deviendra plus ou moins aigu et souvent même changera de place 1. L'ictus, au contraire, ou intensité, persistera dans tous ces cas sur la même voyelle. Enfin, pour en revenir à l'ictus, par là même que c'est lui qui, s'il vient à se déplacer, opère une modification dans la quantité, il se comporte comme le temps fort d'une phrase musicale rhythmique. Car, si dans une phrase musicale rhythmique, on deplace le temps fort, le rhythme primitif est aussitôt modifié. J'en ai conclu et j'ai démontré que tout mot est une phrase rhythmique dans laquelle les ictus jouent le rôle de temps forts, en d'autres termes, que l'unité d'un mot en est simplement le rhythme, ou rapport de quantité établi entre les diverses articulations par une série régulière de temps forts et de temps faibles. Aussi, tout mot peut-il être rigoureusement exprimé en notation musicale et sur une portée. Le ton plus ou moins aigu qui accompagne les voyelles constitue la mélodie du mot; la quantité en est traduite par les notes de durée inégale; les ictus, enfin, correspondent aux temps forts de la mesure.

Cette méthode est naturellement applicable à la notation des vers français. Car si, à la vérité, la versification française repose sur le nombre des syllabes, elle n'en est pas moins soumise à certaines lois rhythmiques. Il est constant que lorsque nous récitons un vers, nous ne le coupons nullement par syllabes. Nous ne disons pas :

Pour | lui | Phæ| bus | est | sourd | et | Pé | ga | se est | ré| tif,

1. Voyez Métrique arabe, introduction, p. 16.

ni même:

Pour lui Phæbus est sourd et Pélgase est rétit.

Bien au contraire, nous abandonnant à notre instinct, nous récitons ainsi:

Pour lui | Phæbus est sourd | et Pégase | est rétif.

Or, en récitant de la sorte, il est visible que nous passons rapidement sur certaines syllabes et que nous appuyons sur d'autres 1. Ces syllabes d'appui sont précisément celles qui reçoivent l'ictus<sup>2</sup>, et ce sont elles qui constituent les temps forts du rhythme. Mais il est non moins visible que nous dépouillons de l'ictus certains mots qui devraient en être frappés, comme le mot Phæbus. Dans un mémoire en préparation je recherche les lois de la chute et de la conservation des ictus en français, et j'espère montrer que ces lois sont bien différentes de celles qu'on a jusqu'à présent admises pour rendre compte de ce qu'on appelle vulgairement l'harmonie du vers.

Je ferai encore, à propos des vers français, une observation qui aura son utilité pour le point spécial d'accentuation dont je veux m'occuper. On lit dans tous nos traités de prosodie que le vers français se règle sur le nambre des syllabes. Et l'on distingue quatre sortes de syllabes: 1º les syllabes ouvertes formées d'une consonne et d'une voyelle, comme pa; 2º les syllabes ouvertes formées d'une consonne, d'une demi-consonne et d'une voyelle, comme lui, plu; 3º les syllabes fermées commencant par une voyelle et finissant par une consonne, comme ar; 4º les syllabes fermées commençant et finissant par une consonne, comme par. Or, nous avons vu plus haut que les éléments simples d'un mot sont les articulations, dont la formule est: consonne + voyelle 3. Des syllabes comme ar, lui, plu. par sont donc formées en réalité de deux articulations a-r' & l'-ui, p'-lu, pa-r'; tandis que des syllabes telles que pa n'ont qu'une articulation: effectivement, il faut deux mouvements d'articulation pour prononcer ar, lui, plu, par<sup>3</sup>; il n'en

<sup>1.</sup> Dans l'exemple cité, ces syllabes sont suivies d'une barre.
2. Dans son traité lies vers français et de leur prosodie, M. de Gramont, confondant comme tant d'autres l'ictus avec l'accent tonique, donne à ces syllabes d'appui le nom de toniques.

<sup>3. ()</sup>u consonne + résonnance, ou consonne + silence.

<sup>4.</sup> Le signe 'exprime la légère consonne que les Grecs rendaient par l'esprit doux.

<sup>5.</sup> Par convention, l'e dit muet compte pour une syllabe sonore, en poésie, sauf à la fin des vers féminins. En prose, cette voyelle est considérée comme sourde.

faut qu'un pour prononcer pa. Il suit de là que deux vers français ayant le nombre de syllabes comptent rarement le même nombre d'articulations.

Par exemple le vers :

Si son astre en naissant ne l'a formé poète, est composé de seize articulations. Par contre, le vers;

S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,

en a dix-neuf. Comment se fait-il donc qu'en comptant ces deux vers par syllabes on en trouve douze, de part et d'autre? c'est que les groupes arbitraires qui portent le nom de syllabes ont ceci de commun qu'ils ne contiennent jamais qu'une seule voyelle sonore. Voilà la base du vers français : il se règle sur le nombre des voyelles sonores qu'il contient; et tout ce qui n'est pas voyelle sonore est théoriquement éliminé. Pour s'en assurer, d'ailleurs, il suffit de supprimer toutes les consonnes d'un vers: on obtient ainsi un schema exclusivement formé de voyelles sonores, schema qui, néanmoins, reproduit le mouvement de l'original. Ainsi :

en | e e a e e | a ein | e a au eu |

reproduit exactement la mesure de:

Pen | se de l'art des vers | attein | dre la hauteur |.

Ce principe, en vertu duquel les voyelles sonores entrent seules en ligne de compte dans la mesure 1, ce principe, dis-je, est rigoureusement observé dans le langage parlé. J'arrive à la particularité d'accentuation sur laquelle je voulais appeler l'attention.

J'ai établi que c'est l'accent d'intensité ou ictus qui crée la quantité des mots. L'essence du rhythme est, on le sait, que le temps indéfini soit partagé en une série de temps de même durée alternativement forts et faibles. Dans le rhythme naturel du langage, toute articulation frappée de l'ictus remplit à elle seule un temps fort. Au contraire, il faut généralement plusieurs articulations faibles pour remplir un temps faible, parce que ces articulations, par leur faiblesse même, ont une tendance

MÉM. LING.

<sup>1.</sup> Il ne faudrait pas se méprendre sur la portée de cette assertion. Physiquement parlant, toutes les consonnes et toutes les voyelles très-sourdes qui les accompagnent jouent leur rôle dans la mesure. Je veux simplement dire qu'en français les voyelles sonores seules servent de point de repère à la mesure. Ceci sera expliqué tout au long dans le mémoire que je prépare.

à être brèves, à durer chacune moins que ne durent les articulations fortes, c'est-à-dire moins d'un temps. D'après ce principe, si nous voulons noter le rhythme d'une phrase, nous commencerons par faire de toute articulation forte un temps fort; puis nous répartirons également dans les temps faibles intermédiaires toutes les articulations faibles qui précèderont ou suivront les temps forts. Par exemple, dans la phrase:

## j'ai parlé | à la rei|ne

les articulations lé et rei sont frappées de l'ictus: en conséquence chacune de ces articulations a pour durée un temps entier, ce qui nous donne deux temps forts. En vertu de la loi naturelle du rhythme, ces deux temps forts devront, pour rester forts, être précédés et suivis de temps faibles dont la durée totale respective sera égale à la durée des temps forts. Or le temps faible qui existe entre lé et rei est rempli par deux articulations faibles à la : donc à et la doivent se partager la durée du temps faible, c'est-à-dire durer chacune un demitemps. De même, le temps fort lé est précédé de trois articulations faibles j'ai pa-r': ces trois articulations se partageront la durée d'un temps faible et dureront, par conséquent, chacune un tiers de temps. Mais nous pouvons théoriquement négliger les consonnes et ne tenir compte que des voyelles sonores de j'ai pa-r'; dans ce cas, nous dirons que les voyelles ai, a durent chacune un demi-temps. Enfin, l'articulation forte rei est suivie d'une seule articulation faible ne : cette articulation durera un demi-temps, et le temps faible sera complété par le silence qui se produit dès qu'on a cessé de parler. La notation quantitative de cette phrase est donc, par articulation:

et, en négligeant les consonnes:

$${}^{1}/_{2} {}^{1}/_{2} | 1 {}^{1}/_{2} {}^{1}/_{2} | 1 {}^{1}/_{2} {}^{0}/_{2} | 0.$$

Supposons, à présent, que dans une phrase, deux articulations fortes ne soient séparées l'une de l'autre que par une seule articulation faible de la durée d'un demi-temps: il manquera un demi-temps pour compléter la durée totale du temps faible, et si la loi rhythmique que je formule est vraie, nous devrons

<sup>1.</sup> Les barres perpendiculaires précèdent et indiquent les temps forts, dont la notation est 1. La fraction 0/2 indique le silence égal à 1/2 temps. Le zéro marque le silence indéfini.

recourir à quelque artifice pour compléter ce temps. C'est bien, en effet, ce que nous allons constater. Qu'on s'efforce, par exemple, — on verra bientôt pourquoi je dis Qu'on s'efforce — de prononcer la phrase: « J'ai parlé au roi » en appuyant comme on doit logiquement le faire sur les articulations lé de parlé et oi de roi. Il ne nous restera qu'une seule articulation faible et brève, au, pour occuper le temps faible intermédiaire. Instinctivement on fera sentir un silence complémentaire, égal à un demi-temps, entre parlé ¹ et au:

## j'ai parlé | — au roi |.

Mais un tel arrêt, si court qu'il soit, répugne à nos habitudes de prononciation. Aussi ne recourons-nous à cet artifice que lorsque nous y sommes contraints par la ponctuation. Dans la majorité des cas, nous nous y prenons d'une autre manière pour remplir le temps faible. Lorsque deux temps forts ne sont séparés l'un de l'autre que par une seule brève, nous déplaçons le premier ictus et le reportons sur la voyelle sonore qui précède immédiatement : de la sorte, la voyelle que nous dépouillons de l'ictus passe dans le temps faible et nous obtenons deux voyelles pour remplir ce temps. Ainsi, dans : « J'ai parlé au roi », ce n'est plus de lé de parlé que nous accentuons fortement, c'est la syllabe par. Nous disons :

J'ai par lé au roi

comme s'il y avait:

parle | et au roi |

Dans la phrase : « J'ai parlé à la reine », au contraire, c'est bien lé que nous accentuons fortement, parce qu'il y a deux voyelles sonores pour remplir le temps faible.

Semblablement, dans des phrases comme: « j'ai pensé à vous », « quelle heure est-il? », au lieu d'accentuer fortement sé de pensé et heure, nous accentuons la syllabe pen et le mot quelle.

Lorsque la voyelle qui devrait recevoir l'ictus ainsi déplacé est un e muet, l'ictus disparalt complétement. Par exemple, dans : « je parle au roi », l'ictus de parle, ne pouvant affecter la voyelle sourde de je, est supprimé et celui de roi subsiste seul. Enfin, dans une phrase comme : « Pour lui Phæbus est sourd », l'ictus de la syllabe bus de Phæbus devrait être trans-

1. Ou bien on prolongera l'é, comme s'il y avait partée.

féré sur la syllabe  $Ph\alpha$ ; mais comme cette syllabe est ellemême précédée d'une voyelle fortement accentuée (l'i de lui), et comme deux ictus consécutifs ne peuvent coexister, le mot  $Ph\alpha bus$  perd complétement son ictus et l'on prononce:

Pour 
$$lui$$
 | Phœbus est sourd |  $\frac{1}{2}$  | 1  $\frac{1}{3}$   $\frac{1}{3}$   $\frac{1}{3}$  | 1 0 |

Tels sont les faits principaux que je m'étais proposé de passer en revue. Il y aurait beaucoup d'autres cas particuliers à examiner; mais cette étude exigerait des développements qui seront mieux à leur place dans un plus long mémoire.

En terminant, je me permettrai d'adresser une recommandation à ceux qui voudraient répéter ces expériences.

Comme on l'a vu, dans les phénomènes qui ont été décrits. l'ictus seul joue un rôle et nullement l'accent tonique. L'accent tonique, ou ton aigu du mot, coïncide presque toujours avec l'ictus; mais lorsque l'ictus se déplace, il arrive souvent que l'accent tonique persiste sur la voyelle primitivement forte. Il faudra donc bien se garder, dans ce cas, de confondre l'accent tonique avec l'ictus et de s'imaginer, parce que l'accent tonique n'a pas varié, que l'ictus lui aussi a persisté sur la même voyelle. Il existe un moyen très-simple d'éviter cette erreur : c'est de remplacer chaque syllabe de la phrase sur laquelle on expérimente par une articulation conventionnelle, ta si l'on veut. Par exemple, dans « j'ai parlé au roi », phrase composée de cinq syllabes, si l'on substitue à chaque syllabe un ta, on obtient un schema ta ta ta ta ta dans lequel l'oreille la moins exercée distinguera facilement les temps forts, pourvu que l'on ait soin d'imiter de point en point le mouvement de la phrase originale, toutes les fois que l'on débitera le schema qui la représente.

STANISLAS GUYARD.

## ÉTUDES BRETONNES

#### DU VERBE AVOIR EN BRETON.

Deux savants celtisants se sont occupés particulièrement de ce verbe: MM. d'Arbois de Jubainville et Stokes. M. d'Arbois de Jubainville a renoncé lui-même à sa théorie. Elle consistait à distinguer entre les deux infinitifs kaout et kavout et à faire sortir de ce dernier les formes les plus variées du verbe: cus, dévézo, divije; kaout identique d'après M. d'Arbois de Jubainville au verbe grec \*\*\*ráoµai\* ne donnerait que l'infinitif. Quant à kavout il faudrait le rattacher à la même racine que le latin habere et le germanique haban. L'erreur de M. d'Arbois de Jubainville, c'est qu'il s'est cru obligé de tirer toutes les formes d'avoir du thème de l'infinitif kavout, qui en réalité appartient à un autre verbe.

M. Stokes a publié une étude sur les verbes irréguliers bretons. Ses exemples sont de ce qu'il appelle le moyen breton. Sa théorie sur le verbe avoir paraît se rattacher en principe à celle de Zeuss. Je les mets toutes deux en regard. Voici celle de Zeuss (2<sup>mo</sup> édition) <sup>1</sup>. Le verbe avoir en breton est formé, au présent, de certaines formes du verbe substantif (racines i et as), aux autres temps de la racine bu; la construction est impersonnelle; à ces formes sont joints les pronoms personnels infixes. Aux pronoms personnels infixes de la 3<sup>mo</sup> personne s'ajoute la syllabe tev — dev — ce qui donne les formes cornouaillaises ngev masculin, stev féminin: armoricain en dev — masculin, hedev — féminin singulier, = hodev — pluriel. Enfin en cornouaillais, rarement en breton armoricain, on ajoute b devant les formes verbales des racines i et as, surtout après m 1<sup>mo</sup> personne du singulier et s 2<sup>mo</sup> personne du pluriel. — Cette

<sup>1.</sup> Nous devons faire remarquer que le mémoire de M. Whitley Stokes est de 1866, et par conséquent antérieur à la 2° édition de Zeuss. Dans la 1° édition la question dont il s'agit n'a pas été traitée. — Note de la Rédaction.

théorie est loin d'être claire. M. Stokes l'a compliquée encore davantage. On en jugera par son explication du présent en deveus (il a). En est le pronom personnel; deveus se compose de la préposition de réduite à d, plus d'un pronom à un cas oblique iv identique au latin ibi, enfin d'une racine eus, identique au sanscrit āstē, et au grec hora. De même pour le futur en dévézo, etc. C'est à peu près tout ce que M. Stokes a ajouté à la théorie de Zeuss. Il semble même oublier, ce que Zeuss avait compris et ce qu'il a eu le tort de ne pas avoir fait suffisamment ressortir, qu'il n'y a pas en gallois et en breton de verbe avoir proprement dit, et que le verbe en deveus, en dévézo n'est autre chose que le verbe substantif avec certaines combinaisons.

Pour toute réfutation, j'expose la théorie que je voudrais défendre.

Le verbe « avoir » (en dévézout) en breton n'est autre chose que le verbe substantif de la racine bez ou be (bu) forme impersonnelle, joint au pronom personnel à un cas oblique. (Je n'examine pas si bez contient deux racines bu et dha ou as, et si, par exemple, on peut identifier le futur bezo au latin fuero.) De plus, particulièrement aux deux troisièmes personnes, les formes de la racine bez sont précédées d'une préposition de marquant l'attribution. Ainsi, selon moi, les formes d'avoir en breton, s'expliqueraient de la facon suivante: sera à moi, sera à toi, est à moi, est à toi. Ainsi s'expliqueraient deux faits étranges: 1° c'est que seul de tous les verbes bretons, le verbe « avoir » n'a que la forme impersonnelle; 2° qu'il n'est pas précédé du pronom sujet, mais bien des pronoms à forme oblique: ainsi le pronom sujet pour la 1<sup>re</sup> personne du pluriel est ni: « nous mangerons du pain »: ni a zebro bara ou bara ni a zebro. « Nous aurons du pain »: bara om bezo. Om est le pronom complément: mot à mot: pain à nous sera. Cette théorie, qui a le mérite de tout expliquer, a d'ailleurs pour elle un fait capital: le parallélisme parfait des formes du verbe substantif de la racine bu et de celles du verbe signifiant «avoir » dans tous les dialectes bretons. Ce parallélisme est d'autant plus évident qu'à certaines personnes même la préposition de disparaît laissant à nu les formes du verbe être.

Je commence l'étude parallèle des deux verbes par l'infinitif.

### Infinitif.

M. Stokes semble croire qu'il n'y a d'autre infinitif pour exprimer l'idée d'avoir que la forme cafout, aujourd'hui kaout

(Vannes, cavouèt, cavouit). C'est la forme la plus usitée et elle me semble identique au kavout, kaout d'aujourd'hui, infinitif régulier d'un verbe qui signifie « trouver ».

Il y en a une autre parsaitement régulière: en Léon en dévézout, en Vannes en dévout, endout, embout. (En est le pronom de la 3<sup>mo</sup> personne.)

Léon.

Étre. béza, bézout

Avoir. en de-vézout

Pour M. Stokes beza est un présent, bezout un futur: pourquoi? Rien ne le prouve dans les exemples qu'il donne.

Vannes.

Étre bout Avoir.
en de-vout, en dout
em-bout

De-vezout, devout répondent exactement à bezout, bout, si on retranche la préposition de. Le changement du b en v est de règle devant cette proposition: exemple « pour être sage : » da veza fur, devout fur. Quant à la forme, en dout, qui ne voit qu'elle est le résultat de la disparition du v si fréquente dans le dialecte vannetais? Ce qui le prouve d'ailleurs, c'est que dans le bas-vannetais (Guémené-sur-Srorff) on a, à côté de bout (être), en construction hout, avec chute même de la légère aspiration qui remplace le v; « pour être sage »: de (h) out fur. De même ével « comme » devient en Vannes hel et el. Enfin la forme em-bout se passe de commentaire. Elle est d'un usage fréquent en Vannes. Je la trouve dans le Begul fur (le berger sage). Eun emès a em bout goal brut: « J'ai peur d'avoir mauvaise réputation. » Voici un exemple du dialecte de Léon où il n'y a pas la plus légère différence entre être et avoir: je le tire d'un livre de piété, euz ar feiz (abrégé de la foi): Ne c'hellomp ket fonta hon esperans var ar mad e c'halfemp da veza great. « Nous ne pouvons pas fonder notre espérance sur le bien que nous pourrions avoir fait. »

Présent.

LÉON.

Étre. eus en deus Avoir. 11º pers. am eus

2° — a teus

3° — en deus, en deveus

1<sup>ro</sup> — pl. om beus, honneus 2<sup>e</sup> — hoc'heus, ho peus 3<sup>o</sup> — ho de veus

VANNES.

Étre.

hes, hès en dés des

Avoir.

eme**s** 

a tes

en des, en ne**s** 

1re pl. om bes, humbes, hunnes

2° ho pes

3° ho des

Des formes données par M. Stokes deux seulement sont modifiées aujourd'hui: azeus, ezeus (2<sup>me</sup> pers. singulier) et hozeus ozeus (2<sup>me</sup> pers. pluriel).

Ce temps est le seul qui présente quelques difficultés. J'ai été tenté d'abord de supposer qu'au moins à certaines personnes du verbe substantif le présent est simplement formé d'une racine as (latin es, grec eo). Cette racine as se serait jointe à tous les autres temps et même de bonne heure à certaines formes du présent, à la racine bu. J'ai renoncé à cette opinion, après avoir comparé les formes du verbe signifiant être et celles du verbe ayant ce sens d'avoir: En deus ou en des est pour en deveus (il est). En deveus est la forme usitée là surtout où à l'infinitif la forme est en devezout, le futur en dévezo, tandis que partout où la forme en dout ou en deout domine, c'est deus, des, ou dès. On ne trouve pas bez ou vez seul au présent; cette forme est jointe à la préposition de; mais on trouve au passif une forme qui la suppose: j'en trouve un exemple dans l'abrégé eus ar feiz: pa vezer tentet « lorsqu'on est tenté. » C'est une forme d'ailleurs usuelle. En Vannes on dirait pe ver tentet.

Les formes d'avoir sont toutes explicables avec bez. Ameus est évidemment le résultat de l'assimilation du b à l'm: d'ailleurs on trouve dans le cornouaillais insulaire la forme am bus (j'ai). Zeuss et M. Stokes supposent ici gratuitement l'insertion d'un b. Si le b est euphonique (?) dans am bus et om bus, pourquoi ne le serait-il pas aussi au futur om bezo, am bezo? Personne cependant n'a osé le supposer.

Et dans ho pes (vous avez), le p sera sans doute aussi inséré? On ne peut cependant pas ici arguer de l'influence de l'm.

A teus est pour deus, de vez.

La première personne du pluriel montre avec la dernière évi-

dence la forme beus bez: om beus. Honneus est pour hondeus, hondeveus, par suite de l'assimilation si fréquente du d à l'n. Ex.: Guerzenneu eid ol er blai 1864, Galles, à Vannes. (Cantiques pour toute l'année.) Sellet men neu zorn, sellet men neu zroèd: « Voyez mes deux mains, voyez mes deux pieds. » Men neu pour men deu. Cette assimilation n'est pas forcée. Ex.: « les portes » annoriou ou an dorojou.

Hoc'heus est sans doute venu de hozeus (buhe santes Nonn). Le pronom hoz (en Léon hoc'h, Vannes ho ç.. hou ç, ho et même hok en bas-vannetais, hok-enan « vous seul »), avait provoqué l'assimilation du d de deus à son z. Le z s'étant aspiré, on a eu hoc'heus. Dans le dialecte de Vannes d'ailleurs, c'est toujours hopes, qui ne s'explique que par bez.

Le p pour b est très-facile à expliquer. Le pronom ho (2° personne du pluriel) provoque toujours le changement de la douce en forte : « vos mains » ho taouarn; « leurs mains » ho daouarn. Le pronom de la 3° personne du pluriel n'exerçant aucune influence sur la douce a laissé subsister le d: ho deveus.

Zeuss donne pour le gallois comme forme du présent tiré de la racine as, une forme oes, qui ne peut s'expliquer que par vez: de même pour le cornouaillais une forme vs.

#### Prétérit.

Le prétérit et ce que M. Stokes appelle secondary présent, sont un seul et même temps. Je les mets en regard en les prenant dans M. Stokes.

Prétérit.	Présent secondaire.		
Sg. 1. amoae amboe.	1re per.	amoa, emoa, emboa.	
2. azoae.	2° —		
3. en devoe, en deffoe.	3° —	en devoa, he devoa.	
Pl. 1. hon noe.	1r• —	onnoa, omboa.	
2.oz oae.	2 <b>°</b> —	azoa hoz poa.	
3. ho devoe.	3° —	ho devoa.	

En Léon et en Cornouailles, on se sert plus volontiers de la forme en a; en Vannes, pour le bas-vannetais, c'est toujours  $\dot{e}$  (souvent écrit ai) et dans certains endroits i.

Formes parallèles pour le prétérit.

|--|

Voa, oa.

Étre.

Avoir.

Avoir.

amboa amoa.

en devoa endoa.

1re pers. pl. omboa honnoa.

2° — ho poa.

3° — ho devoa ho doa.

ho doè.

#### VANNES.

Vouè, oè.

1re pers. em boè emo è.

Voui oui (wi).

3° — en devouè, en doè,
en noè.

1re pers. pl. homboè, humboé,
hunnoè.

2° — ho poè.
3° — ho dévoè, ho déouè,

(A côté des formes en  $\dot{e}$ , formes en i.)

La forme avec de est toujours celle de la 3° personne du singulier et du pluriel. Je l'explique comme toujours, celle du pluriel par la propriété du pronom ho de ne produire aucune altération de la douce; celle du singulier par l'influence de l'n. Ce qui le prouve avec la dernière évidence, c'est qu'on se servit de devoa à toutes les personnes de la façon suivante:

Singulier: me en devoa.

te en devoa.

hen en devoa.

hen en devoa.

Pluriel: ni en devoa.

choui en devoa.

he ou int en devoa.

Ce qui revient à : moi qui avais, toi qui avais, etc.

Am (pronom de la 1<sup>re</sup> personne du singulier), om (pronom de la 1<sup>re</sup> du pluriel), étant à des cas obliques, on comprend facilement qu'aux deux premières personnes la langue se soit passée d'une préposition qui phonétiquement était génante. La forme honnoa prouve cependant que om a été aussi suivi de la préposition de: hon noa est hon dea, hon devoa, comme la 3° personne en noè dans le bas-vannetais est pour en doe, en devoa seules formes usitées ailleurs.

#### Futur.

Toutes les formes données par M. Stokes existent encore. Je n'ai pas vu la 2° personne az vezo. Pour oz vezo, 2° personne du pluriel, on dirait aujourd'hui hopezo.

	LÉON.	
Étre.		Avoir.
bezo (en construction).	ire pers.	ambezo.
vezo.	2° —	az vezo.
	3° —	hen de-vezo.

i'e pers. pl. om bezo.

2° - ho pezo.

3° — ho de-vezo.

#### VANNES.

### Haut-vannetais.

bo et vo.

1° pers. embo emmo.
2° — en devo hi devo.
1° pers. pl. humbo.
2° — ho po.
3° — ho de vo.

## Bas-vannetais.

Le parallélisme est frappant. Même application pour le conditionnel :

#### LEON.

Êtro	в.				Avoir.
befê	vefê	am	befê	am	(m) efè
		V.	NNES.		
béhè	vehè	em	behè	em	`(m) ehè

## Impératif.

Je prends les formes citées par M. Stokes, en ajoutant des formes dialectales.

### Léon.

	MMONI			
Être.		A	voir.	
		ham	bez et	
2º bez		haz	vez et	
3. bez et				
1° bez omp		hon	bez et	•
2° bez et		hoz	vez et	
3° bez ent				
	Vannes.			
0. 7.7		T		

2° bé s de et de la 2° personne de la 2° personne de la 2° personne du pluriel pour avoir :
2° bet ho pet « ayez »

Donc parallélisme parfait entre les formes d'être de la racine bu (ordinairement jointe à une autre racine), et celles du verbe avoir. La préposition de disparaît devant certains pronoms pour des raisons phonétiques et surtout sans doute parce que le cas oblique du pronom marquait suffisamment l'attribution. La préposition apparaît précisément à la troisième personne du singulier où elle est quelquesois soutenue par la dentale n, et à la troisième personne du pluriel. Or, ces deux personnes ne disposent en breton moderne que d'une seule forme. La langue a eu besoin de conserver la préposition à ces deux personnes pour exprimer l'attribution.

Si l'on réfléchit maintenant que les pronoms à forme oblique sont précisément ceux qui forment le verbe synthétique en breton, à la première personne du singulier, à la deuxième du singulier, à la première du pluriel et quelquefois à la deuxième du pluriel, on arrive à des conséquences assez curieuses: carom ou caram, par exemple (nous aimons) devrait s'expliquer par « aimer » ou « amour à nous ».

En celtique, la conjugaison étant devenue de bonne heure analytique et synthétique en même temps, on a mieux conservé le souvenir des pronoms qui forment le verbe. Les prépositions avec lesquelles ils forment corps y ont aussi beaucoup contribué. Je mets le pronom personnel joint à la préposition gan, gant « avec », en regard du verbe synthétique cara (aimer).

1er ganin (avec moi)	caran
2° ganes	cares
3º ganta	cara
1° ganom	carom
2° ganoc'h	caroc'h (aujourd'hui caret)
3° ganint	caront
•	on carant

A la troisième personne du pluriel apparaît un pronom qu'on détache du verbe pour en faire le sujet du verbe analytique.  $Carant = int \ a \ gar$ .

J. LOTH.

### ESSAI

SUR

## LE PATOIS NORMAND DU BESSIN

## DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE (SUITE).

D. Crignache, s. f.: chevelure longue et mêlée.

Crignère, s. f. : crinière.

CRINDE, v. a.: craindre. R. tremere.

CRIEŪ, CRIOŪ, s. m.: crieur. R. quiritare.

CRION, s. m.: crayon. R. creta.

CRIQUE, s. f.: point du jour. S' lëvé de la crique (du jouo). R. (?) a. s. crecca.

- 1. Cro, s. f.: pierre tendre qui se trouve à la surface d'une carrière. (Pluquet.) R. c. crag.
- 2. Cro, s. m.: croc. R. n. krōk.
- D. Croqué, s. m.: crochet.

 $Croqu(i)\acute{e}$ , v. a.: accrocher, attraper. V.  $acroqu(i)\acute{e}$ .

Croque pësée, s. f.: mélange de plantes: vesce, pois.

CROCQU(I)É, s. m.: marchand d'œuss. R. pour coquetier de coccus.

CR01, a.: revêche. Pie croï: pie grièche appelée aussi pie cruelle. R. \* crudius.

CROPI, v. n.: croupir. R. n. kryppa.

D. Croupéte, s. f.: courbette, révérence. Croupon, croup'ton (a), loc. ad.: accroupi. CROTE, CROUOTE, s. f.: croûte. R. crusta.

D. Crōton, crouōton, s. m.: petite croûte.

CROUÉ, CROUOUÉ, s. f.: croix. R. crucem.

CROUĚE, CROUOUĚE, s. f.: courrole. R. corrigia.

- 1. CROU(ō)LÉ, v. n.: roucouler. R. (?) corotulare.
- D. Croūleū, s. m.: éleveur de pigeons.

- 2. CROUŌLÉ, CRŌLÉ, v. n.: crouler. R. corotulare.
- D. Crou(ō)lée, s. f.: grande quantité.

Cujélié, s. m.: alouette des bois ou farlouse (Alauda arborea.)

CULIÈRE, s. f.: courroie qui attache la selle à la croupière. R. culus.

CUNBLLÉ, s. m.: culbute, cabriole. R.\* cumba.

D. Cunbiloté, v. n. : faire des cabrioles.

Curo, s. m.: emplatre, vésicatoire. R. corium.

\*Custō, s. m.: sacristain. R. custos.

D

DADIN, 1, s. m.: niais, faiseur de riens. R. (?) ang. dandle; cf. a. tandeln.

- 1. DALE, s. f.: pierre d'évier. R. b. br. dar.
- 2. DALE, s. f.: rigole. R. ar. dalulah (?).
- D. Dalo, s. m.: ruisseau (d'une rue).

Dalée, s. f. : quantité d'eau suffisante pour remplir une dale.

DAMĀJE, m.: dommage. R. \*damnaticum.

DAN, prép.: dans, sur. Il te monté dan l'abre. — Dan par ou: imparsait, en suspens. L'sié tou dan par ou. R. de intus.

DAN, s. m.: dent. R. dentem.

D. Danté, v. a.: mordre.

Dantu, a. : qui a de fortes dents.

Danchié, v. n.: danser. R. a. h. a. danson.

D. Danche, s. f. : danse ; volée de coups.

Danjié, s. m.: danger. R. \*dominiarium.

DAR, s. m.: vaudoise commune (Squalius leuciscus.) R. ag. s. daradh.

DARE, s. f.: bedaine, panse. R. c. tar, dorr (ventre.)

D. Darée, s. f.: plein la panse, — de quoi la remplir.

DATE, s. m.: urine.

D. Daté, v. n.: uriner.

Dazée, s. f.: bouse (de vache).

<sup>1.</sup> Ce mot semble avoir été modifié sous l'influence de dadais avec lequel il est devenu presque synonyme.

Dé, s. m.: doigt. Grō dé: pouce. Chīn dée: astérie ou étoile de mer. Cf. fifote. R. digitus.

- D. Dée, s. m.: dé à coudre.
- D. Déyo, s. m. : doigtier.

DÉBALTAFRISÉ, v. a.: attraper, déranger. R. dé, ?, friser.

Débène, s. f.: ruine. Éte dan la débêne: être mal dans ses affaires. R. dé, w. biner.

Déběrjié, v. n.: donner la pâtée à ses petits, en parlant des pigeons. R. dé, bérje.

DÉBERNÉQU(1)É, v. a.: dépêtrer. R. dis, c. bernea (jambe).

Débōchié (s'), v. r.: se désespérer, se désoler. ln'n'ée tou débōchi. R. dé, bauche.

DÉBOUŌLÉ, v. n.: s'ébouler. R. dé, bouōle.

Débouōré, v. a. : débourrer. R. de, bouōre.

DÉBOUORSÉ, v. a.: débourser. R. dé, bouorse.

D. Débouor, s. m.: débours.

DÉBRAGUÉ (s'), v. r.: 1° ôter son pantalon (ses bragues); 2° se séparer de biens d'avec sa femme. Il èe débragui: il est divorcé. R. dé, brague.

Débreulé, v. a.: enlever le breu d'une charrette. R. dé, breu.

DÉBŪQU(I)É, \*DÉBŪCHIÉ, v. n.: décharger une voiture au haut d'une côte ou après un passage difficile, afin d'aller chercher à vide d'autres matériaux, etc., auxquels on ajoutera ensuite les premiers pour faire une charge complète. R.  $d\vec{s}$ ,  $b\vec{u}que$ .

Décaboché, a.: dont les caboches (clous à deux têtes) ont été arrachées. R. dé, caboche (capoceus).

DÉCALOTÉ, v. a.: enlever le dessus d'une chose. R. dé, calotte.

Décalofré, v. a.: débarrasser de son enveloppe. R. dé, écalofré.

Décarémé, v. a.: faire oublier le carême par un bon repas. R. dé, carême.

Décasé, v. a.: faire sortir, faire marcher, donner de l'activité. — S'décasé: se presser. R. de, capsa.

Déclianque d'une porte, l'ouvrir. R. dé, cllanque.

DÉCLLAVÉ, v. a.: décharger un tombereau en le faisant basculer. R. de, clavis.

Décōcнié, v. a. : déchausser. R. dé, cōchié.

DÉCORSE, s. f.: diarrhée. R. de, (?) excorticea.

DÉCOUŌD(R)E, v. a.: découdre. R. dé,  $cou\bar{o}d(r)e$ .

D'DAN, ad.: dedans. No l'a mi d'dan: on l'a mis en prison. R. de, de intus.

Dédomajié, v. a.: dédommager. R. dé, damāje.

Défaction (d'), loc. ad.: de prompte defaite, facile à vendre. R. dis, factionem.

Défilée, s. f.: longueur. R. dis, filum.

Défiloqu(1)é, v. a.: effilocher. R. dis, \*filoccare.

Défiqu(1)é, v. a.: détacher une vache, etc. attachée au quer. R. dis, \*figicare.

Défūn(TE), a.: seu. Défūn sa mēre, sa défūnte mēre. R. defunctus.

DÉGAJIÉ, v. a.: dégager. R. dis, \*vadiare.

Dégané, v. a.: contresaîre. R. dis, a. h. a. geinon (ouvrir la bouche).

DÉGAYÉ (s'), v. r.: se rouler, prendre ses ébats, en parlant d'un cheval, etc. R. de et un radical qu'on retrouve dans s'égail-ler probablement æquare, Cf. pr. degalha(r): laisser perdre, prodiguer, et eigaier. Hon.: éparpilleur, eiga(z), arranger.

DÉGNE, a.: digne. R. dignus.

Dégoté, v. a.: déniaiser, rendre soigneux. R. dis, (?) gutta.

D. Dégoté, a.: alerte, fin, rusé, vigilant.

Dégou, s. m.: action de dégoutter. Yo d' dégou: eau de pluie tombée du toit. R. dis, gutta.

DÉGOUAYÉ, v. n.: dégoiser. R. dis, ? gula.

DÉGOULÉ, v. n.: vomir. R. dis, gula.

Dégouō, s. m.: dégoût. R. dis, gustus.

D. Dégouōté, v. a.: dégoûter.

Dégouordi, v. a.: dégourdir, faire tiédir. R. dis, gurdus.

Dégōziyé, v. n.: vomir, crier de toute sa force. Qu'ée qu'il a à dégōziyé come cha? R. dé, gosier.

Dégrabolisé, v. a. : dégrader, déprécier, perdre de réputation.

DÉGRAVINÉ, v.a.: raviner. R. dis, gravis.

D. Dégravine, s. f.: crue d'eau (Trévières.)

Dégrésié, v. a.: dégraisser, amaigrir une terre. R. dis crassus.

D. Dégrése, s. f. : action de dégraisser, ce qui enlève l'engrais d'une terre.

Dégrivé, v. n.: glisser le long d'un talus. R. dis, craticulum.

Dégroūlé, v. n.: dégringoler. R. dis, corotulare.

Dég'nasé, v.a.: faire partir, mettre en train.R. dé, gnase; v. ce mot.

Dég'niyi, a. : déguenillé. R. dé, guenille.

DÉHANQUI, a.: déhanché. R. dé, hanque.

Déjuné, d'jeuné, v. n.; déjeuner. R. dis, jejunare.

Déjuqu(i)é, v. a.: faire descendre les poules, etc., du juc, les faire lever. S' déjuqu(i)é: se lever. R. dé, juc; v. ce mot.

DÉLĀBRE, s. v.: garnement, enfant qui brise tout. Cf. mil. dislabrare. R. dis, labrum.

DÉLACHIÉ, v. a.: délacer, R. dis, laqueus.

DÉLAIDE, s. f.: Adélaïde.

DÉLĀSIÉ, v. a.: délasser. R. dis, lassus.

Déle, s. f.: portion de terre labourable. R. a. s. del (partie).

\* DÉLIBÉRÉ, v.a.: débarrasser, rendre libre. R. de, liberare. DÉLIÉ, v.a.: délayer. R. dilatare.

\* DÉLIJANSE, s. f. : diligence. R. diligentia.

DÉLIQU(I)É (s'), v. r.: se lécher. I s'an délique lé barbe. R. dé, liqu(i)é (a. lecken).

Démachoné, v. a.: démaçonner. R. dé, machoné.

Démanjié, d'manjié, v. n.: démanger. R. dis, manducare.

D'MANTÉ, DÉMANTÉ (s'), v. r. : s'occuper, s'inquiéter. In'n së démante de riin. R. \* dementare.

Démarchié (s'), v. r.: marcher avec affectation. R. dé, marchié; v. ce mot.

Démaré, 1° v.n.: s'en aller, partir en parlant d'une voiture embourbée; 2° v. a.: faire avancer. R. dis, nl. marren (attacher).

D'MELE, v.a.: démêler. R. dis, \*misculare.

D. Demileū, d'mileū, demiloū, d'miloū, s. m.: demeloir.

D'MEURÉ, a.: impotent, incapable de se servir. Il te d'meuré d'un brā. R.\* demorāre.

DÉMIN (a), loc. ad.: hors de portée, incommode. R. de, manus. Cf. amin.

+ Démion, s. m.: mesure d'une demi-pinte ou d'un quart de litre 1. R. dimidius, ?

<sup>1.</sup> Marie Pinton qu'eme mū sa pinte que son démion.

MEM. LING.

DÉMIŌNE, s. f.: demi-aune, mesure dont se servaient autrefois les tailleurs, les couturières, etc. R. dimidius, got. aleina.

D'MOUÉZÉLE, s. f.: 1° hie de paveur; 2° libellule; 3° grèbe huppé; 4° réunion de trois ou quatre javelles placées debout les têtes liées ensemble; 5° mesure d'eau-de-vie de la contenance d'un demi-décilitre. R. \* dominicella.

D'MOUIN, ad. demain. R. de, mane.

Démuchié, v. a.: trouver, prendre, ce qui était caché. Il a démuchi l'nic. — S'démuchié: se montrer, sortir de sa cachette. R. dis, \* mutiare; cf. m. h. a. muzen.

Déniqu(I)é, \* dénichié, v. a.: dénicher. R. dis, nidificare.

D'nonchié, v. a.: dénoncer. R. denuntiare.

DÉPANDE, v. a.: dépendre. R. de, pendere.

D. Dépāndanté, v. a.: dépendre (une porte, etc.), démantibuler.

Dépatrouyé (s'), v. r. : se tirer d'affaire. R. dé, patroule (patrouille.)

Dépāyé, v. a.: dépailler. Sté quêre là ée toute dépâyie. R. dis. palea.

Dépétrasé (s'), v. r. : se dépêtrer. R. dis, pastorium.

DÉPÉTRÂYI, a. : qui a les vêtements en désordre, la poitrine découverte. R. dis, \* pectoralia.

DÉPIÉ, s. m.: dépit. R. despectus.

D. Dépitté, v. a.: dépiter, désespérer.

D'PIEŪ, ad.: depuis. R. dis, \* posk pour post.

Dépiōsé, v. a.: enlever la peau, écorcher. R. dis, pellis.

Dépllézi, s. m.: déplaisir, R. dis, \* placire.

Déquené, v. a.: déchainer. R. dis, catena.

Déquéré, v. a.: détacher une vache, etc., attachée au quer. R. de, quer; v. ce mot.

Déqu(1) Éd1, v. a.: faire tiédir. R. dé, tiédir.

DÉRACHINÉ, v. a.: déraciner. R. dé, rachène.

DÉRADÉ, v. n. a.: sortir de l'ornière en parlant d'une voiture. R. dé, rade, (n. reida.)

DÉRANJIÉ, v. a.: déranger. R. dé, ranjié.

Déravène, s. f.: crue subite des eaux. R. dis, rapina. Cf. dégravine.

Dérèné, 1° v. a.: déboucler la sangle qui attache le collier à la selle; 2° v. n.: discontinuer. Parlé san dérêné. R. dis, retina.

D'IRN, a, : dernier. R. de, \* retranus.

 $D\acute{\mathbf{E}}$ RLĪN, s. m.: bruit métallique d'une chose qui tombe. R. Onomatopée.

D.  $Dirlingu(i)\acute{e}$ , v.n.: rouler, rebondir avec bruit. I l'a anvié  $d\ddot{e}rlingu(i)\acute{e}$  conte l'mur.

Dérobé (s'), v. r.: se cacher pour pondre en parlant d'une poule, etc., R. dis, a. a. rauba.

Déromp(R)E, v. n.: discontinuer, s'arrêter. I l'a fé san dérompe. R. dis, rumpere.

DÉRTE, s. f.: 1° dartre; 2° espèce de pholade. R. c. darw-den.

+ Déruné, v.a.: défaire, déranger. R. dis, a. h. a. rūmen. Désabiyé, 1° v.a.: déshabiller. — 2° s. m.: corps de jupe et corsage. R. dis, habitus.

Désande, v. n.: descendre. R. descendere.

Désarjanté, a.: pauvre . R. dis, argentum.

Déséqu(1)é, v. a.: dessécher. R. dis, siccare.

Désésié, v. n.: cesser. R. dis, cessare.

Désespé, s. m.: désespoir. An désespé d'li: ne comptant plus sur lui. R. dis, esperem.

D'souō, ad.: dessous. R. de, subtus.

D'su, ad.: dessus. R. de, sursum.

Détamé, v. a. : faire perdre l'étamage. R. de, stagnum.

Détaqu(I)é, v. a. : détacher, (délier, enlever les taches.) R.  $d\acute{e},\ taque$  ; v. ce mot.

- Détayé, v. a. : détailler. R. dé, \* taleare.
  - D. Détal, s. m. : détail.

Détchiré, v. a.: déchirer. R. dis, a. a. skirran.

Détchuloté, v.a.: déculotter.—p. p. détchuloté: séparé de biens d'avec sa femme. Cf. débragué. R. dé, tchulote; v. ce mot.

DÉTESTĀBE, a. : détestable. R. detestabilis.

DÉTEURDE, v. a.: détordre. R. dis, torquere.

D. Déteur, s. m.: entorse. S'doné un déteur.

Détouorbé, v. a. : déranger. R. disturbare.

D. Détouorbié, s. m.: brouillon, qui dérange les autres. Détouorné, v. a.: détourner. R. dis, tornare.

D. Détouor, s. m. : détour.

Détranpe, s. f.: mélange de farine et de lait avec lequel on fait la galette. R. dis, temperars.

1. Il de come le bon Gueu d'Aras, il de bien désarjanté.

DEU, 1° p. p. :  $d\hat{\mathbf{u}}$ ; - 2° s. m. : ce qui est  $d\hat{\mathbf{u}}$ . V.  $d'v\dot{\mathbf{e}}$ .

DEUL, s. m.: deuil, douleur, crêpe. R. dolēre.

DEUMÉ, s. m.: duvet. R. dumetum.

DEUMÉ, v. n.: muer. R. \* dumare de \* duma (n. dūn.)

D. Deume, s. f.: mue des oiseaux.

D'valé, v. n.: descendre. R. de, vallis.

D'van, ad : devant. D'van que: avant que. R. de, abante.

D. D'vanté, s. m.: tablier.

D'vant'lée, s. f. : plein un tablier.

D'vantélière, s. f.: espèce de jupon, ouvert et boutonné sur le côté, que prennent les femmes pour monter à cheval.

D'vé, v. a.: devoir. R. debēre. Cf. deu.

D'VINADE, s. f.: énigme, charade. R. divinare.

Dévizajié, v. a.: regarder avec persistance ou effrontément quelqu'un. R. de, \* visaticum.

D'vize, s. f.: borne qui sert de limite aux champs. R. divisare.

DÉVRÂQU(1)É (s'), v. r.: s'en aller en bouillie en parlant d'un mets. R. de, vrac; v. ce mot.

D. Dévrāque, s. f.: chose confuse, désordre, débàcle. S'an alé à la dévrāque.

Dévrāquie, s. f.: mets trop cuit.

Dézannué, v. a.: désennuyer. R. dis, in, odio.

DÉZANPĀNDANTÉ, v. a.: détacher d'une anpāndantée. R. dés, anpāndanté; v. ce mot.

Dézanqueré (s'), v. r. : se détacher, en parlant d'une bête fichée. R. dés, anqueré. Cf. déqueré.

Dézoriyé, v. n.: couper les oreilles. R. dis, auricula.

DICHIN, ad.: d'ici. R. de, ecce hic.

DIÉE, DIS, a.: dix. Diéc sou. I yan a dis. R. decem.

Diémanche, dinmanche, s. m.: dimanche. R. die(m) do-minica(m).

Digu(i)é, v. a. : piquer. R. ag. s. dicjan. Cf. fr. dague.

D. Digue, s. m.: aiguillon.

Digoū, s. m.: ce qui sert à piquer, à diguié.

Digoné, v. a.: piquer sans discontinuer.

Digar, s. m.: épinoche (Gasterosteus aculeatus.)

Digue, s. f.: vieille femme acariatre.

Dijésion, s. f.: digestion. R. digestionem.

Dīnān, a. v.: dinatoire. Déjeuné dīnān.

Dīndān, s. m.: son des cloches. R. Onomatopée.

DINDAND'RIE, s. f.: dinanderie. R. Dinant, n. pr.

DIRE, 1° v. a.: dire. 2° v. n.: aller, marcher (en parlant d'un instrument de musique), tourner (en parlant d'un sabot). Come i di biin! Fêre dire: jouer (d'un instrument), faire aller (un sabot). I n'sé pā l'fère dire. R. dicere.

DIRIHÉ, v. a.: diriger, conduire. R. \* dirigare.

DISCONTÉ, v. a.: escompter. R. dis, computare.

D. Disconte, s. f.: escompte.

DJA, ad.: dia. R. di, va, Cf. br. dia.

Do, prép.: avec. R. de, apud. V. o.

Dobiche, s. f.: vieille femme avare. Cf. ang. daub.

Doleure, s. f.: copeau de bois enlevé avec la doloire ou avec la varlope. R. dolare.

Done, s. f. : femme ridicule, sorcière. Vieule done.

DOQUE, \* DOCHE, s. f.: patience (Rumex crispus et obtusifolius.) R. ag. s. docke.

DORMI, v. n.: dormir. R. dormire.

D. Dormāyé, v. n.: dormir mal, dormailler.
Dormeūze, s. f.: coiffure de femme sans ailes.
Doube, double, s. m.: double. R. duplum.

D. Doubélié, doublié, s. m.: nappe.

Dou, a. m.: doux. Douche, f.: douce. R. dulcis.

D. Douch'man, ad.: doucement.

Douchamtre, s. f.: nom du solanum dulcamara.

Doué, s. m.: lavoir, ruisseau. R. ductus.

Douleu, s. f.: douleur. R. dolorem.

D. Douleureū, a.: douloureux.

Douné, doné, v. a. : donner. R. donare.

Douōze, a.: douze. R. duodecim.

D. Douozėne, s. f.: douzaine.

Douozieme, a. : douzième.

 $Dou(o)z\acute{e}v\acute{e}que:$  nom d'une espèce de pomme à cidre bonne à manger.  $Pome~d'~dou(o)z\acute{e}v\acute{e}que.$ 

Douté, v. n.: douter. R. dubitare.

D. Doutanche, doutanse, s. f.: soupçon.

Douve, s. f.: 1° fossé plein d'eau; 2° renoncule (espèce de). Grande douve: nom de la ranunculus lingua.—P'tite douve: nom de la ranunculus flammula. R. doga (δοχή).

Douyan, a. v.: douloureux, en parlant d'une plaie. R. dolēre. Douōyi, a. : sensible à la douleur. R. ductilis 1.

DRAJIE, DRANJÉE, s. f.: dragée. R. pr. dragea.

DRANÉ, s. m.: filet qu'on traine à la marée basse. R. Alé o drané. R. ag. s. dragan. Cf. ang. dragnet.

DRAPÉ, s. m.: lange d'enfant. R. \* drappellum.

DRÉ, a. : droit. R directus.

D. Dréchie, v. a. : dresser. (\* Directiare).

Dréneu, drénou, s. m.: nœud droit. A drénou. (Directus nodus.)

Drěné, drené, v. n.: parler lentement. R. ag. s. dragan.

Driere, adv. et s. m. : derrière, arrière. R. de, retro.

DRIGUE, s. m. f.: drille. Bouon drigue: bon garçon. Vieule drigue: femme peu honorable. R. a. h. a. drigil.

D. Drigan, s. m.: petit sabot.

Drigase, s. f. : femme perdue.

DROUE, 1° s. f.: nom du bromus mollis; 2° s. m.: sources d'eau douce dans les falaises de Port en Bessin 2.

DRUJIÉ, v. n.: s'amuser, mener une vie de dissipation 3. R. c. drud.

\* Duire, v. a.: dresser, maîtriser. Ch' të duire: j'aurai raison de toi. R. ducere.

Dur, a.: rude, qui a perdu ses éléments alcooliques, en parlant du cidre. R. durus.

D. Durchi, v. a. n.: durcir, devenir dur, en parlant du cidre. R. \* durcire.

Durcheur, s. f. : partie enflée et dure.

E

ÉBÉLUÉ, v. a. : éblouir. R. ex, bis, lucem.

D. Ébělue, s. f.: éblouissement.

Ébělué, a. : étourdi.

ÉBEQU'TÉ, v. a. : enlever le bout, le bec. R. ex, beccus.

D. Ébéquête, s. f. pl.: pinces à dents pointues.

ÉBÉRE, v. a.: boire, absorber l'humidité. — S'ébère, v. r.:

<sup>1.</sup> Malgré leur origine différente on voit que le patois normand a fini par considérer douyan et douōyi (ou douōyé) respectivement comme le participe présent et le participe passé d'un même verbe douyé pour doulé (douloir).

2. Pluquet leur donne le nom de vrou.

<sup>3,</sup> I fo fere vie qui dure e non vie qui druje.

tremper, s'imbiber d'eau, par exemple en parlant du linge mis dans la cuve; s'assécher, s'évaporer en parlant de l'eau. Eune fée qu' cha s' s'ra ébeu: une fois que l'eau aura été absorbée. R. ex, bibere.

ÉBLLÉTÉ, v. a.: 1º écraser les mottes de terre; — 2º jeter des mottes de terre à quelqu'un. R. é, \* blléte.

D. Éblitou, s. m.: morceau de bois en forme de rouleau avec lequel on écrase les blittes.

ÉBOUĀVÉ, v. a.: faire sortir ou enlever les boyaux du ventre. R. é, bouāle.

ÉBOUDINÉ, v. a.: écraser, faire sortir les boudins du corps. R. ex, \* boldinus pour \* bod(e)linus.

ÉBOUŌLÉ, v. n.: s'ébouler. R. ex, bulla.

D. Ébouöl'man, s. m. : éboulement.

ÉBOUQU'TÉ, v. a.: émousser, rompre le bout. R. ex. a. h. a. bōzen.

ÉBRANQU(I)É, v. a. : ébrancher. R. é et branque.

ÉBRÉQU(1)É, v. a. : ébrécher. R. é et bréque.

ÉBRÉRE (s'), v. r.: pousser un cri fort et subit. R. ex, ragire.

D. Ébré, s. m. : cri subit. Il a fé un ébré.

ÉBRITÉ, v. a.: ébruiter. R. ex, rugitus.

ÉCABOCHIÉ, v. a. : écorner. R. ex, capoceus.

ÉCACHE, s. f.: échasse. R. h. schaats.

ECALE, s. f.: écaille, huitre. R. got. scalja.

D. Écalé, v. a.: 1° écaler; 2° écailler; 3° déchirer. — Pée écalé: petits pois. Il a écalé sa tchulote.

Écaleur, écalou, s. m. : écailler.

Écaleure, s. f.: déchirure; gousses des pois écalés. Lé-z écaleure d'pée.

Écalo, s. m. pl.: siliques du colza battu.

Écalofre, s. f. : gousses des petits pois, des fèves, des haricots, etc.

Écalofré, v. a. : écaler des petits pois, etc.

ÉCALIÉ, s. m.: barrière fixe en forme d'échelle par-dessus laquelle on passe. R. \* scalarius.

ÉCALOUÉ, v. a.: 1º poursuivre à coups de cailloux ; 2º enlever les pierres d'un champ. R. é, caillou.

ÉCAMÉ, s. m.: 1° pierre plate placée verticalement à l'entrée d'un cimetière, d'un herbage, etc.; 2° côtés mobiles d'une charrette à gerbes (Caumont). R. scamellum.

ÉCAPÉ, v. n.: échapper. R. ex, cappa.

D. \* Écapade, s. f. : échappade, échappée.

ÉCAPLLÉ, v. a.: donner à un madrier sa forme. R. ex, \*capulare.

ÉCARÉ, v. a.: impatienter, mettre hors de soi. R.(?) écar(t). ÉCĀRÉE, ÉCĀREURE, s. f.: largeur des épaules, d'une porte, etc. R. ex, quadrare.

ÉCASTILE, s. f. pl.: morceaux de bois aplatis sur une de leurs faces et réunis à leur extrémité, entre lesquels on fait passer les tiges du chanvre pour en enlever les graines. R. é, castille.

D. Écastiyé, v. a.: égréner le chanvre.

ÉCEUME, s. f.: écume. R. a. h. a. scum.

- D. Éceumou, s. m.: écumoire.
  - 1. ÉCHANJIÉ, v. a.: échanger. R. ex, cambiare.
- 2. ÉCHANJIÉ, v. a.: essanger, laver une première fois le linge avant de le lessiver. Échanjié la lessive. R. \*exsaniare confondu avec \*excambiare.

ÉCHIGNÉ, v. a.: éreinter, échiner. R. a. h. a. skina.

D. Échineū, s. m.: espèce de grand couteau.

ÉCLLINCHIÉ, v. a.: éclabousser, faire sauter de l'eau, etc., sur quelqu'un. R. ex, a. h. a. chlinkan.

D. Écllinchie, s. f.: éclaboussure.

ÉCLLÉTE, (EQU'LÉTE), s.f. pl.: barres transversales que l'on met sur le bât d'un cheval, etc., pour transporter des gerbes de blé. V. équéle.

+ ÉCLLIQUÉTE, s. f.: batte de masque. R. é et clique, onomatopée.

ÉCNÉ, (ÉQU'NÉ), a.: mince, maigre. Come il cet écné. R. (?) skina.

Éсосніє, v. a.: écraser, écaler. R. ex, (?) fl. schosse.

D. Écochète, s. f. pl.: casse-noisettes.

Écocté, (Écoqu'té), v. a.: briser les épis sur la tige. S'bllé la te tout écocté. R. ex, (?) concha.

Écodé, v. a.: échauder. R. \* excaldare.

D. Écōdé, Écōdi, p. p.-a.: mûri avant son entier développement.

Écōfé, v. a.: échauffer. R. ex, \* calefare.

D. Écōfézon, s. f.: échauffaison, échauffement.

Écōfeure, s. f.: échauffure.

ÉCORCHE, s. f.: écorce. R. \* excorticea.

D. Écorchié, v. a.: écorcer, écorcher.

Écorchoū, s. m.: écorcheur, équarrisseur.

Ecoré, v. a.: appuyer, étayer. R. n. skora, (ang. shore.) Écoreū, s. m.: vendeur de poisson à la criée. R. ag. s.

scor, (ang. score).

Écoué, a.: dont la queue a été coupée. R. ex, caudatus.

Écouésin, s. m.: botte faite des herbes et de la paille de rebut, après que le glui a été fait. V. escoué.

Écouite, s. f.: derrière d'une voiture.

Écouorté, v. a: écourter. R. ex, curtus.

Écouté, v. a: attendre, prêter l'oreille. R. a(u)scultare.

D. Écoute, s. f. v.: 1° attente. Éte o-z écoute; 2° pl.: (amas de) neige qui persiste après le dégel.

Écouteu, Ecoutou, s. m.: écouteur.

ÉCRABOŪYÉ, v. a.: écraser, écarbouiller. R. ex, \*carboculare. ÉCRAMÉ, v. a.: écrémer. R. ex, crema.

D. Écramichōn, s. m. pl.: mélange de crème et de lait, qui reste sur les pots à lait, après qu'on a enlevé la partie épaisse de la crème.

ÉCRAZ(I)É, v. a.: écraser. D. ex, n. krasa.

D. Écrā, s. m.: grande quantité. Yéra un écrā d'pome st'anée. ÉcréLe, s. f.: 1° petite crevette des ruisseaux et des puits (Gammarus ou niphargus putaneus). 2° enfant décharné. Moutgre come eune écréle. R. n. schrael.

ÉCREULÉ, a.: à moitié cuit. Ch'n'te qu'écreulé. R. ex, crudus.

ÉCRI, s. m.: cri subit. R. subst. v. de s'écrier.

ÉCRIEU, s. m.: écrou, vis de pressoir. R. scrobis.

Écrouole. R. ex, corotulare.

ÉD'GOUTÉ (s'), v. r.: s'égoutter. R. ex, de, gutta.

Éғаві, а.: pâle, défait, tremblant.

ÉFAN, s. m.: enfant. R. infantem.

ÉFARFAYÉ, v. a.: disperser en effrayant. R. ex, suéd. far-fall (papillon). Cf. it. farfalla, pr. esfarfalha.

ÉFARVATE, s. f.: petite rousserolle (Sylvia arundinacea.)

ÉFLLANCHI, v. a: échancrer (une chemise). R. ex, flaccus.

ÉFORCHIÉ (s'), v.r.: s'efforcer. R. ex, fortia.

ÉFOUCHIÉ, 1 v. a.: faire peur, mettre en fuite. R. ex, ag. s. folc (troupeau).

1. La forme effouquié est donnée par M. Moisy, mais je ne l'ai pas entendue.

D. Éfouchi, p. p.: essarouché, peureux, timide. Qu'il te-t éfouchi!

ÉFOUDRAYÉ, v. a.: saire suir, disperser en saisant peur. R. ex, fulgur.

ÉFOURACHIÉ, v. a.: effaroucher. R. é, farouche transformé en fourache, peut-être sous l'influence des formes éfouchié, éfoudrāyé.

ÉFRÉYĀBE, a.: effroyable. R. ex, \* frigidabilis.

ÉGACHIÉ, v. a.: agacer les dents, en parlant d'une chose acide, d'un bruit, etc.. V. agachié.

ÉGALI, v. a.: faire éprouver ce mélange d'engourdissement et de douleur qu'on ressent dans les mains, quand on ne serre pas assez un objet qui reçoit une commotion. R. é, gali-

Égoéne, s f.: scie à main.

D. Egoiné, v.a.: égorger.

EGRE, 1° a.: aigre, acide; 2° s. m.: vinaigre. R. acrum.

ÉGRIYOÜ, s. m.: déversoir, écluse. R. ex, craticulum.

Égroué, v. a.: égréner. R. ex, ag. s. grut.

D. Égrouin, s. m. pl.: grains, épis qui tombent quand on charrie le blé trop mûr; rebut du battage.

Ég'noté, 1° v. n.: manger dissiclement. — 2° v. E.: S'ég'noté: tuer ses puces, en parlant d'un chien. Qu'ée qui viin s'ég'noté la ? R. é et g'note.

Égu, a.: aigu. R. acutus.

D. Éguchié, v. a.: aiguiser.

Éguéré, v. a.: égarer. R. ex, a. h. a. waron.

ÉGULE, s. f.: aiguille. R. \* acucula.

D. Égulie, s. f.: aiguillée. Eune égulie d'fi.

Élété, v.a.: élaguer, ébrancher un arbre. R. ex, a. latte.

ÉL'VEURE, s. f.: petite ampoule qui vient sur la peau. R. ex, levare.

ÉLÉZIÉ, v. a.: élargir. R. ex, latus.

D. Élèze, s. f.: largeur. Doné d'l'élèze.

ÉLIÉ, v.a.: séparer le cidre qui a bouilli de la lie. R.é, fr. lie.

D. Élieu, s. m.: tonneau où l'on met le cidre à fermenter, afin de l'élié ensuite.

ÉLINGUE, s. f.: 1° fronde; 2° espèce de gode (Gadus molva.) R. a. h. a. slinga.

D.  $Elingu(i)\acute{e}$ , v. a.: lancer avec une fronde.

ÉLOQU'TÉ, v. a.: 1° déchirer, mettre en loques; 2° épandre le fumier resté en tas dans un champ. R. ex, n. lokr.

ÉLUJIÉ, v. a.: ennuyer, troubler, agacer par son bavar-dage, par un bruit continu. R. ex, \* ludicare.

D. Élūj'man, s. m.: bruit continu, tracas, ennui.

ÉMAGU(1)É, v. a.: écraser. R. a. h. a. smāhjan (amoindrir). Cf. it. smaccare.

Emé, v. a.: aimer. J'éme. R. amare.

D. Émābe, a.: aimable.

ÉMÉ, \*ÉMOUÉ, s. m.: plancher du pressoir posé sur la brebis entre les quatre jumelles, et qui sert à recevoir le marc. R. ex, a. h. a. magan.

+ Ém'ra, émérivoné, a.: gai, joyeux, éveillé comme un émérillon. R. s prosthétique et merula.

ÉMEULÉ, a.: brisé de fatigue, moulu. R. ex, \* molare.

Éмістє, а. : déchiqueté, effilé, en lambeaux. R. ex, mic...

ÉMIÉ, v. a.: écraser, presser. Cf. rémié. R. ex, mica.

+ Émolanté, v. a.: abimer, fatiguer. R. ex, (?) molere.

ÉMOULÉTE, s. f.: petite meule à aiguiser avec son montage. R. ex, molere.

ÉM(OU)ŌQU(I)É, v.a.: 1° chasser les mouches; 2° ranimer le feu en remuant les charbons; écarter la mêche d'une chandelle, etc., pour rendre la lumière plus vive; remuer, retourner légèrement. R. ex, musca.

ÉPÀLE, s. f.: épaule. R. spatula.

ÉPANDE, v. a. : épandre, étendre. Épand'l'fouin. R. expandere.

+ ÉPAPLOURDI, a.: étonné, effaré. R. ex, papa(re)?, lu-ridus.

ÉPATÉ, v. a.: enlever un drageon, une bouture. R. é, patte.

ÉPEC. s. m.: pivert (Picus major.) — Langue d'épec: nom vulgaire du carex glauca. R. a. h. a. spek.

ÉPĚNE, s. f. : épine. R. spina.

D. Épēne blanche: aubépine, (Cratægus oxyaeantha.) Épēne nēre: prunier sauvage (Prunus spinosa.).

Épiéré, v. a.: poursuivre à coups de pierres.R. ex. petra.

ÉPIÈTÉ, v. a.: endolorir, écorcher les pieds, comme la pluie le fait, par exemple, après une longue route, aux bœuss qui n'ont pas encore été serrés. p. p. épiété: qui ne peut plus marcher. R. ex, pedem.

ÉPIGNOCHE, s. f.: faussel. R. \*spiniocia.

ÉPINGUE, s. f.: épingle. R. spinula.

ÉPIŌSÉ, ÉPIŌTÉ, v. a.: écorcher, enlever la peau. R. é, pio (peau) de pellis.

ÉPLLEURÉ, v. a.: enlever l'écorce, la pelure. R. é, plleure (pelure) de pellis.

ÉPLLUQU(I)É, v. a.: éplucher. R. ex, \*pilucca de pilum.

D. Éplluqueure, s. f.: épluchure.

Éplluquéte, s. f.: petit morceau de bois, etc., qu'on ramasse ou épluche.

ÉPONÉ, a. : épuisé par la ponte, en parlant des poules. R. ex, \*ponare.

ÉPOUFÉ, a.: essoufilé. R. é et poufé.

ÉPROGNÉRE, s. f. : derrière et devant d'une charrette à gerbes. R. a. h. a. sporon.

ÉPURÉ, v, a.: laisser ou faire dégoutter l'eau d'un objet mouillé. R. ex, purare.

D. Épurin, s. m. pl.: dernières gouttes d'un liquide. ÉQUÉLE, s. f.: échelle. R. scala.

D. Équ'léte, v. éclléte.

Équérвотé, v. a.: éparpiller les charbons. R. ex, carbonem.

ÉQUIBO, s. m.: bout de fer, de bois, etc. R. \* stipottum de stipa. Cf. étibo et étigo.

D. Equiboqu(i)e, v. n.: asticoter, trouver à redire à tout.

EQUILE, s. f.: nom de l'ammodytes tobianus, petit poisson qui se cache dans le sable à mer basse. R. squilla.

ÉRACHIÉ, v. a.: arracher. R. ex, \*radicare.

ÉRAGNIE, s. f.: araignée, toile d'araignée. V. aragnie.

ÉRĀJE, s. m.: air, ressemblance. R. \*aeraticum.

ÉRAJIÉ, v. n.: enrager. R. in, \*rabiare.

D. Éraji, p. p.: enragé, emporté, infatigable. Il te-t éraji. Érbe, s. f.: herbe, pâturage. Méte a l'érbe: mettre dans un herbage ou dans un pré un cheval, une vache, etc., qui étaient à l'écurie ou à l'étable. Érbe a Robêr: espèce de géranium (Geranium robertianum). — Érbe sīn jan: armoise commune (Artemisia vulgaris.) V. pico, sure. R. herba.

D. Ěrbė, v. a.: remplir d'herbe, faire pousser l'herbe. S'trbė:

se garnir d'herbe.

Erbé, p. p. plein d'herbe, dont l'herbe est épaisse et touffue.

Erbaje, s. f.: herbage, pâturage dont on ne fauche pas l'herbe.

Érbajie, v. n.: mettre des bestiaux dans un herbage pour les engraisser; engraisser le bétail.

Erbajié, s. m.: engraisseur de bétail.

Erbié. s. m.: plate-bande. Un érbié d'pée.

Ĕre, s. f.: aire. R. area.

D. Érée, s. f.: quantité, ce qui est sur l'aire.

Érie, ériée, s. s. s. : accès. Eune ériée d' touo: un accès de toux.

Éreure, s. f.: (premier) labour donné à un champ.

ÉRIÉRE, ad.: arrière. An érière d' li. R. ad, retro.

Erjué, v. n.: endever. On dit aussi arjué.

Enné, a.: éreinté, qu'on ne peut faire avancer. Quéle bête trnée. R. ex, renem. Cf. v. fr. éreiner.

ÉRONCHE, s. f. pl.: ronces, broussailles. R. é augmentatif, et ronche (ramicem).

Ésavé, v. a.: déterminer un érythème de la peau, comme le fait par exemple le frottement d'une étoffe neuve et rude, le séjour trop prolongé des malades, etc. au lit, le contact de linges mouillés. S'ésavé: s'écorcher, en parlant d'un ensant, etc. R. \* essavare (ex, aqua).

D. Esaveure, s. f.: érythème de l'épiderme.

Escoudé, s. m.: secousse brusque imprimée avec le coude ou l'épaule. D'un cou d'escoudé i l'a fé tunbé. R. ex, cubitus.

Escoué, v. a.: secouer. R. \* excutare.

D. Escouse. s. f.: secousse.

Ésěmé, v. n.: essaimer. R. examen.

Éseu, s. m.: essieu. R. \*axiculus.

D. És'lé, s. m.: essieu de charrue.

Ésé, ésin (Formigny), s. m.: petite écluse. Ésiā pl.: barrage qui sert à maintenir le niveau du bief d'un moulin. R. \*axicellus.

\*Espadron, s. m.: espadon. R. it. spadone.

D. Espadroné (s'), v.r.: se défendre, se débattre.

Espar, s. m.: pièce de bois. R. a. sparren. Cf. gaël. spār.

Espéré, v. a.: attendre quelqu'un. Espère mé diée minute. R. sperare.

Espésiōté, s. f.: chose remarquable. Par espésiōté: par rareté du fait. R. specialitatem.

Espité, v. n.: viser au but avec une bille. Cf. bité.

Espōzié, v. a.: exposer. R. ex, pausare.

D. Espōzision, s. f.: exposition, danger. Ya  $p\bar{a}$  d'espōzision: cela n'est pas à craindre.

Espōzouer, s. m.: ostensoir, reposoir.

Esprée, ad.: exprès. Par esprée: à dessein, avec intention. R. expressus.

Esquélète, s. m.: squelette. Il te come un esquélète. R.

Esquinté, v. a.: épuiser, harasser, mettre sur les dents. R. ex, quintus. Cf. pr. esquintar.

ESTATUE, s. f.: statue. R. statua.

ESTOMAC, s. m.: sein, poitrine. O (é) l'a mi dan s'n estomac. R. stomachus.

Ésuyé, v. a.: essuyer. R. exsucare, (it. asciugare).

D. Ésui, ési, s. m.: essuie-mains.

ÉTA, s. m.: étal. R. a. h. a. stal.

ÉTABLIE, s. m.: établi. R. stabilire.

ÉTANCHON, s. m.: étançon. R. v. fr. ester.

D. Étanchoné, v. a.: étançonner.

Etanpérque, s. f.: perche qui sert à appuyer, à soutenir. R. estant et perque.

ÉTANDE, v. a.: étendre. R. extendere.

D. Étante, s. f. v. : 1° l'action d'étendre; 2° le lieu où l'on étend le linge pour le sécher; 3° prosit que fait quelque chose, par exemple un mets. Fêre d' l'étante.

† ÉTANPI, v. a.: appuyer. R. estant,?

ÉTANQU(I)É, v. a.: étancher. Cf. esp. et pr. estancar de (?) stagnum.

\*ÉTCHÉLE, s. f. : échelle. V. équéle.

ÉTCHURÉ, v. a.: écurer. R. ex, curare.

ÉTCHŪRIE, s. f.: écurie. R. a. h. a. skura.

Éте, v.: être. R. \*essere.

+ ÉTÉLE, s. f.: étoile. R. stella.

D. Ét'lé (s'), v. r.: s'étoiler. L'tan ée biin ét'lé s'ser.

Ét'lé, s. m.: hirondelle de mer. Grān-tét'lé: sterna hirundo. — P'ti-t ét'lé: sterna minuta.

Étérs'lé. R. é et tiercelet (\*tertiolus.) Vif come un étérs'lé. R. é et tiercelet (\*tertiolus.)

ÉTÉRLINQU(1)É, v. a.: pousser, lancer avec violence. I l'a étérlingué conte l' mur. R. a. s. sterling ou a. h. a. sturilinc.

Étérou, s. m.: espèce de crible à larges trous qui sert à

enlever les pierres, la plus grosse paille du grain. R. ex, terra.

ETEURD(R)E, v. a.: tordre. R. extorquere.

ÉTIBO, s. m.: petit morceau de bois, etc., dont on se sert pour agacer. R. \*stipottum de stipa.

D. Étiboqu(i)é, v. a.: agacer. Cf. équiboqu(i)é.

ÉTIGO (Formigny), s. m.: brindille, petite souche qui sort de terre. R. Corruption vraisemblable de étibo.

ÉTIQU'NAR, s. m.: canard sauvage à longue queue (Anas acuta.)

Éto, s. m.: partie du chaume coupé restée en terre; champ dont la récolte est saite. Un éto d' bllé. La fêre o-z'éto 1. R. a. h. a. stupfila, (a. m. stoppel).

ÉTOQU(1)É, v. a.: 1° briser les mottes de terre; 2° enlever l'éto d'un champ; 3° séparer la paille du grain. R. 1, 3, ex, toqu(i)é. 2, éto.

Étocoū, s. m.: 1º rouleau de bois sixé au bout d'un manche et avec lequel on étoque. Cf. éblétoū; 2º crible à larges trous. Cf. étérou.

ÉTORÉ, v. a.: pourvoir quelqu'un de quelque chose, la lui fournir. S'étoré: s'acheter quelque chose. R. instaurare.

D. Étore, s. m.: achat, emplette. Fire sé-z étore.

†Étoré, s. m.: coqueluche.

ÉTOUPÉ, v. a.: boucher un four, en calseutrer la porte avec de la boue. R. \*stuppare.

D.  $Etoup\bar{a}$ , s. m.: morceau de bois qui sert à boucher le four.

ÉTOUORDI, v. a.: étourdir. R. ex, turdus.

D. Étouordison, s. m.: tournis des moutons 2.

ÉTOUORNÉ, s. m.: 1° étourneau (Sturnus vulgaris); 2° étourdi. R. \*sturnellus.

ÉTRA, s. m.: piste. Sieure à l'étra. R. stratum.

D. Étraqu(i)é, v.a.: suivre à la piste.

ÉTRANJIÉ, s. m.: étranger. R. \*stranearius.

ÉTRANJIÉ, v. a.: étrangler. R. strangulare.

ÉTRÉ, a.: étroit. R. strictus.

ÉTRILE, s. s. s. strille; 2° espèce de crabe appelé aussi cliacar (Portunus puber) R. strigilis.

D. Étriyé, v. a.: étriller, battre.

1. Foire qui se tient à Bayeux le 3 septembre.
2. Mémoires de la Société vélérinaire des départements du Calvados et de la Manche. Bayeux, 1834.

Étriyie, s. f.: volée de coups.

ÉTRIN, s. m.: paille. R. stramen.

ÉTRIPÉ, v. a.: presser de manière à faire sortir les tripes, déchirer. Il a étripé sé bā. R. é, tripe.

ÉTRIVÉ, v. n.; endêver. Fére étrivé: taquiner. R. a. h. a. streban.

ÉTUNBÉ (s'), v. r.: tomber, arriver. Cha s'étunbe ma. R. ex, n. tunban.

EUNE, a. f.: une. R. una. V. yeune.

EUVIE, s. f.: œillade. R. \*oculare.

Évaré, v. a.: effarer, effrayer. R. ex, (?) waron.

D. Évar, s. m.: cri soudain de surprise, etc. Pousé un évar. Évertin, s. m.: caprice subit. R. ex, vertere.

Evéyé, v. a.: éveiller. R. evigilare. D. Évéyi, a.: alerte, gai.

\*Example, s. m.: exemple. Par example: allons donc. R. exemplum.

\*Exijié, v. a.: exiger. R. \*exigare.

D. \*Exijībe, a.: exigible.

Éze, s. m.: 1° fortune, aisance. Il ée-t a s'n éze; 2° pl. besoins naturels. Fère sé-z éze. R. \* asia de ansa. Rom. v, 349.

D. Éz' mān, s. m. pl.: besoins naturels. Ézi, a.: qui est dans l'aisance.

F

Fā, s. f.: faux. R. falcem.

FABE, s. f.: fable. R. fabula.

FACHE, s. f.: face. An fache de li. R. facies.

FACHIÉ, v. a.: sacher. R. prov. fastigar.

FACHON, s.f.: façon, chose façonnée. Eune fachon d'bieure. R. factionem.

D. Fachoné, v. a.: façonner.

Fāgné, s. m.: 1° choses jetées en désordre. Quél fāgné! 2° lieu où on les jette. R. \*fænarius.

FALE, s. f.: gorge, jabot d'un oiseau. R. n. fiall, a. h. a. fël, ag. s. fell (peau).

D. Falée, s. s.: plein la fale.

Falu, a.: qui a une grosse fale. Pijon falu.

Falue, s. f.: galette, espèce de galeau plat cuit au four.

FALMÉQUE, s. f.: flammèche, étincelle. R. \*falmisca pour \*flammisca.

Famene, s. f.: famine. R. \*famina.

FANDE, v. a.: fendre. R. findere.

FANÉTE, s. f.: lenticule d'eau qui couvre les mares. (Lemna minor, major et polyrhiza.) R. \*fænetta.

FANGUE, s. f.: fange, boue. R. \*fanica, g. fani, a. h. a. fenni. Cf. pr. fango.

FANIE, n. pr.: Stéphanie.

FARENE, s. f.: farine. R. farina.

\*FARMAS'RIE, s. f.: pharmacie. R. φαρμακεία.

FASILISÉ, v. a.: faciliter. R. facilis.

FAVA, s. m.: chaume desséché de la fève. V. feuve.

FAYI, a.: faible. R. fallire, sans doute par suite de l'expression: le cœur lui a failli.

- 1. Fé, s.f.: foi. Ma fé oui: certainement. R. fides.
- 2. FÉ, s. m.: fer. R. ferrum.
- D. Férāle, s. f.: ferraille. (\*Ferracula.)

Férāyé, v. a.: saire entendre un bruit de ferraille, remuer de la ferraille.

FÉBÉ, s. m.: espèce de jeu de barres qu'on joue le soir. R. Phæbe.

- 1. FÉE, s. m.: faite, haut. O fée d' l'ābre. R. fastigium.
- D. Fété, v. a.: mettre un faite.

Féteure, s. f.: faltage, faltière.

2. Fée, s.f.: sois. Eune sée n'ée pā couteume. R. vicem.

Fégnan, s. m.: fainéant. R. facit, \*necentem.

D. Fégnanté, v. m.: fainéanter.

Fégnāntize, s. s.: fainéantise.

Fel, a.: courageux, vigoureux, prompt à s'emporter. R. a. h. a. fillo, ag. s. fell.

F'né, v. a. n.: faner. R. \*fænare.

D. F'neū, f'noū, s. m.: faneur. — F'neūze, f. : faneuse.

F'nézon, s. f.: fanaison.

Fnāle, s. f. pl.: herbes sèches. Cf. fouāle.

F'něte, s. f.: fenêtre. R. fenestra.

F'noū, s. m.: fenouil (Fæniculum officinale). R. \*fænucu-lum.

FÉRE, s. f.: foire. R. fēria.

MÉM. LING.

FÉRE, v. a.: faire. Fêre a deū, fére d'ansanbe: s'associer pour le jeu, etc. R. facere.

FÉRMAN, s. m.: meuble, tout ce qui se ferme à clef. R. firmare.

FÉSĀBE, a.: faisable. R. facibilis.

FESIÉ, v. a.: sesser. R. a. sitse (latte) ou sissa.

D. Fése-lāron, s. m.: petit houx (Ruscus aculeatus.)

FÉTRE, s. m.: panaris. Cf. ang. fester.

FEUMÉ, v. n.: fumer. R. fumare.

D. Feumie, s. f.: fumée.

 $F(e)umo\bar{u}$ , s. m.: morceau de charbon non entièrement consumé et qui fume quand on l'allume.

FEÜPE, s. f.: vêtement, objet de rebut. R. fibra. Cf. it. felpa, a. felbel et peūfe.

D. Feupie, s. m.: fripier.

Feūp'rie, s. f.: objets sans valeur.

Feuve, s. f.: fève. R. faba.

FEUYON, FIEUYON, s. m.: frélon. Cf. fieule.

FEUYU, 1° a.: feuillu. V. fieuyu.

1. F1, s. m.: fil. Fil an cat(r)e, s. m.: eau-de-vie. R. filum.

D. Filache, s. f.: filasse. Pome d'filache: espèce de pomme à cidre filandreuse.

Filachie, s. m.: tisserand.

2. F1, s. m.: fils. R. filius.

D. Fieu, s. m.: garçon. (Filium.)

Fisé, s. m.: garçon, petit fils (terme de tendresse).

Fia, int.: fi.

Fiáb(L)E, a.: digne de confiance. R. \*fidabilis.

FIANCHE, s. f.: confiance. R. fidentia.

Fié, s. m.: fiel. R. fel.

Fiér, s. f.: grande quantité. R. viata de via.

FIEB(L)E, a.: faible. R. flebilis.

Fier, a.: sier, dédaigneux. R. ferus.

D. Fier'man, ad.: beaucoup.

Fiéro, a.: un peu sier.

Fiéte, s. f.: confiance. V. fé 1.

FIEULE, s. f.: feuille. R. \*folia.

D. Fieuyāje, s. m.: feuillage.

Fieūyu, a.: feuillu, touffu. V. feūyu.

Fie $\bar{u}yo$ , s. m.: feuillet (d'un livre). Pl.  $f(i)e\bar{u}y\bar{o}$ : troisième estomac des ruminants, feuillet.

Fieuvoté, v. a.: feuilleter.

FIEVE, s. f.: sièvre. R. febris.

FIFOTE, s. f.: 1° astérie ou étoile de mer; 2° frai de poisson rejeté par la mer. R. ag. s. fife, fot. Cf. chin dee.

FIGNON (trou), a.: podex. R. finis.

Figu(i)é, \*fijié, v. n.: figer. R. \*figare.

FILBER, s. m.: Philibert. Noue d'filber: espèce de noisette, entourée en entier d'une enveloppe charnue. Cf. ang. filbert, a. lambertnuss.

FILE, s. f.: fille. R. filia.

FIL'TÉ, v. n.: chasser au filet. R. \* flettum, dér. de filum.

D. Filqu(i)é, s. m.: chasseur au filet.

FIN, s. m.: foin. R. fænum.

FINÉ, v. n.-a.: ruser, trouver. R. finitus.

D. Finachie, v. n.: finasser.

Finaré, s. m.: homme rusé, habile. (Finitus naris.)

Fino, s. m.: madré, rusé.

Finoté, v. n.: avoir recours à des ruses.

- 1. FIND(R)E, v. a.: feindre. R. fingere.
- 2. FIND(R)E, v. n.: céder, sléchir. R. frangere; v. fr. fraindre. Cf. fouind(r)e et flindre.

FINGUE, FUNGUE, interj. affirmative. Ma fungue oui. R. (?) fica.

FINI, v. a. n.: finir. R. finire.

Fiqu(1)é, v. a.: ficher, attacher une vache, etc., par une corde à un pieu au milieu d'un champ. I fo poutte o qu' no-z te fiqui. R. \*figicare.

+ FIRLI, s. m.: fretin. V. virli.

FIRLIC, s. m.: limaçon de mer, appelé aussi calin et gojin.

Firou, nom propre usité dans la locution: Ch'ée la noblése à Martin Firou; va t' couchié, tu soup'rā d'mouin.

Fisqu(i)É, v. a.: regarder fixement. R. \*fiscare.

FIYÉTE, s. f.: fillette, javelles réunies ensemble et placées debout. R. \*filietta.

FIYEU, FIYO, s. m.: filleul. R. \*filiolus.

Fizé, s. m.: suseau. R. \*susellus.

Fīzée, s. f.: volige placée sur les solives. R. \* fusata.

FLLA, int.: bruit d'un corps qui tombe. R. Onomatopée.

FLLAFILLA, s. m.: embarras. Fêre du fflaffla. R. fla par onomatopée.

FLLANBE, s. f.: flamme. R. flammula.

D. Fllanbé, v. n.: brûler avec flamme. Il ée fllanbé: il est perdu.

Fllanbée, s. f.: feu clair.

FLLANÉ, v. n.: 1º paresser; 2º bavarder. R. n. flana.

D. Fllagné, s. m.: paresseux, bavard. Vieule fllagnére.

FLLANQUIN, s. m.: morceau de viande entre l'épaule et la tranche grasse, flanchet. R. flaccus.

FLLAQUIN, a.: mollasse, maigre. R. flaccidus.

Fllee, s. m.: sléau. R. flagellum.

Fllělé, v. n.: être agité par le vent en parlant d'une fenêtre, d'une porte. R. (?) flagellare.

Flléme, s. f.: paresse. Il a la flème. R. flegma.

FLLEU, s. f.: farine. R. florem. Cf. ang. flour, n. flur.

D. Flleurête, s. f.: 1° moisissure qui se forme sur les baissières du cidre; 2° première (couche de) crème qui vient sur le lait.

FLLEURI, v. n.: fleurir. Jon flleuri: nom du butomus umbellatus. R. \*florire.

FLLIE, s. f. pl.: pituite. Rande dé flleume. V. flléme. FLLIE, s. f.: patelle vulgaire (Patella vulgata.) Cf. térriné.

FLLION, s. m.: espèce de telline (Donax anatinum.)

+ FLLIND(R)E, v. n.: céder, fléchir en parlant d'un membre malade. Cf. find(r)e 2.

FLLIP, s. m.: 1° Philippe, nom propre; 2° breuvage composé d'un mélange de cidre, d'eau-de-vie et de sucre. Cf. ang. flip.

+ Fllipsosé, v. n.: avaler avidement. R. Pour fripe-saucé.

FLLON, s. m.: tumeur, gros bouton. R. a. h. a. flado.

FLLONDE, s. f.: carrelet (Pleuronectes flesus.) R. n. flydhri, (ang. flounder).

FLLOQU(I)É, v. n.: pendiller, aller de ça et de là. Flloqu(i)é o manche: être sur le point d'être disgrâcié, d'échouer. R. floccus.

\*Fllucsia, s. m.: fuchsia.

Foche, fouache, s. s.: petit pain au beurre. R. focacia.

D. Fochéte, s. f.: 1° + nom vulgaire du lotus corniculatus; - 2° nom d'une espèce de pomme à cidre sucrée et bonne à manger.

Fole, s. f.: filet flottant dont on se sert en haute mer, en particulier pour pêcher la raie. R. follis.

FONDE, v. n.: fondre. R. fundere.

Fon, s. m.: fond et fonds. R. fundus.

D. Fōnsé, v. n.: 1° enfoncer, creuser plus avant; — 2° se jeter, s'élancer sur; — 3° mettre bas en parlant des lapins, etc.

Fonsée, s. f.: portée.

 $+ F\bar{o}nsu$ , a.: creux, profond. Cf. anfon.

Foqu(1)É, v. a.-n.: faucher. R. \* falcare.

D. Fōque, s. f. v.: ce qui est fauché dans un temps déterminé, l'action de faucher.

Fōqueū, fōcoū, s. m.: 1° faucheur; 2° insecte de la famille des araignées (Phalangium opilio.)

Fōcar, s. m.: serpe recourbée en crochet à son extrémité.

 $F\bar{o}qu\acute{e}$ , s. m.: 1° + espèce de serpe; — 2° croc-en-jambe. Cf. ganbé.

Forangue, s. m.: inflammation eczémateuse du pourtour de la bouche sous l'influence de la sièvre, du rhume, etc. R. foris,?

Forbeu, a.: fourbu. R. foris, bibere.

D. Forbéteure, s. f.: fourbure.

FORCHE, s. f.: force. R. fortia.

D. Forchié, 1° v. a.: forcer, faire violence; -2° v. n., prendre de la force.

Forchie, s. f.: portée (de lapins, etc.)

Forchi, v. n.: grandir, prendre de la force.

FORJE, s. f. pl.: cisailles pour tondre les haies, forces. R. forfices.

Forsié, 1° v. a.: forger; — 2° v. n.: se frapper les fers en marchant, comme le font certains chevaux. R. fabricare.

Formāje, s. m.: fromage. R. formaticum.

\* Forsé, v. a.: faire violence à une fille, etc. V. forchié.

D. \* Forsée, s. f.: portée d'une chienne, etc. V. forchie.

Forteune, s. f.: fortune, richesse. R. fortuna.

Foséveur, s. m.: fossoyeur. R. \* fossatorem.

\* Fosile, s. f.: faucille. R. \* falcilla.

D. Fōsiyon, s. m. : faucille non dentée, espèce de serpe.

Fōté, v. n.: faire une faute. R. faute (\*fallita de fallere.)

FOUA, int.: pouah!

Fouagné, s. m.: objets en désordre. R. \* fænarium.

D. Fouagnère, s. f.: lieu de débarras, endroit où tout est sens dessus dessous.

Fouale, s. f. pl.: feuilles, branches sèches, etc., qu'on ramasse pour mettre au feu. R. \*focalia.

Fouayé, v. n.: fouailler. R. fouet de fagus.

D. Fouāyie, s. f.: bruit des coups de fouet, volée de coups de fouet, troupe de gamins.

Fouée, s. f.: feu clair. R. \* focata.

- 1. Fouene, s. f.: fouine, martre des hêtres. R. fagina.
- 2. Fouene, s. s. f.: fouine, espèce de trident. R. fuscina.
- D. Fouene, fouene, v. n.: pêcher à la fouine.

Four, v. a.-n.: fouir. R. \*fodire.

FOUIND(R)E, v. n.: céder. V. find(r)e 2.

Fouo, s. m.: four. R. furnus.

D. Fouoné, s. m.: fourneau, four à chaux. (\*Furnellus).

Fouōnée, s. f.: fournée.

Fouoni, s. m.: fournil.

Fouōniyé, v. n.: tourner et retourner, mettre sens dessus dessous en cherchant quelque chose.

Fouōniyar, s. m.: qui furète partout.

Fouōr, s. m.: endroit où un objet se bifurque. L'fouōr du tchu, l'fouōr d'sa tchulote. R. \*furcus.

Fouorque, s. f.: fourche. Fouorque à guerbe: fourche en fer à deux dents. Fouorque à māle: fourche en fer à trois dents qui sert à remuer ou à charger le fumier. R. furca.

D. Fouorquie, fouorquirée, s. f. : quantité de sumier, etc., qu'on peut enlever avec la sourche.

Fouorcu, a.: fourchu.

Fourqué, s. m. : 1° branche fourchue; — 2° entre-deux des jambes. Cf.  $fou\bar{o}r$ .

Fouorquete, s. f.: fourchette.

Fouore, foure, s. f.: foire. R. foria.

D. Foueré, v. n.: foirer.

Fouerā, fouereū, foueroū, a.: foireux.

Fouéroū, s. m.: derrière. Pran garde quë l'morvoū n'anporte l'fouéroū: prends garde de faire la culbute.

FOUORMI, FROMI, s. m.: fourmi. R. \* formicus.

D. Fouormiyé, fromiyé, v. n.: fourmiller.

Fouormiyère, fromiyère, s. f.: fourmilière.

Foundament, v. a.: fournir. R. a. h. a. frumjan.

Foudré, s. m.: fourreau. R. \* fodrellus du g. fodr. Cf. a. h. a. fuotar, ang. food.

D. Fouōre, v. a.: fourrer. — S'fouōre: se faufiler.

Fouoraje, s. m.: fourrage.

Fouōreure, s. f.: fourrure.

Fouoyé, v. a.: fouiller. R. \*fodiculare.

D. Fouōyasé, v. a.-n.: chercher à fouiller.

Fouōyi, s. m.: fouillis.

Fouré (s'), v. r.: blettir, en parlant des fruits. Père fourée: poire blette. Cf. fouōré.

FOUTE, v. a.: jeter, donner, perdre. — I ya foutu pa la tête: il le lui a jeté à la tête. —  $V\bar{a}$  tu m'foute l'can: Vas-tu t'en aller. — J'sieū foutu: je suis perdu. —  $J\bar{a}n$  fout(r)e: homme sans bonne foi. R. futuere.

- D. Foubā, s. m.: gros cidre, qui jette à bas.
- D. Foutinasé, v. n.: faire des riens, perdre son temps. Qu'ée qu'i foutinase la?

Foutinas'rie, s. f.: chose futile; tromperie.

Foutinéte, s. s.: plaisanterie, espèce de grog.

Frān, a.: franc, bon, vigoureux. Frān d'colié: qui tire bien, en parlant d'un cheval; droit en affaires, en parlant d'un homme. — Frān bllé: blé barbu (Triticum aristatum.) — R. a. h. a. franko.

 $Fr\bar{\alpha}n$ , s. m.: pommier, poirier sauvage ou venu de graine que l'on élève. Gréfé su  $fr\bar{\alpha}n$ .

Frasie, s. f.: Euphrasie.

Fré, a. s. m.: froid. R. frigidus.

Frëmé, v. a.: fermer. R. firmare.

D. Frëmāyé, v. a.: fermer fréquemment une porte, chercher à la fermer.

Frënavé, v. n.: saire du bruit en agitant, remuer. R. (?) frenum.

FREMI, v. n.: frémir, trembler. R. \* fremire.

D. Frëmeur, s. f.: frayeur, frisson.

Frëman, adv.: fortement, rudement, vite. R. firma ou forti, mente.

Freülé, v. a.: frôler, battre. R. \* frictulare.

D. Freulée, s. f.: volée de coups.

Freūlié, freūyié, s. m.: vagabond, rôdeur.

FRICACHIÉ, v. a.: fricasser, dépenser, perdre. R. g. friks ou l. \* friscaciare de frixus.

D. Fricachie, s. f.: fricassée.

FRICHON, s. m.: frisson. R. frictionem.

FRILOŪ, a.: frileux. R. \* frigidulosus.

FRINVALE, s. f.: fringale. R. fames, br. gwall (mauvais).

D. Frinvalié, s. m.: grand mangeur, insatiable.

FRIOLÉ, v. n.: avoir grande envie. R. \* frigiolare.

FRIPE, s. f.: chose éclatante, mais sans valeur ou de mauvaise qualité. Émé la fripe: aimer le luxe. R. subst. verbal de friper dérivé de fibra. Cf. Rom. III, 143.

- D. Fripoule, fripouye, s. f.: gens de rien. Ch'ée d'la fripoule. Frīzie, 1° v. a.: friser, effleurer; 2° v. n.: être frisé. R. fr. fris-le (boucle).
- D. Frīzon, s. m.: enfant dont les cheveux sont naturellement frisés.

FROÜE, FROE, s. f.: sciure de bois. R. subs. verbal de froer Coig. (frotter), dér. de fricare.

Frölé, v. a.: émietter. R. \* frictulare. Cf. freülé.

D. Frōlée, s. f.: pain émietté dans du lait. FROMI, s. m.: fourmi. V. fouormi.

D. Fromiyé, v. n.: fourmiller.

Fromil'man, s. m.: fourmillement.

Fromiyon, s. m.: 1° fourmi-lion; 2° pl. picotement, démangeaison. R. 1° \* formicoleon Isid.; 2° \* formiculionem.

\* FRUITAJE, s. m. c.: fruits (à couteau). R. fructus.

FRUSQUIN (sīn), s. m.: épargne.

Fuméle, s. f.: femelle; — femme de mauvaise vie. R. \* femella.

D. Fumélié, s. m.: coureur de femmes.

Funjére, s. f.: fougère. R.\* filicaria.

Furé, v. a.; rendre furieux. — S'furé; se mettre en colère. R. \* furare.

D. Furé, p. p.: furieux.

Fū(T), s, m.: fût. R. fustis.

D. Fūtāle, s. f.: futaille.

Fūtėe, s. f.: futaie.

Fūté, v. a.: rassasier, dégoûter. Cha m'an a fūté. — S'fūté, v. r.: se fatiguer, se dégoûter de quelque chose. No s'ān fūte vite. R. \* fustare. Cf. v. fr. fuster (battre).

Fūtān, a. v.: qui dégoûte, fatigue, ennuie.

Fūté, a.-p. p.: rusé, fin. Qu'il ée fūté.

Futin, s. m.: nom de chat.

G

GÃ, s. m.: gars, garçon. R. (?) carduus.

+ GABÉRIIN, s. m.: trompeur de femmes. R. n. gabba.

GAB(L)E, s. m.: pan de mur, pignon. R. n. gass (b. l. gabulum). Cf. ang. gable, g. gibla.

GADOLIÉ, s. m.: garnement, vagabond. R. br. gadal.

GADOU, s. m.: vidangeur.

GAFÉ, v. a.: mordre, saisir avec les dents. R. c. gaf.

D. Gafée, s. f.: morsure.

GAJIÉ, v. a.-n.: gager, parier. R. \* vadiare.

GALAPIAN, s. m.: vagabond. R. a. h. a. gahlaufan.

GALATINE, s. f.: usité dans la locution ête an galatine: garder la chambre, être malade.

GALÉGNIE, s. f.: plein les deux mains.

GALÉ, s. m.: galet. R. br. gal, kym. calen.

D. Gal'té, v. n.: se choquer en parlant des fenêtres, des portes agitées par le vent; claquer en parlant des dents et par extension trembler. Lé dan yan gal'tée d'fré.

Galé'e, s. f.: 1° gâteau plat; 2° crêpe faite avec de la farine de sarrasin.

Gal'té, v. n.: faire de la galéte.

Galichon, s. m.: petite galéte faite avec le reste de la détranpe.

GALI, v. n.: éprouver une espèce d'engourdissement dans les mains, en serrant trop peu un objet sur lequel on frappe. Lé min m'an galise. R. (?) callus.

GALIMĀFRÉ, v. n.: manger gloutonnement. R. cali et fl. mastelen; cf. a. ang. gallimawsrey.

D. Galimāfree, s. f.: mets grossier et abondant.

GALOCHE, s. f.: 1° mauvaise chaussure, savate; 2° bouchon de liége ou morceau de bois cylindrique qu'on place debout, en le chargeant de pièces de monnaie, et qu'on cherche ensuite à abattre avec des palets, etc.; jeu de bouchon. Joué à la galoche. R. calopedia.

D. Galochié: 1° v. a.: désormer ses chaussures; 2° v. n.: marcher de travers.

GALVADERE, s. m.: vagabond. R. cal et?.

GALVŌDÉ, v. a.: mettre en désordre, gâter, manger malproprement. Galvōdé la soupe. R. cal, et ?.

D.  $Galv\bar{o}d\acute{e}e$ , s. f.: mets préparé grossièrement et sans soin.  $Galv\bar{o}gu(i)\acute{e}$ , s. m.: mauvais ouvrier, qui brouille tout.

GAMACHE, s. f. pl.: guêtres. R. esp. guadamaci.

GAMÉ, v. n., a.: recevoir dans la gueule, dans le bec, etc., ce qui est jeté. I game biin. — Game lé. R. ag. s. gamen.

GANBE, s. f.: jambe. R. gamba. Cf. c. cam...

D. Ganbe, s. m.: croc-en-jambe. Cf. foqué.

Ganbéte, s. f.: petit couteau à manche recourbé.

Ganbié, s. m.: crochet en bois auquel les bouchers suspendent leur viande.

Ganbière, s. s.: morceau de cuir ou d'étoffe qui sert à protéger les jambes.

Ganberjie (s'); v. r.: se redresser, prendre des airs. R. Peut-être pour se goberger.

GANDIYÉ (s'), v. r.: se balancer sur une chaise, etc. R. got. (?) vandjan; cf. gandolé (s').

GANDOLÉ (8'), v. r.: id. Cf. fr. se gondoler.

GANGNÉ, v. a, n.: gagner. R. a. h. a.: weidanjan.

D. Gangneū, gangnoū, s. m.: qui gagne.

Ga(n)gne péteü, s. m.: rémouleur '.
GAR, s. m.: oie mâle, jars. R. nor. gassi.

GARDIN, s. m.: jardin. R. a. h. a. garto.

D. Gardine, s. m.: jardinet.

Gardiné, v. n.: jardiner.

Gardigné, s. m.: jardinier.

GARNI, v.a.: garnir. R. s. warnian.

GAQU(I)É, s. m.: mot usité dans la locution: Couëfé come un gaqu(i)é (un faiseur de jattes). R. gate.

\* GAROU, s. m.: garnement. R. suéd. varulf; v. varou.

GARSE, s. f. : fille, femme légère. V.  $g\bar{a}$ .

D. Garsognére, s. f.: fille qui fraie avec les garçons.

GATE, s. f.: jatte. R. gabata. D. Gatée, s. f.: plein une jatte.

Găté, s. m.: gâteau, enfant gâté. R. a. h. a. wastel.

Găté, v. a.: détruire, perdre, répandre. Gāté d' l'yo: uriner. R. vastare.

+ GAVA, a.: brutal, grossier. R. gave (? cavea.)

1. Gangne-pétell, gangne la vie, si tu pell.

D. Gavāyė, v. n.: gaspiller, manger salement.

GAVÉLE, s. f.: javelle. R. \*capella.

D. Gav'lė, v. n., a.: mettre en javelle.

Gav'leū, s. m.: faiseur de javelles.

GLLACHE, s. f.: glace. R. glacies.

D. Gllachon, s. m.: glacon.

GLLANÉ, v. a., n.: glaner. R. \*glenare.

D. Gllane, s. f.: glane.

Gllaneu, gllanou, s. m.: glaneur.

GLLICHIÉ, v. n.: glisser. R. n. glitsen.

GLLIZE, s. f.: glaise. R. glitea.

1. GLLEU, s. f.: glu. R. glus.

D. Gllué, v.n.: être gluant.

2. GLLEU, GLLU, s. m.: glui. R. c. cloig.

D. Gllué, v. a.: faire du glui.

Glluée, s. f.: paille propre à faire du glui.

+ GLLEUMÉ, v. a.: avaler.

GLLO, s. m.: ver blanc de la viande gâtée. R. glutus.

\*Gllorieuz'té, s. f.: vantardise. R. \* gloriositatem.

GLLOTE, a.: visqueux, gluant. R. a. h. a. kletto.

D. Gllotogné, s. m. : glouteron (Lappa tomentosa.)

GNAF, s. m.: savetier. R.?

GNAFÉ, v. a.: mordre à la dérobée. R. ag. s. gnafan. Cf. gnaqu(i)é.

D. Gnafe, gnafée, s. s.: morsure.

GNAGNAN, s. m.: mets sucré, bonbon. R. Onomatopée.

GNAQU(I)É, v. a.: mordre, saisir avec les dents.R. n. gnaga.

D. Gnaquée, s. f.: morsure.

1. Gné, v. a.: nier. R. negare.

2. Gné, v. a.: noyer. R. necare.

GNÉCHE, s. f.: nièce. R. \*neptia.

GNÉLE, s. f.: nielle (Agrostemma githago.) R. nigella.

GNÉE, s. m.: 1° niais; 2° œuf ou objet en forme d'œuf laissé dans un nid pour empêcher les poules d'aller pondre ailleurs. R. \*nidacem.

GNEU, s. f.: nuit. R. noctem.

GNEULE, s. f.: nuile, nielle (Uredo carbo.) R. \*nucula p. nebula.

D. Gneulé, a.: nuilé, atteint de la nielle.

GNEŪRE, v. a.: nuire. R. nocĕre.

D. Gneusibe, a.: nuisible.

GNOGNOTE, s. f.: chose insignifiante, terme de tendresse.

D. Gnognoté, v. a.: dorloter.

GNOL, a.: indolent, paresseux. R. (?) gnée.

D. Gnolé, v. n.: faire le paresseux.

G'NOLE, s. f.: jambe. Tire te g'nole d' la.

G'NOTE, s. f.: dent. R. nor. kenna (machoire).

1. + Go, s. m.: bois. R. a. wald.

2. + Go, s. m.: coq (Pluquet). R. gallus.

D. Gōpleumé, a.: mal peigné, les cheveux en désordre ou mal coupés, semblable à un coq auquel on a arraché les plumes.

GOBIN, s. m.: morceau (de pain). Il an a avalé un grō gobin. R. gobbe, c. gob (bouche).

D. Gobiyon, s. m.: petit morceau.

Göchié, a.: gaucher. R. a. h. a. welk (faible).

Godayé, v. n.: godailler. R. v. fr. godale (good ale.)

D. Godāl'rie, s. f.: ribote.

Gode, s. f.: gade (Gadus barbatus.) R. γάδος.

GODICHE, a.: grotesque, ridicule. R. claudius.

D. Godichon, a.: gauche.

Godron, s. m.: goudron. R. \*alquitranum de l'ar. al qatran.

D. Godroné, v. a.: goudronner.

GOFICHE, s. f.: nom de diverses espèces de pecten et en particulier du pecten maximus. R. ag. s. gōd ou co pour ca et fish.

GOGALE, s. m.: niais, sot. Grān gogāle. R. c. gog(an).

GOJE (Port), GOJIN (canton de Trévières), s. m.: limaçon de mer (Turbo littoreus.) R. gurges; goje et gojin sont pour gorje et gorjin 1. Cf. calin.

Gorin, s. m.: pourceau. R. a. gurren.

Gorjière, s. f.: ruban qui passe sous la gorge et sert à fixer la coiffure. R. gurges.

Gorō, govorō, s. m. pl.: écrouelles. R. br. gōr.

Gose, s. f.: mensonge. R. Cf. ang. gossip.

D. Gosé, v. n.: mentir.

Goton, s. f.: diminutif de Marguerite.

GOUAPÉ, v. n.: jaser, plaisanter. R. br. goap.

D. Gouāpeū, s. m.: mauvais plaisant.

Gouayé, v. n.: injurier, crier. R. (?) gula.

1. Sur certaines parties du littoral normand on leur donne le nom de gorjeu.

Goublin, s. m.: revenant, esprit follet. R. \*gobelinus de zóbalos.

D. Goubliné, v. n.: hanter, faire le revenant.

GOULE, s. f.: gueule, bouche. R. gula.

D. Goulée, s. f.: bouchée.

Goulete, s. f.: petite bouche.

Goulé, s. m.: verveux; filet en forme de poche qui sert à prendre les lapins; passage étroit. Rue du Goulet: nom d'une ancienne rue de Bayeux.

Goulafre, goulu, a.: gourmand.

Gouliban, s. m.: gourmand.

Gouluman, ad.: avidement, avec gourmandise.

Goular, s. m.: bavard.

Goulière, gouyère, s. m.: ouvrier qui retire la chaux (en se tenant à la goule) du four.

GOUOR(D), a.: gourd, engourdi. R. gurdus.

Gouorma, s. m.: 1° gourmand; 2° goëland (Larus fuscus). R. irl. gior (se gorger).

Goura, s. m.: gourmand. R. c. gor.

Gouré, v. a.: tromper. R. nl. gorre (avare).

Gouo(T), s. m.: goût. R. gustus.

D. Gouōté, v. n.: goûler.

Gouōtu, a.: savoureux.

Gouroufe, s. m.: blatte (Blatta orientalis).

+ Gouspiyé, v. a.: houspiller.

GRADE, GRADÉLE, s. f. pl.: petites groseilles. R. n. gaddr, ag. s.  $g\bar{a}d$  (aiguillon) avec épenthèse de r. Cf. gadelle Lit. et a. stachelbeere.

D. Gradėliė, s. m.: groseillier (Ribes rubrum.)

GRAFINÉ, v. n.: chercher à prendre. R. a. h. a. grifan.

GRAN, 1° a.: grand; 2° s. m.: grand-père. Mān grān, ma grānde.

D. Grānman, ad.: grandement.

GRANCHE, s. f.: grange. R. granea.

GRAPE, s. f.: crabe. Grape érajie: nom du cancer mænas. — Grape franche: nom du cancer pagurus. R. v. fr. grappe (crochet), a. h. a. krapfo. Cf. crāpe, ag. s. crabba.

GRAPÉ, v. a: prendre, saisir. S'grapé: se cramponner, s'accrocher à. R. a. h. a. krapfo.

D. Grapiyé, v. n.: chercher à prendre, lésiner, grappiller. I grapile su tou.

Grapiyāje, s. m. : grappillage.

GRA (s), a.: gras, couvert de graisse. Grase pouléte: anserine blanche (Chenopodium album.) R. crassus.

D. Grāsiyė, v. n.: grassayer.

GRAVÉ, a.: marqué. Gravé d'pëtite vérole. R. nl. graven, a. graben.

GRAYO, s. m.: graillon, miette. R. craticulum.

Grédiné, v. n.: lésiner. R. got. grēdus (avidité.)

GRÉNE, s. f.: graine. R. \* grana.

D. Grégné, guërgné, s. m.: grenier.

Gréné, gréni, guérni, v. n.: monter en graine.

Grénu, guërnu, a.: grenu, chargé de grain.

Grese, s. f.: graisse, fumier. R. crassa.

D. Grēsie, v. a. n.: graisser, engraisser un animal, fumer une terre. I grése biin.

Gresou, s. m.: qui engraisse.

Grési, s. m.: grésil. R. Dim. de gréle. (m. h. a. griezel).

D. Grésiyé, 1° v. n.: grésiller. 2° v. a. couvrir. Ch'an ce grésiyi. GREVE, s. f.: grive (Turdus musicus.)

GRI, GREE, s. m.: gril. R. craticulum.

- D. Griyé, v. a.: griller (rôtir), dessécher. L'solé a tout griyi. GRILE, s. f.: grille. R. craticula.
- D. Griyé, v. a.: griller (fermer avec une grille); glisser. V. dégriyé.

GRIBICHE, s. f.: femme acariâtre et méchante. Vieule gribiche. R. ag. s. gripān.

GRICHIÉ, v. n.: être de mauvaise humeur. Cf. it. grinza et grinchie.

D. Griche, s. f.: grimace, mauvaise humeur. Fêre la griche: faire la mine.

Grichu, a.: grognon. Vieule grichue.

GRIGNÉ, GRÉGNÉ, v. n.: pleurnicher. — + Grigné dé dan: grincer des dents. R. ag. s. grennjan.

GRIGNE, GRÉGNE, s. f.: croûte de pain. R. granum.

Grignoche, s. f.: morceau de croûte.

Grignochie, v. n.: grignoter.

GRIJE, s. f.: 1º peigne qui sert à teiller le chanvre; — 2. drague qui sert à la pêche aux huîtres. R. (?) fl. gruysen

D. Grijié, v. a.: 1° plisser; — 2° égrener le blé sans le battre avec le sléau, mais en le frappant contre un mur, une table.

Grije, s. m.: pli fait à une étoffe.

Grijou, s. m.: espèce de rateau à longues dents qui sert à faire le glui.

GRĪMACHE, s. f.: grimace. R. ag. s. grīma.

D. Grimachie, 1° v. n.: grimacer; — 2° s. m.: grimacier.

GRĪMÉ, v. a.: griffer. R. m. h. a. grimmem.

GRIN, 's. m.: grain. R. granum.

GRINCHIÉ, v. a.: grincer. Grinchié lé dān. R. a. h. a. gre-mizon.

GRINDE, v. a.: grincer. R. \*grinnere pour grunnire. Cf. v. fr. groudre ou m. h. a. grinnen.

- D. + Grindo, s. m.: tourne-pierre (Strepsilus interpres). GRINPLÉ, s. m.: grimpereau. V. gripé et gripe-an-hā. GRIPÉ, v. n.: grimper. R. n. grīpa.
- D. Gripe-an-hā, s. m.: grimpereau (Certhia familiaris.)
  GRI, a.: gris. s. m.: cheval gris. R. a. h. a. grīs.
- D. Grizi, v. n.: devenir gris.

Grizé, s. m.: petite pomme à cidre de couleur grise. Pome d'grizé.

GRO, s. m.: eau fétide et fangeuse. R. n. gorm, ang. gore (limon).

GRŌ, 1° a.: gros, fort, riche. Fêre l'grō: faire le riche, l'homme d'importance. Ch'ée-t un dé grō d'l'andré. — Grō cid(r)e: cidre fort, sans eau. — 2° s. m.: cidre pur. Bêre du grō. R. \*grossus.

D. Grosé, s. m.: morceau extérieur du fagot plus gros que les branches du milieu, rondin. Cf. par'man.

Grosié, a.: gros, fort, brutal.

GRONÉE, s. f.: plein un tablier. Eune gronée d'bran. R. a. h. a. gēre. Cf. pic. gron: tablier.

GRONSÉ, v. n: murmurer entre haut et bas, gronder entre ses dents. R. a. grunzen.

GROUÉ, v. a.: émietter, égrener. R. ag. s. grout.

GROUIN, s.m.: groin. R. grunnire.

Groužzéle, s. f.: groseille. R. a. kräusel (beere).

- D. Groužzėliė, s. m.: groseillier à maquereaux (Ribes grossularia.)
  - + Grousé, v. n.: remuer légèrement (Pluquet.)

GRUJIÉ, v. a.: 1° dépouiller quelqu'un, manger son bien; — 2° égrener le blé. Cf. grijié. R. b. a. grusen.

1. Grain s'est atténué en grin, au lieu de se développer en grouin, comme pain en pouin, évidemment à cause du mot grouin (groin).

GRUM'LO, s. m.: petit grumeau qui se forme dans le lait, etc. R. \* grumellottus.

D. Grum'loté, v. n.: se cailler d'une manière incomplète; se former en grumeaux.

Gué, 1° a. gai, un peu ivre; — 2° s. m. geai (Corvus glandarius.) R. a. h. a. gāhi.

Guédé, s. m.: espèce de grondin (Trigla hirundo.) Cf. guédi.

Guédi, a.: rempli, couvert. Ch'ée guédi d'taque. R. a. h. a. weidon.

- 1. Guerbe, s. f.: gerbe. R. a. h. a. garba.
- D. Guerbe, v. n.: gerber.

Guerbe, s. m.: petite gerbe.

Guèrbière, s. f.: fenêtre de la grange par laquelle on entre les gerbes; bouche démesurément grande.

- 2. Guérbe, s. m.: plongeur (Colymbus glacialis.) Guéré, s. m.: jarret. R. br. gār.
- D. Guërqu(i)é, s. m., guërqu(i)ère, s. s. s.: jarretière. Guërgné, s. m.: grenier. V. grégné. Gueū, s. m.: misérable, homme sans probité.
- D. Gueuzar, s. m.: coquin, misérable.

Gueuze, s. f.: femme de mauvaise vie. Couri la gueuze.

Guëzete, s. f.: fille légère, impertinente.

Guézi, a.: couvert, criblé. Cf. guédi.

Gu(I)A, int.: dia. V. dja.

Gu(I)ĀBE, s. m.: diable. Gu(i)ābe (de mer): baudroie (Cattus scorpius.) R. diabolus.

Gu(I)EU, s. m.: Dieu. R. Deus.

+ Guibole, s. f.: jambe. V. Quibole.

Guichon, s. m.: tasse en bois de la contenance d'un tiers de litre. R. dériv. de guiche.

D. Guichonée, s. f.: plein un guichon.
Guidon, s. m.: bride simple et à un seul mors. R. g.vitan.
Guigné, v. n.: se cacher à la cligne-musette. Gui(g)ne: cache-

toi. R. a. h. a. kīnan.

D. Gui(g)ne, s. f.: lieu où se place celui qui guine.

GUILMUCHÉTE, s. f.: cligne-musette. R. gui(g)ne et muchéte.

Guinchié, v. n.: regarder de travers en baissant les oreilles, comme le font les chevaux qui mordent. R. a. h. a. winkjan.

D. Guinchar, s. m.: cheval qui guinche.

Guincheū, a.: qui guinche.

Guéne, \*Guine, s. f.: 1° espèce de cerise, guigne; — 2° pl. branchies de poisson; — 3° boursoufflures qui se forment à la surface des pains qu'on met au four. Pousé dé guine. R. a. h. a. wihsela.

GUIOME, s. f.: Guillaume. R. a. Wilhelm.

GVA, s. m.: cheval. R. caballus. Cf. j'va.

Gvěche, s. f.: chouette. R. \*capitia.

GVEU, s. m.: cheveu. R. capillus.

GVILE, s. f.: cheville. R. \*capicla pour capitula.

C. JORET.

# VARIÉTÉS

#### 1. NOMS POSTVERBAUX EN LATIN.

J'appelle ainsi des noms qui ont été formés après les verbes dont ils ont l'air d'être les primitifs. Dans la plupart des exemples qui vont suivre, la postériorité du nom se reconnaît aisément à la signification, laquelle est empruntée à une acception détournée du verbe. On peut prendre pour type le mot:

Pugna de pugnare, qui lui-même est tiré de pugnus « le poing. » La succession historique des formations est donc : Pugnare « combattre à coups de poing », puis « combattre en général ». Le verbe avait déjà ce dernier sens quand on en a dérivé pugna « le combat ».

Voici d'autres exemples:

Arma de armare, qui signifiait à l'origine se couvrir les épaules (armos) d'une cuirasse ou d'un bouclier. Le substantif, par un souvenir de cette origine, désigne les armes défensives, par opposition à tela les armes offensives.

Libum « gâteau sacré » de libare « arroser ». L'antériorité du verbe est assurée par legrec λείδειν « arroser », λιδρός « humide », λιβάς « goutte », ainsi que par le latin delibutus.

Lucus « une éclaircie dans le bois » de lucare, verbe conservé dans collucare, sublucare. On sait que dans les bois sacrés l'opération consistant à émonder les arbres ou à éclaircir les taillis, était accompagnée de cérémonies religieuses, qui revenaient à intervalles fixes. Le mot lucus « éclaircie » a pris par extension le sens de « hois sacré ». Ainsi se trouve réhabilitée l'ancienne étymologie condamnée par Quintilien.

Adulter de adulterare, verbe venant de alterare « fausser, corrompre. » On disait adulterare colorem, gemmas, nummos. On a dit ensuite adulterare matronas. C'est dans ce dernier sens que le verbe a produit l'adjectif adulter.

Abundus, abunde, de abundare « déborder ».

Truncus « mutilé » de truncare, qui vient lui-même de truncus « un tronc d'arbre ». Le verbe truncare signifie couper un tronc d'arbre, grâce à une ellipse dont toutes les langues offrent de nombreux exemples. C'est ainsi que plumer en français signifie arracher les plumes et que köpfen en allemand veut dire couper la tête. En latin, jugulare, de jugulum « cou », signifie « trancher le cou. »

Les noms de divinités comme Aius, Domiducus, Subigus, Postvorta, Antevorta, Deverra, Flora, Panda, Lua, Cuba, Prema, Pertunda, Perfica, Vica, Pota.

C'est le même procédé de dérivation que M. Egger a étudié en français. Je ne doute pas qu'en portant l'attention de ce côté, on n'arrive à constater en latin la présence d'un nombre assez considérable de substantifs formés de cette façon.

#### 2. CASTRUM.

Dans un récent travail sur la formation de st et ss en latin, le vois que Fröhde sépare castrum « camp » et castrare « couper 1 ». Le primitif de ce dernier correspondrait au sanscrit castram « instrument tranchant, couteau » (comp. casati « il tue »), tandis que castrum « camp » serait tiré d'une racine cad = sanscrit chad « couvrir, cacher », d'où chattra « parasol ». Je crois qu'ici comme en beaucoup d'autres cas, une étude plus attentive de la filiation des sens aurait permis de reconnaître la parenté des deux mots. Castrum est un espace coupé dans un plus grand, une place mise à part au moyen d'un fossé ou de quelque autre séparation. Il n'a pas nécessairement le sens militaire, comme on le voit par les expressions castra tabellariorum, victimariorum, qui désignent certains quartiers de Rome. Cf. en ombrien castruof « les champs ». C'est ainsi que claustra a passé du sens de « barrière » à celui de « lieu fermé ». Il a donc même origine que le primitif castrum « instrument pour couper » supposé par castrare. Le français tranchée, retranchement montre bien l'affinité des deux significations.

Le verbe est cædere qui ferait attendre une forme cæstrum. Nous avons la permutation contraire dans le nom propre grec Άσκληπιός devenu Æsculapius.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bezzenberger. Journal, I, 80.

#### 3. UTI, VELUTI, SICUTI.

Comme un I long final peut bien s'abréger en latin, mais non tomber, ainsi qu'on le voit par nisi, quasi, heri, domi, ibi, nous ne saurions accepter l'explication de Bopp et de Corssen, qui divisent u-tei, u-ti, et en font venir ut. Nous avons ici la même enclitique ei qui se trouve si souvent en ombrien et en osque. Elle est venue s'ajouter à une conjonction ut, déjà apocopée sans doute, mais existant sous cette forme depuis long-temps (cf. et, aut, tot, quot, at). Nous avons donc un mot de plus à ajouter à ceux que cite (p. Il, 235) M. Louis Havet : qui (pour quo-i), hi-c (pour ho-ei-c).

## 4. Ninctu, nepitu en ombrien.

Ces deux mots allittérants sont probablement de même origine. L'alternance de c et de p doit faire supposer en latin qu. Je crois que nous avons ici le verbe linquere fléchi une fois avec l'insertion d'un n, l'autre fois sans la nasale. Il reste en latin une trace de cette double conjugaison dans linquo et releiqui, releictus. Le n initial permute avec l comme dans nerf = lares, naraklum = lararium, viµqn = lympha. On sait qu'en ombrien il n'y a pas de mots commençant par l. Sur une permutation analogue de v et de  $\lambda$  en grec, voyez Curtius, Stu-dien, lV, p. 335. On prie donc la Divinité invoquée d'abandonner, de délaisser les Lares et les Pénates des contrées rivales.

MICHEL BRÉAL.

## Ψύλλα, PULEX.

Ψύλλα, ψύλλος sont probablement des métathèses de  $^*πυσλα$ ,  $^*πυσλος$  (le redoublement du λ est une sorte d'allongement compensatif, qui maintient le rhythme du mot malgré le déplacement du son s). Ceci explique l'u long de  $p\bar{u}lex$ , qui est pour  $^*p\bar{u}slex$ . — Le lithuanien blusa et le slavon  $bl\bar{u}χa$  présentent une métathèse autre que celle de ψύλλα. Je laisse aux germanistes le soin d'expliquer le vha. floh.

#### CAESIUS, CAELUM.

Nigidius Figulus (Gell. 2, 26, 19) avait reconnu la parenté de caelum, l'espace bleu, avec l'adjectif caesius, bleu verdâtre. Il est curieux que des étymologistes modernes méprisent ce rapprochement. — Caesius ayant une s entre voyelles, doit venir d'une forme où l's était double (cf. hausi pour \*haussi, ūsus pour \*oessus, mīsi pour \*mīssi, etc.); une s primitivement simple se serait changée en r. Il faut donc supposer un ancien adjectif \*caissios, bleu; ceci nous indique que caelum est pour \*caissolom, \*caislom. — Caeruleus est, comme on l'admet assez généralement, pour \*caeluleus: cf. Parilia pour Palilia.

### PALA.

Il existe dans les langues slaves une racine pas qui a le sens de labourer: en slavon  $pa\chi ati$ , 1° p.  $pa\xi a_i$ .

A cette racine, M. Fick a rapporté, non sans vraisemblance, pas-tinum, nom de la houe en latin. Il faut sans doute tirer de la même origine, et en tout cas rapprocher de pastinum, le mot pāla pour \*pasla, bêche, pelle.

#### MALO.

Mālo, archaïque māvolo, remonte comme chacun sait à măgis volo. Il faut supposer une forme intermédiaire \*măsvolo;
la chûte de l's a amené l'allongement de l'a. Cf. dīvello pour
dĭs vello, āvello pour ăbs vello, ēvello pour ĕx vello, sēviri
pour sĕx viri.

#### PASCO.

Le verbe paître a pour racine en latin, non pa ou  $p\bar{a}$ , mais  $p\bar{a}sc'$ . Le supin pastum a l'a long (paastores C. I. L. 1, 551) et est pour \*pāsctum. Le parfait  $p\bar{a}vi$  vient de \*pāsvi. Le dérivé  $p\bar{a}bulum$  vient de \*pāsbulum (cf. pour l'altération phonétique  $n\bar{o}bis$  de \*nosbis,  $v\bar{o}bis$  de \*vosbis²): il est au supin pastum ce que săbulum est à sătum, fābula à fātum, latībulum à latītum, sūbula à sūtum, fī(g)bula à fīxum (où l'i long est attesté par l'orthographe flxvs dans les inscriptions).

#### PANIS.

Pānis, qu'on rattache un peu légèrement qui à pĕnus, qui à pasco, est évidemment congénère de pasta, pastillus et pastillum. Il est donc pour \*pasnis comme pēnis est pour \*pesnis.

## VERBENA.

Verbēna, baguette, est pour \*verbĕsna et se rattache à verbera, coups, étrivières.

#### TERRENUS.

Terrēnus est pour \*terres-nos et vient du même primitif que terres-tris.

## CATENA, CATERVA.

Peut-être y a-t-il quelque parenté entre catena, chaîne, et caterva, troupe, bande. Il faudrait restituer des formes \*cates-na, cates-ua<sup>3</sup>.

# EGENUS, HABENAE.

Egēnus est pour \*egĕsnus, et, comme egestas, dérive du participe egens. L'analogie conduirait à supposer de même que habēnae est pour \*habesnai, dérivé du participe habens.

1 Le rapprochement avec les verbes composés compescere, dispescere, qui font au parfait-pescui, est absolument insoutenable. Le sens de fantaisie que Festus attribue à ces deux verbes ôte toute valeur à ce qu'il dit de impescere. On n'a donc aucune raison de douter que l'a de pasco soit long.

3 Cf. furvus pour \*fus-uos de la même origine que fus-cus.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> On a le choix de tirer ces formes soit des nom.-acc. nos, vos (cf. duobus de l'ancien nom.-acc. duel \*duō qui a dû précèder duŏ), soit des accusatifs perdus \*nŏs, \*vŏs (indien nas, vas) qui ont donné les dérivés noster et voster. Dans ces derniers l'o était bref, comme le prouve son traitement dans les langues romanes; c'est ce qu'atteste d'ailleurs l'alternance de voster et vester.

#### FANUM.

Il est arbitraire de rattacher directement, comme on l'a fait depuis Festus jusqu'à M. Vaniček, fānum au verbe fari.

Fanum est pour \* $f\bar{a}s$ -num et vient de  $f\bar{a}s$ ; il a pour congénères immédiats fas-tus et ne- $f\bar{a}r$ -ius.

## MOENIA, MURUS.

On a depuis longtems reconnu la parenté de moenia avec mūrus, archaique moerus. On décompose traditionnellement ces mots en moe-nia, moe-rus. La racine étant inconnue, il peut être utile de remarquer qu'on les décomposerait non moins légitimement en \*mois-nia, \*mois-os.

## VESTIGIUM, VENARI, VENA.

On a donné diverses étymologies de vēnari, chasser, et de vestīgium, piste, trace. Je ne sais si personne a songé à rapprocher ces deux mots, dont la parenté est fort probable. Vēnari doit signifier proprement suivre à la piste. Vēna, filet d'eau, filon de métal, signifiait sans doute à l'origine une traînée, une trace, une piste, et est le primitif de vēnari. On peut supposer des formes primitives \*vesna, \*vesnari (cf. venum, indien vasnam), qui auraient en commun avec vestigium une syllabe ves. Outre cette syllabe, vestigium et vestīgare contiennent deux suffixes, l'un commençant par un t, l'autre parent des suffixes de fatīgare, castīgare, fastīgium, claudīgo, lentīgo, mellīgo, orīgo.

## VANUS, VASCUS.

A la même origine que vastus, désert, il faut rattacher vas-cus, que les glossaires traduisent par inanis, et vānus pour \*vas-nos, vain, vide.

# QUI ET QUIS.

Le qui de quidam a le même sens que le quis de quisquam, quispiam. Quidam est donc pour quis+dam: cf. idem, di-duco, nidus pour is+dem, dis+duco, \*nizdus.

Quinam peut être formé de qui et quisnam de quis. Mais il est plus probable que quisnam est une formation récente, et que quinam est sorti d'un ancien \*quis-nam comme bini de \*bisni.

L's ne tombe jamais devant une sourde: quicumque n'est donc pas formé du même simple que quisque. Aussi la syntaxe de ces deux mots est-elle différente, bien que leur sens présente quelque analogie.

Quīlibet pourrait, au point de vue phonétique, s'expliquer par un ancien \*quislibet. Mais syntactiquement une phrase comme qui-libet amat a une telle ressemblance avec une phrase comme quicumque est amat, qu'il n'y a pas lieu de chercher un autre simple que qui. La même observation s'applique à quīvis. — Les nominatifs quīvis et quīlibet sont d'ailleurs de formation postérieure à celle de leurs cas obliques. On a pu dire dès l'origine hoc est cujus vis ou tibi libet (esse), hoc dabitur cui vis ou tibi libet (dari), credo esse hunc quem vis ou tibi libet (esse), mais il eût fallu dire amat ille quem vis ou ille quem tibi libet (amare), non pas amat qui vis ou qui tibi libet. Quivis et quilibet ont été créés par analogie pour compléter les autres cas, et alors qu'on n'avait plus une conscience claire de l'étymologie de ces derniers.

### CREDERE.

Les muettes dentales, en latin comme en grec, sont sujettes à se changer en des sifflantes à la fin d'une syllabe phonétique. Le grec a, par exemple, topes pour tôpes. Le latin a manifestus pour \*-fedtus de fendere, rostrum de rodere, fistula de findere, est de edo, potestas et egestas pour \*-enttas. Devant r l's issue de t se change en b comme l's primitive: salubris pour \*salusris, \*salut-ris ¹. Devant une autre sonore l's issue de t tombe comme l's primitive en allongeant par compensation la voyelle précèdente: rěsmos puis rēmus = iperpós; ducēni pour \*ducesni, \*ducentni.

Cette dernière remarque explique la forme  $cr\bar{e}do$ , qui est l'équivalent de l'indien crad  $dadh\bar{a}mi$ .  $Cr\bar{e}do$  est pour \* $cr\bar{e}s$  do ou \* $cr\bar{e}z$  do, qui est pour \* $cr\bar{e}d$  do. Le substantif cred est, comme l'a reconnu M. J. Darmesteter, un doublet de cor(d).

1. A l'époque de l'assibilation la coupe des syllabes était \*salui-ris, non \*salui tris. Le i initial de syllabe ne s'assibile pas.

Louis Havet.

## TABLE DES MATIÈRES

#### DU SECOND FASCICULE

J.	DARMESTETER. Cabires, Benê Elohîm et Dioscures p.	<b>8</b> 9
A.	BERGAIGNE. Quelques observations sur les figures de rhétorique dans le Rig-Veda	96
M.	Bréal. Contributions à la connaissance du dialecte osque.	138
E.	Egger. Ἰσθμός	146
L.	HAVET. Is, ea, id	146
<b>C.</b>	Jorer. Essai sur le patois normand du Bessin. Dictionnaire étymologique (suite)	147
L.	HAVET. Caulae, colum, coleus	184

# CONTENU DES FASCICULES DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ PARUS JUSQU'A CE JOUR

#### TOME I.

- ler fascicule. Table des matières du premier volume: Statuts, règlement, liste des membres au 31 décembre 1867. Egger, de l'état actuel de la langue grecque et des réformes qu'elle subit. Meunier, de quelques anomalies que présente la déclinaison de certains pronums latins. D'Arbois de Jubainville, étude sur le verbe auxiliaire breton Knout « avoir ». Bréal, les progrès de la grammaire comparée. G. Paris, Vapidus « fade ». Mowat, les noms propres latins en atius.
- 2º fascicule. Renan, sur les formes du verbe sémitique. Thurot, observations sur la signification des radicaux temporels en grec. Gaussin, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. D'Arbois de Jubainville, étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. Meyer, phonétique provençale o. Bréal, les doublets latins. Mowat, de la deformation dans les noms propres. G. Paris, Gens, Giens.
- 3º fascicule. Bréal, le thème pronominal da. Ploix, étude de mythologie latine. Les dieux qui proviennent de la racine Div. Thurot, observations sur la place de la négation non en latin. Meyer, phonétique française an et en toniques. Robiou, recherches sur l'étymologie du mot Thalassio. Bréal, Necessum, 'Ανάγκη. G. Paris, étymologies françaises. Bouvreuil; Cahier; Caserne; à l'envi; Lormier; Moise.
- 4º fascicule. Mowat, les noms familiers chez les Romains, Baudry, sur le mot Προμηθεύς Bail/y, de la diphtongue et substituée au redoublement dans les cinq parfaits grecs εἴληφα, (συν)είλοχα, εἴληχα, εἴρηκα, εἴμαρμαι. D'Arbois de Jubainville, étude sur le thème νέκλα dans la langue franque de l'époque mérovingienne. Brachet, Dictionnaire des doublets de la langue française. Supplément. G. Paris, le petit Poucet. Bréal, l'adverbe ani en sanscrit. Du même, Claudo. Meunier, Καξάλλης et ses descendants, Paras, Πέρπερος Perperus. Prjor. Pessimus. Reciprocus. Recuperare. Proximus. Baudry. Singultus. Goldschmidt, Chromu, srâma, Yuvâku. B'Arbois de Jubainville, au = a en latin. L'i consonne et le j français. Brachet, dans quelles conditions les voyelles latines e, i deviennent-elles a dans les langues romanes? Fournier, sur l'étymologie du mot orange.

# CABIRES, BENÊ ELOHÎM ET DIOSCURES.

ESSAI SUR LES TRADUCTIONS MYTHIQUES.

I

La mythologie comparée ne date pas d'hier: elle est née, à tout le moins dans le monde sémito-hellénique d'où sort la civilisation moderne, du jour où deux religions se sont rencontrées: seulement, au lieu d'être une science historique, elle a été tout d'abord un des éléments mêmes de la religion et un principe actif de mythologie. On a supposé instinctivement l'identité des dieux en présence; la matière du divin étant une et partout la même, les formes différentes qu'elle se trouvait avoir revêtues ici ou là devaient cacher un seul et même être.

Il est inutile de rappeler comment Hérodote, César, Tacite ont retrouvé tour à tour les dieux de la Grèce ou de Rome en Égypte, en Gaule, en Germanie, et comment les dieux de Rome se sont tous reconnus dans ceux de la Grèce. De là, çà et là, quelques assimilations qui ont été ratifiées par la mythologie comparée des temps modernes (Zeus et Jupiter), mais le plus souvent erronées, même quand il s'agit de religions issues de la même souche (Athéné et Minerve; Héra et Junon, etc.): mais ces assimilations ne restent jamais à l'état de constatations théoriques; elles amènent des assimilations pratiques, la science refait la religion, elle fond les cultes et les symboles; de là le Syncrétisme, qui, après s'être exercé sur tels individus divins, finit par fondre en un seul tous les dieux, tous les cultes et toutes les croyances.

Čes assimilations reposent tantôt sur une ressemblance de fonction ou d'attribut, tantôt sur une ressemblance de nom.

Empruntons quelques exemples au syncrétisme phénico-hellénique, celui où les faits sont le plus sûrs et le plus précis, puisque les équations nous sont fournies, écrites en toutes lettres, dans les bilingues votives et dans les Commentaires de Philon.

Assimilation de El, אל "Dieu", le dieu suprême de la cosmogonie phénicienne (et de toute cosmogonie sémitique), avec Kpó-

L's ne tombe jamais devant une sourde: quicumque n'est donc pas formé du même simple que quisque. Aussi la syntaxe de ces deux mots est-elle différente, bien que leur sens présente quelque analogie.

Quilibet pourrait, au point de vue phonétique, s'expliquer par un ancien \*quislibet. Mais syntactiquement une phrase comme qui-libet amat a une telle ressemblance avec une phrase comme quicumque est amat, qu'il n'y a pas lieu de chercher un autre simple que qui. La même observation s'applique à quīvis. — Les nominatifs quīvis et quīlibet sont d'ailleurs de formation postérieure à celle de leurs cas obliques. On a pu dire dès l'origine hoc est cujus vis ou tibi libet (esse), hoc dabitur cui vis ou tibi libet (dari), credo esse hunc quem vis ou tibi libet (esse), mais il eût fallu dire amat ille quem vis ou ille quem tibi libet (amare), non pas amat qui vis ou qui tibi libet. Quivis et quilibet ont été créés par analogie pour compléter les autres cas, et alors qu'on n'avait plus une conscience claire de l'étymologie de ces derniers.

### CREDERE.

Les muettes dentales, en latin comme en grec, sont sujettes à se changer en des sifflantes à la fin d'une syllabe phonétique. Le grec a, par exemple, topes pour tôpes. Le latin a manifestus pour \*-fedtus de fendere, rostrum de rodere, fistula de findere, est de edo, potestas et egestas pour \*-enttas. Devant r l's issue de t se change en b comme l's primitive: salubris pour \*salusris, \*salut-ris \cdot. Devant une autre sonore l's issue de t tombe comme l's primitive en allongeant par compensation la voyelle précèdente: résmos puis rēmus = iperpos; ducēni pour \*ducesni, \*ducentni.

Cette dernière remarque explique la forme  $cr\bar{e}do$ , qui est l'équivalent de l'indien crad  $dadh\bar{a}mi$ .  $Cr\bar{e}do$  est pour \* $cr\bar{e}s$  do ou \* $cr\bar{e}z$  do, qui est pour \* $cr\bar{e}d$  do. Le substantif cred est, comme l'a reconnu M. J. Darmesteter, un doublet de cor(d).

1. A l'époque de l'assibilation la coupe des syllabes était \*salui-ris, non \*salu tris. Le t initial de syllabe ne s'assibile pas.

LOUIS HAVET.

### TABLE DES MATIÈRES

#### DU SECOND FASCICULE

J.	DARMESTETER. Cabires, Benê Elohîm et Dioscures p.	89
A.	BERGAIGNE. Quelques observations sur les figures de rhétorique dans le Rig-Veda	96
M.	Bréal. Contributions à la connaissance du dialecte osque.	138
E.	Egger. Ἰσθμός	146
L.	HAVET. Is, ea, id	146
<b>C.</b>	Jorer. Essai sur le patois normand du Bessin. Dictionnaire étymologique (suite)	147
L.	HAVET. Caulae, colum, coleus	184

# CONTENU DES FASCICULES DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ PARUS JUSQU'A CE JOUR

### TOME I.

- ler fascicule. Table des matières du premier volume: Statuts, règlement, liste des membres au 31 décembre 1867. Egger, de l'état actuel de la langue grecque et des réformes qu'elle subit. Meunier, de quelques anomalies que présente la déclinaison de certains pronums latins. D'Arbois de Jubainville, étude sur le verbe auxiliaire breton Knout « avoir ». Bréal, les progrès de la grammaire comparée. G. Paris, Vapidus « fade ». Mowat, les noms propres latins en atius.
- 2º fascicule. Renan, sor les formes du verbe sémitique. Thurot, observations sur la signification des radicaux temporels en groc. Gaussin, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. D'Arbois de Jubainville, etude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. Meyer, phonétique provençale o. Bréal, les doublets latins. Mowut, de la deformation dans les noms propres. G. Paris, Gens, Giens.
- 3º fascicule. Bréal, le thème pronominal da. Ploix, étude de mythologie latine. Les dieux qui proviennent de la racine Div. Thurot, observations sur la place de la négation non en latin. Meyer, phonétique française an et en toniques. Robiou, recherches sur l'étymologie du mot Thalassio. Bréal, Necessum, 'Ανάγκη. G. Paris, étymologies françaises. Bouvreuil; Cahier; Caserne; à l'envi; Lormier; Moise.
- 4º fascicule. Mowat, les noms familiers chez les Romains, Baudry, sur le mot Προμηθεύς Baily, de la diphtongue ει substituée au redoublement dans les cinq parfaits grecs εἴληφα, (συν)εῖλοχα, εἴληχα, εἴρηκα, εἴμαρμαι. D'Arbois de Jubainville, étude sur le thème νέκλα dans la langue franque de l'époque mérovingienne. Brachet, Dictionnaire des doublets de la langue française. Supplément. G. Paris, le petit Poucet. Bréal, l'adverbe ani en sanscrit. Du même, Claudo. Meunier, Καξάλλης et ses descendants, Paras, Πέρπερος Perperus. Pejor. Pessimus. Reciprocus. Recuperare. Proximus. Baudry. Singultus. Goldschmidt, Chromu, srâma, Yuvâku. D'Arbois de Jubainville, au = a en latin. L'i consonne et le j français. Brachet, dans quelles conditions les voyelles latines e, i deviennent-elles a dans les langues romanes? Fournier, sur l'étymologie du mot orange.

# CABIRES, BENÊ ELOHÎM ET DIOSCURES.

ESSAI SUR LES TRADUCTIONS MYTHIQUES.

I

La mythologie comparée ne date pas d'hier: elle est née, à tout le moins dans le monde sémito-hellénique d'où sort la civilisation moderne, du jour où deux religions se sont rencontrées: seulement, au lieu d'être une science historique, elle a été tout d'abord un des éléments mêmes de la religion et un principe actif de mythologie. On a supposé instinctivement l'identité des dieux en présence; la matière du divin étant une et partout la même, les formes différentes qu'elle se trouvait avoir revêtues ici ou là devaient cacher un seul et même être.

Il est inutile de rappeler comment Hérodote, César, Tacite ont retrouvé tour à tour les dieux de la Grèce ou de Rome en Égypte, en Gaule, en Germanie, et comment les dieux de Rome se sont tous reconnus dans ceux de la Grèce. De là, çà et là, quelques assimilations qui ont été ratifiées par la mythologie comparée des temps modernes (Zeus et Jupiter), mais le plus souvent erronées, même quand il s'agit de religions issues de la même souche (Athéné et Minerve; Héra et Junon, etc.): mais ces assimilations ne restent jamais à l'état de constatations théoriques; elles amènent des assimilations pratiques, la science refait la religion, elle fond les cultes et les symboles; de là le Syncrétisme, qui, après s'être exercé sur tels individus divins, finit par fondre en un seul tous les dieux, tous les cultes et toutes les croyances.

Ces assimilations reposent tantôt sur une ressemblance de fonc-

tion ou d'attribut, tantôt sur une ressemblance de nom.

Empruntons quelques exemples au syncrétisme phénico-hellénique, celui où les faits sont le plus sûrs et le plus précis, puisque les équations nous sont fournies, écrites en toutes lettres, dans les bilingues votives et dans les Commentaires de Philon.

Assimilation de El, אל "Dieu", le dieu suprême de la cosmogonie phénicienne (et de toute cosmogonie sémitique), avec Kpó-

# CABIRES, BENÊ ELOHÎM ET DIOSCURES.

ESSAI SUR LES TRADUCTIONS MYTHIQUES.

I

La mythologie comparée ne date pas d'hier: elle est née, à tout le moins dans le monde sémito-hellénique d'où sort la civilisation moderne, du jour où deux religions se sont rencontrées: seulement, au lieu d'être une science historique, elle a été tout d'abord un des éléments mêmes de la religion et un principe actif de mythologie. On a supposé instinctivement l'identité des dieux en présence; la matière du divin étant une et partout la même, les formes différentes qu'elle se trouvait avoir revêtues ici ou là devaient cacher un seul et même être.

Il est inutile de rappeler comment Hérodote, César, Tacite ont retrouvé tour à tour les dieux de la Grèce ou de Rome en Égypte, en Gaule, en Germanie, et comment les dieux de Rome se sont tous reconnus dans ceux de la Grèce. De là, çà et là, quelques assimilations qui ont été ratifiées par la mythologie comparée des temps modernes (Zeus et Jupiter), mais le plus souvent erronées, même quand il s'agit de religions issues de la même souche (Athéné et Minerve; Héra et Junon, etc.): mais ces assimilations ne restent jamais à l'état de constatations théoriques; elles amènent des assimilations pratiques, la science refait la religion, elle fond les cultes et les symboles; de là le Syncrétisme, qui, après s'être exercé sur tels individus divins, finit par fondre en un seul tous les dieux, tous les cultes et toutes les croyances.

Ces assimilations reposent tantôt sur une ressemblance de fonction ou d'attribut, tantôt sur une ressemblance de nom.

Empruntons quelques exemples au syncrétisme phénico-hellénique, celui où les faits sont le plus sûrs et le plus précis, puisque les équations nous sont fournies, écrites en toutes lettres, dans les bilingues votives et dans les Commentaires de Philon.

Assimilation de El, אל "Dieu", le dieu suprême de la cosmogonie phénicienne (et de toute cosmogonie sémitique), avec Kpóvos 1; raison probable : tous deux sont dieux pères et sont remplacés par leur fils.

Assimilation d'Eshmun et d'Aσκληπίος 2: tous deux dieux gué-

risseurs.

Assimilation de Tanath (πιπ) et d'Àρτεμίς<sup>3</sup>: toutes deux déesses lunaires et portant le croissant.

Assimilation d'Astarté et d'Aφροδίτη: toutes deux déesses de

la volupté 4.

Assimilation d'Anath «force de vie» et d'Àθήνη<sup>5</sup>: peut-être assonance des noms<sup>6</sup>; plus probablement caractère guerrier et victorieux, commun aux deux déesses<sup>7</sup>.

Il peut se présenter des cas où les dieux seront assimilés en vertu des significations pareilles de leurs noms. Il y aura équivalence par traduction. Je crois trouver un exemple de ce cas dans l'assimilation des Cabires aux Dioscures.

## II

Les Cabires, dans la mythologie grecque, sont les divinités mystérieuses de Lemnos et de Samothrace. Leur nombre varie : de quatre, selon les uns, ou de trois, ou de deux <sup>8</sup>; selon Phérécyde et Akousilaos, ils sont au nombre de trois et ont trois sœurs, les Nymphes Cabirides <sup>9</sup>.

¹ Κρόνος, όν οἱ Φοίνικες ਜλ προσαγορεύουσιν (Phil. Byb. \$ 4, éd. Didot); Ο Ηλος, τοῦτ ἐσ'ὶν ὁ Κρόνος (ibid. \$ 22); Οἱ δὲ σύμμαχοι Ηλου τοῦ Κρόνου

Ελοείμ ἐπεκλήθησαν (ibid. \$ 18).

- <sup>2</sup> Ασκληπίφ Μήρρη (Æscolapio Merre): ΠΠΝΟ ΙΟΝΉ. Trilingue de Sardaigne (vers l'an 180 avant notre ère [Ritschl, Rhein. Mus. 1864, sqq.]); cf. Damascius, Isidori Vita, \$ 302: Θ Εσμουνος, δυ Ασκληπίου έρμηνεύουσιν, et Phil. Byb. \$ 11.
  - <sup>3</sup> לעברתנת: APTEMIΔΩΡΟΣ, Atheniensis, 1. 4 אברעשתרת: ΑΦΡΟΔΙΣΙΟΣ, Atheniensis, 6.

ים בו חים: ΑΘΗΝΑΙ ΣΩΤΕΙΡΑ, bilingue de Larnax Lapithou.

Voir Clermont-Ganneau, Coupe de Palestrina, Journal asiatique, 1878,

<sup>7</sup> Anath est la forme sémitique de Níxn, qui est invoquée avec elle dans l'inscription; elle est parèdre de Reshef Khetz, dieu de l'éclair et de la victoire (de Vogué, Mélanges d'épigraphie sémitique): de là suit l'identité de Reshef avec l'Anam-

mélek des Separvaites (Rois, 11, 17, 31), le parèdre théorique d'Anath.

\* Les quatre Cabires sont Aξίερος qui est Δημήτηρ, Αξιοχέρσα qui est Περσεφόνη, Αξιόχερσος qui est Αιδης; le quatrième est Κάσμιλος qui est Ερμῆς (Schol. ad Apollon. I, 917). — M. Bréal rapproche ingénieusement de l'énigmatique -κερσος, le nom divin Çerfius (Tables Eugub. 1b, 4, VIa, 45), latin Cerrus, dieu (d'où cerritus, possédé), lesquels se concilient en un primitif Cersus = -κερσ-ος; au même type se ramènerait le nom de Ceres (communication faite à la séance du 7 juillet 1879; cf. Bréal, Tables Eugub. 159). Pour les trois Cabires, voir la note suivante. Les deux Cabires sont, le plus ancien Zεύς, le plus jeune Διόνυσος.

ື Αχουσίλαος δ' ὁ Αργεῖος έχ Καβειροῦς χαὶ Ηφαίσ Του Κάμιλλον λέγει, τοῦ δὲ

Dans la mythologie phénicienne, ils sont au nombre de sept; ce sont les sept fils de Sydyk: «Sydyk, dit Sanchoniathon, eut sept fils, ceux qu'on appelle les *Cabires* ou *Dioscures*; puis il eut d'une Titanide un huitième fils, Asklepios ou Esmun<sup>1</sup>.»

Comment les deux Dioscures ont-ils été assimilés aux sept Cabires 2?

Sydyk (Sadiq) signifie «le Juste<sup>3</sup>", épithète fréquente du Dieu suprême dans la Bible, et il est lui-même identique au dieu suprême de la cosmogonie phénicienne, El: en effet, la même légende, en termes différents, mais synonymes, est racontée d'El-Kronos:

«Kronos eut d'Astarté sept filles, les Titanides ou Artémides, et il eut de Rhéa, sœur d'Astarté, sept fils, dont le plus jeune fut divinisé dès sa naissance 4. »

Ainsi, d'une part, sept fils, dont le plus jeune divinisé, c'està-dire, étant données les habitudes du langage mythique, sept fils dont le plus jeune est un dieu suprême et le doublet de son père; d'autre part, sept fils, puis un autre qui fait bande à part et qui se trouve être Eshmun, c'est-à-dire une des formes phéniciennes du Dieu suprême, un Adon<sup>5</sup>; il est aisé de reconnaître des deux parts la formule d'un seul et même fait, la conciliation de l'existence de sept dieux avec la nécessité d'un dieu suprême : ces sept dieux, probablement sortis du culte planétaire <sup>6</sup>, sont ramenés à l'unité, soit par l'élévation au rang suprême de l'un d'entre eux qui, au point de vue naturaliste, est le soleil, soit par la création d'un huitième dieu? De la synonymie des deux for-

τρεῖς Καβείρους, οἶς Νύμφας Καβειρίδας. Φερεχύδης δ' ἐξ Απόλλωνος καὶ ዮητίας Κύρβαντας ἐννέα: οἰκῆσαι δ' αὐτοὺς ἐν Σαμοθράκη: ἐκ δὲ Καβείρους τῆς Πρωτέως καὶ ἡφαίστου Καβείρους τρεῖς καὶ Νύμφας τρεῖς Καβειρίδας (Strab. x, 21, éd. Didot).

- ¹ Εκ δὲ τοῦ Συδύκ Διόσκουροι ἡ Καβειροὶ ἡ Κορύβαντες ἡ Σαμοθρᾶκες.... Συδύκφ δὲ, τῷ λεγομένφ δικαίφ, μία τῶν Τιτανίδων συνελθοῦσα γεννᾶ τὸν Ασκληπίου (Phil. Byb. \$ 1 1). Σαδύκφ γὰρ ἐγένοντο παῖδες, οῦς Διοσκούρους ἐρμηνεύουσι καὶ Καβείρους. Ογδοος δὲ ἐγένετο ἐπὶ τούτοις ὁ Εσμουνος, ὃν Ασκληπίου ἐρμηνεύουσιν (Damasc. Isid. Vita, \$ 302).
  - <sup>2</sup> Cf. Eckhel, Doctrina vet. numm. III, 374 seq.

ים בין : Συδύκ, τούτεσ ו... δικαῖον. (Phil. Byb. \$ 21). Cf. note 1.

Κρόνω δὲ ἐγένοντο ἀπὸ Ασθάρτης Θυγατέρες ἐπθὰ Τιτανίδες ἡ Αρτέμιδες. Καὶ πάλιν τῷ αὐτῷ γίνονται ἀπὸ Ρέας παῖδες ἐπθὰ, ὧν ὁ νεώτατος ἄμα τῷ γενέσει ἀΦιερώθη. (Phil. S. 20).

ילאדן לאשטן. Voir plus haut, p. 90, n. 2. Cf. Citienses, 40 et 41 (Journ. asiat. 1867, II, 119); cf. le nom propre אשטנאדן «Ashmun est Adon» (Idalion V).

- <sup>6</sup> Dédoublement du Cabire unique, du Dieu Un, de El Cabir (אל כביר, Job, xxxvi, 5); fixés à sept, soit par le nombre des planètes (cf. la note suivante), soit par la vertu sacrée du nombre sept, quelles que soient l'origine et la signification de cette vertu.
- 7 Dans une conception plus abstraite, le huitième dieu est l'ordre des sept autres : tel est le système du platonicien Xénocrate de Chalcédoine, lequel semble

mules suit l'équivalence de Sydyk avec El et celle des fils de l'un avec les fils de l'autre.

Autre preuve que les huit fils d'El sont bien identiques aux

sept fils de Sydyk et, par suite, sont les Cabires:

Dans la mythologie sémitique, tout dieu a sa déesse : les Cabires supposent des Cabirides; en fait, ils en ont en Grèce; aux trois Cabires d'Akousilaos et de Phérécyde répondent les trois

Nymphes Cabirides 1.

Or El, outre ses sept fils, eut sept filles, les Titanides ou Artémides. On les nomme Artémides parce qu'elles sont des dédoublements de la déesse une, dont un nom grec est Αρτεμίς: d'où vient leur autre nom de Titanides? Selon M. Clermont-Ganneau, d'une assonance avec le nom de Tanit (Tanath), la déesse de Carthage, et une des formes d'Astarté<sup>2</sup>; je crains que ce ne soit abuser de l'assonance : Titanide est simplement le féminin de Titan; si les sept filles de El sont nommées Titanides, c'est apparemment que leurs sept frères, les sept fils innommés de El, se seront appelés *Ti*tans. Or les sept fils de Sydyk, les Cabires, ont, en effet, été assimilés aux Titans : Káceipoi · Titaves, dit le Lexique de Photius. Les Cabires ont été tout naturellement assimilés aux Titans, parce que leur nom signifie «les Forts, les Grands 3», Kabîrûn, כביר, ביג, et les Cabires sont identiques aux Titans par voie de traduction mythique. Or les sept filles de El étant des Titanides, c'est-à-dire des Cabirides, les sept fils de El doivent être des Titans, c'est-àdire des Cabires.

Nous pouvons à présent aborder la question principale: Comment les sept Cabires phéniciens ont pu être assimilés aux deux Dioscures de la Grèce. Ils sont devenus des Dioscures pour la même raison qu'ils sont devenus des Titans et que les Cabirides sont devenues des Titanides. Τιτᾶνες est la traduction de leur nom; Διόσχουροι = Διὸς-χοῦροι « fils de Zeus », est la traduction d'un autre nom; ou mieux, Τιτᾶνες est la traduction de leur épithète,

bien d'origine orientale: ἔπ/α μὲν Θεούς εἶναι τούς πλανήτας, ὀγδοον δὲ τὸν ἐκ αὐτῶν συνεσίῶτα κόσμον (Clément d'Alex. Protrept. V, 66); cf. Ciceron, De Natura deorum, I, 13: (Xenocrates) «Deos octo esse dicit: quinque eos qui in stellis vagis nominantur: unum qui ex omnibus sideribus, quæ infima cœlo sunt, ex dispersis quasi membris simplex sit putandus Deus: septimum, Solem adjunxit: octavumque, Lunam.» Cf. Movers, Les Phéniciens, I, 528.

Comparer pour le procédé les formules de l'Avesta qui montrent les sept Amshaspands créés par Ormazd, bien qu'Ormazd soit, en réalité, l'un des sept Amshaspands, et, dans les Védas, le huitième fils d'Aditi, Mârttanda qui renaît et remeurt, tandis que ses sept frères, les sept Adityas, resteut invisibles chez la race des dieux. (Voir J. Darmesteter, Ormazd et Ahriman, \$\$ 41, 57.)

<sup>1</sup> Vide supra, p. 90, note 9.

<sup>2</sup> Coupe de Palestrina, Journal asiat. 1878, I, 500.

3 Au propre et au figuré; primitivement au propre : کبیځ « grand de corps» [ titanesque ].

### III

Si les sept Cabires ont été assimilés aux deux Dioscures par la vertu de leur nom, si les Cabires s'appelaient et étaient «les fils de Dieu», il s'en suivra une conséquence inattendue, c'est que la mythologie biblique connaît les Cabires et peut nous apprendre sur leur compte des détails inédits que l'on chercherait en vain chez Sanchoniathon et chez les Grecs : ce sont les בני אלהים de la Genèse :

- «vi, 1. Et il arriva que l'homme commença à se multiplier sur la face de la terre et des filles lui naquirent.
- «2. Et les Fils de Dieu virent que les filles de l'homme étaient belles et ils prirent pour femmes parmi elles toutes celles qui leur plurent.
- «3. Et Jehovah dit: «Mon esprit n'ira pas se fixer à jamais «dans l'homme, car lui n'est que chair, et ses jours seront cent «vingt années.»
- « 4. Et furent sur la terre les Nesilim au temps que les Fils de Dieu se furent approchés des silles de l'homme et qu'elles eurent enfanté d'eux; et ils continuèrent après; ce sont les Gibborîm (héros, géants) du vieux temps, la race sameuse.
- «5. Et Dieu vit que la perversité de l'homme était grande sur la terre et que toutes les pensées de son cœur n'étaient jamais que le mal, etc.»

Suit le récit du déluge.

Au lieu de «les Fils de Dieu virent que les filles de l'homme » nous traduirons, si les inductions précédentes sont justes : «Les Cabires virent que les filles de l'homme étaient belles et ils prirent pour femmes parmi elles toutes celles qui leur plurent. » La Bible ici complète Sanchoniathon.

L'on ne voit pas clairement dans la Bible si les Nesslim et les Gibborim sont la race née des sils de Dieu avec les silles de l'homme et si la colère de Dieu (Yehovah, non Élohim) est amenée, directement ou indirectement, par cette union, si le déluge est un

L'on aurait directement ce nom de Bené El donné aux Cabires si l'on attribue aux Cabires le nom des monnaies de Cossura, qui serait DI N « l'île des fils » [selon Movers (Phéniciens, II, 11, 162), « des fils de Sadiq »; il serait plus simple de sous-entendre « de El », El étant un nom général, plus facilement sous-entendu; cf. les Benoth adorées à Babylone, probablement des Benoth Élohîm (Rois, II, xv11, 30)]; mais la lecture est douteuse; il faut lire probablement DIN (de Saulcy, Mém. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, XV, 11, 181), et rien ne prouve qu'il y ait allusion aux Cabires.

incident du même drame ou si ce sont là des fragments de mythes différents et sans lien de dépendance les uns entre les autres. Nous ne retiendrons qu'un seul fait : l'union des Benê-Élohîm, c'est-àdire des Cabires, avec les filles des hommes, et, à défaut de renseignement biblique sur le dénouement du drame, adressons-nous à d'autres sources. Allons à l'île sainte des Cabires, à Lemnos.

### IV

Les Cabires, dit Photius, furent chassés de Lemnos par le crime des Lemniades<sup>1</sup>. Les femmes de Lemnos, délaissées par leurs maris pour leurs prisonnières thraces, les avaient égorgés.

Ces Cabires, qui disparaissent par la mort des Lemniens, n'ontils point l'air d'être les victimes mêmes? De sorte que le mythe biblique, ou plus correctement le mythe sémitique, porté à Lemnos par les colons ou les marchands phéniciens, se restituerait, grâce aux récits grecs, de la façon suivante : «Les Fils de Dieu (les Cabires, les בנות אלהים) virent que les filles de l'homme étaient belles et délaissèrent pour eux les Filles de Dieu (les Cabirdes); les Filles de Dieu les égorgèrent.»

Réduisons le mythe au singulier: un dieu tué par la jalousie d'une déesse. Mais la mort du dieu dans la mythologie sémitique est toujours une mort-renaissance; car c'est la mort de l'année qui recommence, du soleil qui revient, d'Adonis qui ressuscite, d'Hercule-Melkart qui ressort vivant de son bûcher. Or, les fêtes expiatoires célébrées annuellement à Lemnos, en souvenir du crime des Lemniennes, nous reportent précisément à un mythe de cet ordre. Chaque année, sans nul doute à l'anniversaire fictif du meurtre, époque où les femmes se séparaient de leurs maris 3, tous les feux de l'île devaient s'éteindre, et, après neuf jours de rites expiatoires en l'honneur des dieux infernaux, une théorie rapportait un feu pur du foyer sacré de Délos, tous les foyers se

rallumaient, et l'on disait que c'était le commencement d'une vie nou-

velle 4. Le mythe du meurtre des Lemniens, interprété à la lumière

du culte 5, se ramène donc au vieux mythe sémitique de la mort

annuelle, suivie de renaissance annuelle, le destin de la flamme,

de la lumière, du feu du monde qui chaque année s'éteint et se

rallume. La mort des Lemniens est une variante de la mort

Κάβειροι δαίμονες ἐκ Λήμνου διὰ τὸ τόλμημα τῶν γυναικῶν μετενεχθέντες.
 L'on en peut dire, comme du cratère d'Achille, venu de Sidon à Lemnos:
 Φοίνικες δ' άγον ἀνδρες ἐπ' ἡεροειδέα πόντον,
 Σ7ῆσαν δ' ἐν λιμένεσσι, Θόαντι δὲ δῶρον ἔδωκαν.
 (Il. XXIII, 744.)

<sup>3</sup> Schol. ad Apollon. I, 615.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Καίνοῦ τοὐνθεῦτεν βίου Φασίν ἄρχεσθω. (Philost. Heroica, XX, 24, éd. Didot.)
<sup>5</sup> Cf. Ormazd et Ahriman, p. 147, note 3.

d'Adonis. Dans le mythe vulgaire, Adonis est tué par la jalousie du dieu: nous avons dans le mythe de Lemnos, réduit à ses éléments essentiels, un mythe d'Adonis frappé par la jalousie, non plus d'un rival, mais de son amante divine; le Cabire est frappé par la Cabiride jalouse; mais il meurt pour renaître, une vie nouvelle recommence et le feu de Lemnos se rallume.

Ce mythe d'un Cabire mourant et renaissant, et mourant par l'amour d'une déesse, dont nous n'avons jusqu'ici qu'induit l'existence du' récit biblique, nous en avons l'existence attestée pour le Cabire par excellence, pour Eshmun Asklepios, et cela dans le centre phénicien du culte des Cabires, Béryte<sup>1</sup>. Il se présente, il est vrai, sous forme secondaire et avec des traits empruntés au mythe d'Attys: «Esmun<sup>2</sup>, raconte Damascius, était très beau jeune homme. La mère des dieux, Astronoé, l'ayant rencontré à la chasse, voulut son amour : il s'enfuit, se mutila et mourut; la déesse le réveilla de la mort par la chaleur qui donne la vie et pour cela le nomma Esmun et lui donna place parmi les dieux.»

Comme l'Adonis sémitique meurt tué, et non mutilé, il est possible que l'intrusion du mythe d'Attys soit simplement dû au fait que, dans le mythe primitif, le dénouement aurait été motivé autrement que dans la version vulgaire, c'est-à-dire par le dédain du dieu, comme dans Attys, ce qui aurait amené l'assimilation dans le reste. Quoi qu'il en soit, l'induction que l'union des Benê Élohîm avec les filles des hommes se terminait par la vengeance des Benoth Élohîm, suivie plus tard de la renaissance des victimes, cette induction gagne un certain degré de vraisemblance par l'existence d'un mythe analogue portant sur l'un d'entre eux.

Nous résumerons comme il suit nos conclusions:

1° Les Cabires ont été assimilés aux Dioscures parce qu'ils s'appelaient les «Fils de Dieu»;

2° La Bible connaît les Cabires; ce sont les בני אלהים;

3° Le conte grec du massacre de Lemnos est une forme secondaire d'un mythe phénicien, appartenant au cycle d'Adonis, et dont les premiers mots sont restés dans le chapitre vi, verset 2, de la Genèse.

### James DARMESTETER.

1 (Κρόνος δίδωσι) βηρυτὸν Ποσειδῶνι καὶ Καβείροις (Phil. Byb. 25); cf. Damasc. Isid. Vita, 312.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Οὖτος κάλλισίος ὧν Θέαν καὶ νεανίας ἰδεῖν ἀξιάγασίος, ἐρώμενος γέγονεν, ὡς Φησιν ὁ μῦθος, Ασίρονόης Θεοῦ Φοινίσσης, μητρὸς Θεῶν. Εἰωθώς τε κυνηγετεῖν ἐν ταῖς δὲ ταῖς νάπαις, ἐπειδὴ ἐθεάσατο τὴν Θεὸν αὐτὸν ἐκκυνηγετοῦσαν καὶ Φεύγοντα ἐπιδιώκουσαν καὶ ἤδη καταληψομένην, ἀποτέμνει πελέκει τὴν αὐτὸς αὐτοῦ παιδοσπόρον Φύσιν. Ἡ δὲ τῷ πάθει περιαλγήσασα καὶ Παιῶνα καλέσασα τὸν νεανίσκον τῆ τε ζωογόνῳ Θέρμη ἀναζωπύρησασα Θεὸν ἐποίησεν (Damasc. 302).

## QUELQUES OBSERVATIONS

SUR

# LES FIGURES DE RHÉTORIQUE

DANS LE RIG-VEDA.

Cet article n'aura qu'un rapport indirect avec les travaux ordinaires de la Société de linguistique. Mais je n'y entreprends pas pourtant, comme le titre pourrait le donner à entendre, une étude purement littéraire qu'on s'étonnerait à bon droit de trouver dans nos Mémoires. Les faits sur lesquels je veux attirer l'attention intéressent la philologie, et en particulier la lexicographie védique.

La rhétorique védique est en effet une rhétorique bizarre qui paraît avoir effarouché jusqu'à ce jour les interprètes les plus autorisés du Rig-Veda. Plutôt que d'y conformer leurs traductions, ils ont, pour éviter l'étrangeté des figures et surtout la cacophonie des métaphores discordantes, recouru un peu à tous les moyens. Quand l'effacement des images ou même la substitution pure et simple des termes propres aux termes figurés ne leur a pas suffi, ils n'ont pas reculé toujours devant des violences plus graves à faire au lexique.

Toutesois, je reconnaîtrai volontiers que les deux savants qui ont donné récemment des traductions complètes du Rig-Veda n'ont pas cédé dans une égale mesure à la répugnance que la rhétorique en question doit en esset inspirer à notre goût moderne. Dans bien des cas où M. Grassmann a reculé devant la hardiesse ou l'incohérence des sigures védiques, M. Ludwig la tenu bon. Cependant le courage sui a manqué, à lui aussi, plus

La traduction de M. Ludwig est en général une œuvre fort estimable, très supérieure pour l'exactitude à celle de M. Grassmann, mais qui ne deviendra parfaitement intelligible qu'à l'aide du commentaire dont elle doit être suivie. Quant à M. Grassmann, il avait assurément, par la publication de son dictionnaire, rendu un service signalé aux philologues védistes. Mais il a aggravé dans sa traduction des défauts d'interprétation déjà sensibles dans ce premier travail.

d'une fois. J'en ai montré déjà davantage 1. Mes traductions ont paru assez rébarbatives à un critique sérieux 2 pour lui arracher cette boutade: «En somme, j'avoue que j'aime mieux me tromper avec Roth et Grassmann que de comprendre le Veda avec M. Bergaigne.» Je serai plus hardi encore aujourd'hui. Non content d'avoir tenu tête au monstre toutes les fois qu'il s'est présenté à moi au détour d'un vers, je vais lui donner la chasse à travers le recueil entier. J'espère montrer que cette « extrême dureté d'expression 3 » à laquelle aboutissent souvent mes interprétations, n'est pas seulement tolérée, mais qu'elle est recommandée par la rhétorique védique, en d'autres termes, que les auteurs des hymnes ne sont jamais plus satisfaits d'eux-mêmes que lorsqu'ils ont assemblé des expressions qui « hurlent d'effroi de se voir accouplées ».

#### HARDIESSE DES COMPARAISONS.

La hardiesse des comparaisons védiques est bien connue. Aucun des procédés d'interprétation que je veux critiquer ici n'a pu voiler entièrement ce trait caractéristique de la poésie des *Rishis*. La traduction la plus effacée, l'interprétation la plus volontairement incolore, celle de M. Grassmann par exemple, fourmille encore d'images bizarres. Un petit nombre d'exemples suffira.

En voici un dont l'étrangeté a du moins une certaine saveur poétique. Les chevaux d'Indra sont comparés aux ailes qui portent un aigle 4, VIII, xxxiv, 9. L'attelage des Açvins étant souvent composé d'oiseaux, ce sont, par une figure peut-être plus singulière encore, ces oiseaux qui deviennent leurs ailes, quand ils sont eux-mêmes comparés à des aigles, V, Lxxiv, 9. Pourquoi donc M. Grassmann, qui avait rendu assez fidèlement ces formules, efface-t-il la même figure au vers VI, xLvII, 31, dans une traduction plus conforme à notre propre goût qu'au texte qu'il interprète? Ce texte, en effet, ne dit pas simplement que les guerriers «volent sur leurs chevaux», mais qu'ils prennent leurs «chevaux» pour «ailes».

Au vers X, clxxx, 2, Indra est comparé à un animal terrible. En même temps se présente au poète l'image du char à la roue acérée qui broie les ennemis, et la roue acérée du héros devient la mâchoire de l'animal: «Comme l'animal terrible, habitant de la montagne, qui se glisse lentement, tu es venu de la région la

La Religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, t. I.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> M. Pischel, Göttingische Anzeigen, 1879, p. 170.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> lbid.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Les Maruts, sur leur char traîné par des chevaux, sont aussi comparés à des aigles, VIII, xx, 10.

plus éloignée; aiguisant comme une mâchoire la jante acérée de ta roue, o Indra, broie les ennemis, chasse les malfaiteurs.»

Les comparaisons suivantes sont plus bizarres encore. Le poète, avec son hymne, tourne Indra (pour le faire rouler vers lui) comme le charpentier tourne une roue, VII, xxxII, 20. Les chantres posent leur désir sur Indra comme un pied dans un char (pour qu'il les mène au but), VII, xxXII, 2. La prière est comparée à une sangle qui serre Indra et Soma comme deux chevaux, VII, civ, 6. On remplit Indra de chants, comme une étable de vaches, VIII, xxIV, 6. Nous aurons à revenir plus d'une fois sur l'assimilation des chants à des vaches. Tout le monde sait d'ailleurs quel rôle important joue la vache dans la phraséologie védique. Le dieu bienfaisant par excellence, Indra, est comparé à une vache qui se laisse traire, VIII, LXXXII, 3; Vâl. IV, 4. Celui qui réunit les principaux attributs de la Providence, et qui en particulier observe les fautes les plus secrètes, Varuna, garde les pensées des hommes comme des vaches, VIII, xII, 1.

Je pourrais continuer longtemps ainsi. Les sucs du Soma, quand ils ont été ingurgités, se battent dans le cœur comme des hommes ivres, VIII, 11, 12<sup>2</sup>. Lorsque Indra s'en abreuve, l'auteur de l'hymne X, xLIII, les compare, non seulement à des rivières qui remplissent un étang (vers 7), mais à des oiseaux qui vont percher dans un arbre épais (vers 4). Les simples qui guérissent un malade sont comparés à des cavales victorieuses qui font franchir la maladia. Y royun 2

la maladie, X, xcvII, 3.

Mais ce qui est quelquesois plus curieux que l'étrangeté du texte lui-même, c'est l'expédient auquel les interprètes ont recours pour y échapper. Indra « porte sa puissance comme un crochet», X, cxxxiv, 6, sans doute pour tirer à lui la branche de l'arbre céleste, ibid. Qui pouvait s'attendre à voir MM. Ludwig et Grassmann recourir à un mot çakti « lance » dont il n'y a pas trace dans les textes védiques 3, pour aboutir à l'idée, d'ailleurs non moins bizarre, d'un dieu portant sa lance comme un crochet?

#### COMPARAISONS RETOURNÉES.

Il y a plus d'une comparaison dont les termes occupent la place inverse de celle qui nous semblerait leur appartenir naturellement. Ainsi, la comparaison des rivières à des chevaux qui courent ne nous étonnerait pas. La comparaison des chevaux à des ri-

¹ sṛiká. Ce sens me paraît justifié par l'analogie de sṛikva, sṛikvan «coin de la houche» (dans la langue classique), et par la comparaison du second emploi de sṛiká, au vers I, xxxII, 12, avec celui du mot hánu, au vers IV, xvIII, 9.

La seconde comparaison contenue dans le même vers est plus obscure.
Au vers II, xxxix, 7, M. Ludwig donne l'interprétation vraie.

vières, VI, xLvI, 14, nous paraît plus étrange. La chose s'explique pourtant. Les rivières, comme les eaux en général, jouent un si grand rôle dans la phraséologie védique!

Le bruit de la pierre du pressoir est souvent comparé au chant du prêtre. Inversement, nous lisons au vers V, xxxv1, 4, que le

«chantre» élève la voix «comme la pierre».

La comparaison des prières à des attelages est extrêmement fréquente. Les prières deviennent ainsi, en quelque sorte, le type des attelages, et un poète compare les attelages des dieux aux prières: « Quand attelleras-tu tes attelages comme des prières? » VI., xxxv, 3. La place de la particule comparative ná ne permet pas d'autre interprétation. Cela n'empêche pas M. Grassmann de traduire: « Quand attelleras-tu les prières comme des chevaux? »

La parole sacrée est toute-puissante sur le ciel. On comprendrait donc que son pouvoir fût comparé à celui des dieux. Il n'appartenait qu'aux poètes védiques de dire d'un dieu, d'Indra, qu'il est «puissant comme la parole», VIII, xlvi, 14. Mais ce n'était pas une raison pour leurs traducteurs de défigurer une formule parfaitement claire, par des interprétations aussi éloignées l'une de l'autre que du texte qu'elles prétendent expliquer.

Au vers I, cxxiv, 4, nous lisons que l'Aurore « a fait apparaître tout ce que les hommes désirent, comme Nodhas ». Ce passage a mis tous les interprètes à la torture, ou plutôt c'est le nom, pourtant bien inoffensif, de nodhás, qu'ils ont eux-mêmes torturé pour lui arracher un prétendu secret. Que le lecteur se rassure d'ailleurs! Je ne lui citerai que les conjectures des trois principaux interprètes. Le mot signifierait, selon M. Roth ², « marchand », et selon M. Grassmann, « jeune fille ». M. Ludwig, enfin, y voit deux mots différents ³, dont il tire un sens aussi étrange qu'aucun de ceux que je pourrai proposer ⁴. Il était beaucoup plus simple de garder le mot pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour le nom, connu par d'autres passages, d'un ancien sacrificateur. Les prêtres procurent tous les biens à ceux qui les emploient. Ils pourraient donc être comparés à l'Aurore qui apporte aux mortels le trésor de la lumière. Le poète n'a fait ici que renverser la comparaison.

<sup>4 &</sup>quot;Nicht wie ein Euter liesz sie (doch) Liebes sehen."



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Grassmann: «im wahren Sinne des Wortes kräftigen». Ludwig: «wie (meine) Rede (es vermag)». M. Ludwig, plus exact cette fois que M. Grassmann, n'interprète-t-il pas lui-même une formule analogue du vers X, L, 4, en ce sens qu'In: l'ra est «la prière par excellence»?

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Siebenzig Lieder des Rig-Veda, übersetzt von Geldner und Kaegi, p. 35 et 37, note 2.

³ ná et údhar.

#### COMPARAISONS DOUBLES.

Quelquefois aussi, les poètes védiques, dans leurs comparaisons, font, comme nous dirions, d'une pierre deux coups. Deux idées, souvent comparées à une troisième, sont comparées l'une à l'autre par l'intermédiaire d'une métaphore remplaçant les deux premières comparaisons. Celles-ci ont ainsi servi en quelque sorte de prémisses à une conclusion qui est la comparaison nouvelle.

Les exemples rendront la chose plus claire. Il en est deux que j'ai rapprochés déjà ailleurs 1. Les prières des différents hommes sont les branches d'un même arbre. Les faveurs que le dieu partage entre eux sont aussi des rameaux d'un même tronc. De là cette troisième comparaison qui résume les deux premières: «Les faveurs d'Indra se ramifient comme les prières, » VI, xLIV, 6. D'autre part, les prières sont des attelages qui amènent les dieux au sacrifice, ou qui portent l'homme au but qu'il poursuit. Mais les richesses qu'on s'approprie sont aussi des attelages qu'on dirige à son gré. Telle est l'origine de la formule : J'attelle les richesses des hommes comme mes prières, 7 VIII, xix, 33. Dans ces deux passages, M. Grassmann a, sans aucune raison, abandonné le vrai sens du mot víp « prière ». M. Ludwig paraît avoir compris l'une et l'autre formule; il a seulement le tort d'effacer la métaphore dans la seconde, et de rendre ainsi la comparaison peu intelligible,

Voici un nouvel exemple du même genre. La diffusion de la lumière est souvent comparée à l'épanchement d'un liquide. La composition de l'hymne est assimilée à la clarification du breuvage sacré. Les deux comparaisons sont réunies en une seule dans cette formule qui semble au premier abord dénuée de sens : "Agni, dont les flammes se clarifient comme les sons", X, 111, 5. Je renvoie à la traduction de M. Ludwig, et surtout à celle de M. Grassmann, le lecteur curieux de voir à combien d'hypothèses invraisemblables sur le sens des mots les plus clairs, les étrangetés de la rhétorique védique ont pu conduire les interprètes

les plus compétents.

Une double comparaison semble encore impliquée par la métaphore bizarre qui fait du beurre la langue des dieux 2, IV, LVIII, 1. La langue des dieux, ordinairement, est Agni, parce que c'est au

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> M. Grassmann traduit exactement, sans donner d'explication. M. Ludwig semble vouloir éviter, par une construction forcée, d'appliquer cette formule au beurre.



<sup>1</sup> Religion védique, I, p. v1 et v11, en note, et précédemment Revue critique, 1875, II, p. 373, note 3.

moyen du seu du sacrifice que les dieux dévorent l'offrande. Or le beurre peut être comparé au seu en ce sens que toutes les offrandes doivent être précédées et suivies d'une offrande de beurre qui semble envelopper l'offrande principale, et qui devient ainsi un nouvel intermédiaire entre cette offrande et le dieu auquel elle est destinée.

#### HARDIESSE DES MÉTAPHORES.

Nous avons constaté la hardiesse des comparaisons védiques. Quand ces comparaisons deviennent implicites et se réduisent à de simples métaphores, l'étrangeté peut plus aisément engendrer l'obscurité.

Les rayons du soleil sont assimilés à des chevaux. Il faut avoir cette idée présente à l'esprit pour comprendre la formule : «Les rayons du soleil le traînent, » I, L, 1. Les Maruts en secouant le ciel en font tomber des figues brillantes, V, Liv, 12. C'est que le ciel est quelquefois conçu comme un arbre, dont les trésors célestes, pluie ou lumière, sont les fruits.

On dit des morts brûlés sur le bûcher qu'ils sont «cuits 1». D'autre part, le soleil est un tamis aux fils brillants qui filtre la lumière comme le tamis du sacrifice filtre le Soma 2. Celui à qui ces idées seraient peu familières aurait peine à comprendre qu'au vers IX, LXXXIII, 1 et 2, les «cuits», qui peuvent seuls atteindre «le tamis aux fils brillants» où n'arrivent pas les «crus», représentent les morts allant habiter le soleil.

Pardonner les péchés, c'est, dans la langue védique comme dans la nôtre, les «délier». Mais les *Rishis* ne se contentent pas de cette métaphore. Ils comparent le pécheur à un veau, ou même à une vache «liée», IV, xII, 6. C'est ce qui explique cette prière: «Délivre-nous, ô Agni, de l'étable des dieux et de celle des mortels, » IV, xII, 5. L'allusion paraît avoir échappé à MM. Grassmann et Ludwig, qui donnent arbitrairement au mot *ūrvá* «étable» 3 le sens de «prison».

C'est certainement une figure gracieuse que celle qui fait de l'éclair un sourire du ciel. Encore faut-il savoir qu'elle est familière aux poètes védiques pour comprendre la comparaison d'Agni, le feu terrestre, avec le ciel «souriant à travers les nuages», II,

<sup>2</sup> *lbid.* p. 201.

<sup>1</sup> Religion védique, I, p. 79 et 80.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir, pour les autres emplois les plus curieux de ce mot, p. 106 et 113. Il n'est pas plus nécessaire d'en changer le sens aux vers III, 1, 14; IV, L, 2 (où M. Ludwig garde d'ailleurs le sens d'étable abandonné par M. Grassmann), ni au vers II, x111, 7, ni au vers VII, Lxxv1, 5, où les pères sont représentés réunis aux aurores dans leur métable.

ıv, 6, et surtout l'allusion 1 contenue dans cette formule: «Agni, qui fait le sourire de tous les sacrifices, » IV, vii, 3. Le «sourire » du sacrifice est l'éclair lui-même au vers VIII, exxviii, 6, le sacrifice dont il s'agit là étant le sacrifice céleste: «Lorsque tu es né, ô Indra, alors sont nés le sacrifice, l'hymne, le sourire.»

Indra, quand il s'enivre du breuvage sacré en compagnie de Vishnu, reçoit avec ce dieu l'appellation, à nos yeux assez irrévérente, de «cruche à Soma», VI, LXIX, 2 et 6. Une allusion à la même figure semble renfermée dans cette formule encore plus hardie: «Traire le Soma dans le ventre d'Indra,» IX, LXXII, 2. Ici M. Grassmann traduit exactement, et c'est M. Ludwig qui atténue l'image en substituant au terme figuré «traire» le terme propre «faire couler».

Nous avons vu déjà que le bruit des pierres du pressoir est considéré comme une prière. De là, les pierres qui parlent, V, xxxi, 12<sup>2</sup>. L'hymne X, xciv, consacré aux pierres du pressoir, commence ainsi: "Qu'elles parlent! Parlons aussi nous-mêmes! Parlez aux pierres qui parlent!" En ajoutant à cette figure une métonymie, c'est-à-dire en prenant la pierre pour le son qu'elle rend, on aboutit à la formule bizarre des vers X, lxiv, 15, et c, 8:

"La pierre est dite 3. "

L'assimilation de la prière à une offrande 4 est la clef d'une expression telle que l'mépanchement de l'hymne, VIII, 111, 4. On peut d'autant plus s'étonner que cette formule ait effarouché M. Grassmann 5, que ce savant traduit d'ailleurs exactement le vers VIII, xxxix, 3: «Ô Agni, je verse ces prières comme du beurre dans ta bouche, » et le vers II, xxvii, 1: «Je répands avec la cuiller en l'honneur des Âdityas ces chants dégouttants de beurre » 6.

Les poètes védiques ne se contentent pas de comparer la récitation de l'hymne au sacrifice de l'offrande dans le feu, ils en assimilent la composition à la préparation de l'offrande du Soma 7. La prière procurant d'ailleurs tous les biens, on pourra dire d'Agni, le poète par excellence, qu'il «clarifie un hymne très nourricier», VII, 1x, 2. MM. Ludwig et Grassmann se tirent à trop bon marché de la difficulté soulevée par ce passage en don-

<sup>2</sup> Et passim. Voir Religion védique, I, p. 281.

6 Cf. I, LxI, 5.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Elle échappe à M. Grassmann.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> M. Grassmann se tire d'affaire, comme il le fait souvent, en remplaçant l'expression figurée par le terme propre «résonne». M. Ludwig a recours à une construction qui semble bien forcée.

<sup>Religion védique, I, p. 283.
Il traduit «Sängers Ruf».</sup> 

<sup>7</sup> Religion védique, I, p. 283.

nant au substantis un sens qu'il n'a pas dans les hymnes vé-

diques, et au verbe<sup>2</sup> un sens de pure fantaisie.

Il est dit ailleurs, du même Agni, qu'il a clarifié l'hymne sur trois tamis, III, xxvi, 8. Quand ce dieu est conçu, non plus comme l'auteur, mais seulement comme l'inspirateur de la prière, les poètes deviennent les tamis sur lesquels il clarifie sa pensée 4, III, 1, 5. Les prières 5 elles-mêmes distillent une douce liqueur en passant par les poètes comme par des tamis, III, xxxi, 16. On dit aussi que les sages clarifient la parole sur un tamis tendu par où passent des milliers de gouttes, IX, LXXIII, 7. Apprendre les vers qui célèbrent Soma Pavamâna 6, c'est apprendre «le suc préparé par les Rishis», IX, LXVII, 31. Enfin la langue distille la douce liqueur du sacrifice 7, IX, LXXVI, 2, et à son extrémité est un tamis, IX, LXXIII, 9. Nous retrouverons plus bas 8 cette dernière conception combinée avec une figure différente.

"Tisser l'œuvre des chantres," X, LIII, 6, est une autre métaphore qui rappelle, par voie d'allusion, l'assimilation de la prière à une étoffe, à un vêtement que les chantres tissent pour les

dieux.

La prière est aussi conçue comme une arme, d'où la métaphore «aiguiser la prière», VIII, xlii, 3. L'arme de la prière est employée par les dieux mêmes. Si cette idée avait été présente à leur esprit, MM. Grassmann et Ludwig, malgré l'exemple de M. Roth, auraient compris qu'il n'y avait pas lieu d'abandonner o

<sup>1</sup> arká «sonne»; voir Religion védique, I, p. 279, en note.

² punānaḥ : Grassmann «flammend aufthat», Ludwig «rein darstellend».

<sup>3</sup> Encore arká, que M. Ludwig continue à traduire «soleil». Il s'expliquera plus tard sur les «trois purifications du soleil». M. Grassmann se tire immédiatement d'affaire en donnant au mot pautra «tamis», le sens de «Entflammer» (sic).

<sup>4</sup> La traduction de M. Ludwig « heilig darstellend seine geistige Krast durch die Reinigungsmittel der göttlichen Weisen» n'est pas très claire. M. Grassmann n'hésite pas à saire de kavibhih un simple adjectif. M. Ludwig en sait d'ailleurs

autant au vers III, xxxi, 16. Voir la note suivante.

Désignées par le mot dhánutrih, qui n'est employé qu'une autre fois, IX, xciii, 1, et comme épithète des prières. Mádhvah est un génitif partitif employé ici avec punānāh comme il l'est souvent avec le verbe pā «boire». Ce sont les prières qui mettent en mouvement (hinvanti ne peut avoir que le sens transitif) les eaux. MM. Grassmann et Ludwig ne se sont pas inquiétés de mettre d'accord leurs traductions de ce passage et du précédent.

<sup>6</sup> Et non les prières «qui se clarifient», comme je l'ai dit ailleurs (Religion védique, I, p. 283) par un lapsus consistant dans la confusion du dérivé pāva-

mant avec le participe présent de la racine pu.

Ou plus exactement «de la loi». Je ne crois pas que le génitif ritásya doive être construit avec jihvá, comme le font MM. Grassmann et Ludwig, et encore moins que la langue en question puisse être Soma. Une telle figure ne s'expliquerait par aucune analogie. En revanche, c'est bien Soma qui est le «maître» ou l'«époux» de la prière, et qui d'ailleurs «parle» aussi lui-même.

<sup>8</sup> P. 121-122.

• Grassmann «Pfeil». Ludwig «Schleuder».

incident du même drame ou si ce sont là des fragments de mythes différents et sans lien de dépendance les uns entre les autres. Nous ne retiendrons qu'un seul fait : l'union des Benê-Élohîm, c'est-àdire des Cabires, avec les filles des hommes, et, à défaut de renseignement biblique sur le dénouement du drame, adressons-nous à d'autres sources. Allons à l'île sainte des Cabires, à Lemnos.

#### IV

Les Cabires, dit Photius, furent chassés de Lemnos par le crime des Lemniades<sup>1</sup>. Les femmes de Lemnos, délaissées par leurs maris pour leurs prisonnières thraces, les avaient égorgés.

Ces Cabires, qui disparaissent par la mort des Lemniens, n'ontils point l'air d'être les victimes mêmes? De sorte que le mythe biblique, ou plus correctement le mythe sémitique, porté à Lemnos par les colons ou les marchands phéniciens, se restituerait, grâce aux récits grecs, de la façon suivante : «Les Fils de Dieu (les Cabires, les בנות אלהים) virent que les filles de l'homme étaient belles et délaissèrent pour eux les Filles de Dieu (les Cabires), cur n'elles de l'homme étaient pour eux les Filles de Dieu (les Cabires).

les Cabirides); les Filles de Dieu les égorgèrent.

Réduisons le mythe au singulier : un dieu tué par la jalousie d'une déesse. Mais la mort du dieu dans la mythologie sémitique est toujours une mort-renaissance; car c'est la mort de l'année qui recommence, du soleil qui revient, d'Adonis qui ressuscite, d'Hercule-Melkart qui ressort vivant de son bûcher. Or, les fêtes expiatoires célébrées annuellement à Lemnos, en souvenir du crime des Lemniennes, nous reportent précisément à un mythe de cet ordre. Chaque année, sans nul doute à l'anniversaire fictif du meurtre, époque où les femmes se séparaient de leurs maris 3, tous les feux de l'île devaient s'éteindre, et, après neuf jours de rites expiatoires en l'honneur des dieux infernaux, une théorie rapportait un feu pur du foyer sacré de Délos, tous les foyers se rallumaient, et l'on disait que c'était le commencement d'une vie nouvelle 4. Le mythe du meurtre des Lemniens, interprété à la lumière du culte 5, se ramène donc au vieux mythe sémitique de la mort annuelle, suivie de renaissance annuelle, le destin de la flamme, de la lumière, du feu du monde qui chaque année s'éteint et se rallume. La mort des Lemniens est une variante de la mort

Ψοινικές ο αγον άνορες επ' ηεροείδεα σοντον, Σ7ησαν δ' εν λιμένεσσι, Θόαντι δε δώρον έδωκαν.

(Il. XXIII. 744.)

<sup>3</sup> Schol. ad Apollon. I, 615.

<sup>5</sup> Cf. Ormazd et Ahriman, p. 147, note 3.

Κάβειροι δαίμονες ἐχ Λήμνου διὰ τὸ τόλμημα τῶν γυναιχῶν μετενεχθέντες.
 L'on en peut dire, comme du cratère d'Achille, venu de Sidon à Lemnos:
 Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες ἐπ' ἠεροειδέα πόντον,

<sup>\*</sup> Καίνοῦ τουνθεῦτεν βίου Φασίν άρχεσθω. (Philost. Heroica, XX, 24, éd. Didot.)

d'Adonis. Dans le mythe vulgaire, Adonis est tué par la jalousie du dieu: nous avons dans le mythe de Lemnos, réduit à ses éléments essentiels, un mythe d'Adonis frappé par la jalousie, non plus d'un rival, mais de son amante divine; le Cabire est frappé par la Cabiride jalouse; mais il meurt pour renaître, une vie nouvelle recommence et le feu de Lemnos se rallume.

Ce mythe d'un Cabire mourant et renaissant, et mourant par l'amour d'une déesse, dont nous n'avons jusqu'ici qu'induit l'existence du' récit biblique, nous en avons l'existence attestée pour le Cabire par excellence, pour Eshmun Asklepios, et cela dans le centre phénicien du culte des Cabires, Béryte 1. Il se présente, il est vrai, sous forme secondaire et avec des traits empruntés au mythe d'Attys: «Esmun 2, raconte Damascius, était très beau jeune homme. La mère des dieux, Astronoé, l'ayant rencontré à la chasse, voulut son amour : il s'enfuit, se mutila et mourut; la déesse le réveilla de la mort par la chaleur qui donne la vie et pour cela le nomma Esmun et lui donna place parmi les dieux. »

Comme l'Adonis sémitique meurt tué, et non mutilé, il est possible que l'intrusion du mythe d'Attys soit simplement dû au fait que, dans le mythe primitif, le dénouement aurait été motivé autrement que dans la version vulgaire, c'est-à-dire par le dédain du dieu, comme dans Attys, ce qui aurait amené l'assimilation dans le reste. Quoi qu'il en soit, l'induction que l'union des Benê Élohim avec les filles des hommes se terminait par la vengeance des Benoth Élohim, suivie plus tard de la renaissance des victimes, cette induction gagne un certain degré de vraisemblance par l'existence d'un mythe analogue portant sur l'un d'entre eux.

Nous résumerons comme il suit nos conclusions:

- 1° Les Cabires ont été assimilés aux Dioscures parce qu'ils s'appelaient les «Fils de Dieu»;
  - 2° La Bible connaît les Cabires; ce sont les כני אלהים;
- 3° Le conte grec du massacre de Lemnos est une forme secondaire d'un mythe phénicien, appartenant au cycle d'Adonis, et dont les premiers mots sont restés dans le chapitre vi, verset 2, de la Genèse.

#### James Darmesteter.

1 (Κρόνος δίδωσι) βυρυτόν Ποσειδώνι καὶ Καβείροις (Phil. Byb. 25); cf. Damasc. Isid. Vita, 312.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Οὖτος κάλλιστος ών Θέαν καὶ νεανίας ίδειν άξιάγαστος, έρώμενος γέγονεν, ώς φησιν ὁ μῦθος, Αστρονόης Θεοῦ φοινίσσης, μητρὸς Θεῶν. Εἰωθώς τε κυνηγετεῖν ἐν ταῖς δὲ ταῖς νάκαις, ἐκειδὴ ἐθεάσατο τὴν Θεὸν αὐτὸν ἐκκυνηγετοῦσαν καὶ φεύγοντα ἐκιδιώκουσαν καὶ ήδη καταληφομένην, ἀκοτέμνει σελέκει τὴν αὐτὸς αὐτοῦ σαυδοσκόρον φύσιν. Η δὲ τῷ σάθει σερικλγήσασα καὶ Παιώνα καλέσασα τὸν νεανίσκον τῆ τε ζωογόνω Θέρμη ἀναζωκύρησασα Θεὸν ἐκοίκσεν (Damasc. 302).

incident du même drame ou si ce sont là des fragments de mythes différents et sans lien de dépendance les uns entre les autres. Nous ne retiendrons qu'un seul fait : l'union des Benê-Élohim, c'est-àdire des Cabires, avec les filles des hommes, et, à défaut de renseignement biblique sur le dénouement du drame, adressons-nous à d'autres sources. Allons à l'île sainte des Cabires, à Lemnos.

### IV

Les Cabires, dit Photius, furent chassés de Lemnos par le crime des Lemniades<sup>1</sup>. Les femmes de Lemnos, délaissées par leurs maris pour leurs prisonnières thraces, les avaient égorgés.

Ces Cabires, qui disparaissent par la mort des Lemniens, n'ontils point l'air d'être les victimes mêmes? De sorte que le mythe biblique, ou plus correctement le mythe sémitique, porté à Lemnos par les colons ou les marchands phéniciens, se restituerait, grâce aux récits grecs, de la façon suivante : «Les Fils de Dieu (les Cabires, les בנות אלהים) virent que les filles de l'homme étaient belles et délaissèrent pour eux les Filles de Dieu (les Dieu (les Cabires)).

les Cabirides); les Filles de Dieu les égorgèrent.»

Réduisons le mythe au singulier : un dieu tué par la jalousie d'une déesse. Mais la mort du dieu dans la mythologie sémitique est toujours une mort-renaissance; car c'est la mort de l'année qui recommence, du soleil qui revient, d'Adonis qui ressuscite, d'Hercule-Melkart qui ressort vivant de son bûcher. Or, les fêtes expiatoires célébrées annuellement à Lemnos, en souvenir du crime des Lemniennes, nous reportent précisément à un mythe de cet ordre. Chaque année, sans nul doute à l'anniversaire fictif du meurtre, époque où les femmes se séparaient de leurs maris 3, tous les feux de l'île devaient s'éteindre, et, après neuf jours de rites expiatoires en l'honneur des dieux infernaux, une théorie rapportait un feu pur du foyer sacré de Délos, tous les foyers se rallumaient, et l'on disait que c'était le commencement d'une vie nouvelle 4. Le mythe du meurtre des Lemniens, interprété à la lumière du culte<sup>5</sup>, se ramène donc au vieux mythe sémitique de la mort annuelle, suivie de renaissance annuelle, le destin de la flamme, de la lumière, du feu du monde qui chaque année s'éteint et se rallume. La mort des Lemniens est une variante de la mort

(II. XXIII , 744.)

<sup>3</sup> Schol. ad Apollon. I, 615.

<sup>5</sup> Cf. Ormazd et Ahriman, p. 147, note 3.

Kάβειροι δαίμονες ἐκ Λήμνου διὰ τὸ τόλμημα τῶν γυναικῶν μετενεχθέντες.
 L'on en peut dire, comme du cratère d'Achille, venu de Sidon à Lemnos:
 Φοίνικες δ' ἀγον ἀνδρες ἐπ' ἡεροειδέα πόντον,
 Σ7ῆσαν δ' ἐν λιμένεσσι, Θόαντι δὲ δῶρον ἔδωκαν.

<sup>\*</sup> Καίνοῦ τοὐνθεῦτεν βίου Φασὶν ἀρχεσθω. (Philost. Heroica, XX, 24, éd. Didot.)

d'Adonis. Dans le mythe vulgaire, Adonis est tué par la jalousie du dieu: nous avons dans le mythe de Lemnos, réduit à ses éléments essentiels, un mythe d'Adonis frappé par la jalousie, non plus d'un rival, mais de son amante divine; le Cabire est frappé par la Cabiride jalouse; mais il meurt pour renaître, une vie nouvelle recommence et le feu de Lemnos se rallume.

Ce mythe d'un Cabire mourant et renaissant, et mourant par l'amour d'une déesse, dont nous n'avons jusqu'ici qu'induit l'existence du récit biblique, nous en avons l'existence attestée pour le Cabire par excellence, pour Eshmun Asklepios, et cela dans le centre phénicien du culte des Cabires, Béryte 1. Il se présente, il est vrai, sous forme secondaire et avec des traits empruntés au mythe d'Attys: «Esmun 2, raconte Damascius, était très beau jeune homme. La mère des dieux, Astronoé, l'ayant rencontré à la chasse, voulut son amour : il s'enfuit, se mutila et mourut; la déesse le réveilla de la mort par la chaleur qui donne la vie et pour cela le nomma Esmun et lui donna place parmi les dieux.»

Comme l'Adonis sémitique meurt tué, et non mutilé, il est possible que l'intrusion du mythe d'Attys soit simplement dû au fait que, dans le mythe primitif, le dénouement aurait été motivé autrement que dans la version vulgaire, c'est-à-dire par le dédain du dieu, comme dans Attys, ce qui aurait amené l'assimilation dans le reste. Quoi qu'il en soit, l'induction que l'union des Benê Élohîm avec les filles des hommes se terminait par la vengeance des Benoth Élohîm, suivie plus tard de la renaissance des victimes, cette induction gagne un certain degré de vraisemblance par l'existence d'un mythe analogue portant sur l'un d'entre eux.

Nous résumerons comme il suit nos conclusions:

- 1° Les Cabires ont été assimilés aux Dioscures parce qu'ils s'appelaient les «Fils de Dieu»;
  - 2° La Bible connaît les Cabires; ce sont les בני אלהים;
- 3° Le conte grec du massacre de Lemnos est une forme secondaire d'un mythe phénicien, appartenant au cycle d'Adonis, et dont les premiers mots sont restés dans le chapitre vi, verset 2, de la Genèse.

## James DARMESTETER.

1 (Κρόνος δίδωσι) βηρυτόν Ποσειδώνι καὶ Καβείροις (Phil. Byb. 25); cf. Damasc. Isid. Vita, 312.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Οὖτος κάλλισ ος ών Θέαν καὶ νεανίας ίδεῖν ἀξιάγασ ος, ἐρώμενος γέγονεν, 
ως φησιν ὁ μῦθος, Ασηρονόης Θεοῦ φοινίσσης, μητρὸς Θεῶν. Εἰωθώς τε κυνηγετεῖν ἐν ταῖς δὲ ταῖς νάπαις, ἐπειδὴ ἐθεάσατο τὴν Θεὸν αὐτὸν ἐκκυνηγετοῦσαν
καὶ φεύγοντα ἐπιδιώκουσαν καὶ ἤδη καταληψομένην, ἀποτέμνει πελέκει τὴν αὐτὸς αὐτοῦ παιδοσπόρον φύσιν. Ἡ δὲ τῷ πάθει περιαλγήσασα καὶ Παιῶνα καλέσασα τὸν νεανίσκον τῆ τε ζωογόνω Θέρμη ἀναζωπύρησασα Θεὸν ἐποίησεν (Damasc. 302).

## QUELQUES OBSERVATIONS

SUR

# LES FIGURES DE RHÉTORIQUE

DANS LE RIG-VEDA.

Cet article n'aura qu'un rapport indirect avec les travaux ordinaires de la Société de linguistique. Mais je n'y entreprends pas pourtant, comme le titre pourrait le donner à entendre, une étude purement littéraire qu'on s'étonnerait à bon droit de trouver dans nos Mémoires. Les faits sur lesquels je veux attirer l'attention intéressent la philologie, et en particulier la lexicographie védique.

La rhétorique védique est en effet une rhétorique bizarre qui paraît avoir effarouché jusqu'à ce jour les interprètes les plus autorisés du Rig-Veda. Plutôt que d'y conformer leurs traductions, ils ont, pour éviter l'étrangeté des figures et surtout la cacophonie des métaphores discordantes, recouru un peu à tous les moyens. Quand l'effacement des images ou même la substitution pure et simple des termes propres aux termes figurés ne leur a pas suffi, ils n'ont pas reculé toujours devant des violences plus graves à faire au lexique.

Toutesois, je reconnaîtrai volontiers que les deux savants qui ont donné récemment des traductions complètes du Rig-Veda n'ont pas cédé dans une égale mesure à la répugnance que la rhétorique en question doit en esset inspirer à notre goût moderne. Dans bien des cas où M. Grassmann a reculé devant la hardiesse ou l'incohérence des sigures védiques, M. Ludwig la tenu bon. Cependant le courage lui a manqué, à lui aussi, plus

La traduction de M. Ludwig est en général une œuvre fort estimable, très supérieure pour l'exactitude à celle de M. Grassmann, mais qui ne deviendra parfaitement intelligible qu'à l'aide du commentaire dont elle doit être suivie. Quant à M. Grassmann, il avait assurément, par la publication de son dictionnaire, rendu un service signalé aux philologues vedistes. Mais il a aggravé dans sa traduction des défauts d'interprétation déjà sensibles dans ce premier travail.

d'une fois. J'en ai montré déjà davantage 1. Mes traductions ont paru assez rébarbatives à un critique sérieux 2 pour lui arracher cette boutade: «En somme, j'avoue que j'aime mieux me tromper avec Roth et Grassmann que de comprendre le Veda avec M. Bergaigne.» Je serai plus hardi encore aujourd'hui. Non content d'avoir tenu tête au monstre toutes les fois qu'il s'est présenté à moi au détour d'un vers, je vais lui donner la chasse à travers le recueil entier. J'espère montrer que cette « extrême dureté d'expression 3 » à laquelle aboutissent souvent mes interprétations, n'est pas seulement tolérée, mais qu'elle est recommandée par la rhétorique védique, en d'autres termes, que les auteurs des hymnes ne sont jamais plus satisfaits d'eux-mêmes que lorsqu'ils ont assemblé des expressions qui « hurlent d'effroi de se voir accouplées ».

#### HARDIESSE DES COMPARAISONS.

La hardiesse des comparaisons védiques est bien connue. Aucun des procédés d'interprétation que je veux critiquer ici n'a pu voiler entièrement ce trait caractéristique de la poésie des *Rishis*. La traduction la plus effacée, l'interprétation la plus volontairement incolore, celle de M. Grassmann par exemple, fourmille encore d'images bizarres. Un petit nombre d'exemples suffira.

En voici un dont l'étrangeté a du moins une certaine saveur poétique. Les chevaux d'Indra sont comparés aux ailes qui portent un aigle 4, VIII, xxxiv, 9. L'attelage des Açvins étant souvent composé d'oiseaux, ce sont, par une figure peut-être plus singulière encore, ces oiseaux qui deviennent leurs ailes, quand ils sont eux-mêmes comparés à des aigles, V, LXXIV, 9. Pourquoi donc M. Grassmann, qui avait rendu assez fidèlement ces formules, efface-t-il la même figure au vers VI, xLVII, 31, dans une traduction plus conforme à notre propre goût qu'au texte qu'il interprète? Ce texte, en effet, ne dit pas simplement que les guerriers «volent sur leurs chevaux», mais qu'ils prennent leurs «chevaux» pour «ailes».

Au vers X, clxxx, 2, Indra est comparé à un animal terrible. En même temps se présente au poète l'image du char à la roue acérée qui broie les ennemis, et la roue acérée du héros devient la mâchoire de l'animal: «Comme l'animal terrible, habitant de la montagne, qui se glisse lentement, tu es venu de la région la

La Religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, t. I.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> M. Pischel, Göttingische Anzeigen, 1879, p. 170.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Les Maruts, sur leur char traîné par des chevaux, sont aussi comparés à des aigles, VIII, xx, 10.

plus éloignée; aiguisant comme une mâchoire la jante acérée de ta roue, o Indra, broie les ennemis, chasse les malfaiteurs.»

Les comparaisons suivantes sont plus bizarres encore. Le poète, avec son hymne, tourne Indra (pour le faire rouler vers lui) comme le charpentier tourne une roue, VII, xxxII, 20. Les chantres posent leur désir sur Indra comme un pied dans un char (pour qu'il les mène au but), VII, xxxII, 2. La prière est comparée à une sangle qui serre Indra et Soma comme deux chevaux, VII, civ, 6. On remplit Indra de chants, comme une étable de vaches, VIII, xxiv, 6. Nous aurons à revenir plus d'une fois sur l'assimilation des chants à des vaches. Tout le monde sait d'ailleurs quel rôle important joue la vache dans la phraséologie védique. Le dieu bienfaisant par excellence, Indra, est comparé à une vache qui se laisse traire, VIII, LXXXII, 3; Vâl. IV, 4. Celui qui réunit les principaux attributs de la Providence, et qui en particulier observe les fautes les plus secrètes, Varuna, garde les pensées des hommes comme des vaches, VIII, xLI, 1.

Je pourrais continuer longtemps ainsi. Les sucs du Soma, quand ils ont été ingurgités, se battent dans le cœur comme des hommes ivres, VIII, 11, 122. Lorsque Indra s'en abreuve, l'auteur de l'hymne X, xliii, les compare, non seulement à des rivières qui remplissent un étang (vers 7), mais à des oiseaux qui vont percher dans un arbre épais (vers 4). Les simples qui guérissent un malade sont comparés à des cavales victorieuses qui font franchir la maladie, X, xcv11, 3.

Mais ce qui est quelquefois plus curieux que l'étrangeté du texte lui-même, c'est l'expédient auquel les interprètes ont recours pour y échapper. Indra « porte sa puissance comme un crochet », X, cxxxiv, 6, sans doute pour tirer à lui la branche de l'arbre céleste, ibid. Qui pouvait s'attendre à voir MM. Ludwig et Grassmann recourir à un mot çakti «lance» dont il n'y a pas trace dans les textes védiques<sup>3</sup>, pour aboutir à l'idée, d'ailleurs non moins bizarre, d'un dieu portant sa lance comme un crochet?

## COMPARAISONS RETOURNÉES.

Il y a plus d'une comparaison dont les termes occupent la place inverse de celle qui nous semblerait leur appartenir naturellement. Ainsi, la comparaison des rivières à des chevaux qui courent ne nous étonnerait pas. La comparaison des chevaux à des ri-

<sup>1</sup> sriká. Ce sens me paraît justifié par l'analogie de srikva, srikvan «coin de la bouchen (dans la langue classique), et par la comparaison du second emploi de sriká, au vers I, xxxII, 12, avec celui du mot hánu, au vers IV, xvIII, 9.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> La seconde comparaison contenue dans le même vers est plus obscure. <sup>3</sup> Au vers II, xxxix, 7, M. Ludwig donne l'interprétation vraie.

vières, VI, xLvI, 14, nous paraît plus étrange. La chose s'explique pourtant. Les rivières, comme les eaux en général, jouent un si grand rôle dans la phraséologie védique!

Le bruit de la pierre du pressoir est souvent comparé au chant du prêtre. Inversement, nous lisons au vers V, xxxvi, 4, que le

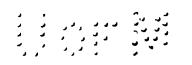
«chantre» élève la voix «comme la pierre».

La comparaison des prières à des attelages est extrêmement fréquente. Les prières deviennent ainsi, en quelque sorte, le type des attelages, et un poète compare les attelages des dieux aux prières: « Quand attelleras-tu tes attelages comme des prières? » VI., xxxv, 3. La place de la particule comparative ná ne permet pas d'autre interprétation. Cela n'empêche pas M. Grassmann de traduire: « Quand attelleras-tu les prières comme des chevaux? »

La parole sacrée est toute-puissante sur le ciel. On comprendrait donc que son pouvoir fût comparé à celui des dieux. Il n'appartenait qu'aux poètes védiques de dire d'un dieu, d'Indra, qu'il est «puissant comme la parole», VIII, xlvi, 14. Mais ce n'était pas une raison pour leurs traducteurs de défigurer une formule parfaitement claire, par des interprétations aussi éloignées l'une de l'autre que du texte qu'elles prétendent expliquer 1.

Au vers I, cxxiv, 4, nous lisons que l'Aurore « a fait apparaître tout ce que les hommes désirent, comme Nodhas ». Ce passage a mis tous les interprètes à la torture, ou plutôt c'est le nom, pourtant bien inoffensif, de nodhás, qu'ils ont eux-mêmes torturé pour lui arracher un prétendu secret. Que le lecteur se rassure d'ailleurs! Je ne lui citerai que les conjectures des trois principaux interprètes. Le mot signifierait, selon M. Roth 2, « marchand », et selon M. Grassmann, « jeune fille ». M. Ludwig, enfin, y voit deux mots différents 3, dont il tire un sens aussi étrange qu'aucun de ceux que je pourrai proposer 4. Il était beaucoup plus simple de garder le mot pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour le nom, connu par d'autres passages, d'un ancien sacrificateur. Les prêtres procurent tous les biens à ceux qui les emploient. Ils pourraient donc être comparés à l'Aurore qui apporte aux mortels le trésor de la lumière. Le poète n'a fait ici que renverser la comparaison.

<sup>4 &</sup>quot;Nicht wie ein Euter liesz sie (doch) Liebes sehen."



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Grassmann: «im wahren Sinne des Wortes kräftigen». Ludwig: «wie (meine) Rede (es vermag)». M. Ludwig, plus exact cette fois que M. Grassmann, n'interprète-t-il pas lui-même une formule analogue du vers X, L, 4, en ce sens qu'In lra est «la prière par excellence»?

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Siebenzig Lieder des Rig-Veda, übersetzt von Geldner und Kaegi, p. 35 et 37, note 2.

<sup>3</sup> ná et údhar.

#### COMPARAISONS DOUBLES.

Quelquefois aussi, les poètes védiques, dans leurs comparaisons, font, comme nous dirions, d'une pierre deux coups. Deux idées, souvent comparées à une troisième, sont comparées l'une à l'autre par l'intermédiaire d'une métaphore remplaçant les deux premières comparaisons. Celles-ci ont ainsi servi en quelque sorte de prémisses à une conclusion qui est la comparaison nouvelle.

Les exemples rendront la chose plus claire. Il en est deux que j'ai rapprochés déjà ailleurs 1. Les prières des différents hommes sont les branches d'un même arbre. Les faveurs que le dieu partage entre eux sont aussi des rameaux d'un même tronc. De là cette troisième comparaison qui résume les deux premières : «Les faveurs d'Indra se ramifient comme les prières, 7 VI, xLIV, 6. D'autre part, les prières sont des attelages qui amènent les dieux au sacrifice, ou qui portent l'homme au but qu'il poursuit. Mais les richesses qu'on s'approprie sont aussi des attelages qu'on dirige à son gré. Telle est l'origine de la formule : J'attelle les richesses des hommes comme mes prières, VIII, xix, 33. Dans ces deux passages, M. Grassmann a, sans aucune raison, abandonné le vrai sens du mot víp « prière ». M. Ludwig paraît avoir compris l'une et l'autre formule; il a seulement le tort d'effacer la métaphore dans la seconde, et de rendre ainsi la comparaison peu intelligible,

Voici un nouvel exemple du même genre. La diffusion de la lumière est souvent comparée à l'épanchement d'un liquide. La composition de l'hymne est assimilée à la clarification du breuvage sacré. Les deux comparaisons sont réunies en une seule dans cette formule qui semble au premier abord dénuée de sens : "Agni, dont les flammes se clarifient comme les sons", X, 111, 5. Je renvoie à la traduction de M. Ludwig, et surtout à celle de M. Grassmann, le lecteur curieux de voir à combien d'hypothèses invraisemblables sur le sens des mots les plus clairs, les étrangetés de la rhétorique védique ont pu conduire les interprètes

les plus compétents.

Une double comparaison semble encore impliquée par la métaphore bizarre qui fait du beurre la langue des dieux 2, IV, LVIII, 1. La langue des dieux, ordinairement, est Agni, parce que c'est au

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> M. Grassmann traduit exactement, sans donner d'explication. M. Ludwig semble vouloir éviter, par une construction forcée, d'appliquer cette formule au beurre.



<sup>1</sup> Religion védique, I, p. vi et vii, en note, et précédemment Revue critique, 1875, II, p. 373, note 3.

moyen du seu du sacrisice que les dieux dévorent l'offrande. Or le beurre peut être comparé au seu en ce sens que toutes les offrandes doivent être précédées et suivies d'une offrande de beurre qui semble envelopper l'offrande principale, et qui devient ainsi un nouvel intermédiaire entre cette offrande et le dieu auquel elle est destinée.

## HARDIESSE DES MÉTAPHORES.

Nous avons constaté la hardiesse des comparaisons védiques. Quand ces comparaisons deviennent implicites et se réduisent à de simples métaphores, l'étrangeté peut plus aisément engendrer l'obscurité.

Les rayons du soleil sont assimilés à des chevaux. Il faut avoir cette idée présente à l'esprit pour comprendre la formule : «Les rayons du soleil le traînent, » I, 1, 1. Les Maruts en secouant le ciel en font tomber des figues brillantes, V, 11v, 12. C'est que le ciel est quelquesois conçu comme un arbre, dont les trésors célestes, pluie ou lumière, sont les fruits.

On dit des morts brûlés sur le bûcher qu'ils sont «cuits 1». D'autre part, le soleil est un tamis aux fils brillants qui filtre la lumière comme le tamis du sacrifice filtre le Soma 2. Celui à qui ces idées seraient peu familières aurait peine à comprendre qu'au vers IX, LXXXIII, 1 et 2, les «cuits», qui peuvent seuls atteindre «le tamis aux fils brillants» où n'arrivent pas les «crus», représentent les morts allant habiter le soleil.

Pardonner les péchés, c'est, dans la langue védique comme dans la nôtre, les «délier». Mais les *Rishis* ne se contentent pas de cette métaphore. Ils comparent le pécheur à un veau, ou même à une vache «liée», IV, xII, 6. C'est ce qui explique cette prière: «Délivre-nous, ô Agni, de l'étable des dieux et de celle des mortels,» IV, XII, 5. L'allusion paraît avoir échappé à MM. Grassmann et Ludwig, qui donnent arbitrairement au mot *ūrvá* «étable» 3 le sens de «prison».

C'est certainement une figure gracieuse que celle qui fait de l'éclair un sourire du ciel. Encore faut-il savoir qu'elle est familière aux poètes védiques pour comprendre la comparaison d'Agni, le feu terrestre, avec le ciel «souriant à travers les nuages», II,

<sup>1</sup> Religion védique, I, p. 79 et 80.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> lbid. p. 201.

<sup>&</sup>quot;Voir, pour les autres emplois les plus curieux de ce mot, p. 106 et 113. Il n'est pas plus nécessaire d'en changer le sens aux vers III, 1, 14; IV, L, 2 (où M. Ludwig garde d'ailleurs le sens d'étable abandonné par M. Grassmann), ni au vers II, x111, 7, ni au vers VII, Lxxvi, 5, où les pères sont représentés réunis aux aurores dans leur «étable».

iv, 6, et surtout l'allusion l' contenue dans cette formule : «Agni, qui fait le sourire de tous les sacrifices, 7 IV, v11, 3. Le « sourire » du sacrifice est l'éclair lui-même au vers VIII, LXXVIII, 6, le sacrifice dont il s'agit là étant le sacrifice céleste : «Lorsque tu es né, ô Indra, alors sont nés le sacrifice, l'hymne, le sourire.»

Indra, quand il s'enivre du breuvage sacré en compagnie de Vishņu, reçoit avec ce dieu l'appellation, à nos yeux assez irrévérente, de «cruche à Soma», VI, LXIX, 2 et 6. Une allusion à la même figure semble renfermée dans cette formule encore plus hardie: "Traire le Soma dans le ventre d'Indra," IX, LXXII, 2. Ici M. Grassmann traduit exactement, et c'est M. Ludwig qui atténue l'image en substituant au terme figuré «traire» le terme propre «faire couler».

Nous avons vu déjà que le bruit des pierres du pressoir est considéré comme une prière. De là, les pierres qui parlent, V, xxx1, 122. L'hymne X, xciv, consacré aux pierres du pressoir, commence ainsi : «Qu'elles parlent! Parlons aussi nous-mêmes! Parlez aux pierres qui parlent! "En ajoutant à cette figure une métonymie, c'est-à-dire en prenant la pierre pour le son qu'elle rend, on aboutit à la formule bizarre des vers X, LxIV, 15, et c, 8:

"La pierre est dite 3."

L'assimilation de la prière à une offrande 4 est la clef d'une expression telle que l'«épanchement de l'hymne», VIII, L11, 4. On peut d'autant plus s'étonner que cette formule ait effarouché M. Grassmann 5, que ce savant traduit d'ailleurs exactement le vers VIII, xxxix, 3: "O Agni, je verse ces prières comme du beurre dans ta bouche, n et le vers II, xxvII, 1: «Je répands avec la cuiller en l'honneur des Adityas ces chants dégouttants de beurre 7 6.

Les poètes védiques ne se contentent pas de comparer la récitation de l'hymne au sacrifice de l'offrande dans le feu, ils en assimilent la composition à la préparation de l'offrande du Soma 7. La prière procurant d'ailleurs tous les biens, on pourra dire d'Agni, le poète par excellence, qu'il «clarifie un hymne très nourricier », VII, 1x, 2. MM. Ludwig et Grassmann se tirent à trop bon marché de la difficulté soulevée par ce passage en don-

<sup>2</sup> Et passim. Voir Religion védique, I, p. 281.

6 Cf. I, LxI, 5.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Elle échappe à M. Grassmann.

<sup>3</sup> M. Grassmann se tire d'affaire, comme il le fait souvent, en remplaçant l'expression figurée par le terme propre «résonne». M. Ludwig a recours à une construction qui semble bien forcée.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Religion védique, I, p. 283. <sup>5</sup> Il traduit «Sängers Ruf».

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Religion védique, I, p. 983.

nant au substantiss<sup>1</sup> un sens qu'il n'a pas dans les hymnes vé-

diques, et au verbe<sup>2</sup> un sens de pure fantaisie.

Il est dit ailleurs, du même Agni, qu'il a clarifié l'hymne 3 sur trois tamis, III, xxvi, 8. Quand ce dieu est conçu, non plus comme l'auteur, mais seulement comme l'inspirateur de la prière, les poètes deviennent les tamis sur lesquels il clarifie sa pensée 4, III, 1, 5. Les prières 5 elles-mêmes distillent une douce liqueur en passant par les poètes comme par des tamis, III, xxxi, 16. On dit aussi que les sages clarifient la parole sur un tamis tendu par où passent des milliers de gouttes, IX, LXXIII, 7. Apprendre les vers qui célèbrent Soma Pavamâna 6, c'est apprendre «le suc préparé par les Rishis», IX, LXVII, 31. Enfin la langue distille la douce liqueur du sacrifice 7, IX, LXXVI, 2, et à son extrémité est un tamis, IX, LXXIII, 9. Nous retrouverons plus bas 8 cette dernière conception combinée avec une figure différente.

"Tisser l'œuvre des chantres, "X, Liii, 6, est une autre métaphore qui rappelle, par voie d'allusion, l'assimilation de la prière à une étoffe, à un vêtement que les chantres tissent pour les dieux.

La prière est aussi conçue comme une arme, d'où la métaphore «aiguiser la prière», VIII, xlii, 3. L'arme de la prière est employée par les dieux mêmes. Si cette idée avait été présente à leur esprit, MM. Grassmann et Ludwig, malgré l'exemple de M. Roth, auraient compris qu'il n'y avait pas lieu d'abandonner 9

1 arká «sonne»; voir Religion védique, I, p. 279, en note.

² punānáh: Grassmann «flammend aufthat», Ludwig «rein darstellend».

<sup>3</sup> Encore arká, que M. Ludwig continue à traduire «soleil». Il s'expliquera plus tard sur les «trois purifications du soleil». M. Grassmann se tire immédiatement d'affaire en donnant au mot pautra «tamis», le sens de «Entflammer» (sic).

<sup>4</sup> La traduction de M. Ludwig «heilig darstellend seine geistige Krast durch die Reinigungsmittel der göttlichen Weisen» n'est pas très claire. M. Grassmann n'hésite pas à saire de kavibhih un simple adjectif. M. Ludwig en sait d'ailleurs

autant au vers III, xxxi, 16. Voir la note suivante.

Désignées par le mot dhánutrih, qui n'est employé qu'une autre sois, IX, xcm, 1, et comme épithète des prières. Mádhvah est un génitif partitif employé ici avec punānāh comme il l'est souvent avec le verbe pā «boire». Ce sont les prières qui meltent en mouvement (hinvanti ne peut avoir que le sens transitif) les eaux. MM. Grassmann et Ludwig ne se sont pas inquiétés de mettre d'accord leurs traductions de ce passage et du précédent.

<sup>6</sup> Et non les prières «qui se clarifient», comme je l'ai dit ailleurs (Religion védique, I, p. 283) par un lapsus consistant dans la confusion du dérivé pāva-

mant avec le participe présent de la racine pu.

Ou plus exactement «de la loi». Je ne crois pas que le génitif ritásya doive être construit avec jihvá, comme le font MM. Grassmann et Ludwig, et encore moins que la langue en question puisse être Soma. Une telle figure ne s'expliquerait par aucune analogie. En revanche, c'est bien Soma qui est le «maître» ou l'«époux» de la prière, et qui d'ailleurs «parle» aussi lui-même.

<sup>8</sup> P. 121-122.

Grassmann «Pfeil». Ludwig «Schleuder».

le seul sens justifié du mot víp «prière» pour expliquer la formule : «Trita a frappé le sanglier avec une prière à pointe d'airain, "X, xcix, 6. La prière à pointe d'airain rappelle d'ailleurs

les hymnes<sup>2</sup> qui «brûlent comme le feu», X, LxvIII, 6.

On dit à Indra: "Ne reste pas le soir loin de nous, comme un mauvais gendre, VIII, 11, 20. Voilà une comparaison qui n'est pas plus extraordinaire que beaucoup d'autres. On ne la comprend pourtant pas complètement, si l'on n'y voit pas une allusion à l'idée que la prière est l'épouse, la jeune femme, ibid. 193, du dieu. Ainsi s'explique aussi la présence dans un hymne à Indra d'une formule telle que celle du vers V, xxxvII, 3 : «Cette femme va cherchant un mari qui l'épouse. » De même encore quand les poètes védiques nous montrent Agni, VII, x, 1, ou Soma, VI, xLVII, 3, éveillant la prière qui s'éveille volontiers, il faut quelque familiarité avec les conceptions qui leur sont propres pour saisir là une allusion à l'épouse ou à l'amante éveillée par l'époux ou l'amant 4.

La prière est encore un char qui amène les dieux au sacrifice. Les Rishis védiques charpentent donc des prières, VI, xxxII, 15. Le poète, redoutant la concurrence que peuvent lui faire d'autres sacrificateurs en invoquant le dieu en même temps que lui, s'adresse en ces termes à Indra: «Que notre hymne soit celui qui te voiture le mieux!" VI, xLv, 30. De cette traduction à celle de M. Ludwig, et de celle de M. Ludwig à celle de M. Grassmann, on remarquera un effacement graduel de l'expression. M. Ludwig dit: "Que ce soit celui qui t'attire le mieux," et M. Grassmann: «Que ce soit celui qui te charme le plus r. Citons encore la formule: «Faisons à Indra un char agréable, » III, LIII, 3. M. Grassmann donne directement au mot vahas le sens de «louange». Il ne fait en cela que suivre le Nirukta. L'hymne de louange aurait été ainsi nommé parce qu'il «amène» le dieu. Mais c'est là un des cas nombreux où une question de rhétorique est traitée à tort comme une question de lexique. Le mot váhas signifie «char 6» et suggère l'idée de « prière 7 ».

Voir plus haut, p. 100 et note 1.

<sup>2</sup> Toujours arká. Grassmann «Glute». Ludwig «Blitz». Voir p. 103, notes 1 et 3.

3 «Viens vers nous comme l'homme puissant qui a épousé une jeune semme,» c'est-à-dire comme un gendre puissant ou riche. Le second *pāda* est une sorte de parenthèse. M. Ludwig me paraît se méprendre entièrement sur le sens de ce passage.

\* Cf. pour uçati, X, xLIII, 1, et pour ajīgar, I, cxxxiv, 3. L'allusion échappe

sans doute aux deux traducteurs.

<sup>5</sup> Et passim.

6 Cf. les emplois du mot váhas en composition dans stómavāhas, bráhmavāhas et dans sindhuvāhas, ainsi que les emplois parallèles de l'adjectif au superlatif vāhishtha, appliqué tantot à l'hymne, comme plus haut, VI, xLv, 30, tantot aux rivières, VIII, xxvi, 18, tantôt au char, VII, xxxvii, 1.

M. Ludwig substitue sans aucune raison apparente une autre métaphore « Hebe ».

L'assimilation des prières à des chevaux appartient au même ordre d'idées. D'Agni, l'inspirateur des hymnes, on dit qu'il aide à atteler les prières 1, I, xvIII, 7. Quelquefois c'est le dieu invoqué qui attelle lui-même les prières, c'est-à-dire qui les prend pour attelages: "Les hommes invoquent Indra pour qu'il attelle les prières qui les sauvent, » VII, xxvII, 1. MM. Ludwig et Grassmann effacent cette métaphore dans leur traduction. Sur le vers 13 de l'hymne aux Açvins VIII, v, où la même idée est exprimée "Attelez la prière des hommes et venez vite", l'un et l'autre font un contresens complet. Cependant, le verbe employé, ní yāvishṭam, est précisément celui dont la formation correspond à celle du substantif niyút. Or celui-ci désigne si souvent les prières, que M. Grassmann, substituant comme il le fait trop souvent l'idée suggérée à l'idée exprimée, lui donne directement dans son lexique le sens de «prière», bien qu'il n'ait en réalité que celui d'«attelage ». Les nombreux emplois du même mot dans le sens métaphorique pourraient d'ailleurs nous fournir toute une série d'allusions à ajouter à celles qui viennent d'être signalées.

Je me contenterai d'en citer une. Nous avons vu Indra comparé à une roue qui roule vers le sacrificateur. L'auteur du vers IV, xxxi, 4 reproduit cette comparaison en ajoutant que ce sont les attelages des hommes qui le font rouler. Ces attelages sont évidemment les prières. Le vrai sens échappe à M. Ludwig. Il est saisi par M. Grassmann, qui a seulement le tort de substituer purement et simplement l'idée de « prières » à celle d'« attelages ».

La figure la plus usitée peut-être, et dont les applications sont les plus diverses dans le Rig-Veda, c'est la «vache». Elle désigne en particulier les prières<sup>2</sup>, et la métaphore est si connue qu'un poète y peut faire allusion de la façon suivante : «Je t'ai amené ces hymnes de louange comme un berger,» I, cxiv, 9<sup>3</sup>. Ailleurs, par une singularité analogue à celle que j'ai désignée sous le nom de comparaison retournée, c'est le terme propre qui figure dans la comparaison : «Je t'ai en quelque sorte amené des vaches; accepte-les, ô fille du ciel, ô nuit, comme la louange qui s'adresse au vainqueur,» X, cxxvii, 8. La traduction que M. Ludwig donne de ce vers est peu intelligible. M. Grassmann évite la bizarrerie en replaçant les termes dans l'ordre naturel; mais il est obligé pour cela de renverser celui dans lequel il a plu au poète de nous les présenter.

On s'explique dans le même ordre d'idées qu'Indra soit appelé le «taureau des prières 4», VI, xvII, 2. Une allusion du même

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> MM. Ludwig et Grassmann effacent la métaphore.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Religion védique, I, p. 309.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. VI, xLix, 12, plus bas, p. 114.

<sup>\*</sup> M. Ludwig évite cette combinaison d'une manière bien artificielle, en sous-

ordre peut être encore rensermée dans l'invitation qui est adressée à Indra de «s'approcher de l'étable», VIII, LXXXVIII, 1. A l'idée d'«étable», M. Ludwig substitue l'idée vague d'«habitation». M. Grassmann traduit «breuvages», et il serait possible, en effet, que par le terme d'«étable» le poète sit allusion aux offrandes, représentées aussi bien que les prières comme des vaches. Mais encore faudrait-il conserver la métaphore.

La substitution du "lait" à la "vache" comme représentation de la prière, amène naturellement pour la représentation du poète la substitution de l'idée de "vache" à celle de "berger". C'est ainsi que l'auteur du vers I, clxxxvi, 4 peut se comparer à une "vache" bonne laitière, en composant son "hymne". Ici c'est au texte que M. Grassmann s'en prend. Il substitue un duel au singulier pour rapporter la qualification de "vache" à la nuit et à l'aurore auxquelles le vers est adressé.

Ensin il faut bien se rappeler que la vache est le type de tous les dons que l'homme attend des dieux, pour comprendre cette étrange comparaison: «Notre désir s'ouvre comme une étable 2; remplis-le, ô Indra, toi qui es le maître des richesses, » III, xxx, 19.

# COMBINAISONS INCOHÉRENTES DU TERME PROPRE ET DU TERME FIGURÉ.

L'obscurité des métaphores est moindre lorsqu'à côté du terme figuré se rencontre, comme c'était le cas d'ailleurs dans un grand nombre des exemples déjà cités, un terme propre qui en précise l'application. Mais, en revanche, la bizarrerie augmente quand ce terme propre exprime, un détail étranger à l'idée représentée par la figure ou même inconciliable avec elle.

Allumer Agni, c'est l'éveiller. La métaphore est naturelle. Ce qui l'est moins, c'est qu'on «éveille » Agni avec une «bûche », V, 1, 1. Le feu dévore. Rien de plus simple. Mais quelle formule bizarre que la suivante, où c'est une comparaison qui suggère la métaphore, tandis que la phrase principale ne renferme que le mot propre! «Tu brûles le bois, ô Agni, comme le bétail dans le pâturage, » V, 1x, 4<sup>3</sup>. La flamme d'Agni est une langue. Cette langue déguste l'offrande. Il est plus étrange qu'elle brise les pierres, VIII, LXI, 4. De même on comprend que les flammes

entendant une idée que rien ne suggère «der Stier, (der Gegenstand) der Lieder». M. Grassmann traduit plus fidèlement. Mais rien n'indique qu'il saisisse l'allusion.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. I, clxxxvii, 11.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> M. Ludwig traduit exactement. M. Grassmann substitue une autre métaphore «Meeresbecken» à celle du texte. Cf. p. 101, note 3.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. VI, 11, 9.

soient appelées des cuillers, quand elles présentent l'offrande aux dieux. Mais la même figure est employée dans telle phrase où elle ne s'explique plus. Ainsi les Maruts, impétueux comme les flammes, sont comparés aux cuillers d'Agni, VI, LXVI, 10.

Le prêtre qui a bu le Soma, et dont le corps est ainsi devenu la demeure d'un dieu, s'appelle lui-même une «maison ornée». Cela ne l'empêche pas de se représenter du même coup «marchant et portant l'offrande aux dieux», X, cxix, 13°. Cette figure a déplu à MM. Grassmann et Ludwig, et ils ont sacrifié à leur goût offensé, l'un, le lexique; l'autre, la grammaire. Le premier donne à un mot qui signifie «maison» le sens de «serviteur». Le second traduit deux nominatifs, l'un comme un accusatif, et l'autre comme le génitif d'un mot que son accentuation ne

permet pas de confondre avec le terme employé.

Le Soma lui-même est un combattant. Il combat les démons. Mais comme ce sont les bras du prêtre qui le font couler en l'exprimant avec les pierres, c'est «un combattant qu'on met en mouvement avec les bras 5, V, LVIII, 4. Au vers IX, xcvi, 19, Soma est appelé à la fois une «goutte» qui porte des «armes» et conquiert les vaches, et un «aigle» qui se tient dans la «cuve». Dans un autre passage, X, c1, 10, où l'épithète «bai», et surtout la figure des dix sangles (les dix doigts) qui le serrent, impliquent l'assimilation de Soma à un cheval, le poète dit, sans s'inquiéter de l'incohérence 6 de son langage, « verse le bai dans la cuve, » et il ajoute, avec allusion au sacrifice du cheval, "façonnez-le avec des couteaux"; mais ces couteaux sont "faits de pierres, puisque ce sont les pierres du pressoir. C'est encore le Soma qui est appelé au vers V, L, 4, «l'animal de la cuve». Cette combinaison de termes a effarouché M. Grassmann, qui remplace la cuve par une mangeoire.

En représentant Soma comme un taureau, on ne se fait aucun scrupule de rappeler sa nature liquide, et d'en faire ainsi une goutte-taureau, VI, xLI, 3. Puis, ajoutant à la métaphore une métonymie, on dit que la plante (pour le Soma qu'elle produit)

<sup>2</sup> Voir Religion védique, I. p. 151.

dramkrito et non aramkrit-o.

• Pour l'incohérence des images, voir l'hymne entier, et particulièrement les

vers 2, 7, 11.

i juhû. MM. Ludwig et Grassmann changent le sens du mot et disent «les langues d'Agni». Voir plus bas, p. 109, note 2.

<sup>3</sup> griho. M. Ludwig croit-il, comme M. Kaegi, Siebenzig Lieder, p. 83, note 4, que cette forme est pour griham u? A mon sens, l'un vaut l'autre.

s bāhújūta. Cette épithète, rapprochée de bāhúcyuta et de ádrijūta, ne permet pas de douter qu'il s'agisse là de Soma. MM. Grassmann et Ludwig, sans s'inquiéter de ces analogies, la traduisent, le premier «armgewandt», le second «armkrāstig».

mugit, IX, LXXIV, 5. Cette formule devient, dans la traduction de M. Grassmann, «le jus bouillonne.»

Soma, d'une part, est un veau; de l'autre, il sort d'une plante. C'est donc un «veau» dont Parjanya, son père, fait un «fœtus des plantes», VII, ci, 1. M. Ludwig traduit exactement cette for-

mule, qui est désigurée par M. Grassmann.

Exprimer un suc quelconque, dans la phraséologie védique, c'est le traire. On trait donc le Soma. Mais on le «trait» avec des «pierres», les pierres du pressoir, I, LIV, 9; VIII, XXXVIII, 3; IX, LXXX, 5. Ici c'est M. Grassmann qui conserve le relief de l'expression, et c'est M. Ludwig qui l'efface.

Le Soma dans le ciel est identifié au soleil. On le représente alors «regardant en bas», mais on continue de l'appeler une

"liqueur", IX, xxxvm, 5.

D'autre part, la liqueur qui donne à Indra la force dont il a besoin pour accomplir ses exploits divins peut passer pour la foudre d'Indra. C'est la « foudre enivrante » que lui a donnée Kāvya Uçanā, et que le prêtre nouveau forge encore pour lui, I, cxxi, 12. M. Grassmann traduit «l'éclair joyeux», et M. Ludwig « la foudre qui lui est agréable ». Ni l'un ni l'autre ne paraissent avoir compris que la foudre donnée au dieu par un prêtre ne peut être qu'une arme liturgique.

Mais nous avons mieux que la foudre «enivrante». C'est le marteau, appelé expressément le «marteau de la liqueur pressée», qu'Indra «fait couler dans son ventre», X, cxvi, 4. Nous retrouvons ici la confusion de l'idée d'«arme» et de l'idée de «breuvage». Rien de tout cela du reste dans les traductions de

MM. Grassmann et Ludwig 1.

Ailleurs c'est Indra lui-même qui «fait couler» au moyen des «pierres» sur le démon une «foudre» représentant le Soma, V, xlviii, 3. M. Grassmann traduit exactement ce passage. C'est M. Ludwig qui efface l'image.

Soma est aussi l'étai du ciel. Il semble que la première qualité d'un étai soit d'être solide. L'auteur du vers IX, LXXXVI, 46, dira pourtant : «Elle a été répandue, la liqueur qui est l'étai du ciel.»

C'est Soma qui attire Indra, qui le fait descendre sur l'autel. On peut donc dire qu'il attelle ses chevaux. Tout va bien tant qu'on peut se représenter Soma avec une forme humaine. Mais quand le poète le place dans la coupe, ou même substitue par métonymie à la liqueur la «coupe» qui «attelle les chevaux», hāriyojanā, I, la combinaison d'idées devient assez

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le sens de la racine vrish, au moyen, avec le préfixe à, ne leur a pas paru assez bien établi pour les décourager d'en chercher un autre.

étrange. Il vaut cependant mieux l'admettre que d'essayer des constructions forcées auxquelles ont recours MM. Grassmann et Ludwig. L'erreur du second est d'autant plus singulière que dans une formule très analogue, où ce seraient seulement les prêtres, au lieu de la coupe, qui attelleraient les chevaux d'Indra, I, LXI, 16, il n'hésite pas, pour tirer ce sens du même mot hāriyojanā, à faire au texte une correction 1, très séduisante à mes yeux, mais qui condamne sa première interprétation.

Ce ne sont là d'ailleurs que quelques exemples entre mille des bizarreries que présentent les formules relatives à Soma. Le livre IX du *Rig-Veda*, composé uniquement d'hymnes à Soma

Pavamāna, est tout entier dans ce style.

J'ai déjà rappelé plus haut l'assimilation de la prière à l'offrande. Quand l'offrande est une prière, la cuiller est naturellement la langue du poète. C'est en ce sens qu'il faut entendre la formule «J'invoque éloquemment Agni avec la cuiller», II, x, 6. Mais autre chose est interpréter, autre chose traduire, et M. Grassmann, dans son dictionnaire<sup>2</sup>, M. Ludwig, dans sa traduction, ont tort de substituer purement et simplement l'idée de «langue» à celle de «cuiller».

Dans l'hymne IV, LVIII, sur le beurre du sacrifice, les gouttes de beurre déposées «dans le cœur», 11, purifiées «avec le cœur», 6, sortant de la «mer du cœur», 5, ne peuvent être que les prières. Il faut avouer toutefois que la métaphore est dure. La «mer du cœur» ne se retrouve ni chez M. Ludwig, ni chez M. Grassmann. Le premier y substitue «le vase le plus intérieur», ce qui n'a pas grand sens. Le second est clair, mais à quel prix! La mer devient une mer «agréable», celle de l'atmosphère. Ni l'un ni l'autre ne se mettent en peine d'accorder leur traduction du vers 5 avec celle des vers 6 et 11.

Inversement l'écoulement des eaux divinisées est assimilé à un chant : « Chantez-nous, » leur dit-on, « un lait gras, un lait doux, » X, LXIV, 9. M. Grassmann remplace l'idée de « chanter 3 » par celle d'« envoyer ».

La parole sacrée est le principe de toutes choses. Elle est en particulier la mère de différents couples de dieux, X, cxxv, 1. L'auteur du vers III, xxxix, 3 (cf. 1 et 2), n'hésite pas, tout en l'appelant la «mère des jumeaux», à ajouter qu'elle se place

<sup>3</sup> Sur le sens de la racine ric, voir Religion védique, 1, p. 277.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> En écartant d'abord la leçon du pada-pāṭha, puis en changeant l'accentuation dans la saṃhitā.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Dans sa traduction, il s'est tout à fait éloigné du vrai sens. L'article du dictionnaire sur le prétendu mot juht «langue» renferme pourtant une observation juste sur la confusion de l'idée de «cuiller» et de l'idée de «langue» appliquées aux flammes d'Agni. Voir plus haut, p. 107, note 1,

« sur l'extrémité mobile de la langue ». Rien de cela d'ailleurs ni chez M. Grassmann ni chez M. Ludwig 1.

Cette invocation à Agni «Prête attention à quiconque a un bon char», III, xiv, 7, demande évidemment une explication. C'est se contenter trop aisément que de l'interpréter, comme fait M. Ludwig: «Sois l'allié de quiconque a un bon char de bataille!» La possession d'un bon char de bataille n'est évidemment pas un titre particulier à la bienveillance du dieu. Le char en question est la prière qui amène le dieu au sacrifice. J'aurais pu citer déjà ce passage plus haut. Mais l'impératif bodhi «fais attention» appellerait si naturellement le complément «à notre prière», que j'ai cru devoir ranger la combinaison «fais attention à celui qui a un bon char» parmi celles qui présentent une incohérence entre le terme propre et le terme figuré.

Il y en a d'ailleurs, dans le même ordre d'idées, de beaucoup plus étranges. M. Ludwig n'a pas reculé devant le «char éloquent», I, cx11, 2, qui a effrayé M. Grassmann 4. Le «navire» éloquent, II, xv1, 7, a, je ne sais pourquoi, effrayé non seulement M. Grassmann, mais aussi M. Ludwig. Le «navire des prières» est pourtant une figure connue, I, xv1, 7.

Les prières sont aussi des chevaux. Aussi dit-on qu'elles « caracolent<sup>5</sup>», et qu'elles caracolent en venant « du cœur», III, xxxix, 1 <sup>6</sup>. Nous avons vu les dieux prendre pour attelages les prières des

<sup>2</sup> M. Ludwig est d'ailleurs obligé de sous-entendre le mot «allié» avec bodhi, pris comme impératif de bhū. Cette forme est ici, comme l'entend M. Grassmann, l'impératif de budh.

Le lexique et la grammaire (accentuation de pâtat) sont également maîtraités par la traduction de M. Ludwig: «Der Zunge Spitze senkte sich und hob sich.» M. Grassmann n'a que le tort de donner aux deux propositions deux sujets différents, qu'il prend l'un et l'autre dans son imagination. C'est du même élément de la liturgie et de la mythologie védique qu'il est dit au vers 6 de l'hymne VI, lix, adressé à un couple de dieux, à Indra et Agni: «Celle qui est sans pieds devance celles qui ont des pieds; elle sort de la tête; avec la langue, elle parle, elle marche, etc.» Ici l'accentuation de vâvadat peut s'expliquer par une sorte de subordination de ce verbe aux suivants. Les traductions inattendues que MM. Grassmann et Ludwig donnent de cette nouvelle formule sont aussi éloignées l'une de l'autre qu'elles le sont l'une et l'autre de la mienne.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ou le sacrifice en général. C'est ainsi que M. Grassmann, dans son dictionnaire, paraît entendre ce passage. Sa traduction, sans explication, est correcte.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Seulement au moment de traduire. Dans son dictionnaire il donnait le vrai sens.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> I, cxlii, 4; VI, xxii, 5; X, cxlviii, 5. C'est le vrai sens de la racine vañc. Il explique très bien en particulier les passages où cette racine est employée pour désigner l'écoulement du Soma, si souvent comparé à un cheval. Dans ses interprétations du mot vákvari, M. Ludwig n'est pas conséquent avec lui-même. Voir V1, xxii, 5, et I, cxliv, 6.

<sup>6</sup> Cf. X, xLvII, 7. M. Grassmann a tort de rapporter la forme vacyámāna à la racine vac « parler».

hommes. Mais ces attelages de prières vont au-devant d'eux. On «envoie» aux dieux un «désir» bien «attelé», IV, xxIII, 5<sup>1</sup>. Tous les «attelages poursuivent» les Açvins, VII, LxXII, 1<sup>2</sup>. Le terme figuré et les termes propres sont employés ensemble<sup>3</sup> dans ce passage d'un hymne à Indra: «Comme une eau qui suit sa pente, les chants, les prières, les attelages<sup>4</sup> courent vers toi», VI, xLVII, 1<sup>4</sup>.

Des chevaux qui vont eux-mêmes chercher celui qu'ils doivent porter sont déjà des chevaux rares. Que dire de ceux qui l'appellent? On a vu plus haut qu'Agni aide à atteler les prières. Ailleurs il est prié d'atteler lui-même comme un cocher « les chevaux qui appellent le mieux les dieux <sup>5</sup> », VIII, LXIV, 1.

Indra monte sur son char "à l'appel 6 de ses deux chevaux bais", III, xLV, 2. M. Ludwig, il est vrai, interprète cet appel comme un simple hennissement. Et en fait, les deux chevaux bais composent l'attelage céleste d'Indra. Mais il est d'autant plus aisé d'admettre une confusion de cet attelage avec l'attelage liturgique des prières, que nous lisons au vers III, L, 2: "J'attelle pour toi les deux chevaux pieux dont tu as depuis longtemps récompensé la piété."

Dans l'hymne II, xvIII, les chevaux qui appellent Indra sont successivement au nombre de 2, de 4, de 6, de 8, de 10 (vers 4), de 20, de 30, de 40, de 50, de 60, de 70 (vers 5), de 80, de 90, de 100 (vers 6). MM. Grassmann et Ludwig traduisent rappelé avec 2, 4, etc. chevaux r. Ils n'ont pas compris que tous ces chevaux, ou plutôt tous ces couples de chevaux sont des attelages liturgiques? Et pourtant le char du vers 1 ne peut représenter que le sacrifice. Il est dit au vers 3 que les deux chevaux bais d'Indra sont attelés par la prière. Enfin le vers 7 est tout à fait catégorique : rViens, ô Indra, dans la direction de mes

<sup>2</sup> M. Ludwig traduit «suivent» en dépit du préfixe abhí. Ici c'est M. Grassmann qui me semble comprendre le vrai sens.

M. Ludwig, contre son usage, ajoute à la traduction du mot niyût une explication entre parenthèses. Mais cette explication « Austräge » est inadmissible.

<sup>5</sup> Cette figure disparaît complètement chez M. Grassmann.

<sup>7</sup> Remarquez le parallélisme de hūyámānaḥ et de uhyámānaḥ aux vers h et 6.

<sup>&#</sup>x27; Ici c'est M. Grassmann qui traduit exactement. Il serait possible pourtant que le verbe signifiât «tisser», comme l'entend M. Ludwig. Nous aurions alors la combinaison de deux métaphores incohérentes. Mais la traduction de M. Ludwig «fest verbundene Liebe» nous paraît de la fantaisie pure.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. VIII, LXXXV, 10 «Envoie à Indra l'hymne, les troupeaux, les chants», et I, cxLV, 3, «Vers lui (Agni) vont les cuillers, les cavales». Dans ce second passage qui nous ramène à la figure des attelages, les cavales sont les prières, plutôt que les breuvages, comme l'entend M. Grassmann. Quant à la traduction de M. Ludwig «die Trefflichen», elle est aussi arbitraire que peu significative.

La traduction de M. Grassmann est toute différente. Mais le sens qu'il donne à abhisvaré, «derrière», n'est qu'une conjecture aussi hasardée qu'inutile.

prières; attelle-les toutes 1 comme deux chevaux bais au joug de ton char. 2 Et pourquoi ce nombre toujours croissant de chevaux? La suite du même vers nous l'explique: « Car tu peux être appelé en beaucoup de lieux différents. 2 La multiplication du nombre des chevaux est comme une surenchère au moyen de laquelle le poète espère déterminer le dieu à l'écouter de préférence à d'autres sacrificateurs.

Mais nous n'avons pas atteint encore les dernières limites de la bizarrerie. Les chevaux qui traînent les dieux, les roues de char qu'on tourne pour eux, sont des équivalents si bien reconnus des prières, qu'au lieu de dire, comme au vers VI, xlviii, 16, parler à l'oreille du dieu, on dira Que les chevaux, ô Indra et Kutsa, vous traînent à l'oreille 2, V, xxxi, 9, ou Les prêtres, en invoquant le bouc (Indra), tournent une roue de char... à son oreille, VIII, lxxxvi, 12.

On remarquera, à propos de l'assimilation des prières à des chevaux, que les prêtres sont, eux aussi, des chevaux qui traînent le char du sacrifice. Il y aura donc des «chevaux» qui chantent «de beaux hymnes», VII, xxxvIII, 7. Les prêtres dont il s'agit dans ce passage sont d'ailleurs des prêtres divins. MM. Grassmann et Ludwig enlèvent à la formule sa bizarrerie, le premier, en donnant au mot arká «hymne³» le sens d'éclat, le second en évitant de traduire le mot vājín «cheval».

Nous avons aussi sept «chevaux » qui «parlent» et qui ne «disent» que la vérité, n'ont que des «pensées» conformes à la loi, III, IV, 7. Ce sont les sept prêtres mythiques. Au vers VII, xc, 5, il est aussi question d'êtres qui «trainent» (un char), «attelés » par leur propre volonté, et qui n'ont que des «pensées» conformes à la vérité.

Inversement, mais toujours en vertu de la même assimilation des prêtres à des chevaux, il y a des « prêtres » qui « caracolent 6 », III, vi, 1. Ce sont des « chevaux à sept langues » rappelant les sept prêtres et les sept prières, ibid. 2.

Mais revenons aux prières. Nous savons qu'elles sont souvent aussi comparées à des vaches. De là les «vaches» qui s'approchent en «suppliantes» du maître des vaches, IX, xcvii, 34. La

¹ Il est impossible de rapporter víçvā à hárī, comme le sont MM. Grassmann et Ludwig.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> MM. Grassmann et Ludwig cherchent, bien entendu, un autre sens pour ápi kárne, «nah zur Stelle», «auf Hörweite».

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir Religion védique, I, p. 279, en note.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> M. Ludwig n'admet pas le sens de «cheval» donné par MM. Roth et Grassmann au mot prikshá. Ce sens me paraît cependant prohable. En tout cas, l'assimilation des prêtres à des chevaux est constatée par un hon nombre de passages.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Cette image semble avoir complètement échappé à M. Ludwig.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Voir plus haut, p. 110, note 5.

formule qui suit immédiatement dans le même vers nous présente la même figure retournée : «Les prières s'avancent en mugissant vers Soma». Les deux s'expliquent l'une par l'autre. Citons encore le vers X, civ, 10 : «La vache invoque celui qui est très invoqué.» L'auteur du vers V, xviii, 4 ne craint pas de faire allusion à l'assimilation des prières à des vaches, tout en plaçant les prières dans la bouche des poètes ou des chantres : ces chantres «gardent» les hymnes dans leur bouche.

On dit des Maruts faisant tomber la pluie qu'ils «traient» la «source» inépuisable, VIII, v11, 16. C'est qu'en effet, comme les prières, et, selon toute apparence, avant elles, les eaux célestes sont des vaches.

Les eaux seraient à leur place dans une rivière et les vaches dans une étable. Mais les poètes védiques s'inquiètent peu de l'analogie dans l'usage qu'ils font des figures consacrées. Aussi rencontrons-nous au vers IV, xix, 6, une «rivière» contenant toutes les «vaches¹». De la rivière pleine de vaches, en transportant du contenu au contenant l'expression figurée, on arrive aisément à cette formule : «La pluie venant du troupeau,» X, xxiii, 4. On croit rêver en lisant la «traduction» que M. Grassmann donne de ce passage : «Le héros et toute sa troupe» (sic).

La confusion des vaches et des rivières célestes explique aussi parfaitement la formule : «Les rivières remplissent une même étable,» II, xxxv, 3, sans qu'il soit nécessaire de changer, comme le font MM. Grassmann et Ludwig, le sens d'« étable<sup>2</sup>» en celui de « réservoir ».

La vache est aussi un symbole banal de la libéralité du dieu, et quand le suppliant désire des chevaux, ou même des vaches, c'est cette vache symbolique qu'il doit «traire» pour en tirer la «vache» et le «cheval», VIII, xiv, 3.

### RAPPROCHEMENT DE COMPARAISONS DISPARATES.

Comme j'ai dit quelques mots de la hardiesse des comparaisons avant de parler de la bizarrerie des métaphores, je crois devoir, avant d'en venir aux combinaisons incohérentes de métaphores diverses, donner quelques exemples de la diversité des comparaisons usitées pour un même objet, et de leur juxtaposition dans une même formule.

En voici un assez curieux : «Comme les vaches vers le village, comme le combattant vers ses chevaux, comme la vache vers son veau, bonne et se laissant teter, comme un époux vers son

<sup>2</sup> ūrvá. Voir plus haut, p. 101, note 3.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur le mot dhénā, voir plus bas, p. 126, note 1.

épouse, qu'il vienne vers nous, celui qui soutient le ciel, Savitri qui donne tous les biens! 7 X, cxlix, 4.

Les litanies d'Indra valent celles de Savitri: «Appelle ici ton ami, comme une vache qu'on veut traire i; éveille, ô chantre, l'amant Indra; comme un vase plein de richesses jusqu'aux bords, amène ici le héros pour qu'il nous fasse des présents, » X, XLII, 2.

A la figure bien connue qui fait de la prière une vache, s'ajoute celle qui en fait un vêtement, une parure du dieu, dans le passage suivant : « Conduis-les au héros comme un berger conduit ses troupeaux à l'étable; qu'il se revête des prières du prêtre comme du ciel étoilé! "VI, xLIX, 12. Au vers V, xXIX, 15, le poète compare les prières qu'il adresse à Indra, à la fois à des vêtements et à un char. Dans un autre passage, I, clxxxvi, 7, les prières ont à la fois trois représentations différentes: « Nos prières, qui lui servent de chevaux, le lèchent comme des vaches lèchent leur veau nouveau-né; nos chants caressent comme des épouses le plus aimable des héros.» Les trois figures pareillement réunies au vers X, c1, 2, sont celles du vêtement qui pare, du navire qui sauve, de l'arme qui triomphe des ennemis. Toutes les trois désignent également la prière : «Faites des œuvres agréables; tendez (la chaîne) des prières (pour les tisser); faites le navire qui transporte à l'aide de rames; préparez vos armes; disposez tout; conduisez, faites avancer le sacrifice, amis! » L'application de ces métaphores, ou tout au moins de la dernière d'entre elles, paraît avoir échappé à MM. Grassmann et Ludwig, car ils substituent à l'idée d'armes » celle d'austensiles »<sup>2</sup>.

Quand la prière est considérée comme un char qui amène le dieu, le poète peut dire qu'il fait un «hymne» comme un «charpentier³». Mais l'auteur du vers III, xxxvIII, 1, ne s'arrête pas là, il se compare en outre à un cheval attelé au joug.

Les hymnes à Soma du livre IX nous fourniraient en abondance des séries de comparaisons disparates. Contentons-nous de citer le vers IX, LXXXII, 1. Soma y est appelé un cheval qu'on «exprime», il est comparé à un roi, quand il hennit, ou mugit (comme on voudra), après les vaches, et à un aigle, quand il passe sur le tamis et s'arrête dans la cuve.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cette interprétation, qui paraît en tout cas s'imposer, serait facilitée par la correction que propose M. Roth: dôhe ná.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Il faudrait d'ailleurs citer l'hymne entier. Il est plein d'incohérences mystiques.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> L'allusion a pourtant échappé à M. Ludwig, qui donne à manīshā le sens de «Gedanke» et l'explique entre parenthèses par «Plan».

## COMBINAISONS DE MÉTAPHORES INCOHÉRENTES.

Le premier vers de l'hymne X, cxlix, à Savitri commence ainsi: "Savitri a retenu la terre avec des rênes; Savitri a soutenu le ciel dans l'espace sans appui. "Jusque-là il ne s'agit encore que de merveilles cosmogoniques, avec une allusion très dure à la représentation bizarre des mondes sous la forme de cavales arrêtées par le dieu qui a organisé l'univers. Or l'atmosphère est, comme la terre, comparée à un cheval. Elle l'est aussi à une mer ou à une vache. Comme cheval, elle a pu être attachée. Comme vache, elle peut être traite. Mais quelle étrange combinaison de ces images diverses présente la seconde moitié de notre vers! "Il a trait l'atmosphère, pareille à un cheval frémissant, la mer attachée dans un lieu inaccessible."

C'est une conception très familière aux poètes védiques que celle d'un dieu «étayant» le ciel et la terre. L'auteur du vers I, LXII, 7, la conserve tout en comparant le ciel et la terre à deux «femmes.»

La séparation des deux mondes est comparée à celle de deux peaux. Mais ce qui rend la formule du vers VI, viii, 3 bizarre, c'est que les deux mondes y reçoivent en même temps le nom de «coupes¹»: «Agni a séparé les deux coupes comme deux peaux». Cette figure des «coupes», qui ne convient bien qu'à la conception des deux mondes comme deux récipients des eaux ou du Soma, ne fait pas un moins singulier effet au vers I, clx, 1, qui nous montre le soleil «cheminant» entre les deux coupes, en ajoutant que ces deux coupes sont «bien nées». La même figure encore désigne les trois mondes dans un passage où ils devraient être représentés plutôt comme trois vaches, puisqu'il y est question de trois taureaux qui les fécondent : «Les trois taureaux, brillants et séparés, fécondateurs des trois coupes², » V, lxix, 2.

Les aurores sont tantôt des vaches, tantôt des vierges guerrières. Au vers I, xc11, 1, elles sont à la fois appelées des vaches et comparées à des guerriers qui préparent leurs armes.

On les compare aussi, quelque étrange que l'idée puisse paraître, aux poteaux des sacrifices, IV, L1, 2. Il est plus sacile de comprendre qu'elles aient été comparées à des oiseaux, et parti-

- <sup>1</sup> M. Ludwig écarte le sens donné au mot dhisháṇā par M. Roth. Ce sens paraît être cependant celui qui explique le mieux les différents emplois du niot. M. Grassmann l'admet, mais il remplace ici le terme figuré par le terme propreseles mondes.
- <sup>2</sup> M. Grassmann évite de rapporter le génitif dhisháṇānām à retodhāḥ, comme le fait M. Ludwig. Mais la combinaison d'idées à laquelle je m'arrête est d'autant plus aisée à admettre qu'elle se retrouve dans un mythe bien connu. Voir VII, xxxIII, 11 et 13.

culièrement, si le mot hamsé doit être pris déjà dans son sens classique, à des flamants, c'est-à-dire à des oiseaux aux ailes rouges. De là sans doute cette formule étrange: «Les poteaux brillants sont venus vers nous, pareils à des flamants qui s'élancent par bandes, » III, viii, 9.

L'aurore est encore à la fois une «cavale» et la mère des «vaches», IV, LII, 2. Nous avons relevé déjà la combinaison bizarre qui fait de l'océan céleste un océan de «vaches». Par l'addition d'une autre figure, celle qui assimile la diffusion de la lumière à l'épanchement des eaux, on obtiendra «la clarté de l'aurore renfermant un océan de vaches», II, xxxIV, 12. M. Grassmann supprime l'idée d'« océan». M. Ludwig remplace l'idée de «vaches» par l'idée de «lait!».

La "montagne" est la figure mythique du nuage et du ciel. Le cheval est celle de l'éclair ou du soleil. En les combinant, on exprime ainsi l'idée que l'éclair ou le soleil tarde à paraître : "La montagne ne donne pas le cheval," V, LIV, 5. M. Grassmann, qui avait indiqué le vrai sens du mot ánaçvadā dans son dictionnaire, en a donné ensuite une traduction qu'il faut sans doute prendre pour un lapsus<sup>2</sup>. M. Ludwig propose deux sens, dont le vrai<sup>3</sup>, mais il paraît trouver celui-ci inintelligible.

L'éclair est un feu qui peut être considéré comme entretenu, ainsi que le feu terrestre, avec du combustible. Ce feu séjourne dans les eaux du ciel qui, de leur côté, sont appelées des vaches. Il y aura donc des «vaches» renfermant du «combustible 4», II, xxxiv, 5.

C'est une formule bien connue que celle du «cuit dans les crues» pour le «lait dans les vaches 5». D'ailleurs, et bien que cette formule puisse avoir un sens, appliquée aux vaches naturelles, et qu'en effet le lait soit appelé l'offrande «cuite dans le pis 6», X, clxxix, 3, il me paraît certain qu'elle s'applique aussi, et même principalement, comme celle du lait «blanc, brillant,

Voir plus bas, p. 125 et suiv. La formule pourrait cependant s'entendre aussi en ce sens que l'aurore donne un océan de vaches, et c'est sans doute ainsi qu'il faut entendre au vers X, LXXVI, 3, le rapprochement des épithètes « qui a un océan de vaches » et « qui a un vêtement de chevaux ». Sur la métaphore du vêtement, voir aussi plus bas, p. 131.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> "Den kein Ross erreicht."

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> L'autre impliquerait l'existence d'un mot naçva = naçvara.

<sup>\*</sup> indhanvan. Cf. le classique indhanvant. Les traductions de M. Ludwig «flammend» et même de M. Grassmann «flammenreich» ne sont que des à-peu-près.

L'idée de lait est formellement exprimée aux vers I, LXII, 9; CLXXX, 3; celle de vaches aux vers I, CLXXX, 3; II, XL, 2; III, XXX, 14; IV, III, 9; VI, XVII, 6; XLIV, 24; LXXII, 4, cf. VIII, XXXII, 25. L'énigme n'est complète qu'au vers VIII, LXXVIII, 7.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Cette explication si simple a échappé à M. Grassmann, qui se tire d'affaire, comme il le fait trop souvent, en changeant le sens du mot ûdhar : « vase» (sic).

dans les vaches noires et dans les vaches rouges 1 » aux vaches crues, c'est-à-dire froides du ciel 2, nuits, aurores et nuées, d'où sort la clarté brûlante du soleil ou de l'éclair.

Or si les nuées sont des vaches, elles sont aussi des forteresses qui retiennent les eaux prisonnières. Les termes de « vaches » et de « forteresses » jouent ainsi le rôle de véritables équivalents qui peuvent se remplacer dans les formules mythiques, comme les équivalents chimiques se remplacent dans les combinaisons de la matière. Nous avons un exemple bien curieux de cette équivalence dans la formule des «forteresses crues», II, xxxv, 6, qui du même coup confirme l'application de celle des «vaches crues» aux vaches célestes, et particulièrement aux nuées. Ces forteresses sont le séjour d'Apām Napāt, le fils des eaux, c'est-à-dire du feu céleste, qui remplace là le lait cuit contenu dans les vaches crues. Mais ce qui n'est pas moins curieux que la formule elle-même, c'est, d'une part, la manière dont M. Ludwig lui a cherché un sens raisonnable, et de l'autre, celle dont elle a été défigurée par M. Grassmann. Le premier suppose que les forteresses crues sont des forteresses «construites avec des briques crues»! Le second traduit «les forteresses sombres (sic)». Il a cependant, d'après une indication donnée dans son dictionnaire, reconnu que l'épithète des forteresses-nuages leur était ici donnée par opposition au feu qui y prend naissance. Mais il ne paraît pas avoir compris le rapport de la formule avec celle des «vaches crues». En tout cas, il n'a pas seulement, selon le procédé de traduction qui lui est familier, remplacé l'idée exprimée par l'idée suggérée : il l'a remplacée par une idée tout à fait étrangère au texte 3.

3 M. Ludwig, du reste, fait quelque chose d'analogue, quand, dans la formule des «vaches crues», il remplace l'idée de «crues» par celle de «vivantes»,

I, clxxx, 3; III, xxx, 14; cf. IV, 111, 9.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> I, LxII, 9; IV, III, 9, cf. VI, LxXII, 4; VIII, LXXXII, 13.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Sans parler de l'emploi du mot usriyā, I, clxxx, 3; II, xl, 2; VI, xvii, 6, qui renferme au moins une allusion aux vaches aurores (Religion védique, I, p. 316), on remarquera que, non seulement nos formules célèbrent toutes l'œuvre d'un dieu mettant le lait cuit dans les vaches crues, mais que presque toutes, ou bien trahissent par quelque terme (púrvyam, I, clxxx, 3, jámaryena, IV, 111, 9) leur caractère mythique, ou bien figurent dans des vers célébrant en même temps d'antres œuvres accomplies par les dieux dans le ciel, VIII, xxxII, 25. Telles sont, au vers VI, xvII, 6, l'ouverture des portes du (ciel); au vers II, xL, 2, la dispersion des ténèbres; au vers VIII, LXXVIII, 7, le lever du soleil. Au vers III, xxx, 14, le «cuit» que porte la vache «crue» est appelé «une grande lumière déposée dans ses entrailles. On peut remarquer encore que le «cuit» déposé dans les vaches reçoit au vers X, cvi, 11, le nom de mádhu (cf. IV, 111, 9), désignant apparemment la même liqueur à laquelle le vers III, xxxix, 6 donne des pieds et des sabots, c'est-à-dire le Soma. Mais il y a mieux. Au vers X, xLIX, 10, c'est sous son propre nom que le Soma est placé dans les entrailles et dans le pis de la vache. Enfin, au vers X, xLv, 3, nous voyons Agni «allumé dans le pis» du ciel. Cf. ci-après, p. 124.

Les Maruts sont, d'une part, des cerfs, et, de l'autre, des prêtres. Ce sont donc des cerfs 1 qui chantent 2, I, clxv, 1.

Comme les Maruts, les compagnons de Brihaspati sont des prêtres célestes. La pluie chaude de l'été est leur sueur. Mais cette pluie est aussi le lait du ciel, et c'est un lait chaud 3. On pourra donc dire qu'ils ont « pour sueur le lait chaud », X, LXVII, 7. Ceux qui voudraient, pour éviter cette combinaison bizarre, défendre l'interprétation, d'ailleurs assez peu intéressante, de MM. Grassmann et Ludwig, « suant par l'effet de la chaleur », auront d'abord à mettre cette traduction d'accord avec celle que les mêmes savants donnent du vers VII, ciii, 8 (cf. 9).

Agni, le feu, qui est, tantôt un sage, tantôt un cheval, devient au vers I, cxlix, 3, un «sage cheval». Le même Agni n'est pas seulement le cheval qui porte aux dieux le sacrifice en général, et la prière en particulier; c'est aussi le cocher qui attelle et dirige la prière. Les deux idées sont combinées au vers I, lxv, 1: «(Agni) qui attelle l'hommage et qui traîne l'hommage.» Ici M. Grassmann donne le vrai sens, et M. Ludwig s'en écarte.

Les prêtres conduisent par la bride le cheval Agni, IV, 1, 9. Mais, d'un autre côté, c'est lui qui les excite, qui les «éveille». On dira donc, en confondant les deux figures et en y ajoutant une métonymie, qu'il «éveille la bride de la troupe (des prêtres)», V, 1, 3. Les traductions que MM. Grassmann et Ludwig donnent de ce passage diffèrent autant l'une de l'autre que de la mienne 4.

Agni et Soma sont tous les deux assimilés, tantôt à un veau, tantôt à un prêtre. C'est l'un ou l'autre de ces dieux du sacrifice qui est appelé au vers VIII, LXI, 5, un «veau» qui «loue» sa mère.

Soma, comme Agni, est un cheval. Le faire couler, c'est diriger un cheval attelé. Telle est la fonction des pierres du pressoir, appelées d'ailleurs elles-mêmes des mâles (chevaux ou taureaux), soit à cause de leur force, soit par allusion aux taureaux et aux chevaux célestes qui répandent la pluie. Soma sera donc un cheval attelé par des chevaux (ou des taureaux)<sup>5</sup>, IX, xcv11, 28.

Soma est aussi un aigle. La cuve où il coule est son vêtement

<sup>2</sup> Sur le sens attribué à la racine ric par M. Grassmann, voir Religion védique, I, p. 277.

3 gharmá, cf. VII, cm, 8 et 9, et Religion védique, I, p. 292.

4 La plus invraisemblable est sans contredit celle de M. Ludwig: «die Kette

der (lebenden) Schaar».

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> En dépit de MM. Grassmann et Ludwig et même du pada-pāṭha, le mot éta, dans un hymne aux Maruts, doit avoir le sens de «cerf» ou «antilope».

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> MM. Grassmann et Ludwig évitent le paradoxe, le premier en donnant à vrishan, contre toute vraisemblance, le sens de «Mann», le second en prenant pour traduire l'instrumental la préposition «mit» au lieu de «von», ce qui donne une formule sans aucun sens précis. Ajoutez dans le même ordre d'idées les for-

ou sa cuirasse. Voilà donc un aigle qui se couvre d'une cuirasse<sup>1</sup>, IX, LXVII, 14.

Nous avons vu plus haut le soleil assimilé à un tamis sur lequel se clarifie un Soma qui n'est autre que la lumière même de l'astre. Ailleurs, les rayons du soleil deviennent des doigts qui clarifient ce même Soma. Or ils sont aussi représentés, sous le nom de Harits, comme des cavales; on a donc «dix Harits» qui «clarifient» Soma et le font briller, IX, xxxvIII, 3.

Les rayons du soleil sont aussi des flèches. C'est ce qui explique la formule «Soma clarifié par la flèche du soleil», IX, LXXVI, 4. M. Grassmann a compris ce passage, dont le sens paraît avoir échappé complètement à M. Ludwig. Mais il n'a pas vu quelles conséquences on en pouvait tirer, particulièrement pour l'explication de la métaphore, cárya «flèche», appliquée aux doigts qui expriment le breuvage sacré, et pour celle du mot kshíp, qu'on traduit «doigt», mais dont le sens propre semble être également «flèche». Ce sont là, selon moi, des allusions aux doigts qui expriment le Soma solaire, c'est-à-dire aux rayons du soleil assimilés en même temps à des flèches. Elles produisent une nouvelle série de combinaisons 2 dont l'étrangeté ne dépasse pas celle d'une foule de formules déjà étudiées.

Les pierres du pressoir sont représentées « portant le Soma sur leur dos », VIII, LII, 2. Mais le Soma est représenté lui-même comme un cheval. De là « la pierre qui porte le cheval sur son dos », VIII, xxvi, 24. Les deux formules sont confondues chez M. Grassmann dans une même traduction « la pierre qui porte le Soma ». La seconde perd ainsi tout son relief. Elle est expliquée et non traduite. Mais cette explication du moins est juste. Que dire de l'interprétation que M. Roth donne dans son dictionnaire du mot áçvaprishiha « (pierre) portée sur le dos d'un cheval », et de celle de M. Ludwig « (pierre) large comme le dos d'un cheval »?

Les trésors célestes, les eaux par exemple, sont représentés, tantôt comme des vaches, tantôt comme les fruits d'un arbre. En combinant ces deux figures, un poète dira à Indra: «Fais-nous tomber des vaches en secouant (l'arbre du ciel)<sup>3</sup>», I, x, 8. D'autre part, la chute de la pluie est considérée comme un ensemencement des champs qu'elle féconde, et on dit des Maruts qu'ils

mules des vers IX, LXIV, 15 et xCVI, 2, où les «chevaux» qui «conduisent» Soma, et les «bais» qui «étrillent» le «bai», sont sans doute les prêtres eux-mêmes, ou leurs doigts.

MM. Grassmann et Ludwig atténuent l'expression.
Voir Religion védique, I, p. 201-204 et 206-207.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. III, xiv, 4. La traduction de M. Ludwig «raffe uns in Sturm zusammen die Rinder» ne présente aucune image précise. Quant à M. Grassmann, il se tire d'affaire en remplaçant le sens de «secouer» par celui de «verser», et le sens de «vache» par celui de «lait». Sur ce dernier point, voir plus bas, p. 125 et suiv.

sèment le nuage, VIII, vii, 4. Mais les eaux des nuages sont en même temps des vaches, et les nuages eux-mêmes sont des montagnes. Nous verrons donc Brihaspati, après sa victoire sur les démons, tirer les «vaches» des «montagnes» pour les «semer» comme du blé qu'on tire des boisseaux 2 de blé, X, LXVIII, 3.

La fabrication du Soma par le pressurage a été assimilée au barattage du beurre et à l'opération, désignée par la même racine manth «baratter», qui consiste à allumer le feu par le frottement. D'autre part, c'est, selon le mythe bien connu, par un aigle que le Soma a été tiré du ciel. Enfin, le ciel, ou le nuage d'où le Soma peut être également tiré, est une montagne. De là la formule: «L'aigle a baratté (tiré par le barattage) le Soma du ciel, » IX, lxxvII, 2, ou «de la montagne», I, xcIII, 6. Quand le Soma est considéré comme retenu par le démon Namuci «qui ne lâche pas» dans la partie la plus reculée du ciel appelée alors la tête de Namuci, Indra le fait sortir de cette «tête» en la «barattant» comme «l'aigle» a «baratté» pour lui la plante enivrante 5, VI, xx, 6.

En regard du composé havir-máthi « qui baratte 6 l'offrande », VII, civ, 21, on peut placer vastra-máthi, appliqué à Dadhikrāvan au vers IV, xxxviii, 5, où ce cheval mythique est comparé à la fois à « un aigle » et à « un voleur » qui « baratte un vêtement ». Le voleur ne diffère pas de l'aigle, et celui-ci est le porteur du Soma céleste; il baratte pour ce Soma le beurre céleste, c'est-à-dire les eaux du ciel qui deviennent son vêtement. C'est ainsi que l'eau mêlée au Soma, dans la préparation du breuvage sacré, lui sert pareillement de vêtement, selon une métaphore devenue banale dans les hymnes du neuvième livre. L'allusion au vol du Soma par l'aigle paraît échapper complètement, et à M. Grassmann, et à M. Ludwig.

Enfin un troisième composé, urā-máthi « qui baratte la brebis », est au vers VIII, Lv, 8, l'épithète du loup « qui observe les rites

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ici, c'est M. Ludwig qui efface la métaphore et M. Grassmann qui la conserve.

Le sens du mot sthivi est douteux. Mais les interprétations de M. Grassmann «Aehre» et de M. Ludwig «Worfel» sont de pures conjectures, comme celle de M. Roth que j'ai adoptée. Cette dernière a du moins l'avantage de compléter un sens précis, et, si je ne m'abuse, très satisfaisant.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir au vers I, xxvIII, 4, l'emploi d'un mánthā (instrument à haratter) dans le pressurage du Soma.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Sur les emplois de la racine manth et sur la possibilité de ramener tous ces emplois au sens de «baratter», voir Religion védique, III, p. 7 et note 3.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> J'ignore par quelle construction M. Grassmann a pu arriver à la traduction qu'il donne de ce passage. M. Ludwig construit exactement, mais il a le tort d'abandonner, comme M. Grassmann, le sens radical de la racine manth.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Ce sens est mis hors de doute par l'épithète parallèle āvivāsat. Les Yâtus sont là des sacrificateurs ennemis.

d'Indra ». Cette brebis et ce loup ne peuvent être que le Soma et la pierre du pressoir 1. C'est le sacrifiant lui-même qui est comparé au loup dans un vers de l'Atharva-Veda, V, viii, 4, où le prêtre, en priant les dieux de laisser la vie à son client, cherche comme l'auteur du vers II, xxviii, 5, du Rig-Veda, à les intéresser par la considération des sacrifices qu'un vivant peut leur offrir : «Que, vivant, il baratte la brebis comme le loup!» Au vers VIII, 11, 2, la formule concernant Soma qu'on traduit «pressé par les pierres » signifie peut-être littéralement «pressé par les loups ». En effet, le mot áçna auquel MM. Grassmann et Ludwig, après M. Roth, donnent pour ce passage unique le sens de «pierre », signifie étymologiquement «dévorant », et est employé ailleurs comme épithète d'un animal démoniaque.

Si maintenant nous nous rappelons que la chute de la pluie est considérée comme un ensemencement des champs qu'elle féconde, et si nous songeons, d'autre part, que la pluie qui tombe du ciel renferme le Soma céleste dont plusieurs textes constatent aussi d'ailleurs l'action directe sur les récoltes <sup>2</sup>, nous comprendrons que le «loup», représentant le pressoir céleste, devienne l'instrument à l'aide duquel les Açvins «ensemencent», I, cxvii, 21, ou, suivant une autre expression, «labourent <sup>3</sup>», VIII, xxii, 6, le champ de blé. Ainsi devient inutile une hypothèse, pourtant bien ancienne, puisqu'elle remonte au Nirukta, d'après laquelle, dans ces deux passages <sup>4</sup>, le mot vríka «loup» signifierait «charrue».

Comme la prière en général, les hymnes, les vers, sont des vaches. Les vers ont des pieds, mais ces pieds sont au nombre de huit. De là, les vaches à huit pieds, II, vII, 5. Pour M. Ludwig, les vaches à huit pieds sont des vaches pleines. Mais l'épithète ashitapadī «à huit pieds » n'est-elle pas au vers VIII, LXV, 12, expressément donnée à la parole elle-même? M. Grassmann comprend comme moi et traduit autrement, en sous-entendant le mot «vers».

Nous avons vu la composition de l'hymne comparée à la clarification du Soma. En combinant cette figure avec celle qui assimile le sacrifice à une étoffe tissée par le prêtre sur une

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur le rôle du loup dans les mythes du Soma, voir Religion védique, III, p. 7-10 et les notes.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Religion védique, III, p. 9, note 1.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. I, xxIII, 15: Püshan, avec les gouttes de Soma, a «réalisé» six (bœufs) attelés, et a «labouré en quelque sorte le champ de blé avec ces bœuſs».

Dans ces deux passages seuls! Et dans deux passages où il s'agit évidemment d'un labourage et d'un ensemencement mythiques, puisque les laboureurs et les semeurs sont les Açvins! Voir une argumentation plus complète sur ce point, Religion védique, III, p. 9, note 1.

chaîne, on obtient la formule: «La chaîne du sacrifice est tendue sur un tamis à la pointe de la langue par la puissance de Varuna, » IX, LXXIII, 9. C'est, en effet, Varuna qui donne la sagesse et l'éloquence, l, cv, 15. Les mots váruṇasya māyáyā forment une locution connue dont on ne peut 'détacher le génitif váruṇasya pour le rattacher à jihváyāḥ, comme le fait M. Ludwig. Quant à la traduction de M. Grassmann «au commencement du sacrifice», c'est de la fantaisie pure.

La prière est l'épouse d'Indra. Mais c'est aussi une vache mugissante. Indra a donc une «épouse» qui «mugit» après lui, IV, xxiv, 8. Le commentaire dont M. Grassmann accompagne sa traduction de ce passage prouve qu'il n'en comprend pas la vraie

signification.

Les prières sont des armes, des flèches. Les prêtres sont des taureaux. De là, les «taureaux» attelés au joug du sacrifice qui ont des «flèches» dans la «bouche» et qui frappent au «cœur», I, lxxxiv, 16. M. Ludwig a compris que cette formule désignait les prêtres. Comment donc n'a-t-il pas vu qu'au vers II, xxiv, 8, les «flèches» lancées par l'arc de Brahmanaspati, qui a pour corde «le sacrifice l», que ces flèches qui «atteignent l'oreille 2», sont les prières?

La prière n'est pas seulement l'arme des dieux; elle est aussi, selon une image non moins familière aux Rishis védiques, un vêtement dont on les pare. C'est la combinaison de ces deux images qui explique la formule suivante, adressée à Indra: "Tu as frappé les ennemis avec de beaux vêtements", VII, xxxIII, 3. En dépit des manuscrits des Nighantus qui donnent átka (au lieu de arká, qui n'a d'ailleurs que le sens d'hymne) parmi les noms de l'éclair, j'oserai soutenir contre MM. Grassmann et Ludwig que ce mot ne peut avoir d'autre sens que "vêtement".

Tout danger est une rivière ou une mer à traverser, et l'instrument du salut est le navire. Cette métaphore est d'un usage si ordinaire qu'un poète, pour demander à Agni le salut de son char (dans la guerre) et de sa maison (pendant la paix), implore de lui un «navire pour son char et pour sa maison», et afin que ce navire fasse franchir plus vite à son char et à sa maison l'océan du danger, il souhaite qu'il ait des «pieds», I, cxl, 12. MM. Grassmann et Ludwig atténuent ce dernier trait dans une traduction d'ailleurs exacte pour le reste, et en conséquence déjà assez étrange. Le scrupule ici les a pris un peu tard.

Le dieu lui-même, le dieu sauveur Indra, est un «navire» que

lieu où s'arrête un mouvement, par exemple la cuve où coule le Soma.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ni M. Grassmann ni M. Ludwig ne comprennent l'expression ritájya.

<sup>2</sup> Et non «qui sont ramenées en arrière jusqu'à l'oreille», comme l'entend M. Grassmann et, sans doute, aussi M. Ludwig. Le mot yóni désigne souvent le

les prêtres font servir à leur usage en l'attelant (comme un cheval) «au joug» de leur «hymne», I, cxxxi, 2. M. Ludwig efface tout le relief de cette formule. M. Grassmann donne comme lui au mot çūshá «hymne», le sens de «force»; mais il va plus loin en faisant du «joug», dhúr, un pieu (sic).

## GALIMATIAS TRIPLE ET QUADRUPLE.

Je ne crois pas pouvoir mieux caractériser que par ce titre

des formules pareilles à celles qu'on va lire.

Indra est le fils du ciel et de la terre. Mais Indra est un taureau, le ciel et la terre sont deux coupes, et dans le langage mythique du Rig-Veda, toute génération est volontiers assimilée à l'opération de Tvashṭri « le charpentier ». On dira donc que « les deux coupes ont charpenté le taureau » VIII, L, 2. M. Grassmann I, substituant aux trois figures les idées qu'elles représentent, traduit, si cela peut s'appeler traduire : « Les mondes ont engendré le puissant. »

La prière est d'origine céleste: c'est la sœur des dieux, VII, xxIII, 2; VIII, xII, 31. Mais c'est aussi une arme, soit entre les mains des hommes, soit entre les mains des dieux. Cette dernière idée est des plus familières aux poètes védiques. En la combinant avec la précédente et avec un terme rappelant le sens propre, on aboutit à la formule « dire des armes sœurs », qui se rencontre aux vers VIII, vi, 3, et X, viii, 7. Le plus grand tort de M. Grassmann et surtout de M. Ludwig, dans leurs traductions de ces deux passages, a été d'en négliger ou d'en méconnaître la complète analogie.

Ils n'en ont pas vu davantage le rapport avec une autre formule 2 «il a fait brûler l'arc frère», VIII, LXI, 4, où l'arme de la prière est de plus implicitement comparée au feu. L'addition de cette image nouvelle s'explique d'autant mieux que le dieu

dont il est ici question est Agni.

Le Soma céleste sort de la nuée. La nuée est une vache. Le Soma est un héros ou un cheval; ou plutôt c'est une «liqueur» qui a des «pieds<sup>3</sup>», qui a des «sabots», et qu'Indra trouve dans la «vache», III, xxxix, 6.

Les eaux du ciel, tantôt sont le lait d'une vache céleste,

siste: « Die Doppelfläche hat er in Brand gesetzt.»

M. Ludwig n'admet pas le sens de «coupe» pour dhisháṇā, voir p. 115, note 1.
 M. Ludwig donne même de cette formule une traduction tout à fait fantai-

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> La suite du vers gishā hitám, etc. paraît bien indiquer qu'il s'agit d'un seul et même objet, désigné par le substantif madhu et par les adjectifs padvát et caphávat. En tout cas, la traduction de M. Ludwig «durch die Fusz (spuren)», etc. a peu de chances d'être admise.

tantôt sont elles-mêmes des vaches. De là les «vaches» qui sortent d'un «pis», et, ce qui est plus fort, du pis d'un «mâle», par suite de la confusion des figures qui font du nuage, tantôt un mâle, tantôt une femelle: «Il (Agni) a su trouver 1 en naissant le pis 2 de son père; il en a fait couler les flots, les vaches 3, 7 III, 1, 9.

Cette formule n'est d'ailleurs pas isolée. Au vers IV, xxII, 6, il est encore question des «vaches» qui sortent du «pis» du «mâle». Dans ce passage, M. Ludwig, pris d'un scrupule qui ne l'avait pas arrêté pour le précédent, remplace le « pis du mâle » par le «pis qui pleut». M. Grassmann garde le pis du mâle, mais il transforme les vaches en lait.

La confusion des vaches et du lait est impliquée par bien d'autres formules, à commencer par celle-ci : « Traire les vaches hors de l'obscurité, 7 I, xxxIII, 10, pour «les en faire sortir ». Mais cette observation veut être généralisée. C'est ce que je vais faire dans le paragraphe suivant, après avoir cité un exemple de

ce que j'appelle «galimatias quadruple».

Le feu céleste, soleil ou éclair, ou le Soma qui est identique au feu sous ces mêmes formes, est, tantôt le «veau», tantôt le lait «cuit» et brillant de la vache céleste «crue». C'est encore un «dormeur» quand il s'attarde dans un séjour plus ou moins confondu avec la vache elle-même, et appelé aussi, par allusion aux puissances malfaisantes qui y retiennent les trésors célestes, le séjour de la «tromperie». Ces différentes figures sont combinées au vers 3 d'un hymne, X, LXXIX, d'ailleurs presque exclusivement composé d'énigmes. Il s'agit de l'action exercée sur le feu ou le Soma céleste par le feu terrestre « cherchant la retraite cachée de sa mère »: «Îl 4 a trouvé comme un dormeur le cuit brillant tetant dans le sein de la tromperie.»

## EMPLOIS MÉTAPHORIQUES DU MOT GÓ « VACHE ».

Le mot gó, dont le sens ordinaire est «vache», serait, selon

- <sup>1</sup> C'est sans doute par inadvertance que M. Ludwig confond viveda avec veda.
- <sup>2</sup> M. Grassmann semble vouloir dissimuler le paradoxe par un terme équivoque "Busen". M. Ludwig dit très bien "Euter".

<sup>5</sup> Sur dhénā (Grassmann «Trank», Ludwig «Stimme»), voir ci-après, p. 126,

notes 1 et 2.

<sup>4</sup> MM. Grassmann et Ludwig supposent, contre toute vraisemblance, surtout étant donnée l'interprétation adoptée par M. Ludwig pour le premier hémistiche, que le sujet du verbe avidat est la «mère». Sur le sens du mot rip, cf. ripú et voir Religion védique, III, p. 179. M. Ludwig fait de ripáh un accusatif pluriel, sans tenir compte des formules analogues où ce mot figure toujours au génitif singulier. M. Grassmann lui donne le sens de «terre» que rien ne justifie. Pour le sens que je donne au mot sasá, voir le mythe du sommeil des Ribhus dans la demeure de Savitri, c'est-à-dire dans le monde invisible.

la plupart des interprètes, devenu par une sorte de métonymie d'un usage courant le nom de différents produits, tels que le lait de la vache ou le beurre tiré de ce lait, le cuir fait de la peau du même animal, les courroies ou les cordes d'arc faites de ce cuir. Il est incontestable, en effet, que le même terme qui, dans des centaines de passages, désigne soit les vaches réelles, soit les vaches mythiques, aurores, eaux, prières, offrandes, sert aussi à désigner la peau de vache sur laquelle on exprime le jus du Soma, les courroies du char, la corde de l'arc et surtout le beurre sacrifié dans le feu ou le lait mêlé au breuvage sacré. Mais il ne désigne ces différents objets, comme les offrandes de toute sorte, les prières, les eaux et les aurores, que parce qu'ils sont dans la phraséologie des hymnes, soit régulièrement, soit accidentellement assimilés à des vaches. La figure est moins une métonymie qu'une métaphore; c'est aussi probablement une figure purement mythique, liturgique, et non une figure populaire. Enfin, et ce point est le plus important, c'est une figure toujours sentie comme telle et non devenue une appellation courante. Ni les archers, ni les cochers; ni les laitières de la période védique ne donnaient, je pense, aux cordes de leurs arcs, aux courroies de leur char ou à leur lait le nom de «vaches». Et en tout cas, substituer à l'occasion les termes de «lait», de «courroies», de « cordes » au terme de « vaches », ainsi que le font les lexicographes et les traducteurs, c'est interpréter le texte plutôt que le traduire, et c'est l'interpréter en lui ôtant la couleur mythique qui devrait en faire pour nous le principal intérêt.

Cette couleur, ils la respectent pourtant en plus d'un passage. M. Grassmann, dans son lexique, remarque que le mot gó, au pluriel, désigne souvent les gouttes de lait conçues comme des vaches vers lesquelles s'élance le taureau Soma. M. Ludwig et lui traduisent exactement plus d'une formule telle que celle du vers IX, xcvii, 13, par exemple, où Soma est représenté comme un taureau mugissant après les vaches. Il y a là une allusion à l'union du Soma céleste avec les aurores ou les eaux du ciel, ces autres vaches l' dont le lait est l'une des représentations dans les opérations du culte. Cette allusion est la raison d'être de la métaphore. Elle en sera la justification dans une foule de passages où MM. Grassmann et Ludwig ont cru devoir remplacer le

terme figuré par le terme propre.

Il s'en faut d'ailleurs, même dans les formules dont les détails s'accordent avec la métaphore, que les traducteurs se montrent toujours conséquents avec eux-mêmes. Ainsi au vers IX, xcvi, 14, M. Grassmann nous montre le Soma « uni au lait », alors que

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. IX, xcvi, 7.

l'épithète « mugissant » donnée au breuvage mâle devait l'engager à laisser le nom de « vaches » au breuvage femelle. C'est ce que M. Ludwig a fait dans ce passage. En revanche, dans un autre, plus décisif encore, que M. Grassmann traduit exactement « comme un homme qui va trouver une femme au rendez-vous, il s'unit aux vaches dans la cuve », IX, xciii, 2, M. Ludwig juge à propos de traduire « il s'unit au lait ».

Ce n'est pas tout. Dans ces deux passages, le mot qui exprime l'idée de «vaches» et suggère l'idée de «lait», est non pas gó, mais usríyā. Or, il serait déjà difficile d'admettre, dans les formules où c'est le mot gó qui désigne le lait. un oubli complet de la signification primitive encore si vivement sentie dans d'autres formules analogues, et de l'allusion à laquelle la métaphore doit, selon moi, son origine. Mais il est encore plus malaisé de concevoir un pareil effacement de sens dans plusieurs synonymes à la fois. Je dis plusieurs, et, en effet, aux mots gó et usríyā, MM. Grassmann et Ludwig ajoutent encore le mot dhenú et M. Grassmann celui de dhénā¹, comme noms de la vache devenus pareillement des termes qui pourraient désigner sans figure le «lait».

Des différents exemples d'un pareil emploi du mot dhénā qu'on trouve cités dans le dictionnaire de M. Grassmann, deux seulement méritent d'être relevés et ils l'ont été déjà plus haut. Dans l'un, la "rivière" qui contient toutes les "vaches", IV, xix, 6, est, comme nous l'avons vu, la rivière qui contient toutes les eaux 3. Dans l'autre, III, 1, 9, le lecteur qui aura accepté de M. Ludwig le "pis" du "père", ne fera pas, je l'espère, trop de difficultés pour admettre avec moi qu'il sort de ce pis non pas du lait, mais des "vaches" 4.

Dans la formule presque identique du vers IV, xxII, 6, les

¹ M. Ludwig donne à ce mot le sens de «voix, hymne», et les Nighanțus, le rangent en effet parmi les synonymes de vâc. La vérité est qu'il ne peut avoir, comme dhené, d'autre sens propre que celui de «vache», suffisamment établi par son étymologie et par une formule telle que celle du vers V, LXII, 2, «les vaches de l'étable», mais que, comme les autres noms de la vache, il peut désigner et désigne en effet quelquefois les prières. Ainsi au vers X, civ, 10, la «vache» qui «implore» Indra est certainement la prière. Cf. VII, xciv, 4, et X, civ, 3. Mais ailleurs le mot dhénā désigne d'autres formes de la vache mythique ou liturgique, par exemple les eaux célestes. Voir ci-dessous.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Sur VII, xciv, 4, et X, civ, 3, voir la note précédente. Il est possible qu'au vers VII, xxiv, 2, le mot *dhénā* désigne également les prières. Il désigne certainement au vers IV, LVIII, 6 les prières assimilées aux offrandes de beurre (voir plus haut, p. 109). Aux vers VIII, xxxii, 22, et X, xLiii, 6, le contexte laisse le sens indéterminé.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> P. 113. C'est, du reste, l'interprétation de M. Grassmann dans sa traduction. Il a seulement le tort de supprimer la figure.

<sup>4</sup> P. 124.

"vaches" qui "coulaient" du "pis" du "mâle" étaient désignées par le mot dhenú, et là, M. Ludwig conservait bravement ce terme de "vaches" auquel M. Grassmann substituait celui de "lait". Ailleurs, c'est au contraire lui qui substitue le terme propre au terme figuré, tandis que M. Grassmann, contrairement, il est vrai, à l'indication de son dictionnaire, revient pour le même mot dhenú au sens de "vaches". Ce passage où il s'agit du "mélange" de Soma avec les "vaches" qui ont "un beau sein", IX, LXI, 21, nous ramène aux formules concernant le breuvage sacré.

Au vers IX, LXXII, 1, le mot dhenú désigne encore les «vaches» dont Soma est «oint» dans la cuve. La même formule est maintes fois répétée avec le mot gó. Cette combinaison a déplu à MM. Grassmann et Ludwig, qui ont partout substitué le lait aux vaches. Passe encore dans les textes où il est expressément fait mention de la cuve<sup>1</sup>, IX, LXXXV, 5; LXXXVI, 47; XCVI, 22. Mais dans les autres, IX, xLv, 3; L, 5; CIII, 2; CVII, 22, on peut même douter si l'« onguent 2» en question est celui du lait ou celui «des prières». Car les prêtres védiques «oignent» par exemple Indra et Vishnu de l'a onguent des prières, VI, Lxix, 3, comme ils "oignent" Mitra et Varuna de "vaches", I, cli, 8. En revanche la prière 3 des Sobharis est «ointe de vaches» par les Maruts, VIII, xx, 8, c'est-à-dire sans doute récompensée par des vaches. Bref, cette métaphore de l'«onguent» est banale dans les hymnes pour exprimer un accroissement de splendeur. Les dieux empruntent une nouvelle splendeur aux prières, les prières aux vaches qui les récompensent, et le Soma également aux vaches, mais à des vaches qui peuvent représenter aussi bien les hymnes chantés en son honneur que le lait auquel on le mêle. Au vers IX, x, 3, cette comparaison «les Somas sont oints de vaches comme les rois d'éloges » suggère plutôt l'identification des vaches aux prières. Mais là même où il s'agira du lait, le lait ne sera désigné que par une expression figurée dont le sens est «vache» et l'aonguent des vaches ne devra pas plus arrêter le lecteur que tant d'autres bizarres combinaisons de termes avec lesquelles il est déjà familiarisé. Les prières d'ailleurs, et même le lait, ne sont pas plus un onguent réel que les vaches, et si ma traduction du vers IX, xxxII, 3 «Il est oint de vaches comme un cheval» est paradoxale, celle de M. Grassmann «Il est oint de lait comme un cheval » est insignifiante.

On comprendrait plutôt que le beurre servit d'onguent. Je n'en traduirai pas moins le second pāda du vers V, 1, 3, qui peut en

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> On dit de la cuve elle-même qu'elle est «ointe de vaches», IV, xxvII, 5; IX, LXXIV, 8.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voir en particulier IX, 50, 5.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ou la musique? vāṇá. J'ignore où M. Ludwig prend le sens de «Zapfen».

effet s'appliquer au beurre du sacrifice, d'après l'analogie des formules déjà citées: «Agni, brillant, est oint de vaches brillantes 1. » Et je le ferai avec d'autant moins de scrupule que le vers commence par une autre formule bizarre, déjà citée plus haut «Il a éveillé la bride de la troupe » et se termine dans le même style

paradoxal et mystique.

D'ailleurs, selon une observation qui a été aussi présentée déjà, le fait seul de l'échange des synonymes gó et dhenú dans la formule « oindre de vaches » était une raison d'y respecter ce terme de « vaches » auquel MM. Grassmann et Ludwig substituent celui de « lait ». Le même argument pourrait être appliqué à la formule « cuit par les vaches » 2 où les deux interprètes font encore la même substitution. Mais ici, il suffit de les opposer à eux-mêmes, et de relever l'inconséquence qu'ils commettent en traduisant dans certains passages, VIII, 11, 3; LXXI, 5; IX, XLVI, 4; CVII, 2; CIX, 15 et 17, « cuit avec le lait » 3, une formule que dans d'autres, où l'idée de « lait » est exprimée en même temps que celle de « vaches », VIII, LVIII, 3; IX, LXXXIV, 5, ils sont eux-mêmes obligés de traduire « cuit par les vaches » 4.

De plus, s'il résulte de ces passages, et d'autres encore où la formule est en effet «cuit avec le lait » ou «avec le lait caillé », VIII, 11, 9; IX, x1, 6, que les vaches qui cuisent le Soma peuvent représenter le lait auquel on le mêle, il ne s'en suit pas qu'elles le représentent seul. Et, en effet, nous lisons au vers IX, LXXXIV, 5, que les vaches cuisent le Soma avec leur lait «et avec leurs

prières ».

C'est qu'en effet, «cuire le Soma», ce n'est pas le cuire matériellement, comme le veut M. Grassmann, qui entend cette formule du lait «chaud». Les vaches, qu'elles représentent le lait ou les prières, ont pu être considérées comme «cuisant» le Soma, parce qu'elles en complètent la préparation, comme une cuisson

<sup>1</sup> Cf. V, 111, 2. Cf. encore X, xxx1, 4.

Le mot dhenú y est employé aux vers I, LXXXIV, 11; IX, 1, 9; LXXXVI, 17.

Dans es traduction M. Gressmann dit simplement amálé avec le laite

M. Ludwig traduit encore ainsi les vers IX, LXXI, 4, et XCIII, 3, et M. Grassmann, sauf l'atténuation du sens de «cuire» en celui de «chauffer», le vers IX, LXXXVI, 17, où M. Ludwig rapporte la forme acicrayuh à la racine cri «aller vers».

Jans sa traduction, M. Grassmann dit simplement «mêlé avec le lait», comme s'il abandonnait le sens qu'il avait adopté dans son dictionnaire pour sa racine cri, et revenait à celui de M. Roth. Ailleurs pourtant, il maintient ce sens, ou plutôt le modifie seulement en celui de «chausfer», VIII, LVIII, 3; IX, LXXXVI, 17, cf. LXXXIV, 5. Enfin, on verra plus bas que le vers IX, XCIII, 3 lui suggère le sens de «couvrir» de lait «chaud». Au vers IX, LXXI, 4, il présère «oindre». C'est vraiment trop de laisser-aller. Déjà, du reste, dans son dictionnaire, il traduisait le composé gó-crīta: «mêlé au lait». Je le traduis «cuit par les vaches», ainsi que gáv-āçir, composé possessif dont le second terme āçir, également employé seul, ou dans d'autres composés, doit signifier «ce qui sert à cuire», c'est-à-dire à parsaire l'effrande.

réelle complète la préparation des autres offrandes. Mais cette expression renferme surtout une allusion au Soma céleste, au soleil ou à l'éclair «cuit» dans les vaches «crues», nuits, aurores ou nuées. Cela est si vrai qu'au vers I, LXXXIV, 11, les vaches qui cuisent le Soma reçoivent non seulement le nom de dhenávah, mais encore celui de prícnayah, qui en outre les désigne seul au vers VIII, Lviii, 3, et qui évoquerait déjà par lui-même l'idée des nuées que symbolise la célèbre Priçni, lors même que les passages en question n'insisteraient pas, comme on va le voir, sur l'idée de vaches célestes. Dans le premier, ces vaches sont appelées les vaches d'Indra, qui l'accompagnent, et qui boivent la liqueur (de l'offrande), ibid. 10. Je traduis ainsi le second : "Pour lui (pour Indra), à sa naissance, les vaches qui donnent un doux lait, les races des dieux cuisent le Soma dans les trois espaces brillants du ciel 2. » Nous lisons encore au vers IX, LXXI, 4, que les vaches qui «mangent l'offrande» cuisent le Soma «dans leur pis» et «à la tête», c'est-à-dire dans la partie la plus élevée du ciel<sup>3</sup>. Au vers IX, xcm, 3, la «tête» est le Soma même de ce monde suprême, bien que les vaches qui le cuisent soient «dans les cuves » 4. Il s'agit là sans doute de l'action du sacrifice terrestre sur le Soma céleste.

Le Soma «cuit par les vaches» est en même temps considéré comme le veau des mêmes vaches. On dira donc : «Les vaches cuisent ce Soma qui est leur petit 5, » IX, 1, 9.

La "purification " du Soma par les "vaches " n'est certainement pas plus étrange que la "cuisson " qu'elles opèrent du breuvage sacré. Au vers IX, xlii, 1, d'ailleurs, le Soma purifié par les vaches est comparé à un cheval. Or, il est vraisemblable que les palefreniers de la période védique ne se servaient, pour étriller leurs chevaux, pas plus de lait que de vaches. Le parallélisme des mots adbhih et góbhih au vers IX, lxviii, 9, n'est pas une raison de traduire "purifié avec les eaux et avec le lait". Nous avons

<sup>1</sup> M. Grassmann dit «mêlées au Soma».

<sup>3</sup> Ma construction est celle de M. Ludwig. Celle de M. Grassmann paraîtra sans doute peu naturelle. Le sens qu'il en tire est d'ailleurs sans aucun intérêt.

3 M. Grassmann construit, sans s'expliquer d'ailleurs sur le sens, «an dem Euter rechte Opfer nehmend», et change sans plus de façons le sens de «cuire» en celui d'a oindre» à la tête. C'est au mot údhar que M. Ludwig s'attaque. Il change le sens de «pis» en celui de «réservoir». Mais il ne nous dit pas non plus ce qu'il entend par les vaches qui cuisent le Soma «sur leur tête».

M. Ludwig traduit exactement, mais sans préciser l'application du mot «tête». M. Grassmann substitue l'idée de «couvrir» (sic) à celle de «cuire».

M. Ludwig cherche une explication trop subtile du mot ciçu, qui désignerait, selon lui, le Soma nouvellement préparé. Quant à M. Grassmann, il remplace l'idée de « cuire » par celle de « mêler au lait chaud », dans cette traduction, d'ailleurs tout aussi bizarre que la traduction exacte : « Les vaches mêlent le lait chaud au vrau».

signalé plus haut 1 des exemples de cette construction parallèle d'un terme propre et d'un terme figuré, et il y en a bien d'autres. Aux deux mêmes mots le vers IX, xc1, 2 ajoute encore ávibhih, et ici en revanche le rapprochement des deux termes figurés est une raison de plus pour traduire « purifié par les vaches » en même temps que « purifié par les brebis ». Les brebis

représentent, comme on sait, le tamis de laine.

Je ne puis insister également sur toutes les formules où le terme figuré «vaches» a été abandonné par les interprètes pour le terme propre «lait». Dans les uns<sup>2</sup>, il serait difficile de découvrir une cause particulière qui ait pu les déterminer à cette substitution. Dans d'autres, I, xcv, 8; IX, xcvii, 45, et xxiv, 2, l'observation déjà renouvelée tout à l'heure sur le parallélisme des termes propres et des termes figurés, ou celle qui a été faite au début de ce travail sur les comparaisons « retournées », suffisent pour expliquer l'emploi du terme «vaches». L'expression «orné de vaches, IX, Lx1, 13, n'est qu'une atténuation de la formule moint de vaches. Enfin, il est des cas où la substitution du terme "lait" est deux fois fautive. Ainsi, bien qu'on dise du lait. aussi bien que des vaches, qu'il est «trait», il est trop évident que l'application de cette épithète à un mot dont, en tout cas, le sens primitif est «vache» ne permet pas de traduire celui-ci, comme le fait M. Grassmann, par le mot «lait», IX, cv11, 9. La traduction que le même savant donne du vers IX, LXXXIV, 3 déconcerte le lecteur qui a le texte sous les yeux. Ne pouvant dire que le Soma coule «dans» les plantes «avec le lait», il dit qu'il «en sort, traduisant sans plus de façons un locatif comme un ablatif. Il s'agit, en réalité, du Soma céleste, entrant dans les plantes avec les «vaches» qui sont ici les eaux du ciel 3. Au vers IX, vi, 6, l'épithète de «mâle» donnée au suc du Soma a déterminé

<sup>3</sup> Voir Religion védique, I, p. 172.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> P. 111 et note 3.

Voir, pour le mot dhenú, I, cxxv, 4; VIII, 11, 6; IX, Lxv1, 6, et pour le mot gó, I, cxxxiv, 2; III, xxxv, 8; IX, Lxiv, 13. Ajoutez les composés gav-ish, qui, au vers X, Lxxv1, 7, se rapporte au Soma lui-même plutôt qu'aux pierres; gó-parīṇas, VIII, xlv, 24; go-pīthá, qui, au vers I, xix, 1, peut très bien signifier «protection» comme dans tous ses autres emplois; gó-rabhasa, I, cxxi, 8; go-vindú, IX, xcv1, 19, et le dérivé gómat, dans la locution sutásya gómatah, VIII, 111, 1; x111, 14; Lxxi, 6; Lxxxi, 30; Lxxxiii, 6. Pour le composé gáv-ishţi, IX, Lxvi, 15, et pour les dérivés gavyú, IX, xcv1i, 15, et gómat, dans les expressions vájam gómantam, IX, xxxiii, 2; Lxiii, 14, cf. vâl. 1, 9, et gómatīr ishaḥ, I, xlviii, 15; V, Lxxix, 8; VIII, v, 9; VIII, xxiii, 29; IX, Lxii, 24 (cf. dhenumátyai ishé, I, cxx, 9), il me suffit d'opposer M. Ludwig à M. Grassmann, et pour le composé gó-nyoghas, IX, xcxvii, 10, M. Grassmann, dans sa traduction, à M. Ludwig. Il y a des composés plus difficiles à expliquer. Sur gó-arnas, «qui a un océan de vaches», voir plus haut, p. 116 et note 1. Quant à gó-rijīka, je l'ai traduit «qui a pour flèche la vache», Religion védique, I, p. 206.

M. Grassmann à laisser le nom de «vaches» au lait auquel on le mêle 1. Mais c'est alors M. Ludwig qui substitue très mal à propos le terme propre au terme figuré. Enfin, il est difficile de comprendre pourquoi MM. Grassmann et Ludwig ont tous les deux aimé mieux donner pour «ami » à Soma le «lait» que la «vache», V, xxxv11, 4.

J'ai hâte d'arriver à une nouvelle série de formules dont l'examen achèvera, je l'espère, de prouver que le mot gó n'a jamais désigné le lait directement et sans figure. On dit souvent que Soma "prend en quelque sorte", IX, xiv, 5; cvii, 26, ou sans particule atténuante, qu'il « prend pour vêtement les vaches, IX, Lxxxvi, 26; xcv, 1, qu'il se «revêt», II, xxxvi, 1; IX, 11, 4; xiv, 3; xLii, 1; Lxvi, 13; cvii, 18, et qu'on «le revêt de vaches, IX, viii, 5, qu'on revêt «sa couleur» 2 de vaches, IX, civ, 4, qu'il est «enveloppé de vaches», IX, LXXXVI, 27. M. Grassmann fait de l'habit de «vaches» un habit de «lait». C'est encore un costume assez insolite; mais on fait ce qu'on peut, et la pensée védique, en dépit qu'on en ait, ne se laisse pas

habiller elle-même entièrement à la mode du jour.

M. Ludwig fait le plus souvent comme M. Grassmann. Cependant, aux vers IX, cvii, 26, et Lxxxvi, 26, sa traduction nous montre le Soma prenant, comme dans le texte, les «vaches» pour vêtement, ou, selon l'expression qu'il substitue à cette dernière au vers IX, Lxxxvi, 26, pour «enveloppe». Ainsi, à ce qu'il semble, c'est moins par répugnance que par indifférence pour la figure védique que dans la plupart des passages il substitue le "lait" aux "vaches". En fait, les toilettes de Soma sont aussi bizarres que variées et composent la plus étrange mascarade 3. Ses vêtements "blancs", IX, cvii, 13, ou "brillants", IX, Lxix, 4, peuvent sans doute représenter le lait, et les poètes védiques lui donnent encore d'autres costumes liquides, le beurre fondu, IX, LXXXII, 2, et les eaux, II, xxxvi, 1; IX, II, 3; xLII, 1; LXX, 2; xcvi, 13; cv11, 4 et 18; c1x, 21. Mais il se revêt en outre du tamis de laine sur lequel on le clarifie, IX, c1, 15, ou, selon l'expression du vers IX, xcvIII, 2, de la cuirasse de brebis, et des cuves où il coule, IX, xc, 2, et des doigts qui l'expriment, IX, xcvII, 12, et des «lois», ibid., c'est-à-dire des rites selon lesquels il est préparé. On l'habille aussi de «chants», IX, xxxv, 5, cf. IX, Lxxi, 1,

<sup>1</sup> Il a seulement le tort de dissimuler la hardiesse de la métaphore en introduisant une particule comparative qui n'existe pas dans le texte.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Au vers IX, cv, 4, il est dit inversement : «J'ai étendu ta couleur brillante sur les vaches.» Cf. encore l'emploi du dérivé gávya « de vache » dans des formules analogues, VIII, 1, 17; IX, viii, 6.

<sup>3</sup> La métaphore du «vêtement» a d'autres applications encore, comme celle de l'aonction». On dit d'Indra, récompensant l'hymne, qu'il l'ahabille» de richesse, VI, xxxv, 1, etc.

et xcix, 1, et ici s'offre naturellement l'occasion de répéter à propos de la figure de l'a habillement ce que nous avons dit déjà à propos de celles de l'a onction et de la acuisson, à savoir que, dans la nouvelle série de formules comme dans les précédentes, les vaches pourraient souvent représenter les prières qui accompagnent la préparation du breuvage sacré, aussi bien que le lait auquel on le mêle.

La figure de la «cuisson» est d'ailleurs combinée avec celle de l'm habillement» au vers IX, lxxv, 5, qui nous représente Soma revêtu de l'āçir, c'est-à-dire de ce qui le «cuit». Je n'insiste pas sur les autres combinaisons telles que «il se revêt de rivières» comme «roi», IX, lxxxix, 2, etc. On sait que ces incohérences abondent dans les hymnes védiques, et particulièrement dans les hymnes à Soma. Il s'en rencontre aussi naturellement dans plusieurs des formules où s'épanouit déjà cette singulière fleur de rhétorique, le «vêtement de vaches». Soma, revêtu de vaches, est, au vers IX, lxxxvi, 26, appelé un sage, et comparé à un cheval, quand il coule à travers la laine (du tamis). Au vers II, 36, 1, il est «trait» avec les «pierres» et les «brebis». Ces brebis, qui représentent le tamis, reparaissent au vers IX, viii, 5: «Quand il passe à travers les brebis, nous l'habillons de vaches.»

Mais nous n'avons pas terminé l'inspection de la garde-robe de Soma. Il a un triple vêtement, IX, cviii, 12, comme il a des formes correspondant aux trois mondes. Non seulement il a un vêtement qui touche le ciel, IX, lxxxvi, 14, mais il prend pour vêtement le ciel même, IX, lxix, 5, ou les quatre points cardinaux, IX, lxx, 1, et le nuage, IX, lxxxiii, 5, cf. lxxi, 1.

On voit maintenant ce qu'il faut penser de cette traduction du vers IX, LXXXVI, 27: «Les doigts le purifient, enveloppé de lait, sur le troisième sommet, dans l'espace brillant du ciel.» La répugnance de M. Grassmann et l'indifférence de M. Ludwig pour la figure en faveur de laquelle j'ai entrepris ce long plaidoyer ferment ici leurs yeux à l'évidence. Il est trop clair, en effet, que les vaches dont Soma est enveloppé dans le ciel, quand il y est purifié par les doigts d'un sacrificateur divin, représentent les eaux célestes.

Mais ce n'est pas tout, et cette formule relative au Soma céleste nous donne la clef des formules analogues appliquées au breuvage du sacrifice terrestre. Les vaches, lait ou prières, dont on y revêt Soma, représentant les eaux de la nuée dont il se revêt lui-même sous ses formes supérieures 1. Aussi dit-on

De même, dans la cérémonie de l'incinération des cadavres, le beurre, désigné par le terme de «vaches», dont le mort est enveloppé et qui doit le protéger contre l'ardeur du feu, X, xvi, 7, représente sans doute les eaux célestes où il doit reprendre une nouvelle vie.

que Soma se revêt des cuves comme Varuna des rivières, IX, xc, 2.

Si le lecteur pouvait encore conserver des doutes sur la portée de la figure, en même temps que sur la nécessité de la respecter toujours dans les traductions, j'espère qu'ils seraient levés par une dernière citation. Le taureau à trois cornes, dont il est question au vers V, xLIII, 13, ou n'est autre que Soma, considéré dans l'unité de sa triple forme, ou en tout cas est représenté comme pourrait l'être Soma lui-même, appelé, au vers IX, LXXXVI, 32, l'époux des femmes, allant au rendez-vous. Or ce taureau «se revêt des femmes», comme Soma se revêt des vaches. Les femmes et les vaches jouent donc dans la figure du «vêtement» le rôle de ces équivalents mythiques qui se remplacent, ainsi qu'on l'a vu déjà plus d'une fois, à la façon des équivalents chimiques. Maintenant, le terme de «femmes» peut à l'occasion désigner le lait du sacrifice, mais évidemment il ne le désignera que parce que celui-ci représente les femmes divines, c'est-à-dire les eaux célestes. Veut-on savoir maintenant comment MM. Grassmann et Ludwig se sont tirés d'affaire au vers V, xLIII, 13? Dans la formule «revêtu de vaches», ils substituaient l'idée de «lait » à celle de «vaches ». Ne pouvant recourir à la même substitution pour la formule nouvelle, c'est à l'idée de «vêtement» qu'ils s'attaquent, et ils traduisent «entouré de femmes » ou « habitant avec les femmes ». Signaler de tels expédients, c'est les juger.

Il me reste à examiner les passages où les interprètes ont substitué au terme de «vaches», non plus le terme de «lait», mais ceux de «peau de vache», de «courroies» ou de «cordes d'arc».

Nous lisons au vers X, xciv, 9, que les pierres du pressoir sont placées «sur la vache», et au vers X, cxvi, 4, que le breuvage a été exprimé «dans la vache». Peu conséquents avec euxmêmes, MM. Ludwig et Grassmann, ce dernier changeant d'idée non seulement d'un passage à l'autre, mais de son dictionnaire à sa traduction, ont traduit tour à tour, l'un «peau de vache» et «lait», l'autre «peau de vache», «vache» et «outre». Je traduis «vache» l'et j'entends «peau de vache». La peau de vache sur laquelle on exprime le jus du Soma 2 doit, comme le lait auquel on le mêle, représenter la vache céleste, c'est-à-dire le nuage qui l'enveloppe dans le ciel, ou, dans un ordre d'idées moins directement naturaliste, le séjour mystérieux de la vache, padám góh, appelé aussi le séjour de l'oiseau (Agni ou Soma), padám véh.

<sup>2</sup> Cf. IX, Lxx, 7.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ce terme n'est pas l'expression la plus bizarre du vers X, cxvi, 4. Voir plus haut, p. 108.

C'est à ce niême séjour ou au nuage que fait allusion le vers I, cxxi, 9, d'après lequel Indra, selon MM. Roth, Grassmann et Ludwig, ici tous d'accord, «lancerait » la foudre avec une « fronde ». Le texte porte en réalité qu'il a «fait revenir», c'est-à-dire qu'il a tiré sa foudre «de la vache».

De la prétendue fronde, passons aux courroies du char. L'auteur du vers VIII, xlviii, 5, voulant exprimer l'effet salutaire et vivifiant du breuvage sacré, dit que les Somas qu'il a bus l'ont "attaché" dans ses articulations, comme les "vaches" attachent «un char». Il paraît évident qu'ici, en effet, le terme de «vaches» désigne les courroies du char. Mais faut-il traduire «courroies», comme le font MM. Grassmann et Ludwig, ou «vaches» comme

je le propose?

L'hymne VI, xivii va nous fournir la réponse à cette question. Nous y voyons invoqué aux vers 26-28 un char, qui sera si l'on veut un char réel, mais qui représentera tout au moins le char céleste de l'éclair, puisqu'aux vers 27 et 28 il reçoit le nom de «foudre d'Indra». Ce serait déjà une raison, dans la qualification qui lui est appliquée au vers 26, et que MM. Grassmann et Ludwig traduisent «attaché avec des courroies», de conserver le mot «vaches», les vaches pouvant représenter les eaux dont l'éclair est enveloppé dans le ciel. Mais ce qui est décisif, c'est qu'au vers 27, le même char est, en effet, représenté, par une légère modification de la formule, comme «enveloppé» de vaches. C'est exactement la qualification que nous avons vue appliquée plus haut au Soma céleste. En même temps d'ailleurs que dans ce vers notre char reçoit le nom de «foudre d'Indra», il est encore appelé la «force des eaux». Il semble que le poète ait prévu l'embarras qu'il causerait à ses interprètes, et qu'il ait accumulé les indications propres à les en tirer. Elles ne leur ont pas suffi 1. J'espère qu'elles suffiront au lecteur.

Ainsi les courroies du char sont appelées des vaches par allusion aux vaches, c'est-à-dire aux eaux qui enveloppent l'éclair, le char de bataille qui, sur la terre, triomphe de l'ennemi, représentant l'éclair qui triomphe des démons dans le ciel. D'ailleurs, la bizarrerie de la métaphore, qui semble à son comble dans la formule « attaché avec des vaches », se trouve atténuée par une autre métaphore désignant le char lui-même. Celui-ci reçoit le nom d'arbre, en sorte que l'expression complète suggère l'idée d'un arbre auquel sont attachées des vaches.

La même idée se rencontre dans un vers de l'Atharva-Veda,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> M. Grassmann continue à traduire : enveloppé de «courroies». M. Ludwig fait mieux, il traduit, comme M. Grassmann le proposait d'ailleurs dans son dictionnaire : enveloppé de «lait» (sic)! A la vérité, il ne semble pas appliquer cette formule au char. Sa traduction est peu intelligible.

I, 11, 3, où les «vaches» désignent, non plus des courroies de char, mais des cordes d'arc. Le poète y dit d'ailleurs des «vaches» attachées à l'«arbre» qu'elles «chantent l» la «flèche» en la lançant le l'aigit des incantations de l'ennemi, dont Indra est prié de détourner l'effet. L'idée de formules magiques, et les figures de la vache et de la flèche, si souvent appliquées aux hymnes, sont là combinées de la manière la plus bizarre.

Au vers X, xxvII, 22 du Rig-Veda, nous lisons: «La vache attachée à différents arbres a mugi; c'est d'elle que s'envolent les oiseaux qui dévorent les hommes.» Ici la vache est peut-être le nuage d'où partent les éclairs. Les idées d'arc, de corde et de flèches, sont du reste suggérées, moins par le texte lui-même que par la comparaison du passage précédemment cité et d'un autre où les flèches sont pareillement représentées comme des oiseaux. Je veux parler du vers VI, xLvI, 14, déjà cité plus haut ³, et où nous avons vu des chevaux comparés à des rivières. Les mêmes chevaux y sont encore comparés à des oiseaux, tenus 4 « avec les bras » sur la « vache », et qui s'élancent « sur la chair ». Ces oiseaux sont évidemment les flèches qui partent de la corde de l'arc, appelée une vache parce qu'elle représente la vache-nuée d'où part la flèche-oiseau-éclair.

Mais le passage le plus curieux, celui qui condamne définitivement la substitution pure et simple du terme propre au terme
figuré, en même temps qu'il confirme l'idée d'une allusion, dans
le terme figuré, à un phénomène céleste, considéré comme le
type de l'objet désigné par la figure, c'est le vers VI, lxxv, 11,
que MM. Grassmann et Ludwig traduisent à peu près de même:
«Elle (la flèche) prend le vêtement d'un aigle; sa dent est une
bête sauvage; placée sur la corde<sup>5</sup>, elle vole quand elle est
lancée.» Le premier trait est seulement atténué. La traduction
exacte serait: «Elle se revêt de l'oiseau.» Il s'agit bien entendu
des plumes qui garnissent la flèche. La formule rappelle celle qui
a été étudiée plus haut «revêtu de vaches» et confirme l'interprétation que nous en avons donnée. Le mot gó «vache» n'avait

décidemment pas plus le sens de «lait» que le mot suparná «oi-

Voir Religion védique, I, p. 278, en note.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> anusphurám. L'emploi de la racine sphur avec le préfixe ánu au vers VI, LXVII, 11, peut faire croire que les «vaches» dont il s'agit là sont aussi les prières assimilées en même temps à des cordes d'arc.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> P. 98-99.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> MM. Grassmann et Ludwig rapportent le participe gribhētāḥ aux chevaux, et prennent la «vache» pour une «bride». Mais le rapprochement du vers X, xxvII, 22, que j'ai cité dans le texte, me paraît décisif en faveur de mon interprétation.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> M. Ludwig traduit «mit Riemen zusammengebunden». Je ne sais quelle image il a en vue.

### CONTRIBUTIONS

#### A LA CONNAISSANCE

# DU DIALECTE OSQUE.

### Statif.

Ce mot, qui est employé une vingtaine de fois sur la Tablette d'Agnone, n'a pas encore été expliqué d'une façon satisfaisante, en sorte que le sens général de l'inscription est resté douteux. Nous croyons qu'en examinant de plus près la construction de la première phrase, on peut arriver à déterminer d'une manière certaine la valeur grammaticale de statif et à en entrevoir d'une manière probable la signification.

Statús pús set húrtín kerríiín. Vezkei statif. Evklúi statif. Kerri statif.

Futreí kerríiaí statíf....

On a une première phrase commençant par statús, puis une assez longue énumération de divinités, après le nom de chacune desquelles est placé statíf. S'il y a quelque ordre et quelque logique dans ce texte, on doit supposer que le statús du commencement est en un rapport étroit avec le statíf de la suite. Je dirai plus: il est vraisemblable que c'est le même mot. Je ne puis donc approuver les traductions proposées jusqu'à présent, dans lesquelles statús est expliqué d'une manière et statíf d'une autre,

comme s'ils se trouvaient rapprochés par le hasard.

Commençons par statús. Tout le monde y voit avec raison un nominatif pluriel, puisqu'il est le sujet de set (= latin sunt) et l'antécédent de pús (= latin qui). Mais de quelle déclinaison? Il peut être de la 4° (sur le latin fructus) aussi bien que de la 2° (latin dominus). Je crois qu'il est de la 4°, et j'identifie le mot, quant à la forme, avec le latin status. Nous sommes dès lors amené à voir dans statif un accusatif pluriel formé d'après le même principe que l'accusatif singulier manim, bim, l'ablatif castrid, c'est-à-dire avec passage dans la 3° déclinaison. Statif est pour statuif, comme manim est pour manuim, comme en ombrien les ablatifs mani, trefi sont pour manui, trefui, comme l'accusatif singulier sim est pour suim. Quant à la lettre f comme signe de l'accusatif plu-

n'être pas sans intérêt pour la lexicographie. On a vu qu'en effet, dans bien des cas, elles permettent d'expliquer le texte des hymnes sans faire au lexique les violences de différentes sortes qu'il a subies de la part d'interprètes trop préoccupés des exigences de notre goût moderne. Mais ce travail a aussi, si je ne m'abuse, une autre portée. On m'a reproché 1 d'avoir « pris pour argent comptant les métaphores hardies des anciens Rishis, en attribuant à ces métaphores une valeur mythique. J'aurais plus d'une réponse à faire à cette critique, et la meilleure sera l'achèvement de l'ouvrage auquel elle est adressée, c'est-à-dire la reconstitution complète d'un système où les formules, objet de la controverse, s'agencent trop bien pour qu'il soit permis d'en réduire la valeur à celle de simples figures poétiques, produit de fantaisies individuelles. Mais aujourd'hui, je me contenterai de l'argument que me fournissent les observations qu'on vient de lire, et particulièrement les dernières, celles qui ont porté sur les emplois du mot gó «vache». On a vu, en effet, que ce qui explique les plus bizarres de ces emplois, c'est précisément l'allusion qu'ils renferment à des idées mythiques et, avant tout, à la correspondance des rites du culte et des phénomènes célestes, ou même à celle des engins de guerre sur la terre et dans le ciel. Unir Soma aux vaches liturgiques, c'est reproduire ici-bas l'union qu'il contracte luimême avec les vaches célestes. Lancer contre l'ennemi la flèche ou le char de bataille «attaché aux vaches», c'est imiter Indra, lançant contre le démon l'éclair qu'enveloppent les vaches célestes. Et (c'est là l'important) le rite qui reproduit le phénomène, la formule qui assimile l'arme terrestre à l'arme céleste, sont comme des talismans qui assurent le succès de celui qui les emploie. Or dans ce domaine du surnaturel, l'expression doit être elle-même, si je puis parler ainsi, surnaturelle comme la chose qu'elle exprime ou qu'elle suggère. Ce qui prouve que c'est bien là une des raisons principales de l'incohérence de nos métaphores, c'est que les énigmes et les paradoxes qui en résultent ne sont que l'une des formes de l'énigme et du paradoxe védiques, qui en ont bien d'autres, et qui parfois prennent exactement celle de la devinette populaire, tout en cachant un sens mystique. Il y a là le sujet d'un nouveau travail, que je compte publier prochainement et qui se rattachera étroitement à celui-ci.

Abel BERGAIGNE.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> M. Pischel, Göttingische Anzeigen, 1879, p. 168.

### CONTRIBUTIONS

#### A LA CONNAISSANCE

# DU DIALECTE OSQUE.

### Statif.

Ce mot, qui est employé une vingtaine de fois sur la Tablette d'Agnone, n'a pas encore été expliqué d'une façon satisfaisante, en sorte que le sens général de l'inscription est resté douteux. Nous croyons qu'en examinant de plus près la construction de la première phrase, on peut arriver à déterminer d'une manière certaine la valeur grammaticale de statif et à en entrevoir d'une manière probable la signification.

Statús pús set húrtín kerríiín. Vezkeí statíf. Evklúí statíf. Kerrí statíf.

Futreí kerríiaí statíf....

On a une première phrase commençant par statús, puis une assez longue énumération de divinités, après le nom de chacune desquelles est placé statíf. S'il y a quelque ordre et quelque logique dans ce texte, on doit supposer que le statús du commencement est en un rapport étroit avec le statíf de la suite. Je dirai plus: il est vraisemblable que c'est le même mot. Je ne puis donc approuver les traductions proposées jusqu'à présent, dans lesquelles statús est expliqué d'une manière et statíf d'une autre, comme s'ils se trouvaient rapprochés par le hasard.

Commençons par statús. Tout le monde y voit avec raison un nominatif pluriel, puisqu'il est le sujet de set (= latin sunt) et l'antécédent de pús (= latin qui). Mais de quelle déclinaison? Il peut être de la 4° (sur le latin fructus) aussi bien que de la 2° (latin dominus). Je crois qu'il est de la 4°, et j'identifie le mot, quant à la forme, avec le latin status. Nous sommes dès lors amené à voir dans statíf un accusatif pluriel formé d'après le même principe que l'accusatif singulier manim, bim, l'ablatif castrid, c'est-

à-dire avec passage dans la 3° déclinaison. Statif est pour statuif, comme manim est pour manuim, comme en ombrien les ablatifs mani, trefi sont pour manui, trefui, comme l'accusatif singulier sim est pour suim. Quant à la lettre f comme signe de l'accusatif plu-

riel, on sait que c'est la flexion ordinaire de ce cas en ombrien (aveif, sif, abrof). Or la table de Velletri, qui a l'accusatif pluriel asif<sup>1</sup>, prouve que le changement de s ou ns final en f n'est pas étranger aux dialectes de l'Italie méridionale.

Venons maintenant à la traduction. La première phrase est une sorte de titre ou d'entrée en matière : « Quels sont les status dans l'enclos sacré. " Puis vient l'énumération : " A Vezkis des status. A Evklus des status. A Cérès des status. A Futris cerria des status...... » Le mot est à l'accusatif, parce qu'il indique un objet à exécuter. Je suppose qu'il est question de cérémonies qui doivent être accomplies dans l'enclos entourant le temple. Cette interprétation me paraît d'accord avec le caractère de l'inscription, où il n'est parlé que de dieux, d'autels et de sacrifices. Pour serrer le sens de plus près, je citerai ici un passage de Macrobe (Sat., I, 16): "Feriarum publicarum genera sunt quatuor. Aut enim stativæ sunt, aut conceptivæ, aut imperativæ, aut nundinæ. Et sunt stativæ universi populi communes certis et constitutis diebus ac mensibus, et in fastis statis observationibus annotatæ, in quibus præcipue servantur Agonalia, Carmentalia, Lupercalia.» Il ressort de ce passage que les stativæ feriæ sont des féries placées à des jours fixes et invariables. C'est le sens que j'attribue, dans la langue abrégée et spéciale du rituel d'Agnone, au substantif status.

La première partie de l'inscription a pour objet de rappeler aux prêtres et aux fidèles quelles sont les féries à jour fixe qu'on célèbre dans le húrz. Nous allons nous occuper de ce dernier mot.

#### Húrtín kerriin.

Les partisans d'un locatif osque et ombrien terminé par une nasale n'ont pas tiré, ce me semble, de ces deux mots, tout le parti qu'ils auraient pu². Je ne crois pas pourtant qu'il faille y voir une ancienne flexion. C'est, selon moi, la préposition in ou en contractée avec son régime. La préposition a été employée deux fois, comme on a en grec Sude déponde, et comme en ombrien on a ocrem Fisiem. Cela vient de ce que la préposition, toujours sou-dée à son régime, a fini par faire l'impression d'un cas. L'autre exemple du locatif masculin en in ou im qu'on a quelquefois cité est filimém. Mais maintenant que M. Zvetaieff a publié (table IV, n. 1) le fac-similé de l'inscription d'où est tiré cet exemple, on fera sagement d'y renoncer. En effet & the est écrit au bout d'une tigne, MHM au commencement de la ligne suivante, et la pierre

<sup>1</sup> Voy. Revue archéologique, 1876. Bréal, Trois inscriptions italiques.

Voy. Louis Havet, dans ces Mémoires, II, p. 391. J'ai développé mes objections, Tables Eugubines, p. 80 et suiv.

étant fortement écornée sur le côté gauche, il doit manquer après ¿++8 au moins deux lettres. Le M+M de la ligne suivante, dont le bord est également rongé, est sans doute pour M+M+ *inim* « et ».

Je ne nie pourtant point l'existence en osque d'un locatif, mais il est semblable aux locatifs latins tels que humi, domi, Romæ, militiæ. Nous en avons des exemples dans la Table d'Agnone:

akenei (18, 22), aasai purasiai (1. 16).

Húrtín est donc pour húrteí (locatif) ou húrtuí (datif) + en. Quant au mot en lui-même, on l'a rapproché avec raison du latin hortus, du grec χόρτος, du gothique gards, qui signifiaient d'abord toute espèce d'enclos. Je crois qu'il est question ici du τέμενος ou de l'enceinte sacrée qui s'étend autour du temple. On va voir que cette enceinte était divisée en deux parties et que dans chacune s'élevait une chapelle.

#### Sakahíter. Sakarater.

Ces deux formes de passif, qui se trouvent tout près l'une de l'autre (T. d'Agnone, l. 19, 21), ont été considérées comme appartenant à deux verbes différents. Je crois que c'est le même verbe, employé la première fois au subjonctif, la seconde fois à l'indicatif. Examinons d'abord la construction.

Après l'énumération des statús viennent les mots aasaí purasiaí « in ara igniaria »; ces deux locatifs, qui indiquent sur quelle
sorte d'autel le sacrifice a lieu, pourraient être regardés comme
dépendant de sakahíter. Mais il vaut mieux les expliquer comme formant une phrase elliptique: «[Le sacrifice aura lieu] à l'ara igniaria ». En effet, nous voyons que sur le monument le graveur a
laissé le reste de la ligne en blanc, quoiqu'il y eût de la place
pour mettre encore le mot suivant. Il s'agit donc d'une prescription à part, qui indique où se fera et de quelle nature sera le
sacrifice. Il y avait, comme tout le monde sait, des autels de
différentes sortes, les uns servant aux dons, d'autres aux libations, d'autres aux sacrifices exigeant un brasier.

Viennent ensuite les mots Saahtúm tefúrúm alttreí pútereipíd akenei sakahíter « une chapelle est consacrée dans l'un et l'autre fonds de terre pour qu'on y sacrifie. » En ce qui concerne le mot tefúrúm « sanctuaire, chapelle », on peut comparer les Tables Eugubines (VII, 46), où il est question d'un tefrum de la déesse Tursa. Le subjonctif sakahíter a perdu un r après le k, comme on a en latin rufus pour rufrus (ἐρυθρός, ombrien rufru, latin rubrum). Cette chute de r est plus fréquente qu'on ne le croit communément : je rappellerai seulement le grec τοτί et σχηπίοῦχος.

Il est donc question de deux chapelles qui sont l'une et l'autre

à la disposition des fidèles. Le mot akenet, que je traduis par «fundus», est le même qui se trouve en ombrien (Tables Eugubines, V b, 8, 13) dans la locution posti acnu «per fundos». On voit donc que l'inscription est une liste des fêtes avec indication

des lieux où doivent s'accomplir les cérémonies 1.

Telle est aussi l'intention de la phrase suivante: Fiuusasiais az húrtúm sakarater, qui signifie: « Aux Floralia il est sacrifié dans l'enclos. » Puis l'on a une nouvelle énumération, ainsi que nous le voyons par le trait qui sépare cet alinéa de ce qui précède et par la reprise des noms propres avec de nouveaux statif à la suite. Az pour ad (sanscrit adhi), comme en grec δόs pour δόθι. L'adjectif Fiuusasiais suppose un substantif féminin tel que feriæ. Au lieu de Floralia, la transcription littérale serait Florariæ.

#### Aasas ekask eestint húrtúi.

Ce passage, qui ne présente pas de difficulté, a de l'importance en ce qu'il nous montre que le verbe stare, exstare est employé comme synonyme de esse. «Autels qui existent pour l'enclos.» Vient ensuite la même énumération de divinités dont il a été parlé à propos des statús. La seule particularité, c'est qu'une fois on a Ammaí kerríiaí comme nom d'une seule divinité et la seconde fois Kerrí et Ammaí comme deux déesses distinctes. Cette mobilité des personnages mythologiques se retrouve dans le Panthéon latin.

#### Húrz dekmanniúis stait.

Le verbe stait, ainsi que M. Bugge l'a reconnu, n'est pas au subjonctif, mais à l'indicatif (d'un verbe staio, d'où l'impératif ombrien stahitu). La difficulté de la phrase vient du mot dekmanniúts, qui est évidemment un dérivé de decem, pareil au latin decimanus, mais dont le sens est fort incertain. C'est ici qu'on peut voir combien l'étymologie est parfois d'un faible secours quand la tradition ne s'y vient pas joindre: comment deviner au moyen du nom de nombre ce que veulent dire en français les mots quarte, quinte, dizain, neuvaine. Ici heureusement nous sommes guidé par l'ensemble de l'inscription: il est naturel de supposer que la dernière phrase poursuit le même ordre d'idées que toute la partie précédente. Il doit donc être question de fêtes. Paul Diacre donne une glose ainsi conçue: «Quinquatrus festivus dies dictus, quod post diem quintum iduum celebraretur,

La même phrase, mais sans sakahiter, se retrouve au verso de la Table, qui était suspendue de manière à être lue des deux côtés. Évidemment les deux chapelles étaient le point important à signaler aux fidèles.

ut triatrus et sexatrus et septimatrus et decimatrus. 7 Le passage correspondant de Festus, qui est un peu plus développé, nous apprend que Decimatrus est de la langue des Falisques. Je crois que l'adjectif qui nous occupe a un sens analogue : il désigne soit des fêtes célébrées tous les mois le dixième jour (après les ides?), soit des fêtes célébrées tous les dix jours, comme les nundinæ chez les Romains reviennent tous les neuf jours. Quelle que soit de ces deux interprétations celle qu'on adopte, ce sont des feriæ conceptivæ dont il s'agit ici, et elles s'opposent très bien aux statif. La désinence úis appartient soit au masculin, soit au neutre. L'i qui précède la désinence est euphonique, comme celui du nom propre Niumeriis = latin Numerius. Je traduis : «L'enclos est pour les fêtes décimanes. »

D'après tout ce qui précède, on voit maintenant quel était l'usage de la tablette d'Agnone. Suspendue à quelque colonne par les attaches qui se trouvent encore après la plaque, elle remplissait l'office d'un programme ou d'une instruction pour les sacrificateurs et pour les fidèles. On y lisait à quelles cérémonies le temenos devait servir et en quels jours celles-ci avaient lieu.

### Kerrí.

Ce mot, un des plus intéressants et des plus difficiles de la mythologie italique, signifie «dieu». De là les adjectifs kerriiai, kerriiai, kerriiai, qui, sur la table d'Agnone, sont joints comme épithètes à des noms de divinités. On en a rapproché avec raison le latin Cerus, Ceres, cerimonia, ainsi que cerritus « possédé ». En ombrien, la forme correspondante est Cersus, d'où l'adjectif cersus.

Quelle est la forme primitive? Je serais disposé à croire que c'est Kersus. Le changement de s en f en ombrien est connu l. D'autre part, l'assimilation du groupe rs en rr est de règle en latin. L'orthographe par deux r est restée dans cerritus, tandis que l'une des deux lettres est supprimée, avec allongement de la voyelle précédente, dans Cerus, cerimonia. Il y a abréviation (cf. fărina, à côté de far, farris) dans Cères, Cèrèris, à moins qu'on ne préfère expliquer le second e par une intercalation euphonique, comme dans umerus pour umsus.

Kersus étant regardé comme l'ancienne forme du mot signifiant « dieu », on est amené à chercher s'il y a quelque chose de pareil dans les anciens noms de dieux. On sait qu'en Samo-

Il semble d'ailleurs qu'en ombrien, à côté de la forme cerfius, nous ayons conservé cersius. Tables Eugubines, II, 16, on a la phrase, malheureusement obscure: «Sume ustite anter menzaru cersiaru». Les deux derniers mots ont bien l'air de signifier «mensarum sacrarum». — Cf. l'article de M. Darmesteter, dans ce fascicule.

thrace les trois grandes divinités s'appellent Axiocersos ou Hades, Axiocersa ou Persephone, Axieros ou Demeter. Si l'on voit, comme cela est assez vraisemblable, dans axios un adjectif signifiant «grand», les deux premiers noms désigneront à la lettre les magni di dont parle Virgile. Peut-être Κόρη, le nom de Demeter, est-il pour Κόρση.

Si ces rapprochements sont fondés, il faut naturellement séparer les mots latins de la racine sanscrite kar «faire» et du verbe latin creare, auxquels on les a jusqu'à présent rattachés.

#### Diúveí verehasiú.

Le second mot (à la fin duquel il semble qu'il manque un i, cf. kerriiúi) est une épithète de Diúvei «Jovi». Pour en comprendre le sens, il faut rapprocher l'inscription en osque 63 (Zvetaieff), dans laquelle un particulier de Pompéi lègue par testament une certaine somme à la vereiia púmpaiiana pour élever un édifice. Il est naturel de donner à vereiia le sens de «civitas», qui est encore confirmé par le mot covehriu, qui, sur l'inscription de Velletri, désigne l'assemblée publique. Ce dernier mot est identique au latin curia, pour coviria : l'i de vir était primitivement long, comme on le voit par l'ombrien veiro et le sanscrit vira. Le mot vereiia est un substantif abstrait tiré de vir, comme civitas l'est de civis. De là l'adjectif verehasius dans lequel l'h remplace un i, comme dans le latin mahestas pour maiestas; dans aheneus pour aieneus. Nous sommes dès lors amené à voir dans cette divinité le Jupiter protecteur de la cité, un Jupiter publicus ou civilis, ce qui va bien avec la ligne suivante, où l'on a Diúveí regaturei, c'est-à-dire un Jupiter roi.

#### Comono.

Le pluriel neutre comono, qui se trouve six fois sur la Table de Bantia, veut dire «comitia»; il est embarrassant, parce qu'on ne voit pas bien quel peut être le verbe qui y est contenu. Bugge l' suppose qu'il est pour comiono et le décompose en com + racine i «aller» + suffixe ono. Enderis propose la racine an «respirer», en s'appuyant sur conspiratio. Ce qui complique le problème, c'est que nous avons conservé en deux inscriptions le génitif kumbenieis, qui signifie «assemblée» et dont les éléments constitutifs (com + venio) sont très visibles. Je crois que comono renferme le même verbe ven ou ben, et qu'il est une forme très usée pour combenium ou plutôt combenum. On sait qu'en ombrien le verbe est

<sup>· 1</sup> Journal de Kuhn, III, 418.

144 m. Bréal.

beno et non benio. En latin, on trouve les subjonctifs evenat, advenat, provenant, convenam, et le substantif advena. La forme kumbenieis citée plus haut a été refaite: c'est ainsi qu'en latin, à côté de l'ancien contio (pour coventio), on a refait conventus.

### Petiropert, neip mais pomtis.

A la ligne 15 de la Table de Bantia, Mommsen, dans son facsimilé, avait marqué après les mots NEIP. MAIS. POMTIS un blanc comme il y en a ailleurs sur la même table à la fin des divers articles de la loi. Néanmoins, Kirchhoff crut devoir joindre ces mots à l'alinéa suivant. Lange, allant plus loin, a corrigé POMTIS en TOM PIS — latin tum quis. Bücheler, sans admettre cette correction, joint également les mots en question à la phrase suivante. La vue du fac-similé de M. Zvetaieff donne tort à ces conjectures. Neip mais pomtis, qui signifie en latin «neve magis quinquies», doit être joint au mot précédent PETIROPERT, qui veut dire «quatre fois». Il est question de quatre assignations au moins et de cinq au plus, qui, dans les affaires civiles, doivent précéder le jugement.

### Sivom, sevom.

Cet adverbe est bien connu par les Tables Eugubines, où il est employé deux fois:

I a, 5. «Sevom kutef pesnimu.» VI a, 56. Taçes persnimu sevom.

Le sens de la phrase est : "qu'il prie à voix basse". Quant à sevom, on le traduit généralement par "totum". Mais ce totum, qui repose uniquement sur l'étymologie sanscrite dont nous allons parler, nous paraît bien oiseux. On s'attendrait plutôt à un adverbe signifiant "interea" ou "simul", car dans le premier passage (Ia, 5) il est question, dans ce qui précède, de sacrifices à offrir. La seconde fois (VIa, 56), on comprend moins la prescription, car elle vient après une invocation qui, selon toute apparence, doit être prononcée à voix haute. Mais la difficulté disparaît, si l'on songe qu'il est question de deux personnages, dont l'un prononce les invocations et dont l'autre s'occupe du sacrifice. Je traduis donc : "Simul tacitus precator."

L'étymologie sanscrite à laquelle je faisais allusion plus haut est le pronom sarva «tout». Mais sarva, dont le r est représenté par un l dans toutes les langues de l'Europe, devait donner en ombrien saluom ou saluuom (prononcez saluwom), et c'est ce qu'il a donné en effet. Il est difficile de croire qu'à côté de ces formes il y en avait une où le l eût absolument disparu. Dans la double

forme latine salvus et sollus, l s'est maintenu également. Nous avons d'ailleurs le témoignage de Festus (p. 298) que le mot osque pour «totus» est sollus: «Sollo osce dicitur quod nos totum vocamus.»

Je viens maintenant à un passage des Tables Eugubines où nous trouvons l'ablatif ou datif pluriel seveir. VI a, 18: Esisco esoneir seveir popler anserener et ocrer pihaner perca arsmatia habitu. Nous avons ici une prescription relative à l'habillement du prêtre: ".... populi circumferendi et collis piandi prætextam lustralem habeto." On traduit (et je l'ai fait moi-même autresois) les trois premiers mots: "Cum his sacris omnibus." Mais la post-position ombrienne com ou co ne signisie pas "avec": elle sert à marquer le lieu où l'on est. Termnuco "près de la borne", vocucom "dans le bois sacré", verisco "aux portes". Il en est de même dans le passage qui nous occupe: esisco esoneir signisie: "à ces sacrisces". Quant à seveir, qui marque la concomitance, par une attraction consorme à l'usage des langues anciennes, il s'accorde avec le substantis.

Je viens maintenant à l'adverbe osque sivom. C'est évidemment le même mot : en osque également, il doit se traduire par « simul ». La phrase de la Table de Bantia (l. 22) : amiricatud allo famelo in ei sivom, qui a donné lieu aux interprétations les plus forcées, signifie : « veneat cetera familia et is simul. »

Quant à l'origine de sevom, je n'oserais rien affirmer: je crois toutefois qu'il est de même famille que le préfixe latin sum « avec », que nous avons dans sumere (sum + emere) et dans sodalis (sum + ed « manger »). C'est également en tête d'un composé que nous le trouvons dans l'ombrien sevakne (cf. perakne), qui est, comme je l'ai montré ailleurs 1, le contraire du latin in-anis.

# Louf(et).

Ligne 13 de la Table de Bantia il est question d'un citoyen qui en assigne un autre : castrous auti eituas «campi aut pecuniæ [causa]».

Ligne 8 il est parlé d'un magistrat qui tient les comices : dat castrid louf... en eituas « de campo — in pecunias ». Louf..., qui est à la fin de la ligne, n'est pas complet. Il y a place pour deux ou tout au plus trois lettres. Mommsen a suppléé loufrud, et traduit « de prædio libero ». Il ajoute auti, quoiqu'il n'y ait pas la place suffisante pour cette addition. D'un autre côté, l'épithète liber, donnée à campus, est de trop, car il est clair que nous avons ici la même expression que ligne 13. Je crois que le mot qui

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Tables Eugubines, p. 265.

signifie «ou» est précisément louf... qu'il faut compléter en loufet «libet». On peut rapprocher l'emploi que le latin fait de ce mot dans quilibet. La conjonction latine vel, la conjonction ombrienne heri «ou», sont également d'origine verbale. La traduction est donc : «de campo vel in pecunias».

Michel Bréal.

## Ìσθμός.

En le comparant avec  $\sigma/\alpha - \theta\mu\delta s$ ,  $\dot{\rho}\upsilon - \theta\mu\delta s$ , etc., surtout avec  $\varpi o\rho - \theta\mu\delta s$ , on est induit à reconnaître dans  $i\sigma$  le radical d'un mot signifiant division, séparation. Ce radical semble se retrouver dans di-vid-ere, vid-ua, vid-uus « séparé de, sevré »; peut-être dans idus, ce mot désignant une division du mois romain. Pour le changement de  $\delta$  en  $\sigma$ , cf.  $\delta\delta - \mu\eta' = \delta\sigma - \mu\eta'$ .

É. Egger.

## Is, ea, id.

L'adjectif pronominal is est formé de deux adjectifs défectueux, l'un de la troisième déclinaison qui donne is, id, em, l'autre de la seconde et de la première qui donne eo, ea, ii, iis, eae, etc. Le thème de ce dernier est io-, et eo- pour io- (cf. eo, je vais, pour \*io).

L'identité de ce second adjectif pronominal avec le relatif indien yas et le relatif grec 8s me paraît d'une évidence si manifeste que je m'étonne de ne pas la voir universellement enseignée.

L. HAVET.

### ESSAI

SUR

# LE PATOIS NORMAND DU BESSIN.

# DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE (SUITE).

### H

Hī, s. m.: chien de mer, espèce de squale (Mustelus vulgaris). R. nl. hai, a. hai.

Hī, a. s. m.: haut, grand. An hā: en haut. f. hāte. Éle ēe pu hāte quë li. R. altus.

Hagnéte, s. f.: 1° béquille; 2° mauvais couteau. V. hâne. Halbréné, a.: desséché, roussi par le hâle. R. fl. hael et c.

bran.

Halé, v. a. n.: tirer à soi. — Halé o ceur: vomir. R. a. h. a. halon, n. hala.

Halézé, v. n.: respirer avec peine. R. halare.

HALIPRE, s. m.: desséchement et gerçure de la muqueuse des lèvres sous l'influence du froid, etc. R. fl. hael, a. lippe.

Halmeche, s. f.: dispute, querelle.

D. Halměchié, v. n.: disputer.

Halo, s. m.: balles du blé, etc. mêlées au grain. V. halé.

D. Haloté, v.n.: remuer le van de manière à rassembler les halos, afin de pouvoir les enlever.

Hamé, s. m.: hameau. R. ag. s. ham, mot conservé dans Etréham, commune du canton de Trévières.

1. Han, s. m.: fantôme, revenant. V. hanté.

2. + HAN, s. m.: souchet (Cyperus longus). R. a. hanf (chanvre).

HANE, s. f.: vieille femme. R. anus.

D. Håné, v. n.: maugréer.

Han'quin, han'tchin, s. m.: lambin, taquin. V. hane.

D. Han'quiné, han'tchiné, v. n.: hésiter, tâtonner, marchander.

Han'tonet, a.: qui produit ou a des hannetons 1. R. hanneton (hahn).

Hanon, s.m.: centaurée fausse jacée (Centaurea nigra et nigrescens). V. Han 2.

HANQUE, s. f.: hanche. R. fris. hancke, a. h. a. ancha.

Hansar, s. m.: espèce de scie à main. R. Peut-être altération de hansacs<sup>2</sup>, ag. s. handseax, n. hand-sax (couteau à main).

Hanté, v. a.-n.: fréquenter, courtiser. I la hante d'pieu un an. R. n. heimta.

Наре, v. a.: attraper, saisir. R. nl. happen.

D. Hape, s. f.: capture, prise, affaire. La béle hape: la belle affaire 3. HAQUE, s. f.: hache. R. nl. hacke.

D. Haqu(i)é, \*hachié, v. a.: hacher.

HAR, s. m.: branche (?), lien formé de branches tordues et qui sert à attacher les fagots. R. m. h. a. hart (bois).

HARASE, s. f.: grand panier de forme rectangulaire. Cf. v.

fr. harasse: bouclier.

HARDI, int.: courage. R. a. h. a. harti.

HARÉ, v. a.: exciter (Bocage). Haré un tchin: lancer un chien sur quelqu'un. R. a. h. a. harēn (crier). Cf. v. fr. harier.

HARÉE, s. f. : ondée, pluie de peu de durée. Cf. horée Cotgr. :

«a great shower of rain».

Hari, int.: cri par lequel on encourage les ânes à marcher. Напісоте́, v. n.: marchander. R. hari(é) (a. h. a. harēn) +...coté. Cf. harigoter (déchirer)<sup>4</sup>.

D. Haricoqu(i)é, s. m.: qui marchande, taquin.

Harigachié, harigochié, v. n.: marchander, taquiner, disputer. Cf. haricoté. R. hari(é)+(a)gachié.

HARIN, s. m.: mauvais petit cheval.

HARIV'LÉ, v. n.: marchander. R. hari(é) (a. h. a. harēn) + vel (vitellus).

D. Harivélié, s. m.: mauvais marchand de bestiaux.

+ Harmoné, v. n.: gronder, grommeler.

HARNÉE, s. m.: harnachement, équipement d'un cheval. R. br. harnez.

\*Harnouže, s. m.: attelage. Harnouže d' trée j'vā. R. id.

Hat'lé, s. m.: rôti de porc. R. hasta. Cf. m. h. a. harst (gril).

Hati, s. m.: maladie du bœuf causée par des vers nématoïdes 5.

1 Anée han'toneuze, anée pomeūze.

<sup>2</sup> L. R. 562 fist de hansacs desmembrer: "divisit cultris".

3 Dans ce dernier sens, hape se rapproche du n. happ (bonne chance), angl. hap(py).

Diez, Etym. Wörterbuch, II, c, s. v. haligote.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Mémoires de la Société vétérinaire des départements du Calvados et de la Manche, 1834.

Hativé, a.: hâtif. Orje hātivé (Hordeum hexastichum). R. a. et a. fris. hast, n. hastr.

Havé, s. m.: crochet qui sert à enlever les herbes aquatiques des rivières, etc. R. a. haft.

D. Hav'lé, v. a.: enlever les herbes avec le havé.

Hav'lāje, s. m.: action de hav'lé.

HAVRON, s. m.: avoine stérile (Avena fatua). Ch'ète havron é pée perchi: l'un ne vaut pas mieux que l'autre. R. a. h. a. habaro.

HEC, s. m.: 1° assemblage de planches qu'on pose sur le marc avant de le presser; 2° partie inférieure de la porte d'une grange, etc. R. a. heck.

D. Hěqué, s. m.: ridelle de charrette.

HÉB, s. f.: 1° haie; 2° forte et longue pièce de bois formant le corps de la charrue. R. ag. s. haga, n. hagi.

Hěnu, s. m.: 1° brouillard épais; 2° maladie des oiseaux qui les fait tournoyer.

HÉRAN, s. m.: hareng (Clupea harengus). R. ag. s. häring.

D. Hérāngué, s. m.: clupée spratte (Harengula sprattus).

Hérangu(i)ère, s. f.: palis munis d'un filet pour prendre les harengs. HÉRCHE, s. f.: herse. R. hirpicem.

D. Hërchie, v. n. a.: herser.

HÉRDLÉ (Formigny), HARDLÉ (Bocage), a.: se dit d'un œuf qui n'a pas de coquille et n'est entouré que de sa membrane interne 1. Cf. Cotgr. hardré, harde: «a sost-sheld egge»; Dum. hardé. R. hart; cf. v. fr. hardelle (paquet).

HÉRE, a.: de mauvaise humeur. Vo-z éte biin hêre (a) s'sé: vous êtes de bien mauvaise humeur ce soir. R. a. herr.

HÉRGAGNE, a.: de mauvaise humeur. V. r'gagne.

HÉRICHON, s. m.: hérisson (Erinaceus europæus). R. \*ericionem, de ericius.

D. Hérichoné (s'), v. r.: se hérisser.

HÉRPÉ, v. n.: prendre au fond de la casserole, se dessécher brusquement, en parlant d'une terre qui ne garde pas l'humidité. Hèrpé d' sec. R. a. h. a. harfan.

Hézé, s. m.: petite barrière faite de branches entrelacées et qui ferme un enclos. R. Dim. de hée, formé à l'aide du suffixe cellus?.

Hiếre, s. m.: lierre. R. \*hederus.

Hin, s. m.: hameçon, haim. R. hamus.

HINGRE, a.: malingre, souffreteux. R. ægrum.

1 C'est ainsi que le font souvent les poules trop grasses. Ce n'est donc pas un œuf de coq, comme on le lit dans les glossaires de MM. Duméril et Dubois; les œufs qu'on suppose être pondus par les coqs sont petits, mais pourvus d'une écaille, et une croyance populaire admet que, s'ils étaient couvés, il en sortirait un serpent.

<sup>2</sup> L'étymologie hirpex proposée par Diez est inadmissible à cause du z; hirpex, en admettant la chute de l'r, n'aurait pu donner que hêche en normand.

Hingueo, a.: remuant, hargneux.

HINSE, s. f.: manche de la faux. R. \*amitia de ames.

\*Hō, ad. sert à former quelques superlatifs. Ex. hō plêne: près de vêler, en parlant d'une vache; entièrement pleine, en parlant de la mer. R. altus, v. hā.

Hobe, s. f.: espèce de buse (Falco buteo). R. ag. s. hobby.

Hoblon, s. m.: houblon. R. nl. hop.

Hochié, v. a.: hausser. R. \*altiare.

Hodiné, v. n.: remuer (la tête).

Hogue, s. f.: hauteur. Lé hogue d'Isigny, partie de la ville

située près du bassin (Pluquet). R. n. haug-r (colline).

Hole, Houole, s. f.: creux où se cache le poisson. La haule de Surrain (Duméril), nom donné à une place située près de l'église. R. n. et ag. s. hol (creux).

Honesté, s. f.: honnêteté. Ř. honestatem.

Hon, ad.: hors, excepté. Hor li: excepté lui. R. foris.

D. Horzin, s. m.: étranger.

Horion, s. f.: gros rhume épidémique. R. (?) foris.

D. Horique, s. f. : grippe épidémique.

1. Hoūlé, 1° v. a.: exciter (un chien) contre quelqu'un; 2° s' hoūlé, v. r.: se cacher dans un trou. R. n. hol.

2. Hoūlé, s.m.: hoyau, bêche. R. \*agolettum.

Houlon, s.m.: espèce de godet en terre. Cf. moque. R. n. hol. Houpe, s.f.: 1° houppe, huppe (touffe de plumes); 2° huppe (oiseau) (*Upupa epops*); 3° filasse qui reste, une fois le bon chanvre enlevé. R. upupa.

D. Houpé, v. n. : peigner (le chanvre).

Houpéte, s. f.: petite houppe.

Housia, s. m. pl.: espèce de longues bottes. R. a. h. a. hosa. Housia, s.: femme hommasse.

Нотте, v. a.: piocher, labourer avec la houe. R. a. h. a. houwa.

Huan, s. m.: 1° hibou (Otus aluco); 2° homme sauvage. R. Onomatopée hu. Cf. a. hau et hu (hibou).

+ HUAR, s. m.: lutin, farfadet. Cf. huan.

Hubi, a.: qui a les plumes hérissées, en parlant d'un oiseau malade. R. a. h. a. hūba (bonnet). Cf. huré.

\*Hūсніє, v. a.: placer en un lieu élevé, mettre dans la huche. R. \*hutica.

Hune, s. f.: 'tête, partie supérieure de la cloche par laquelle elle est suspendue. Qu'ée qu'il a dan la hune? R. n. húnn.

Hvo, Hvo, int.: cri pour faire tourner les chevaux à droite.

Hopé, a.: qui a une huppe; fier. V. houpe.

Huré, a.: hérissé. R. n. húfa (bonnet). Rom. IV, 361.

Hurlié, s. m.: chantre gagé pour dire l'office des chanoines. R. ululare.

I

1. I, int.: cri pour faire avancer les chevaux. R. i(re).

2. I, pr.: il, devant une consonne. I viin. R. ille.

Існін, ad.: ici. R. ecce, hic.

+ Ilé, s. m., Iléтe, s. f.: petite île. R. insula.

ILEU, ILO, adv. : là. I viin d'ilo. R. illoc.

Inchin, ad.: ainsi. R. in, sic.

Inc'mode, a.: incommode. R. incommodus.

Indéne, a.: indigne. R. indignus.

\*Indropique, a.: hydropique. R. hydropicus.

\*Induqué, p. p.: éduqué, formé. R. educare.

Ingu(1)É, v. n.: aider. R. adjutare.

D. Ingue, s. f.: aide. No n'a pā d'ingue d'aveuc li.

Inné, a.: aîné. R. antenatus.

Inmancabe, a.: immanquable. R. \*inmancabilis.

Inmanse, a.: immense. R. immensus.

In USABE, a.: qui ne s'use point. R. in, \*usare.

\*Inpocrite, a.: hypocrite. R. ὑποκριτής.

Inrasasiane, a.: qu'on ne peut rassasier. R. in, re, \*adsatiare.

Insoufrable, a.: insupportable. R. in, sufferre.

Inтіво, s. m.: petit morceau, éclat de bois. V. étibo.

Irou, ad.: aussi. R. hic, talis.

ITRE, s. f.: huître, R. \*ostrea.

D. Itrière, s. f.: huîtrière, banc d'huîtres.

Ivé, s. m.: hiver 1. R. hibernus.

J

JAC, s. m.: garçon sot et impertinent. R. Jacobus.

D. Jacase, s. f.: femme bavarde.

Jacasé, v. n.: bavarder.

Jacdale, s. m.: nigaud, sot.

Jaco, s. m.: surnom du geai, du perroquet, etc.

Jaqué, s. m, : écureuil (Sciurus vulgaris).

Jamouže, ad.: jamais. A jamouže: en grande quantité. R. jam, magis.

Jane, a.: jaune. R. galbinus.

- D. Jané, joné, s. m.: renoncule des prés ou bouton d'or (Ranuncu-lus acris<sup>2</sup>).
  - 1 Ch'és l'bouon ome hivé qui plleume sé-z ouée, dit-on quand il neige.
  - <sup>2</sup> On se sert des jonée et des paquéte pour joncher les rues à la Fête-Dieu.

Jânise, jōnise, s. m.: jaunisse.

Jano, s. m.: imbécile, nigaud. R. Johanne.

\*Janqu(1)é, s. m. : chantier. R. canterium.

Japé, v. n.: aboyer. R. (?) a. jappen.

D. Japiné, v. n.: japper souvent et peu fort.

Japéte, s. f.: petit chien qui ne fait qu'aboyer.

JAVINÉ, v. n.: parler sans discontinuer et pour ne rien dire. Cf. japiné et angl. jabber (babiller).

D. Javināje, s. m.: bavardage.

Javin'man, s. m.: bavardage monotone et ennuyeux.

JÉGNAR, s. m.: qui se plaint sans cesse et sans raison. V. jinde.

J'lif, m., J'live, f. a.: qui a été gelé, qui se casse à la gelée. Pière j'live. R. gelu.

J'MAN, JEMAN, s. f. : jument. R. jumentum.

\*Jémo, a.: jumeau. Ř. gemellus.

Jěné, v. n.: germer. R. ger(mi)nare.

JÉNE, s. m. : germe. R. \*ger(mi)ne(m).

D. Jenote, s. f.: racine du Carum bulbocastanum.

J'NICHE, s. f.: génisse. R. junicem.

D. J'nichon, \*j'nison, s. m.: 1° jeune génisse, veau; 2° seneçon (Senecio vulgaris¹).

J'nouō, s. m.: genou. R. \*genuculum.

D. J'nouōyère, s. f.: genouillère, morceau de cuir dont les moissonneurs s'entourent le genou gauche, afin de lier plus facilement les gerbes.

+ J'nouōyé, s. m.: 1° espèce de vulpin (Alopecurus geniculatus); 2° es-

pèce de véronique (Veronica chamaedrys).

J'nouōyé, v. n.-a.: donner un coup de genou, presser une gerbe avec le genou.

J'nouōyōn (a), loc. adv.: à genoux?.

Jergon, s. m.: jargon.

D. Jergoné, v. n.: jargonner.

\*Jéromiome, s. m.: géranium.

\*Jérse, Jerche, s. f.: brebis qui n'a pas encore porté ou brebis stérile. R. \*jercia Duc.

J'тé, v. a.: jeter, suppurer, mettre bas. R. jactare.

\*Jeudo, s. m.: jet d'eau.

J'va, s. m.: cheval, lourdaud. Grō j'va. R. caballus.

Jib, s. m.: espèce de jeu de toupie. R. cf. angl. gibe.

JIBIERE, s. f.: gibecière. R. De gibier.

Jievre, s. m.: grèbe oreillard (Podiceps auritus).

Jife, s. f.: soufflet, giffle. R. (?) a. kiefer.

+ Jīlé, v. a.: lancer un liquide avec une seringue. Cf. chīlé et zīgué.

Dans ce second cas, il semble qu'il y a eu consusion du mot senecionem avec junicionem.

<sup>2</sup> C'est par erreur que cette locution se trouve plus haut après le mot aj'nouōyé.

D. Jīlée, s. f.: liquide que l'on lance. Cf. v. fr. guilée.

JINDE, v. n. : geindre. R. gemere.

JIRE, n. pr.: Gilles. R. Ægidius.

D. *Jiro*, s. m. : sot.

Jiréte, s. f.: petite fille étourdie.

Jīzié, s. m.: gésier. R. gigerium.

Job, s. m.: employé dans la locution: bat(r)e l'job, « perdre son temps, ne rien faire. » R. Hiob.

Jobé, v. n. : se tromper. J'yé jobé : je m'y suis laissé prendre. R. (?) Hiob. Cf. v. fl. jobbe (insulsus).

Jodane, s. m.: ganache, sot.

Jodu, a.: sourd.

Joso, s. m.: niais, sot. Vieū jojo. R. Onomatopée. Cf. 2020.

Jōe, Jouōe, s. f.: joue. R. \*gauta.

Jonfllé, v. n.: souffler, la bouche ouverte, sur quelque chose de manière à la couvrir de vapeur. R. conflare (?).

+ Jonqu(1)é, v. a. : joncher. R. \*juncare de juncus.

D. + Jonquété, s. f.: grande marguerite ou pâquerette (Chrysanthe-mum leucanthemum). Cf. pāquéte.

Jonqu(i)ère, s. f.: lieu couvert de joncs.

Josté, v. n., plaisanter. R. \*juxtare. Cf. v. fr. joster, pr. jostar.

D. Jostouezé, v. n.: badiner, niaiser, folâtrer.

Jour, v. n.: jouir, avoir la jouissance d'une terre. R. \*gaudire.

Jouinde, 1° v. a.: joindre, (r)attraper. Si j'të jouin. 2° v. n.: atteler. I n'a jouin qu'a dié-z heure. R. jungere.

D. Jouinte, s. f.: temps pendant lequel les chevaux de labour restent attelés, action d'atteler.

Jouintée, s. f.: ce que l'on peut prendre avec les deux mains. Eune jouintée d' bran.

Jovo, s. m.: jour. A ceur d'jouo: toute la journée. R. diurnum.

D. Jouornée, s. f. : journée.

Journalié, 1° s. m.: qui travaille à la journée; 2° a.: changeant, inconstant.

Joūté, v. n.: 1° lutter. Veū-tu joūté? 2° aborner. I no joūte o couchān. R. \*juxtare. Cf. josté.

\*Juif, s. m.: martinet. (Pluquet.)

Jusié, v. n.-a. : juger. R. judicare.

Jun, a. : jeun. A ceur jun : sans avoir rien mangé. R. jejunus.

D. Juné, v. n. : jeûner.

Jūpée, s. f.: distance. I ya eune buone jūpée. R. cf. jupper. Cotg. « to shout » et angl. to whoop (crier).

Juqu(1)é, v. a.-n.: jucher, être juché, percher. R. \*juccare;

cf. nl. hukken et angl. to juke.

D. Juc, jucoū, s. m.: juchoir. Avé l'ér d' tunbé du jucoū: être tout étonné.

Juté, v. n.: rendre du jus. R. jus.

#### L

LABOUŌR, s. m.: labour. R. laborem.

D. Labouoré, v. a. n. : labourer.

Labouōroū, s. m.: laboureur.

Lachié, v. a.: fouetter, frapper avec une corde, lacer. R. n. laski, angl. lash (fouet). Cf. lachon.

\*Lachié, v. a.: lâcher. R. \*lascare; v. lāqu(i)é.

Lachon, s. m.: lacet. R. \*laqueonem. Lagnére, s. f.: lanière. R. \*lanaria.

LAGUE, s. f.: espèce. R. ags. lag (loi).

D. Lagui, a.: d'une bonne ou d'une mauvaise espèce. Il ée biin lagui.

Lamon, ad.: ici, aux environs. R. la, amon.

+ Lanchon, s. m.: variété de l'équile (Ammodytes lancea). R. lancea.

Landon, s. m.: courroie; discours traînant.

D. Landoné, v. n.: lambiner, rabacher.

Landoré, v. n.: traîner, lambiner. R. m. h. a. lentern.

Landré, ad.: là. R. la et andré.

Lané, s. m.: filet pour prendre la crevette.

Lanfée, s. m.: filasse, discours confus et embarrassé. Méte du lanfée a eune sanplure. — Qué qu' ch'ée quë s'lanfée qui no conte? R. lanificium.

LANGUI, v. n.: languir, R. \*languire.

Langu(1)é, s. m.: landier. R. l+andier.

Lanlere, s. m.: indolent. R. lentus (?).

LANS'MAN, s. m.: élancement. R. lancea.

Lantiponé, v. n.: lanterner. R. lentus, \*ponare.

\*Lapidé, v. a. : importuner, ennuyer. R. lapidare.

LAPINÉ, v. n.: faire ses petits, en parlant de la femelle du lapin. R. (c)lap. de (?) clepere.

Laqu(1)é, v. a.: lâcher. R. \*lascare pour laxare.

Lasié, v. a.: lasser. p. p. lasi: fatigué. R. lassus.

LATON, s. m.: laiton. R. \*latonem. Cf. fl. latoen.

Lavé, v. a.-n.: laver, en particulier laver le linge qui a été lessivé. No lave agneu. R. lavare.

D. Lav'rie, s. f.: 1° lieu où l'on lave la vaisselle; 2° pierre d'évier; 3° lavage continu.

Lav'tchiné, v.n.: laver sans discontinuer et sans utilité.

Lavou, s. m.: lavoir.

1. Lé, a.: laid. Fér' lé: faire mauvaise mine. R. a. h. a. leid. D. Lédi, v. n.: enlaidir.

2. Lé, s. m. : lait. — Lé d' bieure : partie séreuse de la crème

qui se sépare quand on fait le beurre. — Lé truté: lait caillé. — Lé d'pie: nom vulgaire de l'Euphorbia amygdaloides. R. \*lactem.

D. Léqu(i)ère, s. f.-a.: laitière, qui donne beaucoup de lait. Ch'ée-t

eune bouone léqu(i)ère.

Létron, s. m.: 1° poulain qui tette encore; 2° nom vulgaire du Sonchus oleraceus.

\*Légeume, s. m.: légume. R. legumen.

L'Jié, L'Ji, a.: léger. R. \*leviarius.

Lémaje, s. m. pl.: plantes fourragères de la famille des papillonacées, en particulier le Pisum arvense, la Vicia sativa. R. \*legumaticum.

LÉME, s. f.: lime. R. lima.

1. LÉNE, s. f.: laine. R. lana.

2. Lene, s. f.: ligne. R. linea.

Lèque, s. f.: 1° tranche, morceau long et étroit. Eune lèque d'terre; — 2° laîche, nom de différentes espèces de carex aquatiques. Grande lèque (Iris pseudo-acorus). R. a. h. a. lisca (roseau).

Léqu(i)é, v. a. : lécher. V. liqu(i)é.

Léné: futur anomal de laisser.

LÉRME, s. f.: larme, goutte. R. lacryma.

D. Lêrmié, s. m.: larmier, saillie du toit qui permet à la pluie de couler.

Lermo, s. m., lerméte, s. f.: goutte.

Léro, s. m.: loir (Myoxus nitela). Dormi come un léro. R. (g)lirem.

Lésié, L'sié, v. a.: laisser. R. laxare.

L'SIVE, s. f.: lessive. R. lixivia.

D. Lésivière, l'sivière, s. s. : femme qui lave la lessive, blanchisseuse.

1. Léte, s. f.: lettre. R. littera.

2. Léte, s. f.: laitance. V. lé 2.

D. Létu, a.: laité.

Létiche, s. f.: 1° belette; 2° animal fantastique qui ne paraît que le soir ou la nuit 1.

Leu, p. p.: lu. R. \*legutus.

Let, a. pos.: leur. R. (il)lorum.

LEUNE, s. f.: lune. R. luna.

D. Leuné, a.: bien ou mal disposé.

L'vé, v. a.: lever. Éte mal l'vé: n'être pas de bonne humeur.

D. L'vi, l'vie, s. m. : levier.

L'vouin, s. m.: levain. R. levamen.

Lěze, s. f. : lé. R. \*latia.

Lězi, s. m.: loisir. R. \*licire.

Li, pr. pers. : lui. Ch'ée li. R. (il)li.

On croit parsois que c'est l'âme des ensants morts sans baptème. (Cf. Pluquet, historique sur la ville de Bayeux, p. 327.)

LIANE, s. f.: glane. V. lié 3.

Liar, s. m.: nom vulgaire du *Populus nigra*. R. c. *llāi* (gris sombre).

Liboudeū, a.: gluant, visqueux.

\*Libre, a.: qui peut se servir de. I n'ée pa libre d'sé manbre. R. liber.

- 1. Lié, lin, pr. pers. : elle. Ch'ée lié : c'est elle. R. (il)li.
- 2. Lié, s. m.: lit. R. lectum.
- 3. Lié, v. a.: lier. R. ligare.

D. Liān, a. : qui se lie, fait amitié facilement.

Lian, s. m.: lien, en particulier lien fait avec du glui de seigle et qui sert à attacher les gerbes de froment.

Liache, s. f.: liasse.

Liāje, s. m.: action de lier.

Lieū, lioū, s. m.: lieur, celui qui lie les gerbes.

Lieure, s. f.: corde qui sert à retenir la charge d'une charrette à gerbes.

Liéje, s. m.: coin en fer dont on se sert pour cercler les tonneaux.

Liénar, n. pr.: Léonard. R. Leonardus.

Lier, s. m.: liard. R. basque ardita de ardia (brebis).

D. Lierde, v. n.: lésiner, liarder.

Liéru, s. m.: lierre. R. \*hederutus.

Liéte, s. f.: layette, tiroir. R. fl. laeye, h. laadje, a. lade.

LIEUTRIN, s. m.: lutrin. R. \*lectrinum.

LIGNEU, s. m.: ligneul. R. \*lineolus.

Lije, a.: vide. R'vëni a lije. R. nl. leeg.

LIMA, s. m.: limace rouge. R. limax.

D. Limache, s. f.: limace, en particulier la limace grisé. R. limacem. Limachon, s. m.: escargot.

LIMON, s. m.: timon. Cf. esp. limon, fl. lamoen. R. (?) n. limr, angl. limb (membre).

D. Limoné, v. n.: remuer sans cesse, s'agiter comme un cheval au limon.

Limogné, s. m.: cheval attelé au limon; f. limognère.

Lingne, s. f.: ligne. V. lene 2.

Lino, s. m.: petite linotte (Fringilla linaria). R. linum. Cf. a. lein(finke).

Liorne, s. f.: viorne (Clematis vitalba). R. Pour viorne (Viburnum), transformé en liorne sous l'influence de l'idée de lier.

\*Liotrope, s. m.: héliotrope. R. ήλιοτρόπιον.

Liqu(i)é, v. n.: lécher. R. ag. s. liccian, nl. likken, a. h. a. lecchon.

D. Liqu'ré, liqué, a: friand.

Liqu'rie, s. f.: gourmandise.

Liquéte, s. f.: petit morceau. Cf. lèque. Liqu'friche, léqu'friche, s. f.: lèchefrite. Liqu'pla, léqu'pla, s. m.: gourmand, parasite.

\*Lichouëre, s. f. : langue bien pendue, bavardage.

Liqu(i)ére, s. f.: litière. R. \*lectaria.

Lire, s. f.: femelle du canard. Cf. bouore et cane. R. (g)lirem 1.

D. Lir'lire, liréte, s. f.: petite cane.

Liro, s. m.: petit canard.

Liverjin, s. m.: barge (Numenius limosa).

LIVÉRNAJE, s. m.: vesce d'hiver. R. \*hibernaticum avec prosthèse de l'article.

Liza, Lizon, n. pr. f.: abréviation et diminutif de Élisa.

Lizéte, n. pr. f.: abréviation de Élisabeth, nom de jument.

Lizé, s. m.: liséré. R. a. lista (bordure).

Lizov, s. m.: liseur (grand). R. legere.

Lochié, v. a.: secouer un arbre, abattre des fruits avec une gaule. R. m. h. a. lücke.

D. Lochāje, s. m.: action de locher les pommes.

Lolo, s. m.: 1° mot enfantin qui sert à désigner le lait; 2° poupon, enfant gâté. Gro lolo. R. Onomatopée.

Loné, v. n.-a.: radoter, répéter toujours la même chose, ennuyer par son bavardage.

D. Logné, s. m. : radoteur.

Lonaje, s. m., lon'rie, s. f.: radotage.

Loque, s. f.: loche, petit poisson mou et gras du genre Cobitis. Grā come eune loque. R. cf. angl. loach.

Loqué, s. m.: clef d'une porte extérieure, passe-partout. R. n. loka (fermer), ag. s. loc (claustrum), angl. lock (serrure).

Loqu'soné, v. a.: battre, mettre en loques. R. fr. loque du n. lok-r (chose pendante).

Loréte, s. f.: nom vulgaire du Daphne laureola. R. \*lauretta.

Louchié, v. n.: loucher, regarder de travers. R. luscus.

Loulou, s. m.: mot enfantin, pou. R. Onomatopée.

Louizo, s. m.: diminutif de Louis. R. Ludovicus.

Louizon, s. f.: diminutif de Louise.

Louor, a.: lourd. R. luridus.

D. Louordi, v. n.: devenir lourd, enlourdir.

Louerie, s. f.: foire aux domestiques. R. locare.

Louse, s. f.: 1° mensonge, fourberie; 2° vesse.

D. Lousé, v. n.: 1° tromper; 2° vesser.

Lucan, Lugan, a.: bizarre. R. ag. s. locian. Cf. luqu(i)é.

D. Lucané, v. n.: flåner, bayer aux corneilles. Qu'ée qu' tu lucane lāmon? Lucané, s. f.: lieue. R. leuca.

Luné, v. n.: regarder avec étonnement, bayer. R. luna.

D. Lun'qu(i)é, s. m.: badaud.

Dans le Berry, lire signifie loir (l. glirem); il est difficile de ne pas conclure à l'identité du mot normand et du mot berrichon, mais il est singulier qu'ils aient pris des significations aussi différentes.

 $L\bar{u}qu(i)\acute{e}$ , v. a. : regarder avec persistance. R. ag. s. locian (regarder), ag. look.

Lure, s. f.: répétition monotone de la même chose, sor-

nette. R. n. lúdhr (trompette).

D. Luré, v. a. n.: répéter toujours la même chose.

Lurié, s. m.: bavard ennuyeux, diseur de riens, radoteur.

#### M

Ma(L), s. m.: mal. Ma d'dān: mal de dents. — Mal an trin: souffrant. R. malum.

D. Malandurān, a.-s. m.: grognon, intolérant, rude. (Malum indu-rantem).

Macale, s. f.: chose à manger, mangeaille. V. māqu(i)é.

Machacré, v. a.: massacrer, ravager, faire mal. R. a. matsken

(égorger).

D. Machacre, s. f.: massacre, dévastation. Pleume d'machacre: plume de poule, de coq, mise dans un oreiller, un traversin, etc. au lieu de duvet d'oie ou de canard.

Machon, s. m.: maçon. R. mac(h)ionem. Cf. got. maitan (tailler) et \*marcio Duc. de marcus.

D. Machoné, v. a.: maçonner, faire grossièrement.

Machoneure, machon'rie, s. f.: maçonnage, maçonnerie.

MACHUE, s. f.: massue. R. maxuca.

Macré, s. m.: 1° maquereau (Scomber vulgaris); — 2° éphélides ignéales qui viennent aux jambes pour s'être chauffé de trop près; — 3° entremetteur. R. 1, 2 (?) macula. — 3, fl. makelaer.

MACROULE, s. f.: grande foulque (Fulica atra). R. cf. macré. + Magnan, s. m.: chaudronnier ambulant. Cf. it. magnano.

MAGNAC, s. m,: maniaque. R. mania.

Magné, v. a.: manier. R. \*manicare.

D. Magnābe, a.: maniable.

Magnére, s. f.: manière. R. \*maneria, de manus.

MALAR, s. m.: canard mâle. R. masculus.

Male, s. m.: fumier. R. mar(gi)la. Cf. a. fr. marle (marne).

D. Māle, v. a. n.: fumer un champ.

Māleure, s. f.: action de mâler, fumage.

Māliëre, s. f.: fumière.

Maléne, a. f.: maligne. R. maligna.

Maleu, s. m.: malheur. Qué maleu. R. malum augurium.

Malezi, a.: malaisé. R. mal et ézi.

D. Malezée, s. f.: fuite précipitée 1.

Malin, s. m.: véron (Phoxinus lævis). R. malignus.

<sup>1</sup> Danchié la malézée par la crouézée.

Malon, s. m.: escarre, croûte qui se forme sur un ulcère. R. mar(gi)la. Cf. pr. mālon (brique, dalle).

Malpieté, a.: mauvais marcheur. Cf. épieté. R. mal et pieté.

Man, a.: mon. Man pere. R. meum.

Man, s. m.: larve du hanneton, appelée aussi ver blanc. R. \*madonem; a. h. a. mado (ver), ag. s. madha.

Manabe, a.: habitable. R. manere.

Manchon, s. m.: manche de la charrue. R. \*manica.

Mandrile, s. f.: vieux vêtement, guenilles. Il ée tout an mandrile. R. pr. mandrilha Hon. de \*mantilia avec épenthèse de r.

MANE, s. f.: corbeille en osier dont les marins se servent pour vendre le poisson au détail. R. nl. mand.

\*Manifique, a.: magnifique. R. magnificus.

Manigo, s. m. pl.: gants en fourrure ou en flanelle. R. manus (?). Cf. v. fr. manigotter (jouer des mains).

\*Manique, s. f.: manière, tour. R. manica.

Manjié, v. a.: manger. R. manducare.

D. Manjāle, s. f.: mangeaille, nourriture grossière. V. Moujāle.

Manjar, s. m.: dépensier, qui mange, dissipe son bien.

Manjeū, manjoū, s. m.: mangeur, dépensier.

Mano, s. m. pl. : clochetons du carillon de la cathédrale de Bayeux (Duméril).

Manqu(1)é, v. n.: manquer, être dans le besoin, offenser quelqu'un. I n' manque pā. — I ya manqui. R. mancare.

D. Manque, s. f.: faute, absence de ce qui devrait se trouver. I ya d'la manque.

Manté, s. m.: manteau. R. \*mantellum.

MANTI, v. n.: mentir. R. \*mentire.

D. Manteū, mantoū, s. m.: menteur.

Mant'rie, s. f.: mensonge.

Ma(н)on, s. m. : espèce de grand pot cylindrique en terre de Noron, servant à mettre le lard salé.

MAQU(1)É, v. a. n.: mâcher. Māqu(i)é d' hā: manger lentement. R. masticare.

D. Māquiyé, māquiyoné, v.-a. n.: machonner.

1. MAR, s. m.: marc. R. (e)marcum ou a. mark (pulpe).

2. Mar, s. m.: mars. V'ni come mar an caréme: arriver à propos<sup>1</sup>. R. martius.

D. + Marchéque, \*marchéche, s. f.: le vingt-cinq mars. Notre-Dame de la marchéque: Annonciation \*. R. \*martiusca.

1. Marchié, 1° v. n.: marcher, s'en aller. Veū-tu marchié? 2° v. a.: parcourir, mesurer. J'lé marchi. R. marcus.

2. MARCHIÉ, s. m.: marché. R. mercatus.

' Févrié anpli le fose, mar lès seque.

<sup>1 (</sup>A) Notre Dame de la Marchéche, l'coucou ée mor s'in' prêche.

MARE, s. f.: mare. R. \*mara.

D. Maréte, s. f.: petite mare.

Marée, s. f.: 1° reflux. S'qui viin d'flo s'an r'touorne d'marée. 2° quantité d'urine que pisse un animal. R. mare.

+ MARGA, s. m.: fou blanc (Sula alba). R. mergus (plongeon).

+ MARGATE, s. f.: seiche (Sepia officinalis). R. cf. br. morgaden.

Margo, s. f.: 1° femme qui s'enivre; 2° surnom de la pie. Dimin. de Marguerite.

MARGOTE, s. f.: marcotte. R. mergus (provin).

D. Margoté, v. a.: marcotter.

Margouōyé, v. a.: manger mal ou salement, entamer ou mordre quelque chose sans le manger. Qué qu'a margouōyi sté pome la? Cf. Cotgr. margouiller «to gnaw, to mumble with the teeth.» R. mar (malum) +gula.

D. Margouōyāje, s. m.: chose à moitié mangée, travail mal fait.

Maricha, s. m.: 1° maréchal; 2° traquet ou motteux (Saxicola cenanthe). R. \*mariscalcus (a. h. a. marahscalc).

Marie, s. f.: nom propre. Marie-salope, Marie-souōyon, Marie-torchon: femme sale et malpropre.

Marié, v. n.: épouser, se marier. I n'a marié qu'eune fée. R. maritare.

Marin, s. m.: espèce de pomme à cidre tardive et bonne à manger cuite. R. Marin, nom propre.

MARINE, s. f.: marraine. R. \*matrina.

Maringote, s. f.: espèce de voiture longue, ouverte à ses deux extrémités et à côtés fermés, qui servait autrefois à porter le poisson. R. (?) Marengo.

Marjole, s. f. pl.: caroncules qui pendent sous le bec des gallinacés 1. R. mar (malum) + \*gautola ou \*marginola.

Marlou, s. m.: homme rusé et retors. R. malus, lupus.

MARMITÉE, s. f.: plein une marmite, grande quantité.

+ Marné, s. m. : le grand guillemot (*Uria troile*).

MAROTE, s. f.: diminutif de Marie.

Marté, s. m.: marteau. R. \*martellus.

MASCAPIÉ, s. m.: espèce de confiture faite avec des poires, etc. cuites dans du cidre doux.

Mase, s. f.: 1° massue; 2° partie surélevée d'un fossé. V. banque. R. massa.

D. Māsée, s. f., māsé, m.: argile pétrie avec du foin dont on se sert pour faire des murs.

MASTA, MASTOC, s. m.: lourdaud. R. mastochs (bœuf gras).

D. Mastafflu, a.: id. mot formé comme joufflu.

MATENE, s. f.: matine. R. matutina.

MATINA, a.: matinal. R. matutinalis.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> C'est probablement de ce mot que vient le substantif marjolet.

\*Matéro, s. m. pl.: matériaux. R. materialis.

\*Matieusalé, s. m. a.: très âgé (homme). R. Mathusalem.

Mayo, s. m.: 1° maillet; 2° maillot, enfant au berceau. R.

1, malleus; 2, macula 1.

- 1. Mé, pr. pers. : moi. Ch'ée mé. R. mē.
- 2. Mé, s. f.: mer. R. mare.

3. Mé, s. m.: 1° mai, mât. L'v'la péqui la come un mé; — câtelier, huche au pain. R. 1° madius; 2° magidem.

\*Méganic, a.: mal à son aise, souffrant. J' sieū tou mécanic

**B**neu. R. μηχανικός.

Médi, s. m.: midi. Su lé médi. R. medius dies.

Mécrére, v. a.: ne pas croire. R. minus credere.

Měgné, v. a.: battre, meurtrir. Cf. v. fr. méhaigner, pr. maganhar, br. mac'hañ (mutilé).

MEGNEU, s. f.: minuit. R. mediam noctem.

MÉGUE, s. f.: petit-lait et plus particulièrement lait corrompu qui se trouve dans la crème au fond de la ch'rene. R. \*mesga Duc. Cf. c. meog, pr. mergue.

M'LACHE, s. f.: mélasse. R. mel.

Mélan, s. m.: merlan (Gadus merlangus). R. merula Pl. (espèce de poisson)<sup>2</sup>. Cf. a. angl. merling.

1. Méle, s. f.: maille, anneau d'une chaîne, porte de

l'agrafe. R. macula.

- 2. Méle, s. f.: substance visqueuse qui se forme au fond des bouteilles où est resté du cidre. R. a. h. a. masar. Cf. maire Dum. et Hon.
  - 3. Méle, s. f.: nèfle. R. mespilus.
  - D. Mělié, s. m.: néslier.
- 4. Méle, měle, s. m.: merle (Turdus merula). R. \*merulus. (Diefenb. Gloss.)
  - D. Mělése, s. f.: femelle du merle.

MĚLÉ, v. a.: mêler. R. misculare.

D. Měleure, s. f.: petites herbes qu'on met dans la salade.

Mélanjié, v. a.: mélanger.

Mělo, s. m.: fil mêlé.

MÉLIMÉLO, s. m.: nom de la Mercurialis annua. R. corruption probable de mélilot (Meliloton).

Mélie, s. f.: Amélie.

M'NACHE, s. f.: menace. R. \*minatia.

D. M'nachié, v. a.: menacer.

M'né, v. a.: mener. R. \*minare.

D. M'neū, s. m.: meneur.

On voit que le patois normand a fini ici, comme si souvent, par consondre deux mots originairement différents.

<sup>2</sup> Cf. Diesenbach (Glossarium latino-germanicum mediæ et insimæ ætatis):

merula «meeramsel».

Ménajié, 1° v. a.: ménager; — 2° s. m.: économe. R. \*man-sionaticum.

MÉNE, s. s. f.: mine, air, semblant. I fé mêne dë n'pā l'vêe. — Fère la mêne: bouder. R. \*mina de minare.

Ménine, s. f.: petite main. R. Dimin. de main (manus).

Ménon, s. m.: faux nom. R. minus nomen.

D. Ménomé, v. a.: appeler d'un faux nom, changer le nom. M'nu, a.: menu, petit. M'nue soje: nom de la Salvia officinalis. R. minutus.

D. M'nuchié, v. a.-n.: amincir, faire des riens. + Minutiare.

M'nuz'rie, s. f.: minutie.

Méprizié, v. a.: mépriser. R. minus \*pretiare.

D. Méprizābe, a.: méprisable.

Méquérdi, s. m.: mercredi. R. Mercuris dies.

Méqu(i)é, s. m.: métier. Méqu(i)é a dantéle. R. ministerium.

MĚQU(1)É, s. f.: moitié. R. medietatem.

Mer'rie, s. f.: mairie. R. major.

Mériene, s. f.: méridienne, sieste que font les vaches, etc. en ruminant. Fère mériène. R. meridiana.

MÉROTE, s. f.: petite mère, femme grosse et courte. R. matrem.

MÉRQUE, s. f.: marque. R. g. marka, a. h. a. marcha.

D. Měrqu(i)é, v. a.: marquer.

Mé(s), mée, s. m.: mois. Mée d'ā: mois d'août, moisson. Fère l'mée d'ā. R. mensis.

MĚ(s), MĚE, cj.: mais. R. magis.

M'seure, s. f.: mesure. R. mensura.

D. M'seuré, v. a.: mesurer.

 $M's(e)uro\bar{u}$ , s. m.: mesureur.

Métchin, s. m.: médecin. R. \*medicinus.

Métchène, s. f.: médecine. R. medicina.

D. Métchiné, v. a.: médeciner.

1. MÉTE, v. a.: mettre. R. mittere.

D. Méteū, métoū, s. m.: qui met. Métoū d' poule a coué: nigaud, da-dais.

2. Μέτε, s. m.: mètre. R. μέτρον.

MÉTE, s. m.: maître. V. mouètre.

Métovin, a.: mitoyen, moyen. Sid(r)e métoyin: cidre moitié jus et moitié eau. R. \*medietanus.

MEUBLE, 1° a.: friable, léger, facile à labourer: — 2° s. m. bétail. L'meub(l)e été biin chié a la fère. R. mobilis.

Meūr, a.: mûr. R. maturus.

Meūri, v. n.: mûrir.

Méyeu, a.: meilleur. R. meliorem.

M'zé, a.: idiot, muet. R. misellus. Cf. v. fr. mesel (ladre).

Mézéte, s. f. : mésange (Parus major). R. a. s. māse.

Mézézé, a.: peu à son aise, gêné dans ses affaires. R. mes (minus) et ézi.

+ Mězi, mězui, adv.: aujourd'hui. D'mězi: désormais. R. ma-

gis, hodie.

Miandé, v. n.: miauler. R. miā (onomatopée) +(vi)ande.

Micamo, s. m.: mélange de café et d'eau-de-vie.

Michié, v. n.: pleurnicher. R. Michel.

Mié, s. m. . miel. R. mel.

Мів, мієть, s. f.: miette, rien. In' n'éra miéte. R. mica.

D. Mio, s. m.: petit morceau, un peu.

+ Miere, s. m.: médecin 1. R. medicus.

Mignére, s. m.: mineur. R. \*minare.

\*Mignon, a.: doux, apprivoisé. R. a. h. a. minja.

MIGOE, s. f.: provision de pommes d'hiver. Pome d' migoe. R. m. h. a. m(u)os-gaden (cenaculum). Rom. II, 85<sup>2</sup>.

D. Migoté, v. n.: mûrir en parlant des fruits mis ensemble.

+ Muorée, s. f. : résidu des groseilles dont on a exprimé le suc pour faire des confitures.

Milgré, s. m.: nom du Calamagrostis arenaria. R. milium (?).

Cf. grémil.

Milière, miyère, s. f.: pièce de bois équarrie et plate qui réunit le tchin à la hée de la charrue.

+ Milsougu(i)é, a.: très riche. R. mille, solidus.

MINABE, a.: misérable. R. miner ou c. min (petit).

Min, ad.: moins. Pā min: néanmoins. R. minus.

Minar, s. m.: poulpe vulgaire (Octopus vulgaris). Cf. châtroù. R. (?) \*mina de \*minare.

Minchié, v. a.: mettre en pièces, en morceaux. Il a tou minchi. I të voute minchié. R.\* min(u)tiare. Cf. ag. s. minsjan.

D. Minchon, s. m.: éclat, copeau de bois.

MINDRE, a.: moindre. R. minor.

D. Mindreman, ad.: moindrement.

Mindrale, s. f. . tout ce qui est réduit en fragments, résidu.

Miné, mino, s. m.: chat, fourrure, chatons du saule, etc. R. c. min (petit).

D. Minéte, s. f.: chatte, petite luzerne (Medicago lupulina).

Minzere, mizere, s. f.: misère. Ch'ée mizère é compagnie. — L'bouon ome mizère: l'hiver. R. miseria.

D. Mizérābe, 1° a.: misérable. 2° s. m.: la trente-deuxième partie du litre d'eau-de-vie.

Mizéréte, s. f.: musaraigne. Cf. mizérêne.

1 Qui couor apreu l'mière couor apreu la bière.

<sup>2</sup> Cf. La vie de saint Alexis, p. 152, s. 51, et p. 186: N'en fait musgode por son cors engraissier.

<sup>3</sup> Le mot mijoter, « faire cuire à petit seu, dorloter, » est la sorme française, avec une signification différente, du verbe normand migoté.

Miolé, v. a.; émietter du pain dans du lait. V. mie, mio.

D. Miolée, s. f. : pain émietté dans du lait. Fêre eune miolée.

\*Mirābilia: mot latin popularisé. Ch' n'ée pā mirābilia: ce n'est pas merveille(ux).

Miré, 1° v. a.: mirer, viser, lancer une pierre, etc. I m'a miré: il m'a jeté une pierre. — 2° v. r. s'miré: se regarder dans un miroir. R. \*mirare.

D. Mireū, miroū, 1° s. m.: miroir. 2° + a.: surprenant. Mistanflūte (à la), l. ad.: sans façon.

D. Anmistanflūte, v. a.: envoyer promener. J l'anmistanflūte.

MITAN, 1° s. m.: milieu. O mitan: au milieu. — 2° s. f.: moitié. La mitan: la moitié. R. a. h. a. mittamo.

Miton, s. m.: 1° gros morceau de mie; 2° mitaine. R. a. mitte. Cf. mitan.

D. Mitoné, v. n.: tremper en bouillant. Fêre mitoné.

Mitonée, s. f.: panade.

MIYEU, s. m.: milieu. R. medius locus.

Mizérène, s. f.: musaraigne (Sorex araneus). R. musaraneus.

Moli, v. n.: faiblir, céder, devenir mou. R. mollire.

D. Molache, a.: mou, molasse.

Moléte, s. f.: couverture de laine.

Molét'man, ad.: mollement.

Mon, 1° s. m.: mont. — 2° ad. explétif. Lā mon: par ici. Cf. amon et lāmon. R. montem.

D. Monté, 1° v. a.-n.: monter, garnir, s'élever. Monté eune ferme. Cha monte hō. — 2° v. r. s' monté: se mettre en colère. Il ée biin monté. — Monté come un lé dou.

Montée, s. f.: frai d'anguilles qui remonte l'Orne à Caen.

Monteure, s. f.: monture, cheval que l'on monte.

Montoū, s. m.: montoir, billot sur lequel on se place pour monter à cheval.

Montin, s. m.: verdier (Loxia chloris).

MOQUE, s. f.: godet en terre qui sert à boire le cidre (Isigny). R. nl. moocke (venter). Cf. cat. moca (id.), angl. mug (vase en terre).

D. Moquie, s. f.: plein une moque.

Mōque, mouōque, s. f.: mouche. — Mōque a mié: abeille (Apis mellifera). — Mōque a viande (Musca vomitoria). R. musca.

D. Mouōquiyon, s. m.: champignon qui se forme sur la mèche d'une lampe, etc.

- 1. Mor, s. f.: mort. A mor: à l'excès. Travāyé a mor. R. mortem.
- 2. Mor, a. m. morte, f. : id. Morte yo : marée peu forte du premier et du dernier quartier. R. mortuus.

D. Morti, v. n.: faiblir, diminuer, avoir moins de force.

Morene, s. f.: 1° cire restée dans une ruche abandonnée; — 2° bête morte. R. \*morina Duc. (lues) de mori. Cf. a. fr. morine (mortalité) et moraine.

Moriochemin, s. m.: marrube commun (Marrubium vulgare). R. mar(r)oche Roq. (marrubium) + (che)min. Cf. marochemin. Cotgr.

Morsé, s. m.: morceau. R. \*morsellus.

Morseure, s. f.: morsure. R. \*morsura.

Morvoū, 1° a.: morveux; 2° s. m.: partie supérieure du corps. V. fouéroū. R. morbus.

D. Morvéte, s. f.: fille suffisante et sotte.

Morvāyon, s. m.: gamin, homme sans valeur.

Mouchée, s. m.: monceau. R. \*monticellus.

\*Mouchié, v. a.: moucher. R. muccare.

D. Moucheū, s. m.: mouchoir, moucheur.

Moucheure, s. f.: mouchure.

Mouegre, a.: maigre. R. macrum.

D. Mouégrasié, a.: un peu maigre.

Mouegri, v. n.: maigrir.

Mouégreur, s. f. : maigreur.

Moužne, s. m.: 1° moine; 2° espèce de squale (Squatina angelus). Cf. angl. monk-fish. R. monacus.

D. \*Mouégno, s. m.: moineau. V. mouéson.

Mouérée, mouorée, s. m. pl.: mûres, fruits du Rubus fruticosus. R. maurus.

Mouéri, v. n.: mourir. R. \*morire.

Mouéron, mouoron, s. m.: 1° salamandre terrestre (Salamandra maculosa) 1; 2° nom de l'Anagallis phænicea et cærulea; 3° poisson du genre blennie: mouéron d' mé; 4° espèce de primulacée aquatique: mouéron d' yo (Samolus Valerandi). R. maurus 2.

D. Mouéroné, a.: tacheté de noir et de jaune comme la salamandre

terrestre.

Mouéronéte, s. f.: espèce de stellaire (Stellaria media).

Mouérue, s. f.: morue.

Mouéson, s. m.: moineau (Fringilla domestica). Mouéson d'arbanête: moineau friquet (Fringilla montana). R. \*muscionem, de musca. Cf. hol. musch.

Mouétre, s. m.: maître. Not' mouêtre: nom donné à un fermier par ses domestiques, à un propriétaire par son fermier, à un mari par sa femme. R. magistrum.

D. Mouétrese, s. f.: maîtresse, fermière.

Mouetrize, s. f.: autorité, pouvoir.

Mouetrizié, v. a.: maîtriser.

1 Si l'mouéron antandé, si la tope véyé, n'yoré pā su têre ome qui vivré.

On a donné à la salamandre terrestre le nom de mou(e)ron à cause des taches noires qui la couvrent; une raison analogue a fait aussi appeler mou(e)ron l'anagallis, dont les feuilles sont couvertes de points noirâtres, et leur ressemblance avec la salamandre et l'anagallis a valu leur nom à la blennie et au samolus. Quant à la stellaire moyenne, elle a été nommée mouéronéte, soit à cause aussi de sa ressemblance avec l'anagallis,' soit parce que les salamandres se tiennent dans les lieux humides où elle croît.

Moukyk, v. a.-n.: mouiller, jeter ses filets; p. p. mouéyi. — I n'a pā seul'man mouéyi. R. \*molliare.

D. Mouéyān, a.: humide, qui garde l'eau, en parlant du sol. Tère

mouéyante.

Mouéyéte, s. f. : faisceau de javelles dressées et réunies par la tête pour empêcher le grain de germer. Cf. fiyéte.

Mouezi, v. n.: moisir. R. \*mucire.

Moužzon, s. f.: maison. R. mansionem.

Moufe, s. m.: musse. Mouf' d'vo: mussier (Antirrhinum majus). R. n. mussa, a. mussel.

Mougné, s. m.: 1° meunier; 2° chevaine (Leuciscus dobula

Cuv.). R. \*molinarius; v. mouōdre.

Moujié, mouéjié, v. n. a.: manger. V. manjié.

D. Moujāle, mouéjale, s. f.: mangeaille, nourriture grossière. La moujāle o cochōn.

Mouliné, v. n.: remuer sans discontinuer. Cf. limoné. R. \*molinus.

Mouo, 1° a.: mou; 2° s.m.: poumon de veau, etc. R. mollis.

Mouod(R)E, v. a.: moudre. R. mólere.

D. Mounée, s. f.: ce qu'on moud en une fois (\*molinata).

Mouteure, s. f.: quantité de grain moulu en une fois (molitura).

Mouole, s. f.: moule. R. muscula.

D. Mouolière, s. f.: lieu où l'on pêche les moules.

Mousiné, v. n.: remuer la queue, en parlant des chiens. R. a. h. a. mos (mousse).

D. Mousine, s. f.: queue.

Moute, s. f.: nom familier donné aux chattes. R. probablement forme abrégée et féminine de mouton.

Mouton, s. m., 1° id.; 2° vague écumante; 3° poutre du pressoir qui s'abat sur le hec. R. \*multus, de mut(i)lus.

D. Moutoné, v. n. — s'moutoné, v. r. : se couvrir de nuages blancs, en parlant du ciel, de vagues blanches d'écume, en parlant de la mer.

Moutoneu, a.: qui (se) moutonne. Mêr moutoneuze: mer agitée, blanchissante d'écume.

Mouvé, 1° v. a.: remuer, agiter. Mouvé la bouéyie; — 2° v. n.: remuer, frétiller. Come i mouve. R. movēre.

D. Mouvete, s. f.: cuiller en bois avec laquelle on mouve la bouillie.

Move, s. f.: mouette (Larus canus ou Cyanorhinchus). R. a. möwe, ag. s. maev.

Mōvi, mōviar, s. m.: mauvis (Turdus iliacus). R. \*malvitius, du br. milvid (mouette).

Movouže, a.: mauvais. R. \*malvatius. Rom. IV, 362.

D. Movouez'té, s. f.: méchanceté.

Mū, ad.: mieux. Tān mū. R. melius.

Muchié, v. a.: cacher. R. m. h. a. mūzen.

D. Muche, 1° s. f.: cachette. — 2° imp. de muchié. A muche po: en cachette, sans déclaration préalable. Vande du side a muche po.

Muchéte, s. f.: cachette. V. guil' muchéte.

Mucre, a.: humide, gâté par l'humidité. Santi l' mucre. R. \*mucrum.

D. Mucreur, s. f.: humidité des lieux bas et fermés (mucrorem).

Mucri, v. n.: devenir humide, prendre, sous l'influence de l'humidité, un goût ou une odeur particuliers.

Mulé, v. n.-a.: bouder. Mulé son vant(r)e: refuser de manger.

R. mula 1.

D. Mular, s. m.: 1° qui boude; 2° métis du canard musqué et du canard domestique.

\*Muléte, s. f.: petit sac à avoine, gésier. R. mullus.

Mulo, mulon, s. m.: tas de fagots, etc. R. metula.

Mūzé, s. m.: museau. R. \*musus de morsus.

Mūzié, v. n.: muser, perdre son temps. R. a. h. a. muezon (être oisif).

#### N

NA, int.: eh bien.

NAFRE, s. f.: balafre, blessure. R. n. nafarr.

Najié, 1° v. n.: nager. 2° v. a.: inonder, mouiller. Tou-t te naji. R. navigare.

D. Nāje, s. f.: sueur. Il ée tou-t an nāje.

Nanon, Nanéte, s. f.: diminutif de Anne.

Naré, a.: rusé. Cf. fināré. R. \*naratus, de naris.

NARÉNE, s. f.: narine. R. \*narina, de naris.

\*Nasion, s. f. col.: engeance. Mōvoueze nasion: mauvais sujet. R. nationem.

+ Navée, s. f.: charge d'un bateau qui transporte de la tangue. R. navis.

NIZ, NÉ(s), s. m.: nez. R. 1° nas(ellus), 2° nasus.

D. Nāze, s. m.: naseau.

Nāziyé, v. n.: nasiller.

N(E), pr. adv.: en, devant une voyelle. In' n'a trée: il en a trois. R. (i)n(d)e.

Nér, a.: noir. R. nigrum.

D. Nërchi, v. n.: noircir.

Nérchibo, s. m.: moricaud.

Néche, a.: noirâtre (+ nigritius).

+Nerfil, s. m.: cordonnet noir (nigrum filum).

Něte, v. n.: naître. R. \*nascere.

Něté, s. f.: naissance. D'něté: de naissance. R. nativitatem.

<sup>&</sup>quot; "Je ne boy que a mes heures, come la mule du pape." (Rab. Garg. I, 5.)

N'tou, ad.: non plus: Ni mé n'tou: ni moi non plus. R. ne, (i)tou.

Neū, neūv' (devant une voyelle), nou, n.: neuf. R. novem.

D. Neufile, s. f.: ruban en sil blanc (novem filum).

NEUCHE, s. f.: noce. R. \*nuptia.

NICDOUL, s. m.: niais, nigaud. R. nic (?).

 $Ni(\acute{e})$ , Nio(L), etc. v.  $gn\acute{e}$ , gno(l).

Niquié, \*nichié, v. n.: faire, avoir son nid. R. nidificare.

D. Nic, s. m.: nid.

\*Nichar, s. m. a.: cachottier, qui furette partout.

\*Nichie, s. f.: nichée.

Niqué, a.: délicat.

+ Niésée, a. f.: qui a jeté sa *parure*, en parlant d'une vache. V. paré 3°.

Niv'lé, v. n.: vétiller, s'occuper de choses faciles ou sans importance. R. (Jean) Nivelle.

D. Nivél'rie, s. f. : chose facile à faire, bagatelle.

Nivélié, s. m.: flåneur.

Niv'loté, v. n.: perdre son temps à des riens.

1. No, pr. ind.: on (devant une explosive ou une spirante).

No vera biin: on verra bien. R. nos 1. Cf. Rom. VIII, 109.

Nol, id. id. (devant un l suivie de e muet). Nol l' véra: on le verra. Non', id. id. (devant un n suivie de e muet). Non' n' vé goute: on ne voit goutte.

No-z, id. id. (devant une voyelle). No-z i viindra: on y viendra.

2. No, pr. pers. rég. proclitique : nous (nol devant un l suivi de e muet, no-z devant une voyelle). I no vé. — I nol l' di. — I no-z éme. R. nos.

3. No, pr. poss. pl.: nos (no devant une consonne, no-z devant une voyelle). No poumī. — No-z éfān. R. nos pour noster.

Noc, s. m.: 1° conduit qui apporte l'eau sur la roue d'un moulin; 2° espace vide entouré par l'auge circulaire du pressoir; 4° flèche de voiture. R. noccus de l'a. h. a. nōch (conduit).

Noe, s. f.: 1° rigole formée par deux toits qui se rencontrent en formant un angle; 2° parties déprimées de la plage où l'eau est plus profonde à pleine mer et séjourne à mer basse. R. \*noca; cf. noc.

Noé, s. pr.: Noël. R. natalis.

+ Nolée, s. m. pl.: chiendent à chapelets (Arrhenatherum precatorium). R. (?) nola (cloche).

Nor(d) ÉE, s. m.: nord-est. R. a. nord, ost, ag. s. east.

Norouže, s. m.: nord-ouest. R. a. nord, west.

Note, pr. poss. s.: notre. R. nostrum.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cette étymologie me paraît préférable à celle de on transposé que j'ai admise plus haut dans mon Essai, lettre N.

Nou, nouc, s.m.: nœud, nombre impair. Drénou: nœud double. Joué a per ou a nouc. R. nou vient de nodus; quant à nouc, il faut y voir un substantif verbal analogue à nic et venant d'un verbe nouqu(i)é = \*no(difi)care, comme nic vient de niqu(i)é = ni-(difi)care.

D. Noucu, a.: noueux.

- 1. Noué, a.: rachitique, qui ne peut se développer. R. no-datus.
  - 2. Noué, s. f.: noix, noisette. R. nucem.

Noudri, v. a.: nourrir. R. nutrire.

D. Nouōrisān, a.: nourrissant.

Nouōrit(e)ure, s. f.: nourriture. Nouōriche, s. f.: nourrice (nutricem).

Nouorichon, s. m.: nourrisson (nutritionem).

Nouvéle, s. f.: champignon qui se forme sur la mèche d'une chandelle, etc. et qui est supposé être le présage de l'arrivée d'une lettre, d'une nouvelle. R. \*novella.

Noyé (No-yé), s. m.: noyer. R. nucarius.

Nuile, s. f.: nielle. V. gneule.

D. Nuilé, a.: atteint par la nuile.

### 0

O, pr.: avec. O li: avec lui. V. do. R. apud.

O, ole, pr. pers. f.: elle. O viin, ole arive. R. illa.

Ове́, s. m.: aubier. R. \*albarius.

OBÉI, v. n.: obéir. R. obedire.

OBLLI, s. m.: oubli. R. oblivium.

D. O(n)bllié, o(n)bélié, v. n.: oublier.

Obllijié, v. a.: obliger. R. obligare.

Овтéмі, v. a.: obtenir; p. p. obtīn. R. \*obtenire.

Ocmanté, v. a.: augmenter. R. \*augmentare.

ODEU, s. f.: odeur. R. odorem.

Ögnére, s. f.: ornière. R. \*ordinaria. Cf. orne (silion), Berry. Oï, s. m.: défaut. Nule bête sān-z oï. Cf. ohie Cotgr. « distemper», ohi Roq.

Ojouorgu(i)eu, ad.: aujourd'hui. R. ad illum diurnum de hodie. Oliére, s. f.: pièce de cuir attachée au montant de la bride pour empêcher le cheval de voir de côté, œillère. R. \*ocularia.

Öluk, v. a.: faire attendre, tromper, perdre. I m'olue d'pieu un mée. Olué l'tan: perdre son temps. R. orula, de ora. Cf. orler Cotgr. (to hem), orlure (hem).

D. Olue, s. f.: retard, subterfuge, niaiserie.

Onle, s. m. pl.: bestiaux. R. animalia. Cf. omo Pluq. 207. One, s. m.: mari. Lié é s'n ome : elle et son mari. R. hominem.

Ométe, v. a.: omettre. R. omittere.

Ondin, s. m.: andain.

ONGUE, s. m.: ongle. R. \*ungulus.

D. Onglie, s. f.: onglée.

ONQUE, s. m.: oncle. R. avunculus.

OQUE, s. f.: entaille faite le long des par'mān de fagot pour les dresser. Cf. br. ask, cat. osca.

ORAJE, s. f.: orage. R. \*auraticum.

ORÉLE, s. f.: oreille, partie supérieure du soc. R. auricula.

D. Oriyé, s. m.: oreiller.

Oriyère, s. f.: forficule ou perce-oreille.

ORFI, s. m.: poisson du genre syngnathe (Esox belone). R. a. hornfisch, hol. horenvisch.

ORGUEUL, s. m.: orgueil. R. ag. s. orgel (id.), a. h. a. urguol (insignis).

D. Orguiyeū, a.: orgueilleux.

Orméle, s. f.: orme. R. ulmus.

Ormouere, s. f.: armoire. R. armarium.

ORTÉ, s. m.: orteil. R. articulus.

Orver, s. m.: orvet (Anguis fragilis). R. \*orbettus.

Ō(s), s. m.: os. R. \*ossem.

D. Osāle, s. m. pl.: os sans chair.

Ōsé, s. m.: osselet.

Ōsié, s. m.; rebouteur, chirurgien de campagne.

\*Oscur, a.: obscur. R. obscurus.

\*Ostiné, a.: obstiné. R. obstinatus.

Ōте, a.: autre. R. alterum.

Orovo, ad.: autour. V. touo.

Oudri, a.: couvert de taches produites par le développement de petits champignons sous l'influence de l'humidité. R. horridus. Cf. v. fr. ord (sale).

Ouе́cне, inter.: où est-ce? Ouéche qu'il ee: où est-ce qu'il

est? R. ubi est ecce hoc.

D. Ouée, ous, inter.: où est? ouée, ous qu'il és? R. corrupt. de ouéche.

1. Ouže, s. f.: 1° oie (Anser ferus); 2° imbécile. R. avica.

D. Ouéte, s. f.: oie rieuse (Anser albifrons).

2. Ouže, s. m.: ouest. R. a. west.

D. Ouee norouee, s. m.: ouest-nord-ouest.

Oužzé, s. m.: oiseau. R. avicellus.

Ouiche, ad.: oui, par dérision. R. hoc, illud.

Ouiné, v. n.: gémir, en parlant des chiens; pousser le cri particulier que font entendre les chevaux qui se battent. R. Onomatopée.

D. Ouinasé, v. n.: ouiner peu fort, mais souvent.

Ouin'man, s. m.: grognement sourd des chevaux qui se battent.

Ouinchié, v. n.: faire entendre un bruit rauque et sourd comme celui d'une porte qui crie en s'ouvrant.

Ouinch'man, s. m.: bruit sourd et prolongé.

Outpix, s. m. pl.: oreillons. R. auditus, pellis.

Ouque, inter. : où. Ou qu' ch'ée: où est-ce? R. ubi quod.

Outrasié, v. a.: outrager. R. \*ultraticum.

Ouvraje, s. f.: ouvrage. R. \*operaticum.

Otvri, v. a.: ouvrir. R. aperire.

D. Ouvre, s. f.: espace rempli d'eau entre deux rochers. (Port-en-Bessin.)

\*Özéle, s. f.: oseille (Rumex acetosa). Cf. suréle. R. \*oxalia.

#### P

PA, devant une consonne; PAR, devant une voyelle, pr.: par. Pa la goule: par la bouche, à la tête. — Dān par ou: imparfait, inachevé. L'sié tou dān par ou. R. per.

Pacadé, s. m.: espèce de pigeon dont les yeux sont bordés

de rouge.

PACOQUILE, s. f.: pacotille. R. \*paccus, celt. pac (paquet).

Pagné, s. m.: panier. — Pagné man'quin: panier à beurre en forme de tronc de cône. R. panarium.

D. Pan'lée, s. f.: plein un panier.

Pagnolée, s. f.: trèsse commun (Trisolium pratense). R. (?) pagné.

Pale, paye, s. f.: paille. R. palea.

D. Pāyase, s. f.: paillasse.

Pāyo, s. m.: paillot, petite couchette d'enfant pleine de balles d'avoine, etc.

Panche, s. f.: panse. R. panticem.

D. Panchée, s. f.: plein la panse.

Panchu, a.; qui a une grosse panse.

Pand'cōte, s. m.: nom de l'Orchis mascula. R. ωεντηκοστή.

PANDE, v. n.-a.: pendre. R. pendere.

D. Pāndoréle, s. m. pl.: pendants d'oreille.

Pane, s. f.: partie inférieure du soc. R. a. h. a. pan, a. m. bahn.

Pané, s. m.: espèce de bât sur lequel on place les hottes. R. \*pannellus.

Pansié, v. n.-a.: penser. R. pensare.

Papi, s. m.: coquelicot (Papaver rhæas). R. ag. s. papig. Cf.

ang. poppy.

PAQUÉTE, s. f.: pâquerette, marguerite. Ptite pāquéte: nom de la petite marguerite (Bellis perennis). Grande pāquéte: nom de la grande marguerite (Chrysanthemum leucanthemum). R. pascha.

PARANCEULE, s. f.: nom de l'Androsæmum officinale. R. pour parencœur (parare, cor).

Parchogné, s. m.: copartageant. R. \*partitionarius.

Paré, 1° v. a.: parer, peler (une poire, etc.). I vouée t' la paré. — 2° v. n.: passer de la fermentation sucrée à la fermentation alcoolique. S' side n'ée pā co paré. — 3° s' paré, v. r.: se délivrer, jeter son arrière-faix, en parlant d'une vache, etc. R. parare.

D. Par'man, s. m.: morceau de bois plus gros que l'on met autour du fagot pour lui donner une plus belle apparence.

Pareure, s. f.: délivre, arrière-faix.

Paréchié, v. n.: paresser. R. \*pigritiare.

D. Paréchoū, s. m.: paresseux.

Parée, s. f.: parelle ou patience (Rumex obtusifolius). V. doque. R. paratella. Cf. esp. paradella.

Parél, a.: pareil. R. \*pariculus.

Parète, v. n.: paraître. R. \*parescere.

Parlé; 1° v. n.-a.: parler, faire la cour. I la parle d'pieu lontān. — 2° v. r.: parler avec affectation. Come i s' parle! R. parabolare.

D. Parlan, a.: affable. Il ée biin parlan.

Parleū, s. m.: grand parleur.

Parlochié (s'), v. r.: parler d'une manière affectée et ridicule, s'écouter en parlant.

Parpouinté, v. a.: piquer une étoffe en serrant les points; rapiéceter une couverture de chaume. V. raparpouinté. R. per, punctum.

Partéré, 1° v. a.: terrasser, jeter par terre. 2° s' partéré, v. r.: se rouler par terre. R. per, terra.

Parti, v. n.: partir, venir de (faire). J' par d'an prande. R. \*partire.

PARVENI, v. n.: parvenir; p. p. parvin. R. pervenire.

Pa(s), s. m.: pas, marche d'escalier. R. passus.

 $P\bar{a}$  d'beu(f): ornière faite dans les mauvais chemins par les pas des bestiaux.

Pā d'āne: espèce de tussilage (Tussilago vulgaris).

Pā dē lion: renoncule rampante (Ranunculus repens).

D. Pāsié, v. n.: passer, franchir un fossé, aller d'un herbage dans un autre. Sté vaque la ême a pasié.

Pāsān, pāsaj(i)é, a.: où l'on passe souvent. C'min pāsān, pāsaj(i)é; — route pāsānte, pāsaj(i)ère.

Pāsée, s. f.: passage. Béte d'pāsée: animal (qui est) de passage.

PATAFLE, PATAPOUF, onom.: patatras.

+ Patar, s. m.: sou. Gro patar: pièce de deux sous. R. (?) patte.

1. Pataré, v. n.: courir de côté et d'autre et en frappant des pieds. Pataré dan la boe. R. (?) patte.

1

D. Patarade, s. f.: gambade, en parlant d'un cheval qui s'échappe au galop, en saisant seu des quatre sers. Il a sé eune patarade an partan.

2. Pataré, s. m.: soupe faite avec du lait de beurre et des

pommes. R. (?) patte.

PATE, s. f.: patte. Pate d'ouée: nom de la berce brancheursine (Heracleum sphondylium). R. m. h. a. pata.

D. Patée, s. f.: tape, coups donnés dans la main.

Patoche, s. f.: grosse patte.

Patā, patapouf, s. m.: lourdaud.

Patō, s. m.: qui a de grosses pattes, butor. Grō patō.

Patōdé, v. n.: manier lourdement et maladroitement, mettre ses mains dans le plat.

Patode, s. f.: mets mal apprêté, mélange grossier.

Paton, s. m.: boulette de farine détrempée qu'on fait avaler aux dindes, chapons, etc. que l'on engraisse. R. pasta.

Ратоиоче, v. a. n.: manier sans soin, gâcher, marcher dans

la boue. R. patte.

D. Patouōyāje, s. m.: action de patouōyé, gâchis.

+ Patouōyi, s. m.: gâchis, boue liquide.

Patroné, v. a.: tourner et retourner, défraîchir, salir, gâter en touchant quelque chose sans soin. N' patrone pā l' pouin com' cha. R. patronus, dont la signification a été modifiée par l'idée de patte, éveillée par la première partie du mot.

Patroudyé, v. a.: souiller, toucher sans soin, labourer une

terre détrempée par la pluie. R. Autre forme de patouōyé.

D. Patrouōyāje, s. f.: action de patrouōyé.

Patroule, s. f.: torchon mouillé fixé au bout d'un long manche, avec lequel les boulangers nettoient le four.

PAVE, s. f.: fausse acore (Iris pseudo-acorus), appelée aussi grande lèque. R. pavire 1.

Pé, ad.: pas, point. — Ée-che pé: n'est-ce pas? R. passus.

Pec, s. m.: 1° but, endroit où l'on se place pour jeter son palet, etc. S' mét' o pec. — 2° chose sans vie. L' v'la resté com' un pec. R. pecus.

D. Péqu(i)é, 1° v. n.: jeter son palet sur le pec pour savoir à qui jouera le premier; mesurer la distance du palet, etc. au pec. Péquon. (v. espéqu(i)é, add.) 2° s' péqu(i)é, v. r.: se placer au pec et, par extension, rester immobile. Péque-té. — Qu'ée qu'tu fée péqui la?

Péque, s. f.: bête de rebut, femme acariâtre, pécore. Vieule péque.

Přechié, s. m.: pêcher. R. pêche de persica.

PÉB, s. f.: payeur, débiteur. Ch'ée cune movoueze pée. R. pa-ca(re). V. pouéyé et pouée.

+ PEL, s. m.: poil. R. pilum.

Péle, s. f.: pelle, bêche. — Péle a mar: pelle en bois d'une

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> On se sert de la pave pour rempailler les chaises.

seule pièce qui sert à porter le marc, à remuer le grain, etc. R. pala.

P'lé, v. a.: peler. R. pilare. Cf. it. pelare.

D. P'lar, s. m. : chêne dont on a enlevé la peau.

Pleure, s. f.: pelure.

 $P'l(e)\bar{u}r\acute{e}$ , v. a.: enlever la peau, la pelure.

Pleūze, s. f.: mite, insecte qui ronge les étoffes et en particulier les peaux.

P'louze, s. f.: espèce de pholade. Cf. derte, 2.

 $P'l\bar{o}qu(i)\acute{e}$ , s. m.: écorcheur.

P'léte, s. f.: morceau de peau de mouton que l'on met sur les sabots. R. pellis.

Pél'qu(i)é, s. m.: pelletier; nom, dans le canton de Trévières, de l'espèce de crabe appelée cllacar à Bayeux et étrile à Caen (Portunus puber).

P'liche, s. f.: pelisse (pellicea).

P'lichon, s. m.: petite pelisse.

P'LOTE, s. f.: pelote, boule de neige. R. pila.

D. P'loté, 1° v. a.-n.: couvrir, en parlant des chiens, etc.; jeter des boules de neige. 2° v. r.: se battre avec des boules de neige.

Péqu(1)é, v. a. n. : pêcher. R. \*piscare.

D. Peque, s. f.: peche, chiffon.

Péque-boe, s. m.: barre transversale qui réunit les deux manchons de la charrue.

Pėqueū, s. m.: pêcheur.

Pěqu(i) ere, s. f.: chiffonnière.

Přechié, v. a.: percer. R. (?)

D. Perche, s. f.: perce, trou.

Perche-bouée, s. m.: espèce de pic (Picus minor).

+ Perche-orele, s. f. : perce-oreille (Forficula auricularia.). V. pinche-orele.

Perche-pouque, s. m.: nom du Scandix pecten-veneris.

Pere, s. f.: poire. R. pirus.

D. Périé, s. m.: poirier.

Pré, s. m.: poiré.

Péré, v. a.: égaliser, mettre de niveau, arranger. R. par.

D. Péroté, v. a.: attifer, arranger avec soin,

Péré, s. m.: chaussée, mot conservé dans le Péré Hérou, route et pont situés près de Trévières. R. petra.

D. Péréle, s. f.: terrain pierreux; nom propre.

PÉRÉTE, s. f.: oie femelle. R. petrus.

Péri, s. m.: péril. O péri d' sa vie. R. periculum.

PÉRLICOQUÉ, s. m.: espèce de mannequin placé dans un arbre, etc. et qui se balance au vent. R. perli pour perqui et coquet.

Péroqué, s. m.: espèce de labre appelé aussi carpe de mer (Labrus bergylta ou maculatus).

Pérozine, s. f.: poix résine. R. picem et resinam.

1. + Pérque, s. f.: perche (Perca fluviatilis). R. perca.

2. Pérque, s. f.: 1° perche (appui); 2° mesure de 22 ou de 24 pieds carrés. R. pertica.

D. Pérco, s. m.: petite perche.

Percou, s. m.: perchoir.

Përqu(i)é, v. a.: 1° percher; 2° mesurer, percher; 3° v. r.: se percher. Ou qu'il ée përqui?

PÉRSIYÉTE, s. f.: espèce de lézard qui se tient dans les plants

de persil. R. petroselinum.

1. Pé(s) ou pée, s. m.: poids. R. pensum.

D. Pézou, s. m.: paysan, lourdaud.

2. Pé(s) ou pée, s. m. : pois, haricot. R. pisum.

Pée écalé: petits pois.

Pée san-z écale : pois verts.

Pée cā: pois des champs (Pisum arvense).

Pée-z anglée: petits haricots à rames, haricots verts. Cf. Pée prodome.

Pée san rame: haricots nains,

Pée-d' souéson: flageolets, gros haricots.

D. Pézā, s. m,: fanes de pois, etc.

+ Péz'ri, s. m.: champ de pois.

Péson, s. m.: poisson. R. \*piscionem.

D. Pésogné: s. m.: poissonnier, marchand de poisson.

Péson'rie, s. f.: marché au poisson.

Pété, v. n.: id. R. pedere.

D. Pétar, s. m.: 1° branche de sureau évidée, dont les enfants se servent pour lancer, à l'aide d'une baguette, des balles de filasse<sup>1</sup>; 2° derrière.

Pétéria, s. m. pl. : gambades de bestiaux pris d'un accès de gaieté.

Péteū, s. m.: poltron, lâche.

Pétiyé, v. n.: petiller.

Pétoche, s. f. : chandelle de mauvaise qualité qui brûle en petillant.

Pétrā, s. m.: homme grossier, lourdaud.

P'тěте, ad.: peut-être. R. \*potet essere.

P'ti, a. m., P'TITE, a. f.: petit(e). — P'tite d' mer: alouette de mer (Tringa subarcuata). R. c. pid.

D. P'quio, péquio, a.-s. m. P'quiote, péquiote, a.-s. f.: petit enfant.

L' péquio.

P'quiotin, péquiotin, a.: tout petit.

Pétouin, s. m.: équarrisseur.

D. Pétouiné, v. n.: (terme de boucher) mai découper la viande.
PÉTRAL, PÉTRA, s. m.: 1° poitrail; 2° barre du pressoir. R.
\*pectoraculum.

Pétri, v. a.: pétrir. R. pistrire.

D. Pétri, s. m.: pétrin. R. pistrinum.

Pétrine, pétréne, \*pouétréne, s. f.: poitrine. R. \*pectorina.

Pétro, s. m.: rossignol de muraille (Motacilla phænicurus).

R. Pour prêtro, dim. de prêtre.

Dans quelques localités on lui donne le nom de cane pétouère.

PÉTRON, mot qui entre dans la composition des substantifs pétron-jaqué, pétron-miné, qui signifient l'un et l'autre : point du jour, mot à mot, réveil de l'écureuil, du chat. S'levé o pétron-jaqué.

Peū, poū, s. f.: peur. R. pavorem.

Peūfe, s. f.: objets, habits de rebut. — Méte à la peūfe: mettre au rancart. Cf. l'a. fr. pelfre (butin), l'angl. pelf (richesses) et feūpe.

D. Peūf rie, s.f.: friperie.

Peufié, s. m.: fripier.

Peupe, s. m.: peuple. R. populus.

Peupélié, s. m.: peuplier. R. \*popularius.

Pévre, s. m.: poivre. R. piper.

D. Pévré, v. a.: poivrer.

Pévo, s. m.: ligne dormante, peille. R. petalum.

Pézan, s. m.: paysan. R. \*pagensanus.

\*Piafe, s. f.: luxe, dépense inutile en vêtements. É n'éme quë la piafe.

D. \*Piafé, v. n.: faire des dépenses inutiles pour sa toilette. \*Piafeuze, s. f.: femme qui dépense beaucoup pour sa toilette.

PIAN, a.: puant. R. putentem.

D. Pianti, v. n.: puentir.

Piané, v. n.: crier en parlant du paon.

Piayé, pialé, v. n.: piailler, criailler. R. \*pipaculare.

D. Piāl'rie, s. f.: piaillerie, criaillerie.

Pic, s. m.: 1° ce qui est abrupte, raide. Tou d'pic: tout droit. 2° petit morceau, brin. Par pic é par mic: peu à peu, morceau à morceau, à regret. R. br. pik (?).

Picouže 1, s. m.: pic. R. br. pik. Cf. piqu(i)é.

D. Picouezé, v. n.-a.: piocher, frapper avec un pic ou un instrument pointu.

Picouāyé, v. n. a.: creuser avec le pic, donner des coups de bec.

Pico, s. m. (f. picote): 1° dinde. Érbe a pico: espèce d'achillée (Achillea millefolium). 2° espèce de barbue (Pleuronectes flesus). Cf. fllonde. R. (?) br. pik.

D. Picoqu(i)é, s. m.: juchoir en plein air pour les pico.

Picoteū, s. m.: barque de pêche non pontée.

Рісн'яє, s. m.: pichenette, chiquenaude.

Picotin, s. m.: demi-tasse de café. R. picoter, fréquentatif de piquer.

Picré, s. m. : terre argileuse mélangée de cailloux roulés.

R. fr. piquer de l'a. picken, br. pik.

Picrole, s. f.: rougeole. R. id.

Pié, s. m. (pl. pī): pied. Pié d' ca: gazon d'Olympe (Statice armeria). R. pedem.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> «Et ces de Israel veneint as Philistins pur aguiser e le soc e le picois.» (L. R. I, 44.)

Pie-cruéle, s. f.: pie-grièche (Lanius excubitor). R. pica crudelis. Cf. croï.

Piéche, s. f.: pièce, champ de terre arable, morceau d'étoffe carré que les femmes s'attachaient autrefois sur la poitrine; particule négative. Eune piéche dë chan sou, dë tëre. — O l'a mi dān sa piéche. — Yān a piéche. R. \*petia.

Piğgne, s. m.: 1° peigne; 2° espèce de chardon à foulon

(Dipsacus silvestris). R. \*pectinem.

D. Piegné, v. a.: peigner, battre.

Piègnie, s. f.: volée de coups.

Piere, a.: pire. R. pejor.

Piet, ad.: puis. R. \*posk pour post.

+ Pigache, s. f.: pointe de soulier, de terre. V. pic.

Pigné, v. n.: pleurnicher, geindre. R. (?) \*pæniare, ag. s. pinian.

D. Pignar, s. m.: pleurnichard.

Pignoche, s. f.: pointe, morceau faisant saillie. R. \*piniocius du celt. pen (tête, sommet).

D. + Pignar, s. m.: chignon.

Pignochié, v. a.: enlever par petits morceaux. Qu'ée qu'a pignochi l' pin come cha?

Pignoté, v. a.: prendre brin à brin.

Pignole, s.: employé dans la locution r'trousé pignole: s'en retourner brusquement. R. id. (?).

Pu(1)é, v. n.-a.: 1° + mesurer la distance incertaine d'une canique au po, du palet à la galoche, etc. Pijon. 2° attraper. J' vouée t' pijé. 3° voler, dérober. R. \*pediare.

1. Pijoné, s. m.: pomme acide de forme allongée et à peau fine et rose. R. dim. de pigeon (pipionem).

2. Pijoné, v. n.: germer, bourgeonner. R. id.

1. Pilé, v. n.-a.: marcher sur, écraser les pommes, brasser le cidre. No n'a pā co pilé. R. pilare.

D. Pilacré, v. a.: fouler aux pieds.

Pilāje, s. m.: action d'écraser, de piler les pommes dont on fait le cidre. Pile, s. f.: 1° auge où l'on écrase les pommes; 2° volée de coups.

Pilée, s. f.: ce qu'on pile de pommes en une fois.

Pilézon, s. f.: action de faire le cidre, temps où on le fait, ce qu'on pile de pommes en une fois.

2. Pilé, s. m.: 1° pilier; 2° espèce de canard sauvage (Anas acuta). R. 1° \*pilarium; 2° piletum, de pīla.

Pilo, s. m.: terme enfantin, pied. Lé p'ti pilo. R. pila.

\*Pilori, s. m.: lieu foulé aux pieds, action de le fouler. R. Mot détourné de son sens primitif à cause de sa ressemblance avec pilé, pilacré.

Pilotin, s. m.: traverse perpendiculaire des côtés d'une voi-

ture. R. pīla.

Pinchié, v. a.: pincer. R. nl. pitsen.

D. Pinche, s. f.: pince.

Pinche-oréle: forficule ou perce-oreille.

Pinchéte, s. f.: pincette. Pinchie, s. f.: pincée.

1. Pinchon, s. m.: tache noire qui se forme sur la peau quand on a été pincé.

2. Pinchon, s. m.: pinson (Fringilla cælebs). R. c. pink (id).

D. Pinchar, a.: de couleur grise tirant sur le roux. Jëman pincharde. Pinton, s.: qui aime à pinter. Margo-pinton. V. margo 1° et démion. R. pinte<sup>1</sup>, ag. s. pynt.

1. Pio, s. m.: cidre. R. (?) wieiv.

2. Pio, s. f.: peau, femme de mauvaise vie. Vieule pio. R. pellis.

D. Piōsé, v. a.: 1° enlever la peau (V. épiōsé); 2° battre. S'piōsé, v. r.: se battre.

Piōsée, s. f.: volée de coups.

\*Pion, a.: ivre, interdit. R. \*pedonem.

Piorme, s. f.: pivoine. R. pæonia, avec épenthèse de r.

Pipe, s. f.: ancienne mesure de la contenance d'un demitonneau (environ 750 litres). R. pipa.

Pipé, v. a.: aspirer avec un fétu. R. pipare, de pipa.

D. Pīpé, s. m.: pipeau, tuyau de chanvre qui sert à aspirer.
Pīpernelle, s. f.: pimprenelle (Poterium sanguisorba). R. \*pimpinella pour pampinella.

Pīpene, s. m.: pimperneau, espèce d'anguille brunâtre et à large tête (Anguilla latirostris). R. \*pampinellus.

Pipie, s. f.: pépie. R. \*pivita, \*pipita pour pituita.

1. Piqu(i)É, v. a.: piquer, planter avec un piqué, prendre dans le plat avec la fourchette. Por qué qu'il ée resté piqui ilo? — Pique o pla. R. br. pik, a. picken, ag. s. pican.

D. 2. Piqué, s. m.: morceau de bois aiguisé par un des bouts, dont on se sert pour planter les choux, le colza, etc.; aiguillon, épine, mouillette.  $E\bar{u}$  o piqué: œufs à la mouillette.

Picoū, s. m.: piqueur.

Piqueure, s. f.: piqure.

Piquéte, s. f.: lait caillé séparé du sérum et délayé dans de la crème.

3. Piqu(1)É, s. f.: pitié. R. pietatem.

D. Piqu(i)eū, a.: qui fait pitié, misérable.

Piqu(i)ābe, a.: pitoyable, qui inspire la pitié.

Pirli, s. m.: petit bâton de 15 à 20 centimètres appointé par les deux bouts, qu'on fait rebondir en le plaçant sur un creux et qu'on lance à l'aide du baculo; jeu de guillet ou de guiche. V. Littré, s. v. guillet. R. cf. vireli Roq.

Piro, s. m.: oie mâle. R. pour pierrot, dim. de Pierre.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mesure d'un demi-litre environ à Bayeux.

D. Pirote, s. f.: oie femelle.

P<sub>1</sub>(s), s. m.: puits. R. puteus.

Pī(s), conj.: puis. Pī qu'i l' veu: puisqu'il le veut. V. pieū.

Pīsié, v. n.: pisser.

D. Pīsā, pīso, s. m.: urine.

Piseuze, s. f.: femme dissolue.

Pise-vinègre, s. f.: semme acariâtre.

Pisānlié, s. m.: pissenlit (Taraxacum dens leonis).

Pisoqu(i)ère, s. f.: pissoir; mentula.

Piré, v. n.: mesurer la distance de la bille au po. R. pedem.

PITOYĀBE, a.: pitoyable. V. piqu(i)ābe.

Рітои, рітоийє, s. m. : putois (Mustela putorius). R. \*putidensis.

Pīvi, s. m.: vanneau huppé (Tringa vanellus). R. Onomatopée. Cf. angl. peewit.

Pīvole, s. m.: jeu qui consiste à lever le doigt chaque sois

que l'on nomme un être qui vole. R. pica volat.

PLLACHE, PLLÉCHE, s. f.: place, endroit où se louent les ouvriers. R. platea.

D. Pllachié, v. a.: placer.

Pllach'ron, s. m.: ouvrier qui se loue sur la pllache.

PLLANITRE, s. m.: place, esplanade de la cathédrale de Bayeux. R. planus.

PLLANQUE, s. f.: planche, passerelle. R. \*planca.

D. Pllanquéte, s. f.: planchette.

Pllanqu(1) Ére, s. f.: lacets en crin qui servent à prendre des oiseaux. R. Pour pantière, de pantherum avec épenthèse de l.

PLLANTE, s. f.: plante; jeunes végétaux qui doivent être replantés ailleurs. D' la pllante d' colza ou simplement d' la pllante : jeunes pieds de colza destinés à être repiqués. R. planta.

D. Pllanté, v. a.: planter, garnir d'arbres et en particulier de pom-

miers. Sté piéche la ée biin pllantée.

Pllān, s. m.: endroit planté de pommiers, leur réunion. V'la un biō pllān.

+ Pllanchon, s. m.: sauvageon.

Pllantar, s. m.: branche d'arbre plantée en terre pour prendre racine; l'arbre qui en est né.

†PLLANTÉ, s. f.: abondance. A pllanté: en grande quantité. Cf. angl. plenty. R. plenitatem.

PLLATÈNE, s. f.: patène. R. patina, avec épenthèse de l par

analogie avec le mot plat.

PLLATIN, s. m.: 1° toute espèce de poisson plat; 2° espèce de pomme aplatie. R. a. platt.

PLLÉCHE, s. f.: place. V. pllache.

PLLEUME, s. f.: plume. R. pluma.

D. Plleumé, v. a.: plumer.

PLLEURE, v. n.: pleuvoir. R. pluerc.

D. Plleu-plleu, s. m.: pivert (Picus viridis) 1. Plleuré, v. n.: pleurer. R. plorare.

D. Plleuroū, s. m.: pleureur. Plleurnichié, v. n.: pleurnicher.

Plleurniche, s. m.: pleurnicheur. Gran plleurniche. Plli, s. f.: plie (Pleuronectes plica). R. plica.

PLLIN, 1° a.: plein. Tou pllin: beaucoup. Yān a tou pllin.

2° s. m.: pleine mer. La mé ba l'pllin.

Pllion, s. m.: pièce de bois qui sert à maintenir le coutre de la charrue. R. plicare.

Plionjié, v. n.: plonger. R. \*plumbicare.

Plique, s. f.: peluche, ce qu'on peut éplucher ou enlever. R. \*pilucca.

D. Pllucoté, v. n.: manger grain à grain, éplucher ce qui se trouve de bon dans quelque chose.

Plluquéte, s. f.: débris. V. épluquéte.

Po, s. m.: 1° pot, mesure de deux litres; 2° trou qui sert à jouer aux noix, etc. R. c. pot.

D. Poboule, s. f.: cuisine sans apprêt. Fêre la poboule. R. pot, bullire. Poché, poch'té, v. n.: jeter les noix, etc. dans le po. Joué a poch'té.

\*Pochi, \*poché, s. m.: pâté d'encre. R. ag. s. pocca. Pose, s. f.: trou au jeu de noix (Creully). V. po.

D. Pojé, v. n.: jeter les noix dans le po.

Poline, s. f.: Apolline. Polite, s. m.: Hippolyte.

Pomélière, s. f.: hellébore vert (Helleborus viridis). R. (?) pomme.

Pom'role, s. f.: primevère (Primula vulgaris). V. prim'role.

Pome, s. f.: pomme, R. \*poma 3.

D. Po(u)maje, s. m.: nature et qualité de pommes à cidre.

 $Po(u)m\acute{e}$ , s. m.: cidre.

Po(u)mezon, s. f.: saison des pommes.

Poumié, s. m.: pommier. pl. poumī.

 $Po(u)me\bar{u}$ , a.: qui produit ou a des pommes 4.

Pomia, s. m. pl.: rayons de miel. Pomon, s. m.: poumon. R. pulmonem.

D. Pomonic, a.: pulmonique.

Ponde, v. n.: pondre; p. p. pon et ponu. R. pondere.

Poné, v. n.: id., d'où les formes pone, ponée, pon'ron. R. \*ponáre.

D. Pone, s. f.: ponte, œufs pondus. Ponéte, s. f.: anus de la poule.

1 Le cri du pivert est supposé être un signe de pluie.

<sup>2</sup> Ce jeu consiste simplement à jeter les noix dans le po; on perd ou on gagne suivant que le nombre de celles qui y restent est impair ou pair.

3 Flleur n'ée pā pome, pome n'ée pā bêre.

Anée vanteuze, anée pomeuze.

Poneuze, a. s. f.: (poule) pondeuse.

Ponezon, s. f.: temps de la ponte.

Pon'lé, v. n.: pouliner. — Pon'lée, p. p.: jument qui a fait son poulain. R. \*pullinare, avec transposition de l et de n.

\*Ponsé, v. a.: presser. R. pumicem.

Por, prép.: pour. — Por mée quë: lorsque, dès que. R. pro. Porjé, s. m.: enduit de chaux dont on revêt les murailles. R. projectum.

D. Porj'té, porjété, v. a.: recrépir (un mur).

Pors'lé, s. m.: porc salé. R. porcus \*salatus.

Porsieure, porsieuvre, v. a.: poursuivre. R. \*persequere.

D. Porsieute, s. f.: poursuite.

Portal, s. m.: portail, porte cochère, R. \*portaculum.

Porteū, s. m.: porteur. Porteū d' contrinte. R. portare.

\*Poste, s. m.: facteur. R. positus.

Posteure, s. f.: posture. R. positura.

Pote, s. f.: soupière. R. \*pota.

Poté, s. m.: poteau. R. \*postellus, dim. de postis.

1. Potin, s. m.: fonte de fer. R. c. pot.

2. Potin, s. m.: tapage. Fere du potin. R. (?) id.

D. Potiné, v. n.: bavarder, rabâcher.

Potigné, s. m.: bavard.

Pouln, a.: puant. Cf. pian. R. putentem.

D. Pouanti, v. n.: puantir.

Pouchin, s. m.: poussin. R. pullicenus.

D. Pouchinée, s. f. : couvée.

Pouchignère, s. f.: les Pléiades.

Použne, s. f.: peine. R. pæna.

Pouérée, porée, s. f.: poireau. R. \*porrata.

D. Pouéréte, s. f.: poireau.

Pouérion, porion, s. m.: 1° narcisse jaune (Narcissus pseudo-narcis-sus); 2° verrue.

Použson, s. m.: pieu en bois ou en fer, qui sert à retenir le quer. R. corruption de poinçon (punctionem).

Pouřte, v. n.: paitre. R. pascere.

D. Poueti, s. m. : pâturage, pré.

1. Použe, s. f.: paix. Tou-t an použe: tout doucement, assez

bien. Cha va tout an pouee. R. pacem.

2. Použe, s. m.: pays. Použe d'amon: environs de Caen et la contrée qui est au delà. — Bā použe: les marais de Trévières à Isigny. R. pagus.

Pouéyé, v. a.: payer. R. pacare.

D. Pouce, s. f.: paye, payeur. Movouese pouce. V. pee.

Dé pouérion por lé garson, dé pom'role por lé fole, dé paquête por lé fiyéte, (dé janée por lé fisée), dé coucou por lé fou.

Použzon, s. f.: 1° poison, chose mauvaise à boire. Ch'ée d' la použzon. — 2° femme méprisable. Vieule použzon. R. potionem.

Pouri, a.: bouffi. R. a. puffen.

Poufiase, s. f.: femme légère. R. pouf (coiffure).

1. Pouin, s. m.: pain. R. panis.

2. Pouin, s. m.: poing. R. pugnus.

D. Pouégnie, pognie, s. f.: poignée.

Pouegne, pogne, s. f.: force du poing.

Pouégnasé, v. a.: manier rudement.

3. Pouin, ad.: point. Poin an tou: pas du tout. R. \*punctum. Poule, s. f. id. Poule mouéyie: homme sans énergie. R. pulla.

D. Poulié, s. m.: 1° poulailler; 2° fiente de poules.

Pouléte, s. f.: petite poule, ampoule. Grase pouléte: anserine blan-châtre (Chenopodium album). — Pouléte o bon Gueu: roitelet. V. rébllo.

Pouliche, s. f.: pouline, pouliche 1. R. pullicem.

Poulin, s. m.: 1° poulain; 2° châssis de bois sur lequel on fait glisser les tonneaux. R. pullinus.

D. Poul'né, v. n.: pouliner. Jëman poul'née. Cf. pon'lé.

Poul'gnère, s. f.: (jument) poulinière.

Pouore, pore, a.: pauvre. R. pauperem.

Pouorcachié, v. a.: pourchasser. R. \*procaptiare.

Poudri, v. n.: pourrir. R. \*putrire.

Pouorjolé, porjolé, 1° v. a.: porter avec soin d'un endroit à un autre. 2° s' pouorjolé, v. r.: prendre ses aises, se prélasser. R. pro et n. jól, mois du solstice d'hiver, yule, fêtes qui s'y célébraient (Vigfusson, Icelandic-english dictionary). Cf. dan. et suéd. jul, fête de la Noël<sup>2</sup>.

Pouorliqu(i)é (s'), v. r.: se pourlécher (les lèvres). V. liqu(i)é. Poupar, s. m.: crabe, tourteau (Cancer pagurus). V. grape. R. pupa.

Pouque, \*pouche, s. f.: petit sac. R. ag. s. pocca.

D. Pouquéte, s. f.: poche, pochette.

Pouquie, s. f.: plein une pouque.

Pousié, v. a.: pousser. R. pulsare.

D. Pouseū, s. m.: filet qui sert à prendre la crevette grise (Courseulles). Cf. buhoqu(i)é, boutoū, etc.

Pousie, s. f.: effroi subit. Cha ya doné eune pousie.

Pouteure, s. f.: farine qu'on donne aux bestiaux. R. pultem.

Pouvé, v. a.: pouvoir. R. \*potēre.

Poūyar, a. s. m.: misérable, qui est couvert de poux, pouilleux; perdreau trop jeune pour être tué. R. \*peduculus, pour pediculus.

Poūvo, s. m.: espèce de grimpereau (Silvia fitis). R. id.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> C'est ce mot normand pouliche, qui, depuis le xvii siècle, s'est substitué au français pouline.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> C'est le radical de joli, signifiant à l'origine gai, angl. jolly, id.

Prā, s. f.: charogne, femme de mauvaise vie. Vieule prā. R. nl. prat (fastosus), ag. s. praet (astutus).

Prande, v. a.: prendre; p. p. prin: caillé, en parlant du

lait. R. pr(eh)endere.

D. Prinse, s. f.: prise.

Préchié, v. n.: prêcher, parler. Préche a mé: viens me parler. R. predicare.

D. Prēcheū, s. m. prêcheur, beau parleur.

Prési, a.: pourri, altéré, en parlant du bois. Cf. fr. pressis.

Présié, v. a.: presser. R. pressare.

D. Présoū, s. m.: pressoir.

Préte, s. m.: prêtre. R. presbyter.

Prétintale, s. f.: attirail, clochette attachée au cou d'un cheval.

Preū, ad.: près. R. pressus.

Preuche, a.: proche. R. \*propius.

Preulé, v. a. : pelurer, enlever la peau. R. pour p'leuré (v. ce mot) par transposition de l et de r.

PREUNE, s. f.: prune. R. \*pruna.

D. Preunéle, s. f.: prune sauvage. V. chinéle.

Preugné, preunélié, s. m.: prunier, prunellier. So come un preugné.

Prim'role, s. f.: nom de la primevère dans quelques localités. R. \*primurola, pour \*primulola.

+ Prin, pré, a.: premier. R. primus.

Prizié, v. a.: 1° priser (apprécier); 2° priser (aspirer par le nez du tabac en poudre). R. 1° pretiare; 2° prensus.

\*Probitere, s. m.: presbytère. V. prete.

PRODOME, s. m.: surnom d'une espèce de petits haricots à rames. Pée prodome. R. providus, homo.

Pro(u)méte, v. a.: promettre. R. promittere.

Prononchié, v. a.: prononcer. R. pronuntiare.

PROUVABE, a.: probable. R. probabilis.

Pu, ad.: plus. Pu to: plus tôt. R. plus.

Puche, s. f.: puce. R. pulicem.

D. Puch'ron, s. m.: puceron.

Puchié, v. a.: puiser, couler la lessive. No-z échanje agneu, d'mouin no puch'ra, é apreū d'mouin no lav'ra. R. \*putiare de puteus.

Puchié, s. m.: vase en terre, de la contenance d'un double litre environ, qui sert à puiser de l'eau, du cidre, etc. et en particulier à puchié la lessive. R. C'est le mot piché, de  $\beta$ ixos, angl. pitcher, modifié sous l'influence du verbe puchié.

Puéte, s. f.: mauvaise chandelle qui pue en brûlant. R. pu-

tere. Cf. pouān.

Puni, v. a.: punir. R. punire.

D. Punisabe, a.: punissable.

Purk, v. n.: degoutter. Puré l'yo. Cf. épuré. R. purare 1. D. Purān, a.: trempé. J'sieū tou purān: je suis mouillé jusqu'aux os,

traversé.

Purin, s. m.: jus de fumier<sup>2</sup>.

Puroté, v. n.: tomber goutte à goutte.

C. JORET.

### Caulae, colum, coleus.

Caulae est un parc à brebis. Ce mot étant un pluriel, il est clair qu'il désigne proprement non le parc, mais les parties constitutives du parc, c'est-à-dire des treillis plus ou moins grossiers et plus ou moins serrés, faits de pièces de bois. On comprend ainsi aisément la figure poétique employée par Lucrèce (III, 255) et d'après laquelle les parties de l'âme s'échappent per caulas corporis omnes. Il eût dû suffire de ce passage pour faire comprendre aux anciens, et à ceux des modernes qui les ont copiés, qu'il est ridicule de tirer caulae du grec aux n.

Colum désigne un tamis en vannerie pour passer les liquides, une nasse à prendre le poisson et aussi, dit-on, une passoire en métal. De colum dérive le verbe colare, tamiser. Il y a donc un rapport de sens on ne peut plus étroit entre colum et caulae; d'où

il résulte que colum est pour \*caulum.

L'idée commune contenue dans colum et caulae est celle d'un treillis. Il ne faut pas, comme l'a fait M. Curtius, traduire caulae par Höhlungen et rapprocher ce mot de cavus.

Coleus est peut-être pour \*cauleus. Ce mot aurait signifié d'abord une sorte de réseau, puis une bourse. Comparer l'emploi français

de ce dernier mot.

#### L. HAVET.

<sup>1</sup> Cf. Mém. de la Société de linguistique, III, 417, où j'ai eu tort de dire que puré était particulier au patois normand; ce verbe se trouve aussi, en effet, avec le sens actif de «essorer» dans le patois du Berry. (Comte Jaubert, Glossaire du centre de la France.) C'est ce mot purare, d'ailleurs, qui me paraît, par l'intermédiaire du normand, avoir donné à l'anglais le verbe to pour (couler, verser), dont l'origine est douteuse, et que Éd. Müller (Etym. Wörterb. s. v. pour) voudrait expliquer par le b. a. purren: fouiller, agiter.

<sup>2</sup> On pourrait ajouter à ces mots le vocable purée, à la fois normand et français; il me semble incontestable, en effet, qu'il vient de puré et non de \*piperata, comme l'a proposé M. Brachet. (Voir Annales de la Faculté des lettres de Bor-

deaux, 1879, p. 173.)

## TABLE DES MATIÈRES

#### DU TROISIÈME FASCICULE

G. MASPERO. Sur la formation des Thèmes Trilitères en égyptien	185
S. Guyard. Notes sur quelques termes assyriens	204
J. Darmestetter. Iranica (2 <sup>me</sup> série)	211
L. Haver. Etudes latines	225
D'Arbois de Jubainville. Origine des voyelles et des consonnes du Breton	
moderne de France	239
, VARIÉTÉS	
M. Bréal. Aranea	273
C. Joret. Normand Bézé ou Beser, (Dum.), « courir cà et là », et B'sé, « Ivre.»	273
L. Haver. Quelques détails de Phonétique Ario-Européenne	274
— La désinence des pluriels neutres	275
— Sur le son du groupe $\gamma\mu$	276

# CONTENU DES FASCICULES DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ PARUS JUSQU'A CE JOUR

#### TOME I.

- 1er fascicule. Table des matières du premier volume: Statuts, règlement, liste des membres au 31 décembre 1867. Egger, de l'état actuel de la langue grecque et des réformes qu'elle subit. Menier, de quelques anomalies que présente la déclinaison de certains pronoms latins. D'Arbois de Jubainville, étude sur le verbe auxiliaire breton Kaout « avoir ». Bréal, les progrès de la grammaire comparée. G. Paris, Vapidus «fade ». Mowat, les noms propres latins en atius.
- 2º fascicule. Renan, sur les formes du verbe sémitique. Thurot, observations sur la signification des radicaux temporels en grec. Gaussin, un mot sur le rothacisme dans la langue latine. D'Arbois de Jubainville, étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. Meyer, phonétique provençale o. Bréal, les doublets latins. Mowat, de la déformation dans les noms propres. G. Paris, Gens, Giens.
- 3º fascicule. Bréal, le thème pronominal da. Ploix, étude de mythologie latine. Les dieux qui proviennent de la racine Div. Thur t, observations sur la place de la négation non en latin. Meyer, phonétique française an et en toniques. Robiou, recherches sur l'étymologie du mot Thalassiot. Bréal, Necessum, 'Ανάγκη. G. Paris, étymologies françaises. Bouvreuil; Cahier; Caserne; à l'envi; Lormier; Moïse.
- 4º fascicule. Mowat, les noms familiers chez les Romains. Baudry, sur le mot Προμηθεύς Bailly, de la diphtongue ει substituée au redoublement dans les cinq parfaits grecs εἴληφα (συν)είλοχα, εἴληχα, εἴρηκα, εἴμαρμαι. D'Arbois de Jubainville, étude sur le thème vêcha dans la langue franque de l'époque mérovingienne. Brachet, Dictionnaire des doublets de la langue française. Supplément. G. Paris, le petit Poucet. Bréal, l'adverbe ani en sanscrit. Du même, Claudo. Meunier, Καξάλλης et ses descendants, Paras, Πέρπερος Perperus. Pejor. Pessimus. Reciprocus. Recuperare. Proximus. Baudry, Singultus. Goldschmidt, Chromu, srâma, Yuvâku. D'Arbois de Jubainville, au = a en latin. L'i consonne et le j français. Brachet, dans quelles conditions les voyelles latines e, i deviennent-elles a dans les langues romanes? Fournier, sur l'étymologie du mot orange.

#### SUR

# LA FORMATION DES THÈMES TRILITÈRES

## EN ÉGYPTIEN.

En égyptien, la plupart des racines se présentent sous trois aspects différents. Elles sont bilitères, en kher «tomber, renverser»; trilitères, par doublement d'une des lettres constitutives de la racine, kher, ou par adjonction d'une lettre étrangère à la racine, sekher, en sekher, kheret; quadrilitères, par redoublement des deux lettres de la racine bilitère, en kheret des deux lettres de la racine bilitère, en kheret des deux lettres de la racine bilitère, en kheret des deux lettres de la racine bilitère dont les Égyptiens se sont servis pour développer les racines bilitères qui forment le fond de la langue, et l'origine probable des différentes lettres qu'ils ont ajoutées à ces racines pour les élever à l'état trilitère.

I

Les mots de trois lettres dans lesquels deux des lettres sont identiques me paraissent avoir été dérivés mécaniquement des racines de deux lettres correspondantes. La langue a commencé par redoubler les racines de deux lettres, de manière à en former des mots de quatre lettres : de ces mots de quatre lettres sont sorties, par chute d'une des quatre lettres, trois formes de trois lettres, différant l'une de l'autre par la position de la lettre doublée.



Toutes les racines égyptiennes de deux lettres ne se présentent pas à nous avec le cortège complet de leurs formes quadrilitères et trilitères : presque toutes possèdent, avec leur forme quadrilitère, une ou deux des formes trilitères dérivées. Il est probable que l'étude de textes encore inédits multipliera le nombre des formes trilitères connues, et qu'un jour on pourra dresser, pour la plupart des racines égyptiennes, le tableau idéal que je viens de dresser pour la racine • | KHEB.

### De même en copte :

Le redoublement de la racine, tout en donnant plus de variété à l'expression, allait contre une des tendances les mieux caractérisées de la langue : celle de n'attribuer à chaque racine qu'une voyelle, ou deux au plus, si l'on compte la voyelle finale. Dans le copte, la plupart des racines de trois lettres n'ont qu'une voyelle, la voyelle finale de l'ancienne langue étant tombée :

Cute, T., [cutee, somou; M.], audire,

De quelque manière qu'on essaye de les prononcer, des formes telles que gongen, khobkheb et rosres, ne pourront jamais être que des mots de deux syllabes, à moins qu'on ne tourne la difficulté en supprimant l'une des consonnes. C'est ce que fit l'égyptien, et comme, dans les mots, les lettres les moins exposées à disparaître sont celle qui est à l'attaque et celles sur lesquelles portent l'accent, il conserva toujours, des quatre lettres qui composaient les formes quadrilitères, la première et celles sur lesquelles portait l'accent du mot. Or, ces mots quadrilitères paraissent ne pas avoir eu une accentuation bien fixe. Si l'on prend le copte, qui reproduit fidèlement dans la plupart des cas les particularités de l'ancienne langue, et qu'on y examine les quadrilitères, on verra que la place de la voyelle forte, celle sur laquelle porte l'accent, est variable dans le même mot:

Bettp. T., expellere [ebullire], REPSP, BPSP, T., REP-BEP, M., ebullire; Repaup, Lophep, M., ojicere, projicere; கடிகளிற் கரைகடிற்கத் 'tur-Ocub, M., miscore, bare, miscere; T]  $\lambda$ OK $\lambda$ EK, T., emollire, [EC]-ACUK, T., mollis, λΕΚλUΙΚ, T., mollis; ио́кои «songer à», LEKLOVK, T., considerare, WOKWEK, T.; cλcλ, τ., cλcωλ, ceλcuiλ, T., coλcλ, T., consolare; CIICUIT, T., rogare, CONCETT, spop aprier, M., allicere.

De plus, l'adjonction des suffixes, rompant l'équilibre du mot, déplaçait l'accent et changeait la pesanteur relative des syllabes. En résumé, pour ramener à la prononciation monosyllabe le thème dissyllabe quadrilitère, l'égyptien, selon les circonstances, pouvait laisser tomber dans la prononciation l'une quelconque des quatre lettres radicales d'un même mot, à l'exception de la

première. Si dans x токнтекн, forme quadrilitère de токн «mêler, confondre», l'accent, pour une raison quelconque, était sur la seconde syllabe, comme dans le dérivé copte HE cent était sur la première syllabe qui perdait une lettre; si l'accent était sur la première, comme dans HO HE , c'était la seconde syllabe qui perdait une lettre. En résumé, c'était la seconde syllabe qui perdait une lettre. En résumé, sopserou « prier » donne, par chute de la deuxième radicale dans la première syllabe, sospou; par chute de la troisième radicale dans la seconde syllabe, soppou ou spopou; par chute de la quatrième radicale dans la seconde syllabe, sopsou. Chaque monosyllabe bilitère élevé à la deuxième puissance put servir de source commune à trois radicaux trilitères monosyllabiques, offrant tous la même signification.

En copte, le nombre des formes trilitères s'est restreint. On ne trouve plus guère, à côté de la forme bilitère primitive et de la forme quadrilitère, qu'une seule des formes trilitères dérivées, celle qui est produite par la chute de la quatrième radicale dans la seconde syllabe du mot de quatre lettres : les autres ne sub-

sistent plus qu'à l'état d'exception.

$\mathbf{T}$ ap $\mathbf{T}$ ep	rapr	darmr	u
escalier,	T.,	<i>II</i>	
ZO≥≥E≥ premere, compri- mere,	83×8	•	H
Keekeee M., tympanum,	•	КОХК <b>!</b> Т.,	H
Kß& T., refrigerare,	"	u	AGAX M.
Kλ volvere, convol-		u	KABA, XABA collare;
vere ,			KOYXWX involvere;
	മ്പാപ്പ	u.	#
	wonw putredo,		•
Seps quiescere,	•	!!	sedari;

A3S	<i>II</i>		388e
aratrum,		•	•
<i>II</i>	#	Asxwx	//
		contrahere,	
бни	<b>n</b> .	"	6no n
T., mollis,			
oner	d	u .	Genne
M., cunctari,			piger.
morari ,			

Ce qui en reste suffit à nous montrer la place que prenait la voyelle entre les trois consonnes à l'époque copte, et, par suite, à l'époque pharaonique.

#### II

Les lettres étrangères qu'on ajoute à la racine afin de la faire passer de l'état bilitère à l'état trilitère ont, pour partie, une valeur grammaticale bien définie. On les trouve alors soit au commencement, soit à la fin du mot, en première ou en troisième radicale.

1° Les lettres étrangères à valeur grammaticale bien définie qu'on ajoute au commencement du mot sont :

La valeur de toutes ces lettres est connue. Au courant de la langue, elles ont encore une fonction propre, et servent à former des causatifs: Kher «tomber» et propre, et servent à former des causatifs: Les mots qui n'ait, à côté de sa forme simple, une forme causative en prefixe ne tardent pas plus rares. Les mots qui les ont reçues en préfixe ne tardent pas

à perdre le sens causatif pour prendre dans l'usage le sens des racines d'où ils ont été déduits, et deviennent une lettre radicale:

Le sens causatif premier disparaît alors si bien que plusieurs des verbes ainsi formés prennent parfois une des lettres causatives et donnent naissance à des causatifs de causatifs :

Peu de racines reçoivent en même temps les quatre formes ou trois d'entre elles : beaucoup ont deux causatifs, qui tendent à devenir de simples racines trilitères :

Aussi n'hésiterai-je pas à considérer comme étant d'origine causative un nombre considérable de mots commençant par une des lettres  $\int$  s,  $\tau$  ou  $\tau$ , n, m, m, m, d, dont la forme simple existe encore dans ce que nous connaissons de la langue, ou a disparu,

<sup>3</sup> L'origine de ce mot n'est pas certaine.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ce mot n'est cité par aucun dictionnaire. J'en ai relevé plusieurs exemples que j'aurai occasion de publier bientôt.

ne laissant derrière elle qu'un ou deux des dérivés trilitères de cette série :

MOTS EN [ s.

«embrasser, enfermer»,

mintérieur»;

S-KHER

litt.: «ce qu'on fait tomber sur»;

1° «projection d'un objet sur un
autre, dessin»; 2° «projet, dessein, condition»,

S-KHER «faire tomber»;

80-TW

«écumer», litt. : «faire cracher»; par suite : «affiner le métal, lui faire rejeter ses impuretés», "cracher, vomir".

MOTS EN - T, - T.

T-NOM: T-NOM, \_\_\_\_\_\_\_ NOM reculer »;

«s'égarer, s'éloigner de»,

| Minimusi | Minimus | mes | m

«[faire crier], crier»,

«crier, rugir»;

то-вной

«[faire crier vers], prier, supplier,»

puer, »

«[faire crier vers], prier, supplier».

Nou]

acrier, aboyer ».

MOTS EN  $\Longrightarrow$  R.

«bras, épaule»,

men «bras, épaule»; RO-KHS

« couper, dépecer »,

inconnue,

inconnue,

dépecer ».

dépecer ».

MOTS EN M, MA, JMA.

Many

"[faire courir], courirn;

"courirn;

"maken

"bateaun,

"naviguer [bateau]n;

"tes

"tranchantn,

"couper, tranchern.

Les mots ainsi formés ont parfois si bien perdu leur valeur grammaticale que, dans le copte, ils n'ont plus d'autre sens que celui du simple. Cela est rendu sensible pour les mots en  $\beta$  s, par ce fait que le copte à la sifflante causative  $\beta$  substitua la chuintante  $\omega$ . Les causatifs ordinaires sont donc en  $\omega$ :

# WTEN de Tu,

comme dans quelques textes hiéroglyphiques. Mais un certain nombre de mots anciens renfermant  $\beta$  s causative l'ont conservée dans la langue moderne :

Cohp, T. (Cuohp, M.), navigare,

Cane, T., jubere, [oun, jubere],

de sahnou «commander»,

de sahnou «commander»,

de sahnou «ordonmer»;

Cani, Cene, M., suppeditare, subministrare,

Cheptep, M., tremere,

Cheptep, M., tremere,

Ckepkep, M.,

Ckepkep, M.,

```
CASSAES, CAESAES, Por polir, finir une
 M., cλεδλαιδ, cλοδ- statue au ciseau et au polissoir»;
 λεδ, ςλόλωιδ, Τ., lævi-
 gare, polire,
Cen, T., Ceene, M., [ s-men «établir»;
 CELMI, M., B., constituere,
Ceorp, M., Π1, «mous- Συ моия-т, exopt, T., T,
                           "barbe";
 tachen,
Срирши, срои-
 PESS, T., obtenebrari,
Corq, curry, T., purus,
 CUTY, M., effundere,
Cuzπ, T., immergi, immer-
                        норои «se plonger dans
 gere,
                          l'eau »;
Czzi, T., [Wzze, M.], [ ] es sa-r'orou, de ]
 sermo, loqui,
                          r'or «dire, parler, discours».
```

Un des mots en C initiale du copte, CECBO, M., deprecari, deprecatio, est des plus curieux. Il se compose de C-, factitif ancien, vocalisé CE, et de CBO, qui est l'égytien 🗓 🧯 🛣 s-вонои. Mais [] је ж so-внои lui-même, comme nous l'avons déjà vu plus haut, est un factitif de ] 🕻 е 🛣 вонои. La racine bilitère ] e so вонои a donc donné naissance à un factitif, [] § с № so-внои, qui a bientôt pris le sens simple «prier, supplier, et est devenue une véritable racine trilitère, dans laquelle Is, d'abord causatif, n'a plus joué que le rôle de troisième radicale. De là, la nécessité de former un nouveau causatif, [I]] § e sesвонои, que je n'ai pas encore rencontré en égyptien, mais dont l'existence est attestée par le copte CECBO. Ce factitif, à son tour, devait avoir perdu sa valeur causative, et ne plus former qu'une sorte de racine quadrilitère, car 1° le copte CECsignifie non pas «faire supplier», mais «supplier» (deprecari, placare, propitium reddere) comme П е so-внои; 2° le copte CECBO2 ne renferme pas le causatif copte w, \*wecEDS, mais le causatif antique [], CE, qui n'a plus à cette époque de valeur grammaticale. CECBOS est donc l'exemple d'un causatif de causatif, dans lequel les deux lettres causatives ne sont plus que des lettres radicales.

2° Les lettres étrangères à valeur grammaticale bien définie

qu'on ajoute à la fin des mots sont :

Le rajouté à la fin des mots a plusieurs valeurs grammaticales diverses, qui semblent la plupart remonter à une même origine. Pour n'avoir point à revenir sur des faits que j'ai déjà signalés ailleurs, je me bornerai à dire que a, dans beaucoup de cas, se vocalise indifféremment in ti et tou, sans qu'il y ait d'autre raison de vocaliser ainsi que la nécessité d'obéir à la loi d'enharmonisation des voyelles, toute-puissante dans l'égyptien le plus ancien. Le e e ou en, ainsi ajouté, ne tarda pas à devenir simple lettre radicale, comme cela est prouvé surabondamment par l'étude des radicaux coptes:

Dans tous ces mots, sauf peut-être dans le dernier, le T n'a plus de valeur grammaticale : il sert seulement à ajouter une lettre nouvelle aux mots qui composaient déjà la racine.

Les lettres — w et | s sont les pronoms de la troisième per-

sonne du singulier. — sert de préférence dans l'ancienne langue à former des substantifs verbaux : il y a pourtant quelques cas où il paraît ne plus avoir d'autre rôle que celui de simple lettre radicale, dans — Arew, par exemple, dont la racine serait — Ar ou — TA, EICUT, ICUT; dans — KHOSWOU « repousser », dont la racine est » — A KHOS, N HOS, et dans quelques autres mots. La formation en — s finale, que j'ai déjà signalée depuis longtemps, n'est pas moins rare dans l'ancien égyptien que la formation en — w :

Ces deux modes de formation ont dû se développer beaucoup dans la langue des basses époques et devenir un véritable moyen d'obtenir des racines nouvelles, car on trouve dans le copte quantité de mots de trois lettres dont la lettre finale est un -q ou un -C de cette nature, et les deux autres lettres sont une des racines bilitères de l'ancienne langue:

#### III

Les lettres étrangères de valeur inconnue ou douteuse qu'on ajoute à la racine afin de la faire passer de l'état bilitère à l'état trilitère, se trouvent soit au commencement en première radicale,

soit au milieu en seconde radicale, soit à la fin du mot en troisième radicale.

1° Les lettres étrangères qu'on trouve au commencement du mot en première radicale sont :

La nasale mm N.

A. — Voici quelques exemples de mots élevés à la trilitération au moyen d'aspirées préfixes :

Quelques-uns de ces modes de formation en • KH, en A et et en — A, par exemple, sont assez rares; d'autres, en A et en § H, sont plus fréquents. Peut-être faut-il voir dans ces N, A, et § H préfixes, des suffixes à valeur grammaticale, ana-

logues aux préfixes de l'aphel et du hiphil des langues sémitiques. Brugsch le pensait et a même voulu voir dans A-Kim, par exemple, une forme identique à أَنْعَلَ , quatrième forme de ا فعل 1. En réalité, ces additions de lettres n'ont plus dans l'égyptien tel que nous le connaissons qu'une valeur lexicographique. Je pense pourtant qu'on pourrait retenir de l'observation de Brugsch cette notion que les préfixes A, § #, etc. des racines ont, de même que les préfixes [] s, — Ţ, etc. une origine grammaticale et n'ont pas été introduits capricieusement dans le dictionnaire. Il ne faut jamais oublier que l'égyptien, même des plus anciens monuments, n'est pas une langue primitive : c'est une langue très vieille, très usée par un long service antérieur, et qui avait déjà perdu bien des éléments dont nous trouvons la trace dans les textes jusqu'à présent connus. Les mots en 🖣 A et en | préfixes auraient eu une valeur causative comme les mots en [] s que je n'en serais pas étonné : je dois seulement constater qu'ils ne l'ont déjà plus au moment où nous prenons la langue.

B. — Les exemples de m n préfixe ne sont pas nombreux.

soq «couper, trancher» donne, à côté de 
$$\[ \bigcap \]$$
 io-sq,  $\[ \bigcap \]$  io-sq,  $\[ \bigcap \]$ 

Ce procédé dut se perpétuer pourtant dans la langue, car un certain nombre de mots qui nous sont connus en égyptien sous la forme simple, en copte, ont pris 17- préfixe :

<sup>1</sup> Dict. hiér., p. v11-v111. C'est du reste à Brugsch que revient l'honneur d'avoir essayé le premier de débrouiller le chaos des racines égyptiennes.

Goodwin a montré qu'en égyptien m n échange parfois avec n dans les mêmes mots. Il ne serait donc pas impossible de voir dans m n préfixe une variante de n factitif. Je préférerai pourtant y reconnaître n du relatif.

2° Les lettres étrangères qu'on trouve au milieu du mot comme

seconde radicale sont:

Les dentales T', T et T; La nasale MN.

A. — Le très ancien égyptien paraît avoir aimé le son 3, T. Plus tard, la langue substitua au son 3, T, le son 3, T, puis le son 5. On a aux vieilles époques 6 mos Ter, puis 6 mos Ter, et enfin 6 mos Ter, copte 50°C TE 6 haïr 7; 6 khisber, 6 khisber, 6 khisber, 6 khisber, 7 khisber 6 khisber, 6 khisber, 7 marquera une époque ancienne, 7 une époque moyenne, et 5 tune basse époque.

L'intercalation de la dentale entre les deux lettres d'un thème est assez fréquente et se prolongea assez tard, car on la trouve encore en usage sous les rois éthiopiens de Napata, vers le

v° siècle avant notre ère :

Et même dans les pronoms démonstratifs et possessifs :

Il y a là un fait analogue à celui qu'on trouve dans la huitième forme de l'arabe يَقْتَتَدُل. Mais ici comme précédemment, où les langues sémitiques ont un procédé grammatical, l'égyptien a un procédé lexicographique à l'origine, ou réduit par l'usage à n'être plus que tel. On explique l'introduction de -r- dans les racines arabes par une interversion : یَتْقَتِلُ serait pour یَتْقَتِلُ l'etketal des Araméens. L'explication peut s'appliquer à l'égyptien avec autant de vraisemblance. | so-t'e-mou serait pour T'-somou, factitif de | somou, qui aurait perdu sa valeur causative, comme je l'ai indiqué plus haut. A dire le vrai, je n'ai pas encore trouvé 📉 r' employé comme causatif; mais, aux anciennes époques, le causatif dental est — Ţ, — Ţou, ce qui nous permet d'admettre, en remontant plus haut, une forme ancienne Tou. De même qu'on a en descendant : т'es-w «lui-même», = țes-w, et Д т'eв «changer», — ] A Teb; on a en remontant: T-, T, LI Ti, т (dans - Я № 7 т-oua «adorer», par exemple), — т, Tou, et \* T', T'ou.

B. — Toute racine dont la dernière radicale est une consonne possède, à côté de sa forme fondamentale, une forme nasalisée où mm n s'intercale entre les deux radicales:

Non seulement les racines bilitères, mais les racines qui sont déjà devenues trilitères par un autre procédé peuvent recevoir la nasalisation. Le phénomène ici est purement mécanique et n'a rien de grammatical : seulement, l'égyptien, qui avait une forte tendance à nasaliser, en profita pour introduire une nouvelle lettre dans l'orthographe et pour donner à des racines renfermant deux lettres, dont la dernière précédée d'un son nasal, la forme trilitère qu'il affectionnait.

3° Les lettres étrangères qu'on trouve à la fin des mots comme troisième radicale sont :

La nasale mm N;

Les aspirées | # et • KH;

Peut-être - R.

A. — Un très grand nombre de racines de deux lettres ajoutent en troisième radicale un — n final:

La nasale additionnelle peut toujours se redoubler et se vocaliser **5** © Nou:

Lorsque, dans une racine à finale nasalisée, la finale est une dentale, la nasale intercalaire appelle une terminaison en 5 © nou, absolument comme si elle se trouvait en dernière radicale. La dentale, prise entre deux nasales, s'assimile et disparaît de l'orthographe, comme de la prononciation:

J'ai eu la chance de découvrir, il y a quelques années, l'origine probable de cette forme en m n finale. Dans les pronoms, la terminaison m n, jointe aux thèmes de l'article p, n, t, m, alterne avec la terminaison 1, pour former des pronoms démonstratifs:

Le même fait se passe pour les racines bilitères : la forme en n finale alterne avec la finale en 1:

Je ne rechercherai pas ici quelle pouvait être, à l'origine, la valeur de cet adventice. Il est certain que, de même que 1, il avait, dans certains cas, la puissance nominale et servait à la dérivation des noms d'agent ou des ethniques :

mas « modeler, donner forme », mas-n « le modeleur, le for-geron ».

Le plus souvent cette finale \_ n prend la vocalisation | , n, n, ou s'adjoint la finale \_ n r:

Je pense que les racines développées en me n finale ont la même origine grammaticale que ces mots. Mais la valeur active de cet ma a disparu de bonne heure, et l'adjonction d'une na-

sale en dernière radicale est devenue un simple moyen mécanique de donner une lettre de plus aux racines.

B.—Il me semble que, dans certains mots comme nourin "dieu", in nouwri "bon", in ousir "puissant", le

R final n'appartient pas à la racine. S'il a été réellement
ajouté après coup, j'y verrai, comme pour me n initiale, un effet
de cette confusion que les Égyptiens faisaient fréquemment entre

R et me n: R finale serait une variante organique de
me n finale, comme me n initiale est une variante organique de

R initiale.

C. — Les aspirées & n et • kn s'adjoignent aux racines de deux lettres, sans en modifier sensiblement la signification :

Il semble que la racine ainsi modifiée ait quelquefois une valeur augmentative : le plus souvent le thème en • ku final n'est qu'un doublet du thème simple.

Je n'examinerai pas certaines altérations, telles que celle de la la la racine kr, développée par un s final, a été ramenée à la forme bilitère par chute de remédiale, comme la la mir-hâit. Ce sont là des phénomènes d'usure que j'étudierai dans un mémoire spécial. Les élargissements des racines de deux lettres peuvent se résumer dans le tableau suivant :

Je ne connais aucune racine de deux lettres qui ait développé ces vingt-huit formes; j'en connais un certain nombre qui ont développé de huit à dix d'entre elles. Le tableau en est curieux à dresser. Il explique la variété et le nombre prodigieux de mots qu'on trouve dans les textes et donne une idée de la richesse lexicographique de la langue. L'examen des procédés employés nous montre que la plupart de ces formes doivent leur naissance à des règles d'accent encore mal définies ou bien à des affixes grammaticaux de différente nature. Il est probable que des recherches plus complètes, entreprises sur des textes plus nombreux et mieux compris, nous amèneront à reconnaître aux affixes de sens encore indécis une origine grammaticale.

G. MASPERO.

## NOTE

SUR

# QUELQUES TERMES ASSYRIENS. .

- § 1. Dans la grande inscription de Nabukuduruşşur, R. I, pl. LIX, col. 1, l. 7, on trouve l'épithète mu-uš-ta-lam. De prime abord, on serait tenté de la croire dérivée de la racine šalâmu. Il n'en est rien pourtant. On sait qu'en assyrien toute syllabe terminée par m peut se prononcer sans cette consonne finale; que, par exemple, num, lum, šum, rim, etc. équivalent respectivement à nu, lu, šu et ri. Dans le cas présent, muštalam est pour muštala, de même qu'à la ligne 3 de la même colonne on a ruba naïdam pour ruba naïda. Et ce qui le prouve surabondamment, ce sont les variantes mustalu (R. I, pl. XXXV, n° 2, l. 4) et multalu (Norris, Dict., p. 803), dans lesquelles toute trace de la lettre m a disparu. Quant au sens, il est facile de le déterminer en se reportant à deux passages de R. IV (pl. XXVI, nº 3, l. 30-31 et ap. Lenormant, EA, III, 1, p. 84), où muštalu et son féminin muštaltu expliquent l'idéogramme AM AM (-) EM. Cet idéogramme, composé de KIII «cœur» et de "être en repos", signifie littéralement "au cœur calme". Muštalu est donc l'opposé de zinu «en colère», et dérive de la racine šalu = שלה «être tranquille». Jusqu'ici on avait rendu mustala(m) par «qui exécute»; muštalu et multalu par «exalté, haut».
- S 2. Dans l'inscription de Tuklatpalesar Ier, col. 1, l. 1, et ailleurs, le participe bien connu muštešir « directeur » est écrit mušte ; et comme tous les syllabaires donnent au signe phal du verbe ašaru pouvait revêtir à volonté les formes muštešir et muštešar. C'est une erreur qu'il faut abandonner. Outre que toutes les fois que muštešir est écrit en syllabes simples, il est orthographié mu-uš-te-ši-ir, de nombreuses variantes établissent, pour le signe . Je me con-

tenterai d'en citer une (R. I, pl. XXV, l. 71), qui remplace c'est-à-dire par šir.

- \$ 3. Un mot à rayer du dictionnaire assyrien est le terme zirqut, qui signifierait "insignes". Ce mot, écrit , se rencontre chez Sargon, Grande inscr. de Khors., l. 129 et 131. MM. Oppert et Menant en ont discuté la valeur et le sens dans leur commentaire philologique, valeur et sens qu'ont ensuite adoptés MM. Norris et Delitzsch, l'un dans son dictionnaire, p. 386, l'autre dans ses Assyrische Thiernamen, p. 94. En réalité, au lieu de zirqut, qui ne peut être le pluriel d'un substantif, il faut lire zirtar "la tente", et alors les passages de Sargon où figure ce terme deviennent parfaitement clairs. La lecture et le sens de zirtar sont d'ailleurs bien établis par Senn., éd. Sayce, p. 45, et M. Delitzsch a reçu ce mot comme équivalent de M. Delitzsch a reçu ce mot comme équivalent de M. Delitzsch a reçu ce mot comme équivalent de dans le syllabaire qu'il a joint à ses Assyrische Lesestücke.
- \$ 4. On rencontre souvent, dans les hymnes bilingues, l'expression « qu'ils (ou elles) retournent en leur lieu ». Le véritable sens de la métaphore retourner en son lieu est s'apaiser (cf. Lenormant, EA, III, 1, p. 146 et suiv. et p. 153) et aussi cesser. On l'emploie aussi bien en parlant des personnes que des choses. Par exemple, nous lisons R. I, pl. L, col. 11, l. 20-21: assu ipséti sinâti ana asrisina tûri « pour mettre un terme à ces actions », mot à mot « pour ces actions en leur lieu faire retourner ».

Le même verbe târu, à l'aphel, combiné avec irtu «poitrine», donne naissance à la locution irtu tûru «faire retourner la poitrine», c'est-à-dire «repousser». Ainsi, R. I, pl. XLVII, col. v, l. 41-43, nous lisons : šedî u lamassî ša abni ša kî pî šiknišunu irti limni utârû «des šedu et des lamassu (colosses de pierre) qui, conformément à leur situation, font retourner la poitrine du méchant», c'est-à-dire «qui sont placés (aux portes du palais) pour repousser le malintentionné». C'est ainsi qu'il faut comprendre le iratsunu litirra de EA, III, 1, p. 64.

\$5. Journal asiatique, oct.-déc., 1878, p. 428, M. Lenormant, citant le verbe upaqqu, lui donne le sens de «regarder» et le rapproche de l'arabe . Il est certain que, dans les passages invoqués par ce savant, paqû signifie réellement regarder; mais son acception la plus générale est évidemment celle de «faire attention», car dans l'histoire d'Asurbânipal, éd. Smith, p. 9, on a la phrase upaqû zikir šaptiya «ils écoutaient la parole de mes lèvres». Il est clair que si le même verbe peut revêtir les acceptions de regarder et d'écouter, c'est que son sens fondamental est

celui de « prêter attention ». Je crois donc pouvoir affirmer que la racine paqu correspond à l'arabe فقد et non à فقد.

Au lieu de išteniš izûzû, les textes portent souvent gitmališ izûzû et malmališ izûzû. On en peut induire que gitmališ et malmališ sont

synonymes de išteniš.

\$ 7. Il existe en assyrien plusieurs mots du type karaš, karas qu'il ne faut pas confondre entre eux. L'un deux, karašu, désigne la tente du soldat et par extension le camp. Des passages qui en fixent le sens sont R. I, pl. XLVI, col. 1v, l. 52: ana šutešur karaši; Khors., l. 132: kirib karašišu ezib, et Senn., éd. Sayce, p. 93: ina ašri šuatu attadi karaši.

Un autre karas, écrit par la sissante et non par la chuintante, est rangé, R. II, pl. XXIII, l. 42 et suiv., parmi les mots

qui désignent la fermeture d'une porte.

Enfin l'assyrien possède un mot karaš, écrit par la chuintante, lequel est pris au sens de ventre, comme l'hébreu voi et l'arabe (cf. Durrat al-Ghawwâs, éd. Thorbecke, p. 163), et de là revêt l'acception métaphorique d'esprit, attention. Il en est de même de plusieurs autres termes semblables, tels que libbu «le cœur», kabadtu «le foie», surru «l'estomac?», qui, tous, du sens concret passent au sens abstrait d'esprit.

Karaš signifie «ventre», au propre, dans un passage d'Asurbânipal, éd. Smith, p. 135, où on lit ishul karassu «il se perça le ventre». Il signifie «esprit», ibid., p. 11, dans l'expression kullat dupsarruti ušahizū karaši «ils ont enseigné toute la science du scribe à mon esprit». Traduisez de même dans la locution uštabil karassu «il appliqua (litt. apporta) son esprit, dirigea son attention», que Norris a citée, sans la comprendre, à la page 610 de son dictionnaire.

A la place d'ustabil karassu, on trouve parfois surrusu ustabil 1. Surru est un nom de viscère; R. II, pl. XXXVI, n° 3, obv. l. 52, on trouve ce mot placé entre libbu «le cœur» et kabadtu «le foie». On dit aussi, pour exprimer la même idée, libbasu ubla «il appliqua (litt. apporta) son cœur» (voy. p. e. Dour-Sark., p. 15, l. 36).

Il ne faut pas confondre libbašu ubla avec libšu ikbud. Le verbe kabādu signifie "penser, songer", comme le démontre, entre autres, un passage de Dour-Sark., bien compris par M. Oppert, où on lit akbud azkir (p. 6, l. 63). Par conséquent, il faut rendre la phrase de Khors., l. 90-91: ana lâ naše bilti libšu ikbud, par "son cœur songea à (il conçut le projet de) ne pas apporter le tribut", et non pas, comme l'ont fait les traducteurs, par "son cœur s'endurcit, etc." Même inscription, l. 113, on a le participe kâl de cette racine: kâpid limnêti "songeant à de mauvais desseins 2"; seulement, il est orthographié par un p au lieu d'un b, circonstance qui a empêché MM. Oppert et Menant, ainsi que M. Delitzsch (AS., p. 55), de le reconnaître, et qui leur a suggéré l'idée de tirer kâpid d'une racine kapâdu.

- § 8. On attribue généralement à la racine magaru le sens d'être favorable. En réalité, magâru signifie « entendre, écouter, exaucer, obéir n. Tout d'abord, R. II, pl. VII, rev., l. 31, magâru traduit l'idéogramme bien connu 📉 🏋 🛶 = šemu « entendren; en outre, je signalerai les passages suivants : R. III, pl. XV, col. 1, l. 6, imgurû kibiti «ils écoutèrent ma parole»; R. II, pl. XV, l. 29: adi rištu adi šanitu ušedišu va lâ imgur « à deux reprises il lui a fait savoir, mais il (l'autre) n'a pas écouté ». On voit donc que le participe mâgiru signifie proprement « qui écoute, qui obéit »; c'est pourquoi R. II, pl. XLVIII, obv., 1. 43-45, enregistre les trois synonymes là mâgiru = là šemu = là sanqu<sup>3</sup>. Le dérivé bien connu, migir, signifie, lui, «serviteur obéissant»; aussi un texte de Senn., éd. Sayce, p. 2, porte-t-il en variante pâlih pour migir. Quant au dérivé mitgari, le sens en est « exaucement »: um mitgari (R. I, pl. XLVII, col. v, l. 27) est le jour où les prières sont exaucées; cf. ina araḥ šeme um mitgari (Khors., 1. 167).
- S 9. Dour-Sark., p. 3, 1. 11, on rencontre les mots ki sab Anu u Dagan. M. Oppert a traduit : cum sacrificio Oannis et Dagan. Si

<sup>1</sup> Dour-Sark., p. 15, l. 35. Le traducteur n'a pas reconnu ces mots.

<sup>3</sup> Sur *la sanqu*, cf. Norris, *Dict.*, p. 992.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Cf. la phrase d'Asurbanipal, éd. Smith, p. 163-164: ništ ša ana Samulšumukin ahi nakri ušakpidū ipšetu annitu limnitu epušu «les gens qui avaient inspiré (litt. fait songer) à Samulšumukin, mon frère rebelle, de faire cette mauvaise action». Le traducteur a mal compris ce passage.

l'on songe au sibaku «je veux» de l'inscription funéraire de Nakschi Rustam, on reconnaîtra sans difficulté dans sab la volonté, et l'on rendra la phrase précitée par «conformément à la volonté d'Anu et de Dagan».

- \$ 10. Dans l'histoire de Sennachérib, éd. Sayce, p. 48, l'expression arbuta ušalik a été ainsi comprise: «a desert I caused to be ». Il faut traduire littéralement : «j'ai fait aller à la destruction, cf. R. III, pl. LXV, obv., l. 27, tablette de pronostics: matu šuatu arbut illak «ce pays ira à la destruction». Arbut est l'abstrait d'une racine arâbu, apparentée avec l'arabe هُرِمَ , هُرِبَ , et le participe aphel murib «qui détruit, anéantit, bouleverse» est bien connu par les inscriptions historiques. Voyez, par exemple, Dour-Sark., p. 13, l. 19, et cf. p. 4, l. 25-26, où murib est remplacé par sâpin. Le présent aphel de ce même verbe se rencontre AL, p. 74, l. 44 : šamê urab irşitu unarraţ «je bouleverse les cieux, je mets sens dessus dessous la terre, et le participe féminin revient un peu plus loin, l. 46 : muribat šamê munarritat irșiti 1. Le verbe narâțu, au pael, a le sens de «troubler, mettre à l'envers ». Il est employé chez Asurb., éd. Smith, p. 113: Dunanu Samgunu munirrițu epiš šarutiya «Dunanu et Samgunu qui avaient troublé l'exercice de ma royauté, et p. 136 : šunu unirriță epis sarutiya «ils avaient troublé, etc.»
- s 11. Un autre verbe qui a toujours été traduit par « favoriser » est naplusu. Il veut dire « regarder ». Effectivement, nous trouvons R. IV, pl. XXVI, n° 5, l. 14, la forme ittaplas expliquant l'idéogramme ( ceil il a donné », lequel est lui-même égalé, ibid., l. 10, par itamar, ittaphal d'amâru « voir ». De même, R. IV, pl. XXIV, n° 2, l. 6 : ašar lâ naplusi ippalsu fait pendant au ašar lâ amâri imu[ur] de la ligne suivante. M. Lenormant ESC, p. 26, note, avait déjà cité des exemples dans lesquels naplusu équivaut à observer. Nous ajoutons que, dans tous les cas, c'est par regarder qu'il convient de l'interpréter. Ainsi la phrase banale des inscriptions historiques kîniš lippalsûni sera comprise : « qu'ils (les dieux) me regardent favorablement (mot à mot : d'une manière stable, fidèlement) ».
- S 12. Dans son excellente édition des syllabaires cunéiformes, AL, p. 49, note 1, M. Delitzsch a indiqué la véritable lecture de l'idéogramme , et il a établi que le mot ušugallu (var. ušegallu) s'employait comme synonyme de « mo-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. l'invocation à Beltis, R. II, pl. LXVI, l. 5.

Le šalmât, si fréquent, de l'inscription de Tuklatpalesar I<sup>er</sup>, est le pluriel de šalamtu.

S 13. Dans mes notes de lexicographie assyrienne, S 16, j'ai montré que la racine sapâru signifie «gouverner, commander » à l'istaphal et à l'iphtanaal. Le kâl du même verbe possède également ce sens. On lit, en effet, dans l'inscription de Khorsabad, l. 125: ibel va išpur, ce qui établit l'équivalence des racines bêlu et šapâru. Quant au dérivé šipru, auquel j'ai attribué les acceptions d'œuvre, soin, il a encore les acceptions, très voisines, de «chose, affaire, art». Cf. l'expression citée par Norris, Dict., p. 743: mude šipri kalama «qui connaît tous les arts». Dans la souscription des tablettes d'Asurbânipal, la phrase per l'est à lire nin sipru suatu là ihuzzu et à traduire: «aucun (des rois antérieurs à moi) ne possédait cette chose (ou cet art)». On sait que M. Delitzsch (AS, p. 6 et 7) fait de per l'est un seul mot, qu'il lit nin-me-ru et traduit «Aufklärung, Belehrung».

Stanislas Guyard.

<sup>1</sup> L'idéogramme qui suit iddû est sans doute une variante de salamta qui s'est glissée dans le texte. Smith a rendu šalamta par «attendants».

# IRANICA.

(SECONDE SÉRIE 1.)

#### LA LANGUE DES PARTHES.

Il est généralement admis que la langue des Parthes était iranienne (*Pehlvi* = *Parthaviyam*). En voici, je crois, une preuve

presque directe.

Vers l'an 40 avant l'ère chrétienne, le prince parthe Pacore intervint dans les querelles des Asmonéens à Jérusalem. Hyrcan et Phasael furent envoyés en ambassade au camp parthe, et Pacore laissa en otage deux cents cavaliers et «dix de ceux qu'on appelle les Libres», καὶ δεκὰ τῶν ἐλευθέρων λεγομένων²». Ces dix hommes, qualifiés d'un titre spécial et qu'on laisse en otage avec deux cents cavaliers en échange des deux princes, doivent être évidemment des gens de haut rang. Or le mot qui, en persan, signifie libre, est également le mot technique pour noble, si; ce terme paraît dans la hiérarchie sassanide comme le nom d'une classe de la noblesse : « lûînî shatardarân u barbîtân û vazarkân u dzâtan »; « en présence des Shatardar, des Barbîtâ, des Vazark et des Âzât » (Hâjiâbâd, I, l. 5); il est donc naturel de conclure que les ελεύθεροι parthes du temps de Pacore s'appelaient dans leur

<sup>1</sup> Mémoires, III, 302.

<sup>2</sup> Antiq. jud. XIV, x111, 5.

deux premiers signes ont en pehlvi Sassanide les valeurs u, va, ra; le premier signe est ici certainement u (la conjonction et); le troisième signe est la ligature lue man, ce qui donnerait, soit u ramanlakân, soit u vamanlakân, tous deux mots inconnus. Haug propose de lire raûmalkân pour rabmalkân, qui signifierait «dukes» ou «counts» (Essay on Pahlavî, 54), mais cette correction implique deux fautes de texte: un mot corrompu (raû pour rab) et un composé sans analogie dans la langue pour la forme et pour le sens. Mais la lecture man est marquée comme douteuse; or, le caractère man ne diffère de z que par un trait en plus, dont la présence n'est peut-être due qu'à une cassure de la pierre; comme d'autre part la version chaldéenne porte rabân, «les grands», l'équivalent iranien doit être vazarka, نرزي, à en juger d'après l'analogie des inscriptions perso-assyriennes: il suffit donc de lire le signe douteux, z, au lieu de man, ce qui donne uvazarkân,

211

langue d'un mot signifiant à la fois «noble» et «libre», condition que remplit le pehlvi عكيده = عكيده ; la langue parlée était donc le pehlvi.

# LE CHIEN MADHAKHA (عديات المحالة المحا

Même par ces temps d'incrédulité, on peut hésiter à porter la main sur un dieu. J'oserai néanmoins demander l'expulsion du Panthéon, ou plutôt du Pandémonion Avestéen, du personnage connu jusqu'ici sous le nom de Chien Madhakha. L'audace semblera moins grande, si l'on considère que c'est seulement dans ces trente dernières années que le personnage en question a reçu ses titres de divinité, et cela de la main des savants européens, et que les Parses n'ont jamais entendu parler et ne nous parlent jamais d'aucun Cerbère de ce nom.

Le chien Madhakha n'est cité qu'une fois dans l'Avesta, dans un passage qui est ou semble parfaitement clair (Vendîdâd, VII, 26) 1;

le voici:

- "Ô créateur des mondes matériels, être saint! demande Zoroastre à Ormazd, ceux-là peuvent-ils redevenir purs, ô saint Ahura-Mazda, qui portent à l'eau ou au feu un cadavre immonde qui les souille?
  - «Ahura-Mazda répondit:
  - "Non<sup>2</sup>! ô saint Zarathushtra!

<sup>1</sup> Éd. Westergaard; \$ 67 dans l'éd. Spiegel. L'expression se retrouve dans une glose zende très corrompue du *Vendidad*, I, 14 (58).

<sup>2</sup> Et par suite ils doivent périr, ils sont condamnés dans ce monde et dans l'autre:

نسا برد ودیکر (ایا) ایر آب داد	هر آنگس نسا را باتیش [ب]سنسهاد که رعِن بشد او تنیش در شکسفت
	بکیتی ومینــو بـــــــ بــــــــد جـــغـــا
به پسیسش هسته مسردم وانجسمسی	هی پیست کننسدن مسر او را زنسن
بريدن همه بند بسندش چسنان	ہــود واجــب وفــوض ہــر مــودمــان
که نکند دیگر [نگر] کس برینسان دماغ	تنش را دهد با سكان وكلاغ
عقربت كــهــد در بـــر ديـــوهـــا	روانش چو آید بسیس جایکاه
بدوزخ بماند روانش چسنان	ہتیتی نے کے دار [مے] اورا روان
که دیبوان بسر آرنگ ازآنسکس دمار	که تا رستخیز آن چنان زار وخوار

Grand Ravaet, p. 123. — Pour عي يست كندن, etc. cf. Vendidåd, III, 26 (66), et IX, 49 (180): pästő-frathanhem hé kameredhem, etc.

« Ce sont ces hommes d'enfer  $^1$ , faiseurs de Nasu, qui donnent le plus de force à X . . . . .

«Ce sont ces hommes d'enfer, faiseurs de Nasu, qui donnent le

plus de force à la sécheresse qui détruit les pâturages.

"Ce sont ces hommes d'enfer, faiseurs de Nasu, qui donnent le plus de force à l'hiver, créé des Daévas, à l'hiver tueur de troupeaux, aux neiges épaisses, au mauvais, au fatal hiver, qui déborde et qui blesse."

La phrase en italiques est dans le texte : « tê çûnô madhakhayâoç

ca aogazdactema bavaiñti yôi nacukereta drvañtô.»

Étant donné le lexique zend, tel qu'il est constitué d'après les textes que nous possédons, il est impossible de faire de çûnô autre chose que le génitif de çpan «chien» (sanscrit çvan çunas, grec κύων κυνόs); madhakha devient donc tout naturellement le nom de ce chien, et, par suite, la phrase doit se traduire : «Ces hommes d'enfer, faiseurs de Nasu, sont les pires alliés du chien Madhakha». Telle est, en effet, la traduction qui a été adoptée par les traducteurs européens. Quel était le rôle du chien Madhakha? Probablement, à en juger d'après le contexte, un démon de l'hiver.

Passons aux Parses. La traduction d'Aspendiârji porte: « te macchar makh îârînô bâpnâr ghanî thâi, te naçano karnâr dozakhî.»

"Cet homme d'enfer, faiseur de Naçâ, est le pire allié des moustiques et des mouches."

Il ajoute comme glose explicative: «macchar tathâ mãkh tathâ tìd tathâ ghanî iârîno bâpnâr, yâne: âtaç ane pâno mã naço nãkhe tethî macchar ane mãkh ane tîd ghanã pedâ thâî.»

"Il est le pire allié des moustiques, des mouches et des sauterelles, c'est-à-dire que quand l'on jette de la matière morte au feu ou à l'eau, les moustiques, les mouches et les sauterelles se produisent en abondance."

Nous voici loin du chien Madhakha.

Ne cherchons pas pour l'instant comment Aspendiârji a pu trouver, dans çûnô madhakhayâo, soit «les moustiques et les mouches», soit «les mouches et les sauterelles»; retenons seulement ce fait qu'il ne reconnaît pas dans çûnô le mot «chien»; or ce seul fait, quelle que soit la valeur absolue de sa traduction, et quelle que puisse être la valeur réelle de çûnô, nous donne lieu de penser que çûnô n'est pas ici le génitif du mot çpan «chien». Çpan çûnô «chien» est un mot si connu, et toujours si bien reconnu par la

¹ Drvañtô s'applique soit aux démons, soit aux impies assimilés aux démons, qui deviennent démons après leur mort, c.-à-d. qui sont damnés (cf. Vendidâd, VIII, 31 [101]); l'on souhaite à l'âme d'un ennemi de devenir darvañd (cim 6 ruã ku ruã darvañd bâd; Aogemaidê, 48); l'opposé de darvañd est ashô «bienheureux»; Minokhired, 44, 34: ka mîreñd ashô heñd: yadi mriyante muktâ bhavanti. Aussi la tradition moderne rend darvañd, par دوزخی, «être infernal».

IRANICA. 213

tradition, qu'il est absolument impossible d'imaginer que, s'il s'agissait ici de lui, elle l'eût méconnu: bien plus, la tendance de la tradition étant de confondre les homonymes en un même mot, bien plus que de diviser un seul et même mot en plusieurs, au cas où par hasard elle aurait ici traduit çûnô «chien», il ne s'ensuivrait pas nécessairement que telle fût ici la signification réelle du mot, pour peu qu'il y eût quelque chose de louche dans le sens; si donc elle traduit autrement, il s'ensuit très certainement

qu'elle a ses raisons pour cela.

Mais Aspendiârji ne représente que la forme moderne de la tradition: il se peut qu'il y ait eu des accidents qui nous échappent et de nature à la corrompre. Remontons à sa forme la plus ancienne, la traduction pehlvie. Malheureusementelle est très obscure : le mot çûnô est traduit par un mot écrit partiellement en lettres zendes 120, tûn, et de sens inconnu; et madhakhayâo est rendu par un groupe dont la lecture même est inconnue se la lecture la plus simple serait maçûcî, mais elle ne répond à aucun mot connu. M. Justi, il est vrai, lit les deux premières lettres madag, ce qui serait une simple transcription d'un nom propre madhakha; cette lecture est en soi parfaitement légitime, car, en pehlvi, le signe s, qui, comme signe simple, vaut ç, peut se décomposer en deux signes i, dont chacun est susceptible des valeurs i, y,  $\hat{e}$ , d, g, z,  $\hat{g}$ , et l'on voit que dans le nombre des combinaisons possibles se trouve la lecture madag. Je n'ai aucune objection directe contre cette lecture, et c'est simplement le sens une fois établi de madhakha qui nous forcera à l'abandonner.

La traduction pehlvie ne nous apprend donc rien. Si, pourtant: elle nous apprend que déjà sous les Sassanides, à une époque où les Destours possédaient encore pleinement le sens de leurs livres sacrés et surtout du Vendîdâd, ils regardaient le çûnô de notre passage comme un mot tout différent de cpan çûnô «chien», puisqu'au lieu de le traduire comme ils le font toujours par mot (sag «chien», le persan ou par mot (kalbâ, le synonyme sémitique de m), ils le rendent par un mot qui n'est ni m ni

Si nous en étions réduit à Aspendiârji et à la traduction pehlvie, c'est-à-dire à la tradition sous ses deux formes extrêmes, la plus ancienne et la plus moderne, nous n'aurions guère de chance de trouver la solution de notre problème. Les deux traductions jusqu'ici n'offrent qu'un point de commun, c'est que l'une et l'autre voient dans cûnô autre chose que les traducteurs européens; mais il nous est impossible de voir si l'accord va plus loin et si Aspendiârji représente en tout la tradition primitive.

Nous avons heureusement un intermédiaire.

M. Spiegel, dans sa traduction du Vendidâd, cite en note à notre passage l'extrait suivant du Sadder, d'après la traduction de Hyde:

Porta LXXX: "Præceptum est ut cadaver ad ignem aut aquam non feras; quod si feceris in Gehenna mansurus es hocce judicio. Sic enim in religione nobis dixit religiosus, quicunque cadaver ad ignem et aquam adduxerit, eodem tempore propter hoc ipsum opus tanquam locusta fiet, hyems propterea vehementior erit, quod ca-

daver ad aquam et ignem prope adductum fuit.»

Le lecteur le voit par les mots que nous avons soulignés: voici décidément les sauterelles d'Aspendiarji qui gagnent du terrain et remontent de plusieurs siècles dans notre estime. Le texte de Hyde, il est vrai, n'est pas plus clair pour cela, et si l'on comprend que la souillure faite au feu, en frappant sa puissance, amène une recrudescence de l'hiver, l'on ne voit pas bien pourquoi ni comment l'auteur de la souillure devient semblable à une sauterelle. N'y aurait-il pas là quelque trahison du traducteur? Il est facile d'en avoir le cœur net: consultons l'original (texte en prose, Grand Ravaet):

چو کسی نسا بآب وآتش برند مرگرزان باشد چه: Sadder, 72 در دین فرماید که سین و ملخ که بسیار آید از آن جهت آید که نسا بآب رسانیده باشد همچنین زمستان سردتر بود وتابستان گرمتر بود

«L'homme qui jette de la matière morte dans l'eau ou le feu est digne de mort; car il est dit dans la Loi (l'Avesta) que quand se multiplient les سين (c.-à-d. les mouches) et les sauterelles, c'est pour avoir fait venir de la matière morte dans l'eau, et l'hiver

en devient aussi plus dur et l'été plus chaud.»

Tout devient clair à présent : which est la traduction de cûnô madhakhayêto, et madhakha signifie c'est-à-dire «saute-relle»; or, si nous nous reportons à la traduction pehlvie, nous trouvons que dans le groupe chec, la seconde lettre, considérée comme complexe, peut se lire ê-g, ce qui donne pour tout le mot mêg-ci « et les sauterelles», se étant le persan chec, lequel est synonyme de chec, des Sassanides à nos jours, la tradition n'a point varié sur le sens de madhakha, et la traduction du mot par sauterelle se suit d'une façon continue du pehlvi sassanide mêg au guzerati moderne tid, par l'intermédiaire du persan du Sadder malakh.

Mais il y a mieux : des trois mots pehlvi, persan, guzarati,

qui ont servi à traduire madhakha: mêg, malakh, țid, il en est un qui n'est autre que madhakha lui-même; c'est le second, le persan , malakh. Le rapprochement est doublement intéressant: d'abord, parce qu'au témoignage concordant et continu de la tradition il ajoute la confirmation étymologique; ensuite, parce qu'il permet de poser une nouvelle loi de phonétique persane, à savoir que le J persan peut représenter une dentale primitive. Le J persan, comme on sait, a bien des sources: il représente d'abord le groupe rd zend, par exemple dans:

zaredhaya «cœur», en persan عنى; çaredha «année», en persan على.

Il représente le groupe rz:

marez «frotter», en persan باليدن;
barez-is «coussin», cf. persan بالين;
barez-ant «élevé», en persan بالا;
bareza- «hauteur», en persan بالا;
harez-aiti «il verse», en persan هلد;
hvarez-ishta «très savoureux», cf. persan خواليدن «savourer, goûter».

Il représente r simple :

hara berezaiti, البرز; peretu «pont», پل

L'on peut ajouter une quatrième source : l=d. Ce changement direct de d en l, dont les exemples ne manquent pas en latin (odor, olere; Odysseus, Ulysses), est beaucoup plus rare en persan. Il est normal dans un idiome voisin, l'afghan, où J représente d, soit primitif, soit secondaire : سل, las «dix, z. daça, p. عن المعارفة عن المعارفة المع

Ri se pourrait même que le terme du pehlvi, عيك, persan منيك, fût aussi identique à madhakha, et un simple doublet de . Si la forme primitive de madhakha est madhaka<sup>2</sup>, comme cela est

<sup>1</sup> Fr. Müller, La langue des Afghans, Acad. impér. de Vienne, sect. de phil. et d'hist., vol. XL, 1862.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Quant à l'étymologie même de madhakha, qui d'ailleurs est d'un intérêt tout secondaire, le sens du mot étant établi indépendamment d'elle, il faut peut-être le chercher dans les parages de la grenouille indienne, mandûka. Grenouille et sauterelle ont cela de commun qu'elles sautent; ce sont des personnes nerveuses et un peu folles, et qui semblent atteintes d'ivresse, de mada (réserve faite pour les droits de mandûka à une origine anaryenne, s'il y a lieu).

et qu'il existe un suffixe ka, mais non de suffixe kha, عني sera la forme normale de madhakha; en effet, en règle générale, la dentale non initiale disparaît ou se change en : on a un exemple du premier cas dans بنواد , khvâh-am, pour بنواد ,\*khvâ-am, de \*hvâd-âmi; du second cas dans عن , mai «vin», de madhu; بنواد , pâi «pied», de pâdha, etc.; منيك , mai-g, est à \*madha-ka dans le même rapport que عن , mai, à madhu. Le fatha de prouve que le se ne représente pas un guna, mais une consonne primitive suivant un a¹. Maig est à malakh comme mai est à mul.

Venons à cûnô: ici, malheureusement, des trois termes deux seulement sont clairs: Aspendiârji a machar «moucheron», le Sadder a سين, lequel semble n'être qu'une transcription du mot zend, car il ajoute en glose پشته moucheron». Le pehlvi a qui, je crois, n'est non plus qu'une transcription: il y aurait une faute de copiste et il faudrait lire عه au lieu de به , بعده, qui est exactement cûnô. Quoi qu'il en soit, l'accord du pehlvi avec le Sadder et Aspendiârji dans le cas de madhakha nous autorise pleinement à supposer le même accord dans le cas de çûnô, et à penser que le mot, quel qu'il soit, que représente 120, est synonyme de si et de macchar. Donc cûnô est le génitif d'un mot sighifiant «mouche»; ce mot a disparu en persan, puisque le Sadder, en le transcrivant, est obligé de l'interpréter; le thème est-il cpan ou cun? Il est difficile de le décider; il est peut-être parent du grec κώνωψ ou de κνίψ, et plus probablement du kurde sinek « mouche »<sup>2</sup>.

#### conclusions.

- 1° La phrase du Vendidad, VII, 26, doit se traduire non pas: «ce sont ces hommes qui donnent le plus de force au chien Madhakha», mais: «ce sont ces hommes qui multiplient le plus les mouches et les sauterelles.»
- 2° Il faut supprimer du lexique zend le nom propre Madhakha et le remplacer par le nom commun madhakha «sauterelle», identique au persan خده (et peut-être encore au persan مُيك).

<sup>2</sup> V. Justi: Les noms d'animaux en kurde.

L'existence de ce doublet peut saire supposer que  $\lambda$  n'est pas persan pur, mais appartient à un dialecte du même groupe que l'asghan. L'autre exemple persan d'une dentale rendue par l, Haétumant,  $\lambda$ , nous ramène en effet dans les parages de l'Asghanistan. Reste pour l'équation d(t) = l l'exemple  $\lambda$ . Le changement de d, t en r, changement de même ordre, est normal dans le dialecte Tati (Berézine, Recherches sur les dialectes persans, p. 6, 13, 21-24).

3º Il faut ajouter au lexique zend un mot cpan ou cun, signifiant « mouche».

4° Il y a peut-être des cas où J persan dérive d'une dentale primitive.

#### VALEURS DE M EN PEHLVI.

Je parlais plus haut de la valeur ordinaire du groupe pehlvi سک, à savoir : çag, سک, le groupe se décomposant en = ç et  $\bullet = g$ . Voici d'autres valeurs de ce groupe :

1° Avec même décomposition, mais le premier signe étant ., a, et le second i, l'on a , di, synonyme de , digh, répondant

à la forme sémitique איך à côté de איך.

- 2º Avec même décomposition et même lecture que dans ..., çag, mais avec un son nasal sous-entendu: cang, سنتك « pierre »; c'est la traduction ordinaire du zend açan. C'est le seul exemple<sup>1</sup>, à ma connaissance, de la nasale sous-entendue à la façon du vieux perse<sup>2</sup>. L'identité d'orthographe avec », çag, «chien», amène parfois dans les manuscrits une confusion assez étrange : comme le mot chien est ordinairement rendu par le terme sémitique, kalba, il arrive quelquefois que les copistes, pour faire parade de leur profonde connaissance du pehlvi sémitique, remplacent su partout où ils le trouvent par oj, et transforment la pierre en chien, pour faire pendant au chien de Procris : variante orthographique aux Métamorphoses d'Ovide.
- 3° Chacun des traits de ses peut avoir une valeur indépendante: î, y, ê, d, g, z, g; dans le nombre des combinaisons se trouve dîg, دیک « pot ». Cette valeur se rencontre Vendîdâd, VIII, 92 (234), où set la traduction d'un mot inexpliqué jusqu'ici, dishta; «le feu de la dishta» n'est autre chose que «le feu du pot au feu». Il se rencontre encore dans le même sens même chapitre, \$ 74 (235): si des Mazdéens rencontrent un feu où des hommes font cuire de la naçu (âtarem naçu-pâkem), ils tuent l'homme qui a cuit la naçu (aêtem naçu-pâkem) et renversent la dishta avec son uzdâna, autrement dit «le pot avec son support, le حیک avec le دیک عای. Ce qui prouve que س signifie en effet ديك, et par suite doit se lire ainsi du moment qu'il le peut, c'est non pas seulement le contexte et la tradition moderne (Aspendiârji, dêg), mais encore l'emploi du mot un passage

<sup>2</sup> Quand on veut éviter la confusion on écrit ç-n-k, 900 (Vendidâd, XV, 14;

éd. Spiegel, p. 178, cinquième ligne du has).

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> J'en trouve un second exemple cité par M. West dans sa traduction du Bundehesh (p. 29, n. 3): le nom du fleuve Arang (Ranha) écrit Arag.

où le sens du mot est certain (Yaçna, 1x, 11 [36]): «Kereçaçpa faisait cuire son repas dans un vase d'airain (ayanha), le pehlvi a w ye; Nériosengh a : lohakaţâhe «dans une bouilloire d'airain»; c'est donc qu'ils lisent deg le pehlvi : ainsi ferons nous ici et dà où il y aura lieu.»

## ÂÇTÂRAY.

La tradition savante en Europe traduit ce mot par « souiller » ; sens obtenu par le seul examen des contextes et qui, d'ailleurs, n'est pas suffisant pour tous les passages. Par exemple, Vendidad, V, 3 (11), il est dit que le contact d'un objet pur avec un cadavre, se produisant sans qu'il y ait faute aucune de la personne qui le cause, n'exerce pas sur l'homme l'action exprimée par le verbe açtaray (narem noit açtarayêiti); car, sans cela, le monde entier ne serait plus peuplé que de peshôtanus 1 (c'est-à-dire de gens dignes de mort), de gens à qui la voie de la religion serait barrée, et dont l'âme gémira au passage dans l'autre monde (khraodjaṭ-urva), tant est grand le nombre des êtres qui périssent chaque jour sur la terre. Les traducteurs européens traduisent açtar par «souiller, mais ce n'est point d'être souillé qui vous ferme le paradis: on en est quitte pour se purifier, et rien n'autorise à supposer que dans le cas prévu on soit dispensé des cérémonies de purification; le sens est que ce contact involontaire «ne met pas en état de péché». En effet, le pehlvi, qui rend âçtârayêiti par un verbe dérivé ajoute en glose «ne rend pas coupable», سعدمسلام , ajoute en glose «ne rend pas coupable», אין אין ש אין אין און; ailleurs anâçtaretô est rendu שוןעט, avinâç «sans faute, innocent»<sup>2</sup>. Tous les passages où se trouve âctar, açtareta, s'expliquent par ce sens.

Le substantif était \*açtara, pehlvi \*astar, péché; les textes pehlvis et zends ne le présentent pas : mais on le trouve dans l'ancienne traduction persane d'Isaïe, où צשָיַם «péché, crime» est rendu par אסתארגי, אסתאר, qui, transcrit, serait שיוללט, לשיול (Munk, dans la Bible de Cahen, IX, 148). Nous reviendrons ailleurs sur

cette traduction.

Cette racine ctar semble se présenter dans les inscriptions perses: mâ ctarava «ne pèche pas» NR., le verbe étant conjugué sur la troisième classe, laquelle aurait été plus étendue dans les langues de la Perse qu'en sanscrit, et aurait embrassé des verbes non terminés par n.

Voir ces Mémoires, t. III, p. 317. Le sens technique du mot est : « coupable d'un crime puni de deux cents coups de fouet.» Cf. notre traduction de Vendidad, p. xcvu. <sup>2</sup> Zand Pahlavi Glossary, p. 78.

## BAR, SOUFFLER (FLARE, TO BLOW).

Barenti vâ (Vendîdâd, VIII, 4 [12]): «ou pendant qu'il vente». Le sens est établi par le contexte et la tradition; par le contexte: vârenti vâ çnaéjenti vâ barenti vâ « pendant qu'il pleut, ou qu'il neige, ou qu'il . . . . »; par la tradition : ﴿ ﴿ ﴿ ﴿ ﴿ ﴿ ﴿ ﴾ ﴾ ﴾ ﴾ • pavan buland vât damak « pendant souffle violent du vent».

Il semble que le traducteur ait reconnu dans barenti le persan suit; il a eu tort, car suit, littéralement élevé, dérive de berezant et est une variante, quant à la racine, de yi; il a d'ailleurs conservé la parfaite conscience du vrai sens et senti pour cela le besoin d'ajouter vât damak; il faut donc faire abstraction de son étymologie, qui est fausse, et retenir sa paraphrase, qui est juste.

Quant à l'étymologie, elle nous est donnée par le latin flare,

l'anglais to blow.

## UÇ-HAÊCAY, DESSÉCHER.

L'on admet généralement l'existence en zend de deux racines hic, l'une signifiant «verser de l'eau», l'autre ayant le sens tout contraire de «dessécher».

Le premier de ces verbes hic est clair; il répond au sanscrit sic sincati, et se conjugue sur la même classe: hincaiti. Ex. anhâo âpô parahincayen (Vendîdâd, VI, 32 [69]) « qu'ils versent de cette eau au dehors »; bareshnûm hê vaghdhanem paourum paiti hincôis (Vendîdâd, VII, 41 [131]) « verse de l'eau sur la partie supérieure de la tête, côté du devant ».

Le second verbe hic, qui signifierait « dessécher », ne se présente qu'une fois dans l'Avesta. Dans un passage décrivant le retour du printemps, il est dit (Vendîdâd, V, 12 [42]): « jusqu'à ce que les oiseaux prennent leur volée (pour revenir), que les arbres reprennent leur poussée, les eaux leur coulée let que uç vâtô zām haêcayât », ce que l'on traduit : « jusqu'à ce que le vent dessèche la terre ». La traduction est exacte, mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il y ait un verbe hic, dessécher; hic peut avoir ici le même sens que dans tout le reste de l'Avesta, le même sens que son correspondant sanscrit sic a dans tous les textes sanscrits : « verser de l'eau »; construit au causal avec zām « la terre », il signifierait « rendre la terre humectée », c'est-à-dire « arroser la terre », et c'est la préposition uç qui, en vertu de sa valeur ablative, rendrait négative toute la proposition : ce n'est donc point haêcayât qui signifierait « dessèche », mais uç haêcayât, littéralement « dés-humecte ».

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir les Mémoires, t. III, p. 305.

Ainsi l'entend la traduction pehlvie, elle rend haêcayâṭ par معروب , khûçînâṭ: în dans înât est le signe pehlvi du causal, persan ân; le thème khûçîn se transcrira donc en persan khûçân : le verbe خوسانيدى, khûçânîdan «humecter, mouiller» (تركودى).

Objection: que faire de haêcô que la même traduction pehlvie rend par y khusk «sec» sens qui cadre avec le contexte? Je

pose la question sans la résoudre.

# ÇAOKEÑTA ET ÇOGAND (سوكند et سوكند).

Sens primitif «soufre»: sens dérivé «serment».

Le serment, dans le droit iranien, se prêtait devant l'eau (cf. les ΰδατα δραια). Le Vendîdâd, IV, 54, prévoit le cas où l'accusé ment à Mithra (le dieu de la bonne foi) devant l'eau, çaokentavaiti zarenyavaiti vîthushavaiti. M. Spiegel rend le premier terme par siedende bouillante, le dérivant de la racine çuc; mais le suffixe vaiti indique un adjectif possessif: « possédant le çaokenta »; et quant à ce dernier terme, M. Spiegel observe très justement qu'il rappelle étrangement le persan well « serment » (Commentaire, I, 155); zarenyavaiti signifie « qui a de l'or, dorée »; vîthushavaiti semble signifier « douée de connaissance, qui connaît la vérité ».

Caokentavaiti est rendu en pehlvi par un mot qui est, dans l'édition imprimée, μ, μωλ μ, hûkartômand. « Ce mot, dit M. Spiegel, ne peut signifier que « mit Wohlgethanen begabt »; mais la forme est étonnante, car on attendrait μ, μωρμ »; kart « fait », est en effet toujours écrit avec un , jamais avec un ), μη; d'ailleurs le sens résultant de la lecture hûkartomand ne donne rien de satis-

faisant et n'éclaire pas le mot du texte, çaokenta.

Les deux manuscrits de Paris portent, non hûkartomand, mais gôkartômand; , , et cette lecture ne leur est pas particulière, car c'est celle que Haug avait devant les yeux en traduisant le commentaire pehlvi du 4° fargard 1. Gôkart étant le nom du gao-kerena, c'est-à-dire du Haoma céleste, du Haoma blanc, Haug explique gôkartômand comme signifiant « qui contient du Haoma », par allusion aux gouttes de Haoma qui sont versées dans l'eau du serment. Mais le gôkart, étant haoma céleste et non terrestre, ne peut jouer un rôle dans les cérémonies terrestres, et la difficulté de concilier le texte avec la traduction pehlvie subsiste toujours, si bien que Haug est forcé de séparer çaokentavaiti de gôkartômand: il traduit le mot zend par «beneficial» (on attendrait alors çaokavaiti, le suffixe enta reste inexplicable).

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Essays, 2° édit. p. 322, n. 1.

Mais gôkart n'est le nom du Haoma céleste chez les Parses que par une confusion avec \*gôkarn (gaokerena); le sens propre du mot est «soufre», c'est le persan كَوْكُود.

Donc çaokenta-vaiti signifie «contenant du گوگرد, du soufre», et

çaokenta signifie «soufre». De cela deux confirmations:

1° Parmi les ingrédients contenus dans l'eau du serment se trouve de l'encens, du soufre, du jujube et un dânak d'or fondu 1.

2° Caokenta, de cuc «s'enflammer», signifie littéralement «la matière inflammable»<sup>2</sup>.

La conséquence serait, semble-t-il, que çaokenta n'a plus rien à faire avec سوكند. Point. Prêter un serment se dit en persan سوكند خوردن, littéralement «manger le çogand»; déférer le serment se dit سوگند دادن «donner le gogand»: il est vrai que s'emploie souvent, avec un sens métaphorique, dans des expressions à sens passif : زخم خو « avaler des coups, être battu»; « avaler du dommage » زيان خو پشياني « avaler du dommage » زيان خو "«manger du regret, se repentir», etc.; mais dans toutes ces expressions il y a une action infligée par un sujet sous-entendu, ce qui n'est pas le cas avec سوکند خو' l'expression; ne ressemble donc qu'extérieurement à celles-ci, elle signifie littéralement «avaler le soufre», et c'est précisément à cause de cette ressemblance extérieure avec les expressions comme زيان خو', où a perdu son sens propre et est devenu verbe vide, que l'idée de serment, qui n'existait pas dans سوگند seul, mais dans l'expression composée سوگند خوردن, s'est concentrée tout entière sur le premier terme.

De même, سوكند دادن signifiera littéralement « présenter le soufre », et médiatement seulement « offrir le serment ».

#### PEHLVI = Y.

On sait que, dans plusieurs mots pehlvis empruntés aux langues sémitiques, l répond à un l. Tels sont l qui signifie "jusqu'à l, et est l'équivalent sémitique de l'iranien l; la tradition le lit l, car l est une des nombreuses valeurs de l (l, l, l); l. West en rapproche le sémitique l, rapprochement dont l'exactitude est confirmée par celui de l, qui est l, l.

3 West, Glossaire, à l'Arda Vûraf, s. v.

اندی بوی واندی مایهٔ کوکرد وندری چوب سنجد ... ودانک مایهٔ کوکرد وندری چوب سنجد ... ودانک مایهٔ کوکرد وندری جوب سنجد ورآب .

De là le çaokenta gairi, « la montagne enflammée, volcan», peut-être « la montagne de soufre».

On y peut joindre un autre exemple, celui de באל; ce mot signisse "quelque chose", et il répond au chaldéen מרעם; la forme
pehlvie est doublement intéressante : d'abord elle est plus archaïque que la forme chaldéenne: מרעם, comme l'indique le daggesh du א , est pour מנרעם (mad-d'am pour man-d'am); mais la
forme pleine מנרעם, quoique reconnue comme primitive 1, ne se
rencontre que dans un seul texte, dans l'inscription hébraïque de
Carpentras: or, le pehlvi a gardé le primitif. D'autre part le 1 de
sp lu par la tradition dûm (mandûm) nous présente un exemple
de p médial rendu par 12.

La transcription du y a, comme de juste, fort embarrassé les Persans : tantôt ils le rendent par ש: par exemple זרע «ensemencer» est rendu אל, z-r-a; tantôt par 4: par exemple על, que nous avons rencontré plus haut sous la forme 21, se présente sous la forme 19, ghal, c'est-à-dire que le z est rendu tantôt par , tantôt par ¿. Tout ceci, soit dit en passant, semble prouver, si je ne m'abuse, qu'à l'époque où les Iraniens empruntèrent l'alphabet araméen, le pehlvi-sémitisant n'existait pas encore et que le pehlvi écrit était purement iranien; car si l'on avait, dès le début, fait des emprunts au vocabulaire sémitique, on aurait très probablement emprunté les signes sémitiques avec les sons. Les plus anciens textes écrits en alphabet pehlvi ont donc dû être de l'iranien pur; ce n'est que plus tard, l'alphabet pehlvi-iranien étant déjà arrêté, que commença l'invasion des mots sémitiques, et l'on fut forcé de rendre tant bien que mal le son étranger par le signe du son national, le tantôt : ع par le بحوف De là grand embarras pour rendre le بجهول on l'atténue en اله , a (ها), tantôt on l'exagère en خ (ع), tantôt enfin on le rend par 1.

Quel son faut-il attribuer à ce \? Le son o, je crois. Le y sémitique produisait souvent pour un étranger l'impression d'une sorte de o aspiré: l'on en a des indices aussi sûrs que nombreux; quand les Grecs ont voulu rendre leur voyelle o, ils ont tout simplement emprunté le y phénicien. Les transcriptions latines et grecques de toutes les époques présentent sans cesse des exemples de o pour y phénicien: Lev devient aussi souvent Bo que Bal ou Bas: Bo-milcar, Boµllnas, Bovµllnas pour Doy (Baal Melqart); Bosihar, pour בעל וכר בעל וכר אביר (Baal Melqart); Bosihar, pour דעם בעל וכר בעל וכר אביר בעל וכר (dans Δωμσαλωs, Δωμανω). La prononciation du y était si bien celle d'un o guttural que, dans les inscriptions néo-puniques, y

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Buxtorf, s. v.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Autre exemple, mais moins sûr : אור ( equivalent sémitique de שלי) équivalent sémitique de אונים ( faire », lu v-a-d-ûntan , où אונין ( serait אוני) , avec ligature incorrecte pour ( בר אוני).

devient souvent le signe de la voyelle  $o^1$ . La transcription  $\Delta\omega\mu$ , pour דעם, est exactement le pehlvi בנרעם.

Il est vrai que le sémitique du pehlvi n'est pas pris du phénicien: c'est de l'araméen; mais en pleine terre araméenne, à Palmyre (c'est de ce côté qu'est venu l'alphabet pehlvi), nous trouvons absolument le même phénomène, et la confusion de 1 avec ש. Il suffit de rappeler le dieu ענלבול, Aylibwlos (le Veau-Baal, forme du dieu Lunus, le veau d'or des Hébreux), et le dieu Ιαριδωλος, ירחבול «la Lune Baal»; comparez encore Βωλδαρακος, c'est-à-dire בולברך. Il est vrai qu'à côté de ces transcriptions de  $\mathbf{z}$  par  $\boldsymbol{\omega}$ , on trouve des exemples de  $\mathbf{z}$  rendu par  $\boldsymbol{\eta}$  et par  $\boldsymbol{\alpha}:\boldsymbol{\beta}\boldsymbol{\eta}$ λακαβος, בלעקב (pour בעלעקב); Μαλαχβηλος; Ελαβηλος, אלהבל; Paφαβαλος, רפאבעל pour רפאבל; mais il suffit pour notre objet de montrer que  $\nu$  avait le son  $\omega$ ; il est possible d'ailleurs que  $\beta\eta\lambda os$ ne représente pas בעל, et soit le dieu assyrien Bel, בְעֵל, dont la présence n'est pas plus étrange à Palmyre que celle de Nebo, נבובל; en ce cas  $\beta\omega\lambda os$  serait la seule transcription de כבובל; vraiment palmyréenne : dans Papabalos l'attraction de l'a long de a fixé en patah le son indécis de צ.

Si les observations précédentes sont exactes, l'élément sémitique du pehlvi a du être emprunté à un dialecte araméen où le 🗴 était tombé au son de simple voyelle o. Je livre cette conclusion à l'exa-

men de sémitisants plus compétents.

Ces conclusions supposent, il est vrai, que le ,, représentant de ע, avait la valeur u, o. Y aurait-il lieu de supposer qu'il se prononçait ¿, et qu'aux six prononciations déjà reconnues du signe vil en faille ajouter une septième? Il y a un exemple qui, à première vue, ferait croire que, avait réellement le son ¿; je ne parle pas de l'alternance de 21 avec 12, car cette alternance même prouverait tout au contraire que i n'avait pas le son 4; je veux parler du mot iranien خرخ, mur-gh, «oiseau», zend meregha, qui est rendu en pehlvi par 196, mur-v. On admet, il est vrai, que murv n'est pas identique à مرخ, que c'est une forme parallèle, et l'on compare le nom de la ville de Merv, ,, en perse Margu, en zend Môuru; mais le cas n'est pas absolument identique, car l'influence épenthétique de l'u final n'a pas été sans influence sur la formation irrégulière du mot, comme le prouve suffisamment la forme étrange du zend, Môuru. La transcription parsie murû prouve simplement que les Parses lisent murû, et d'une façon générale leur transcription du pehlvi n'est que l'expression de leur connaissance en fait

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Schröder, Die Phönizische Sprache, p. 92 sq.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> De Vogué, Inscriptions de la Syrie centrale, p. 19, 22, 40, 45.

de pehlvi, et non pas d'une tradition phonétique vivante. On pourrait donc soutenir à la rigueur que μ d' doit se lire murgh et que μ est une transcription de gh; le pehlvi est en effet aussi embarrassé de transcrire le ἐ iranien (gh) que le y sémitique : tantôt il emploie q comme dans 1912, raoghna, = ἐ (Vendîdâd, XV, 14); tantôt γ, k(!): γ = bagha «dieu» (Yasna); on aurait pris 1, de 21, et on lui aurait donné la valeur q d'après 19, l'équivalent fréquent de 21. Néanmoins il est bien difficile d'attribuer à ι cette valeur sur un exemple unique, et il est plus prudent de lire 196, murv, quelque difficile qu'il soit d'expliquer le changement de g en v; un exemple concluant qui, sans l'expliquer, en prouve du moins la réalité, c'est le grec μαργαρίτης, margarita, qui devient en pehlvi (νειδιάδα, VIII, 75); l'on ne peut lire marghârît, car le persan dérivé est ...

# مرغوزن , مكريم, APADÂNA.

Le mot zend dakhma, nom des tours rondes bâties sur des hauteurs sur lesquelles les Parses exposent leurs morts (towers of silence), est traduit en pehlvi, tantôt par le mot 560, dakhmak¹, qui est la forme néo-persane du mot zend, persan 35; tantôt par un mot énigmatique 2, azân.

Je crois reconnaître ce mot عرف dans le second terme de مخون, marghozan³. Ce mot paraît principalement dans les textes parsis comme synonyme de خخه; il désigne en particulier le fameux mausolée de Chosroes-Noushirvan, décrit par Firdousi⁴. Le premier élément, خخه, est identique au persan vulgaire « la mort », et le composé, par suite, signifie « le ozan de la mort », ou, si ozan est identique de forme à عمره et par suite de sens à dakhma, خمه, le « dakhma de la mort, le bâtiment de la mort».

Deux difficultés s'opposent à l'identification de azân et de ozân:

1° la différence de quantité, -ân, -an; 2° la différence de la voyelle initiale. Mais la longue ân paraît dans une forme avec inversion:

"marzaghân 5, ce qui prouve qu'il n'y a là qu'une variation secondaire; quant à la différence de voyelle initiale, il n'est point certain qu'elle soit réelle; le pehlvi est, il est vrai, عرافي , azân,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Vendidåd, III, 9. <sup>2</sup> Vendidåd, III, 13.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Vieux Ravaet (Sup. pers. 47) p. 38; et Journal of the As. Soc., 1870, p. 350. 4 Ed. Mohl, V, 341.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Vüllers, s. v.

IRANICA. 225

mais il est fort possible que soit une altération purement graphique de ey: awzân, forme qui rendrait compte tout naturellement du persan ozân.

Or cette forme שלש, awzân, dont après tout le persan -ozan confirme ou au moins suppose l'existence, nous reporte assez naturellement au perse apadâna «bâtiment élevé sur une hauteur». Il désigne le château construit par Darius à Suze (Inscription d'Artaxerxes-Mnemon); le mot a passé du perse dans les langues sémitiques : syriaque לבו, palatium, arx¹; arabe فنه , arx alta; hébreu אפרן (Daniel, xi, 43, rendu dans la transcription persane, سرای = عرای =

Apadânā, de apa-dâ, signifie proprement «bâtiment élevé»: de là son emploi comme traduction de dakhma, qui n'est rien autre qu'un «apadâna de la mort», un مخوزن.

#### RECENS.

Il est rare qu'un mot, surtout abstrait, doive s'expliquer par son sens vulgaire: l'usage général est le plus récent et, par suite, égare sur l'étymologie. M. Vaniček, partant du sens de «nouveau» que possède recens, le décompose en re, marquant retour, et une racine kan «commencer»<sup>2</sup>. Mais nouveau est un sens dérivé: le sens antérieur est donné par la construction avec a ou e. Recens est, en effet quant à la forme un participe présent d'un verbe \*recere, — verbe de mouvement, car: recens a vulnere; donc, le sens est: venir de: «qui vient d'être blessé». — «Verres cum e provincia recens esset (Verrès, retour de sa province) invidiaque et infamia non recenti, sed vetere ac diuturna flagraret», Cic. Verr. I, 11, 5. On voit ici les deux sens, primitif et dérivé, rapprochés.

"Pænum .... recentem ab excidio opulentissimæ urbis Iberum transire". Tite-Live, XXI, xvi.

Recens est plus actif que novus; c'est «ce qui vient d'arriver»: «Segulium negligamus, qui res novas quærit: non quo veterem comederit — nullam enim habuit — sed hanc ipsam recentem novam devoravit», Famil. XI, 21. «Laissons là ce Ségulius, il ne veut qu'une chose, encore de l'argent; non qu'il ait mangé celui qu'il avait dans le temps, il n'en a jamais eu, mais il a dévoré celui-là même qu'on venait à l'instant de lui donner.»

Le verbe \*recere s'oppose à venire:

"Rhegini quidam illustres homines eo venerunt, Roma recentes", Cic. Ad Att. XVI, 7.

Je ne connais pas dans les langues d'Europe d'équivalent de

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Payne Smith, s. v.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Dictionnaire étymologique gréco-latin: Kan «anlangen»; rè-cen-s (re-cen-tis) «eben anfangend = frisch, jung, neu übertr. rüstig, ungeschwächt».

\*recere: s'il en existe en Asie, ce doit être sous la forme raç, ç indo-iranien égalant c latin. On reconnaît le verbe raç, qui se présente si souvent dans les inscriptions perses: a-raç-am «je vins»; pardraçam «j'atteignis»; pardraça(t) «il atteignit»; ni-raç-

âtiy «qu'il arrive».

De là le persan رسیدی, raç-idan « arriver»; il s'oppose à شمار, âmadan « venir», lequel est identique de racine au latin venire. L'emploi de recere et venire est d'ailleurs juste l'inverse de رسیدی, de sorte que la phrase « eo venerunt, Roma recentes » se traduirait en persan از روم آینده آنجا رسیدنی, et se calquerait

#### SEPELIRE.

Sepelire a été expliqué:

1° Par une racine spal, qui se retrouverait dans spelunca, σπήλυγξ, et signifierait «creuser»; mais d'un substantif dont on ne connaît que le sens dernier on ne peut restituer par hypothèse, sens et forme, un verbe théorique; d'ailleurs le latin ne connaît pas l'épenthèse;

2° Par le védique saparya «honorer» (!);

3° Par sepes; le sépulcre serait « locus sæptus »;

4° Par une racine pel « couvrir », norois fela.

Pour la forme sepelire (sepelitus, Cat. ap. Prisc.), elle est un dénominatif d'un adjectif \* sepilis (formé comme habilis). Je crois que la racine sep, qui est à la base de cet adjectif, est une variante phonétique de sop dans sopor; primitif svap, contracté soit en sop, soit en sep, selon la couleur de la voyelle qui suit. \* Sepilis signifierait « endormin, et sepelire « endormin. Il y aurait peut-être abus de citer à l'appui de cette dérivation l'expression somno sepulti (taciti respectabant somnoque sepulti, Lucr. V, 973), où à la rigueur sepulti pourrait être métaphorique; on ne pourra opposer la même fin de non-recevoir à l'exemple suivant:

Occupat Aeneas aditum, custode sepulto (Énéide);

Et encore moins à celui-ci :

"Ubi somnum sepelivi omnem atque obdormivi crapulam," Plaut. Most. V, 11, 1.

Ici l'identité de sens de sepelivi et obdormivi éclate: somnum sepelivi, c'est le classique «dormez votre sommeil», sous forme plus parfaite, parce qu'il y a identité de racine entre le verbe et le régime.

Sepulcrum, pour sepel-i-crum, est le cimetière, c'est-à-dire le lieu

de sommeil, le dortoir, le κοιμητήριον.

Sepelire « endormir, fermer les yeux », est un ancien euphémisme à la façon de componere, qui, par l'action de sepulcrum, est arrivé à un sens technique.

J. DARMESTETER.

# ÉTUDES LATINES.

## Qualus, Quasillus.

Une s primitive entre voyelles, quand elle n'est pas redoublée, se change en r en latin. Quăsillus est donc pour \*quăssillus; comparer ŏmitto pour \*ŏmmitto, mămilla pour \*mammilla, ŏfella pour \*offella. Le dédoublement de la première consonne, dans tous ces mots, tient à ce que la seconde est double (un phénomène rythmique analogue est l'abrégement de la voyelle initiale dans püsillus, de pūsus¹, pūssus). — Quālus est donc pour \*quăssŏlos².

## Prelum.

Prēlum est pour \*prēssŏlom (comme quālus pour \*quăssŏlos, caelum pour \*caissŏlom), du participe prēssus, qui avait l'e bref, comme en témoignent: 1° la conservation des deux s; 2° le traitement du mot dans les langues romanes.

### Scala.

On sait que scāla se rattache à la racine de scăndere, qui a un a bref, comme le prouve l'altération en e dans descendere. La racine est donc scăd: il faut supposer des formes successives \*scăd-la, \*scăz-la, scāla. C'est ainsi que crēdo est pour \*crèd do, \*crèz do.

## Ramentum.

Rāmentum, rognure, est pour \*rādmentum, \*rāzmentum, de rādere.

<sup>1</sup> Cf. encore coturnix pour coturnix, camena pour casmena, camillus pour casmillus, selibra pour selibra. — Sur pusillus et quasillus, comparer Gaussin, Mém. soc. ling. I, p. 131.

<sup>2</sup> Qualus, panier-filtre, panier à laine, était peut-être à l'origine un van : il dériverait alors du participe quassus. Celui-ci avait l'a bref, comme en témoi-gnent : 1° la conservation des deux s; 2° la contraction de qua en cu dans concussus.

### Tomentum.

La bourre appelée tomentum était formée de rognures de laine. Martial (XIV, 159), dit, à propos du tomentum Leuconicum: Vellera Leuconicis accipe rasa sagis. Tomentum, qu'on a voulu vainement rattacher à τέμνειν, à stuppa, à tumere, à totus, à tuber, a une étymologie des plus simples. Il vient de tondère, comme ramentum de radère et caementum de caedère.

## Hamus, prehendere.

Au grec χανδάνω a correspondu en latin un verbe \*hăndere, dont s'est conservé seulement un composé, prehendere. De la racine had est formé hāmus pour \*hădmus, \*hăzmus, hameçon.

Il faut distinguer la racine  $\chi\alpha\delta$ , had, du radical  $\chi\epsilon\theta$ , hĕd, qui a formé le nom du lierre : en grec  $\kappa\iota\sigma\sigma\delta$ s pour \* $\kappa\epsilon\theta\iota\sigma$ s, \* $\chi\epsilon\theta\iota\sigma$ s; en latin hĕdera.

## Pecunia, peculium.

Pecūnia et pecūlium viennent de pecus, pecūdis, et sont l'un pour \*pecūdnia, \*pecūznia, l'autre pour \*pecūdliom, \*pecūzliom.

#### Pronus.

La forme ancienne de prō est prōd; comparer par exemple prōd-ire. Prōnus est donc pour \*prōd-nos, \*prōznos.

# Prurio, pruna.

La racine indienne prus, brûler, se retrouve en latin dans prūna pour \*prusna, charbon ardent (Corssen, Aussprache, 2° éd., II, p. 1004). Elle se retrouve aussi dans prūrio, démanger, cuire.

# Pris-, magis, satis, potis, nimis.

Le comparatif adverbial prius s'est contracté en pris, forme qui subsiste dans pris-cus (Πρεισχος, priscus, priscus) et pristinus. Devant une consonne sonore l's tombe, et au lieu de pris on a pri: primus, pridem, pridie 1.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Pour l's tombée, comparer du'mus, rè'mus, pô'merium, di'minuo, et i'dem, iu'dex, trè'decim, au'dio parent de ausculto, ni'dus parent du germanique nest, di'duco.

\*Magius, comparatif neutre de magnus, s'était contracté en \*magīs, comme prius en prīs. Les mots iambiques étant sujets à abréger leur finale (comme le prouvent běně, mălě, cito, modo, nisi, quasi, uăle, pută, uiden, ego, ibi, sibi, mihi, nihil, duo, uolo, et dans les comiques manus, fores, bonas, bonis, domi, putre, loci nom. pl., probri gén., bono abl., uiro dat.), l'iambe magis est devenu măgis 1. Măgis à son tour devient mage comme amaris amarĕ, debilis debilĕ.

Potis et pote sont probablement pour \*potis, \*potius; sătis, et săt pour \*sătě, sont probablement pour satius. Nimis, où l'on a cru retrouver de même une forme de comparatif qui correspond à μεΐον (Bréal, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung), s'expliquerait en conséquence par les mêmes phénomènes phonétiques.

### ADVERBES EN die.

Die-quinti, die-quarti paraissent être formés par la soudure de deux locatifs. On a expliqué de même pridie et postridie; mais de quoi pri serait-il le locatif? et pourquoi ici die serait-il à la fin au lieu d'être au commencement? A mes yeux, pridie, postridie sont pour prius die, posterius die; la syntaxe de ces locutions est celle de id temporis. Die en effet est un génitif employé encore à l'époque classique.

Dans hodie on veut voir la soudure de deux ablatifs : mais l'a serait long. Hödie est donc pour höd die, comme idem pour iddem 2; hod est la forme qui, jointe à l'affixe ce, a fait hocce pour hod-ce; avec chute de la finale hoc, prononcé hocc devant une voyelle au témoignage des grammairiens. L'o étant bref dans hod comme dans quod, est bref aussi dans hocc, hoc; aussi hoc nom.acc. neutre forme-t-il quelquefois une syllabe brève, tandis que hoc ablatif forme toujours une syllabe longue.

Comme hodie est formé quodie, le jour où. La lex repetundarum de l'an 123 ou 122 avant notre ère dit ubei ea dies uenerit quodie iusei erunt adesse, c'est-à-dire ubi ea dies uenerit quod-diei iussi erunt adesse (C. I. L., I, p. 62)3. On lit encore quodie dans le Corpus,

<sup>3</sup> Quo n'est point un masculin corrélatif au féminin ea, comme l'a cru

M. Bücheler (Précis de la déclinaison latine, \$ 44).

<sup>1</sup> Le masc.-fém. \*magior étant devenu maiior, comme \*agio aiio, \*megio meiio, Atedius Ateiius, on refit par analogie un neutre maiius pour la fonction adjective, et magis ne garda que la fonction adverbiale. — L'orthographe par un seul i, maior, aio, meio, Ateius, est de beaucoup la plus fréquente; l'orthographe plus rare par deux i était seule conforme à la prononciation qu'attestent les grammairiens. — Le prius classique est probablement refait par analogie, comme maius.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Pour la chute du d, à la fin du premier élément de ho[d]-die, comparer encore ipse pour \*is-pse, nudius (non pas nudius) pour \*nun-dius (Trinummus, III, II, 101), quăsi pour "quam-si.

I, 206, l. 36 et 63 (p. 120 s.) et dans l'Ephemeris epigraphica, II, p. 238.

Hodie, dans les comiques, peut former devant une voyelle l'équivalent d'un pied trochaïque. Ceci montre que les anciens Latins avaient encore le choix de prononcer hod-die et ho'-die, comme ils avaient le choix de prononcer bonus uir et bonu' uir 1. De même il faut, pour scander certains vers des comiques, prononcer tantôt i'-dem et tantôt id-dem 2.

Cette remarque jette quelque lumière sur l'adverbe cottidie par deux t, ou quotidie par un seul t. L'alternance de la consonne simple avec la consonne double indique que la première syllabe est un mot à part, comme celle de hodie ou de idem, très probablement le neutre quod. \*Quottidie finit visiblement par le génitif die, signalé dans pridie, hodie, etc. La construction interne de cette locution peut se traduire à peu près ainsi : quod-cumque diei; c'est-à-dire que l'élément obscur to doit être un affixe analogue à cumque.

## Iecur, iocinoris, ἴχτερος.

A côté d'iκτεροs, jaunisse, on a une seconde forme iκτήρ (d'après l'accusatif iκτερα, Lévitique, xxvi, 16). Si l'on compare les suffixes de uenter, uter, uterus, ύσθερα, γασθήρ et du sanscrit jatharas (ventre); si d'autre part on remarque que le grec ύδεροs, hydropisie, a pour équivalent sanscrit udaram, ventre, on se convaincra qu'avant d'être le nom d'une maladie, ἴκτεροs ou iκτήρ a dû être celui d'un viscère. Ce viscère ne peut être que le foie.

Le foie se disait en ario-européen yëkwrt, génitif yöknos. Le nominatif est bien conservé d'une part dans le sanscrit yakrt et le latin iecur; l'analogie a étendu l'e du nominatif aux formes comme le lithuanien yekna et comme le latin incorrect iecinoris. Les cas obliques qui commençaient par yokn ont donné régu-

Les vers qu'explique la prononciation hod-die ont été réunis par Ritschl Neue Plautinische Excurse, p. 89 s.; Ritschl admet hodied, qui est impossible puisqu'il n'y a pas ici d'ablatif. Dans deux exemples cités par Ritschl, hodie devant une voyelle serait l'équivalent d'un pied iambique, et la prononciation hod-die n'expliquerait rien. Mais dans l'un de ces exemples (Miles gloriosus, V, 1, 19) le monosyllabe tu peut n'être pas élidé, dans l'autre (Pseud. 1, 11, 43) il peut y avoir hiatus à la césure; par suite, hodie avec la finale élidée est admissible dans tous les deux.

Exemples dans Bücheler, Précis, \$ 71. M. Bücheler admet la prononciation idem, mais on ne voit pas comment l'i de id se serait allengé. Eidem dans la lex de Thermensibus ne prouve pas plus pour la voyelle longue que inpeirator dans le décret de Paul-Émile. On trouve aussi ou pour  $\ddot{u}$ : uiuous, ioubeatis, sans parler de souo (C. I. L., I, 1007), flouiom, et de soueis pyrrhique (C. I. L., I, 1297).

lièrement le latin iocin-oris, etc.; le sanscrit yakn-as, etc.; l'analogie a étendu leur o au zend yākare, au latin incorrect iocur. Le grec ἢπαρ a étendu l'e à tous les cas; il l'a allongé en vertu d'une loi qui lui est spéciale, et dont on retrouve des exemples dans les longues d' ¾6η (scr. yāviṣṭhas, le plus jeune), n'ūs (aussi ἐΰs), ἡμεῖs (aussi ἄμμες), ωλένη (lat. ulna = \*ŏl' na), 'āνήρ (aussi 'ἄν-), et dans les diphtongues d'οὐρανός (scr. Varuṇas), εὐρύς (scr. urus), ὅμβρος (scr. abhram, nuage ¹), εἴκοσι (uiginti, scr. viνçati).

Iecur, iocinoris, ἴκτερος nous font voir que le nom ario-européen du foie présentait dans son radical la triple forme yekw, yok(w), ik(w). Pour la chute de la voyelle radicale dans cette dernière forme, comparer le rapport du grec σκώρ σκατός au

sanscrit çakrt.

## Nuncupare.

Le sanscrit  $n\bar{a}ma$ , le grec  $\delta\nu o\mu\alpha$ , le gothique namo montrent que le nom, à l'époque ario-européenne, avait dans la première syllabe la voyelle  $\ddot{o}$  ( $a_2$  de MM. Brugman et de Saussure). L' $\ddot{a}$  sanscrit représente un o bref de même que dans  $d\bar{a}ru=\delta\delta\rho\nu$ , dans  $bh\bar{a}ras=\phi\delta\rho\sigma$ , dans  $bhar\bar{a}mas=\phi\epsilon\rho\sigma\mu\nu$ , dans les parfaits comme  $pap\bar{a}ta$  comparés aux parfaits comme  $\lambda\epsilon\lambda\sigma\nu$ . L'o grec et latin est régulièrement a en germanique. Il n'y a donc guère de doute sur l'existence d'un substantif ario-européen  $n\breve{o}mn$ , le nom. Un parent de ce substantif est le latin  $n\breve{o}ta$ .

La langue latine a perdu le substantif nomm et créé un substantif nouveau gnomen, parent de gnoscere et de gnotus. Étymologiquement, gnomen, ou sa réduction classique nomen, n'a rien de commun avec nama, ovoua et namo.

Le vieux mot ario-européen nomn ne s'est conservé en latin que dans le composé nuncupare, pour \*nomicapare, de capere. Pour l'i terminal du premier membre, comparer homicida, flumicellum<sup>2</sup>. Pour la chute de cette voyelle brève, comparer man'dare, man'cus, man'ceps, plan'ca, ven'dere, vin'demia, un'cia, un'decim, oinvorsei

Les mots ario-européens qui montrent dans la déclinaison un radical en [e]n, [o]n prennent dans le cas de composition la même désinence que les mots de la seconde déclinaison. Sanscrit rāja-, nāma-, grec aiµo-. Les mots dont la flexion ferait croire à un radical en in prennent au cas de composition un simple i:

sanscrit hasti-, latin sangui-suga.

¹ Ομβρος est o prosthétique, plus nbhros. L'n est représenté régulièrement par im- dans le latin imber, par a- dans l'indien abhrám. Si l'osque Anafrées vaut réellement Imbribus, son ana- pour an- représente fort bien l'n: cf. amprufid = improbe, ancensto = incensa. L'ario-européen (probablement adjectif) nbhrós, nbhróm est au substantif nébhos (scr. nabhas, νέφος), nuage, comme ψυδρός à ψεῦδος, ἐρυθρός à ἐρεῦθος; l'e est tombé en perdant l'accent.

= universi, cante = canite, sin', satin', viden', et, avec changement secondaire d'm en n comme dans \*num'cupare nuncupare, prin'ceps, un'da. Pour le changement d'o en u dans la syllabe initiale, cf. Umber, umbilicus, unguis, uncus, juncus (cf. δόναξ), fungus, cunchis, cungrum, gummi, cunnus (que Cicéron dit faire calembour avec Κόννος), Numa (Νόμας), Numidae (Νομάδες), numisma, etc.

## Pulpa, τοραπίδες.

Pulpa, chair, est probablement le même mot que le primitif de ωραπίδεs, diaphragme, entrailles, pensée. Il faut partir d'une forme \*prpa. Le rapport de pulpa à ωραπίδεs est le même à peu près que celui de mollis à βραδύς, indien mṛdus. Pulpa vient immédiatement de \*polpa, comme bulbus de βολ6όs.

### Mulcere.

Mulcere, adoucir, est probablement pour \*melcere, \*mellic et dérive du nom du miel. Le sens primitif, mieller, s'est servé dans le participe pris substantivement mulsum, vin au Le parfait mulsi et le supin mulsum sont des formations a giques, comme arsi arsum d'ardere pour \*aridere; on sait formation du parfait en -si était encore vivante à l'é ue romane. La voyelle brève est tombée dans \*mel'cere comme ans pal'ma, ul'na, facul'tas, facil'limus, sol'dus, cal'dus, corul'nu calfacio, bal'neum, al'ter (cf. aliter, alibi, alis, alid). L'e be 'est (cf. changé en u dans la syllabe initiale comme dans mulg άμελγειν), pulsus (cf. pello), culmen (cf. celsus), multus (cf. n

#### Baetere.

les

us,

lī-

Le verbe bētěre, aller, a pour composés adbito, perbito, bīto. Or ē ne se change jamais en ī en composition. Si l'on com coupies caedo accido, quaero acquiro, laedo allido, saeptus co taesus distīsus, taedium fastīdium, aestimo existimo, aequus us, et si l'on remarque que \*Acaiuŏs = 'Aχαιόs est devenu A que \*elaiua = ελαία et \*elaiuom = ελαιον sont devenus oliua uum, on sera conduit à admettre que l'orthographe véritable baetere.

## Nos, nas, não.

M. Hovelacque (Grammaire de la langue zende, 2º éd., p. 18)

1 Le meltom : meliorem de l'abrégé de Festus (p. 122) pourrait bien n'être qu'une forme archaïque de multum.

dit que parfois la voyelle do «tient malencontreusement lieu de ô terminal.» Exemple não, nous, qui est l'indien nas.

Je pense que l'existence de não n'a rien de malencontreux et que tout au contraire il faut nous en féliciter. Não n'est pas l'indien nãs, c'est le latin nõs, qui représente un ancien \*nās. Le zend nous fait connaître l'antiquité de la quantité longue. On sait que -ās devient ordinairement -âo.

L'ario-européen avait deux formes, \*nos et \*nos. La forme nos a donné le zend não et le latin nos. La forme nos a donné l'indien nas et le latin noster. Ce possessif a indubitablement un o bref. Cela résulte d'abord du traitement qu'il a subi dans les langues romanes (esp. nuestro et non \*nostro, franç. notre et non \*noutre, ital. nostro et non \*nostro); ensuite de la comparaison de uoster, qui n'eût pu se changer en uester si la voyelle eût été longue.

### Omen.

Varron (L. L., VI, 76 et VII, 97) tire omen de os et suppose une ancienne forme osmen. Mais cette forme est purement théorique, tout comme le osnamentum pour ornamentum inventé assez mal à propos par Scioppius. Varron ne laisse aucunement entendre qu'il ait réellement trouvé osmen dans des textes anciens; il n'y a donc rien à tirer de ses paroles.

Je pense que omen est pour augmen. Pour  $\bar{o} = au$  cf. plodo, plostrum, osculum, ostium, Clodius, olla, oricilla, Corus, cos, codex, clodus, clostrum, coda, copo, Coponius<sup>1</sup>, suffoco, focale, lotus, lomentum, hostus, colare...: voir C. I. L., I, p. 608, col. 1. Pour la chute du g devant m, cf. exā'men, contā'mino, ju'mentum, sū'men, frū'mentum, flū'men. Pour le sens, cf. auctor: omen est le présage sur lequel on se décide.

# AV pour o long.

L'abréviateur de Festus cite ausculari pour osculari; Priscien cite ausculum pour osculum. Ces mots dérivant de os oris, l'au y correspond à un o long classique. Priscien cite aussi austrum pour ostrum, ce qui n'est pas admissible; ostrum en effet est parent d'oslocios, oslocio, oslocio, oslocio, et a donc un o bref. Si l'on remarque qu'une inscription (C. I. L., I, 1463) a averia pour ostia, on ne doutera pas que dans Priscien il ne faille lire austium au lieu d'austrum, ostium au lieu d'ostrum<sup>2</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Caup-, C. I. L., I, 1112.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Revue de philologie, 1879, p. 160.

Ostium, comme osculum, dérive de os oris. Si donc les anciens Latins ont jamais prononcé ausculum, austium, ils ont dû aussi prononcer aus, auris. Mais os correspond à l'indien ās, et par conséquent représente une forme ario-européenne sans diphtongue formée avec u; donc il est impossible qu'on ait jamais dit aus, ni austium, ni ausculum.

Les formes ausculari, ausculum, austium, avstia nous font voir que la diphtongue graphique av a parfois été employée à noter le phonème  $\bar{o}$ . C'est ainsi que l'on écrivait et pour i (exemples innombrables), ov pour  $\bar{u}$  (abdovcit au tombeau des Scipions = abdūcit, présent dont la diphtongue primitive n'a pu être qu'eu comme dans  $\varphi \epsilon \dot{\nu} \gamma \omega$ ), ar pour  $\bar{e}$  (scaena, seule forme correcte en latin, de  $\sigma u \dot{n} \nu \eta$ ). C'est ainsi qu'on trouve parfois quom pour la proposition cum (C. I. L., I, p. 577, col. 2 et n° 1019), parce que la conjonction quom se prononçait cum. Ce sont là autant de cas de motation renversée, umgekehrte Schreibung.

## Vls, ouls, ols; polteo.

Varron (De lingua latina, V, 47-54 Mueller) cite quatre fragments extraits des Sacra Argeorum. Ces fragments indiquent dans quel ordre une procession devait se rendre aux divers sanctuaires des Argei situés dans chacune des quatre parties ou régions qui, avec l'Aventin et le Capitole, formaient l'aire de l'enceinte servienne de Rome. L'intention de Varron est de faire connaître l'ancien Septemmontium ou Septimontium, sur lequel Rome est bâtie : aussi les portions de texte qu'il détache sont principalement celles où l'emplacement d'un sanctuaire est déterminé par un nom de mont ou de colline (Oppius mons, Cespius mons, collis Quirinalis, collis Salutaris, collis Mucialis, collis Latiaris). Après le nom de mont ou de colline vient un adjectif composé en -ceps, qui indique le numéro d'un sanctuaire à l'intérieur d'une des quatre régions (princeps = \*primiceps, terticeps, quarticeps et par corruption quatriceps ou quaetriceps, quinticeps, sexticeps). Après l'adjectif en -ceps vient une désignation d'emplacement plus précise que le nom de mont ou de colline (circa Mineruium, apud aedem Iunonis Lucinae, in uico Insteiano, etc.); puis, quelquefois, d'autres indications qui ne nous intéressent point ici. Le nom de mont ou de colline, l'adjectif en -ceps et la désignation d'emplacement sont juxtaposés sans aucune syntaxe, comme chez nous les noms, prénoms, âge, etc. sur les colonnes d'une feuille de recensement : nous ne pouvons mieux faire que de les imprimer aussi en colonnes.

Le texte de Varron a pour nous deux sources, l'une principale et l'autre secondaire. La source principale est le manuscrit de Florence, Laurent. plut. 51, 10, dont les leçons doivent être puisées, pour notre passage, dans H. Jordan, Topographie der Stadt Rom im Alterthum, II, p. 601 ss., Berlin, 1871. La source secondaire (il n'est pas absolument sûr qu'elle ne dérive pas du manuscrit de Florence) est le fragment du Mont-Cassin, Cod. Cassin. 361, très exactement reproduit d'après une copie de M. Keil par L. Spengel, Ueber die Kritik der Varronischen Bücher de Lingua latina, p. 47, München, 1854 (Abhandlungen der königl. bayer. Akad. der Wiss., I. Classe, VII. Band, II. Abtheilung). Le manuscrit de Florence et le fragment du Mont-Cassin sont l'un et l'autre du xi° siècle, et tous deux paraissent avoir été écrits au Mont-Cassin. Voici, d'après le manuscrit, avec les variantes du Fragment en note, les portions des citations de Varron qu'il nous faut considérer (on devra par la pensée corriger lucum au lieu de lacum quatre fois, Cespius au lieu de Sceptius, dei Fidi au lieu de de i de fidi, collis Latiaris au lieu de colles Latioris, Insteiano au lieu d'Instelano ou in stegano, Facutalem ou peut-être Fagutalem au lieu de Facultalem, toutes corrections qui laissent intacte la question à traiter) :

## VARRON V, 47; RÉGION SUBURANE.

Cerolienses.

Quaetriceps 1.

Circa Mineruium, qua ....

### VARRON V, 50; RÉGION ESQUILINE.

Oppius mons.
Oppius mons.
Oppius mons.
Sceptius mons.
Cespius mons.

Princeps.

Quilisouis 2 lacum Facultalem 3 . . .

Terticepsois lacum Esquilinum .....

Quatricepsos 5 lacum Esquilinum .....

Quinticepsois lacum Poetelium .....

Sexticeps.

Apud aedem 6 Iunonis Lucinae 7 .....

#### VARRON V, 52; RÉGION COLLINE.

Collis Quirinalis Collis Salutaris?

Terticepsois aedem 8 Quirini.

Quarticeps. Aduersum est pilonarois aedem 10 Salutis.

- <sup>1</sup> C (le fragment du Mont-Cassin) a une abréviation qui paraît devoir se lire quod plutôt que quae.
  - <sup>2</sup> C quilisouñ. <sup>3</sup> C facultatem.

A C Opius.

- <sup>5</sup> C quarticepsors, avec la dernière r soit rayée, soit corrigée en i.
- C edem.
- <sup>7</sup> C Lucine.
- <sup>8</sup> C edem.
- C collis Quirinalis Salutaris.
- 10 C edem.

Collis Mucialis <sup>1</sup>. Colles Latioris <sup>3</sup>.

Quinticeps. Sexticeps.

Apud aedem de i de fidi <sup>2</sup> . . . . . . In uico Instelano <sup>4</sup> summo . . . . .

VARRON V, 54; RÉGION PALATINE 5.

Germalense. Velienses. Quinticeps. Sexticeps.

Apud aedem Romuli. In Velia apud aedem deum Penatium.

1 C Muciat.

² quinticeps ã edem dī delfidi.

<sup>3</sup> C lacioris.

\* C in stegano.

<sup>5</sup> Ce qui suit est mis dans C.

Quatre fois dans ces fragments l'adjectif en -ceps est soudé à ce qui suit au moyen d'une finale barbare ois : terticepsois lacum Esquilinum, quinticepsois lacum Poetelium, terticepsois aedem Quirini, enfin quarticepsois lacum Esquilinum; car l'r surchargée que M. Keil a relevée dans le quarticepsors du fragment du Mont-Cassin autorise à croire qu'il y avait déjà dans le prototype de nos deux manuscrits un i défiguré, que le copiste du manuscrit de Florence a éliminé à tort en écrivant quatricepsos. La même finale barbare ois, séparée de l'adjectif en -ceps, se retrouve dans aduersum est pilonarois aedem Salutis 1. Enfin, il y a quelque chose d'analogue dans quilisouis lacum Facultalem.

O. Mueller a reconnu très justement que -ouis, dans quilisouis, est une corruption de \*ouls, forme archaïque supposée de la préposition uls. Un faux désir de symétrie a égaré le même philologue quand il a voulu voir dans -ois la préposition cis. D'abord, rien n'indique que les copistes de Varron aient été enclins à confondre les lettres o et c; en second lieu, on ne voit pas comment un copiste aurait remplacé une syllabe d'aspect latin comme cis par une syllabe barbare comme ois; en troisième lieu, si l'on réfléchit sur le sens du passage, on verra que cis ne peut convenir.

Il est facile à une procession de savoir qu'elle est arrivée au but quand elle a dépassé (uls) un bois sacré, un temple, une rue...; mais rien ne serait plus gênant, pour ceux qui ont la responsabilité de ses mouvements, que de régler les arrêts sur un lieu auquel

on n'est pas encore parvenu (cis).

Pourtant ois est bien une préposition. La correction est simple : il faut lire ols au lieu de ois, comme V,50 ouls au lieu de ouis, et comme V,83 uls au lieu de uis. La confusion entre i et l a eu lieu en sens inverse dans Instelano V,52. Le copiste a altéré les trois formes uls, ouls, ols, parce que toutes trois lui étaient inconnues,

C'est à tort qu'on lit généralement adversum est + pilonar (ou Apollinar) en trois mots. Adversum est ici une préposition et Estpilonar (ou Empilonar?) un nom de lieu corrompu.

et il a remplacé les deux dernières par des formes d'aspect barbare, parce qu'elles-mêmes n'avaient pas l'aspect ordinaire des formes latines. Enfin, Varron avait scrupuleusement respecté, dans le document qu'il copiait, les orthographes vieillies ouls et · ols, parce que la préposition ainsi notée n'appartenait plus à la langue vivante de son temps.

Ni la forme ols ni la forme ouls ne sont connues par d'autres exemples. Mais uls devait avoir l'u long comme ultra 1, et dans l'orthographe archaïque on trouve assez fréquemment l'ū représenté par ou et par o. Voici le tableau des exemples pour lesquels les notations u, ou, o, se rencontrent concurremment :

V

cūncti pour coiūncti2.

cūrare.

nūntius (ū d'après Mar. Victorinus, p. 12, 17 Keil). Le mot paraît venir de nouus.

OV

\*councti, forme théorique intermédiaire. courauerunt, G. I. L., 1, 1419. nounties, Marius Victo-

rinus, p. 12, 18 Keil.

0

conctos, chant des Arvales.

coraueront, G. I. L., I, 73.

nontiata, C. I. L., I, 201, 5, p. 107.

(den)ontiari, C. I. L., I, 197, 3, p. 45.

pronontiato, G. I. L., I,

198, 42, p. 60. pronon(tiato), G. I. L., I,

198, 46, p. 61. pronontiarit, C. I. L., I,

198, 54, p. 61.

(p)ronontiat(o), G. I. L., I, 207.

pronontiatum, G. I. L., I,

208. nondin(um), G. I. L., I,

197, 31, p. 45.

sesconciam, G. I. L., I, **1430.** 

nundinae, de nouem.

noundinum, SG. Bacch., C. I. L., I, 196, 23, p. 43.

uncia, de unicus.

1 C'est arbitrairement, et même contre un document précis (voir le tableau ci-dessous) que M. Jordan suppose ŭls (Topogr. II, p. 242). — Au premier abord un romaniste pourrait croire que les formes outre, oltra, etc. attestent un latin ŭltra, mais il n'en est rien, car, devant une liquide qui termine la syllabe, les langues romanes traitent ū comme ŭ. C'est ce que montrent par exemple les dérivés romans de undecim, uncia, iunctus, lur(i)dus, et de unda si ce mot est une syncope de *ūmida*.

\* Iunctus a l'u long, comme l'indique l'apex C. I. L., VI, 1527 e, 9 et 38 (Mommsen, Inscr. regni Neapolitani, 2535). L'n de coniunctus était muette comme dans co(n)iugatus (témoignage de Gellius, II, 17, 6), co(n)iugalis (n omise, C. I. L., V, 1749; VI, 1341; Wilmanns, Exempla inscriptionum, 2502), co(n)iugium (n omise, De Rossi, 45), co(n)iux (n omise dans plusieurs centaines d'inscriptions), co(n)iunx (n omise, C. I. L., V, 1360, 7395; VI, 2510; Mommsen, l. r. Neapol. 3530; Renier, Inscr. de l'Algérie, 324, 4255; Wilmanns, Ex. inscr., 2592), co(n)ucere (n omise, C. I. L., I, 1964 b, 51).

V

OV

0

uis = ūls, Varron, V, 83. Cf. ūltra (ū d'apr. l'apex, Boissieu, Inscr. de Lyon, p. 136 b 26). ouis = \*ouls, Varron, V,

50.

ouis = \*ols, Varron, V,

50 (trois fois), et V,

52 (deux fois).

Polteo, traduit par pro ulteriore dans Festus (p. 205), au milieu de diverses formes tirées des chants des Saliens, doit être lu « p olteo », c'est-à-dire pro olteo. Je me réserve de revenir là-dessus ailleurs (Revue de philologie, 1880, p. 15).

# Porcobera, Porcifera.

La rivière Polcevera, qui passe à Gênes, portait dans l'antiquité un nom qui est écrit Porcifera dans l'Histoire naturelle de Pline (III, 5, 7, 48) et Porcobera ou Procobera dans l'arbitrage des frères Quintus et Marcus Minucius Rufus (C. I. L., I, p. 72, l. 22, 23, et l. 9, 10, 14, an 637 de Rome, 117 avant notre ère). Le B dans le second document ne peut être qu'absolument authentique; l'F dans Pline pourrait avoir été substituée par un copiste à un B. Mais il est plus probable que les deux lettres B et F sont deux notations d'un même son, son qui manquait à la langue latine et que l'alphabet latin ne pouvait pas rendre.

Ce son devait être le v dentilabial des Français, des Italiens, des Anglais, le w des Allemands. Il manquait au latin, car en latin l'V consonne devait se prononcer à l'époque classique comme le w bilabial des Anglais, l'ou français de oui. C'est encore ainsi que nous prononçons l'V consonne latin dans qva, lingva.

Les Minucius dans leur sentence rendent tant bien que mal le son v par la lettre B, qui marque proprement une articulation très analogue, et sonore comme le b lui-même. Pline rend ce même son par la lettre F, qui proprement marque la sourde correspondante. Ainsi, dans l'une des notations la sonorité est conservée, l'articulation est un peu altérée; dans l'autre notation le sacrifice de la sonorité permet de rendre l'articulation.

Si l'on essaye de faire prononcer notre j français à un Vénitien, il le remplacera par l'articulation sonore analogue z; un Allemand respectera l'articulation, mais en la faisant sourde. Le Vénitien dira zouzou pour joujou; l'Allemand dira chouchou. Nous voyons là un pendant exact de ce qui est arrivé pour le nom de la Polcevera.

Ce nom est ligure selon toute apparence; le ligure devait donc posséder le v dentilabial.

Remarquons enfin que dans le nom moderne *Polcevera* le v doit se prononcer comme il se prononçait lors de la conquête romaine.

L. HAVET.

# **ORIGINE**

#### DES VOYELLES ET DES CONSONNES

# DU BRETON MODERNE DE FRANCE

(DIALECTE DE LEON<sup>1</sup>).

#### CHAPITRE PREMIER.

VOYELLES SIMPLES.

#### A

1° a vient de ă bref: caz, chat, du gaulois catto-s; kar, parent, ami, thème carant, comme le prouve le pluriel kerent, qui suppose un nominatif pluriel gaulois carantes ou carantis pour caranteis, comparez le nom. pluriel vieil irlandais (1x° siècle) carit = \*carantis (ce thème se trouve dans les dérivés gaulois Carantillus, Carantius, Carantonius); gwaz, serviteur, domestique, du gaulois vasso-s; kamm, courbe, boiteux, du gaulois cambo-s; bragez, culotte, thème \*bracisso-, dérivé du gaulois braca; map, mab, fils, du gaulois \*mapo-s; marc'h, cheval, du gaulois marca-s, puis marco-s; alar, charrue, en latin aratrum; raz, rat, du bas latin rattus; amzer, temps, en vieil irlandais aimser, pour \*amserâ, génitif aimsire = \*amserês; ledan, large, du gaulois litano-s; hanv, été, en vieux gallois (1x°-x11° siècles) ham pour sam.

2° a vient de e suivi de n, de n, de v, de r de l ou de s: tan, feu, en vieil irlandais tene[t]; marc'had, marché, du latin mercatus; aviel, évangile, du latin evangelium; aluzen, aumône, du bas latin elemosina; banel, petite rue étroite, du français venelle; dale, retard, du français délai; garm, cri = \*ger-min, dérivé de ger,

Le petit mais savant traité de phonétique bretonne que M. Whitley Stokes a intercalé dans le glossaire de ses Middle breton hours, Calcutta, 1876, concerne exclusivement le moyen breton, xv°-xv1° siècle. Ici l'on s'occupe de la langue actuelle et l'on a pris pour base le Dictionnaire breton-français de Le Gonidek.

parole; ganet, né, participe passé du verbe genel, comparez le gaulois geno-s; enebarzerez, douairière, pour enep-gwerz-erez, dérivé d'enep-gwerz, douaire; kant, cent, en irlandais cêt = \*cento-n; astenn du latin extendere.

3° a vient de i : lagat, œil, en vieux gallois licat; article an, thème \*sindo-; sal, seau, du latin situla; tenval, sombre, en gallois tywyll, obscurité, thème \*temillo-; gwazen, veine, en gallois gwythen, en vieux cornique guid; glaour, bave, glaire, en gallois glyfoer; aman, ici, pour \*in-man, en gallois y-man; marz, merveille, du latin virtus.

4º a vient de o : manac'h, moine, du latin monachus; da, préposition, à, au 1x° siècle do; garz, haie, enclos, en latin hortus, en grec χόρτος, en vieil irlandais gort (l'o est conservé dans le composé breton liorz, en vieil irlandais lub-gort).

 $5^{\bar{o}}$  a vient de  $\bar{a}$  long :  $r\hat{a}t$ , pensée, comparez le composé vieux gallois im-raud (mens), et le composé vieil irlandais imbrâti (cogitationes); lano, marée = \*lânovo-s, dérivé de leun, plein, = \*lâno-s; dan, gendre, au xv° siècle deuff, en vieux gallois dauv = dâv; hanter, moitié, pour \*sâmi-ter; eal, poulain, en gaulois \*epâlo-s, comme l'établit la variante ebeul; grad, gré, du latin grātum; anat, connu = \*ati-gnâ-to-s; karadek, aimable = caratāco-s; marc'hadour, marchand = mercātoris; nadoz, aiguille, en vieux gallois notuid = [s]nâtêd, dérivé de neud, fil = \*[s]nâto-s, en gallois ysnoden, en vieil irlandais snâthe, aujourd'hui snâth (de ce dernier est dérivé en irlandais snâthad, aiguille).

6° a est euphonique devant c'h: seac'h, sec, du latin siccus,

leac'h, lieu, du latin locus, en moyen breton lech.

#### E

1° e vient de ĕ bref: penn, tête, thème gaulois penno-; ebeul, poulain, thème gaulois \*epâlo-, dérivé d'epo-s; nerz, force, thème gaulois nerto-; [n]env, ciel, du thème celtique \*nemes; melen, jaune, dérivé de mel, miel; hen, vieux, en vieil irlandais sen, comparez le latin senex; amzer, temps, en vieil irlandais aimser = \*amserâ; dero, chêne, du thème gaulois dervo-.

2° e vient de ă bref suivi de i ou de é dans une seconde syllabe: brec'h, bras, du latin brachium, mot qui paraît n'avoir pas appartenu au celtique primitif; kleze, épée, en vieil irlandais claideb, pour \*cladiba-, de la même racine que le latin clades et gladius, pour \*cladius; ezel, membre, en vieil irlandais asil; merzer, martyr, du latin martyr; em, particule de réciprocité, du gaulois ambi; kemma, changer, thème \*cambiama-; iez, langage, en gallois iaith, thème \*iakti-; mevel, serviteur, du gaulois \*maguillos; ien, froid, en gallois iain = iagin; éné, âme (en vieil irlandais anim), thème

\*animon-; hevel, semblable, en vieil irlandais samail, thème \*samali; mervel, mourir = \*marvâla, dérivé de marv, maro, mort, adj.; sevel, infinitif de savann, je m'élève, racine stam dérivée de sta; henvel, infinitif de hanvann, je nomme, dérivé de hano, nom = \*anmin.

3° e vient de i bref: enez, île, en vieil irlandais inis = \*inissi-s; bed, monde, du gaulois bitu-s; ledan, large, du gaulois litano-s; lez, cour, au ixº siècle lis; gwenn, blanc, du gaulois vindo-s; ed, froment, thème celtique itu-; gwez, arbres, thème vidu-; menez, montagne, au 1xº siècle monid; kent, avant, thème gaulois cintu-; dlé, dette, en vieil irlandais dliged = \*dligeta-n ou dligita-n, loi; klezé, épée, en gallois kleddyf, pour \*cladibo-s, de la même racine que le latin gladius = \*cladio-s; pemp, cinq, en vieux gallois pimp, en latin quinque; nevez, nouveau, au ix siècle novid, thème gaulois novio-; trede, troisième, du gaulois \*tritijos; gwele, lit, en vieux gallois gueli; gwea, tisser, en irlandais fighim, en latin vieo; eor, ancre, en vannetais iour, en vieil irlandais ingor, qui suppose un primitif celtique \*incora, venant du latin ancora; neza, filer, en gallois nyddu; lemm, aigu, qui a conservé son i dans le second terme du composé breo-lim, meule à aiguiser; per, poire, au ix° siècle pir; eno, là = \*in-do, en gallois yno; deskann, j'apprends, j'enseigne, du latin disco.

4° e vient de ŏ bref quand il y a un i dans la syllabe suivante et même sans cela: nevez, au ix° siècle novid, du thème gaulois novio-, premier terme de noms de lieu: kegin, cuisine, du latin coquina; bevin, chair de bœuf, identique à l'adjectif latin bovinus; kleier, cloches (pour kloc'hier), pluriel de kloc'h; kel-vez, coudrier, en vieux cornique col-widen, composé dont le premier terme est identique au latin corylus = \*cosulo-s; enor, honneur, du vieux français onor; re, trop, en vieil irlandais ro, en grec τρό; ken-, kef-, préfixes, qui tiennent lieu de con-, com-, dans les composés.

5° e vient de ŭ bref: he préfixe, en vieil irlandais et en gaulois su (ex.: he-lavar, éloquent, en vieil irlandais su-lbair; he-gar, aimable, du gaulois Su-caros); den, homme, thème celtique \*dunio-; krenn, rond, en vieil irlandais cruind, thème \*crundi et \*crunda-, en gallois crwn; fenna, répandre, du latin fundere; le, serment = . \*lu-

gio-n, en gallois llw, en vieil irlandais luge.

6° e vient de ā long: pep, chacun, en vieil irlandais câch, en vieux gallois paup = \*pâpo-; liez, plusieurs, en vieux gallois liaus = \*liâs, d'un comparatif gaulois \*lîâs, génitif \*lîâsos, pour \*pla-jâss, génitif \*pla-jâs-as, analogue au grec ωλείων; te, toi = tvâ, acc. sanscrit, en vieil irlandais tû; -ek, suffixe = -âco-s; mer-vent, vent du sud-ouest = \*mâro-vinto-s, grand vent.

7° e vient de ē long: morzed, cuisse, en vieux gallois morduit = \*mordēta-; beva, vivre, thème \*bevama-, en latin vivere pour \*gveivese;

moger, mur, en gallois magwyr = \*macēr, du latin macēria, ordinairement par e bref; oaled, foyer, en gallois aelwyd, thème \*agilêta-; me, je, en vieil irlandais mê, cf. latin me; lenn, couverture de lit, en gaulois laina; lec'h, pierre sépulcrale, en vieil irlandais lia = \*lêx = \*leix; higolen, pierre à aiguiser, en vieux gallois ocoluin = \*aculêna; he-vlen-e, cette année, en vieil irlandais isin-bliadin-sin (avec ia=ê).

8° e vient de i long: spered, esprit, du latin spiritus.

9° e vient de ae, plus anciennement ac : belek, prêtre, au xv° siècle baelec = \*baclec = \*baculâco-s (baglog, en gallois, veut dire qui a une béquille, en irlandais bachlach, dérivé de bachal, bâton, signifie berger); suffixe, -ez, au xv° siècle aez = -acta.

# EU

- 1° eu vient de â: meur, grand, en gaulois mâro-s; neuz, apparence, forme, en vieil irlandais gnâs, coutume = \*gnâttu-, comparez le latin [g]nâtûra; bleud, farine, en gallois blawd, fleur et farine, en irlandais blâth, fleur; [p]leur, sol, en vieil irlandais [p]lâr; leun, plein, en vieil irlandais lán = \*[p]lâna-s, identique au latin plēnus; breut, plaidoyer, en vieil irlandais brâth, jugement, thème gaulois brâtu-; skeul, échelle, du latin scāla; beuzi, noyer, en gallois boddi = \*bâdimin; greun, grain, en vieil irlandais grân, thème grâna-, neutre comme le latin grânum; skeud, ombre, en vieil irlandais scâth.
- 2° eu vient de ŏ bref: meuli, louer, en vieux gallois molim, je loue, en irlandais molaim; feunteun, du bas latin fontana; seurt, du français sorte; feur, prix, du latin forum.

3° eu vient de o long: azeuli, adorer, du latin adôrare.

4° eu vient de oi : eunn, un, article indéfini, en latin oino-s, en vieil irlandais ôin = \*ôina-s; leué, veau, en vieil irlandais lôeg = \*lôiga-s, génitif loig = \*lôigi; reun, colline = \*croino-s, en gothique hlain[a]s, comparez le latin inclînāre.

5° eu vient de ă bref: meurz, mars et mardi, du latin martius,

Martis.

6° eu vient de ve : eeun, juste = \*avento-s, d'où les dérivés gaulois Aventia, Aventicum.

7° eu contraction moderne de la diphtongue oué: reustl, confusion, variante de rouestl, dérivé de roued, filet = rête; reuga, déchirer, en gallois rhwygo, racine RIK, d'où le grec ἐρείκω; reud, identique au français raide, autrefois roide prononcé rouéde.

8° eu vient de au : kreun, croûte, en gallois crawen, en cornique

crevan, racine, kru, être dur.

9° eu vient de u : beuz, buis, du latin buxus.

T

1° i vient de i bref: ti, maison, du thème gaulois \*[s]tiges-, d'où le nom de lieu Tigernum; bian, petit, plus anciennement bihan pour bic'han, diminutif d'un thème qui est en vieil irlandais becca—
\*bicca-; e-kichen, auprès de, dont le second terme a la même racine que le latin circum, circa; biz, doigt, en vieux gallois bis; krib, peigne, en vieux gallois crip; lizeren, lettre, du latin littera; skiant, intelligence, sens, de la racine sci, couper, d'où vient aussi le latin scientia; niz, neveu = \*nipant-s, accentué sur la première syllabe, en vieil irlandais niae, génitif niath, thème niat, en sanscrit napât, en latin nepôt.

2° i vient de î long: gwir, vrai, en vieil irlandais fîr; hir, long, en vieil irlandais sîr, comparez le grec σειρά, corde; gwin, vin, du latin vīno— = veino—; izel, bas, en vieil irlandais îsil; pri, argile, en vieil irlandais crê, thème creit. Cet î qui tient lieu d'un ei primitif dans certains mots, remplace un ā long dans d'autres, par exemple: gwir, en allemand wahr; ni, nous, en vieil irlandais ni = \*nis, en latin nos = \*nâs; choui, vous = \*svis, en vieil irlandais sib = \*sbis = \*svis, en latin vos = \*[s]vâs; hi, elle, en vieil irlandais si, en sanscrit sâ¹.

3° i vient de ū long : glin, genou, en vieil irlandais glûn, thème glunes-; kil, dos, en vieil irlandais cûl, en latin cūlus; dir, acier, comparez l'adjectif latin dūrus; ki, chien, en vieil irlandais cû; kriz, cruel, en latin crudis; kegit, ciguë, du latin cicūta; kibel, cuve, du latin cūpella.

4º i vient de g: aviel, évangile, du latin ev[an]gel[ium], dont

les parties entre crochets sont tombées.

5° i vient de a suivi de i dans une autre syllabe: increz, chagrin, cornique ancres, vieil irlandais ancride pour \*an-cridia-n, de an, particule négative, et de \*cridia-n, en grec καρδία, cœur; kiniat, chanteur, pour caniat, dérivé de kana, chanter; kilvizia, charpenter, pour kalvezia, dérivé de kalvez, charpentier; hinviz, chemise de femme, en latin camisia; irvin, navets, en gallois erfin, pour arvin, avec métathèse de l'r = \*rabina, en grec ραφάνη; pill, haillons, en gallois pil-ynau, du latin pallium; grisien, racine, forme singulative du thème vradî; kanit, vous chantez, pour \*canati; livirit, vous dites, pour \*labarati; ra girinn, que j'aime, de karout, aimer.

6° i vient de ĕ bref: sizun, semaine, du latin septimana (on a

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Neza filer, au 1x° siècle \*nidam, comme le prouve le gallois nyddu, nous donne un autre exemple d' $\bar{a}$  long devenu i dans les langues celtiques, cet  $\bar{a}$  s'est maintenu dans l'irlandais snâth, fil, en breton, neud.

dit aussi suzun, dans lequel le premier u = ep); ijin, artifice, du latin ingenium; pidi, demander, du latin petere; cridi, croire, comparez le vieil irlandais cretem, foi; ivin, if, pour \*ebîna, comparez le vieil irlandais ebar[a-s] qui a un suffixe différent.

7° i vient de ē long: choari, jeu, en vieux gallois guaroi = \*sva-rēio-; blizen, année = \*blêdinna, en gallois blwyddyn; ilis, église = ecclēsia; hi, ils, en gallois wy, en irlandais ê = \*sê = \*sei = \*sai,

pluriel du thème pronominal sa.

8° i vient de u non accentué: liorz, enclos, jardin, en vieil irlandais lub-gort; niver, nombre, du latin numerus; intanv, veuf, (en vieil irlandais ointam) dérivé d'un = oino-s (le même phénomène se produit en gallois); flistra, jaillir, dérivé de froud, torrent, comme le gallois ffrydio; di-gentil, noble, nom composé dont le premier terme est identique à den = \*dunio-s, homme, et dont le second terme est français.

9° i vient de o suivi de i dans une autre syllabe: milin, moulin, du bas latin molinum; histr, huître, en irlandais ostrin.

10° i vient de o non suivi de i: higolen, pierre à aiguiser, en gallois moderne hogalen, au 1x° siècle ocoluin = \*aculēna; tinel, pavillon, berceau de feuillage, du français tonnelle; di-, préfixe, identique à la préposition da, au 1x° siècle do, dans di-gas = do-kas, envoyer, digweza, arriver = \*do-kêdama-; di-redek, accourir = do-retek = \*do-retico-.

#### 0

1° o vient de ŏ bref: bro, pays, thème gaulois brogi-; mor, mer, thème gaulois mori-; gof, forgeron, comparez le thème vieil irlandais gobann- et le thème gaulois gobanno-, dans Gobanni-cno-s, fils du forgeron; holl, tout, grec δλος, latin sollo-s, sollu-s, soli-du-s, thème vieil irlandais \*hol-ia; coz, vieux, du thème gaulois cotto-; dor, porte, en vieil irlandais \*dorus, thème dorassu-; soavon, savon, du latin sêbo, -onis; skol, école, du latin schola; éôr, ancre, du latin ancora; porz, porte, du latin porta; pobl, peuple, du latin populus.

2° o vient de ŭ bref: moc'h, porc, cochon, en vieil irlandais mucc; oc'hen, bœufs, dont le thème uksan se trouve en sanscrit et dans les langues germaniques; dorn, main, variante de dourn; kontel, couteau, du bas latin cuntellum; kelorn, baquet couvert, en gallois celwrn, du thème gaulois cilurno-; goullo, vide, en vieux gallois guollung, comparez le vieil irlandais fullugaimm, je cache; Sadorn, Saturne; konikl, lapin, du latin cuniculus; iod, bouillie, de la racine su, mêler, qui se trouve renforcée dans le latin jūs = \*jaus; forn, four, du latin furnus; forc'h, fourche, du latin furca; kolen, petit d'un animal, en vieil irlandais culian, thème \*culêna-,

de la même racine que le grec χύος et χῦμα, fœtus; golched, lit de plumes, du latin culcita.

3° o vient de  $\bar{e}$  long : nadoz, aiguilles, au xv° siècle nadoez, en vieux gallois notuid = notêd-; kantol, chandelle, au xvº siècle cantoel = \*cantêla, du latin candēla (le vieux gallois cannuill = cantêl-); pengôt, massue, pour penn-coat = \*penno-cêto-n; tom, chaud, en gallois twym, en vieux cornique toim; rog, déchirure, en gallois rhwyg; mennoz, pensée, en gallois menwyd; paradoz, au xvº siècle paradoues, du bas latin paradêsus.

4° o vient de a bref: morzol, marteau, en latin martellus; morlarjez, carnaval, ou plus exactement mardi gras, \*martis-lard-iacta; hogoz, presque, en gallois et en cornique agos, en irlandais acus, voisin; — de ā long: moger, mur, identique au latin māceria; kanont, ils chantent, pour \*canānti; kanomp, nous chantons, pour

\*canāmas; pok, baiser, du latin pāce.

5° o vient de e devant l ou r: morzol, marteau, du latin martellus; kador, chaire, du latin catedra; hemolchi, chasser = \*ambiselgimin, d'une racine selg, qui se trouve en ancien irlandais.

6° o vient de b : treo, succursale, au 1x° siècle treb; baro,

barbe, du latin barba.

7° o vient de v: taro, taureau, du gaulois tarvo-s; ero, sillon, en latin arvum; dero, chêne, thème gaulois dervo-; c'houero, amer, en gallois chwerw, en vieil irlandais serb, pour \*sverva-; maro, mort, en vieil irlandais marb, thème marva- = \*martva-, en latin mortuo-; garo, rude, en irlandais garbh, thème garva-; bano, truie, comparez le vieil irlandais banb, porc, thème banva-; mezo, ivre, thème en gaulois \*medvo-, développement de  $\mu \varepsilon \theta v$ - = \*medhu-; malo, mauve, en sanscrit maruvas, en latin malva; elo, variante d'elf ou elv, tremble; brao, beau, du français brave (xvi° siècle).

8° o vient de m: hano, nom, en vieil irlandais ainm = \*anmin;*fero* , rigide , cruel , variante de *ferv* , identique au gallois *fferf* ,

(prononcez ferv), ferme, solide, du latin firmus.

9° o vient de au : môrian, nègre, dérivé du moyen breton maour, xv° siècle, identique au latin maurus; cloz, clos, du latin clausus; tenzor, trésor, du latin thensaurus.

10° o vient de av : tano, mince, thème gaulois \*tanavo-; fo, hêtre = \*fa[g]vos.

11° o vient de ab : jot, jod, joue, variante de gaved, en latin

gabata.

12° o vient de am : kolo, paille, en gallois calaf, pluriel calafon, qui supposent en gaulois nominatif singulier \*calamu, nominatif pluriel \*calamones, comparez le latin calamus.

13° o est euphonique devant c'h : peoc'h, paix, au lieu de  $peuc'h = p\lambda x$ ; buoc'h ou bioc'h, vache, variante de buc'h; kaoc'h,

excréments, variante de kac'h.

14° o vient de ma : debron, démangeaison, au xve siècle debruan = depr-man dont le second terme man, lieu, paraît avoir été en gaulois \*mag-no- ou \*mag-ino-, de la même racine que maez = \*mag-es.

15° o = i suivi de z = d = t : kroz, réprimande, en gallois keryd; malloz, malédiction, en gallois meltith, du latin maledictio;

bennoz, en gallois bendith, du latin benedictio.

# **OU**

1° ou vient de й bref: kountel, couteau, du bas latin cuntellum; kouc'h, porc, vieux gallois hucc; ouc'hen, bœufs, pluriel d'un thème uksan, conservé en sanscrit et en gothique; dour, eau, du gaulois dubro-n; doun, profond, du gaulois dubno-s; koun = "cūnes, par й bref, pluriel de ki, chien = "cū par ū long pour "cuns, au nominatif singulier; dourn, main, en gallois dwrn, en irlandais durn; touet, jurer, en gallois tyngu, dérivé de twng, serment; drouk, mauvais, en gallois drwg, comparez la racine sanscrite druh, nuire; kounikl, lapin, du latin cuniculus; founn, abondant, du latin fecundus; fourn, four, du latin furnum; froud, torrent, en vieil irlandais sruth; sout, bergerie, du bas latin sudis; gouli, blessure, de la même racine que le latin vulnus; trouc'ha, couper, du latin truncare.

2° ou vient de ŏ bref: koulm, pigeon, du latin columba; laeroun, voleurs, du gaulois \*latrones par ŏ bref, au xv° siècle lazron; anaoun, les âmes des défunts = \*anamones par ŏ bref, au xv° siècle anavon; souc'h, soc de charrue, en latin soccus; bretoun, variante de breton, breton; paeroun, forme moderne de pazron = patrŏnus, dont l'o est long en latin; pount, variante de pont, pont; mouneiz, variante moneiz, monnaie; gou-, préfixe, sous = vo-=upo, avec syn-

cope du p.

 $3^{\circ}$  ou vient de  $\delta$  long = ou : broud, aiguillon, en vieil irlandais brôt; goulou, lumière, mot composé dont le premier terme est vo, sous, le second lou = \*louc-s est identique au latin lux = \*louc-s; persoun, curé = persôna; poud, pot = pôtus; suffixe -our = -ôri-s, en vieil irlandais -ôir, équivalent du latin -or, -oris.

4° ou vient de av : genou, bouche, en gaulois Genava; ankou, la mort, thème gaulois \*ancavo-; aotrou, seigneur, thème \*altravon; déou, droit, thème gaulois dex-avo-; spounta, épouvanter, d'expaventare; grouan, gravier = \*gravano-, diminutif de grou = \*gravo-s ou gravo-n conservé en cornique.

5° ou vient de v et reste consonne : liou, couleur, pluriel livou, comparez le latin livor, lividus et le nom propre Livius, qui pa-

raît d'origine gauloise; oleou, huile, du latin oliva.

6° ou vient de m et reste consonne: enaoui, animer, en latin animare.

7° ou vient de i suivi de p: soul, chaume, stipula.

8° ou vient de ê long: kroui, créer, pour \*créimin, comme l'établit la forme du xv° siècle croeaff = \*crê-amâ, ou \*crê-ama-s; krouer, créateur, en moyen armoricain croe-er = \*crê-âri-s; ounn, je suis = \*êmi pour ei-mi.

9° ou vient de ol : ounn, frêne = \*olno-s, en latin ornus.

### U

- 1° u vient de ŭ bref: du, noir, en vieil irlandais dub; fust, manche, fut, du latin fustis; skudel, écuelle, du latin scutella; vuel, humble, avec métathèse de v pour uvel, au xv° siècle, du latin humilis; diuz, choix, = di-gus, de la racine gus, comme le latin gus-tu-s, et le vieil irlandais tôgu, je choisis = \*do-vo-gus-u tuicse, choisi = \*do-vo-gus-tia-s.
- 2° u vient de ou, ô, gaulois, ô latin (ô gaulois est issu par contraction de ou): tut, gens, du thème gaulois touto-; trugarez, miséricorde, pour \*trôcaria, en vieil irlandais trôcaire; huel, uc'hel, haut, du gaulois ouxello- écrit uxello- par César; bugel, conducteur de bœufs, en vieil irlandais bôchail, thème \*bou-cali-; kun, doux, débonnaire, en vieil irlandais côim, thème cômi-; kurunen, couronne, du latin corôna; buc'h, vache, dérivé du thème bou, qui forme le premier terme de bugel; lugern, éclat, en vieil irlandais luacharn, en gaulois \*lôcerna = \*loucerna, dérivé d'un thème louca, qui se trouve avec le c double dans le verbe luc'ha, briller, en gaulois \*louccamo-n, d'où le participe passé gallois louichetic; skubien, balayure, du latin scôpæ; ruz, rouge, du gaulois roudo-s.

 $3^{\circ}$  u vient de  $\bar{u}$  long, celtique et latin : rusk, écorce, en vieil irlandais rusc, en gallois rhisgl (qui est conforme à la règle ordinaire,  $\hat{u}$  se change en i); fun, corde, du latin funis; burzud, miracle, du latin virtutis; munud, menu, du latin minutus; mud, muet = mutus; plun, plume, du latin pluma.

4° u vient de oi : unan, un, nom de nombre, pour oinan, diminutif d'oino-s, en vieil irlandais óen = \*oina-s; tu, côté, en vieil irlandais tóib; run, colline, = \*[c]roino-s, gothique hlain[a]-s, comparez le latin in-clinâre.

5° u vient de o en position: kuzul, du latin consilium; kustum, du bas latin costuma.

6° u vient de i bref suivi de m, de n, de r ou de l: sizun, se-maine, du latin septimana; kuzul, conseil, du latin consilium; burzud, miracle = virtutis; munud = minutus.

7° u vient de vi, va et vo: ugent, vingt, du gaulois \*vicanti; hun, sommeil, en sanscrit svapnas; paun, paon, du latin pavonis.

8° u vient de  $\hat{v}$ ,  $\hat{v}$ : buez, vie = \*biveda-; lur, du français livre, en latin libra; erruout, du français arriver, en bas latin ad-ripare.

 $9^{\circ}$  u vient de  $\hat{e}$ : kudon, ramier, = \*cêto-columba, en vieil irlandais ciad-colum, colombe de bois.

### CHAPITRE II.

#### DIPHTONGUES.

# AE

1° ae vient de at, suivi d'une liquide: dael, dispute, en vieux gallois datl (forum); [n]aer, serpent, vieux gallois natr, en breton du xv° siècle [n] azr; laer, voleur, en latin latro, au xv° siècle lazr; paeroun, parrain, en latin patronus, au xv° siècle pazron; impalaer, empereur = imperator; maerounez, marraine = \*matronissa.

2° ae vient de ad suivi d'une liquide : kaer, beau, au xv° siècle

cazr, du gaulois cadro-s.

3° ae vient de ac suivi d'une liquide : daer ou dael, précédemment dazl, larme, en vieux gallois, daer, en grec δάκρυ.

4° ae vient de ai: maer, maire, du latin maior; maen, pierre, au 1x° siècle main; gae, identique au français gai; esae, identique

au français essai; mae, mai, du latin maius.

5° ae vient de ag: sae, habit, en latin sagum; paea, payer, du bas latin pagare; kae, clôture, thème \*kaga-; brae, instrument à briser le chanvre, de la racine BHRAG, qui se trouve dans le latin frangere.

6° ae vient de ic : faez, vaincu = victus.

# AO

1° ao vient de al suivi d'une autre consonne: aotrou, seigneur, thème \*altravon, en cornique altrou, mari de la mère, en gallois altraw, parrain (le sens primitif de ce mot, auquel les trois dialectes ont chacun donné une signification dérivée différente, est nourricier); aoter, autel, du latin altare; caoter, chaudière, du bas latin caldaria; faoz, faux, du latin falsus; saotr, saleté, ordure, pour saltr, en gallois saltra, faiblesse, pauvreté, maladie; skaota, échauder, du latin excaldare; aoz, rivage, en gallois allt; aoten, rasoir = altin (en gallois ellyn) = \*artinna-, du gaulois arto-, pierre.

2° ao vient de ol, suivi d'une autre consonne : baot, variante de bolz, voute, du bas latin volta; kaot, colle = \*colto- de la même

racine que koulm, nœud.

3º ao vient de ul, suivi d'une autre consonne; paot, beaucoup,

plusieurs, abondant, dérivé pul, abondant.

4° ao vient de am suivi d'une autre consonne : daoni, au xv° siècle daffny, condamner, du latin damnare; skaon, banc, du latin scamnum; staon, étrave, pièce de bois employée dans la construction des navires, en vieux saxon stamn.

5° ao vient de ab suivi d'une autre consonne: taol, table, du bas latin tabla pour tabula; staol, étable, du bas latin stablum pour stabulum; gaol, fourche, en vieil irlandais gabul, fourche, gibet; taol, coup, jet, en gallois tafl, comparez l'irlandais tabhal, fronde. Dans fao, fève, du latin faba, le b est suivi d'une voyelle.

6° ao vient de av : kao, cave, de l'adjectif latin cavus, cava,

cavum; nao, neuf; du gaulois \*naven; fao, hêtre, = \*fa[g]vos.

7° ao vient de au : kaot, chou, en latin caulis; aotre, du français archaïque \*autrei, plus tard otrei, aujourd'hui octroi; raoz, roseau, mot que l'on croit d'origine germanique, en gothique raus (neutre), thème rausa; glao, pluie = \*vo-lavo-s, de la même racine que le grec λούειν et le latin lavare; jao, monture, en latin jūmentum pour jaug-mentum, mais avec un suffixe différent; Paol, Paul, du latin Paulus.

8° ao vient de ă bref: Saoz, Anglais = Saxo; araok, devant, composé de a, de, et de rak, devant; laoska, lâcher, du latin laxare; — de ā long: naoz = neuz = \*gnâttu-s, manière, dans penaoz, de quelle manière? paol = peul, poteau, du latin pālus.

# **AOU**

1° aou vient de au, ou: aour, or, du latin aurum; daou, deux, au masculin, en sanscrit dvau; maouez, femme, du gaulois \*maguissa dont le g est tombé; laouer, auge, du gaulois lau-tro-n; glaou, charbon, de la même racine que le grec γρουνός, tison, γλαυκός, brillant; goulaoui, éclairer, dont la seconde syllabe est identique à la première des noms latins archaïques Loucina, Loucetia, proprement, la brillante, le brillant.

2° aou vient de ul, suivi d'une autre consonne : maout, mouton, en vieil irlandais molt = \*multa-s (avec métathèse de l'l),

identique au latin mutilus et au grec μίτυλος.

3° aou vient de ol: faouta, fendre, pour spolta, en irlandais sgoiltim, racine scolt, je fends.

4° aou vient de ob, om, suivi d'une autre consonne : aoun,

crainte, du thème celtique, obna-, omna-.

5° aou vient de ov : iaouank, jeune, du gaulois \*jovenco-s == latin juvencus, en vieil irlandais oac == \*jovanca-s, comparez le latin juvenis et le sanscrit yavan; iaou, jeudi, pour jovis (dies).

6° aou vient de ab : gaour, chèvre = gabro-; diaoul, diable = diabolus.

7° aou vient de ib : glaour, bave, en gallois glysver, composé dont le premier terme est le présixe gou = vo et dont le second est dérivé de la racine LIB en latin libare.

# EA

1° ea vient de ae, représentant lui-même a suivi d'une sourde: keaz, malheureux, en moyen breton, xv°-xv1° siècle, quaez pour \*cacto-s; leaz, lait, au xv° siècle laez, en vieil irlandais mlacht, comparez le génitif latin lactis; kear, village, pour kaer, en vieil irlandais cathir = \*catir, thème \*ca[s]trac-, comparez le latin castrum.

2° ea vient de ae, représentant lui-même ai ou ag: meaz, champ, au xv° siècle maes = \*mages; mean, pierre, au xv° siècle maen pour main, ix° siècle; mear, maire, en vieux gallois mair = major; eal, ange, au xv° siècle ael, en vieux cornique ail = angelus; flear, puanteur, au xv° siècle flaer, du latin fragrare; seaz, flèche, au xv° siècle saez = sagitta; sklear, clair, au xv° siècle sclaer, du vieux français esclair, d'où éclairer; heal, généreux = hael, au ix° siècle hail; stean, étain, du vieux français estain.

# EI

1° ei vient de i bref: feiz, foi, du latin fides; Breiz, Bretagne = Brittania; deiz, jour, pour \*dides, avec d euphonique pour \*dies, en vieil irlandais die[s]; kreiz, milieu, centre, en vieil irlandais cride, cœur, neutre, pour \*cridia-n, qui ne diffère que par le genre du grec καρδία; teir, trois, au féminin, en sanscrit tisras = \*tisaras; neiz, nid, en gallois nyth par i bref, tandis que l'i est long dans le latin nidus, tous deux pour \*nisdo-s; keina, gémir = \*cvinama-, en gallois cwyno d'une racine κοιν, qui se retrouve dans le vieux scandinave hvîna, stridere; leiz, humide, en gallois llaith = \*licto-s, de la racine lik, qui se trouve dans le latin liquidus; kerc'heiz, héron, en vieux cornique cherhit pour cerchid; heizez, biche, en gallois hyddod.

2° ei vient de ĕ bref: bleiz, loup, en vieil irlandais bled; kein, dos, en moyen gallois kefyn, du thème gaulois cebenno-, conservé au féminin dans le nom de montagne Cebenna; reiz, loi, droit, du latin rectum, thème recto-, ou d'un thème gaulois rectu, qui se

trouve en vieil irlandais; seiz, sept, du gaulois \*secten.

3° ei vient de oc suivi d'une consonne sourde : eiz, huit, en vieil irlandais oct = \*octen.

4° ei vient de ē long: moneiz, monnaie, du bas latin monēda = monēta; preiz, proie, du bas latin prēda = præda; dans kleiz gauche, en vieux gallois cled, l'i vient immédiatement d'un ĕ bref, mais cet  $\check{e}$  bref a été antérieurement long, comme le prouve le vieil irlandais  $cl\hat{e} = {}^*cl\hat{e}va$ -s, et une diphtongue l'a précédé comme l'établissent le latin *laevus* et le grec  $\lambda\alpha\iota\delta s$ .

5° ei vient de a suivi de i dans une autre syllabe : eil, second = "alio-s, alia, alio-n (a est resté dans all, autre, qui est le même mot, mais dans lequel l'assimilation de l'i consonne à l'l antécédent s'était déjà faite à l'époque gauloise : comparez Allo-broges).

6° ei vient de I long dans treinded, trinité = trinitatis.

## EO

- 1° eo vient de avi : eontr, oncle = \*avin-tir, en gallois ewythr, en cornique ewiter, en latin avun-culus; eo, est (3° p. sing. prés. ind. verbe substantif) = \*avit; bleo, poil = \*blavi-s, comparez le vieux haut allemand brawa, cil, sourcil; eteo, tison = \*[p]itavi-s, dérive de \*pitus-, sapin.
  - 2° eo vient de abâ: teod, langue, moyen gallois tafawd = tabât.
- 3° eo vient de ib, eb: leor, livre, du latin liber; reor, derrière, = \*re-bro-n, au xv° siècle reffr, en gallois rhefr, comparez le latin re-tro, re-calcitrare; geol, gueule, au xv° siècle guess, même sens, en gallois gwess, lèvre.

4° co vient de egu : reol, règle, du latin regula.

- 5° eo vient de igu: teo, gras, en vieil irlandais tiug, thème tigu.
- 6° eo vient de îv, ev : beo, vif == \*bîvo-s, en latin vivus; oleo, huile, du latin oliva; seo, sève, du français.
- 7° eo vient de au = ou = eu : geo, ieo, joug, en vieux cornique ieu, en vieux gallois iou, féminin dans ces trois langues, probablement neutre à l'origine = \*ioug-es, identique au sanscrit yôg-as, au grec ξεῦγ-ος, au latin \*jūg-us, \*jūg-eris, conservé par le dérivé jūg-er-um; heol, soleil = \*souli-s, avec une diphtongue, gardée par le gothique sauil; kleo, ouïe, en gallois clyw = \*cloves; reo, gelée = [p]roves, mot qui se retrouve augmenté du suffixe a dans le gothique frius[a], du suffixe t dans l'allemand frost; nous trouvons des dérivés de la même racine avec des suffixes différents dans le vieil irlandais rêud = [p]rau-ta-s et dans le latin pruina; leo, lieue, en gaulois leuga, de la même racine que le sanscrit lava-s, morceau, section.

8° eo vient de m, précédé d'une voyelle: deon, fond, c'est-à-dire profond, employé en Cornouaille seulement, pour doun = dumnos; deog, dîme, pour demk (avec métathèse de l'm) au lieu de dekm, en gallois degwm, du latin decima, prononcé decma.

8° eo vient de el: geot, herbe, en gallois gwellt.

# IOU

1° iou vient de iv : lisiou, lessive = lixivium.

2° iou vient de avi: ioul, vouloir, en gallois ewyll = \*avila-, de

la même racine que le latin avēre.

 $3^{\circ}$  iou vient de  $\hat{e}$ : diou, deux, féminin, en vieux gallois  $dui = d[v]\hat{e} = *dvai$ ; piou, qui? en vieux gallois  $pui = *p\hat{e} = *quai$ , en vieil irlandais  $cia = *c\hat{e} = *quai$ .

# OA

1° oa vient de ē long: koar, cire, du latin cēra; kloarek, clerc, du latin clericus; coad, en vieil irlandais ciad = \*cêta-, en latin cētum; koan, souper, du latin cēna; boaz, coutume, thème en vieil irlandais bêssu-, masculin; soavon, savon, du latin sēbo, -onis; skoaz, épaule, du gaulois \*scêda; Roazon, Rennes, du gaulois Rêdones.

2° oa vient de agi, agu: troad, pied, pour \*tragit, dérivé du gaulois trago-s conservé dans ver-tragus; oan, agneau = \*agino-s? en latin agnus; moal, chauve, en irlandais mael, mail, en gaulois magulo-s, serviteur et tondu, dérivé de magu-s, esclave, en vieil irlandais mug; oaled, foyer, thème \*agileta-, dérivé d'un thème \*agila-, feu, identique au grec αἴγλη, éclat, et de même racine que le sanscrit agnis et le latin ignis, feu.

3° oa vient de ei, contracté en i long en irlandais et en gaulois : moan, mince, en vieil irlandais mîn, comparez le nom propre gaulois Ad-mînius; goanv, hiver, en grec χεῖμα, thème gaulois

\*gîman-(?), en breton antique \*gêman- = geiman-.

4° oa vient de oc : croaz, croix, du bas latin crox pour crux; noaz, nu, en vieil irlandais nocht = \*noc-ta-s = \*nagi-ta-s; gwalern, septentrional, dérivé d'un substantif qui est en gallois go-gledd = \*vo-cleivo-s, ce qui est à gauche.

5° oa vient de op: poaz, cuit = \*popto-s, forme gauloise corres-

pondant au latin coctus, cf. pibi = \*popimin = coquere.

6° oa vient du français oi : koant, joli, du français cointe; noaz, querelle, du français noise.

# **OE**

1° oe vient de ē long: roenv, en latin rêmus, cf. le gaulois Rêmi, nom de peuple; foenn, foin, du latin fēnum; poell, retenue, intelligence, en vieil irlandais ciall, thème \*qêllâ; poeza, peser, du bas latin pēsare = pensare; boed, nourriture = \*vêta-, en vieil irlandais biad, de la racine guigy, d'où vient aussi le latin victu-s.

 $2^{\circ}$  oe vient de  $\hat{a}t$  suivi de r: moereb, tante, au xv° siècle mozreb, en vieux gallois modrep = \*mâtrepa, comparez mâter, et le latin mātertera.

3° oe vient de ot, suivi de r: goero, traire, au xvº siècle gozro = vo-tro..., en gallois godro.

4° oe vient de ut suivi de n: loen, bête, en gallois llwdn = lutn.

5° oe vient de oi français : poez, poids.

# **OUA**

1° oua vient de eia, êa: houarn, fer = \*eisarno- (avec métathèse de l's changé en h), en gaulois îsarno-; mouar, mûre, sorte de fruit, en irlandais smêur, en gallois mwyar; ouad, canard, en gallois hwyad; rouanez, reine, = \*rê[g]antissa, \*re[g]entissa; rouaned, rois (pluriel de roué) = \*rê[g]anti, \*rê[g]entî, plus le suffixe -ed = -ete-s, l'un de ceux qui servent à former le pluriel.

2° oua vient de ova: skouarn, oreille = \*scovarna, de la racine sku, d'où l'allemand schauen et le latin cavere; louarn, renard = \*lovarno-s, d'une racine Lu, gagner, voler, d'où le latin Laverna.

# **OUE**

- 1° oue vient de ē long: roué, roi, thème \*rêgent-; ploue, paroisse, du latin plēbs; roued, filet, du latin rēte; Doué, Dieu, en gaulois dèvo-s, contracté de deivo-s; skoued, écu, en irlandais sciad pour scêt; fouenn, foin, du latin fēnum; kloued, claie, du bas latin clēta.
- 2° oue vient de oi français: mouez, du français voix; pouez, du français poids.
- 3° oue vient de ung, ong: moue, crinière, en gallois mwng, en irlandais muing, = \*mungi; stoui, se baisser, saluer, en gallois ystwng; spoue, éponge, du latin spongia.

4° oue vient de uc : frouez, fruit, du latin fructus.

### UI

Ui vient de oi = ogi : mui (comparatif de meur = mâ-ro-s = \*mag-ro-s) tient lieu d'un primitif \*moios = \*mog-ios = \*mag-yâs. en vieil irlandais mâa = \*maias = \*mâg-yas.

### CHAPITRE III.

#### GUTTURALES.

# K

- 1° k initial vient de c: kreiz, milieu = \*cridio-n, en vieil irlandais cride, cœur (neutre); krenn, rond, thème crundo; ki, chien = \*cû = \*cun-s; koulm, pigeon, du latin columba; korf, corps, en vieil irlandais corp = \*corpa-s, nom masculin; kegin, cuisine, du latin coquina; koad, bois, du thème cêto-; klûn, fesse = \*clôni-s pour \*clauni-s, en latin clūni-s; kleze, épée = \*cladibo-s, en latin gladius = \*cladio-s; koar, cire, du latin cera; kerez, cerise, du latin cerasus.
- 2° k médial et final vient de c: marc'hek, cavalier, = \*marcâco-s; kloarek, clerc = clericus; pok, baiser, du latin pace; deskann, j'enseigne, j'apprends, du latin discere; diskibl, disciple, du latin disciplulus.

3° k vient de c entre une voyelle et le suffixe verbal aa: lakaat,

placer = locare.

4° k vient de v précédé d's : bes-ken, pour bis-gwain, c'est-à-dire gaine de doigt, dont le second terme est identique au latin vagina; bis-koaz, jamais pour bis-koaz, dont le second terme c'hoas commence par c'ho = sv.

5° k vient de g primitif précédé de s dans Ros-koff, pour Ros-

goff, tertre du forgeron.

6° k vient de g initial = v: kourronka, se baigner, au xv° siècle

gou-zronket, en vieil irlandais fo-thrucad = \*vo-trunc-atu-s.

7° k vient de t précédé de s; askourn, os = \*asti-urno-s, dérivé d'\*asti, en latin ossi-; gwisk, vêtement, de même racine que le latin vestis; skoet, frapper, de la racine stud, qui se trouve dans le latin tundere, dans l'allemand stossen.

Le c initial suivi de l ou de r est tombé dans laza, tuer, au 1x° siècle ladam, de la même racine que le latin gladius = \*cladius, clâdes, et que le breton kleze, épée, en vieil irlandais claideb = \*cladiba-s; run, colline = \*croinos, le même mot que le gothique hlain[a]s, comparez le latin in-clinare. C médial est tombé dans: ilis d'ecclesia, belek, prêtre, dérivé du latin baculum.

G

1° g vient de g: Gall, Français = Gallus; gervel, appeler = \*germâla; garm, cri = \*germin, thème germann; gen, joue, paraît

identique au grec yévus; de ce nom est dérivé genaou ou genou, bouche, identique, sauf le genre, au gaulois Genava; genel, engendrer, = \*genâla, de la même racine que le latin gignere; glaou, charbon, comparez le grec ypauvós, tison; glin, genou = \*glunes = \*glounes = \*gnava-n-as.

 $2^{\circ}$  g vient de g gaulois = gh: goanv, hiver, comparez le grec

χείμα et le latin hiems; garz, haie, enclos, en grec χόρτος.

3° g vient de i consonne initial : geo, joug, dit aussi ieo, en vieux gallois iou = \*iouges; genveur, janvier, du latin januarius.

4° g vient de c entre deux voyelles : segal, seigle, en latin secale; argoad, contrée forestière = \*are-cêto-n ou \*are-ceito-n, qui se traduirait en latin par silva; argad, huée, trac, thème \*are-catu- (ad pugnam); argil, recul = \*are-cûlo-s; moger, mur = mâ-ceria; belegi, ordonner prêtre, de belek, prêtre; bragez, culotte, = \*bracissa, dérivé du gaulois braca; kegel, quenouille = conucula pour colucula dérivé de colus.

5° g vient de v initial, en gallois gw: glad, possessions, en gallois gwlad = \*vlati-; greg, femme, en vieux gallois gureic = \*vi-râci-s, pluriel gragez = \*viracides; gliz, rosée, en gallois gwlith; gleb, mouillé, en gallois gwlyb = \*vo-liqua-; grisien, racine, en gallois gwreiddyn = \*vradi-nna, en gothique vaurt-s, thème vurti-, en grec ρίζα = \*vridia, en latin radix = \*vradi-c-s; gra, faire, en irlandais feraim, je fais, de la racine van; glao, pluie, en gallois gwlaw = vo-lavi-; geuz, lèvre, variante de gweuz, en gallois gwefus; geot, herbe, en gallois gwellt.

5° g vient de k initial: gant, avec, par, de, pour, du gaulois cata-, en grec κατά; god, god-el, poche, en gallois cod-en; golched, lit de plume, du latin culcita; gar, jambe, en irlandais cara, com-

parez le grec σχέλος.

g initial est supprimé dans neuz, coutume, en vieil irlandais gnâs = \*gnattu-, de la racine gnâ, connaître; leun, couverture de lit, en grec  $\chi\lambda\alpha\tilde{\imath}\nu\alpha$ , en gaulois laina, sorte de vêtement.

g médial tombe entre deux voyelles: bro, pays, du gaulois brogi-, en vieil irlandais mrug, de même origine que le terme géographique français marche; le, serment, en vieil irlandais luige; saez, flèche, du latin sagitta.

# **GOU**

Gou vient de vo: argourou, dot = \*are-vo-proves; gobr, salaire = \*vo-pru-.

Gou vient de ve : gousper, thème vespero-, veille de fête, en vieil irlandais fescor, thème vescora-, du latin vespera.

Gou vient de vi : gour, homme, = \*viro-s.

Il y a métathèse de l'ou dans: gloan, laine, pour goulan, en gallois gwlan = \*vlana; groac'h, vieille, en gallois gwrach = \*viracca.

# **GW**

Gw vient de v initial précédé de a, de e et de i: gwerch, vierge, du latin virgo; gwer, verre, du latin virum; gwenn, blanc, du gaulois vindo-s; gwerz, vers, du latin versus; gwel, voile, du latin vēlum; gwaz, homme, domestique, du gaulois vasso-s; gwea, tisser, comparez le latin vieo, de la racine vi, d'où vient aussi gwazen, veine, comme le latin vēna, où le suffixe est différent; gwell, meilleur, de la même racine que le gaulois Vellavos et que son dérivé vellauno-s; Gwened, Vannes, du gaulois Venetes; gwerzid, fuseau, comparez le latin verto; gwez, arbres, du thème celtique vidu-; gwir, vrai, en latin verus; gwin, vin, du latin vinum; gwerz, vente, de la même racine que le latin verto; gwisk, vêtement, de la racine vas, comme le latin vestis; gwiziek, savant, de la même racine que le latin videre; gwar, tortu, arqué, en latin varus; gwall, mauvais, méchant, comparez l'adverbe gothique vairs, pire = \*vir-yas¹.

# C'H

- 1° c'h vient de x: oc'hen, bœufs, en sanscrit ukshan; uc'hel, haut, du gaulois ouxellos; louc'h, mare, thème gaulois luxu-, d'où le dérivé Luxovium, Luxeuil; c'houec'h, six, pour \*svex; peoc'h, paix = pax; ac'h, variante d'euz, de, en gaulois et en latin ex; lec'h ou leac'h, pierre sépulcrale, en irlandais lia = \*leix. Comparez à peoc'h = pax le vannetais bouec'h, voix = vox, en léonard mouez.
- 2° c'h vient de s final: hoc'h, vôtre, en cornique as, en vannetais hous; oc'h, suffixe du comparatif qui tient lieu d'un nominatif singulier ios, ius = ijâs; uhelloc'h = \*ouxellios, génitif \*ouxelliôsos; deac'h, hier, forme léonarde pour dec'h, en grec χθές = \*ghyas; trec'h, treac'h, plus fort, en vieil irlandais tresa, tressa = \*tresyâs, au positif trên = \*tres-na-s.
- 3° c'h vient de g, soit entre deux voyelles, soit entre r ou l et une voyelle: arc'hant, en latin argentum; felc'h, rate, en irlandais sealg = \*selgan = \*spelgan = \*splaghan; gwerc'h, vierge, du latin virgo; nec'ha, nier = negare; bourc'h, bourg; merc'h, fille, de la racine indo-européenne marg, frotter, traire; hemolc'hi, chasser, = \*ambi-selgimin, de la racine celtique selg, chasser; pirc'hirin, pèlerin = peregrinus.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> C'est par exception que gw vient d'un k primitif : gwitib-unan, chacun, en cornique ketep-onan; gwifl, chevron, variante de kebr=capro-s.

4° c'h vient de c précédé de r ou de l: forc'h, fourche, du latin furca; arc'hik, cassette, dérivé du latin arca; marc'h, cheval, du gaulois marco-s; kerc'h, avoine, en irlandais coirce; serc'h, concubinaire, concubine, en vieil irlandais serc, amour, thème sercâ; porc'hel, porc, du latin porcellus; tourc'h, porc mâle, en vieil irlandais torc; falc'h, faux, du latin falcis; falc'hon, faucon, du vieux français falcon; golc'hed, lit de plume, du latin culcita; kelc'h, cercle, en latin circus; dalc'h, tenue, maintien, de la racine indo-européenne внаявн.

5° c'h vient de cc: seac'h, sec, du latin siccus; buc'h, vache = \*boucca, comparez le latin [g]vacca; boc'h, joue, comparez le latin

bucca; bouc'h, bouc, en vieil irlandais bocc.

6° c'h vient de t précédé de l ou de r: enkelc'her, lutin, feu follet, d'enquelezr, forme du xv° siècle = \*ande-cenetro- ou \*ande-cenetlo-; ouc'h, contre, précédemment ouz, en gallois gwrth, comparez le latin versus pour vert-tus, de la racine vert; enep-gwerc'h, douaire, au ix° siècle enep-vvert; morc'hed, assoupissement, dérivé de morza, engourdir.

7° c'h vient de t précédé d'une sourde: ankonnac'h, oubli, au

xv° siècle ankoffnez = \*ancomnacta = \*an-co-man-acta.

# C'HO

- 1° c'ho vient de sv: c'hoar, sœur, du nominatif celtique \*svisur; choant, désir, du thème celtique svant; c'hoari, jouer, = \*svarimin, thème, svariman.
- 2° c'ho vient de s: c'hoalen, sel, en vieux cornique haloin == \*salêno-.

# C'HOU

- 1° c'hou vient de sv: c'houec'h, six, du thème celtique \*svex; c'houi, vous = \*svis, en latin vos = svâs; c'houez, sueur, en gallois chwys = \*svis = \*svidas, de la racine svid, comme le latin sudor pour \*svid-os; c'houek, doux = \*svadu-ico-s, dérivé de svadu-i-, en latin suavi-s; c'houero, amer, lourd, en vieil irlandais serb = \*sver-va-s, de la même racine que l'allemand schwer, lourd, cette racine est svar, tourmenter, faire tort; c'houen, à la renverse = \*svino-, le même mot que le latin supinus, qui, suivant la règle, perd son p en celtique.
- 2° c'hou vient de ski : c'houeda, vomir = \*spêtama = \*speitama, en latin spūtare = \*spoita-se = \*spovita-se (ici le p a été remplacé par un k en celtique, comme l'établit l'irlandais sceith).
- 3° c'hou vient de v initial : c'houirinaden, hennissement, comparez gourrisiaden, même sens, dérivé de gourrisiann, gouirc'hisiann,

en vieux gallois guirgiriam, je hennis, dont la racine est verg, cf. l'irlandais ferc = \*vergâ, colère.

4° c'hou vient de gou = v entre deux voyelles dans l'intérieur des mots: alchouez, alouette = \*algues = \*alavidissa, dérivé d'\*alavida, dont alauda est une forme contractée, comme launo-s est une forme contractée de \*lavano-s, identique au vieux gallois leguen, joyeux, conservé dans le dérivé leguenid, joie; melc'houed, limaçons, escargots, en vieux gallois melvet; ac'houez, publiquement, au xv° siècle agoez = de a = in, et de goez, en irlandais fiad, qui a la même racine que le latin visus = \*vid-tu-s.

5° c'hou vient de f latin: c'houevrer, février, du latin februarius. Quand les Gaulois, qui n'avaient pas d'f, ont adopté ce mot, ils ont dû prononcer sv l'f initial.

# H

1° h vient de s: holl, tout=\*sollio-s, dérivé de la même racine que le latin sollus, solidus, et que le sanscrit sarva-s; houc'h, porc=\*succo-s, de la même racine que le latin su-s; hir, long, en vieil irlandais sîr; hent, chemin, en vieil irlandais sêt = sent; hanter, demi = \*sâmitero-s; hanv, été, en sanscrit samâ, année; halegen, saule, en latin salix; halo, salive, en latin saliva; hun, sommeil, en latin somnus, en sanscrit svapna-s; houarn, fer, thème \*eisarno-avec transposition de l's; henvel, semblable = \*samali-s, en vieil irlandais samil; le pronom personnel hen, he, hi, ho, de la racine pronominale sa; hen, vieux, en latin senex; hep, sans, en vieil irlandais sech, comparez le latin secus, sequestrare.

2° h vient de x : huel, haut, thème ouxello-, avec métathèse de l'u.

 $3^{\circ}$  h vient de g:horz, maillet, en gallois gordd, pluriel gyrdd.

4° h vient de k: hinviz, chemise de femme, en vieux cornique hevis, en gallois hesys, mais en latin camisia, en vieil irlandais caimmse.

Il y a métathèse de l'h dans: houarn, fer = ouaharn = \*eisarno-s; huel, haut = uhel = ouxello-; hemolc'hi, chasser = em-holc'hi = \*ambi-sel-gimin.

H initial est parasite dans: hano, nom, en vieil irlandais ainm; hoal, âge, pour oazl = êtl ou aetl, en gallois hoedl, qui aurait été en gaulois \*aivi-tlo-n; heor, ancre, du latin ancora; hibil, cheville, en vieux gallois epill.

#### CHAPITRE IV.

#### LINGUALES.

# Ž ou J

- 1° ż ou j français vient de d et t entre deux voyelles : coajou = coadou, coatou, pluriel de coad, antérieurement coat, bois; gwe-nojen, variante de gwenoden, sentier; tanijen, inflammation = "tenetinna, de tan, thème tenet, feu; larjes, graisse, de lard, gras; dilajou, pluriel de dilad, vêtement; prejou, predou = pretou, pluriel de pred, repas, au xv° siècle pret; klenvejou, des maladies = klenvedou de klenved; skeja, couper, de la racine skip qui se trouve dans le latin scindere; stleja ou stlenja, ramper, traîner, en cornique stlyntya, glisser, de la même racine que l'anglais slide; skrija, trembler de peur, dérivé de "skrit, en gallois ysgryd, en cornique scruth.
- 2° i ou j français vient de g latin : javed, jot, jod, mâchoire, joue, variantes de gaved en latin gabata.

3° ž ou j français vient de i consonne : jao, monture; comparez le latin jumentum; ejenn, bœuf, en vieux cornique odion.

4° ž ou j français vient de s entre deux voyelles : dalejenn, au xv° siècle dalesen, je tarderais.

5° ž ou j français vient de c latin suivi d'i ou d'e : plijout, plaire, de placitum, placere.

# S dit CH français.

1° s' ou ch français vient de ge français : horolach, horloge; beach, voyage; avantach, avantage, et en général le suffixe -ach par ch français qui vient du français -age.

2° s'ou ch français vient de t entre n et ou : henchou, des chemins, pour hentou; tourmanchou, des tourments, pour tourmantou; ravenchou, des sentiers pour raventou; rejimanchou pour rejimantou, des régiments; c'hoanchou, des désirs, de c'hoant, désir.

3° s ou ch français vient de t entre deux voyelles : mecher, du

français métier; tavancher, tablier, du français devantier.

4° sou ch français vient de ch français: chatal, bétail, du français chatel plus tard cheptel, qui est identique au latin capitale; chalmet, charmé; chipota, chipoter; chaden, chaîne, en latin catena, dont la dentale subsistait encore en français quand le mot a pénétré en breton; chom, rester, du français chômer.

5° s ou ch français vient de s : chetu, voici, pour sellet-hu, litté-

6° aou vient de ab : gaour, chèvre = gabro-; diaoul, diable = diabolus.

7° aou vient de ib : glaour, bave, en gallois glysver, composé dont le premier terme est le préfixe gou = vo et dont le second est dérivé de la racine LIB en latin libare.

# EA

1° ea vient de ae, représentant lui-même a suivi d'une sourde: keaz, malheureux, en moyen breton, xv°-xv1° siècle, quaez pour \*cacto-s; leaz, lait, au xv° siècle laez, en vieil irlandais mlacht, comparez le génitif latin lactis; kear, village, pour kaer, en vieil irlandais cathir = \*catir, thème \*ca[s]trac-, comparez le latin castrum.

2° ea vient de ae, représentant lui-même ai ou ag: meaz, champ, au xv° siècle maes = \*mages; mean, pierre, au xv° siècle maen pour main, ix° siècle; mear, maire, en vieux gallois mair = major; eal, ange, au xv° siècle ael, en vieux cornique ail = angelus; flear, puanteur, au xv° siècle flaer, du latin fragrare; seaz, flèche, au xv° siècle saez = sagitta; sklear, clair, au xv° siècle sclaer, du vieux français esclair, d'où éclairer; heal, généreux = hael, au ix° siècle hail; stean, étain, du vieux français estain.

# EI

1° ei vient de i bref: feiz, foi, du latin fides; Breiz, Bretagne = Brittania; deiz, jour, pour \*dides, avec d euphonique pour \*dies, en vieil irlandais die[s]; kreiz, milieu, centre, en vieil irlandais cride, cœur, neutre, pour \*cridia-n, qui ne diffère que par le genre du grec καρδία; teir, trois, au féminin, en sanscrit tisras = \*tisaras; neiz, nid, en gallois nyth par i bref, tandis que l'i est long dans le latin nidus, tous deux pour \*nisdo-s; keina, gémir = \*cvinama-, en gallois cwyno d'une racine κοιν, qui se retrouve dans le vieux scandinave hvîna, stridere; leiz, humide, en gallois llaith = \*licto-s, de la racine lik, qui se trouve dans le latin liquidus; kerc'heiz, héron, en vieux cornique cherhit pour cerchid; heizez, biche, en gallois hyddod.

2° ei vient de ĕ bref: bleiz, loup, en vieil irlandais bled; kein, dos, en moyen gallois kefyn, du thème gaulois cebenno-, conservé au féminin dans le nom de montagne Cebenna; reiz, loi, droit, du latin rectum, thème recto-, ou d'un thème gaulois rectu, qui se trouve en vieil irlandais; seiz, sept, du gaulois \*secten.

3° ei vient de oc suivi d'une consonne sourde : eiz, huit, en vieil irlandais oct = \*octen.

4° ei vient de ē long: moneiz, monnaie, du bas latin monēda = monēta; preiz, proie, du bas latin prēda = præda; dans kleiz gauche, en vieux gallois cled, l'i vient immédiatement d'un ĕ bref,

mais cet  $\check{e}$  bref a été antérieurement long, comme le prouve le vieil irlandais  $cl\hat{e} = *cl\hat{e}va$ -s, et une diphtongue l'a précédé comme l'établissent le latin *laevus* et le grec  $\lambda\alpha\iota\delta s$ .

5° ei vient de a suivi de i dans une autre syllabe : eil, second = \*alio-s, alia, alio-n (a est resté dans all, autre, qui est le même mot, mais dans lequel l'assimilation de l'i consonne à l'l antécédent s'était déjà faite à l'époque gauloise : comparez Allo-broges).

6° ei vient de i long dans treinded, trinité = trinitatis.

# EO

- 1° eo vient de avi : eontr, oncle = \*avin-tir, en gallois ewythr, en cornique ewiter, en latin avun-culus; eo, est (3° p. sing. prés. ind. verbe substantif) = \*avit; bleo, poil = \*blavi-s, comparez le vieux haut allemand brawa, cil, sourcil; eteo, tison = \*[p]itavi-s, dérive de \*pitus-, sapin.
  - 2° eo vient de abâ: teod, langue, moyen gallois tasawd = tabât.
- 3° eo vient de ib, eb: leor, livre, du latin liber; reor, derrière, = \*re-bro-n, au xv° siècle reffr, en gallois rhefr, comparez le latin re-tro, re-calcitrare; geol, gueule, au xv° siècle guest, même sens, en gallois gwest, lèvre.

4° co vient de egu : reol, règle, du latin regula.

- 5° eo vient de igu: teo, gras, en vieil irlandais tiug, thème tigu.
- 6° eo vient de îv, ev: beo, vif=\*bîvo-s, en latin vivus; oleo, huile, du latin oliva; seo, sève, du français.
- 7° eo vient de au = ou = eu: geo, ieo, joug, en vieux cornique ieu, en vieux gallois iou, féminin dans ces trois langues, probablement neutre à l'origine = \*ioug-es, identique au sanscrit yôg-as, au grec  $\xi e \tilde{v} \gamma os$ , au latin \*jūg-us, \*jūg-eris, conservé par le dérivé jūg-er-um; heol, soleil = \*souli-s, avec une diphtongue, gardée par le gothique sauil; kleo, ouïe, en gallois clyw = \*cloves; reo, gelée = [p]roves, mot qui se retrouve augmenté du suffixe a dans le gothique frius[a], du suffixe t dans l'allemand frost; nous trouvons des dérivés de la même racine avec des suffixes différents dans le vieil irlandais rêud = [p]rau-ta-s et dans le latin pruina; leo, lieue, en gaulois leuga, de la même racine que le sanscrit lava-s, morceau, section.
- 8° eo vient de m, précédé d'une voyelle: deon, fond, c'est-àdire profond, employé en Cornouaille seulement, pour doun = dumnos; deog, dîme, pour demk (avec métathèse de l'm) au lieu de dekm, en gallois degwm, du latin decima, prononcé decma.

8° eo vient de el : geot, herbe, en gallois gwellt.

en vieux gallois guirgiriam, je hennis, dont la racine est verg, cf. l'irlandais ferc = \*vergâ, colère.

4° c'hou vient de gou = v entre deux voyelles dans l'intérieur des mots: alchouez, alouette = \*algues = \*alavidissa, dérivé d'\*alavida, dont alauda est une forme contractée, comme launo-s est une forme contractée de \*lavano-s, identique au vieux gallois leguen, joyeux, conservé dans le dérivé leguenid, joie; melc'houed, limaçons, escargots, en vieux gallois melvet; ac'houez, publiquement, au xv° siècle agoez = de a = in, et de goez, en irlandais fiad, qui a la même racine que le latin visus = \*vid-tu-s.

5° c'hou vient de f latin: c'houevrer, février, du latin februarius. Quand les Gaulois, qui n'avaient pas d'f, ont adopté ce mot, ils ont dû prononcer sv l'f initial.

# H

1° h vient de s: holl, tout=\*sollio-s, dérivé de la même racine que le latin sollus, solidus, et que le sanscrit sarva-s; houc'h, porc=\*succo-s, de la même racine que le latin su-s; hir, long, en vieil irlandais sêt = sent; hanter, demi = \*sâmitero-s; hanv, été, en sanscrit samâ, année; halegen, saule, en latin salix; halo, salive, en latin saliva; hun, sommeil, en latin somnus, en sanscrit svapna-s; houarn, fer, thème \*eisarno-avec transposition de l's; henvel, semblable = \*samali-s, en vieil irlandais samil; le pronom personnel hen, he, hi, ho, de la racine pronominale sa; hen, vieux, en latin senex; hep, sans, en vieil irlandais sech, comparez le latin secus, sequestrare.

2° h vient de x: huel, haut, thème ouxello-, avec métathèse de l'u.

 $3^{\circ}$  h vient de g:horz, maillet, en gallois gordd, pluriel gyrdd.

4° h vient de k: hinviz, chemise de femme, en vieux cornique hevis, en gallois hesys, mais en latin camisia, en vieil irlandais caimmse.

Il y a métathèse de l'h dans: houarn, fer = ouaharn = \*eisarno-s; huel, haut = uhel = ouxello-; hemolc'hi, chasser = em-holc'hi = \*ambi-sel-gimin.

H initial est parasite dans: hano, nom, en vieil irlandais ainm; hoal, âge, pour oazl = êtl ou aetl, en gallois hoedl, qui aurait été en gaulois \*aivi-tlo-n; heor, ancre, du latin ancora; hibil, cheville, en vieux gallois epill.

# CHAPITRE IV.

#### LINGUALES.

# Ž ou J

- coadou, coatou, pluriel de coad, antérieurement coat, bois; gwe-nojen, variante de gwenoden, sentier; tanijen, inflammation = "tenetinna, de tan, thème tenet, feu; larjes, graisse, de lard, gras; dilajou, pluriel de dilad, vêtement; prejou, predou = pretou, pluriel de pred, repas, au xv° siècle pret; klenvejou, des maladies = klenvedou de klenved; skeja, couper, de la racine skip qui se trouve dans le latin scindere; stleja ou stlenja, ramper, traîner, en cornique stlyntya, glisser, de la même racine que l'anglais slide; skrija, trembler de peur, dérivé de "skrit, en gallois ysgryd, en cornique scruth.
- 2° ¿ ou j français vient de g latin : javed, jot, jod, màchoire, joue, variantes de gaved en latin gabata.

3° ž ou j français vient de i consonne : jao, monture; comparez le latin jumentum; ejenn, bœuf, en vieux cornique odion.

4° ż ou j français vient de s entre deux voyelles : dalejenn, au xv° siècle dalesen, je tarderais.

5° z ou j français vient de c latin suivi d'i ou d'e : plijout, plaire, de placitum, placere.

# Š dit CH français.

1° s' ou ch français vient de ge français : horolach, horloge; beach, voyage; avantach, avantage, et en général le suffixe -ach par ch français qui vient du français -age.

2° s'ou ch français vient de t entre n et ou : henchou, des chemins, pour hentou; tourmanchou, des tourments, pour tourmantou; ravenchou, des sentiers pour raventou; rejimanchou pour rejimantou, des régiments; c'hoanchou, des désirs, de c'hoant, désir.

3° s ou ch français vient de t entre deux voyelles : mecher, du

français métier; tavancher, tablier, du français devantier.

4° i ou ch français vient de ch français : chatal, bétail, du français chatel plus tard cheptel, qui est identique au latin capitale; chalmet, charmé; chipota, chipoter; chaden, chaîne, en latin catena, dont la dentale subsistait encore en français quand le mot a pénétré en breton; chom, rester, du français chômer.

5° s ou ch français vient de s: chetu, voici, pour sellet-hu, litté-

ralement, voyez-vous; chede, même sens, pour sel-te, littéralement, vois-tu; picher, pot, en gallois piser.

6° s ou ch français vient de d final, en gallois dd: tech, habi-

tude, en gallois tuedd; sich, siège, en gallois sedd.

7° s ou ch français vient de c'h tenant lieu de c primitif: marchosi, écurie, de marc'h, cheval, en gaulois marca-s, marco-s; e kichen,
auprès de, au xv° siècle en-quichen, en cornique yn kèrghen, comparez le vieux gallois di circhu et le latin circa, circum; gweach,
fois, en irlandais fecht = vec-t; dans kivich, tan, en gallois cyffaith = cyf-gwaith = \*com-vectu-, ch = c'h = ct, cf. p. 257, n° 6.

# R

- 1° r vient de r: reiz, justice, en vieil irlandais recht, thème rectu; ro, don, en gallois rhodd; reor, le derrière, de la même racine que le latin retro; ribl, côte, du latin ripula; roued, filet, identique au latin rēte; roué, roi = \*rêgantos ou \*rêgantis; rouanez, reine = \*rêgantissa; ruz, rouge = roudo-s, le même mot que le latin rūfus.
- $2^{\circ}$  r vient de z = d: derchent, avant-hier, pour deiz-kent, au  $xv^{\circ}$  siècle dez-quent; hirio, aujourd'hui, au  $xv^{\circ}$  siècle hi-ziu; diriou, jeudi, pour deiz-iou; dervez, journée, pour deiz-vez (= di[d]es-vedo-n); gwalern, septentrional, adjectif dérivé d'un nom conservé en gallois dans la forme de go-gledd, nord; kourronka, se baigner, au  $xv^{\circ}$  siècle gou-zronked. Dans bourra pour boaza, s'accoutumer, rr = z = s = tt.
- 3° r vient de n précédé de k: kreac'h, montée, au xv° siècle quenech, knech, en gallois cnwc, en vieil irlandais cnocc, dérivés du thème cuna-; traonien, vallée, dérivé de tnou, encore seul usité au commencement du xvı° siècle; kreon, toison, au xv° siècle kneau, en gallois cneifio; krevia, tondre, en gallois cneifio; kraoun, noix, plus anciennement knoenn, en gallois cneuen.

r vient de n précédé de g[w] = v : gri, couture, en gallois

gwni.

r vient de n précédé de p : sapr, du français sapin.

r vient de n suivi de v: merionen, fourmi, en vieux cornique menvionen, dérivé du thème mina-, être ou devenir petit, conservé en sanscrit, en grec et en latin.

r vient de nn: au nominatif de l'article : ann = \*sindo-s, \*sinda, qui devient ar; au datif de l'article dans la particule en, exemple ervad, bien, au  $xv^*$  siècle en-mat = \*sindu matu ou \*sindu mati, suivant qu'on met l'adjectif dans la déclinaison en a ou dans la déclinaison en i.

4° r vient de l: filior, filleul = filiolus; teurel, jeter, en cornique tewlet, dérivé de taol, coup; freil, fléau, du latin flagellum; regi (participe roget), déchirer, de la même racine que le latin lacerare

et que le grec λακίς, lambeau; reun, poil, qui paraît le même mot que le latin lāna et que le grec λάχνη; run, colline=\*[c]loi-

no-s, gothique hlain[a]-s, comparez le latin in-clinare.

Il y a métathèse de r dans garo, rude, âpre, dur, sévère; en sanscrit ghaura-s, terrible, effrayant; taro, taureau, en gaulois tarvo-s, en latin taurus; bern, monceau, en gallois bryn, colline = \*briga-ni-s, dérivé du gaulois briga.

# L

- 1° l vient de l: labeza, lapider, emprunté au latin lapidare; laer, voleur = \*latru du latin latro; laouer, auge = loutron; laouen, gai = \*lovanos, contracté en launos, dans le composé gaulois Catalauni; [c]laza, tuer, de la même racine que le latin clades; leun, couverture de lit, en grec χλαῖνα, en latin laena, en gaulois laina, sorte de vêtement; ler, cuir, au xv° siècle lezr, en vieil irlandais loathar, en allemand leder, thème lithra; lid, fête = \*[p]lîtu-s, en vieil irlandais lîth; louern, renard = \*loverno-s; lugern, éclat, de la racine Luk, comme le latin lucere.
- 2° l vient de r: kalz, beaucoup, littéralement amas, d'où kalza, entasser, en gallois carnedd, d'où le verbe carneddu; sparl, barre, du vieux français esparre, d'origine germanique; alar, charrue, arazr au xv° siècle, aradr en gallois, d'où l'on peut conclure un gaulois \*aratro-n, identique au latin aratrum et au grec ἄρο-τρον; aloubi, prendre le bien d'autrui, composé de la préposition a, de, et du vieux français rober, comparez dérober; azeuli, adorer, du latin adorare; daelou, larmes pour \*dacroves; impalaer, empereur = imperator; chalmet, charmé, du français; kalvez, charpentier = \*carp-ido-s = \*carpio-s dérivé de \*carpi-s, en irlandais moderne cairb, chariot, comparez le latin carp-entum; beli, puis-sance = bri en gallois; spartel, épervier, du français, qui est d'origine germanique; muzul, mesure, du latin mensura; bleo, cheveu, en sanscrit -bhruva, sourcil.
- 3° l vient de d: elio, ilio, lierre, en gallois eiddew = ediv, en irlandais eidheann, dont la racine paraît la même que celle du latin hedera.
- 4° l vient de n: enkeler, feu follet, lutin, au xv° siècle en-quelezr pour en-kenetr, ou en-kenetl, en vieux cornique en-chinethel, géant; glin, genou, en vieil irlandais \*glûn=\*gnûnas=\*gnaunas= \*gnavanas, dérivé d'un thème gnava, identique au gothique kniu. (Ce thème gnava est dérivé du thème gnu qui se trouve en sanscrit et en grec.)

#### CHAPITRE V.

#### PALATALE.

### I

1° i consonne vient de y initial, en gaulois i : iaouank, jeune, paraît identique au latin juvencus, qui, en cette dernière langue, a pris un sens spécial; iod, bouillie, de la même racine que le latin jus et que le français jus; iaou, joug = \*iouges; Iaou = jovis, dans diziaou, jeudi, dies-Jovis; ien, froid = \*iagino-.

2° i consonne vient de i dans l'intérieur des mots : salia, sauter.

3° i consonne vient de c entre deux voyelles ou initial d'un nom féminin : Coz-yaudet = \*cotta-civitatis, vieille cité, au xmº siècle Cozgueodet, nom d'un hameau de la commune de Plou-lec'h; iar,

poule, en gallois giar, en irlandais cearc.

4° i consonne vient de v initial, devenu plus tard gu: ieot, herbe, variante de geot, en gallois gwellt; ieun, marais, au xve siècle gueun, en vieux gallois guoun, aujourd'hui gwaen, plaine, prairie, en vieux cornique guen, peut-être de la même racine que le vieil irlandais faithce, prairie, et que l'allemand weide.

#### CHAPITRE VI.

#### DENTALES.

t vient de t initial ou médial : te, tu, en gallois  $ti = t\hat{u}$ , en vieil irlandais tu; trugarez, miséricorde, en vieil irlandais trôcaire = \*trôcaria; tu, côté, en vieil irlandais tôib; troad, pied, thème tragit; teo, gros, en vieil irlandais tiug; tal, front, du gaulois talo-s, en sanscrit tala-s, surface plane; tan, feu, thème en vieil irlandais tenet; merc'heta, courir les filles, de merc'hed, au xv° siècle merc'het; logota, prendre des souris, de logod, souris, anciennement \*logot; prietaat, se marier, de priet, époux; netaat, nettoyer, de neat, net; ket-aer, cohéritier; tantad, seu de joie, de tan, seu, thème tenet.

2° t vient de d : kresteiz, midi, pour kreiz-deiz; feteiz, aujourd'hui, pour vet-denz; skaota, échauder, du bas latin excaldare; caoter, chaudière, du bas latin caldaria; lartaat, engraisser, de lard, gras; kantol, du latin candēla.

t est supprimé après s initial dans seul, talon, en gallois sawdl, en vieil irlandais sâl; dans sevel, lever, se lever: tous deux de la racine sta, se tenir debout, en latin stare; dans sebeza, étourdir, du bas latin stupidare; serc'h, concubine, cf. σλοργή, amour, en vieil irlandais serc, thème sergâ.

### D

1° d vient de d: daerou, larmes=\*dacroves; derchel, tenir, de la racine dargh, en sanscrit drh; dant, dent, en latin dens, dentis; daou, deux, en sanscrit dvhu; deiz, jour=\*dides, dies; dek, dix=\*decen; dero, chêne, du gaulois dervo-, dérivé de dar, éclater (comme le sanscrit dhu-s, morceau de bois, le grec δόρυ, lance, le sanscrit drus, arbre, en grec δρύs), identique au lithuanien derva, bois résineux, et au vieux scandinave tyrr=dirva-s, pin;—d vient de d gaulois primitivement dh: dor, porte, en grec θύρα pour dhvara; dle, dette, en vieil irlandais dliged=\*dligita-n, de la même racine que le gothique dulg-s, dette=\*dhalgha-s; doun, profond, en gaulois dubno-s, dumno-s, de la racine dhub comme le lithuanien dauba, fosse, et le gothique diup-s, profond.

2° d vient de t entre deux voyelles ou à la fin des mots : badez, baptême, en vieux gallois betid; bed, monde, du thème gaulois bitu-; bleud, farine, en vieux cornique blot=blât; kreden, croyance, en vieil irlandais cretem = \*cretima, génitif creitme = \*cretimes; nadoz, aiguille, en vieux gallois notuid; sadorn = Saturni, samedi; trede, troisième, en vieux gallois tritid = \*tritios; tad pour tat, père; ledan,

large, du gaulois litanos.

3° d vient de j c'est-à-dire i consonne : deac'h, hier, dech au xv° siècle, en sanscrit hjas = \*ghjas dont le gh est tombé et l's devenu c'h; Iverdon, Irlande, thème Iverjonn; merdead, marin = \*mori-ati-s, qui est devenu \*morijiatis, puis \*moridiatis.

4° d vient de t initial : da, ton, en vieil irlandais do, en gallois dy = do = \*tva-s (cette permutation est due probablement à l'influence du v, puisque le pronom personnel a gardé la sourde).

D final est tombé à la fin des nombres ordinaux trede, troisième, et pevare, quatrième, en gallois trydydd, pedwerydd.

# S

1° s vient de s: scouarn, oreille = \*scovarna; saez, flèche = sagitta; seiz, sept, \*secten; spern, épine, de la même racine que le latin sparus, sorte de dard, et que l'allemand speer; sparl, barre, en vieux haut allemand sparro, chevron; stref-iaden, éternuement, en gallois y-strew, en irlandais sreod, de la même racine

que le latin sternuere; skraba, gratter, de la même racine que le latin scalpere, sculpere.

2° s vient de d entre une voyelle et 1° un i suivi d'une autre voyelle; 2° une sourde : badisiant, baptême, dérivé de badez, plus anciennement \*batid, comme le prouve le vieux gallois betid; grisienn, racine, forme singulative d'un thème vradi qui apparaît sans le suffixe final en dans le pluriel grisiou, dans le gothique vaurt[i]-s, et, avec un c paragogique, dans le latin [v]radix; ruska, rougir,

dérivé de ruz, rouge, au ixº siècle rud, en gaulois roudo-s.

3°. s vient de t précédé soit d'un t, soit d'une autre consonne et suivi d'un i et d'une autre voyelle, ou autrement dit suivi d'un i consonne: kisier, chats, pluriel de kaz, en gaulois catto-s; kosoc'h, plus vieux comparatif de koz, en gaulois \*cott-ios, comparatif de cotto-s; mitisien, pluriel de matez, servante, dont la forme au 1x° siècle a dû être magtect, comparez le vieil irlandais ro-macdacht et le vieux cornique mahtheid; persier, pluriel de porz, cour, et porte, précédemment port, comparez le latin porta et chors, chortis; bisier, pluriel de baz, bâton, thème \*batta-.

s vient de t suivi d'un autre t: roues-tla, brouiller, de roued,

filet = rēte; flis-tra, jaillir, dérivé froud = \*stru-ti-s, torrent.

4° s vient de d suivi d'une dentale : krisder, crudité, dérivé du latin crudi-s, kres-teiz, midi, composé de kreiz, milieu, thème \*cridio- et de deiz, jour; gwestl, gage = vad-tl = \*vadi-tlo-n.

5° s vient de ch français : siminal, cheminée ; siferni, en-chifre-

*ner*, enrhumer.

6° s vient de x: es-kemma, échanger = \*ex-cambiama; scaota, échauder, du latin excaldare; spounta, épouvanter, d'expaventare; tasa, taxer, du français; nes, voisin, pour \*nex-ios == \*naks-yâs, en vieil irlandais nessa de la racine NAKS, en sanscrit NAKSH, approcher, se trouver auprès.

7° s vient de r : gourrisiann, je hennis, pour gourc'hiriann, en vieux gallois guirgiriam, de la racine vere, d'où le vieil irlandais

*ferc* , colère.

S initial est parasite dans: sklas, glace, du français; sklear, clair, du français; skloka, glousser, en gallois clocian, clwcian; stripen, tripe, du français.

S initial est supprimé complètement devant une voyelle dans

evel, comme, en vieil irlandais amal, mais en latin simul.

S initial est supprimé avant une consonne dans : pad, durée, qui est le latin spatium; kamm, courbe, en gaulois cambo-s, mais en grec σκαμβός; ti, maison, en gaulois \*tiges, mais en grec στέγος; neud, fil, nadoz, aiguille, pour \*snâto-s, \*snâtêda, en irlandais snâth, snâthad; neza, filer, qui a dû en être au 1x° siècle nidam, comme le prouve le gallois nyddu, et qui paraît le même verbe que le grec  $[\sigma]v\eta\theta\omega$ , en irlandais snâthaim; neun, nage, en irlandais \*\*snêmh; nez, lente, en irlandais \*sneadh = \*sneda; karrek, rocher = \*carico-s pour \*scarico-s, d'un thème gréco-italo-celtique \*scaric, qui se trouve notamment dans le latin \*calx = scalic-s, de la même racine que le vieux slave \*scala, pierre; mouar, mûre, en irlandais \*smêur; gwenn, blanc, beau, heureux, du gaulois vindo-s pour \*svindo-s, comparez le lithuanien \*svidus, blanc, et le latin \*sûdus = \*svido-s, clair, beau, en parlant du temps; gar, jambe, en irlandais \*cara, mais en grec onélos, onels: le \*s initial est conservé grâce à un e prosthétique dans le composé div-esker, les deux jambes, dont le second terme = \*scari; lonka, avaler, en irlandais \*slucaim, en allemand \*schlingen, d'une racine \*slak, \*slank.

#### Z

1° z vient de d entre deux voyelles ou à la fin des mots : spaz, châtré, eunuque, du latin spado; arzourn, poignet = \*are-durno-; a-zeza, asseoir, de la même racine que le latin sedere; azeuli, adorer, du latin adorare; beuzi, noyer, en gallois boddi = \*bodimin; bleiz, loup, au ix° siècle bled; bloaz, année, en vieil irlandais bliadan; korrez, corroi, du bas latin conredum; deiz, jour, pour \*dides avec un d euphonique pour \*dies, en vieil irlandais die; neiz, nid = \*ni[s]do-s; preiz, proie, du latin præda.

Ce d tient lieu quelquesois d'une dentale aspirée primitive; ainsi à beuzi, noyer, on peut comparer le grec βαθύs, prosond, qui a

la même racine, BADH.

2° z vient de d ou t précédés de r ou l: urz, ordre, du latin ordo; barz, barde = bardo-s; kerz, marche, en vieux cornique cerd; tarz, lézardé, en gallois tardd; c'hoarzann, je ris, en vieux gallois guardam, d'une racine svand qui se trouve aussi en persan; arzel, jouet, du latin articulus; bolz, voûte, du bas latin volta; nerz, force = nerto-n; gwez, sauvage, pour gwelt, en gallois gwyllt, en cornique ancien guit et guill, le même que l'allemand wild; liorz, jardin, au xvu siècle lu-orz, en vieil irlandais lub-gort; gwerzid, fuseau, comparez le latin verto; garz, haie = \*gorta; marz, merveille, du latin virtus.

3° z vient de t double ou précédé d'une autre muette : kaz, chat, du gaulois catto-s; keaz, malheureux = "cacto-s; leaz, lait = mlact; brezounek, breton = "brittonâco-s; lizer, lettre, du latin littera; saez, flèche, du latin sagitta; koz, vieux = "cotto-s; poaz, cuit = "popto-s, en latin coctus; gwiziek, savant = "vittiâcos = "vid-ti-âcos;

striz, étroit, du latin strictus.

4° z vient de s entre deux voyelles ou à la fin des mots : brezel, guerre, au xv° siècle bresel; izel, bas, au xv° siècle isel; biz, doigt — bis; blaz, goût, en vieil irlandais blas, comparez le français blasé; braz, grand, au xv° siècle bras; a-zeza, s'asseoir, pour \*a-sidama; suffixe -uz, en latin -ôsus.

- z vient de s entre une sonore et une voyelle : tenzor, trésor, du latin tensaurus.
- 5° z vient de t entre deux voyelles : moneiz, monnaie = moneta par l'intermédiaire du bas latin moneda, qui se trouve dans le dérivé monedagium (Du Cange); bouzellen, boyau, de botellus par l'intermédiaire de bodellus.
- 6° z vient de t entre une voyelle et une continue sonore : bezo, bouleau, thème \*betva-; Pezr, Pierre, de Petrus.

7° z vient de x: mouez, voix, en vannetais mouech du latin vox; uz, haut, dans a-uz, en haut, cf. le gaulois oux-ello-, et le gallois uch-el; kriz, ride, en gallois crych, comparez le nom propre gaulois Chrixus; noz, nuit—nox, qui paraît avoir été gaulois comme latin.

8° z vient de j, c'est-à-dire i consonne : deiz, jour, pour \*dijes avec un j épenthétique : comparez le latin dies; heiz, orge, en gaulois \*sesjo-n, comparez le sanscrit sasja-m, grain; kleiz, gauche = \*clejo-s, en grec [x]λαιός; beza, être, pour \*buja-, de la racine indo-européenne вни avec le suffixe ja si fréquent dans les verbes; trugarez, miséricorde, len vieil irlandais trôcaire = \*trocarija; gwirionez, vérité, en vieil irlandais firinne = \*vîrionnija. Ce z a succédé immédiatement à un d épenthétique appelé par l'i consonne, cf. 1°.

# N

- 1° n vient de n: nann, non, au xv° siècle nend, en vieil irlandais nand, formes où la négation na, ni est développée à l'aide
  du verbe substantif; nadoz, aiguille, de la même racine que le
  latin nere, filer; nao, neuf, pour \*naven; nevez, nouveau == novio-s;
  nes, proche, comparez la racine sanscrite naksh, être près; nerz,
  force, thème en gaulois nerto-, racine nar; noaz, nu, en vieil irlandais nocht, racine nag; noz, nuit == noc[t]-s.
- 2° n vient de d précédé de n: difenner, défenseur, dérivé du verbe latin desendo; eno, là, = enno pour in-do, de la préposition in et du pronom démonstratif neutre do; ac'hano, de là, = ac'hanno pour ac'han-do où le même pronom démonstratif est précédé de l'article an et de la préposition a, ac'h, de; diskenni, descendre, pour diskendi; krenn, rond, pour \*crundo-s; kemenn, commander, pour kommend; gwenn, blanc, du gaulois vindo-s; senna, répandre, du latin fundere; pounner, pesant, du latin pondere; oferenn, messe, du latin offerenda; an-nemorant, le reste, pour an demorant, le demeurant, du français; an-nor, la porte, pour an-dor.
- 3° n vient de m dans: ken- pour com-, par exemple: kenvreur, confrère, pour \*com-brâter; don, apprivoisé, en gallois dof = \*doma-. en-em, particule redoublée qui a le sens de réciprocité, au xv° siècle em-em = ambi-ambi; tun, colline, pour tum, comparez le latin tumulus et le composé armoricain dastum; le suffixe de la

première personne du singulier, exemple: karann, j'aime, en vieil irlandais cairimm; plun, plume, du latin pluma; skan = scam, léger, en cornique scaff; neun, nage, en irlandais snâmh, et en gallois nawf; steunen, trame, du pluriel latin stămina.

3° n vient de l ou r suivi de t : kontel, couteau, en bas latin cuntellus = cultellus; kentr, éperon = \*cal[ci]-tro-n; gwentleou, ciseaux, variante de gweltreou, en cornique gweldzhow, en gallois gwelleifiau,

avec un suffixe différent.

N est souvent parasite:

n parasite gaulois: ande, particule intensive, aujourd'hui an, en dans an-kelc'her, en-keler, est identique au sanscrit adhi, sur (un renforcement identique se rencontre dans le latin inferus, infimus, en sanscrit adharas, adhamas, et dans la préposition gothique undar, sous, qui est un cas de adharas); vindo-s, blanc, heureux="svindo-s, identique au latin sudus="svida-s, clair, beau, en parlant du temps, employé substantivement au neutre avec le sens de beau temps, temps clair, comparez le latin sidus, étoile = svaidas, et le lithuanien svidus, blanc;

n parasite moderne : gant, avec, variante de gat, en gaulois cata; didransa, détrousser, du français; puns, puits, du bas latin putius; hinkane, du français haquenée; pens, fesse, du français; mintin, matin, au xv° siècle mitin; dindan, sous, variante de didan, préposition composée de do aujourd'hui da, à, et de tan, sous, aujourd'hui inusité; pinsin, piscine, du français; pensel, pièce, pour pesel, du bas latin petia.

N est supprimé devant s: miz mois, plus anciennement mis = \*mans; ezans, encens, vient du bas latin incensum, prononcé alors

insensum.

#### CHAPITRE VII.

#### LABIALES.

P

1° p vient de p latin: pesk, poisson, en vieux gallois pisc, en vieil irlandais iask = \*pêsca-s; peur, pâturage, en gallois pawr, de la même racine que le latin pābullum; paotr, garçon, littéra-lement pâtre = \*pal-tros = \*par-tros, de par, variante de peur; pobl,

peuple, du latin populus.

2° p vient de qu primitif, en latin qu = c irlandais, p gaulois: pevar, quatre, en latin quatuor, en vieil irlandais cethir; pemp, cinq, en latin quinque, en vieil irlandais coic; paz, toux, en gaélique d'Écosse casad, en sanscrit kâsa-s; pé, quel? en irlandais ci, en latin quid; ped, combien? en latin quot; enep, contraire, opposé,

en irlandais eineach, face; pep, chacun = \*pâpo-s = \*paspo-s, en vieil irlandais câch = \*casca-s, comparez le latin quisque; map, fils, du gaulois \*mapo-s, en irlandais ogamique maqa-s; penn, tête, du gaulois penno-s, en vieil irlandais cenn = \*qenna-s; prenv, ver, en gallois pryv = \*prumi-s, en irlandais cruimh = \*qrumi-s, en sanscrit krmis, en latin [q]vermis; pre-na, acheter, vieil irlandais cre-n (la même racine se trouve dans le composé go-pr, sa-laire); pri, argile, en vieil irlandais crê = \*qreit-s; poell, prudence, raison, masculin, en vieil irlandais ciall = \*qêllâ, féminin; prenn, arbre = prenno-, en vieil irlandais crann = \*qranna-; pe, ou, conjontion,-en vieil irlandais ce; hep, sans, en vieil irlandais sech, aujourd'hui seach, comparez le latin secus, sequestrare.

3° p vient de f: prenest, fenêtre, du latin fenestra; pens, fesse,

du français.

Le p primitif manque ordinairement dans les mots néo-celtiques d'origine celtique; exemple : leun, plein, en vieil irlandais lân, identique au latin plēnus; war, sur (en composition, gour), du gaulois ver, en sanscrit upar, en grec ὑπέρ, en allemand über, en latin, s-uper; go, du gaulois vo = upo, en grec ὑπὸ, en sanscrit upa, en latin s-ub; evann, je bois, = pibam, cf. le sanscrit pibami; een, oiseau = \*petna-, de la racine pat, voler; ed, blé = \*pitu-, de la même racine que le latin pasco; leur, aire, le même mot que l'anglais floor; re, trop = pro; tom, chaud, dérivé de la même racine que le latin tepidus, mais avec un suffixe différent; hun, sommeil, le même mot que le sanscrit svapna-s et que le grec ὑπνοs; aoten, rasoir, pour alten = arten, paraît dérivé d'art, pierre, conservé en irlandais et qui semble le même mot que le latin petra. Voir sur la chute du p un savant mémoire de M. Windisch, dans le tome VIII des Beitraege de Kuhn.

# B

1° b vient de bh: ambrouk, conduire, en gallois hebrung, composé dont le second terme brounk paraît identique à l'allemand bringen, à la racine du nom des A-brinc-atui, et être une racine secondaire dérivée de la racine indo-européenne bhar, porter; abrant, sourcil, en grec δΦρύs, en latin frons; bara, pain = \*barago-s, de la racine bhar, palpiter, bouillir, être en fureur, d'où vient le latin fermentum (l'allemand brod = bhrauta-, vient de la racine bhru, variante de bhar); bena, tailler, dérivé d'un thème identique à celui du grec Φόνοs, comparez le haut allemand bano, meurtre; brae, instrument destiné à broyer le chanvre, = \*brago-, de la racine bhrac, qui se trouve dans le latin frangere; brienen, fragment = \*bregvion-, de la même racine.

2° b vient de g: bugel, berger, enfant, littéralement conducteur de bœufs, d'un thème celtique, \*bou-cali-, en vieil irlandais bô-chail, comparez le grec βου-κόλος: le premier terme bou est en sanscrit gau-; breou, moulin à bras, en sanscrit gravan; — de gv: boued, nourriture, beo, vivant, de la racine gvigv, qui a donné au latin les mots victus et vivus, au grec βιός.

3° b vient de p entre deux voyelles: souben, soupe, du bas latin supa; abostol, apôtre, du latin apostolus; kabestr, licol, du latin capistrum; canab, chanvre, du thème canapi-, conservé en vieux prussien, tandis qu'en latin et en grec a eu lieu la même permutation que dans les langues néo-celtiques; enebarz, douaire pour enep[v]erz, au ix° siècle enep-uuert, littéralement prix de face; kibel, cuve, du latin cūpella; pobl, peuple, du latin populus.

4° b vient de v: burzud, miracle, du bas latin virtutis; banel, petite rue étroite, du français venelle; bergez, du français verger; biel, du français vielle; bilen, roturier, du français vilain; bolz, voûte, du bas latin volta; beach, voyage, du français; bondem, vendange, du latin vindemia; gwiber, écureuil, en gallois gwiwer; binim, poison, du français veniment.

poison, du français venin, venimeux.

5° b vient de p initial : bennak, quelconque, en vieux gallois pinnac; bem-dez, chaque jour, pour \*pepon-dijes- (ce mot nous offre dans son premier terme la désinence de l'accusatif gaulois exceptionnellement conservée jusqu'à nos jours); bepred, toujours, pour

pep-pret.

- 6° b vient de sv: bran, corbeau = \*brano-s, en vieux slave vranu = \*vrana-s, en lithuanien varna-s, qui signifient à la fois noir et corbeau, d'une racine svar, qui avec un suffixe différent a donné l'allemand schwartz, et le latin sordere; boaz, coutume, en vieil irlandais bês = \*bêttu-s, pour \*svâyattu-s (le même thème se trouve, mais sans redoublement de la consonne du suffixe tu, dans le latin, con-svêrê-do; ber, broche, comparez le latin veru, et l'allemand schvert = \*svirda-.
- 7° b vient de m: bent, variante de ment, menthe, en gaulois menta; beure, matin, en irlandais mârach ou bârach: la comparaison avec le gothique maurgins paraît prouver que l'm est plus ancien que le b; bro, pays, en gaulois brogi-, mais en vieil irlandais mrug; briz, tacheté, en vieil irlandais mrecht.

8° b vient de sm: bian, petit = \*smiccano-s, de la même racine que le grec  $[\sigma]\mu \iota \varkappa - \rho \delta - s$  et que le latin [s]mac-er, thème [s]mac-ro-.

#### F

1° f vient de s, suivi d'une autre consonne supprimée en celtique: fron, narine, irlandais srôn, nez, de la racine sau, donc la forme la plus complète est stau, couler; froud, torrent = fruti-s = \*strutis, en vieil irlandais, sruth = \*srutu-n, de la même racine; felch, rate, en irlandais sealg (du grec σπλήν, et du sanscrit plihan, résulte un thème complet \*splaghan); faoutann, je fends, en irlandais, sgoiltim, d'une racine scolt, squalt, dont le qu tient lieu du p de l'allemand spalten; difuna, réveiller, variante de dihuna, dont le second terme huna est dérivé de hun = svapna-s, en cornique on prononçait difune.

2° f vient de bh : faven, hêtre, du latin fagus = \*bhâgo-s, en

grec  $\varphi n \gamma \delta s = *bh \hat{a} g o - s$ ; f a, fève, du latin f a b a.

3° f vient de b final: tref, territoire d'une succursale, au 1x° siècle treb; gof, forgeron, en vieil irlandais goba, thème, gobann.

f vient de b médial : kafout, variante de kavout, racine KAB.

4° f vient de m, entre deux voyelles ou une voyelle et une liquide; kefer, proportion, en vieux gallois cimer; kefret, ensemble, au ix° siècle cof-rit pour com-rit.

5° f vient de p : korf, corps, thème en vieil irlandais corpa-;

kef, tronc d'arbre, du latin cippus.

6° f vient de v au commencement des mots: fal, mauvais, variante de gwal qui paraît avoir la même racine que l'adverbe gothique vairs, pire; fenoz, cette nuit, au xvi° siècle vet-noz; feteiz, aujourd'hui, au xvi° siècle vetez, = \*vet-deiz = \*vet-did; faez, feaz, vaincu, en latin victus, en vieux gallois guith = \*victo-s, en vieil irlandais fectha = \*victia-s; fraez, éloquent, en gallois ffraeth, paraît dériver de la même racine que le grec ρητόs = \*vrêto-s, et que le latin verbum = \*vardha-m; flour, doux, velouté, du français velours; fled, lit, comparez gwele; flock, écuyer = \*viroccos.

Comparez la variante freg de greg = \*viracis, qui se trouve dans le vocabulaire cornique. F initial = v est irlandais et picte, il est étranger au gallois et se trouve exceptionnellement en breton.

7° f vient de v à la fin des mots : derf, chêne, variante de derv,

thème dervo-; elf, tremble, variante de elv.

8° f vient de f latin: feunteun, fontaine, du bas latin fontana; fourn, four, du latin furnus; foen, foin, du latin fenum; forc'h, fourche, du latin furca; frouez, fruit, du latin fructus; fust, manche, fut, du latin fustis.

9° f vient de sv initial: finval, remuer, se dit aussi gwinval, en gallois chwyfio, racine svim, comparez l'allemand, schwimmen, nager; fariel, bagatelle, variante de c'hoariel, jouet; fubu, variante c'houibu, moucheron; or c'ho = sv.

## V

1° v vient de v dans l'intérieur des mots: avel, vent, identique au grec &[f]ελλα, coup de vent; ivin, ongle = \*ongvinos, comparez le latin unguis, pour \*ong-vi-s; pevar, quatre, \*petvares;

levenez, joie, en ancien gallois leguenid = \*lovanida = \*lovania; brava, plus beau, comparatif de brao, qui vient du français brave.

2° v vient de b entre deux voyelles, ou entre une voyelle et r ou l: gavr, chèvre, du gaulois gabro-; civolez, ciboule; stivel, lavoir, dérivé du bas latin stuba, d'où le français étuve; aval, pomme, en vieux gallois aball; eva, boire = \*[p]iba-ma, comparez le latin bibere = \*pibe-se et le sanscrit pibâmi, je bois; ivin, if pour \*ebina, en gaulois eburo-s et en vieil irlandais ebur[a-s], aujourd'hui iubhar, avec un suffixe différent; he-vlen-e, cette année, dont le second terme est un cas indirect de blizen, année.

3° v vient de p précédé de r dans l'intérieur des mots: darevi, préparer, en moyen gallois darparu; kalvez, charpentier = \*carpido-s = \*carpios; comparez l'irlandais moderne cairb, chariot. (Un autre dérivé, l'irlandais carbat, est identique au latin carpentum, d'où carpentarius, Carpento-racte.)

4° v vient de g: sav, saven, hêtre, du latin sagus, en grec

Onyos (forme gauloise probable fagvo-s).

5° v vient de m entre deux voyelles ou entre r et une voyelle: skevent, poumon=\*scament, dérivé de skanv-=\*scamo-, léger; aneval, animal, du latin animal; arvor, pays maritime, thème are-mori; pederved, quatrième = \*peteor-mato-s, dérivé de \*peteores, nom de nombre cardinal féminin, en vieux gallois pedeir, en breton d'aujourd'hui peder; gever, gendre, en sanscrit g'amatar; steuven, trame, du pluriel latin stâmina.

6° v vient de d suivi d'u: avoultr, adultère, du latin adulter. 7° v vient de u tenant lieu d'dv, plus ancien : vi, œuf, pour ui = \*dvion, identique, sauf l'accent, au grec  $\phi \delta v = \omega[f] \iota \delta v$ .

# ÑV

1° ñv vient de m, entre deux voyelles ou entre une liquide et une voyelle: goañv, hiver, en vieux gallois gaem, comparez le grec χειμών et le latin hiems; hañv, été, en vieux gallois ham, du thème gaulois \*samo-; preñv, ver, en vieil irlandais cruim, thème, qrumi-, en latin vermis, thème quermi-: on peut supposer un thème gaulois prumi-; kañval, chameau, du latin camelus; heñvel, semblable, en vieil irlandais samail, en latin similis; tañva, goûter, pour tama, de la même racine que le latin taminare dans contaminare; heñvel, nommer pour \*anmâla, dérivé de \*anmin, nom, aujourd'hui hano; skañv = \*scamo-s, léger; eñvor, mémoire, comparez le latin memoria, ici l'm initial est tombé, ou pour autrement parler la racine smar, penser, est plus incomplètement redoublée qu'en latin; emziñvad, orphelin = \*ambi-di-mato-s; teñval, obscur, en vieil irlandais temel, obscurité, comparez le sanscrit tam-as, obscurité, et le latin, tim-or. timere; roeñv, rame, en latin remus; neuñvi.

nager, dérive d'un thème \*snâman, action de nager, que l'on peut comparer au grec vãµa, action de couler; hinviz, chemise de femme, en latin camisia, en vieil irlandais caimse.

## M

1° m vient de m initial ou en position: mam, mère, en latin mamma, en grec μάμμα; kimiad, congé, du latin commeatus; mab, fils, du gaulois \*mapo-s; mad, bien, du gaulois mato-s; maga, nourrir, d'une racine, mak, conservée dans le grec μῆκος; mala, moudre, en gallois malu, de la racine indo-européenne mal; mor, mer, du gaulois mori; marc'h, cheval, du gaulois \*marcos, marca; meur, grand, du gaulois mâro-s = \*mag-ra-s; mui, plus = \*môios, \*mogios; menez, montagne, au ix siècle monid, en vieux gallois minid, de la même racine que le latin e-min-ere, pro-min-ere, pro-mun-to-rium (dans ce dernier on signale un thème, munto-, identique à l'allemand, mund, bouche); maro, mort, du gaulois \*mar-vo-s; comparez le latin mortuus = martvos.

2° m vient de b précédé d'un m: kemener, tailleur, mieux kemmener pour \*com-binâri-s, comparez le vieux gallois et-binam, je coupe, et le grec φόνος; kemma, changer, thème \*kambiama; kroumm, courbé, arqué, vieil irlandais cromb; kemerout, mieux kemmerout, prendre, pour \*com-ber-atu-, littéralement porter avec, de la racine bhar, porter; kamm, courbe, du gaulois cambo-s.

3° m vient de v initial latin: moues, voix = vox; mendem, vendange, du latin, vindemia; marz, merveille, du latin virtus.

4º m vient de b initial : mouza, bouder, du français; meud,

pouce, en gallois bawd.

4° m vient de n précédé de m ou de b : stamm tricot, du français estamine; kontammi, souiller, identique au latin contaminare; kamm, pas, en vieil irlandais ceim[n], = \*camin, comparez le bas latin caminus; liamm, lien, identique au latin ligamen; bem-dez, chaque jour, dont le premier terme = pebn = \*pepon.

M initial a disparu dans: leaz, lait, en vieil irlandais mlacht, en gothique miluk-s, de la racine marg; aze, là, au xv° siècle ua-se = man-se = \*mageni sai, [dans ce] lieu-là, comparez le vieil irlandais magen, dat. magin; ab pour mab, fils, au commencement de quelques noms propres.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

# VARIÉTÉS.

#### ARANBA.

On a contesté que ce mot fût emprunté du grec. Cependant il porte clairement la marque de l'emprunt. Le χ de ἀράχνη a donné aragña, que l'écriture latine, faute d'un signe particulier, devait écrire arania ou aranea. Il est curieux de voir que le mot français araigne (d'où araignée), a rétabli la gutturale, tant les deux prononciations sont voisines.

Michel Bréal.

normand bězé ou beser (Dum.), «courir çà et là,» et b'zé, «ivre.»

Dans la première partie du Dictionnaire du patois normand du Bessin, qui a paru dans le 5° fascicule, tome IV, des Mémoires de la Société, j'ai omis de donner l'étymologie du verbe bêzé, « courir çà et là », en parlant des vaches piquées par les taons; ce mot dérive, ainsi que Diez l'avait déjà remarqué, du vieil haut allemand pisōn, m. h. a. bisen, « hin und herrennen » (Etym. Wörterbuch, II, c., s. v. beser).

C'est aussi de ce verbe et non de bibere, comme je l'ai dit par erreur, que vient, malgré la différence de signification, b'zé et son dérivé b'zāyi, « un peu ivre, lancé, » et b'zé ne me paraît être que le participe passé de beser, — comme l'écrivent Diez et MM. Duméril, — ou bêzé. Cette manière de voir est d'ailleurs confirmée par le rapprochement d'autres formes analogues du même idiome. On trouve, en effet, dans le Dictionnaire du patois normand de MM. Duméril le mot besin, « à demi ivre, » qu'ils ont, un peu à la légère, rapproché du vieux français besivre, « fort ivre (?); » d'un autre côté, M. Delboulle, dans son Glossaire du patois de la vallée d'Yères, donne bsiner, « courir de tous côtés », mot qu'il fait assez plaisamment venir de bsin! bsin! onomatopée qui exprimerait d'après lui le sifflement des mouches bovines, encore que les taons ne fassent entendre, que je sache, aucun bruit en volant. Il est évident que besin ou b'zin et bsiner ou b'ziner l'ont la même origine,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Musée et Bibliothèque de l'École évangélique de Smyrne, 1876, p. 38.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Il pourrait bien se faire que M. Delboulle eût écrit bsiner et non b'siner ou besiner uniquement pour justifier sa bizarre étymologie.

et l'on voit qu'il y a entre eux la même différence de sens qu'entre beser ou bêzé et b'zé; il n'est pas moins évident, je pense, que b(e)siner et b(e)sin sont respectivement les diminutifs de beser ou bêzé et de b'zé; on peut et on doit donc admettre que ces derniers mots ont, comme les premiers, la même étymologie, c'est-à-dire l'a. h. a. pisōn. Il est d'ailleurs assez facile de voir, je le crois, comment on a pu passer de l'idée de courir ou d'aller çà et là à celle d'être ivre; mais on a là, il me semble, un exemple frappant et digne d'être remarqué de la facilité avec laquelle les patois modifient les radicaux dont ils disposent et en forment des dérivés aussi expressifs qu'originaux.

Charles JORET.

# QUELQUES DÉTAILS DE PHONÉTIQUE ARIO-EUROPÉENNE.

La langue ario-européenne tendait à supprimer une semi-voyelle (y, w, r, n, m) placée entre une voyelle longue et une consonne. De là en indien  $r\bar{a}s$ ,  $r\bar{a}bhis$ ,  $r\bar{a}su$ , pour \* $r\bar{a}ys$ , etc., du thème  $r\bar{a}y$  ou rai, richesse;  $g\bar{a}m$  pour \* $g\bar{a}wm$ , et à l'accusatif pluriel  $g\bar{a}s$  pour \* $g\bar{a}ws$ , du thème  $g\bar{a}w$  ou gau, vache;  $dy\bar{a}m$  pour \* $di\bar{a}wm$  du thème diau, ciel;  $u\bar{s}\bar{a}m$  pour \* $u\bar{s}\bar{a}rm$ , du thème  $u\bar{s}ar$ , aurore;  $panth\bar{a}m$  pour \* $panth\bar{a}nm$ , du thème panthan, chemin. En zend  $u\bar{s}\bar{a}m$ ,  $pa\bar{n}t\bar{a}m$ , etc., en grec  $\beta\bar{\omega}v = g\bar{a}m$ ,  $\zeta\bar{\eta}v = dy\bar{a}m$ , en latin  $b\bar{o}s$ ,  $b\bar{o}bus$ . L'ario-européen faisait aux cas obliques du pluriel oysu, oybhias au masculin ( $\tau o\bar{\imath}\sigma\iota$ ,  $h\bar{\imath}bus$ ), au féminin  $\bar{a}su$  pour \* $\bar{a}ysu$ ,  $\bar{a}bhias$  pour \* $\bar{a}y-bhias$  ( $A\theta\eta\nu\alpha\sigma\iota$ , equabus).

Il suit de là que la terminaison ā au nominatif des thèmes en n et en i (qui est de date ario-européenne, comme le prouvent l'accord de l'indien rājā avec le grec Πυθώ et le latin homō, l'accord de l'indien sakhā ou dharā avec le grec ηχώ), est la réduction que subissaient les finales primitives ¬n et ¬y devant un mot commençant par une consonne. De même l'indien pitā est pour \*pitār devant une consonne; le zend zyāo (= \*zyā) pour \*zyām devant une consonne. Devant une voyelle l'ario-européen gardait probablement la semi-voyelle finale; de là en grec τατήρ, κύων, χιών pour \*χιωμ, Αρτεμωι, en latin pater. Ainsi τατήρ et pitā sont un doublet syntactique η, comme en indien bhānus et bhānur, en latin meus et meu', en français bel et beau.

On peut se demander si les duels indiens à double forme, dvā et dvau, ne sont pas des doublets syntactiques, issus d'un prototype unique en ōw. On peut se demander si l'instrumental en ā et le datif en āi n'étaient pas primitivement un seul et même cas. On peut imaginer beaucoup d'hypothèses du même genre, malheureusement peu susceptibles de vérification. Mais il est une de ces

VARIÉTÉS. 275

hypothèses sur laquelle je ne crois point inutile d'appeler l'attention de la Société.

Qu'on suppose, ainsi que le font aujourd'hui divers savants, que dans la conjugaison les désinences personnelles dites primaires mi, si, ti, nti, sont en réalité postérieures aux désinences dites secondaires m, s, t, nt. La première personne du singulier en  $\tilde{a}$  du slavon ( $vez\tilde{a}$ , je porte) supposera une ancienne finale  $\bar{a}m$  comme à l'accusatif des thèmes féminins ( $r\tilde{a}k\tilde{a}$ , la main); le grec  $\tilde{\epsilon}\chi\omega$ , le latin ueho, les rares formes indo-iraniennes en  $\bar{a}$  représenteront la mutilation de cette finale devant un mot commençant par une consonne. Le slavon  $vez\tilde{a}$  est un doublet syntactique d' $\tilde{\epsilon}\chi\omega$  (ario-eur.  $wegh\bar{o}m$ ,  $wegh\bar{o}$ ) comme  $\chi\iota\omega\nu$  est un doublet syntactique du zend  $zy\bar{a}o$  ( $ghi\bar{o}m$ ,  $ghi\bar{o}$ ). La finale arique  $\bar{a}mi$ , inconnue en Europe, est probablement dérivée de la finale pleine  $\bar{a}m$ , modifiée sous l'influence des verbes comme asmi.

La double première personne du singulier weghōm, weghō rappelle le double accusatif indien mām, mā, et le double nominatif grec ἐγών, ἐγώ.

## LA DÉSINENCE DES PLURIELS NEUTRES.

Les pluriels neutres ont pour désinence en latin, en grec et dans les autres langues de l'Europe, ainsi qu'en zend, un a. Là où l'on peut reconnaître la quantité de cette voyelle, comme en grec et en latin, elle est brève :  $tri\check{a}$ ,  $\tau \rho i\check{a}$ . En zend, on trouve  $\check{a}$  et  $\bar{a}$ , mais on sait combien le zend est peu exact dans la notation de la quantité des finales, de sorte que cette langue ne donne aucun droit de supposer un  $\bar{a}$  ario-européen.

En indien, un a ( $\lambda$  de M. de Saussure) bref non accentué donne  $i: pit\bar{a} = \pi \alpha \tau n/\rho$ , iti = latin ita. Le pluriel neutre catvāri de l'indien représente donc exactement, pour la désinence, le pluriel

neutre grec τέτταρα, l'osque petora.

M. F. de Saussure (Mémoire sur le système primitif des voyelles, p. 248 et 256), montre comment l'A, non accentué et prononcé faiblement, se contracte avec un u précédent en ū, avec un i précédent en ī. De là les neutres védiques trī = τρία, purū. Un phénomène analogue produit les neutres védiques en ā comme yugā, et peut-être le premier membre des numératifs quinquā-ginta, weuth-xouta. Les formes en ă, ĭ, ŭ citées par M. Benfey (Voll-stānd. Gramm. d. Sanskritsprache, S 742 iv) donnent à penser qu'un a ario-européen final pouvait s'élider purement et simplement: on disait sans doute tantôt tria et tantôt tri, employant la première forme devant les consonnes et la seconde devant les voyelles (cf. de Saussure, p. 247). Ainsi l'ario-européen aurait eu des doublets syntactiques en ĭa (ou ī) et ĭ, en ua (ou ū) et ŭ, en aa (ou ā) et ă.

Tous les pluriels neutres ario-européens paraissent avoir pour désinence à bref, diversement altéré parfois en vertu des lois phonétiques. La désinence primitive ā, supposée par Bopp et Schleicher, n'existe nulle part.

### SUR LE SON DU GROUPE $\gamma\mu$ .

D'après Priscien (I, vii, 39) Varron, au livre Ier de son De origine linguae latinae, signalait en s'appuyant sur Ion (de Chios) l'existence d'une vingt-cinquième lettre grecque, lettre que ne représentait point un caractère spécial, mais dont le son était commun aux langues grecque et latine. C'était la nasale qui correspondait aux muettes x,  $\gamma$ ,  $\chi$ , c, g, qui était toujours placée devant une de ces muettes, et que les Grecs notaient par y et les Romains par  $n: \check{\alpha}yx\nu\rho\alpha$ , ancora, etc. Le son en question (noté n) existe encore devant c ou g en espagnol et en italien; en anglais et en allemand, il a une existence indépendante et on le note ng (song, thing, singing; gang, springen, hebungen). On peut le désigner par une n pointée,  $\dot{n}$ .

Cette vingt-cinquième lettre grecque, au dire de Varron, avait reçu le nom d'agma, c'est-à-dire ἄγμα. Il est infiniment probable qu'un tel nom avait été fabriqué de façon à contenir le phonème même qu'il devait désigner. Aussi M. B. ten Brink a-t-il conjecturé qu'il fallait rectifier la forme donnée par Priscien et écrire άγγμα. Mais il n'est guère aisé de prononcer άγγμα (angma), surtout de façon à y mettre en évidence la nasale n; le groupe γγμ, de fait, est inusité; enfin il est toujours dangereux de rema-

nier un texte sans s'appuyer sur un autre texte.

Il est plus simple de supposer que agma ou ayua se prononçait anna et non agma. Varron, dans le même passage, cite des exemples de l'emploi du g latin avec la valeur de n : agceps, iggerunt, etc.; cette orthographe était, nous dit-il, celle d'Accius. Il n'avait aucune raison de ne pas y recourir pour transcrire un terme artificiel comme ayua. Reste la question de savoir si en grec même

le groupe y pouvait être prononcé im.

On n'aura point de doute à cet égard si l'on compare un parfait comme τέτυμμαι pour -πμαι et un parfait comme πέπλεγμαι pour -κμαι, ou encore un parfait comme γέγραμμαι pour -φμαι, et un parfait comme δέδεγμαι pour -χμαι; et si l'on considère qu'à côté de σφίγγομαι et d'έσφίγχθην il y a έσφιγμαι et non -γγμαι, à côté de σφιγκτός σφίγμα et non -γγμα. A coup sûr, les Grecs disaient peplenmai, dedenmai, esphinmai, sphinma.

L. HAVET.

1er fascicule. Table des matières du second volume. — Maspero, des pronoms personnels en égyptien et dans les langues sémitiques. — Havet, le renforcement dans la déclinaison en a.—A. Bergaigne, de la valeur phonétique de l'anusvâra sanscrit. — Id., du prétendu changement de a final en o sanscrit. — D'Arbois de Jubainville, du mot franc chramnae ou hramne. — Bréal, étymologies latines. — Maspero, sur quelques singularités phonétiques de l'espagnol parlé dans la campagne de Buenos-Ayres et de Montevideo. — D'Arbois de Jubainville, J. Grimm et Marcellus de Bordeaux. — Id., fagne, faigne, fange. — Variétés. — A Bergaigne, ἐαρ, ushas. — L. Havet, sur la physiologie des nasales et des l.

2º fascicule. Storm, remarques sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien.—Ploix, étude de mythologie grecque. Hermès.— Havet, mots locriens contenant un α pour un ε. — Bréal, une tendance phonique de la langue grecque. — Gaidoz, fagne, fange; hohe Venn, finnois. —

Liste des membres de la société au 1er janvier 1873.

3° fascicule. Havet, hiatus indo-européen.—Bréal, origine du suffixe participial ant. — Whitney et Bergaigne, la question de l'anusvâra sanscrit. — Robiou, nom et caractères du Mars des anciens Latins. — Bergargne, du prétendu changement de bh en m, en paléo-slave, en lithuanien et en gothique. — Havet, observations phonétiques d'un professeur aveugle. — Id., sur la double valeur de quelques consonnes françaises — Thévenin, Chramnae, note à propos du travail de M. d'Arbois de Jubainville. — Mowat, étymologie du nom propre Littré. — Kern, feodum, fief. — Variétés. Bréal, l'adverbe zend cairi. Le rhotacisme dans le dialecte d'Erétrie. Addition aux étymologies latines (1° fasc.)—Havet: Isto-, eis eidem, ille iste qui hic., —Barth, Annus, le gérondif sanscrit en tvâ.

4<sup>e</sup> fascicule. Halévy, la seconde inscription d'Oumm-el-Awâmid. — Meunier, sur le passage du sens interrogatif au sens affirmatif. — Havet, l'unité linguistique européenne. La question des deux k ario-européens. — D'Arbois de Jubainville, l'accent breton. — Bréal, la première personne du singulier en ombrien. — J. Darmesteter, notes sur quelques expressions zendes. — Variétés: Havet, Τρέ, δίγα, ἄτρεγατος, δεδροιαώς. — Bréal, Vindex. — Note supplémentaire sur

fagne, fance, hohe veen.

5° sascicule. Kern, le suffixe ya du sanscrit classique, ia de l'arien. — Havet, note sur l'article précédent. — D'Arbois de Jubainville, les thèmes celtiques en s. — Bréal, umbrica. — Havet, sur les palatales sanskrites. — Bergaigne, du rôle de la dérivation dans la déclinaison indo-européenne. — Variétés. Bréal, srères jumeaux dans le vocabulaire latin, caro, carnis. — Vilis. — Masticare. — Καλος. — latin, sus, sur. Ombrien sururont, surur indulgere. — Sanscrit sva pour su « bien ». — Bauer, de la double origine de l'article allemand. — Havet, sur la déclinaison des thèmes séminins en a. — Le locatif ombrien. — Baudry, note sur le sussixe participial ant. — J. Darmesteter, Nomen, nâman.

#### TOME III.

fascicule. A. Bergaigne, essai sur la construction grammaticale (introduction et 1<sup>re</sup> partie). — J. Darmesteter, notes sur l'Avesta. — L. Havet, sur la transcription du sanscrit. — D'Arbois de Jubainville, le génitif singulier des thèmes

séminins en d dans l'ancien irlandais.

1875. — J. Darmesteter, des désinences verbales en us et des désinences verbales qui contiennent un r en sanscrit. — A. Bergaigne, note sur l'article précédent. Des troisièmes personnes du pluriel en ran. — V. Thomsen, remarques sur la phonétique romane. J. parasite et les consonnes mouillées en français. — A. Bergaigne, essai sur la construction grammaticale (suite). — C. Joret, changement de r en s (z) et en dh dans les dialectes français. —

# LES SUFFIXES NOMINAUX

# DU BRETON MODERNE DE FRANCE

(DIALECTE DE LÉON).

Dans ce travail, on trouvera les suffixes nominaux du breton moderne de France rangés par ordre alphabétique. Les matériaux de ce recueil ont été fournis par l'édition du dictionnaire breton-français de Le Gonidec qu'a donnée M. de la Villemarqué<sup>1</sup>. Ce seront donc les formes du dialecte de Léon qu'on rencontrera ici. J'ai cherché à éliminer tous les termes dont M. de la Villemarqué propose l'emploi sans en avoir constaté l'usage.

On remarquera que les suffixes composés sont placés dans leur ordre alphabétique et non à la suite des suffixes simples à l'aide

desquels ils ont été formés.

Les principes suivis sont ceux qu'on trouve exposés dans le traité de la dérivation celtique qui occupe les pages 762 à 852 de la seconde édition de la Grammatica celtica. Mais, tandis que le breton dont il s'agit dans ce savant traité est surtout celui du xv° siècle et du commencement du xvr°, c'est du breton actuel que l'on s'occupe exclusivement ici. L'irlandais et le gallois, qui ont été principalement étudiés par Zeuss et Ebel, n'apparaissent ici qu'autant qu'il est nécessaire pour expliquer le breton de France. Enfin, j'ai suivi l'ordre alphabétique des formes modernes, tandis que Zeuss et Ebel ont adopté un ordre qui n'est pas alphabétique et qui a pour fondement les formes primitives.

Quelques savants pourront s'étonner que j'aie compris dans le même système de classement les suffixes d'origine celtique et les suffixes d'origine latine ou romane. Ce qui m'a décidé à suivre ce plan est d'abord l'incertitude où nous sommes quelquefois sur l'origine de tel ou tel suffixe, c'est ensuite l'exemple donné par Zeuss et Diez. Ainsi, ce dernier, en écrivant sa grammaire des langues romanes, a compris dans le même ordre al-

J'ai même accepté les modifications introduites par Le Gonidec dans l'ordre alphabétique vulgaire quand il s'agit de la placé à donner au k, au c'h et au ch.

phabétique tous les suffixes, sans distinguer ceux d'origine latine et ceux d'origine germanique. Il était donc rationnel ici de ne pas séparer des suffixes d'origine celtique les suffixes d'origine latine ou romane. Quant à exclure ces derniers suffixes et à prétendre purger une langue néo-celtique de tout alliage non celtique, ce serait une grande faute. Les éléments d'origine latine et d'origine romane que les langues néo-celtiques renferment n'en sont pas la partie la moins intéressante. Ils ont l'avantage d'être généralement bien connus, d'avoir une histoire toute faite, et leur présence au milieu des éléments celtiques, dont ils subissent les lois phoniques et morphologiques, est une garantie de la vérité des règles grammaticales par lesquelles s'expliquent les éléments purement celtiques, dont autrement la forme primitive pourrait quelquefois paraître établie par des preuves insuffisantes.

# LISTE ALPHABÉTIQUE.

 $-\mathbf{A} = -ago-s$ ?

Bar-a, pain = \*bar-ago-s; comparez l'irlandais bairgen, même sens = \*bar-aginâ-.

-AD, masculin, noms de contenu.

Dourn-ad, poignée, de dourn, m.; ti-ad, maisonnée, de ti, m.; krouer-ad, contenu d'un crible, de krou-er, m.; kof-ad, ventrée, de kof, m.; kavell-ad, contenu d'un berceau ou d'un panier, de kavel, m.; genaou-ad, bouchée, de genou, meud-ad, pincée, de meud, m.; hench-ad, voyage, de hent, m.; askré-ad, plénitude du sein, de askré, m.; beg-ad, becquée, de bek, m.; buns-ad, plénitude d'un muid, de buns, m.; toull-ad, contenu d'un trou, de toull, m.; tor-ad, contenu du ventre, de teur, m.; sac'h-ad, contenu d'un sac, de sac'h, m.; renn-ad, contenu de la mesure appelée renn, m.; ilin-ad, coudée, mesure, de ilin, coude, m.; troad-ad, pied, mesure, de troad, pied, m.; barlenn-ad, plénitude du giron, de barlen, f. Voir -iad.

# -AD, féminin, noms de contenu.

Rastell-ad, ce qu'on ramasse d'un coup de râteau, de rastel, f.; skudell-ad, écuellée, de skudel, f.; saill-ad, contenu d'un seau, de saill, f.; kaoued-ad, contenu d'une cage, de kaoued, f.; lenn-ad, plénitude d'un étang, de lenn, f.; bag-ad, foule, littéralement contenu d'un bateau, de bak, f.; kaloun-ad, plénitude du cœur, de kaloun, f.; gwik-ad, plénitude d'un bourg, de gwik, f.; baraz-ad, contenu d'un baquet à anses, de baraz, f.; burutell-ad, pléni-

tude d'un bluteau, de burutel, f.; tonell-ad, contenu d'un tonneau, de tonell, f.; stank-ad, contenance d'un étang, de stank, f.

-atu-s (?), masculin, noms abstraits divers, noms d'objets.

Kimi-ad, congé, pl. kimi-adou, du bas latin commi-atu-s (pour comme-atu-s), d'où vient aussi le français congé; dill-ad, vêtements, pl. dill-adou; archenn-ad, chaussure; gwi-ad, tissu; lag-ad, œil; lagad-ad, œillade, pl. lagadadou; ber-ad, goutte; teod-ad, coup de langue, de teod, m., langue; skilf-ad, coup de griffe; penn-ad, boutade; c'houiban-ad, coup de sifflet; trouc'h-ad, taillade, comparez le latin truncatus; merde-ad, navigation; koll-ad, perte; menn-ad, demande, offre, comparez le latin mandatum; mell-ad, jeu du ballon appelé mell, m.; hinch-ad, voyage, de hent, chemin, m.

-AD, féminin, noms abstraits divers.

Kaouad, accès; kentr-ad, coup d'éperon, de kentr, f.; aven-ad, soufflet, de aven, f. mâchoire; baz-ad, coup de bâton, de baz, f.; talm-ad, coup de fronde, de talm, f.

-a = -a - ti - s, noms d'habitants.

Kernev-ad, cornouaillais; tref-ad = treb-ati-s, habitant de l'espèce de village appelé trève; ploue-z-ad, villageois, du latin plêb-s; gwened-ad, vannetais; tregeri-ad, celui qui habite le pays de Tréguier; arvor-ad, habitant du voisinage de la mer. Voir -iad-=iati-s.

-AD = -ito-n.

Dle-ad, devoir = \*dlig-ito-n, en vieil irlandais dlig-ed, en gallois dyl-ed, dyl-id. Cf. -ED.

-ADBK, adjectif = -atâco-s.

Kar-adek, aimable = car-atâco-s.

-ADEK, féminin = -aticâ.

Gwenn-adek, blanchisserie; c'houenn-adek, jour et travail des sarcleurs; nez-adek, filerie; mal-adek, droit de mouture; tenn-adek, assemblée de personnes qui arrachent le chanvre ou le lin; pini-adek, montée; tili-adek, lieu où l'on tille le chanvre ou assemblée de ceux qui tillent le chanvre; falc'h-adek, action de faucher. Cf. -edik, -idik.

 $-ADEL = -atell\hat{a}$ .

Kuzi-adel, f., cachette, de kuz[i]a, cacher, en gallois cuddiaw.

-ADEN, féminin = -atinnâ.

Galv-aden, appel; c'houez-aden, souffle; kini-aden, écorchure

de kinia, écorcher; kav-aden, trouvaille, de kavout; gwel-aden, visite, de gwel-out, voir : dérivé, gwel-adenn-i, visiter; kac'h-aden, cacade, de kaoc'h, excrément; kalz-aden, monceau, de kalz, beau-coup; bale-aden, promenade, de balé, marche; lin-aden, ortie, de lin, lin; marc'hek-aden, cavalcade; mesk-aden, mêlée; millig-aden, malédiction; c'hoarz-aden, éclat de rire; moug'-aden, étouffement; trivi-aden, tressaillement; turi-aden, taupinière; sank-aden, piqûre; skop-aden, crachat; skrab-aden, égratignure; stlak-aden, claque; strefi-aden, éternuement; sut-aden, coup de sifflet; ramp-aden, glissade; red-aden, course; busell-aden, mugissement; kornigell-aden, pirouette; krafin-aden, égratignure; kristili-aden et c'houirin-aden, hennissement; chouitell-aden, sifflement.

# -ADEZ = -atisså, noms d'habitantes.

. Tref-adez = \*treb-atissa, celle qui habite une succursale; kernev-adez, cornouaillaise; gwened-adez, vannetaise; tregeri-adez, celle qui habite le pays de Tréguier; ploue-z-adez, paysanne, du latin plêb-s; arvor-adez, celle qui habite près de la mer.

#### -ADOUR = -atôri-s.

Gwast-adour, celui qui dévaste, du bas latin vast-atôri-s; marc'h-adour, marchand, du bas latin merc-atôri-s.

# -ADUR, masculin = -atôro-.

En-tan-adur, action d'incendier; kevi-adur, action de creuser; kilc'h-adur, clignement d'œil; dent-adur, dentelure; tomm-adur, action d'échauffer; merkl-adur, rouillure; du-adur, action de noircir; lenn-adur, lecture; mag-adur, nourriture; melen-adur, action de jaunir; mal-adur, action de moudre; marell-adur, bigarrure; mougadur, action d'étouffer; tal-adur, doloire; skeuli-adur, escalade; kej-adur, incision; skop-adur, action de cracher; speuni-adur, glapissement; sten-adur, action d'étendre; ro-adur, action de donner; brev-adur, action d'écraser; touell-adur, prévention, de touella, charmer, tromper; rodell-adur, roulement, de rodella, rouler; kommadur, action de fouler le drap, de komm, auge; til-adur, action de tiller le chanvre; tortell-adur, bottelage, de tortel, botte; kemmadur, changement, de kemma, changer; skin-adur, débordement; c'houenn-adur, sarclure, de c'houenna, sarcler; kroumm-adur, courbure, de kroumm, courbe; krop-adur, engourdissement, de kropa, engourdir; teuz-adur, action de fondre; enk-adur, rétrécissement; ere-adur, action de lier; en-gwestl-adur, enrôlement, littéralement, engagement<sup>1</sup>. Cf. -zur.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Krouadur, enfant =  $cr\hat{e}at\hat{u}ra$ , a pris ce suffixe, au lieu de la désinence adir qu'exigerait la phonétique, puisque  $\hat{u}$  long devient i en breton.

-Adurez, féminin = -atôr-actâ.

Daspren-adurez, rachat = \*do-ati-pren-atôr-actâ; liv-adurez, action de peindre, de liva, peindre; tens-adurez, réprimande, du français tancer; merde-adurez, marine, de merdead, marin; gwev-adurez, flétrissure, de gwevi, flétrir; hent-adurez, fréquentation, de henti, fréquenter, hanter; mag-adurez, nourriture; sebez-adurez, éblouissement; sempl-adurez, affaiblissement; renk-adurez, alignement; ar-adurez, labour.

-ADUREZ = -atôr-issâ.

Krou-adurez, petite fille.

-AER == -atir, -ator.

Gwin-aer, chasseur, au xv° siècle guin-hezr="vin-atir, comparez le latin venator; pesket-aer, pêcheur="pisket-atir; breut-aer, plaideur="brâtu-atir; gopr-aer, mercenaire="vo-pr-atir; moc'h-aer, marchand de porcs="mucc-atir; merc'het-aer, coureur de filles="merget-atir; les-aer, marchand de lait="mlect-atir; paper-aer, papetier; bazat-aer, donneur de coups de bâton; skol-aer, écolier; glaou-aer, charbonnier; impal-aer, empereur; iot-aer, mangeur de bouillie; goap-aer, moqueur; evnet-aer, oiseleur, et les synonymes labouset-aer, falaouet-aer. Cf.-er=-atir, -r=-tir.

-AEREZ = -atir-issa.

Glaou-aerez, charbonnière; gopr-aerez, journalière; pesket-aerez, marchande de poissons; les-aerez, laitière; impal-aerez, impératrice; iot-aerez, mangeuse de bouillie; goap-aerez, moqueuse.

AG'H = -acco-s, -accd, cf. -c'h.

Gro-ac'h, vieille femme, avec métathèse de l'r pour gor-ac'h. en gallois gwr-ach = \*vir-acca; pl-ac'h, jeune fille = \*pal-acca, cf. pao-tr=pal-tr. Ne pas confondre avec ac'h = -ez = -actâ dans an-kounach = an-co-man-actâ, oubli.

-Ach, du français -age, ou variante de -Ez == -actá.

Ev-ach, m., breuvage; lien-ach, m., toilerie; liv-ach, m., tein-ture; guer-ach, m., verroterie; meubl-ach, mobilier; minion-ach, f., amitié; minioni-ach, f., amour; plum-ach-en, plumet, du français plum-age; koad-ach, m., boiserie; heor-ach, f., encrage, variante d'heorez; mog-ach, m., fouage (impôt par feu); moc'h-ach, m., cochonnerie; bugalé-ach, f., enfantillage; loudour-ach, f., pour loudour-ez, saleté; diot-ach, f., sottise. — Beach, voyage; partach partage; avantach, avantage, sont français. Cf. -iach.

-AL = -allo-s, -alla, -allo-n.

Av-al, pomme = \*ab-allo-s; kanv-al, chameau = \*cam-allo-s.

AL = -illo-.

Tenv-al, tev-al, obscur = \*tem-illo-s, comparez le vieil irlandais tem-el, obscurité, en gallois tyw-yll, thème tem-illo- qui ne diffère que par le suffixe du sanscrit tam-as, ténèbres.

-AL = -atl = -atlo-n = -atro-n.

Bouc'hal, hache, au xv° siècle bouhazl; heal, manche de la charrue, au xv° siècle haezl; anal par métathèse alan, haleine, au xv° siècle alazn = anazl = \*an-atlo-n; banal par métathèse balan, genêt, au xv° siècle balazn = banazl = \*ban-atlo-n = \*gen-atla-n.

-AMAND.

Gwisk-amand, vêtement.

-AN = -ano-s, -aná.

Led-an, large = lit-ano-s, dérivé d'une racine let qui se trouve dans le thème vieil irlandais let-es, partie, en breton let, largeur; cette racine celtique est identique à la racine indo-européenne PRAT, étendre, et ledan est identique au thème sanscrit prat-ana-; gar-an, grue, en gaulois \*gar-anâ, d'où le composé trigaranus, qui porte trois grues, dont la finale est latinisée, racine GAR, appeler; bih-an, petit = \*bicc-an-os, dérivé de \*becco-s, petit, en vieil irlandais becc; grou-an, gravier, en vieux cornique grou = \*gra-vo-s, de la même racine que le latin gra-nu-m.

-ANK = -enco-s.

Iaou-ank, jeune = \*jov-enco-s; av-ank, castor ou bièvre.

-Anez = -antissâ.

Rou-anez, reine = \*rêg-antissa.

-Ans du français -ance, -ence.

Dismeg-ans, injure, outrage; fizi-ans, confiance; bev-ans, vie, vivres; douj-ans, crainte; bez-ans, présence; ez-vez-ans, absence; nobl-ans, noblesse; vilt-ans, vilenie.

-ANT = -enta-.

Abrant, sourcil=\*a-bruv-enta, en sanscrit -bhruva, en lithuanien bruvi-s, en grec δ-φρύ-s.

-ANT = -ento-1.

Dam-ant, pitié, soin, souci; ski-ant, sens, intelligence = \*sci-ento-n; arc'h-ant, argent = arg-ento-n; badi-zi-ant, baptême = ba[p]-tizi-ento-n.

-ANTEZ = -antid = -antia, cf. -entez.

Kar-antez, amitié = \*carantia, au xv° siècle kar-antez.

-Antez = -antissâ.

Garl-antez, guirlande, au xv° siècle garl-antes.

-A0 == -avo-s.

Tan-ao, mince = tan-av-os.

-avo-s,  $-av\hat{a}$ .

Gen-aou, bouche, en gaulois gen-ava; louz-aou, herbe, en gallois llys-au, en vannetais, lez-eu en irlandais lus.

-AOUBK == -ovico-8.

Korn-aouek = \*corno-vico-s, vent d'ouest.

-AOUENN = -avinnâ.

Kan-aouenn, chanson.

-AOUR.

Marek-aour, cavalier.

-AR = -aro-s.

Lav-ar, parole = \*lab-aro-s; he-lav-ar, éloquent = \*su-lab-aro-s; bouz-ar, sourd = \*bud-aro-s, en sanscrit badh-ira-s. Il faut distinguer de ces dérivés le composé koun-nar, rage, pour koun-dar, dont le premier terme est le thème du substantif ki, chien, et dont le second terme est identique au cornique dar, tristesse, chagrin.

$$-AR = -[t]ur.$$

Choar, sœur = \*svi[st]ur, en moyen gallois chwaer, pluriel chwior-yd, en vieil irlandais nominatif singulier siur = \*svi[st]ur, génitif sethar = \*svi[s]tar-as, datif siair ou fiair = \*svi[st]ar-i.

-ARD = du suffixe français -ard.

Du-ard, noireau, de du, noir; tev-ard, épais, de teo, gros;

<sup>1</sup> Comparez kant, cent = cento-n.

goz-ard, noir, dérivé de goz, taupe; ruz-ard, rougeâtre, de ruz, rouge; melen-ard, jaunâtre; moan-ard, qui a la taille mince; spaz-ard, impuissant; gwenn-ard, blanchâtre; gloz-ard, mâle de la fauvette.

# -ARD-EZ, féminin du précédent (-Ez = issâ).

Gwenn-ardez, femme blanchâtre; du-ardez, noiraude; tev-ardez, femme épaisse; goz-ardez, femme noire; ruz-ardez, femme qui a le teint rouge; melen-ardez, femme qui a le teint jaune; moan-ardez, celle qui a la taille mince; gloz-ardez, fauvette femelle.

$$-AREZ = -ared\hat{a} = -ari\hat{a}.$$

Trug-arez, miséricorde, en gallois trug-aredd = \*trôg-areda, en vieil irlandais trôc-aire = \*trôc-aria, f.

#### -ARN = -arno-s.

Hou-arn, fer = \*eis-arno-s; lou-arn, renard = \*lov-arno-s; gwal-arn, vent du nord-ouest = \*val-arno-s (?); skou-arn; oreille = \*scov-arna.

#### -AZ

To-az, m., pâte; gan-az, fourbe; batar-az, f., massue; bar-az, f., baquet à anses.

$$-\kappa = -ci-s$$
.

Gwis-k, vêtement = \*ves-ci-s, variante celtique du latin ves-ti-s.

$$-D = -lo-s$$
,  $-li-s$ .

Ma-d, bon = ma-to-s, dont une variante \*ma-ti-s est conservée en vieil irlandais; mu-d, muet, du latin  $mutus = m\hat{u}-to-s$ . Cf. -z.

$$-D = -tu-s$$
,  $-tu-n$ .

E-d, blé = \*[p]i-tu-n; frou-d, torrent = \*sru-tu-n; breu-d, plaidoirie = \*brâ-tu-s; oa-d, âge = \*aivi-tu-s, en vieil irlandais ôi-s = \*aivi-ttu-s; boe-d, nourriture = \*gvê-tu-s = \*gvei-tus, comparez le latin vî-ta = \*gvei-ta. Cf. -z.

Gwerch-ded, m., virginité = virg[ini]-tâti-s; trin-ded, f., trinité = trin[i]-tâti-s; hegarad-ded, m., douceur de caractère = \*su-carato-tâti-s; ter-ded, m., pétulance, de tear, prompt; uhel-ded, m., hauteur = \*ouxello-tâti-s, de uhel, haut = ouxello-s; kaer-ded, m., beauté = \*cadro-tâti-s, de kaer, beau = cadro-s; kun-ded, m., douceur d'humeur = \*cômi-tâti-s; fetiz-ded, grosseur, de fetiz, gros; enk-ded, rétrécissement; klok-ded, perfection; klouar-ded, tiédeur; meur-

ded, m., grandeur; nesan-ded, proximité, du superlatif nesa[m]; hir-ded, m., longueur; gwen-ded, m., flexibilité; teval-ded, m., obscurité; sempl-ded, m., faiblesse; sioul-ded, m., tranquillité.

-DER = -tero-n.

Gwen-der, m., blancheur = \*vindo-tero-n; kris-der, crudité, cruauté = \*crûdo-tero-n; du-der, m., noirceur = \*dubi-tero-n; kale-der, m., dureté = \*caleto-tero-n; ien-der, froid = \*iaginotero-n; eeun-der, m., droiture = \*avento-tero-n; hao-der, m., maturité == \*samo-tero-n; leun-der, plénitude == \*[p]lano-tero-n; buander, m., vivacité; kaer-der, m., beauté = \*cadro-tero-n, de cadro-s, beau; ruz-der, m., rougeur; c'houerv-der, m., amertume = \*svervotero-n; ferv-der, m., férocité = \*firmo-tero-n; teval-der, m., obscurité; eog-der, m., maturité; klok-der, m., perfection; klouar-der, m., tiédeur; kul-der, m., embonpoint; kan-der, m., blancheur éclatante; tom-der, f., chaleur; her-der, m., et balc'h-der, m., hardiesse; melen-der, m., état ou qualité de ce qui est jaune; mao-der, m., enjouement, gaieté; moan-der, m., état de ce qui est mince; moalder, m., calvitie; hir-der, m., longueur; gwen-der, m., flexibilité; tanav-der, m., ténuité; trenk-der, m., aigreur, acidité; treud-der, m., maigreur; skanv-der, m., légèreté; skarz-der, m., petitesse; skler-der, m., clarté; sec'h-der, m., sécheresse; splan-der, m., clarté; stard-der, m., état de ce qui est ferme.

-DER-I.

Kris-deri, cruauté.

-DEZ = -tactà.

Meur-dez, f., majesté = \*mdro-tacta.

-DONI.

Louz-doni, saleté, voyez -oni.

-Doz, en vieux gallois -tuid = -têdid, -têid.

Nad-oz, aiguille, en vieux gallois notuid == \*snâ-têia.

-R, origine incertaine.

Bal-é, marche; askr-é, sein; gog-é, tromperie; lor-é, laurier.

-E = -egos, -ego-n.

Bann-é, goutte, au xv° siècle banhech; beur-é, matin, en irlan-dais bar-ach pour mar-ach, cf. allemand morgen.

-E = -ibo-s.

Klez-é, épée = \*clad-ibo-s, en vieil irlandais claid-eb.

### $-\mathbf{E} = -id = -io-s$ .

Gil-é, dans la formule pronominale e-gil-e, l'autre, en vieux gallois di cil-id; cil-id paraît identique au vieil irlandais cele = \*cel-ia-s; tre-d-e, troisième, en vieux gallois tri-t-id = \*tri-t-ios; pevar-e, quatrième, en gallois pedwyr-yd = \*petuar-ios. Cf. -e = -io-.

### -E = -imu, thème -imon.

Ker-é, tailleur = \*car-imu, thème car-imon-; en-é, âme = \*an-imu, thème an-imon-. Cf. -o = -amu.

$$-E = -io-.$$

Lé, serment, en gallois llw = \*lug-io-n, thème en vieil irlandais lug-ia-, neutre;  $gwel-\acute{e}$ , lit = \*val-io-, en vieux gallois gwel-i (l'i est conservé dans le composé gwili-oud, couches). Cf. -e=-id.

#### -E = -oviâ.

Kerné, variante de kerneo, cornouaille = \*carnovia, en bas latin cornubia, dérivé de karn, corne, qui, en gallois, fait son pluriel en au, thème carnu-, en latin cornu.

$$-ek = -aci-s.$$

Gr-ek, greg ou gro-ek = \*vir-aci-s, femme.

$$-EK = -\hat{a}co-s$$
,  $-\hat{a}c\hat{a}$ ,  $-\hat{a}co-n$ .

Dour-ek, aqueux, aquatique, dans le cartulaire de Redon dobroc = \*dub-r-âco-s; buez-ek, vivant, vif, dans le cartulaire de Redon buhed-oc = \*bivid-âco-s, \*bivi-âco-s; anaoud-ek, connaisseur = \*atigna-bu-t-aco-s; lagad-ek, qui a de grands yeux = \*licat-aco-s; c'hoant-ek, qui désire = \*suanet-âco-s; genaou-ek, qui a une grande bouche = \*genav-aco-s; dant-ek, qui a des dents = \*dent-aco-s; ti-ek, chef de maison = \*[s]tiges-âco-s; gwennad-ek, blanchisserie = \*vindat-âca; avalenn-ek, lieu planté de pommiers = \*aballon-âca; halege-k, saussaie = \*salic-âca; skouarn-ek, qui a de grandes oreilles = \*scovarn-âco-s; plun-ek, oreiller de plumes = \*plum-âca; lavr-ek, culotte, = \*rebr-âco-s, de reor = \*rebro-s (anus), en gallois llafr et refr; truli-ek, couvert de guenilles, de truill, guenille; gounid-ek, celui qui gagne, de gounid, gain; raoz-ek, lieu où il vient des roseaux, de raoz, roseau; gwizi-ek, savant = \*vidti-âco-s, d'un thème vidti, science, en irlandais fiss, vision, en gallois gwydd, science; greunek, grenu, qui a des grains = \*grân-âcos; bel-ek, prêtre = \*baculâco-s; kelenn-ek, houssaie = \*celinn-âcos; koummoul-ek, nuageux, de koummoul, nuage; kerc'h-ek, champ semé d'avoine, de kerc'h, avoine; talvoud-ek, qui a de la valeur, de talvoud, valoir; buan-ek, emporté, de buan, prompt; teur-ek, ventru, de tor, ventre; kolo-ek, lieu

où l'on conserve de la paille, de kolo, paille; ivin-ek, qui a des ongles = \*onguin-âco-s; kaol-ek, abondant en choux, lieu planté de choux; broenn-ek, adj., couvert de joncs, nom., lieu couvert de joncs; skouarn-ek, qui a de grandes oreilles, lièvre; kanab-ek, chènevière; ludu-ek, cendreux; mein-ek, a., pierreux, n. f., lieu pierreux, de mean, m.; merienn-ek, fourmilière, de merien, fourmi; naon-ek, affamé; histr-ek, adj., abondant en huîtres, n. f., lieu abondant en huîtres, de histr, m.; irin-ek, adj., abondant en prunelles, n. f., lieu abondant en prunelles, de irin, m.; houarn-ek, qui renferme du fer; brug-ek, adj., couvert de bruyères, n. f., lieu couvert de bruyères, de bruk ou brug, m.; teod-ek, adj. et n. f., babillard, de teod, m.; spern-ek, adj. épineux; et n. f., lieu où il y a des épines, de spern, m.; derv-ek, adj. et n. f., où il y a des chênes, de derf ou derv, chêne; foenn-ek, f., prairie, de foenn, m., foin. Cf. -adek, -egez.

Kloar-ek, clerc, du latin cler-icu-s; mez-ek, médecin, du latin med-icus; karr-ek, écueil = \*carr-ico-s; man-ek, gant, du latin man-ica; mor-ek, maritime = \*mor-ico-s; argoad-ek, forestier = \*are-cêt-ico-s; hal-ek, m., saule, en vieux gallois hel-ic, en grec, dialecte arcadien, έλ-ίκη. Cf. -ADEK, -AOUEK, -IGEL.

$$-ED = -\hat{a}to-s$$
,  $-\hat{a}t\hat{a}$ .

Caou-ed, cage = cav-âta; pri-ed, mari, du latin priv-atus.

$$-ED = -\hat{a}tu$$
.

Pec'h-ed, péché = pecc-âtû-s.

$$-ED = -\hat{e}t\hat{a}$$
.

Oal-ed, foyer = \*agil-êta, en gallois ael-wyd; morz-ed, cuisse = \*mord-êta, en gallois mordd-wyd.

$$-ED = -eti-s.$$

Kal-ed, dur = cal-eti-s; Gwen-ed, Vannes = Ven-etes; Naon-ed, Nantes = Namn-etes.

$$-ED = -it\hat{a}$$
.

Golch-ed, s., lit de plume, du latin culcita; ken-ed, s., beauté.

$$-BD = -itu-s.$$

Iec'h-ed, m., santé = \*iacc-itu-s; klenv-ed, m., maladie = \*clam-itu-s; kerz-ed, m., marche; gwask-ed, m., abri; mog-ed, fumée, de mog, feu; sper-ed, esprit, du latin spir-itu-s.

-ED = -to-s

Pemp-ed, cinquième = \*pemp-to-s, en grec ωέμπ-7o-s, en latin quin[c]-tu-s.

-EDELEZ = -âtâl-actâ.

Pri-edelez, f., mariage = \*priv-âtâlacta.

-EDEN == -et-innâ, -it-innâ.

Luc'h-eden, f., éclair, en vieux cornique luch-et, même sens, thème en vieil irlandais lôch-et; kousk-eden, f., couchée; ster-eden, f., étoile; mog-eden, f., vapeur, de mog-ed, fumée, dérivé de mog, feu; rok-eden, casaque.

-EDIK = -alico-s.

Bav-edik, engourdi. Cf. -ADEK, -EUDIK, -IDIK,

-EDIGEZ = -aticactà de -atico- (suffixe gallois du participe passé); et de -actà (suffixe servant à former des noms abstraits).

Don-edigez, f., venue, de don-t, venir; gwel-edigez, f., vision, de gwel-out, voir; gan-edigez, f., naissance; dalch-edigez, f., assujettissement; dall-edigez, f., cécité; ere-edigez, f., liaison; par-edigez, m., guérison; barn-edigez, action de juger.

-EGEL = -icellå (voyez igel).

Chouez-egel, vessie, variante de c'houezigel, même sens, en gallois chwysigen.

-EGEZ, masculin = - $\hat{a}cedo-s$ .

Ti-egez, ménage.

-egez, féminin = -ac-acta.

Buan-egez, emportement, de buanek, emporté, dérivé lui-même de buan, prompt; amez-egez, voisinage, dérivé d'amezek, voisin, pour amb-nesec, dont le second terme est dérivé de nes, proche; gwall-egez, négligence, de gwall-ek, négligent, dérivé de gwall, tort; gounid-egez, gain, de gonid-ek, gagnant, dérivé lui-même de gounid, gain; talvoud-egez, valeur, de talvoud-ek, qui a de la valeur, dérivé de talvoud, valoir; galloud-egez, puissance; lenn-egez, science, de lenn-ek, savant, dérivé de lenn, lire; lent-egez, timidité, de lent, timide; lont-egez, gourmandise; marc'h-egez, équitation; naon-egez, famine; tavant-egez, misère; taved-egez, taciturnité; anaoud-egez, connaissance; kisi-egez, cause; buez-egez, vie; mez-cgez, déshonneur; lezir-egez, paresse; cf. -ez = actâ.

### $-EGEZ = -\hat{a}c - iss\hat{a}$ .

Marc'h-egez, femme qui va à cheval; askourn-egez, celle qui a de gros os; aven-egez, celle qui a une grosse mâchoire; barv-egez, femme barbue; korf-egez, celle qui a du corps; ti-egez, ménagère; kaezour-egez, fille pubère; kilpenn-egez, femme opiniâtre; amez-egez, voisine. Cf. -ez = -issâ.

-EGIEZ, féminin.

Marc'h-egiez, équitation.

-EL = -ah-s par a bref.

Henv-el, semblable, en vieil irlandais sam-il, thème sam-ali-, identique à celui du latin sim-ili-s; gov-el, forge, en gallois gof-ail = \*gob-ali-s, d'où le dérivé goveli-a, forger; kaz-el, aisselle, pl. -iou, en gallois ces-ail.

EL = âli-s par a long.

Kent-el, leçon = cant-âli-s, dont l'i est conservé dans le pluriel kenteliou, et qui, comme le vieil irlandais cet-al, conservé dans le composé for-cetal, enseignement, vient de la racine secondaire cant, qu'on trouve aussi en latin. Cf. -ol.

-EL = -âlo-s par a long.

Gwennel, hirondelle, en gallois gwennawl = \*vetnâlos, en irlandais fannall (par a bref et double l) = \*vatnallos; ce nom est le même que celui du vanneau en français; marvel, mortel, en gallois marwol; sant-el, saint, dérivé du latin sanctus.

-EL ou -ELL = -ello-s, -ellâ.

Hu-el, haut = oux-ello-s; skud-el, f., écuelle, du latin scutella; log-el, f., loge, du latin locella; bouz-ell-en, f., boyau = \*bud-ella; av-el, f., vent = \*av-ella, en grec ἄ[f]ελλα; kab-el, m., coif-fure = \*cap-ello-s; rod-el, boucle (de cheveux) = \*rot-ello-s, comparez le latin rot-ulu-s; krug-el, f., colline, dérivé cruc, même sens, qui se trouve dans le vocabulaire cornique; porc'h-el, m., porc, du latin porcellus; kroumm-el, f., anse, de kroumm, courbé; danev-el, f., nouvelle; kav-el, berceau, m.; kamm-el, f., crosse; skoaz-el, f., épaulée; kib-el, f., cuve, du latin cûpella. Cf.-ADEL, -LO.

-EL = -illos.

Mev-el, serviteur = \*magu-illos. `

-EL = -ilos.

Iz-el, bas, en vieil irlandais is-el, thème ix-ila-; brez-el, maquereau, en vieux cornique brith-il, en gallois brith-yll.

### -el, féminin = -tlâ.

Da-el, dispute, en vieux gallois datl = \*da-tla; c'hoari-el, jouet, de choari, jouer; gwask-el, pressoir, de gwaska, presser; stag-el, attache, de staga, attacher.

### -elen == -ilinnâ.

Skub-elen, balai = \*scôp-ilinna, en vieux cornique scub-ilen, dérivé du latin scôpa.

## -ELEZ, féminin = âl-actâ.

Mad-elez, bonté; kunv-elez, douceur d'humeur; pried-elez, mariage; rouant-elez, royaume; dou-elez, divinité; intanv-elez, veuvage; mamm-elez, maternité, en gallois mamoliaeth; tad-elez, paternité; sant-elez, sainteté, de santel, saint; henav-elez, aînesse; pad-elez, durée; giniv-elez, nativité. Ces noms sont dérivés d'adjectifs en el qui sont la plupart inusités en breton, mais qui se trouvent en gallois avec la désinence ol = awl = âlo-s ou âli-s; tels sont: mad-ol, dérivé de mad, bon; priod-ol, marié, dérivé de priod, époux; duwiol, divin, pieux, dérivé duw, dieu; de ce dernier vient duwiolaeth, théocratie = dou-elez.

#### -ELLEN.

Kroumm-ellen, f., arçon.

 $-en = -\hat{a}no$ -s.

Krist-en, chrétien = christi-anu-s.

#### $-en = -\acute{e}no-s$ .

Kol-en, petit d'un animal, en gallois colwyn = \*cul-êno-s; hol-en, sel, en cornique hal-oin = \*sal-êno-s; higol-en, pierre à aiguiser, en vieux gallois ocol-uin = acul-êna.

#### -EN = -innâ.

Bliz-en, année, f. = \*bléd-inna, en gallois blwyd-yn; kud-en, écheveau, f. = \*cut-inna, en cornique cud-in; tel-en, harpe, f. = \*tel-inna, en gallois tel-yn; kred-en, foi; diaraog-en, tablier; kaled-en, f., durillon, de kaled, dur; kaliar-en, f., souillon, de kaliar, crotte; kaloun-en, f., cœur d'arbre; moud-en, f., motte; nerv-en, f., nerf; hili-en, f., sauce, d'hili, saumure; hig-en, f., hameçon; tak-en, f., goutte, morceau; skeud-en, f., image, figure; sempla-en, f., éva-nouissement; spana-en, f., cessation; ster-en, f., étoile; ar-gad-en, incursion = \*are-catu-inna; gwella-en, amélioration. Cf. -ADEN, -ELEN, -ODEN, -ZEN.

-EN, substantif = -ino-s, -enno-s, masculin.

Kel-en, houx = \*cel-ino-s, en vieux cornique kel-in; kroc'h-en, peau = \*croc-enno-s, en vieil irlandais croc-enn, gén. croc-ainn.

I-en, froid = \*iag-ino-s; mel-en, jaune = \*mel-ino-s; kichen, voisin de, en gallois cyrch-yn, qui entoure.

$$-en = -ona, -ono-s.$$

Av-en, rivière, en cornique av-on = ab-ona.

-ENT == 1° -anti, nom. pluriel de -anto-s; 2° -antis, nom. pluriel de -an[t]-s; 3° -anti-s, nom. singulier.

Skev-ent, poumon = \*scam-anti, de skanv = scam, léger; ker-ent, parents = \*car-antî-s; m-ent, f., quantité = \*mag-anti-s, en gallois meint, en vieil irlandais mê-it = \*mai-anti-s = \*mag-antis; merv-ent, f., mortalité. Comparez le composé ugent, vingt = \*vi-canti.

Lovr-entez, lèpre; rog-entez, orgueil; chouerv-entez, amertume, au xv° siècle huerv-entez; dall-entez, cécité; fall-entez, méchanceté; garv-entez, dureté, au xv° siècle garu-entez; paour-entez, pauvreté; laosk-entez, état de ce qui est lâche; brav-entez, beauté.

$$-ENTI = -enti \hat{a}$$
.

Nevez-enti, nouveauté = \*novi-entia, comparez novi-entum, nom de lieu signifiant «ville neuve»; mezv-enti, ivresse = \*medu-entia; merv-enti, f., mortalité.

-ENTIEZ.

Ker-entiez, parenté.

Kern-so, cornouaille = \*Carn-ovia, dérivé de carn-u-, corne, en latin cornu.

$$-EP$$
,  $-EB = -epo-s$ ,  $-eca-s$ .

En-ep, en-eb, contre, vis-à-vis, en irlandais ein-ech; hevel-ep, semblable = \*samal-epos; moer-eb, au xv° siècle mozr-eb, en vieux gallois modr-ep, tante = \*mâtr-epa¹; cf. p. 307.

<sup>1</sup> A proprement parler, ces mots sont composés, et le suffixe apparent *ep* est un substantif signifiant visage, apparence. M. Windisch l'a démontré.

### $-ER = -\hat{a}re.$

Aot-er, autel, du latin alt-are; gwil-er, place publique, du bas latin vill-are.

## -ER = -ârio-s, -âriâ.

Caot-er, chaudière, du bas latin cald-âria; din-er, denier, du latin den-ârius; barn-er, juge = \*barn-ârio-s; marc'heg-er, cavalier = \*marcâc-ârio-s; kan-er, chanteur = \*can-ârio-s; bara-er, boulanger = \*ba-rag-ârio-s, de \*barago-s, aujourd'hui bara, pain; krou-er, créateur, au xv° siècle croe-er = \*crê-ârio-s, de la racine crê, qui est celle du latin creare; tonz-er, tondeur, au xv° siècle tons-er = \*tons-ârio-s, dérivé du latin tonsus; alchouez-er, serrurier = \*alcavid-ârio-s, dérivé d'\*alcavida = \*alcavia = \*a-clavia, clef, qui vient du latin clavis; kemener, tailleur = \*com-ben-ârio-s; mager, celui qui nourrit = \*mac-ârio-s; merer ou mereur, fermier, en Cornouailles merour; an-er, corvée, du latin ang-aria. Il est possible que dans quelques-uns de ces mots le suffixe -er vienne de -âri-s.

#### -ER = -atir.

Pesk-er, pêcheur = \*pisc-atir, au xv° siècle pesqu-ezr; pec'h-er, pêcheur = pecc-atir, au xv° siècle pec'h-ezr; milin-er, meunier = \*molin-atir, au xv° siècle melin-hezr; gwin-er, piqueur = \*vîn-atir, au xv° siècle guin-hezr, guin-hezl. Cf. -AER.

$$-ER = -\hat{e}ri\hat{a}$$
.

Mog-er, mur, en gallois mag-wyr = mâcēria par ē long.

$$-ER = -ero-s.$$

Niv-er, nombre, du latin num-eru-s; gev-er, gendre = \*gam-ero-s; ten-er, tendre = \*ten-ero-s; ob-er, action, identique, sauf le genre, au latin op-era; gousp-er, veille de fête, au pluriel gousp-erou, vêpres, du latin vesp-era, vesp-eræ.

$$-ER = -tir.$$

Ker, village, au xv<sup>e</sup> siècle ka-er, en vieil irlandais ca-thir = catir, thème catrac, mais le c final paraît de date relativement récente; [n]a-er, serpent, en gallois ne-idr, nominatif singulier en vieil irlandais na-ithir = na-tir, thème na-trac. Cf. -AR = tir.

$$-ER = -tro-n$$
.

Lou-er, auge = lau-tro-n; lo-er, bas, sorte de vêtement, en gallois llaw-dr, pl. llo-drau, pantalon.

$$-ER = -lru$$
.

La-er, voleur = \*la-tru = la-tro (latin).

## -erez, féminin = -âr-issâ.

Bage-erez, batelière; amanenn-erez, celle qui fait ou vend du beurre; mag-erez, nourrice; ambroug-erez, conductrice; argoad-erez = "are-cêt-ârissa, celle qui habite la pleine terre ou les forêts; bale-erez, marcheuse; kan-erez, chanteuse; kann-erez, blanchisseuse; kantre-erez, coureuse; barged-erez, badaude; bara-erez, boulangère; kimiad-erez, celle qui dit adieu; klask-erez, mendiante; kloc'h-erez, poule qui glousse; koani-erez, celle qui soupe; komps-erez, parleuse; kork-erez, quêteuse; koroll-erez, danseuse.

-erez, féminin = -âri-actâ, noms de professions.

Kilviz-erez, charpenterie, art du charpentier = \*carpi-d-âri-acta; gwera-erez, vitrerie; gwiad-erez, tisseranderie.

-EREZ, féminin = -âri-actâ, noms du lieu où s'exerce un métier.

Tach-erez, clouterie; teol-erez, tuilerie; bara-erez, boulangerie; cordenn-erez, corderie; kiñ-erez, écorcherie; kontell-erez, coutelle-rie; gwera-erez, verrerie; gwiad-erez, tissanderie.

### -EREZ, masculin = -aredo-s.

Pok-erez, baiser = \*pâc-aredo-s; gwalc'h-erez, action de laver = \*volc-aredo-s; mab-erez, m., filiation; gag-erez, bégayement; sklaverez, m., esclavage; c'houez-erez, action de suer = \*svid-aredo-s; kutul-erez, action de cueillir; flastr-erez, action d'écraser; teuz-erez, action de fondre; kandi-erez, blanchissage; dourn-erez, action de battre; med-erez, moisson; manac'h-erez, monachisme; douar-erez, enterrement; miaou-erez, miaulement; mal-erez, action de moudre; mouz-erez, bouderie; tabut-erez, action de se disputer; takon-erez, friperie; tag-erez, action d'étrangler; tou-erez, action de jurer; treal-erez, action de haleter; trez-erez, prodigalité; trip-erez, action de danser; troaz-erez, action d'uriner; truant-erez, mendicité; trubard-erez, perfidie; skarz-erez, action de diminuer; skrap-erez, action de ravir; serc'h-erez, concubinage; stamp-erez, action d'enjamber; stard-erez, action d'affermir; stlap-erez, action de jeter; strefi-erez, éternuement; red-erez, action de courir.

# -ERI = -âriâ; voyez -iri.

Koant-eri, gentillesse; mer-eri, ferme, dit aussi mereuri; gloan-eri, f., lieu où l'on travaille la laine; kakouz-eri, f., corderie.

#### -ERN = -armo-s.

Lug-ern, éclat, lustre = lôc-arno-s, en vieil irlandais lua-charn = lôcarna; lenk-ern-en, ver intestinal.

 $-eud = -\hat{u}to-s$ ,  $-\hat{u}t\hat{a}$ .

Keun-eud, bois à brûler = latin commin-ûta. Cf. -1T.

-EUDI.

Meul-eudi, f., louange.

-EUDIK = -Atico-s.

Keuz-eudik, contrit. Cf. -EDIK, -IDIK.

-EUR.

Mer-eur, sermier, de mera, administrer, dérivé de mear, mer = major.

 $-EURI = -\hat{a}ri\hat{a}$ .

Mer-euri, ferme = \*major-âria; aneb-euri, mobilier.

-Ez, au xv° siècle -ez, -aez = -actâ, noms abstraits.

Hevelebedig-ez, conformité = \*samalepatic-actâ, dérivé de \*samalepatico-s, dérivé lui-même de \*samal-epo-s, pareil, aujourd'hui hevelep, lequel vient de \*samali-s, aujourd'hui henvel et en latin similis; amezegez, voisinage = \*ambi-nexâc-actâ, dérivé d'amnesek, voisin = \*ambi-nexâco-s; gweledig-ez, vision = \*velatic-actâ; rouantel-ez, royaume = \*rêgantâl-actâ; gwizieg-ez, science = \*vidtiâc-actâ; priedel-ez, mariage = \*privâtâl-actâ; madêl-ez, bonté = \*matâl-actâ; hunvel-ez, bonté = \*cômiâl-actâ; galloud-ez, puissance; heor-ez, f., encrage; mell-ez, f., suture du crâne, de mell, jointure; hirr-ez, f., impatience, en gallois hiraeth; kristen-ez, f., chrétienté; hudur-ez, f., saleté; gwini-ez, f., vigne; loudour-ez, saleté. Cf. -ADUREZ, -AREZ, -DEZ, EDELEZ, -EDIGEZ, -EGEZ, -ELEZ, -EREZ, -IDIGEZ, -IEZ, -IGEZ, -NEZ. Quelquefois -AC'H et -ACH sont employés pour -EZ.

-ez, au  $xv^{\bullet}$  siècle -ez = -actâ, nom concret.

Mat-ez, servante = \*magat-acta, identique au second terme de l'adjectif vieil irlandais ro-macd-acht (superadulta); dans le substantif gothique magath-i-s, fille, le suffixe seul est différent.

-ez, au  $xv^{\bullet}$  siècle -ez = -edo-s = -io-s? noms abstraits.

Div-ez, m., fin, en vieil irlandais de[v]ad, en gallois diw-edd = \*div-edo-s; bu-ez, f., vie = \*biv-edo-s; tru-ez, f., pitié = \*trôg-edo-s; gwirion-ez, f., vérité, justice = \*vîrion-eda, en vieil irlandais fîrinn-e = \*vîrinn-ia = \*vîrionn-ia, f.; bihan-ez, m., petitesse = \*biccan-edo-s = \*biccan-io-s; harn-ez, m., ferraille.

-Ez, au xv° siècle -ez, au ix° -id = -idio-s = -io-s, noms d'objets et noms abstraits.

Men-ez, m., montagne, au ix siècle mon-id = "mon-idio-s = "mon-io-s, pluriel men-esi-ou; bad-ez, f., baptême, en gallois bed-ydd = "bat-idio-s = "bat-io-s; leven-ez, f., joie, en gallois lawen-ydd = "lavon-idio-s = "lavon-io-s; karant-ez, f., amitié, en gallois carenn-ydd = "carant-idio-s = "carant-io-s; alc'hou-ez, f., clef, pl. alchou-es-iou; di-gar-ez, m., excuse, pl. di-gar-es-iou, dont le second terme est en gallois cer-ydd, réprimande, honte; banv-ez, m., banquet, pl. banv-esi-ou; hent-ez, prochain, de la même racine que l'irlandais setche, épouse, qui paraît venir de sêt, chemin, en breton hent et signifier celle qui hante. Cf. -antez, -entez, -ionez.

-Ez, au xv<sup>e</sup> siècle -ez = -id == -io-s, nom professionnel, pluriel -ieu.

Kalv-ez, charpentier = \*carp-io-s, en irlandais cairb-re = \*carp-aria-s avec un suffixe différent; comparez le latin carp-ent-arius.

-Ez, au xv° siècle -ez, au 1x° -id = -io-s, -ia, -io-n, adjectif.

Nev-ez, nouveau, au ix° siècle nov-id = \*nov-idio-s = nov-io-s.

-ez, au xv° siècle -es == -es.

Maez, champ non clos = \*mag-es.

-ez, au xv° siècle -es == -issâ.

Heiz-ez, biche = \*hid-issa; sant-ez, sainte = \*sanct-issa; breton-ez, bretonne = \*briton-issa; braz-ez, grosse = \*bras-issa; maou-ez, femme = \*magu-issa; amieg-ez, accoucheuse; balc'h-ez, femme hautaine; kanfard-ez, élégante; barz-ez, femme qui fait des vers; bastard-ez, bâtarde; bugel-ez, bergère; kakouz-ez, femme d'un cordier; korr-ez, naine; kristen-ez, chrétienne; dalif-ez, fille posthume; kez-ez, une malheureuse. Cf. -ADEZ, -ATUREZ, -AEREZ, -ANEZ, -ARDEZ, -EREZ, -IADEZ, -IZ, -OREZ, -OUREZ.

-Ez, au xv° siècle -es = -issi-s.

En-ez, île = \*in-issi-s.

 $-\mathbf{F} = -\dot{vo}-s$ .

Der-f, chêne = der-vo-s.

-FR = -bro-.

Lu-fr, éclat, lustre, splendeur, en vieux gallois lou-ber = \*lou[c]-bro-n; re-fr, derrière. Cf. -or.

#### -G = -co-s.

Mo-g, feu, en gallois mwg, fumée, en irlandais much, signifiant aussi fumée, de la même racine que le latin moveo (comparez ignis, feu = ag-ni-s, de la même racine que le verbe ag-o).

### -GEL = -cella, en latin -cula.

Ke-gel, quenouille = \*conu-cella, du bas latin conu-cula; c'houize-gel, c'houiz-i-gel, vessie, de c'houez, souffle, en gallois chwydd, enflure.

# -GL, identique au latin -crum, -culum.

C'houen-gl, sarcloir, en gallois chwynogl, de c'houen, aujourd'hui inusité, en gallois chwyn, mauvaise herbe, qui a donné aussi le dérivé c'houenna, sarcler, en gallois chwynu.

### $-I = -\hat{e}io-s$ .

C'hoar-i, jeu = \*svarêio-s, en vieux gallois guar-oi, en gallois moderne gwar-e.

### -i = -ia, -io-n.

Gwin-i, vignes = vin-ia, bas latin pour vinea; red-i, nécessité = \*ratia, de ret, nécessaire = \*rati-s, en gallois rhaid; vi, œuf = ui = \*avion, identique au grec &ov pour &fiov, thème âvya; goul-i, plaie = \*vul-io-n, cf. vul-nus; benn-y, singulier, aujourd'hui inusité, du moderne bin-iou; dieg-i, paresse, de diek, paresseux = \*di-âcu-s; gliz-i, crampe; menech-i, m., asile, refuge; kef-rid-i, f., commission, message = com-ret-ia. Cf. -poni, -enti, -eni, -eudi, -eudi, -iri, -iri, -oni, -oni, -ouri, -si, -zi.

#### -IAD = -iatu-s? noms de contenu.

Krouer-iad, m., le contenu d'un crible, de krouer, f., crible; taol-iad, f., ce qu'on peut mettre sur ou autour d'une table, de taol, f., table; kegel-iad, f., quenouillée, de kegel, f., quenouille; ker-iad, f., le contenu d'un village, de ker, f., village; neiz-iad, m., nichée, de neiz, m., nid; ben-iad, f., fil que contient une bobine; staol-iad, f., contenance d'une étable; laouer-iad, f., augée; lao-iad, f., cuillerée; nados-iad, f., aiguillée; begel-iad, m., ventre d'une femme grosse, de begel, nombril, ber-iad, m., brochée, de ber, bes-iad, m., contenu d'une tombe, de bez, kazel-iad, ce qu'on tient sous l'aisselle. Les noms dont viennent ces dérivés en -iad forment leur pluriel en -iou. Cf. -AD.

-IAD = -iati-s, noms d'habitants dérivés de noms de lieux.

Er-mes-iad, étranger, pl. -idî; ker-iad, habitant d'un village, pl.

-iz = -is; menes-iad, montagnard, pl. -iz ou -idi; enes-iad, insulaire, pl. -iz ou -idi; mes-iad, campagnard, pl. -iad-ed; dia-ves-iad, étranger; ploui-z-iad, villageois, dérivé de ploue, pl. ploui-z-iz; arvor-iad, habitant du voisinage de la mer. Voir -ad.

-iato-s(?), noms d'agents.

Arvest-iad, spectateur; bloas-iad, âgé d'un an; gaou-iad, menteur; brezel-iad, guerrier; kin-iad, chanteur; deou-iad, droitier; deis-iad, éphémère; eves-iad, garde; kleis-iad, gaucher; kleze-iad, homme d'épée; koz-iad, vieillard; dibr-iad, mangeur; ober-iad, homme actif, agissant; tremen-iad, passant, étranger; herberc'h-iad, aubergiste; diherberc'h-iad, inhospitalier; hemolc'h-iad, chasseur.

-IADEZ = -iati-sså, noms d'habitants.

Er-mes-iadez, étrangère; menes-iadez, montagnarde; enes-iadez, insulaire; ploui-z-iadez, villageoise; arvor-iadez, celle qui habite près de la mer.

-IAD-EZ = -ial-isså, noms d'agents.

Ober-iadez, femme active, agissante; gaou-iadez, menteuse; deou-iadez, femme qui se sert de la main droite; kleiz-iadez, gau-chère; tremen-iadez, femme qui passe, étrangère.

-c'H = -co-s, cf. -ac'h.

Mo-c'h, m., cochon = \*muc-co-s, en vieil irlandais muc-c, sé-minin = \*muc-cd, génitif muic-ce = muc-cés, comparer le latin mucus et le français moucher.

-масн, féminin, par ch français, pour iez.

Bastard-iach, bâtardise; beleg-iach, prêtrise; loen-iach, bestia-lité; perc'henn-iach, propriété. Cf. -ACH, -ACH, -BZ.

-LAN.

Môr-ian, nègre.

-ianez = -ianissâ.

Môr-ianez, négresse.

-IANT.

Eves-iant, vigilant; badis-iant, baptême.

-ik = -ico-s par i bref.

Lik, laïc, du latin laicus.

### -ık, féminin.

Pill-ik, poêle, ustensile de cuisine, dérivé du vieux français paille.

#### -ik = -ico-s.

Pinvid-ik avec métathèse pour pendevik, riche, en gallois pendefig, composé de penn et de tevik = \*tov-îco-s, cf. irl. toisech = \*tov-ittica-s, prince; aoun-ik, timide = \*omn-îco-s = \*obnîco-s, cf. irl. omun, crainte; euz-ik, effrayant = ôd-îco-s; eost-ik, rossignol = august-îco-s; koant-ik, écureuil; moc'h-ik, cloporte; munud-ik, serpolet; hill-ik, chatouillement; gwen-vid-ik, heureux, de gwen-vet, bon-heur, dont le premier terme est l'adjectif gwenn, blanc; gwenn-ik, m., saumon blanc. Cf. -edik, -idik, -eudik, -ikel.

-IKEL.

Dor-ikel, petite porte.

### -10, masculin.

Goun-id, gain; comparez, quant à la racine, le latin ven-atio; kell-id, germe, de kalc'h, kall, testicule; lec'h-id, vase, limon, de louc'h, mare; brenn-id, poitrine, de bronn, mamelle.

-по, féminin — latin - êтим, bas latin - îтим.

Gwerz-id, f., fuseau = \*vert-îta; beuz-id, f., lieu plein de buis, en latin buxêtum; kilv-id, f., coudraie \*coslo-vidu-îta, de kel-vez, coudrier = \*coslo-vidu-s.

## -IDEL, féminin.

Tro-idel, ruse, de tro, tour; mog-idel, fumeron, de mog-ed, fumée, dérivé de mog, feu.

-IDIK = -atico-s = -etic, désinence du participe passé passif en vieux gallois, identique au latin -aticus et au français -age.

Biv-idik, vivisiant = \*gviv-atico-s, cf. bevet, participe passé passis de beva, vivre; koll-idik, avorton, cf. kollet, participe passé passis de kolla, perdre; gin-idik, natif = \*gen-atico-s, comparez ganet, participe passé passis de genel, engendrer; birv-idik, bouillant, pétulant, cf. bervet, participe passé de berva, bouillir; lesk-idik, brûlant, cf. losket, participe passé passis de leski, brûler; bav-idik, engourdi, cf. bavet, participe passé passis de bava, engourdir; riv-idik, frileux, cf. revet, participe passis de revi, geler; lou-idik, puant, cf. louet, participe passé passis de loui, puer; klanv-idik, maladis, de klanv, malade; kiz-idik, gwir-idik, sensible. Cf. -edik.

-IDIGEZ, au xv° siècle -idigaez, -idigez = -atic-actâ.

Leu[z]r-idigez, députation, destination; koll-idigez, perdition; birv-idigez, bouillonnement; skler-idigez, éclaircissement; kiz-idigez, sensibilité; krou-idigez, création; kurun-idigez, couronnement; kuz-idigez, action de se cacher; dale-idigez, action de tarder; dalc'h-idigez, assujettissement; daon-idigez, damnation; fill-idigez, fai-blesse; lev-idigez, pilotage; terr-idigez, action de rompre; enaou-idigez, animation; kevrenn-idigez, partialité; koant-idigez, enjolivement; dic'haou-idigez, dédommagement; mezv-idigez, ivresse; reiz-idigez, action de mettre en ordre; seven-idigez, honnêteté; selaou-idigez, action d'écouter; tro-idigez, action de tourner; sent-idigez, obéissance. Cf. -ez.

-IEN, singulier masculin, en vannetais -ion.

Gwel-ien pour gwelch-ien, eau qui a servi à laver la vaisselle.

-ien, pluriel = -iones.

Mer-ien, fourmis, en vannetais mer-ion, singulatif en vieux cornique menv-ion-en, en gallois my[n]w-ion-yn, dérivé du thème indo-européen minu, être ou devenir petit, conservé en sanscrit, en grec et en latin; kel-ien, mouches, en gallois cyl-ion.

-IEN, singulier féminin.

. Ien-ien, f., le froid; gliz-ien, f., le serein.

-ıea, du français.

Tavarn-ier, cabaretier; teol-ier, tuilier.

 $-iez = -iact\hat{a}$ .

Droug-iez, méchanceté; beleg-iez, prêtrise=\*baculâc-iacta; aotroun-iez, seigneurie = \*altravon-iacta; mibil-iez, enfantillage = \*mapâliacta; gwazon-iez, domesticité = \*vasson-iacta; daougan-iez, cocuage;
eneb-iez, contradiction; kloareg-iez, cléricature; kaloun-iez, cordialité; arabad-iez, badinerie; bastard-iez, bâtardise; kristen-iez,
christianisme; fall-agr-iez, méchanceté; diot-iez, sottise; perc'henniez, propriété; diberc'henn-iez, aliénation; breur-iez, confrérie;
kenderv-iez, f., cousinage. Cf. -Ez.

#### -IGEL = -icella.

C'houez-igel, vessie, en gallois chwys-igen; korn-igel, toupie; korv-igel, état de ce qui'est embrouillé, de koulm, nœud; marbigel, f., petite faucille; staot-igel, f., urinoir, de staot, urine; gwar-igel, biais; brans-igel, f., balançoire, du français balancer

prononcé brancer; karr-igel, chemin, traces de charrette (Le Pelletier); fank-igel, bourbier, de fank, fange.

-IGEZ = -ic-aclà.

Kev-red-igez, accord, concert = \*com-ret-icacta.

-исн, au singulatif -ием.

Fin-ich, faines, fin-ijen, une faine.

-IJEN = -idjen = -itionis.

Tan-ijen, inflammation; pin-ijen, pénitence, en gallois pen-yd, du latin pun-itio, -itionis; ter-ijen, pétulance; skler-ijen, lumière; teval-ijen, obscurité; tomm-ijen, chaleur modérée.

-IL.

Ib-il, cheville, en gallois du 1xº siècle epill, cf. aculeus.

-in = -ino-s,  $-in\hat{a}$ .

Il-in, coude = \*ol-ino-s ou \*ol-ina, en grec  $\dot{\omega}\lambda$ -év $\eta$ , en latin ul-na = \*ol-ina; iv-in, ongle = \*ongu-ino-s ou \*ongu-ina, en latin ungu-i-s = \*ongu-i-s; irv-in, navets, collectif et irv-in-en, f. sing., un navet, en gallois erf-in, collectif, erf-in-en, f. sing., en grec,  $\rho\alpha\varphi$ - $\alpha\nu\eta$ , raifort; iv-in, if = \*eb-ina; kerz-in, m. sing. alise, m. pl. alisier; le gallois cerddin paraît désigner un arbre différent.

-lon = -iono-s.

Gwir-ion, vrai, en irlandais fir-ian.

-IONEZ = -ionnidâ, -ionniâ.

Gwir-ionez, vérité, au xvº siècle guir-yonez; en vieil irlandais fir-inne = \*vîr-ionnia.

-IRI, cf. -eri.

Fagod-iri, lieu où l'on met les fagots.

-it, féminin = -ûta.

Keg-it, ciguë, du latin cicûta. Cf. -EUD, -UD.

-IVELEZ = -imâlacât.

Gin-ivelez, nativité, de la racine gan, d'où gen-el, naître.

-IZ.

Koant-iz, belle, maîtresse, au xvº siècle coantes. Cf. -ez = -issa.

-L = -tlo-n, = tro-n.

Seu-l, talon, au xv° siècle seu-zl, en gallois sawdl = \*s[t]â-tlo-n; hoa-l, âge, précédemment hoa-zl = \*aivi-tlo-n; hea-l, manche d'une charrue, au xv° siècle hae-zl = \*agi-tlo-n? keel, nouvelle, récit, conte, au xv° siècle que-hezl, dont le premier terme est le préfixe co, avec, et dont le second terme paraît identique au gallois chwe-dl = \*sve-tlo-n ou \*se-tlo-n pour \*spe-tlo-n, même sens, de la même racine que le grec  $\epsilon$ l $\pi\omega$  pour  $\epsilon$ - $\sigma$  $\pi\omega$ . Cf. -tl.

-L = -ulo-s.

Moa-l, chauve = mag-ulo-s.

-M == -mano-s, -mani-s.

Bram-m, pet = \*bram-mano-s ou \*bram-mani-s; comparez le pluriel cornique bremmyn = \*bram-manî ou \*bram-manîs, de la racine bram, murmurer; ta-m, morceau = \*tag-mano-s ou \*tag-mani-s; comparez le pluriel cornique tymmyn, de la racine tag, toucher; koul-m, nœud = \*col-mani-s; comparez le pluriel cornique col-men = \*col-manî-s et le vieil irlandais col-mmene, thème col-mmania; dremm, vue, face, est pour derk-m... ou drec-m... et vient de la racine dark, voir (?).

-m == -min, thème man ou mann.

Gar-m, cri, nom. sing., en vieil irlandais \*gair-m = gar-min, thème gar-man ou garmann; lamm, saut, nom., en vieil irlandais léimm = lémmin, thème lemman ou lémmann; kamm, pas, nom., en vieil irlandais ceim-m = cen-min, thème can[g]-man.

-M = -mo-8.

Tom-m, chaud, en gallois twy-m = "têp-mo-s; comparez le vieil irlandais tim-me, thème tip-mia ou tip-mia, chaleur.

-MM == -men.

Sta-mm, m., tricot, du latin sta-men, chaîne d'une étoffe; lia-mm, lien, du latin liga-men; konta-mm, poison, du latin conta-men.

-M = -no-n.

. Kom-m, auge, en gallois kaf-n, dérivé de la racine celtique KAB (en latin cap dans capere), d'où le verbe kav-out.

-N = -enlo-s.

Eu-n, juste = \*av-ento-s.

$$-N = -mo-s$$
,  $-m\hat{a}$ .

Plu-n, plume = plu-ma (du latin); ha-n, été = \*sa-mo-s.

$$-N = -min.$$

Neu-n, action de nager, en irlandais snâ-mh = \*snâ-min.

$$-n = -nis$$
,  $-ani-s$ .

Klu-n, fesse, pl. klu-ni-en (vannetais), en sanscrit crô-ni-s, en grec κλό-νι-s, en latin clū-ni-s, en vieux prussien slau-ni-s; ber-n, monceau, pl. ber-ni-ou, en gallois bry-n, pl. bry-ni-au, thème \*briga-ni-; cf. gaulois briga.

$$-N = -ni-s$$
,  $-no-s$ .

Dou-n, profond. Cet adjectif a en irlandais deux thèmes:

1° dum-ni- = dub-ni- à tous les cas, sauf au génitif singulier;

2° dum-no = dub-no- au génitif singulier.

$$-N = -no-s$$
,  $-n\hat{a}$ .

Ev-n, oiseau, pour et-n = \*[p]at-no-s, de la racine pat, voler; oa-n, agneau, pour \*agi-no-s, en latin agnus; leu-n, plein = \*[p]lâ-no-s, en latin ple-nu-s; aou-n, crainte, en gaulois om-no-s; gloa-n, laine, en gallois gwla-n = \*vla-na; lî-n, pus = lî-no-s, du participe parfait rî-na, coulant, conservé en sanscrit; ker-n, sommet de la tête; comparez le thème sanscrit karan-ka = kar-ana-ka.

$$-N = -nno-s.$$

Kei-n, dos = \*cebi-nno-s ou \*cebe-nno-s; comparez le moyen gallois ceby-n, dos, et le terme géographique gaulois Cebe-nna.

$$-ND = -nti-s$$
.

Beza-nd, présent; ez-veza-nd, absent.

-NEZ, masculin.

Hir-nez, longueur.

Fur-nez, f., sagesse; lor-nez, lèpre; ker-nez, f., cherté; kez-nez, f., misère = \*cacto-nacta; hudur-nez, saleté.

-NI.

Koz-ni, vieillesse = \*cotto-nia. Cf. -oni.

-nn == -nno-s, -nna, tenant lieu de -no-s, -na après une voyelle précédemment longue, abrégée dans les langues celtiques.

Le-nn, étang = \*li-nno-s, du participe passif rî-na-, coulant, con-

servé en sanscrit; lenn, couverture = [g]linna, identique au  $\chi \lambda \alpha \tilde{\imath} \nu \alpha$  grec et au [h]laena latin. Deux formes gauloises de ce mot nous ont été conservées par les anciens. Strabon écrit  $\lambda \alpha \tilde{\imath} \nu \alpha$  avec une diphtongue et sans doublement de la consonne n. Chez Isidore, nous lisons linna avec doublement et sans diphtongue.

$$-NN = -in\hat{a}$$
.

Ma-nn, lieu = \*mag-ina, en vieil irlandais mag-en, féminin.

$$-nv = -mi-s$$
.

Pre-nv, ver = \*pre-mi-s, en vieil irlandais cruim = \*qure-mi-s.

$$-NV = -mo-s$$
.

Ha-nv, été, en sanscrit sa-mâ, année; roe-nv, rame, en latin rê-mus. Cf. -N.

-o = -amû, génitif -amonos, thème -aman ou -amann.

Kol-o, paille = \*cal-amu, gén. \*cal-amon-os, en gallois cal-af, au pluriel cal-afon. Cf. -E = -imu.

$$-0 = -avo-s.$$

Lan-o, marée, primitivement plénitude, en gallois llan-w, dérivé de leun = \*lâno-s = [p]lâ-na-s, plein, au moyen du suffixe -vo-s, lan-o = \*[p]lâna-vo-s.

-o = -min, ou -men, thème -man ou -mann.

Han-o, nom, en vieil irlandais ain-m = \*an-min, ou \*an-men; gol-o, couverture, le même mot que le latin vel-amen. Cf. -mm.

$$-0 = -vo-s$$
.

Tar-o, taureau = tar-vo-s; kar-o, cerf = \*car-vo-s; er-o, sillon, en latin ar-vo-m; der-o, chêne, en gaulois der-vo-s, en vieil irlandais nom. sing. daur = \*dar-vac-s, gén. dar-ach = \*dar-vac-as; fa-o, hêtre=fag-vo-s; mez-o, ivre=\*med-vo-s; te-o, gras=\*tig-vo-s, en vieil irlandais tiug = \*tig-u-s.

$$-o\kappa = -aco-s$$
.

Kili-ok, coq = \*cali-aco-s; kiri-ok, cause.

$$-op = -\hat{a}to-s.$$

Te-od, langue = \*tab-âto-s.

$$-oden = -\hat{a}tinn\hat{a}.$$

Merc'h-oden, poupée = \*merc-âtinna, de merc'h, fille; ruj-oden, rouge-gorge = \*rudi-âtinna; gwenn-oden, sentier; log-oden, souris.

-OEZ.

Komp-oez, plat, poli, uni; konk-oez, gourme.

Kall-oc'h, entier (marc'h-kalloc'h, cheval entier) = \*calc-occo-s; floc'h, écuyer = \*vir-occo-s?

-ojen, féminin.

Gwenn-ojen pour gwen-odien, variante de gwenn-oden, sentier.

-oL = -ello-s.

Morz-el, m., marteau = mart-ello-s. Cf. -EL.

-ol = -âli-s.

Kan-ol, canal, du latin can-âli-s. Cf. -EL.

 $-ol = -\ell l \hat{a}$ .

Kant-ol, chandelle, du latin cand-êla.

-olen = -ulen[a?].

Hig-olen, en vieux gaflois oc-oluin, pierre à aiguiser, dérivé du thème acu-.

-on = -ono-s, -ona.

Kal-on, cœur = \*cal-ona; kontr-on, m., ver; tak-on, m., pièce.

-ONI.

Kaz-oni, haine; glout-oni, gloutonnerie, gourmandise; piz-oni, avarice; rog-oni, orgueil; druz-oni, graisse; sot-oni, sottise; chouerv-oni, amertume; fall-oni, perfidie; kred-oni, f., crédulité; ez-oni, facilité, aisance; tu-oni, cachette. Cf. -NI, -DONI.

-oniez = onida = -oniâ. Cf. ouniez.

Gwaz-oniez, domesticité = \*vass-onia.

-or = -oro-s,  $-or \hat{a}$ , or o-n.

Gleb-or, humidité = \*vo-lip-oro-s; e-or, ancre = \*inc-ora, en vieil irlandais ing-or; sec'h-or, sécheresse.

-or = -bro-n.

Re-or, derrière, précédemment re-ffr = \*re-bro-n, comparez le suffixe du latin cere-bru-m et la racine du latin re-tro.

-orez = -ârissâ.

Chouili-orez, f., frelon, de c'houilia, fouiller.

-orn = -urno-s.

Kel-orn, baquet couvert, en vieil irlandais cil-ornn, en gaulois cil-urn-on.

-ov = -avo-s,  $-av\hat{a}$ , -avo-n.

Ank-ou, mort = \*enc-avo-s; bis-ou, bijou = \*bis-avo-s; gen-ou, bouche = gen-ava; deh-ou, droit = dex-avo-s, dex-ava, dex-avo-n; louz-ou, herbe = \*lus-avo-s; garz-ou, aiguillon = \*gart-avo-s, dérivé de garz, haie = garto-s.

-ov = -avu, -avon-os.

Aotr-ou, maître, seigneur, monsieur = \*al-tr-avu, génitif \*altra-vonos. Cf. -TROU.

-ov = -ovano-s, -ovono-s.

*E-metou*, au milieu = \*in mediavonu, \*in mediovonu. L'irlandais in medôn, le moyen gallois y meun, au milieu, supposent le même suffixe.

-ov = -vu, génitif -von[os].

Bre-ou, meule de moulin = \*bra-vu, en sanscrit grâ-vâ, thème grâ-van.

-ovd.

Gall-oud, puissance, de la racine -GALL pour VAL, pouvoir; hib-oud, murmure; hirv-oud, gémissement. Gwele-oud, couches, est un composé et se dit pour gwelé-boud.

-OUEN = -vano-8.

La-ouen, gai = la-vano-s, de la racine indo-européenne RA, jouir.

-ouer, masculin.

C'hoalen-ouer, saloir; larj-ouer, lardoire; logot-ouer, souricière; min-ouer, boucle de museau; god-ouer, cabane mobile de berger.

-oul = -ullâ.

Koug-oul, m., capuchon = cuc-ulla; koumm-oul, nuage, en gallois cwm-wl; kamb-oul, kamp-oul, vallée.

-ouniez, cf. -oniez.

Braz-ouniez, grandeur.

#### -our = -ôri-s.

Kaez-our, saleté = \*cait-ôri-s en vieux gallois cait-oir; barn-our, juge = \*barn-ôri-s; devez-our, journalier = \*dies-ved-ôri-s; eneb-our, ennemi; klanv-our, malade = \*clam-ôri-s; micher-our, ouvrier; mar-c'had-our, marchand=mercat-ôri-s; mer-our, fermier en Cornouaille, variante de mer-eur ou mer-er; ober-our, ouvrier; hena-our, aîné; hanter-our, médiateur = \*sâmi-ter-ôri-s; kere-our, cordonnier; dle-our, débiteur = \*dlig-ôri-s. Cf. -ADOUR.

# -ourez = -ôriactâ?

Marc'had-ourez, marchandise; hanter-ourez, entremise.

-ourez = -ârissa.

Klanv-ourez, femme malade = \*clam-ârissa; devez-ourez, journalière; hena-ourez, aînée; hanter-ourez, médiatrice, entremetteuse.

-ouri, féminin.

Kere-ouri, cordonnerie (métier et boutique).

-ourn = -urno-s.

Ask-ourn, os = \*asc-urno-s (= asti-urno-s, dérivé du thème asti qui se trouve dans le latin os = \*osti, en sanscrit asthi).

-ouz.

Rat-ouz, tondu; morm-ouz, m., morve.

 $oz = -\hat{e}d = eio-s$ ,  $\hat{e}ia-s$ .

Nad-oz, aiguille, en vieux gallois not-uid = \*nâ-têd = \*nâ-têia; men-oz, pensée = men-êd = \*menêio-s; rat-oz, réflexion = \*rat-êd = \*ratêia. Malloz, malédiction, bennoz, bénédiction, ont une autre origine: on dit malloz pour maledictus, bennoz pour benedictus.

-oz = -astu-s = -attu-s.

Hog-oz, presque, originairement adjectif signifiant « près de »; ogos a ce sens en cornique, et c'est le même mot que l'irlandais ocus, voisin = \*ancastu-s = \*enc-attu-s; [n]aoz, manière, en vieil irlandais gnûs = gnâ-ttu-s, coutume.

-R = -ro.

Ber-r, court, en gallois byr au masculin, ber au féminin, en irlandais bearr, thème \*bir-ra = \*birg-ra, comparez le latin brevis = brag-vi-s = barg-vi-s, de la racine bharg, dont la variante bharg a donné le latin frangere et le gothique brikan.

$$-R = -ro-s$$
,  $-r\hat{a}$ ,  $-ra-n$ .

Meu-r, grand = ma[g]-ro-s; dou-r, eau = dub-ro-n; gaou-r, chèvre = gab-ro-s; leu-r, aire = \*[p]ld-ra; kae-r, beau, au xve siècle caz-r, au ixe siècle cad-r = cad-ro-s.

$$-R = -ru$$
.

Dae-r, larme = dac-ru.

$$-R = -tir.$$

Breu-r, frère, au xv° siècle breu-zr = \*brâ-tir; comparez mo-er mère, au xv° siècle mo-zr = \*mâ-tir, conservé dans le composé moer-eb, tante, au xv° siècle mozr-eb, dont le sens littéral est «apparence de mère», p. 291. Cf. -AER, -ER = -tir.

$$-\mathbf{R} = -tro-\mathbf{n}$$

Ara-r, charrue = ara-tro-n; tara-r, tarière = tara-tro-n, en vieil irlandais tara-thar; kroue-r, crible = \*crê-tro-n, en vieil irlandais cria-thar; le-r, cuir, en vieil irlandais loa-thar, peau, en gallois lle-dr.

-RE.

Hunv-ré, rêve; jaod-ré, rêverie; ramb-ré, rêverie; mel-ré, souci (melancholia?).

$$-s = -sia$$
.

Kamp-s, aube, en gallois cam-se = cami-sia.

-SI.

Laeron-si, larcin.

$$-T = -lo-s$$
.

Ana-t, connu = \*ati-gnâ-to-s; pao-t, beaucoup de = \*pal-to-s (?).

$$-tanv = -tamo-s.$$

In-tanv, veuf, identique à l'irlandais archaïque oin-tam = \*oina-tama-s, célibataire, qui n'est autre chose que le superlatif de ôin = aina-s, un; comparez le sanscrit pra-tama-s, premier, et le gaulois cuno-tamo-s, dérivé de cuno-s, haut. Intanv signifie « tout seul ».

-TED, VOYEZ -DED.

Nes-ted, m., proximité.

-TEL.

Kon-tel, s., couteau, pl. illi, en bas latin cuntellum.

-TER = -lero-s,  $-ler\hat{a}$ , -lero-n.

Han-ter, moitié, demi = \*sâmi-tero-s, \*sâmi-tera, \*sâmi-tero-n.

-тız, masculin.

Iaouank-tiz, jeunesse, en gallois ieuenc-tyd.

-TL = -tron.

Gwes-tl, gage = \*vad[i]-tro-n, de la même racine que le latin vadimonium; bes-tl, fiel = \*bid-tro-n, de la même racine que l'allemand bitter, amer; roues-tl, bouillerie, confection, identique au gallois rhwys-tr, obstacle = \*rêt[i]-tro-n, dérivé de rête, en breton armoricain roued, en gallois rhwyd, filet. Cf. -L = -tlo-n.

-TR = -tri-s.

Gwen-tr, tranchée, du nominatif bas latin ven-tri-s = venter.

-TR = -lero-s.

Avoul-tr, adultère, du latin adul-ter = adul-tero-s; eon-tr, oncle = \*avun-tero-s(?) dérivé d'un thème avan qui se trouve à la fois dans le latin avunculus et dans le gothique avo, thème avon, grand'mère (féminin d'ava, thème avan qui est perdu); pao-tr, garçon = \*pal-tr, comparez plac'h, jeune fille, pour pal-ac'h.

-TR = -tro-n.

Les-tr, vaisseau=\*lis-tro-n; ken-tr, aiguillon=\*calci-tro-n; kabes tr, licou = capistrum; kelas-tren, houssine, dérivé à l'aide du suffixe en de \*kelas-tr = \*celât-tro-n, même sens : le thème celât, nom. κέλης, gén. κέλητος, existe en grec et veut dire « coureur »; sao-tr, ordure = sal-tr, comparez le français sale, saleté; flis-tra, jaillir, de l'inusité flis-tr, jaillissement, dont la première syllabe paraît identique à froud, torrent.

-TRON = -travonî-s.

I-tron, dame = \*al-travonî-s, de la racine AL, nourrir.

-TROU == -traou, -travono-s.

Ao-trou, monsieur = \*al-travu, gén. \*al-travono-s, de la racine AL, nourrir.

-v = -ovo-s, avo-s.

Lud-u, cendre, en gallois llud-w, en cornique lus-ow (en irlandais luath) = \*lôt-avo-s, de la racine Lu; fel-u, sorte d'algue.

-ud = latin -ûtu-s, -ûti-s.

Mun-ud, menu = min-utu-s; burz-ud, miracle = vir-tuti-s. Cf. -EUD, -IT.

-UL = latin -ûra.

Muz-ul, mesure, du latin mens-ûra.

-UN == -mana.

Siz-un, semaine, du bas latin septi-mana.

 $-uz = \hat{o}so-s$ , en latin  $-\hat{o}su-s$ .

Fleri-us, puant = fragr-ôsu-s; avi-us, envieux = invidi-ôsu-s; ijin-uz, adroit = ingeni-ôsu-s; eur-uz, heureux = auguri-ôsu-s; dour-uz, aqueux = \*dubr-ôso-s; goulaou-uz, lumineux = \*vo-lou[c]-ôso-s; mibili-uz, puéril = \*mapâli-ôso-s; dlé-uz, redevable = \*dligit-ôso-s; mag-uz, nourrissant = \*mac-ôso-s, dant-uz, mordant = \*dent-ôso-s; prederi-uz, soigneux, soucieux, en vieux cornique prider-us; debr-uz, mangeable = \*dopr-ôso-s; touell-uz, qui trompe; gourvenn-uz, envieux; skiltr-uz, éclatant, de skiltr, éclat; anoued-uz, qui rend froid, d'anoued, froid; tan-uz, brûlant, de tan, feu; kurun-uz, qui menace de tonner, de kurun, tonnerre; daeraou-uz, qui doit être pleuré; dale-uz, tardif; damant-uz, pitoyable; dall-uz, qui aveugle; kened-uz, joli; kazarc'h-uz, sujet à la grêle; galloud-uz, puissant; gall-uz, possible; mezv-uz, enivrant; mez-uz, honteux; mantr-uz, accablant; morc'hed-uz, assoupissant; hillig-uz, chatouilleux. De ces mots, les quatre premiers sont d'origine latine.

-v = -vo-s.

tar-v, taureau = tar-vo-s; der-v, chêne = der-vo-s; kar-v, cerf = \*car-vo-s; kender-v, cousin = \*con-[sves]tár-vo-s, au pluriel en gallois du ix° siècle ceintir-v = \*con-[sves]tár-vi, ne différant que par le suffixe du latin con-sobrînus, pour \*con-sves[ta]r-îno-s, ceux qui descendent des deux sœurs, svestar.

-van = -mano-.

Tremen-van, agonie; kein-van, gémissement; gwel-van, pleurs; klem-van, plainte; paouez-van, trépas, décès.

-ved = -mato-s, suffixe de nombres ordinaux.

Teir-ved, troisième, de teir, f.; tri-ved, troisième, de tri, m., variante de tre-de; peder-ved, quatrième, de peder, f.; pevar-ved, quatrième, de pevar, m., variante de pevar-e; seizved = \*septe-mato-s, eiz-ved = \*octe-mato-s, na-ved = \*nove-mato-s, dek-ved = \*dece-mato-s, ugent-ved = \*vicanti-mato-s, kant-ved = \*canto-mato-s.

#### -ven == -mina.

Steu-ven, trame, du pluriel latin stâ-mina, de stâ-men.

$$-z = -ido-s$$
 (?).

Kal-z, beaucoup, d'où kalza, entasser, en gallois carn-edd, amas, d'où carn-eddu, entasser, thème carn-ida, d'où en gaulois karn-itu, lisez carn-idu, 3° personne du singulier, il entassa.

$$-z = -so-, -s\hat{a}.$$

Gweu-z, lèvre, en gallois gwe-fu-s = \*vo-buc-sa, dont le second terme est identique à l'irlandais bus (gén. buis) = \*buc-sa-s, bouche, lèvre, de la racine suc, faire du bruit, parler, comme le latin bucca.

$$-z = -t$$
.

Lea-z, lait, vieil irlandais mlach-t, le même mot que le latin lac, gén. lac-t-is qui a perdu un m initial.

$$-z = -ten$$
.

Sei-z, sept = \*secten; eiz, huit = \*oc-ten.

$$-z = -ti$$
.

Ac'houe-z, devant, au xv° siècle a-goe-z, dont le second terme paraît identique à l'irlandais fis = fissi-s = vid-ti-s, action de voir.

$$-z = -to-s$$
,  $-t\hat{a}$ .

Kea-z, malheureux = \*cac-to-s, le même mot que le latin captus; poaz, cuit = \*pop-to-s, le même mot que latin coctus; garz, haie, enclos = \*gar-ta, en gallois garth; ti-z, diligence, allure, en gallois tei-th, voyage, dans le composé teith-drwydded, passeport = \*tic-ta-s, en vieil irlandais tech-t féminin, acte d'aller = tic-tâ, de la racine stigh qu'on trouve, par exemple, dans le grec σ/είχω. Cf. -d.

$$-z = -ttu-.$$

Ba-z, bâton, en gallois ba-th, coin, pl. ba-thau; comparez le bas latin ba-ttu-ere qui suppose un thème ba-ttu, de la racine BA, frapper. En latin classique, on dit ba-tu-ere, qui suppose un thème ba-tu avec un seul t.

$$-z = -tu-s$$
.

Rei-z, droit = \*rec-tu-s, thème en -u- conservé en vieil irlandais. Cf. -p.

#### $-z = -tt\hat{a}$ .

Neu-z, coutume, en vieil irlandais  $gn\hat{a}$ -s = \* $gn\hat{a}tta$ , de la racine  $gn\hat{a}$ , connaître.

#### -ZEN == -ttinna.

Gwa-zen, veine = \*vê-ttinna, en vieil irlandais fêi-th = \*vê-tti-s, en vieux gallois guithen = \*vê-ttinna, de la racine vi, comme le latin vêna et le grec is, ivos.

#### $-zer = -ser\hat{a}$ .

Am-zer, temps, en irlandais aim-ser, thème am-serd, en sanscrit am-asa.

# $-z_1 = -ti-[s].$

Gwi-zi dans gwi-zi-ek, savant = \*vit-ti-âco-s, dérivé de \*vit-tî-s, science, par assimilation pour \*vid-tî-s, en vieil irlandais fis, f., pour fissî-s, également par assimilation pour \*vid-tî-s, de la racine indo-européenne vid, voir, savoir.

#### $-zur = -t \hat{o} ro - n$ .

Me-zur, nourriture = \*mac-tôro-n, dérivé de maga, racine mac, nourrir. Cf. -ADUR.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

#### VENVM.

Le latin uēnum est, comme on sait, parent des mots grecs ὧνος, ἀνή, et des mots sanscrits vasnás, vasnám, qui tous expriment des nuances de l'idée de vente ou de prix. Les formes sanscrites montrent qu'il faut restituer pour type ario-européen wĕsnom ou wŏsnom; le grec décide pour la seconde hypothèse. La première hypothèse semblerait appuyée par le latin uenum; mais en réalité, dans celui-ci, uē est pour wĕs, et wĕs lui-même est pour wŏs comme dans le possessif uester pour uoster. On remarquera qu'au commencement d'un mot la syllabe wĕ, au moins dans certains cas, se change en wŏ (ἔμω uomo), la syllabe wĕs subsiste (ἔσπερα uespera), enfin la syllabe wŏs se change en wĕs (uoster uester, ὧνος uēnum).

L. HAVET.

# ESSAI

SUR

# LE PATOIS NORMAND DU BESSIN.

# DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE. (SUITE.)

Q

1. Qué, pr.: quoi. Avé d'qué: avoir de la fortune, de l'aisance. — Qué qu'sé: quoi que ce soit. R. qu'd.

2. Quí, a.: quel, devant une consonne. Qué bio j'va! R.

qualis.

3. Qué, int.: 1° qu'est-ce? Qué qu'il a dit: qu'est-ce qu'il a dit? — 2° qui est-ce? Qué qui l'a di: qui est-ce qui l'a dit? R. quod est ecce hoc? 2° qui est ecce hoc?

Qu(1) EDE, a.: tiède. R. tepidus.

D. Qu(i)édi, v. n.: tiédir.

Què , v. n. : choir. p. p. id. 1. Què qu'é qué ? Ch'é l'é qu'été qué qui rée-t éco qu'é e : Qu'est-ce qui est tombé ? C'est l'ais qui était tombé qui est encore tombé. R. \*cadēre.

D. Quétène, quétine, s. f. pl.: pommes à pressurer tombées avant leur complète maturité.

Quéloque, s. f., quélo, s. m. (Balleroy): sénevé des champs (Sinapis arvensis). R. Pour gué(de)lot, diminutif de guéde (a. waid). Cf. guélot (Falaise): id.

Quéman, a.: qui demande sans cesse, mendiant.

D. Quémāndé, v. n.: importuner par ses demandes, mendier.

Qu'min, s. m.: chemin. R. \*caminus.

Qu'minse, s. f.: chemise. R. \*camisia.

Qu'nale, s. f.: 1° canaille. Lé qu'nāle: les enfants. 2° tenaille. R. 1° \*canalia de canis; 2° tenacula.

D. Qu'nāyon, s. m.: marmouset.

Qu'nase, s. f. pl.: troupe d'enfants. R. canis.

L'identité de l'infinitif et du participe passé de ce verbe aujourd'hui presque inusité est assez difficile à expliquer. Cadere, traité comme si le premier e était long, a donné caeir, d'où par contraction cair, et, après la chute de l'r et l'allongement de la diphtongue précédente, caie, puis quée. Quant au participe quée, il faut, pour en rendre compte, supposer une forme \*caditus, qui donne, en se transformant, cai, caie et enfin quée.

D. Qu'nasar, s. m.: gamin, vaurien.

1. Quéne, quéne, s. f. : chaîne. R. catena.

2. Quene, s. m.; chêne. R. \*casnus.

D. Quénée, s. f.: chênée.

Quénése, s. f.: grand chêne.

Qu'néle (Lison), s. f.: chantepleure, cannelle. R. \*canella Duc. pour canalis. Cf. v. fr. chenelle et ang. kennel.

Qu'nouole, s. f.: quenouille, espèce de filet. R. \*conucula L.

Rip. pour \*colucula de colus.

Quéqu'fée: quelquefois. 2° qu'est-ce que. Quéqu' ch'ée: qu'est-ce que c'est? R. qualis quod ou quid est quod.

Querbon, s. m.: charbon. R. carbonem.

D. Querbogné, s. m.: charbonnier.

Querbonéte, s. f.: charbonnette.

Quérboné, v. a.-n.: remuer le feu, éplucher avec les pinces les charbons dans les cendres. Qu'ée qu'il a a quérboné come cha?

Quércan, s. m.: 1° carcan, barres transversales en bois que l'on met au cou des vaches, veaux, etc. pour les empêcher de passer à travers les haies; 2° mauvais cheval. V. carcan.

1. Qu(I)ER, s. m.: tiers. R. tertius.

2. Qu(i)ÉR, s. m.: corde ou chaîne munie d'un pieu et qui sert à ficher les bestiaux dans les champs. R. ag. s. tiér (tir), ang. tier (file). Cf. v. fr. tiere, pr. tiera (rangée) et ag. s. tygian, ang. tie (lier).

Quere, s. f.: chaise. R. cathedra.

D. Quere (s'), v. r.: s'asseoir, prendre une chaise.

Qu'nı, v. a.: chercher, querir. R. \*quærire.

Quériateure, s. f.: créature. R. creatura.

Quénié, v. a.: charrier. R. carricare.

D. Quéréte, s. f.: charrette.

Quériaje, s. m. : charriage.

Quérière, s. f.: chemin que suivent les quéréte dans un champ.

Quérqu(i)é, s. m.: charrette sans ber, qui sert à porter le cidre, etc. Quértée, s. f.: charretée.

Quertrie, s. f.: remise, charretrie.

Quérogne, s. f.: charogne. R. \*caronia.

Quérpante, s. f.: charpente. R. \*carpenta.

D. Querpanté, v. n.: charpenter, faire du bruit.

Quérpanqu(i)é, s. m.: charpentier.

Querque, s. f.: mélange d'argile et de foin haché, appelé aussi pizé, masée, torchis, et qui sert à bâtir.

Quërsi, v. n.: crever, mourir. R. n. kreysta (?): écraser.

Quenton, quenvete, etc. V. créton, crévéte, etc.

Quéru, a.: fort, courageux. V. ceuru.

Quérue, s. f.: charrue. R. carruca.

Quërvé, v. n.: crever. R. crepare.

Queu, a.: quel, devant une consonne. V. qué 2.

Qu(1)EULE, s. f.: tuile. Cf. tcheule. R. tegula.

Qu(i)eū, prép.: chez. Qu(i)eū noū: chez nous. Cf. tcheū. R. casis.

Quibole, s. f.: longue jambe. V. guibole.

Quignéte, s. f.: petite cheville qui sert à serrer la cordelette du sac des écoliers. Cf. quinette Cotgr. (a crutch). R. c. chwyn (plante).

Quile, s. f.: quille, jambe. R. a. h. a. kegil.

1. Quin (Bocage), s. m.: chien. Cf. tchin. R. canis.

2. Quin, a.: tien. R. tuus.

3. Quin, interj.: tiens. Quin! qué qu'ée-la? Cf. tu. R. tene.

Quinquin, s. m.: pinson (Fringilla cælebs). R. Onomatopée. Qu(1)ō, qu(1)ō, int.: cri dont on se sert pour appeler les pourceaux. R. Abréviation de  $p'qu(i)\bar{o}$ .

Quiyé, s. f.: cuiller. R. cochlearia.

D. Quil'rée, s. f. : cuillerée.

# R

Rавівосн(1)é, v. a. : ajuster, réconcilier.

Rabiéné, v. a.: remettre en état, réparer, réconcilier. R. ra = re + ad et bene.

Rabiyé, v. a.: habiller de nouveau, recercler un tonneau. R. re+abiyé.

Rabougriné, a.: ratatiné, recroquevillé. R. ra + bougre.

Rabouōlé, v. a.: renvoyer une boule. R. ra+bouōlé.

Rabūqu(1)é, v. a.-n.: remuer une chose maladroitement, fureter quelque part. Qu'ée qui rabuque ilo? R. ra+būque.

RACACHIÉ, v. n.: renvoyer, ramener en chassant devant soi. R. ra+cachié.

D. Racachie, s. f.: troupe nombreuse et sans ordre. Eune racachie d'éfan.

RICILE, s. f.: racaille. R. n. rakki (chien). Cf. qu'nāle.

RACHÉNE, s. f.: racine. R. \*radicina.

+Racнico, s. m.: souche sortant de terre et donnant des rejets. R. ra+fr. chicot.

\*Racllé, v. a.: battre, rosser. R. \*rasiculare.

D. Rācllée, s. f. : volée de coups.

Rac'modé, v. a.: raccommoder, réparer, remettre d'accord. R. re+accommodare.

D. Rac'modāje, s. m.: raccommodage.

\*RACONDUIRE, v. a.: reconduire, ramener. R. ra + conduire.

RACOUÉE, s. m. pl.: touffes d'herbe qui montent en tige dans les herbages et ne sont pas mangées par les bestiaux. R. n. raka, ang. to rake (râteler).

RACOUIN, s. m.: recoin. R. ra+couin.

Racouorchi, v. a.: raccourcir. O racouorchi: par le plus court (chemin). R. re+acouorchi.

RACOUORI, v. n.: accourir de nouveau. R. re+acouori.

RACRAMACHI, a.: refrogné, chiffonné.

RACRO, s. m.: détour. Fère un racro. R. ra+nl. krôk.

Racté, v. a.: faucher les racouée d'un herbage. R. n. raka.

D. Racteure, s. f.: foin provenant des racouée.

RADE, s. f.: ornière, voie. Cf. déradé. R. ag. s. rād (iter equestre), ang. road.

Radoubé, v. a.: réparer un bateau, un tonneau, etc. R. ra—n. dubba (frapper de la main).

D. Radou, s. m.: galop, mercuriale.

Radoubllé, v. n.: revenir sur ses pas, se jeter sur quelqu'un. Il a radoubllé sū li. R. ra+doubllé.

RAFALÉ, a.: fade; peu loyal. R. ra+fale.

Rafété, v. a.: refaire le faîte d'un toit. R. ra+seté.

Rafilé, v. a.: donner du fil, aiguiser. R. ra+f(l).

Rafistolé, rafistoqu(i)é, v. n.: raranger, réparer.

Rafoué, 1° + v. a.: chasser, gronder; 2° v. n.: aboyer.

Rapouže, s. m. pl.: débris, brindilles. R. ra+fascis.

RAFREŪ, s. m. pl.: objets mis au rebut.

Rapūté, v. a.: rajuster, raccommoder. R. ra+fūté.

RAGACHE, a.-s. m.: querelleur. R. r(e) + agache.

D. Ragachié, v. n.: disputer, gronder; agasser, s'ennuyer.

RAGO, s. m.: bavardage.

D. Ragoté, v. n.: rabacher.

RAGOUŌTÉ, v. a.: remettre en appétit. R. ra+gouo(t).

RAGUCHIÉ, v. a.: aiguiser de nouveau. R. ra+(e)guchie. Cf. réguchié.

Ragu(1)é, s. m.: feu ardent. Un ragu(i)é d'feu. R. ratis.

RAGUIN, a.: vif, emporté. R. (?) n. hrókkinn (frisé). Cf. berr. raguin (jeune agneau).

Ralé, 1° v. n.: aller de nouveau; 2° v. a.: tirer. R. 1° re+

alé; 2° re+halé.

Ralié (s'), v. r. : se réunir pour s'amuser. R. re+alligare.

D. Raliā, s. m.: sête, réunion de plaisir.

RALONGU(1)é, v. a.: allonger. R. re+alongu(i)é.

D. Ralongue, s. f.: allonge.

RAMANDÉ, RANMANDÉ, 1° v. a.: amender, remettre en bon état. 2° v. n.: amender, se refaire. I ya ramandé. R. re+emendare.

Ramaré, v. a.: rattacher, remettre en état. R. ra + nl. marren.

RAMI, s. m.: qui est de nouveau bien avec quelqu'un. R. re+amicus.

D. Ramité, v. a.: raccommoder, remettre ami.

Ramoné, R'moné, v. n.: ramoner, gronder, rabâcher. R. ramus.

D. Ramouneū, s. m.: ramoneur.

Ramouch'lé, v. a.: remettre en tas. R. re+amouchelé.

RAMUCRI, v. a.: rendre mucre. R. ra + mucri.

Ran, s. m.: 1° bélier; 2° espèce de limaçon de mer de forme allongée (Buccinum undatum). R. a. h. a. ram.

Ranalé (s'), v. r.: s'en aller de nouveau, repartir. V. ralé 1. Ranbéll, v. a.-n.: embellir, redevenir beau. R. re+embelli.

Ranboujé, v. a.-n.: remplir un tonneau d'où l'on a tiré du cidre, etc. R. ran = re + in et fr. bouje.

RANCEUNE, s. f.: rancune. R. rancor.

RANCEURI, v. a.: redonner du cœur. R. ran+cor.

Rancouégné, v. a.: pousser dans un coin un animal que l'on veut saisir. R. ran+cuneus.

Randoné, v. a.: gronder, battre. R. a. rand. Cf. a. fr. randon (violence), pr. randa (racloire).

D. Randonée, s. f. : gronderie, volée de coups.

RANDOUBLÉ, v. a.: doubler. Randoublé fripon. R. ran+duplare. Randouin, s. m.: goût de graillon.

D. Randouiné, v. n.: prendre le goût de randouin à force de bouillir, rester trop longtemps sur le feu.

Ranforchié, v. a.: redonner de la force, rendre ou devenir plus fort. R. ran+\*fortia.

Ranjié, v. a.: ranger. R. a. h. a. hring.

D. Ranjie, s. f.: rangée. Eune béle ranjie de poumī.

RANLARJI, v. a.: élargir. R. ran+largus.

\*Ranmanchié, v. a.: emmancher de nouveau. R. ran + manica.

Ranpiéch'té, v. a. : mettre une pièce, raccommoder. R. ran+\*petium.

Ranpiéré, v. a.: remettre des pierres dans un chemin. R. ran+petra.

Ranpiéré, v. n.: être plus mal. R. ran+pejor.

Ranpiété, v. a.: refaire le pied d'un bas. R. ran+pedem.

Ranplieumé, 1° v. a.: remettre en bon état, engraisser. 2° v. r.: se refaire. R. ran+pluma.

Ranponé, v. a.: gronder. R. b. a. rapen (enlever). Cf. it. rampare et rampognare.

D. Ranponée, s. f.: mercuriale.

Ranquiyé, v. n.: replanter les quilles abattues au jeu de boule. R. ran+a. a. kegil.

D. Ranquiyeū, s. m.: qui replante les quilles.

Ransaqu(1)é, v. a.: remettre dans le sac. R. ran + \*saccus.

Ransé, v. n.: plier sous le faix.

Rantrére, rantrété, v. a. : faire une reprise. R. ran+trahere.

D. Rantréte, s. f.: reprise, rentraiture.

RANVIÉ, v. a.: renvoyer. R. re+envier.

+RAPARA, s. m.: revenant, mort qui réapparaît. R. re+apparēre.

RAPARIYÉ, v. a.: assortir, rappareiller. R. ra+\*pariculus.

RAPARPOUINTÉ, v. a.: raccommoder, faire des reprises. R. ra+parpouinté.

RAPIN, s. m.: voleur, maraudeur. R. \*rapinus du b. a. rapen. RAQUÉTE, s. f.: 1° jeu de volant; l'instrument qui sert à y jouer. 2° espèce de filet fixé sur deux bâtons, avec lequel on prend les oiseaux pendant la nuit.

1. Raqu(1)é, s. m.: piège à rats; preneur de rats. R. a. h. a. rato.

2. RAQU(1)é, s. m.: ruisseau, radier. R. (?) ratis.

RASIÈRE, v. a.: calmer, faire déposer. S'rasière, v. r.: s'apaiser, se rasseoir, reprendre sa pureté primitive. Cid(r)e rasi: cidre trouble devenu clair. R. re + asière.

RASOTÉ, v. n.: raffoler. I rasote d'li. R. ra+sot.

RATARA, loc. adv.: rez à rez. R. rat pour ras+ra(s).

RATATOULE, s. f.: mets grossier et mal apprêté, ratatouille.

Raté, s. m.: râteau. R. \*rastellum.

D. Rāt'lė, v. a.: ramasser avec le râteau, ratisser.

Rāt'leure, s. f.: ce qu'on ramasse avec le râteau.

Raté, v. a,: mesurer ras. R. rat pour ras.

Ratiré, v. a.: attirer chez soi. R. ra+nl. tēren.

- D. Ratire, s. f.: lieu de refuge.
- 1. Ratoudrné, v. n.: revenir sur ses pas. S'ratoudrné: se retourner. R. ra+\*tornare.
  - D. Ratouōr, s. m.: détour, action de revenir sur ses pas, ruse.

2. Ratouorné, s. m.: étourneau. R. ra+(é)touorné.

+RAVA, s. m.: gaule avec laquelle on agite l'eau. Cf. ravodé. RAVÉ, v. a.: ravoir. R. re+habere.

+ Rav'né, s. m.: filet pour prendre les oiseaux. Cf. raquéte. R. ravā.

RAV'NÉLE, s. s. f.: giroslée des murailles ou violier (Cheiranthus Cheiri). R. rapa.

Rav'ni, v. n.: convenir, être assorti. R. ra + venire.

RAVINDE, v. a.: atteindre de nouveau. R. re+\*abémere.

Ravodé, v. a.: remuer quelque chose en cherchant, fureter. R. re+\*advalidare.

D. Ravogu(i)é, s. m.: brouillon.

RAVOUÉ, v. a.: réparer un chemin, en combler les ornières. R. ra + houe (?).

Razié, v. a.: raser. R. \*rasare de rasus.

D. Rāzoū, s. m.: rasoir.

Razière, s. f.: demi-boisseau.

1. Ré, s. m.: roi. R. regem.

D. Réblo, s. m.: roitelet, le roi bellot (Silvia troglodytes).

2. Ré, s. m.: rayon, rais. Lé ré d'eune roe. R. radius.

Rébéte, s. f.: chou-rave, rabette (Brassica rapa). R. \*rapetta.

R'béqu(1)é, v. n.: répondre avec impertinence. R. re + bec.

R'BINDÉ, v. n.: rebondir. R. re+a. binden.

R'Bouqu(1)k, v. n.: ne vouloir plus, être rassasié de quelque chose. Il a r'bouqui d'su. R. re+bucca.

R'Bouqu'té, v. a.: repriser de la dentelle. V. r'bouté.

D. R'bouqu'teuze, s. f.: raccommodeuse de dentelle.

R'Bouté, v. a.: réduire une fracture. R. re+bout.

D. R'bouteū, s. m.: chirurgien de campagne.

R'BULÉ, s. m.: quantité de son que donne un sac de grain. R.  $re+bul\acute{e}(t)$  de burra.

RÉCI, s. m.: octave d'une fête de village. R. re+cā. V. récofé.

RÉCAR, s. m.: rancart. R. re et écart (ex+carta).

\*Réchī, s. m.: réchaud. R. re+calidus.

R'CHEURE, v. a.: recevoir. R. recipère.

R'cнёvé, v. a.: id. R. \*recipēre.

D. R'cheu, 1° a.: reçu. 2° s. m.: quittance.

R'chīpé, v. n.: repousser. R. re+chīpé.

D. R'chīpée, s. f.: pousses d'une tige, d'un trone, etc., qui ont été coupées.

RÉCLLÉ, v. a.: abattre les pommes restées sur un pommier, battre. R. \*rasiculare.

Récodi, v. a.: réchauffer, reconforter. R. re+\*calidire.

Récōfé, v. a.: réchauffer. R. re+cōfé.

R'COMANCHIÉ, v. a.: recommencer. R. re+comanchié.

R'conéte, v. a.: reconnaître. p. p. r'coneu. R. re+conéte.

Récopi, a.: fait en portrait, ressemblant. Ch'ée san père tou récopi. R. re+copia.

Récocviyé, v. a.: recroqueviller. R. re+conchylium. Pour re-coquiyé.

R'couchié, v. a.: coucher de nouveau. R. re+couchié.

R'couode, v. a.: recoudre. R. re+couode.

R'coupé, v. a.: 1° couper de nouveau. R'coupé eune tonbe: retourner une tombe en mélangeant la terre et la chaux qui s'y trouvent. 2° mettre de l'eau sur du cidre. R. re+coupé.

<sup>1</sup> Une croyance populaire veut que le réblo soit allé chercher le feu au ciel-

D. R'coupe, s. f.: regain.

R'cro, s. m.: octave d'une fête. R. re+cro 2.

RÉDE, 1° a.: raide. 2° adv.: très. Ch'ée réde bouon. R. rigidus.

D. Rédi, v. n.-a.: roidir, se roidir.

Rédiyon, s. m.: côte, chemin escarpé.

R'devé, v. a.: redevoir. R. re + debere.

D. R'dévābe, a.: redevable.

R'do, s. m.: oiseau le plus jeune d'une couvée, enfant né longtemps après ses frères et sœurs. Cf. bédo. R. re+(?).

R'dréchié, v. a.: redresser. R. re+\*directiare.

RÉE, s. f.: raie (Raja clavata et squammata). R. raja.

D. Réton, s. m.: jeune raie.

R'FI, s. f.: regain. R.  $re+f\bar{a}$ .

R'fére, v. a.: refaire, attraper. R. re+fère.

R'řří, v. a.: refaire le faîte d'un toit, la partie supérieure d'un mur. R. re+fété.

R'find(r)e, v. n.: baisser, diminuer, en parlant du prix. R.

re+fingere.

Réforchié, v. a.: forcer, contraindre, importuner. R. re+\*forchié.

R'frédi, v. a.-n.: refroidir. R. re+fré.

D. R'fré, s. m.: 1° refroidissement. 2° + maladie du bœuf causée par des vers nématoïdes. Cf. hāti.

R'fūzié, v. a.: refuser. R. \*refutiare.

D. R'fu, s. m.: refus. Y a pā de r'fu: j'accepte.

R'GAGNE, a.: de mauvaise humeur. V. hérgagne 1.

R'GARDAN, a.: avare, qui lésine. I n'ée pā r'gardān. R. re+a. wardōn.

R'GNÉ, v. a.: renier. R. re+gné.

R'GRÉ, s. m.: 1° regret; 2° regrat. Vande o r'gré. R. 1° re+ a. h. a. gretan; 2° re+\*cratare.

D. R'gréqu(i)é, s. m.: regrattier, marchand au détail.

Réguchié, v. a.: aiguiser de nouveau. R. re+\*acutiare.

R'jouind(R)E, v. a.: rencontrer, rattraper. R. re+jungere.

R'sué, v. n.: endêver. Fère r'jué. V. arjué et èrjué.

R'LAN, s. m.: air du soir, serein. R. re+lentus.

Réle, s. f.: raie, trait, ligne, règle. La réle du do : l'épine dorsale. — Réle, s. f. pl.: branches entrecroisées pour former une clôture. — A la réle : de même dimension. Tou-z a la réle : . tous également beaux. R. b. a. rigil, ang. rail.

D. Rělé, v. a.: rayer, régler.

R'LIÉ, v. a.: relier. A r'lie brā: de toutes ses forces. R. religare.

La forme r'gagne semble bien indiquer qu'il faut écrire érgagne et non hêrgagne et qu'il faut, par suite, séparer ce mot de hêre.

R'LIQU(I)É, "R'LICHÉ, v. a.: boire. I n'éme qu'a r'liché: il n'aime qu'à boire. R. re+liqu(i)é.

D. \*R'licheū, s. m.: ivrogne.

R'lire, v. n.: reluire, en parlant d'un objet verni ou ciré. R. re+\*lucĕre.

D. R'līzān, a.: luisant, qui reluit.

R'līzé, v. n.: reluire. Come sé souli r'lize biin!

R'Lūqu(1)k, v. a.: regarder attentivement. R. re+ag. s. locjan, ang. look.

R'Manchié, v. n.: murmurer, gronder, parler entre ses dents. Qu'ée ou qué qui la a r'manchié come cha? R. \*romanciare.

R'méte, v. a.: remettre. R. re+méte.

Rémié, v. a.: brasser une seconde fois, en le mélangeant avec de l'eau, le marc déjà pressé. R. ré+émé.

D. Rémiāje, s. m.: action de rémié; cidre obtenu par un second

brassage.

Řémolīzé, v. a.: réveiller, exciter. Rémolīzé lé douleur. R. re+moli.

Rémōqu(i)é, v. a. : remuer, ranimer. Rémōqué l' feu. R. re+émōqu(i)é.

Rémoulé, v. a.: aiguiser. R. re+\*molère ou \*molare.

D. Rémoulète, s. f.: meule à aiguiser.

Rémouleu, s. m.: remouleur.

\*Réмочті, s. m.: espèce de ragoût, miroton.

Rémouvé, v. a.: remuer, agiter, retourner. R. re+mouvé.

R'mué, v. a.: rețourner, labourer, replanter. Tére r'muée. — R'mué dé choū. — Cousin r'mué d' jërmin: issu de cousin germain. R. re+mutare.

Rěne, s. f.: 1° reine; 2° raine, grenouille. Rêne verte. R. 1° regina; 2° rana.

R'néte, v. n.: renaître. R. re+\*nascere.

R'ninfllé, v. n.: renisser. R. re+b. a. nif (nez).

D. R'ninfllëman, s. m.: action de renisser.

R'nonchié, v. n.: renoncer. R. renuntiare.

R'nou(o)vé, s. m.: renouveau, printemps. R. re+novellus.

R'nou(o) v'lé, v. a.: 1° renouveler; 2° faire sa seconde communion. Vaque r'nouv'lée: vache qui vient de vêler. R. \*renovellare.

R'PANDE, v. a.: rependre. R. re+pendere.

RÉPANDE, v. a.: répandre. R. re+expandere.

R'PANTI, 1° v. r.: se repentir. 2° s. m.: repentir. R. re+
\*pænitire.

D. R'panténe, r'pantine, s. f.: (fille) repentie. Lé R'pantène: couvent

de Bayeux.

R'PIQU(1)É, v. a.: piquer, planter une seconde fois. R'piqu(i)é du cocza. R. re+piqu(i)é.

R'PLLACHIÉ, v. a. : replacer. R. re+pllachié.

R'PLL(E)UMÉTE, s. f. : repas donné aux ouvriers à la fin de la moisson. R.  $re+pll(e)um\acute{e}$ .

Réponde, v. n.: répondre. p. p. réponu. R. \*respondère.

R'pōzéte, s. f.: repos, sieste. R. re+pausare.

R'prochié, v. n.: reprocher. R. re+\*propiare.

Répuré, v. a.: épurer de nouveau. R. re+purare.

Répuré (s'), v. r. : s'éclaircir, se rasséréner. V'la l'tan qui s'répure. R. re+purus.

+ Réque, a.: âpre, revêche. R. a. resch.

Réqu(1)é, v. a.: abattre les pommes restées sur les arbres. Cf. récllé. R. \*ras(i)care.

D. Réqué, s. m.: petite gaule.

R'séqu(i)é, v. n.: sécher de nouveau. R. re + séqu(i)é (siccare). R'sére, s. f.: endroit où l'on serre quelque chose. R. re + serrare.

R'souōrde, v. n.: se gonfler, en parlant de la pâte qui lève, des légumes qui cuisent, etc. R. re+souōrde (surgere).

D. R'souorse, f. s.: ressource.

Resté, v. n.: demeurer, être impotent. Il te resté d'un brā. R. restare.

Rétanbeuf, s. m. : arrête-bœuf (Ononis spinosa). R. retinentem bovem.

Rétamé, v. a.: étamer de nouveau. R. ré+étamé.

D. Rétamāje, s. m.: rétamage.

Rétanpi, v. a.: redresser, remettre debout. R. re+étanpi.

R'тснulé, v. n.: reculer. R. re+culus.

R'тсниloté, v. a.: reculotter. R. re+tchulote de culus.

Rétchuré, v. a.: écurer de nouveau. R. re+étchuré.

RÉTE, v. n.: être encore, être de nouveau. I rée co parti. R. re+ète.

R'téni, v. n.: retenir. p. p. r'tīn. R. \*retinire.

R'tiré, 1° v. a.: retirer. 2° v. n.: reculer, se retirer. La mé r'tire: la mer baisse, c'est le reflux. R. re+nl. tëren.

D. R'tire, s. f.: cachette, endroit où l'on met les objets dont on n'a pas besoin.

R'touorné, v. a.-n.: retourner. R. re+\*tornare.

R'тя́есні, v. a.-n.: rétrécir, se rétrécir. R. re + strictus.

Rétu, a.: fort, vigoureux. R. restare.

R'TUNBÉ, v. n.: retomber. R. re+tunbé (n. tunban).

REUE, s. f.: roue. R. rota.

Reume, s. m.: rhume. R. ρεῦμα.

R'vande, v. a.: revendre. R. re+vendere.

R'vanjié, v. a.: revanger. R. re+vanjié (vindicare).

D. R'vanje, s. f.: revanche.

Réve, s. f.: miel en rayon. Ř. radius. Cf. a. s. rāta (favus).

Roué, s. m. poisson du genre Diodon (Diodon atinga). R. rota.

Rouéle, s. f.: roue de charrue. R. \*rotella.

\*Rouéyale, royale, s. f.: mâche (Valerianella carinata et olitoria). R. regalis.

Roul, v. a.: rouir. R. nl. roten.

D. Rouitoū, rétoū, s. m.: rouissoir.

Rounchié, v. n.: crier, en parlant des chevaux qui se battent. R. re+ouinchié.

Roudje, a.: rouge. R. rubeus.

D. Rouoji, v. n.: rougir.

Rouojé, s. m.: 1° gale des chiens; 2° trigle grondin (Trigla cuculus).
Rouole, s. f.: rouille. R. \*rubigula.

D. Rouōyé, v. n.: rouiller.

Rouōlé, v. a.-n.: rouler, lancer un chien. R. rotulare.

D. Rouōlé, rouōlo, s. m.: rouleau qui sert à écraser les mottes de terre.

Rouoléte, s. f.: roulette.

Rouōlée, s. f.: volée de coups.

Rouōleū, s. m.: vagabond.

Rouōlié, s. m.: roulier.

Rōzé, s. m.: 1° roseau; 2° instrument de tisserand; 3° barre qui tient fixes les côtés d'un bano. R. got. raus.

Rōz'leū, s. m.: belette (Putorius ermina). R. rosa.

Rūchié (Bocage), v. a.: lancer des pierres. Cf. rué. R. \*rutiare. Rūde, a.: lourd, peu agile, qui a les membres peu souples.

Rué, v. a.-n.: jeter des pierres à quelqu'un. I m' rue: il me jette des pierres. R. \*rutare.

Rufe, a.: fort, vigoureux. cf. pr. rufo (rude). R. n. rúfinn (non peigné). Cf. esp. rufo (qui a les cheveux crépus).

Runsié, v. a.: ronger. R. \*rumigare.

Rupe, a.: fort. Cf. rufe.

D. Rupin, s. m.: habile, rusé.

Rūque, s. f.: ruche. R. br. rusken.

\*Ruse, ruche, s. f.: 1° navet des champs (Raphanus raphanistrum). 2° (Balleroy) sénevé des champs (Sinapis arvensis). R. ag. s. risce, nl. rusch, ang. rush (jonc).

Rusé, s. m.: ruisseau. R. \*rivicellus.

S

S', a.: ce. S'mur: ce mur. R. ecce hoc.

1. SI, a.: soul, ivre. R. satullus.

2. Si, s. m.: saule. R. salicem.

SA, s. m.: sac. R. saccus.

D. Saquie, s. f.: plein un sac.

Sabe, s. m.: sable. R. sabulum.

\*Sacasié, v. a.: ravager, dévaster. R. it. sacchegiare.

SAFRAN, s. m.: nom d'une espèce particulière de pomme à cidre. R. ar. sa'farrān.

SAFRE, a.: gourmand. R. (?) got. safjan.

D. Safré, v. n.-a.: manger avec gourmandise.

SAGONE, s. f.: nom de plusieurs espèces de méduse, entre autres du Rhizostoma Cuvieri et de l'Aurelia aurita 1.

Saléne, s. f.: salaison, eau salée que l'on verse sur la viande, etc., que l'on veut conserver. R. sal.

Sali, v. a.: salir. R. a. h. a. salo (trouble).

San, a.: son. San pere. R. suum.

1. Sin, s. m.: sang. Sān mělé: trouble. An avé l'sān mělé.

— San d'dragon: espèce de patience (Rumex sanguineus).

2. San, prép.: sans. Sān-z éfān: sans enfants. — Éte d'sān: manquer de. J'sieū d'sān: j'en manque. R. sine.

Sansible. R. sensible. R. sensibilis.

\*Sansion, s. f.: ascension. R. Ascensionem.

Sansoné, s. m.: 1° maquereau. V. macré. 2° étourneau (Sturnus vulgaris). R. Samson,

\*Sansure, s. f.: sangsue. R. sanguisuga.

D. Sansuré, v. a.: sucer, épuiser.

Sante, s. f.: sentier. R. semita.

\*Santéme, s. f.: centime. R. centesimus.

Santi, v. a.-n.: sentir. p. p. santu. R. sentire.

SAP, s. m.: sapin. Bouee d'sap. R. sapp(in)us.

D. Sapée, sapignère, s. f.: bois de sapins.

SAPÉ, v. n.-a.: 1° manger avidement; 2° couper la parole à quelqu'un, l'interrompre brusquement. I m'a sapé la parole. R. 1° cf. sapre. 2° sappa.

D. Sapā, s. m.; gourmand.

Sapée, s. f.: régal, mets abondant.

Sapérjou, exclamation. R. sapré pour sacré + jou (Jovem).

Sapérlote, int.: saprelotte. R. sapré pour sacré +?

SAPRE, a.: gourmand. Cf. safre.

D. Sapré, v. n.: manger gloutonnement.

Saprēman, adv.: en gourmand.

Saqu(1)É, v. a.: tirer brusquement. R. \*saccare de saccus.

D. Saquie, saquée, s. f.: saccade, secousse. Par saquie.

SAQUERMAN, s. m.: sacrement. R. sacramentum.

SARDÉNE, s. f. : sardine. R. sardina.

SATIR-MATIN, int.: juron. R. Pour sacré mâtin.

Savé, v. a.: savoir. p. p. seu. f. séré. R. sapēre.

A Saint-Vaast (Manche), on leur donne le nom de satroule.

Savigni, s. m.: espèce de plante abortive (Juniperus sabina). R. \*sabiniacum.

SAYO, s. m.: baudroie (Lophnis piscatorius). R. \*sacculus + ot.

1. Sk, pr.: soi. R. sē.

2. Sk, s. m. : sel. R. sal.

3. Sé, s. f.: soif. R. sitis.

4. Sé, v. pr. subj. : soit. Qui qu'sé, qui qu'és'sé : qui que ce soit. R. sit.

5. Sé, a. pl.: ces, plur. de s', su, sté. Sé mur la, sé poumi la, sé-z ābre ilo. R. ecce hos ou istos.

Sec, séque, a. : sec, sèche, sécheresse. R. siccus.

D. Séqu(i)é, v. a.: sécher.

Sécrése, séqu'rése, s. f. : sécheresse.

Sécar, s. m. : arbre séché sur pied.

S'coué, v. a.: secouer. R. \*succutare.

D. Sécouée, s. f.: secousse, ce qu'on abat en secouant, grande quantité.

S'couori, v. a.: secourir. R. \*succurrire.

D. S'couōr, s. m.: secours.

1. Sée, s. f.: soie. Sée d'.cochon. — Un mésieu d'sée, un abiyé d'sée, un vétu d'sée: un porc. R. \*seta.

2. Sée ou sé(s), s. m.: sas, tamis. R. setaceum.

SÉGNE, s. m.: signe. Fère sègne: donner avis, avertir. R. signum.

Ségné, v. a.: saigner, épuiser, soutirer de l'argent. S' ségné o cate manbre: s'épuiser, se mettre à bout d'argent. R. \*sanguinare.

D. Ségnie, s. f. : saignée, argent soutiré.

Ségnéte, s. f.: mauvais couteau.

\*Ségneur'rie, s. f. : seigneurie. R. \**senioria*.

S'GŌN, a.: second. R. secundus.

D. S'gondé, v. a.: seconder, aider.

Ségré, s. m.: secret. R. secretum.

Séjoudrné, v. n.: séjourner. R. \*subdiurnare.

D. Séjouor, s. m.: séjour.

Sel, s. m.: seigle. R. secăle.

Séle, s'léte, s. f.: petit siège à trois pieds sur lequel les servantes s'assoient pour traire. R. sella.

\*Sélébral, a.: cérébral. R. cerebrum.

S'moū, s. m.: tablier à manches pour enfant. V. sumé.

Sene, s. m.: seing, signature, signe. Cf. segne. R. signum.

Sěr, sé, s. m.: soir. L'sër, yër sé. A s'sé: à ce soir. R. serum.

D. Sérée, s. f.: soirée.

Sérclé, v. a.: sarcler. R. sarculare.

D. Sércle, s. f.: sarclure, mauvaise herbe.

Sêrcleū, sercloū, s. m.: sarcleur.

Sérjan, s. m.: carabe doré (Carabus auratus). R. servientem.

Sérpé, v. a.: interrompre vivement quelqu'un, lui adresser brusquement la parole. R. \*sarpare pour sarpere.

Sérséle, s. f.: sarcelle. R. querquedula.

Sérsifi, s. m.: salsifis (Tragopogon porrifolium). R. it. sasse-frica.

Servi, v. a.: saillir, en parlant des étalons et des taureaux. Fère servi eune jëman. R. servire.

\*Sésié, v. n.: cesser. R. cessare.

\*Séton, s. m.: barre de bois servant à réunir les manchons de la charrue. R. it. setone.

1. Seu, s. m. : seuil. R. solium.

2. Seu, s. f.: sœur. Bouone seu: religieuse. R. soror.

3. Seu, a.: seul. Cf. sou. R. solus.

Seū, s. m.: sureau (Sambucus nigra). R. \*sabucus.

D. Seūqu(i)é, s. m.: canal de la chantepleure.

Seule, s. f.: appartement où les marins déposent leurs filets (Port-en-Bessin). R. \*solia.

Seūr, a.: sûr. Par seūr: certainement. R. securus.

D. Seūrté, s. f. : sûreté.

Sézante, a.: soixante. R. sexaginta.

Sezi, v. a.: saisir. R. \*sacire, de l'a. h. a. sazjan.

Si, s. m.: 1° suint, v. sinté; 2° suif, v. sieu.

Side R. s. m. : cidre. Side dur : cidre qui a perdu son principe sucré et alcoolique. Side grāsieu : cidre agréable au goût. R. sicera.

Sie, s. f.: suie. R. ag. s. sōtig (ang. sooty) de sōt.

Sié, v. a.: scier. R. secare.

D. Sieū, s. m. : scieur. Sieū d'lon.

Sieure, s. f.: sciure. Cf. froue.

Siée, a.: six. R. sex.

Sieu. s. m.: suif. R. sebum.

Siet, v.: suis. R. sum. V. p. 3.

Sieūre, v. a.: suivre. R. \*sequere.

D. Sieute, s. f.: suite.

Sun, a.: sien. L'siin: celui. L'siin a: celui de. Cf. Rom. VI, 134. R. suus.

Simion, s. m.: Siméon. R. Simeonem.

Siné, v. a.: signer. R. signare. Cf. sene.

Sinté, v. n.: suinter. R. n. sveita. ag. s. svaetan (suer).

Sinti, v. n.: faiblir, diminuer, cesser.

Sio, s. m.: sceau. R. \*sitellus.

D. Siotée, s. f.: plein un seau.

Sion, s. m.: coup. T'érā du sion: tu seras battu. R. secare.

D. Sioné, v. a.: battre, rouer de coups.

Sionée, s. f.: volée de coups.

Sīsé, s. m.: ciscau. pl. sīsiā.

Sis'rin, s. m.: petite linotte (Fringilla linaria). R. m. h. a. zīsel. \*Sivéle, s. f.: ceinture en cuir à laquelle est attaché le biho

des faucheurs. R. cf. it. civéa.

\*Siyé, v. a.: remuer ou baisser les cils. Sān siyé. R. cilium. Siyon, s. m.: sillon. R. n. sila.

Sō, sole, s. m.: saule. Cf. sā. R. a. h. a. salaha.

D. Sōlée, s. f.: saussaie.

Sōr'qu(1)é, s. m.: psautier. Cf. sōme.

Sogné, s. m.: marchand de sel, saunier. R. salinarius.

D. Sognère, s. f.: botte au sel.

Sogome, s. f.: méduse (Port-en-Bessin). Cf. sagone.

Sōje, s. f.: sauge. M'nue soje ou sose: sauge officinale (Salvia officinalis). R. salvia.

Solé, soulé, s. m. : soleil. R. \*soliculus.

1. Solé, souolé, v.n.: avoir coutume. R. solère.

2. Sōlé, souōlé, v. a.: enivrer. S'sōlé, s'souōlé: s'enivrer. R. satullus. Cf. sā.

D. Solar, souolar, s. m.: ivrogne.

Souolardize, s. f.: ivrognerie.

Solié, s. m.: grenier, plancher. R. \*solarium.

Some, s. m.: psaume. R. psalmus.

Somé, somel, s. m.: sommeil. R. \*somniculus.

Somié, s. m.: poutre. R. \*salma pour sagma.

Sōrin, s. m.: nom à Grancamp d'une espèce de poisson appelé aussi carpe de mer 1. R. m. h. a. sōr, nl. soor (desséché).

Soqué, s. m.: espèce de seiche (Sepiola Rondeletii). R. soccus.

Sorouže, s. m.: 1° sud-ouest (v. surouže); 2° chapeau en toile huilée dont les marins se servent en temps de pluie (Port-en-Bessin). R. sud + west.

\*Sorsiléje, s. m. : sortilège. R. \*sortilegium.

\*Sōsé, v. a.: saucer, mouiller. Il a été sōsé. R. salsa.

D. Sōsée, s. f.: averse.

Sosié, s. m.: saucière.

Sōté, v. n.-a.: sauter, saillir, en parlant des petits animaux, comme les lapins. R. saltare.

D. Sōtée, s. f.: saillie, portée.

Sõt'lico, s. m.: criquet, grillon, crevette grise (Isigny).

Sōt'licoté, v. n.: sautiller.

Sotico (Cotentin), s. m.: crevette grise. Cf. crévuche et sauterette Cotgr. Sotrole, s. f.: engin pour prendre les oiseaux, composé d'un nœud coulant en crin et d'une baguette recourbée qui se redresse brusquement quand le nœud se détend.

N'ayant vu ce poisson qu'une fois, j'avais supposé que ce pouvait être le saurel (Caranx trachurus); un marin de Port vient de m'apprendre (17 août 1880) que c'est le labre tacheté. V. vra.

Sotize, s. f.: injure. R. \*sottus de l'héb. schoteh (stultus).

D. Sotīzié, s. m.: diseur d'injures, insulteur.

Sou, a.: seul. V. seu 3.

Soube, soue, s. f.: rut de la truie. R. sus.

Souéfé, v. n.: boire comme un ivrogne. R. a. saufen.

D. Souéfar, s. m.: ivrogne.

Souéte, s. f.: maison sale ou en ruine, cahute, étable à porcs. Il ée cachi dan sa souéte. R. sus.

Souin, s. m.: 1° homme sale. Vieu souin. 2° rut de la truie. R. sus.

Souiné, v. n.: s'accoupler, en parlant du verrat.

Soulé, s. m.: soulier. pl. souli. R. \*solarium.

Souo, prép.: sous. R. subtus.

Souor, a.: sourd. R. surdus.

D. Souordene, s. f.: sourdine.

Souorde, v. n.: sourdre. R. surgere.

D. Souorse, s. f.: source.

Souorsin, s. m.: source faible et intermittente.

1. Soudri, v. n.: sourire. R. subridere.

2. Souōri, s. f.: souris. Souōri d'mé: œufs de raie. — Tétin d'souōri: orpin blanc (Sedum album). R. soricem.

Souorsi, s. m.: sourcil. R. supercilium.

D. Souorsiyé, v. n.: sourciller.

1. Sousi, s. m.: sourcil. R. supercilium.

2. Sousi, s. m.: nom des fosses dans lesquelles se perd l'Aure. R. \*sorpsus. Cf. Rom. VI, 148 et 436.

Souōyé, v. a.: souiller, salir. R. suillus.

D. Souōyon, s. m.: souillon.

Sourgué, v. r.: surprendre.

D. Sourguéte, s. f.: cachette; piège à mulots.

Sout'ni, v. a.: soutenir. p. p. soutin. R. \*sustinire.

D. Sout'nābe, a.: soutenable.

Souton, a.: sournois. R. subtus. Cf. la locution ête an d'soū: manquer de franchise.

Souv'ni, v.-s. m.: souvenir. R. subvenire.

Souvide, v. a.: ôter le trop plein d'un vase. R. sub+viduus.

Spésiōté: par extraordinaire. R. \*specialitatem.

St', sté, a.: cet, cette. R. ecce + iste.

D. Stéchin, stéla, a. f.: celle-ci, celle-là.

Stichin, stila, a. m.: celui-ci, celui-là.

1. Su, a.: ce. Su bétā-la. V. s'.

2. Su, prép. : sur. R. super.

Subou, adv.: debout (sur le bout). R. super + fr. bout.

Sué, v. n.-a.: suer, subir une chose. I fo la sué: il faut en passer par là. R. sudare.

D. Suée, s. f.: averse, volée de coups. Sumé, v. a.: semer. R. sem(in)are.

D. \*Sumanse, + sumanche, s. f.: semence.

Sumoū, s. m.: semeur, tablier de semeur, semoir.

Suméle, s. f.: semelle. R. sumella pour subella de suber. Cf. Rom. III, 158.

Supé, v. a.: humer, avaler d'un trait. Supé un euf. R. n. súpa, ag. s. sūpan: id.

Sun, a.: acide. Erbe sure: canche gazonnante (Aira cæspitosa).

R. ag. s. sūr, n. súrr, a. sauer.

D. Suré, s. m.: pommier non greffé. +Sur'qu(i)ère, s, f.: pépinière de surets.

Suréle, s. f.: oseille (Rumex acetosa). — P'tite suréle: petite oseille (Rumex acetosella). Cf. ang. sorrel.

Suri, v. n.: aigrir, tourner à l'aigre.

Suranjie, s. f. pl., surinée, s. m. pl.: rapports aigres de l'estomac.

Surbru, a.: qui a trop bu. R. sur + beu.

Surconéte, v. a.: connaître de vue. R. sur + conéte.

Surcoué, v. a.: couper la queue. R. super + cauda.

Su(R)éE, s. m.: sud-est. R. a. sud+ost.

Surrouže, s. m.: surfaix, bande de cuir munie de deux boucles dans lesquelles s'engagent les bras de la charrette et qui repose sur la selle. R. super+fascis.

Surjé, s. m.: couture rabattue. R. super+jactus.

Suno, s. m.: tumeur du paturon des chevaux. R. (?) ag. s. sur.

Surouže, sorouže, s. m.: sud-ouest. R. a. sud+west.

Surprande, v. a.: surprendre. R. super+prehendere.

D. Surprinse, s. f.: surprise.

Survéle, s. f.: avant-veille. R. super + \*vigilia. Suzon, s. f.: diminutif péjoratif de Suzanne.

### T

TABE, s. f.: table. R. tabula.

D. Tabllé, v. n.: rester à table. — S'tabllé: se mettre à table.

Tabélié, s. m.: tablier. R. tabellarius.

Tac, s. m.: 1° maladie contagieuse. Il an meur come du tac. 2° chenille du sphinx tête de mort (Sphinx atropos). R. tactus.

\*Tachié, v. n.: tâcher. V. tāque.

D. Tāch'ron, s. m.: ouvrier qui travaille à tâche.

TAF, s. m.: peur. Il a l'taf.

Taf'tiné, v. n.: marchander. R. (?) pers. tāftah.

D. Taf'tineū, taf'tinoū, s. m.: qui marchande.

TAGNE, s. f.: teigne. R. tinea.

D. Tagneū, s. m.: teigneux.

Tayé, v. a.: tailler. R. taleare.

D. Tāyān, s. m.: instrument tranchant.

Tāle, Tāye, s. f.: taille. A Bayeux, espèce de baguette double formée des deux moitiés d'un bâton et sur laquelle les boulangers marquent par des entailles les pains livrés à leurs clients.

Talbo, s. m.: noir de fumée mélangé de graisse qui s'attache aux marmites, etc.

- D. Talboté, v. a.: noircir, couvrir de talbo.
  - 1. TAN, a.: ton. R. tuum.
  - 2. TAN, s. m.: taon. R. tabanus.

Tan, adv.: tant. Tān a tān: quitte à quitte, au prorata. — Tān qu'a: quant à. R. tantum.

D. Tantiné, adv.: peu. Un tantiné.

- 1. TANDE, a.: tendre. R. tenerum.
- 2. TANDE, v. a.: tendre. R. tendere.

TANPLE, s. m.: tempe. R. tempora.

- 1. † TANQUE, s. f.: tanche. R. tinca.
- 2. TANQUE, TANGUE, s. f.: alluvions mêlées de sable de l'embouchure de l'Esque et de la Vire. R. n. thang, ang. dan. tang, suéd. tang (fucus). Cf. Rom. IX, 303.

\*Tantalique, a.: cantharide. Moque tantalique.

Tantouové, v. a.: traîner dans la fange.

D. Tantouāje, s. m., barbouillage.

Таре, v. a.: frapper, jeter de travers. R. b. a. tappe (patte).

D. Tapée, s. f.: grande quantité.

Tapiné, v. a.-n.: frapper à coups petits et répétés.

Taponé, v. a.: donner de petits coups en particulier sur la tête. R. Quant à la forme, tapon (s. tapp); quant au sens, a. tappe, par suite de la confusion de ce mot avec tapoter.

Travayé a taque. R. \*tasca (taxa).

TAQUE, s. f.: tache. Cf. pr. taca. R. c. tac.

D. Taqu(i)é, v. a.: tacher. Cf. pr. tacar.

Taqué, s. m.: petit emplâtre, petite plaque en fer.

Téque, s. f. : balle à jouer. Cf. (Éd. Dum.) taque : pelote.

TARABUSQUIÉ, v. a.: tarabuster. R. Pour tabuster.

Taré, v. a.: mesurer, calculer la contenance d'un vase, le volume d'un corps d'après ses dimensions extérieures. R. ar. tarha (déchet).

D. Tareū, taroū, s. m.: mesureur.

Tarjié, těrjié, v. n.: tarder. R. \*tardicare.

Tarlarigo (a), loc. adv.: en abondance. R. a tire le rigot (ceinture). Cf. Rom. VIII, 100.

Tī, s.m.: 1° tas, en particulier de blé; 2° v. tac. R. nl. tas.

D. Tāsé, v. a.: mettre le blé en tas, presser.

Tāsé, s. m.: 1° tasseau; 2° partie de la charrue.

Tās'rie, s. f.: partie de la grange où l'on tasse les gerbes, etc.

Tise, tisée, s. f.: touffes de plantes. Eune tase d'eûyée: une touffe d'œillets. R. ar. tassah (bassin).

TATAN, s. f.: tante (terme enfantin).

Taté, v. a.: tâter. A tâton: sans y voir, en tâtant. R. a. tasten.

D. Tātiné, v. n.: chercher à tâter.

Tāton, s. m.: lambin, homme lent et hésitant.

Tātiyon, s. m.: homme méticuleux.

Tav'lé, v. a.: tacheter. R. tavellare (paver) de tavella pour tabula.

D. Tav'leure, s. f.: taches éparses, masque de femme enceinte.

1. TCHEU, s. m.: cuir. R. corium.

2. Tcheu, a.: cuit. R. coctus.

Тснет, prép.: chez. V. qu(i)eū. R. casis.

TCHEULE, s. f.: tuile, poêle. V. quieule. R. tegula.

TCHEURE, v. a.: cuire. R. coquere.

Тсн(в) uro, s. m.: séton. V. curo.

Tcheuse, s. f.: cuisse. R. coxa.

Tcheūzėne, s. f.: cuisine. R. coquina.

D. Tcheuzignere, s. f.: cuisinière.

Tchévre, s. f.: chèvre. R. capra.

Tchié, v. n. : cacare.

D. Tchiase, s. f.: excréments de mouche, etc.

Тсній, s. m.: chien, pièce de bois qui sert à emmancher le soc. Tchin d'mé: espèce de squale gris. V. quin 1. R. canis.

D. Tchene, s. f.: chienne.

Tchiéné, tchién'té, v. n.: faire ses petits, en parlant d'une chienne.

Тсни, s. m.: culus. Fëre tchu: reculer. — Tchu bllan: motteux (Motacilla ænanthe).

D. Tchulé, v. n.: reculer. Cf. culé.

Tchulote, s. f.: culotte.

Tchuloté, v. a.: culotter.

Tchunbllé, s. m.: cabriole. V. cunbllé.

D. Tchunblloté, v. n.: faire des cabrioles.

TCHURE, s. f.: cure. R. cura.

D. Tchuré, s. m.: curé.

Tchuré, v. a.: curer, écurer, vider. R. curare.

D. Tchurāje, s. m.: curage.

Tchuve, s. f.: cuve. R. cupa.

Té, pr.: toi. R. tē.

Tée, s. m.: têt, tesson. R. \*testum (argile).

Tře, tře, exclamation pour appeler les chiens.

TÉGLLÉ, v. n.: avoir des accès de toux. R. \*tussiclare.

\*Télaspi, s. m.: thlaspi.

TÉLE, s. f.: toile. R. \*tēla.

D. Télié, tlié, tli (Bocage), s. m.: tisserand.

T'nı, v. a.: tenir. p. p. tīn. R. \*tenire.

D. Tenue, s. f.: renouée des oiseaux (Polygonum aviculare).

Téqu(1)é, v. n.: tousser. Cf. tégllé. R. \*tussicare.

Ter, s. m.: chapeau.

Térène, s. f.: pot de terre en forme de tronc de cône renversé, dont on se sert pour mettre le lait, etc., terrine. R. terra.

D. Tériné, s. m.: 1° petite terrine. 2° nom du bélin à Vierville. Térinée, s. f.: espèce de flan cuit au four et fait avec du lait et des œufs.

Térière, s. f.: tarière. R. taratrum.

Térin, s. m.: tarin (Fringilla spinus). R. te(ne)rum.

Térjié, v. n.: tarder. V. tarjié.

TĚRJOŪ, adv.: toujours. R. trans + diurnos.

Třná, v. n.-a.: prendre terme, convenir, arranger. R. term(in)are.

TÉRTOŪ, a.: tous. R. trans + totos.

Térule, s. f.: truie. V. treue. R. troja.

TÉTE, s. f.: tête. La tête li hoche: il devient fou. R. testa.

D. + Tête d'āne : centaurée (Centaurea nigra et nigrescens).

+ Tête d'ca: nom du Dactylis glomerata.

Tête d'lou: scabieuse des prés (Scabiosa succisa).

Téte d'oriyé : taie d'oreiller.

Téqu(i)ère, s. f.: espèce de capuchon qu'on met sur la tête des chevaux, licol pour les vaches.

Tetar, s. m.: arbre dont la tête a été coupée; têtard.

Те́те́, s. m.: sein. R. a. s. tite (mamelle).

D. Téteū, téton, s. m.: enfant qui aime à teter.

Tétin, s. m.: sein, objet en forme de sein. Tétin d'souori: orpin blanc.

Teūgu(1)é, teūqu(1)é, v. n.: avoir des accès de toux. V. te-qu(i)é.

Teurd(r)e, v. a.: tordre. p. p. teūr. R. torquere.

TEURGOULE, s. f.: térinée (canton de Balleroy). R. teur + goule.

Teurqu(1)é, v. a.: tordre. R. \*torquare.

D. Teurque, s. f.: lien en paille ou en foin tordus, dont on se sert pour attacher quelque chose, conduire un animal, etc.

Teurqué, s. m.: manche de fouet fait de branches de saule tordues et

entrelacées.

Teurquéte, s. f. : pain en forme de couronne.

Téyé, v. a.: enlever la partie filamenteuse du chanvre. R. tilia.

Tézi tézin, loc. adv. : assez bien, doucement.

T1: particule formée de la contraction de t et de il avec chute de l'l de ce dernier mot, et employée comme sujet pléonastique et interrogatif de la première personne. J'iré-ti: irai-je? Cf. Rom. VI, 133.

Tic, s. m.: 1° id.; 2° impair. J'an é yun d'tic. R. 1° ag. s. ticcen (chevreau); 2° (?).

D. Ticar, s. m. animal (vache, veau) qui a un défaut, un tic, par exemple celui de brouter les pommiers, de passer d'un herbage dans un autre.

TIGNACHE, s. f.: chevelure épaisse et en désordre. R. tinea. Tile, s. f.: tille (de charpentier). R. n. telgja (couper).

Tine, s. f.: espèce de pot de terre à forme évasée. R. tina.

D. Tinéte, s. f.: petite tine.

Tinté, v. n.: sonner par coups isolés. R. tinnitare.

D. Tin, s. m.: coup de cloche isolé. Lé dérgnée tin.

Tintréle, s. f. : clochette du carillon de la cathédrale de Bayeux.

Tintouin, s. m.: caprice, manie, coup de tête.

Tiō, Tiō: exclamation pour appeler les pourceaux. R. Pour p'tio. Cf. qu(i)o.

Tiponé, v. a.: attifer avec recherche. R. n. typpi, b. a. tipp. Tiré, v. a.: tirer, ôter, traire. Tir' té d' la : ôte-toi de là. — Tiré o ceur : vomir. R. got. tairan, nl. tēren.

D. Tirān, s. m. pl.: rayons qui environnent le soleil couchant et présagent la pluie.

Tire, s. f.: tendons de la viande, en particulier le ligament cervical.

Tirée, s. f.: écoulement d'une marchandise, chemin.

Tonbe, s. f.: nom qu'on donne, à Port-en-Bessin, à une espèce de trigle de couleur grisâtre ou violacée (*Trigla hirundo*) appelée guédé à Grancamp.

Toqu(1)£, 1° v. a.-n.: frapper avec la tête, en parlant d'un bélier. I toque. I va t' toqu(i)é. — 2° v. n.: monter à la tête, en parlant d'un breuvage spiritueux. R. got. tēkan, a. h. a. zuchōn.

D. Tocar, s. m.-a.: animal qui toque, cidre qui porte à la tête.

Torchié, v. a.: torcher, essuyer. S'torchié: ne rien avoir. R. \*tortiare.

D. Torchon, s. m.: id. Marie torchon: femme sale et malpropre. Torchéte, s. f.: torchon de pailles. Nét come torchéte: clair, évident.

Tore, s. f. vache stérile. R. taurus.

Toré, s. m.: 1° taureau; 2° criocère du lis (Crioceris merdigera). R. \*taurellus.

TORGNOLE, s. f.: soufflet. V. touorné.

Torjoū, adv.: toujours. R. tor pour tou (totos) ou ter(trans), et joū (diurnos). Cf. terjoū.

Torqu(i)é, v. a.: tordre. V. teurqu(i)é.

Tōton, s. m.: trognon de chou. R. (?) totum.

D. Tōtoné, s. m.: espèce de pomme à cidre.

Tou, a.: tout. Come tou: beaucoup. Il ée joli come tou. R. totus. \*Touchié, v. a.-n.: 1° toucher. Touchié l' cāré ou cāro 1. 2° frapper. Touche d'su. Cf. toqu(i)é. R. got. tēkan, a. h. a. zuchōn.

Quand on a la pierre, on va trouver le sorcier, qui pose les mains sur l'endroit malade, en récitant certaines paroles magiques; c'est ce qui s'appelle tou-ch(i)é l' cāré.

Toužno, s. m.: diminutif d'Antoine.

D. Touenon, touenéte, s. f.: abréviation d'Antoinette.

Touin, s. m. : saligaud, surnom donné, dans les cantons d'Isigny et de Trévières, aux habitants de la Manche. Cf. pétouin.

Touné, s. m.: tonneau. R. \*tonellus.

Tounére, s. m.: tonnerre. R. tonitru.

Touō, s. f.: toux. R. tussis.

D. Touosé, v. n.: tousser.

Touōsāyé, v. n.: tousser de temps à autre.

Touōsoté, v. n.: avoir une toux faible, mais fréquente.

Touo, touōr, s. f.: tour. R. turris.

Touōné, v. n.: tourner, aller de côté et d'autre, rôder. R. tornare.

D. Touōgné, v. n.: rôder, perdre son temps à flâner.

Touogné, touonou, s. m.: rodeur, flaneur.

Touo(r)nīrése, s. f.: flaneuse, rôdeuse.

Touorman, s. m.: tourment, importun. R. tormentum.

D. Touormanté, v. n.: tourmenter.

Touorné, v. a.: tourner. Cf. touoné. R. tornare.

D. Touor, touo, s. m.: tour.

Touornée, s. f.: tournée.

Touornéte, s. f. : espèce de spatule en bois ou en fer qui sert à tourner la galéte.

Touorneū, touornoū; s. m.: tourneur, +rouet.

Touorn'rése, s. f.: tourneuse, qui tourne. Nom d'une des fosses du Sousi.

Touorte, s. f.: tourte, pain de 6 kilogrammes. R. torta.

D. Touorté, s. m.: tourteau, reste d'une tourte. Cf. canté.

Touortéréle, s. f.: tourterelle. R. \*turturella.

Touortiyé, v. n.: tortiller. R. \*torticulare.

\*Tou(o)rto, s. m.: crabe. V. grape franche. R. touorte.

Toupin, s. m.: petite toupie; homme qui est toujours en l'air. R. a. s. top.

D. Toupiné, v, n.: tourner sur soi-même comme une toupie, rôder de tous côtés 1.

l'aide d'une corde que l'on enroule dessus; cette corde, serrée fortement, par une de ses extrémités, qui est effilée, contre la pointe en fer ou pignon de la toupie, est retenue à la main par une espèce d'anneau fait au moyen d'un nœud à l'autre extrémité; quand la corde est enroulée, on passe cet anneau dans le doigt du milieu de la main droite et on abat, apièje ou apije la toupie, le pignon contre terre. Il y a, d'ailleurs, trois espèces particulières de jeux de toupie: le ron, le jib et la bijūde. Pour jouer au ron, on trace deux cercles concentriques, dont l'un a un rayon quadruple ou quintuple de l'autre. Des bords du grand cercle, les joueurs abattent leur toupie dans le petit; toute toupie qui tombe en dehors de celui-ci ou ne sort pas du grand cercle est prise et placée au centre pour qu'on apiéje dessus; elle n'est délivrée qu'autant qu'un joueur, en la frappant de sa toupie, la fait sortir du grand ron. On joue au jib de la manière suivante. On trace avec le

Touqu(i)é, v. a.: toucher. V. touchié et toqu(i)é.

Touton, s. m.: oncle (terme enfantin).

Tou(ō)zk, v. n.: tondre. p. p. touzé: qui a les cheveux coupés ras. R. tu(n)sare.

D. Touzeu, touozeu, s. m.: tondeur.

TRAC, s. m.: 1° mauvaise allure du cheval; 2° peur. Avé l'trac. R. nl. trek. Cf. ang. track.

D. \*Tracnasé, v. n.: trotter de travers.

Талснів, v. a.: chercher. I trache san pin: il est à la mendicité. R. \*tractiare.

D. Trachoū, s. m.: qui cherche. Trachoū d'pin: mendiant.

\*Trada, s. m.: prorata. O trāda.

TRAN, s. m.: pis de la vache. R. Pour tiran, v. tiré.

TRANBLLÉ, v. n.: trembler. R. \*tremulare.

D. Tranbllëman, tranbél'man, s. m.: tremblement, grande quantité. Y an a un tranbllëman.

Tranbllërie, s. f.: poltronnerie.

Tranblleū, s. m.: trembleur.

\*Tranchié, v. a.: trancher. R. (?) truncare.

D. Tranchée, tranchie, s. f.: colique.

Tranpé, v. a.: tremper. R. \*trempare pour temperare.

D. Tranpe, tranpée, s. f.: volée de coups.

Tranpée, tranpéte, s. f.: pain trempé dans du cidre. Fêre eune tranpéte. Trape, s. f.: lignes réunies ensemble (Port). R. a. h. a. trapo. Travayé, v. n.-a.: travailler. R. \*trabaculum.

D. Traval, s. m.: travail.

Travāyan, a.: laborieux.

Travāyoū, s. m.: travailleur.

Travěqué, v. n.: chanceler. R. trans + via.

+ Trédame, s. f.: ancre de salut (à Port d'après Pluquet).

pignon d'une toupie une ligne droite limitée à ses extrémités par deux traits perpendiculaires; on espéque en abattant sur cette ligne; la toupie qui est abattue le plus loin est considérée comme prise et placée au milieu de la ligne et chaque joueur apiéje dessus; celui qui la manque voit sa toupie prise à son tour si le premier vaincu parvient, en enroulant sa corde autour, à l'enlever de terre pendant qu'elle dit encore ou est vivante et à la recevoir dans sa main; s'il la reçoit vivante, c'est le jib vivān; si, au contraire, il la reçoit morte ou alors qu'elle ne dit plus, c'est le jib mor. Voici maintenant en quoi consiste le jeu de bijude. On creuse d'abord un po ou trou, contre lequel on met un gros caillou, puis d'un pec convenu les joueurs jettent leur toupie dans le po, comme on le fait au jeu de noix. La toupie qui est la plus éloignée du po est prise, et on la lance le plus loin possible de la bijude ou du po; chaque joueur vient alors abattre dessus; celui qui la manque doit prendre vivante sa toupie dans la main, puis la poser, toujours vivante, à côté de la prise, et, d'un coup de main, choquer celle-ci avec la sienne de manière à rapprocher la première du po. La toupie qui meurt avant que le choc ait été donné est mise à la place de la prise. On continue ainsi jusqu'à ce que la dernière prise ait été poussée dans le trou; on l'en retire alors, et chaque joueur, prenant successivement la pierre de la bijude, frappe trois sois dessus, afin de la casser.

Trée, a.: trois. R. tres 1.

Tréfe, s. m.: trèfle, en particulier le trèfle des prés (Trifolium pratense). Pti trèfe: trèfle blanc (Trifolium repens). — Trèfe
d'Espagne: trèfle incarnat (Trifolium incarnatum). R. trifolium.

TRÉMAL, s. m.: tramail. R. tremaculum.

Trémène (Bocage), s. f. : trèfle des prés (Trifolium pratense).

+Trémeur, s. f.: tremblement, effroi. R. tremorem.

Trémone, s. f.: nom de la grosse cloche de la cathédrale de Bayeux. R. tremere.

Trěné, v. a.: traîner, lambiner. R. train de trêre.

D. Trên'rie, s. f.: traînage, lambinerie.

Trênoù, s. m.: traîneur.

Trênache, s. f.: renouée des oiseaux (Polygonum aviculare).

Trěre, v. a.: traire. R. \*tragere.

D. Trête, s. f.: quantité de lait que donne une vache en une fois. Trési, v. n.: frémir, tressaillir.

TREUE, TRUE, s. f.: truie, femme sale. Vieule true. R. troja.

D. Treūlé, v. n.: pousser un rot prolongé.

+ Treūlié, s. m.: qui treūle,

Tréze, a.: treize. R. tredecim.

D. Trézé, trêz'lé, s. m.: tas composé de dix gerbes.

Trézon, 1° s. f.: trahison; 2° s. m.: câlin. R. traditionem.

D. Trêzoné, v. n.: chercher à séduire par de fausses caresses.

Trix, s. m.: embarras.

Triboulé, a.: se dit des bas mal tirés ou qui retombent sur les talons. R. tribulare.

Trichié, v. a.: tricher. R. m. h. a. trëchen.

D. Tricheū, trichoū, s. m.: tricheur.

Triere, s. m.: tarière. R. taratrum.

TRIGNAC, s. m.: ancienne pièce de monnaie de la valeur de douze centimes et demi ou six blancs, attribuée à un faux-monnayeur du nom de Trignac; c'était un sou marqué portant un C.

TRIPE, s. f.: panse, entrailles d'un animal, femme grosse

et sale. Vieule tripe. R. ar. therb (membrane intestinale).

D. Tripée, s. f.: plein la panse, portée d'un animal.

Tripéte, s. f.: petite tripe. N' pā valé tripéte: être sans aucune espèce de valeur.

Tripié, s. m. : marchand de tripes.

Tripié, s. m.: 1° trépied; 2° étoile de mer (Arromanches). R. tripedem.

Tripoqu(i)k, s. m.: brouillon, tripotier.

TRONPE, s.-v. f.: erreur. R. tromper.

Troté, v. n.: trotter. Fère troté: faire aller. R. \*tolutare.

D. Trote, s. f.: distance. Ya eune bone trote d'ichin.

Troteū, s. m.: (cheval) trotteur, qui trotte bien. Eune bone troteūze.

<sup>1</sup> Au lieu de trée, on dit trois dans le mot trois pt ou piée : trépied.

TROUPE, s. f.: troupeau, en particulier de moutons. I yée v'nu d'aveuc sa troupe. R. \*troppus dérivé du got. thaurp, nor. thorp (village), norv. et suéd. torp (foule et troupeau). Cf. Rom. I, 490.

Trous'lé, s. m.: bouquet de noix, de cerises, etc. R. c. trus

(paquet). Cf. n.-ang. truss, pr. trossa.

TRÜBLLE, s. m.: bêche dont la partie supérieure est en bois. R. \*tribulum.

Твите, v. n. : se cailler, en parlant du lait. Lé truté : lait caillé. R. tructa (?).

T'TALEURE, loc. adv. : tout à l'heure.

Tu: exclamation de surprise ou de mépris. Tu! qu'ée qui fé ileu? Cf. quin 3. R. tu.

Tué (s'), v. r.: perdre son piquant et noircir, en parlant du

cidre éventé. R. \*tutare.

\*Tuile, s. f.: poêle plate qui sert à faire la galette, etc. V. tcheule.

D. Tuilée, s. f.: plein la tuile.

Tunbé, v. n.: tomber. R. n. tumba.

D. Tunbée, s. f.: chute. A la tunbée d' la gneu. Turlure, s. f.: refrain habituel, répétition des mêmes choses. Ch'ée torjoù la même turlure. Cf. lure.

D. Turluréte, s. f.: id. Turluréte é turluro : espèce de refrain.

Turlutu, 1° refrain. Turlutu, capé d'sétu. 2° s. m.: chose ou être bizarre. Qué qu'chée quë s'turlutu la? R. Onomatopée.

Turne, s. f.: masure. Vieule turne: vieille masure. R. n. turn (tour).

Титкує, v. a.: tutoyer. Tu l'tute biin. R. tu+te.

### U

 $\overline{\mathbf{U}}$ , s. m.: œil. Il a ma o-z  $\overline{\mathbf{u}}$ . R. oculus.

\*Usene, n. pr.: Eugène. De même on dit avec u pour eu: Urope, Ufrasie, etc.

\*Urséléne, s. f.: Ursuline.

Ū(s) (Lison), s. m.: porte, huis. Beurgué l'ū. R. ostium. Usāje, s. m.: usage, bonnes manières. Il a d'l'usāje. R. \*usaticum.

D. Usajé, usaji, a.: usité, accoutumé, qui a du savoir-vivre.

## V

VI, s. m.: val. R. vallis.

VACA, s. m.: jachère. Tère an vaca: champ inculte ou en friche. R.(?).

VACABON, s. m.: vagabond. R. vagabundus.

D. Vacabondé, v. n.: vagabonder.

VACHICO, s. m.: eau agitée, barbotage. R. Diminutif, formé à l'aide du suffixe cot, d'un verbe vaché (Cf. v. fr. vaschier), dér. de l'ag. s. vascan (laver).

D. Vachicoté, v. n.: agiter l'eau, barboter.

Vachicotāje, s. m.: action d'agiter l'eau.

Vacho, s. m.: filet à crevettes (Port-en-Bessin). Cf. bacho.

\*Vachote, s. f.: 1° coccinelle ou bête au bon Dieu; 2° nom de l'Arum vulgare. V. vaque.

VALE, s. f.: gaule. R. got. walus, fris. walu (id.).

Valé, v. a. : valoir. Fère valé : cultiver une terre, faire le métier de laboureur. R. valère.

Van, s. m.: haleine. Prande, përde van: reprendre, perdre haleine. R. ventus.

VANDE, v. a.: vendre. R. vendere.

D. Vandue, s. f.: vente.

Vanderdi, s. m.: vendredi. R. Veneris dies.

Vané, s. m.: vanneau. R. \*vannellus.

Vanjié, v. a.: venger. R. vindicare.

Vant(R)E, s. m.: ventre. Ete for su san vant(r)e: être gourmand. R. ventrum.

D. Vantriyon (a), loc. adv.: à plat ventre.

VANUPI, s. m.: va-nu-pieds, misérable. R. vade nudos pedes.

VAQUE, s. f.: vache. R. vacca.

D. Vaquéte, s. f.: 1° petite vache. 2° nom de l'Arum vulgare.

Vaqu'rie, s. f.: vacherie, vaches qui se trouvent dans une ferme.

VAQUÉE, VAQUIE, s. f.: soupe trop claire, mets trop cuit et qui s'en va en bouillie. V. dévrāqu(i)é.

Varé, s. m.: jachère, guéret. R. ver(v) actum.

D. Varté, v. n.: donner un premier labour à un champ.

Varibo, s. m.: bourbe, boue claire, appelée varpo, d'après Decorde, dans le pays de Bray et varvo à Cherbourg. R. n. varra (eau) ou varri (lymphe) + suff. bo(t).

D. Varvoté, v. n.: barboter '.

VARIVARA, loc. adv.: en désordre. Tou-t ée varivarā.

Varou, s. m.: loup-garou, garnement. Bāti come un varou. R. b. a. waarwulf, suéd. varulf.

D. Varouāje, s. m.: désordre, dégât.

\*Vaso, s. m.: inférieur, valet. Jë n'sieu pā san vaso por li obéi. R. vassallus.

Malgré la différence du suffixe, il est impossible de ne pas dériver varvoté de varibo, auquel il se rattache d'ailleurs par le doublet varvo; il me semble difficile également de ne pas identifier varvoté et barboter, ce qui doit faire, je crois, assigner à ce dernier mot une origine autre que l'étymologie proposée par Diez et Scheler.

VASPASIAN, s. m.: vagabond, garnement.

Vaton, s. m.: garrot, levier.

D. Vatoné, v. a.: serrer, en la tordant avec un vaton, une corde sixée par les deux bouts.

VATRE, s. f.: boue liquide. R. b. a. water.

D. Vatré (s'), v. r.: se crotter, courir dans la vatre. Com' le v'la vatré: comme il est couvert de boue<sup>1</sup>!

VAVITE, s. f.: diarrhée. R. va+vite.

VAYAN, a.: fort, bien portant. R. valientem.

D. Vayāntize, s. f.: bravade, vanité. I l'a fé par vayāntize. Vé, s. m.: gué. La bée dé vé (Veys). R. vadum.

Véche, s. f.: vesce (Vicia sativa). R. vicia.

- D. Véch'ron, s. m.: vesce des moissons (Vicia segetalis). Vée, v10, s. m.: veau. R. vitellus.
  - 1. VÉE, s. f.: voie, chemin. Tir' té d'ma vée. R. via.
- 2. Věe, v. a.: voir, fréquenter, faire la cour, saillir. I la vé: il lui fait la cour. Fère vée: faire saillir (une jument). pr. subj.: quë j'věche. p. p. veu. R. vidēre.

D. Véchi, véchin, adv. : voici.

V'la, adv.: voilà. Le v'la d'ja.

Veue, s. f.: vue. Il a bouone veue.

Véyoù, s. m.: possesseur d'un étalon, homme qui fait vée les juments. Végne, véne, s. f.: vigne, ajonc. Cf. vigno. R. vinea.

Véle, s. f.: voile. R. \*vēla.

VLIN, s. m.: venin, crapaud. R. venenum.

D. Vlimeū, a.: venimeux. Vlodé, v. a.: battre.

D. V'lodée, s. f.: volée de coups.

VLOPÉ, v. a.: battre. R. volutuare. Cf. Rom. V, 187.

D. Vlopée, s. f. : volée de coups.

VLousi, v. n.: forniquer, avoir des rapports sexuels avec une femme. R. \*voluptiare.

D. V'louseu, s. m.: débauché.

Věné, v. n.: vesser. R. \*vissinare (?).

D. Vêne, s. f.: vesse. Vêne d'lou: agaric du genre Lycoperdon.

Vėneū, s. m.: qui vesse.

Vénéte, s. f.: peur, diarrhée.

V'nase, a.: mou.

V'néle, s. f.: ruelle. La v'néle du lié. R. \*venella, dim. de vena.

Vni, v. n.: venir, croître. La s'mêne qui viin: la semaine prochaine. Vi t'an: viens t'en. R. venire.

D. V'nan, a.: qui croft bien. Il ée biin v'nan.

Venue, v'nue, s. f.: croissance, qualité. D'eune bele venue.

Vépe, vépre, s. m.: guêpe. R. vespa.

<sup>1</sup> N'y a-t-il pas lieu de rattacher à ce mot, avec lequel il a la plus grande analogie de sens, le mot vautrer, dont l'étymologie est obscure?

VÉPRÉE, s. f.: soirée. R. vesper.

1. VĚR, adv.: voire, vraiment! R. vērus.

2. Vér, a.: vert. — s. m.: vér d'po(u)mié: gui. R. viridis.

D. Věrdi, v. n.: verdir.

Verdri, s. f.: bruant (Loxia chloris ou Emberiza citrinella).

 $V\dot{e}rgu(i)\acute{e}$ , s. m.: id.

3. Věr, s. m. : ver. R. vermis.

D. Véro, s. m.: ver, petit ver. Nu come un véro.

Vérin, s. m.: petite vive (Trachinus vipera). Asnelles.

Vermée, s. f.: vers qui servent d'appât, chasse aux vers. Alé à la vermée.

Vermene, s. f.: vermine, rats et souris.

VÉRDA, adv.: patatras. R. Onom. ou a. wer da.

Věrdé, v. a.: fustiger. R. (?) \*virgidare de virga.

D. Verdée, s. f.: bastonnade, coups de verges.

Vērdāyé, v. a.: chasser avec un fouet.

Verdoné, v. a.: battre, fouetter.

Vérgangu(1)é, s. m.: petit houx (Ruscus aculeatus). R. \*vir-gandarius de virga.

Věrgondé, v. a.: gronder. R. \*verecundare.

VÉRGUE, s. f.: verge. Vergue a fllée: manche de fléau. R. virga.

D. \*Vērjée, \*vērjie, s. f.: mesure de quarante perches carrées.

VÉRINE, VÉRÈNE, s. f.: verre de montre, vitrine. R. \*vitrina.

VÉRLOPE, s. f.: varlope, rabot. R. nl. worloop.

D. Vërlopé, v. a.-n.: varloper, raboter.

Věroquene, s. m. : gué de l'Aure, près Bayeux. R. Pour vé

o quene (vadum apud \*casnum).

VÉRTO, s. m.: morceau de bois qui sert à boucher le trou où l'on met la chantepleure. R. vertere. Cf. vertet (Drôme): cône en fer ou en laiton.

Vérvéte, s. f.: enfant vif et espiègle. R. nl. werf (action).

Cf. n. verpa, ag. s. veorpan (jeter).

Vése, s. f.: vent, peur. Vése d'lou: champignon du genre Lycoperdon. R. subst. verb. de vesser (visire). Cf. \*visium, a. fiest, nl. veest, ang. fizz.

D. Vésar, s. m.: peureux, poltron.

Vésix 1, s. m. pl.: vases, vaisseaux. R. vascellum.

D. Vésélié, s. m. : râtelier où l'on suspend la vaisselle.

Vésié, v. n.: former des cloches ou des pustules, se boursoufler. R. vissica.

Veste, s. f.: veste, correction. An avé su la veste: être battu. R. vestis.

D. Vestée, s. f. : volée de coups.

Vestoné, v. a.: battre.

Le singulier serait vésé, et il existe sans doute ou a existé; mais je ne l'ai pas entendu dans le Bessin.

Vestonée, s. f.: volée de coups.

Véti, v. a.: vêtir. p. p. větu. Un p'ti větu, un větu d'sěe: un (petit) cochon. R. vestire.

Véture, s. f.: voiture. R. vectura.

Veule, a.: grêle, étiolé. R. vola.

Véyé, v. n.: veiller. R. vigilare.

D. Véle, s. f.: veille. La survéle: l'avant-veille.

Veyatif, a.: vigilant.

Véyeū, véyoū, s. m.: veilleur.

Véyie, s. f.: veillée.

Véyon, s. m.: pâte faite d'argile et de foin, dont on enveloppe les jeunes greffes.

Véyoné, v. a.: entourer les greffes d'un véyon.

Véyie, s. f.: liseron des champs et des haies (Convolvulus arvensis et sepium).

Vézin, s. m.: voisin. R. vicinus.

D. Vēzināje, s. m.: voisinage.

Véziné, v. n.: voisiner, avoir des rapports de voisinage.

Vézée, s. f.: vif désir.

Vézon, 1° s. f.: femme dissolue. Vieule vézon. 2° s. m.-f.: celui ou celle qui s'agite sans objet. R. \*vesonem (putois), dér. de l'ag. s. vesle, a. wiesel.

D. Vézoné, v. n.: s'agiter pour ne rien faire.

VI, s. m.: gui (Viscum album). R. viscum.

VILJE, s. m.: voyage, fois. Í l' f'ra an un viaje. R. viaticum.

+ VIAR, s. m.: harle huppé (Mergus serrator).

+ Vico, s. m.: bécasse. R. ag. s. vudcoc, ang. woodcock. Cf. a. h. a. vitu (bois) et a. fr. vitecoq.

Viédaze, s. m.: nigaud. R. vectis asini.

Vien, s. m.: pétrel (Procellaria puffinus).

Viéte, s. f.: ruelle. R. \*vietta.

VIEŪ, VIEUL, a.: vieux, vieil. R. vetulus.

D. Vieuyar, s. m.: vieillard.

Vieûyése, s. f.: vieillesse.

Vieūyi, v. n.: vieillir.

Vieuyo, s. m.-a.: vieillot.

Vieuvote, s. f.: grosse meule de foin. L'ondin, après avoir été épandu, se ramasse en cabo; après une seconde étante, on fait les grō cabō ou les p'ti batar; quand le foin est presque sec, on le met en grō batar, puis en vieuvote ou mulon, après quoi on le botéle.

1. Vigno, s. m.: ajonc (Ulex europæus). R. Dim. de vigne (vinea).

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bien que l'e de ce mot soit long, je ne crois pas qu'on doive le distinguer du vocable véyie. Son origine s'explique en ce que le liseron, s'enroulant autour des plantes, veille en quelque sorte sur elles. L'origine du mot véyon s'explique d'une manière analogue.

D. Vigné, s. m.: lande couverte d'ajonc.

2. Vigno, vigneu, s. m.: nom du calin ou gogin (Turbo litto-ralis) à Isigny et à Caen.

Vignon, s. m.: 1° canard siffleur (Anas penelope).

Vije, s. f.: besace en toile d'écolier.

D. Vijéte, s. f.: petite vije.

VILANÉ, v. a.: maltraiter. R. villanus.

Vinberquin, s. m.: vilebrequin. R. b. a. winboreken.

Vinble, s. m.: tarière. R. \*vimbrare (Rom. III, 149). Cf. ang. wimble, a. nl. wimpel.

V10, s. m.: veau. V. vée.

D. Violé, v. n.: faire un veau.

Violoneū, s. m.: joueur de violon.

Viondé, v. n.: bourdonner, en parlant d'un sabot et en général de tout corps qui tourne rapidement sur lui-même. Cf. vrondé. R. Onomatopée.

Vio(R)NE, s. f.: clématite (Clematis vitalba). R. viburnum.

D. Vioné, 1° v. a.: donner une volée de coups. 2° v. n.: bourdonner, par suite de la confusion de ce mot avec viondé ou de la chute du d de viondé.

Vionée, s. f. : volée de coups.

Vīpk, v. n.: pousser un cri perçant. R. m. h. a. wisp(el)n.

D. Vipar, s. m.: criard.

VIPIYON, s. m.: goupillon. R. nl. kwispel.

Viqué, s. m.: guichet, partie mobile du fond d'un tonneau. R. n. vik (coin). Cf. ang. wicket.

Viré, s. m.: petit corps demi-sphérique ou conique et garni de plumes sur le pourtour de sa circonférence, qu'on lance avec la raquéte, volant. R. vipera. Cf. Diez, Etym. Wörterbuch, s. v. vira.

Virli, s. m.: petite vive (Trachinus vipera). Cf. vérin. R. id.

+ li. Cf. pirli.

Virousé, 1° v. a.: lancer, faire jaillir; 2° v. n.: jaillir, avoir la diarrhée. R. vibrare. Cf. Rom. V, 187.

D. Virouse, s. f. : diarrhée.

Vis, s. m.: vis. R. vitis.

Vitouřre, s. m.: source qui coule seulement en hiver.

Vivé, s. m.: gui. Cf. vi. R. vivus.

Vo, pr.: vous. D'aveuc vo. R. vos.

Vobar, +vobouřre, s. f.: espèce de varech du genre laminaire.

Volé, s. m.: ruban. R. volare.

D. Voléte, s. f.: coiffure de femme à ailes flottantes.

Vosté, v. n.: aller, courir de côté et d'autre. I l'a fé vosté.

Vote, pr.: votre. L'vote: le vôtre. R. vestrum.

Voté, vousévé, v. a.: ne pas tutoyer. R. vos.

Voulanté, s. f.: volonté. R. voluntatem.

Voulé, v. a.: vouloir. R. \*volēre.

VRA (Port-en-Bessin), s. m.: labre tacheté (Labrus maculatus). Cf. vrac.

VRAC, VRA, s. m.: varech du genre fucus, choses en désordre. Ité an vrac. R. ag. s. vrac, a. wrack.

VRIQUIE, s. f.: soupe trop claire. V. vāquie.

- 1. Vré, s. m.: petite espèce de varech du genre chondrus, etc. R. a. wrack.
  - 2. VRÉ, a.: vrai. Vré da : oui-da. R. veracus.

+ VRONDE, s. f.: fronde. R. funda.

D. Vrondé, v. n.: produire un bruit analogue à celui d'une pierre que l'on lance, bourdonner.

VROUSTE, int.: exclamation qui indique le départ, l'éloignement subit. Vrouste l'e v'la parti. R. (?) h. voorts (plus loin).

D. Vrousté, v. n.: courir çà et là.

#### Y

Yan, adv.: dedans. L'bllé ée yan: la récolte est en grange. R. intus.

YÉBE, s. m.: yèble (Sambucus ebulus). R. ĕbulus.

YÉLE, pr.: elle (employé comme attribut). Ch'ée yéle. R. illa.

YÉRE, s. m.: lierre (Hedera helix). V. lièru. R. \*hěderus.

Yrū, pr. pl.: eux. R. illos.

YEUNE, pr.: une (employé comme pronom). Yan a yeune, mée eune seule. R. una.

Yo, s. f.: eau, pluie. R. aqua.

You, adv.: où? R. ubi.

Yun, pr.: un (non suivi d'un autre mot). In' n'a veu yun, mée un seul. R. unus.

#### Z

Zīguk, zinguk, v. a.: lancer de l'eau avec une seringue.

Zig'zoné, v. n.: faire des zigzags.

Zozo, s. m.: niais, badaud. R. sot + sot.

C. JORET.

#### ADDENDA.

Ajé, s. m.: ... 4° ce qu'on donne ou obtient pour «faire la bonne mesure».

An, prép.: a. An même: à même. R. ad, avec nasalisation de a. An'ık, v. a.: passer des anneaux ou de petits crochets dans le grouin d'un porc pour l'empêcher de fouir la terre. R. annellus.

Antantif, a.: attentif. R. \*attentivus.

Apijik, v. a.: abattre une toupie. V. apiējé, dont ce mot n'est qu'une modification.

Arjué, v. n.: endêver. Fëre arjué. Cf. ërjué et r'jué.

Atěrjié (s'), v. r. : s'attarder. R. a+těrjié.

Avěné, v. a.: engraisser avec de l'avoine. R. avene.

BAOUR, s. m.: lourdaud. R. (?) pour balourd.

Bateure, s. f.: bas-fond, endroit marécageux. R. Corruption probable de pâture, sous l'influence de l'idée d'endroit bas.

Běg'věcніé, v. a.: mettre sens dessus dessous. V. béqu' věchié. R. bis+caput.

B'vayé, v. n.: passer son temps à boire. R. \*bibaculare.

Bouse, a.: ventru. R. bouje.

Brotivé, v. a.: broutiller. R. broté.

Слвосніє, v. a.: frapper sur la tête ou caboche. R. caboche.

D. Cabochar, s. m.: entêté.

CALVASE, s. f.: femme grande et maigre. Grande calvase.

Catuné (s'), v. r.: ... 2° se couvrir, en parlant du temps.

CAMAYÉ, v. a.: frapper, faire du bruit. R. ca (caput) + ma(i)lle (macula).

D. Camāyée, camāyie, s. f.: volée de coups.

+\*Chinayé, v. a.: frapper à coups de fouet. R. canis.

D. +\*Ch'nāyée, ch'nāyie, s. f.: volée de coups de fouet.

Сни qui є в сни qu'ті є в в. s. f. : pépinière, plant de choux, etc. R. chuque.

COLTAR, s. m.: goudron. R. ang. tar, nl. tär (goudron).

Cov'souori, s. f.: chauve-souris. R. calva(m) soricem. Cf. coque-souori.

Désélté, v. a. : enlever les pennes de l'aile. pp. : dont l'aile a été brisée. R. dis+ala.

Ecréviche, s. f.: écrevisse. R. é+creviche (a. h. a. krepazo).

Emouleur. R. ex+\*molare.

Espéqué, v. n.: mesurer la distance du pec à la galoche, etc. ou réciproquement, pour savoir à qui jouera le premier. R. es+ péqu(i)é.

Fřsiř, s. m.: fesses. R. fesse.

Fil'rése, s. f. : jouet composé d'une petite baguette en bois fixée dans une pomme et qui traverse un noyau d'abricot évidé, que l'on fait tourner au moyen d'une ficelle. R. filum.

Frinke, s. f.: pain émietté dans du lait.

GI, s. m.: .... 2° oie mâle (Formigny). V. gar. R. nor. gassi 1.

Galu, s. m.: louche, benêt, nigaud. Qué gālu qu'ch'ée! R.  $g\bar{a}+lu$  (luscus: louche).

GANTE, s. f.: jante. R. camitem.

GARDIN.... R. got. gards, nor. gardhr. Cf. ang. yard.

Gorju, a.: qui a une grosse gorge. R. gurgitem.

Goulpé, .... R. ag. s. vapul (écume), it. guappo, com. vap (vain), esp. pg. guapo (hardi). Cf. Diez, Etym. Wært., I, 228.

Gouse, s. : mot usité dans le juron non dé gouse. Horri, s. m.: orphie<sup>2</sup>. R. ag. s. hornfisc, nl. horenvisc, a.

hornfisch.

Housix, s. m. pl.: . . . . espèce de longues guêtres ou de jambières en coutil.

+JĔΒ(L)E, s. m. : gale des chats.

Labi, s. m.: 1° embarras; 2° bavardage.

Lieuvre (Lison), s. m. : lièvre. R. leporem.

Lu, s. m.: nom à Arromanches de l'espèce de gade appelée colin à Port. R. lucius.

Měe, cj.: ..... Měe quë: lorsque.

Merchin (Lison), s. m.: médecin. R. \*medicinus.

MERCHENE (ibid.), s. f.: médecine. R. medicina.

Ме́то, s. m.: barrette ou demi-hectolitre.

\*Mıjōpé, v. n. : dorloter.

D. \*Mijōd'rie, s. f.: caresses, petits soins.

Nachu, gnachu, a.: veau, etc., dont la lèvre supérieure ou inférieure est proéminente. Cf. bécu. R. natica.

Névé, v. a.: noyer. Cf. gné. R. \*necare.

Panchéte, s. f.: tripes de mouton. V. panche.

Pescale, s. m.: mauvais petit poisson. R. \*piscacula.

Roužzon (Condé-sur-Seulles), s.-f. pl.: l'Ascension. R. Rogationes.

Trézangue, s. f.: réunion de trézia.

L'identité de son est, je crois, un indice que gā, oie, et gā, gars, garçon, ont la même origine; cette manière de voir trouve sa confirmation dans ce fait que le nor. gassi signifie lui aussi à la fois oie mâle et «a noisy fellow». Cf. Vigf. An icelandic english dictionary, s. v.

<sup>2</sup> L'horfi viin-t an avri. Ce mot, aspiré dans le Bessin, ne l'est pas à Caen, où I'on dit de l'orfi, tandis qu'à Bayeux on crie du horfi. Il faut donc effacer la forme

orfi du dictionnaire et la remplacer par celle-ci. Cf. Rom. IX, 125.

## NOTES MYTHOLOGIQUES.

#### I. — PYGMÉE, PYGMALION.

Le dictionnaire de Pape donne du mot Pygmalion l'étymologie suivante: Faust, d. i., Künstler mit seiner Hand. Ce nom serait donc une allusion à l'histoire de la statue de Pygmalion. On sent tout d'abord combien cette explication, qui fait venir le nom de Pygmalion du grec wuyun « poing », est artificielle. Ce n'est pas ainsi

que se forment les noms propres.

En réalité, le nom de Pygmalion est un nom sémitique, composé à l'aide de la racine  $matherappoonup (pa^am)$  qui signifie le pas. M. Renan a étudié, conjointement avec M. Léon Renier, les noms de cette famille, qui sont assez fréquents sur les inscriptions latines d'Afrique<sup>1</sup>. C'est ainsi que Namphamo, en phénicien  $matherappoonup (Na^am Pha^am)$ , est traduit, dans saint Augustin, par Boni Pedis homo<sup>2</sup>; c'est le nom latin Calipodius<sup>3</sup>. Pygmalion rentre dans la même catégorie; avec cette différence, que ce n'est pas un homme, mais un personnage mythologique. A cette différence, il faut peut-être en joindre une autre plus considérable encore et qui s'y rattache: la racine Pa'am ne joue pas ici le rôle de nom commun, c'est le nom propre du dieu Pygmée.

Le caractère mythologique de Pygmalion ressort avec évidence des différents traits de son histoire. L'antiquité nous a transmis le souvenir de deux personnages du nom de Pygmalion, dont les aventures se rattachent à deux localités différentes. Le premier est Pygmalion, roi de Tyr et frère de Didon. Son histoire est connue par le récit de Virgile 4, mais elle est rapportée avec plus de détails encore par Justin 5. Cet auteur nous raconte que Mutgo, roi de Tyr, mourut, laissant comme héritiers Pygmalion et Elissa

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> L. Renier, Mélanges d'épigraphie, XIII, p. 273 et suiv. <sup>2</sup> S. August. Ad Maxim. Madaur., epist. XVIII, t. II, p. 22.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Peut-être faut-il joindre aux exemples qu'il a cités un nom que l'on trouve, non plus en Afrique, mais en Sardaigne, celui du beau-père du fameux chanteur Tigellus, Phamea, que M. Charles Nisard a récemment remis en lumière.

<sup>\*</sup> Eneide, l. I, v. 347 et suiv. \* Hist. Philippic., l. VIII, c. 1v.

(Didon). Le peuple donna la couronne à Pygmalion, qui était encore enfant. Elissa, de son côté, ayant épousé son oncle Acerbas, prêtre d'Hercule, Pygmalion le mit à mort pour s'emparer des richesses d'Elissa. Celle-ci s'enfuit dans l'île de Chypre, où elle trouva un appui auprès du prêtre de Jupiter. Pygmalion voulait l'y poursuivre, lorsqu'un ordre des dieux vint lui interdire de

faire la guerre à sa sœur.

Eustathe, dans son commentaire sur Dionysios Périégétès, au vers 195, fait le même récit, avec une variante qui n'est pas sans importance. D'après lui, Pygmalion et Didon étaient enfants de Belus; nous donnons ici le texte même d'Eustathe, qui est intéressant à plus d'un égard : Διδώ ή τοῦ Πυγμαλίωνος ἀξελφή, Αγήνορος Ουγάτηρ ή Βήλου βασιλέως Τυρίων, ή και Ελισσα καλουμένη καί Ανα, Συγχαίω γενομένη γυνή ανδρί Φοίνικι, Τύρον Φαει.

La même légende est également reproduite par Silius Italicus,

au commencement du livre Ier du de Bello punico:

Stant marmore mæstæ Effigies, Belusque parens, omnisque nepotum A Belo series: stat gloria gentis Agenor: Et qui longa dedit terris cognomina Phænix.

Plusieurs choses sont à remarquer dans ces différents récits: D'abord, c'est que Pygmalion est étroitement associé au cycle mythologique dans lequel figurent Didon, Sichée, et plus tard Enée et Ascagne. Le caractère divin de Didon (Elissa ou Anna) est hors de doute; nous renvoyons pour la démonstration de ce fait à Movers 1; il implique donc aussi la divinité de Pygmalion. Pour Eustathe et Silius Italicus même, Pygmalion est fils de Belus.

On remarquera en outre que, d'après le récit de Justin, il est encore enfant lorsqu'il reçoit la couronne. Tous les auteurs, enfin, relèvent également les grandes richesses de Pygmalion et sa cupidité. Il faudrait encore noter ses rapports avec Sichée, Συγχαῖος d'après Eustathe, qui meurt, comme Adonis, tué à la chasse; mais le caractère de cet autre héros est lui-même trop obscur, pour que nous puissions en tirer dès à présent de conséquences relatives à Pygmalion. Nous le mentionnons seulement pour ne pas être accusé de l'avoir omis. Un dernier trait que nous signalerons en finissant, c'est la facilité avec laquelle le mythe de Pygmalion, de la côte de Phénicie, tend à passer à l'île de Chypre.

Le mythe cypriote est d'un tout autre ordre que celui de la côte

<sup>1</sup> Die Phönizier, t. I, p. 609 et suiv.

de Phénicie. Il nous est raconté par Ovide, dans ses Métamorphoses 1, dont on peut rapprocher le récit d'Asclepiade et de Neanthes 2, et celui d'Apollodore 3.

D'après Övide, Pygmalion, fils de Cilix et petit-fils d'Agénor, roi de Chypre, fit une statue de jeune fille en ivoire, si belle, qu'il s'en éprit. Ovide nous fait assister à la naissance de cette passion:

Saepe manus operi tentantes admovet, an sit Corpus an illud ebur, nec ebur tamen esse fatetur. Oscula dat, reddique putat, loquiturque tenetque.

Enfin, vaincu par la passion, Pygmalion supplie Vénus de donner la vie à l'œuvre de ses mains, et la déesse, touchée de son amour, l'exauce; et, ajoute Ovide, c'est de leur union que naquit Paphos, de qui l'île a tiré son nom. Apollodore, il est vrai, ne connaît pas ce détail, et il fait fonder Paphos par Cinyras, un roi de Syrie qui vient s'établir à Chypre; mais celui-ci à son tour s'allie à la fille de Pygmalion, qu'Apollodore appelle Metharme, et c'est de leur union que naît Adonis. Ce récit diffère peu, quant au fond, du précédent; il nous montre le mythe d'Adonis, qui se rattache à Paphos, dans l'île de Chypre, intimement lié à celui de Pygmalion. D'ailleurs, Nonnus ajoute, pour compléter le caractère mythologique de ce dernier, qu'il eut une vie d'une longueur exceptionnelle 4.

En somme, nous avons à faire à des légendes différentes relatives au même personnage mythologique. Pygmalion est un personnage divin, dont le culte était également répandu sur la côte de Phénicie et dans l'île de Chypre, où il avait donné naissance à des mythes différents. Mais ces mythes eux-mêmes ne sont pas sans présenter des traces d'une certaine parenté. Nous avons eu l'occasion de faire remarquer avec quelle facilité le mythe de Pygmalion passait de la côte de Phénicie à l'île de Chypre. Ce fait se trouve confirmé par une tradition, rapportée par Eustathe, et qui fait du Pygmalion tyrien le fils d'Agénor, exactement comme l'était celui de Chypre. On a vu d'autre part quels liens intimes rattachaient le mythe de Pygmalion à celui d'Adonis, dans l'île de Chypre; peut-être ne serait-il pas hors de propos d'en rapprocher le récit de Justin, cité plus haut, qui nous représente le Pygmalion tyrien sous les traits d'un enfant; en mythologie, les détails sont rarement indifférents, et ce sont souvent eux qui nous donnent la clef d'un mythe.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Métamorph., l. X, v. 243 et suiv.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> In Porphyr. de Abst., 1v, 15.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Biblioth., III, xiv, 3.

<sup>4</sup> Dionys., xxx11, 312.

Voyons si les inscriptions ou les auteurs anciens ne nous apportent rien qui puisse préciser le caractère divin de Pygmalion, et nous expliquer la formation de son nom.

Les inscriptions phéniciennes de Chypre nous font connaître différents princes d'une petite dynastie qui doit avoir régné sur une partie de l'île, au iv siècle avant J. C. Ces rois s'intitulent rois de Citium et d'Idalium, sauf dans une seule inscription, où l'un d'eux prend encore le titre de roi de Tamassus. Nous connaissons deux de ces princes, Melekjaton et Poumjaton. Le père de Melekjaton, Baalram, qui figure également sur ces textes, ne porte pas le titre de roi. Les noms de Melekjaton et de Poumjaton sont d'une formation parfaitement régulière; ce sont des noms théophores, c'est-à-dire des noms dans lesquels entre un nom de dieu. Ils sont composés du verbe jatan, qui correspond à l'hébreu natan « donner », et d'un nom de divinité. Melekjaton signifie « Melek a donné », Poumjaton « Poum a donné »; c'est le nom français Théodore, avec cette différence, que Théodore est de formation passive, Melekjaton, de formation active.

Le nom de Poumjaton nous révèle donc l'existence d'un dieu Poum, ou plutôt Poumai, car l'examen des textes démontre qu'il faut lire Poumijaton, ou Poumaijaton, par deux iod. La démonstration de ce point assez délicat de mythologie cypriote appartient tout entière à M. de Vogüé¹. Elle a été confirmée depuis par la découverte d'un fragment d'inscription, également publiée par lui au Journal asiatique, et qui porte le nom \(\frac{1}{2} \text{ may 4} \text{ p' ecrit tout au long 2. Nous le donnons en caractères phéniciens pour rendre la chose plus sensible. Ce nom n'est pas étranger à l'histoire. En effet, M. de Vogüé l'a reconnu de la façon la plus judicieuse dans le nom du roi Húmaros, qui régnait à Chypre lors du siège de Tyr par Alexandre. L'altération de la fin du mot ne doit point nous surprendre, elle est tout à fait conforme aux habitudes de transcription grecque.

Peut-être peut-on faire un pas de plus dans la voie si heureusement ouverte par M. de Vogüé. Diodore de Sicile<sup>3</sup> nous a conservé le nom du dernier roi de Citium et d'Idalium; il s'appelait Pygmalion. Diodore nous raconte qu'il conspira avec Antigone de Syrie, et fut déposé par Ptolémée I<sup>er</sup> Soter, en 312 avant J. C. Ce roi aurait été, si l'on s'en tient aux textes, le successeur immédiat, ou peu s'en faut, de Poumjaton. Il résulte en effet de l'étude comparée des monnaies et des inscriptions phéniciennes de Chypre, que Poumjaton régna au moins quarante six ans, et que la prise

<sup>1</sup> Mélanges d'archéologie orientale, p. 15, Paris, 1868, in-8°.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Journ. asiat., février-mars-avril 1875, p. 327.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Diod. Sic., XIX, 79.

de Tyr par Alexandre, en l'an 432, tomba entre les années 21 et 37 de son règne. Il aurait donc régné au moins jusqu'en l'an

323, peut-être beaucoup plus longtemps encore.

L'existence d'un roi du nom de Pygmalion n'a rien d'invraisemblable, et n'attaque pas le caractère mythologique du premier Pygmalion. En règle générale, les hommes ne portent pas des noms de dieux; jamais un homme ne s'appellera Eschmoun, ou Tanit, ou Melquart; c'est pour cette raison que nous hésitons toujours à admettre l'existence d'un roi du nom de Baal, qu'on croit retrouver sur les monnaies de Phénicie. Il en est autrement de ces dieux plus au moins secondaires qui avaient fini par devenir des personnages légendaires, et par s'introduire dans l'histoire; Pygmalion, à l'époque d'Alexandre, était certainement considéré comme un héros historique, et il n'y aurait pas lieu de s'étonner davantage de voir un roi appelé de son nom, que nous ne nous étonnons de voir un roi Persée, bien que le héros grec n'ait jamais rien eu d'historique. Mais on peut se demander si Pygmalion n'est pas une faute de copiste pour Pymjaton, et si nous n'aurions pas affaire à un seul et même personnage 1.

Voici donc, dans l'île de Chypre, un dieu Poumai, en grec Humai (Pymai), dont l'existence est bien constatée. Ce dieu n'a-t-il rien à faire avec Pygmalion? Cela serait, à première vue, bien étonnant. Leur assimilation soulève toutefois des objections qu'il

nous faut examiner à présent.

A côté de Poumai les inscriptions phéniciennes connaissent un dieu Pa'am. Il est mentionné sur les inscriptions phéniciennes d'Égypte. Parmi les mercenaires au service de Psammatik qui avaient écrit leur nom sur les jambes du colosse d'Ipsamboul, il en est un qui s'appelle 40,490 Abd-Pa'am, c'est-à-dire «serviteur du dieu Paam». Ce nom mérite d'autant plus d'attirer notre attention que, tout récemment, M. Renan a retrouvé la forme parallèle Abdpoumai, sur la grande inscription de Nicosie (Chypre). Le nom propre qui commence la sixième ligne doit en effet se lire non pas Abd-Samai, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais Abd-Poumai 94,430.

Personne n'hésitera à reconnaître dans Paam le thème qui a formé Pygmalion. Quand nous prononçons Paam, en effet, nous nous ne faisons que suivre l'analogie de la prononciation masso-rétique, or la vocalisation adoptée par les massorètes, c'est-à-dire par les savants juifs du v° ou du vı° siècle après l'ère chrétienne, est assez artificielle, et représente une prononciation très récente.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> M. Cl. Ganneau est arrivé de son côté au même résultat. Voyez l'excellente démonstration qu'il vient de donner de ce point au journal l'Instruction publique, 6 mars 1880.

En somme, nous savons de quels éléments se composait le nom du dieu Pa'am, nous ne savons pas d'une façon certaine comment on le prononçait.

On pourrait nous objecter la transcription latine Namphamo, qui est assez d'accord avec la prononciation massorétique, et suppose une forme en a plutôt qu'en u ou en i. Sans vouloir nier absolument la valeur de cette objection, nous ferons pourtant remarquer que le grec suit, dans la transcription des noms orientaux, d'autres règles que le latin. Les Grecs rendent en général l'ain par un gamma, et, d'autre part, l'ain a une prédilection marquée pour les voyelles sourdes; il est le plus souvent accompagné d'un o ou d'un u, si bien que les Grecs, quand ils ont créé les voyelles, ont pris l'ain phénicien pour en faire leur o. Le mot que nous écrivons Pa'am répondrait, en grec, à une forme  $\Pi \nu \gamma \mu$  (Pygm).

Nous restons donc en présence des deux formes Pygm et Pymai, qui correspondent aux deux noms phéniciens 40 et 44. On est frappé tout d'abord de la différence d'orthographe de ces deux noms en phénicien. Dans le second, l'ain manque, tandis que le mem est suivi d'un iod qui ne se retrouve pas dans le premier. Si ces deux noms ne se rencontraient que dans des pays différents, on pourrait admettre qu'ils n'ont rien à faire ensemble. Mais ils figurent tous deux dans le panthéon de l'île de Chypre. Nous y trouvons à côté l'un de l'autre le dieu phénicien Pymai et notre

héros Pygmalion.

C'est encore au grec qu'il faut demander l'explication de cette différence. On a vu plus haut de quelle manière les auteurs grecs ont rendu le nom de Poumjaton. Ils en ont fait Pymatos. Mais, à côté de cette forme il en est une autre plus rare, et qui est fort instructive. Si l'on ouvre le glossaire d'Hésychius, on y trouvera, à côté du mot Πύματοs, la forme Πύγματοs, qu'il traduit par ἔσχατος το Ίσιατος. Le Thesaurus d'Henri Estienne (éd. Hase) corrige cette leçon, et la fait suivre des mots : vitiose pro Πύματος. Je crois cette correction inutile. L'exemple cité par Hésychius nous prouve l'existence simultanée des deux formes. Il est même probable que le mot se prononçait de même, que le γ fût écrit ou qu'il fût sous-entendu; nous n'avons pas là une consonne absolument distincte, mais un de ces cas de transformation de la nasale très fréquents chez les Grecs, et que M. Louis Havet a étudiés ici même avec beaucoup de finesse.

La même hésitation a dû se produire chez les Grecs pour la transcription du nom de dieu Poumai. Nous en trouvons la preuve dans un autre passage d'Hésychius, déjà cité par M. Halévy (Mélanges d'épigraphie, p. 93). On y lit en effet ce qui suit : Πυγμαίων · δ Αδωνις ταρά Κυπρίοις « Pygmaiôn, nom d'Adonis à Chypre».

Le mot Pygmaion répond très exactement au nom 947 que les inscriptions nous font connaître; la diphtongue ai représente le iod final, et la présence du gamma nous prouve l'existence de la gutturale, que l'on continuait à prononcer, alors même qu'on ne l'écrivait pas. Poumai est donc bien un succédané du dieu Paam, dens lequel l'ain a disparu, sans doute à cause de la terminaison qui, en allongeant le mot, a déplacé l'accent. Il devait se prononcer en réalité Pygmai<sup>1</sup>.

Dans quel rappport le nom de Pygmalion est-il avec la forme Pygmaion? Il est possible que Pygmalion soit un nom composé. Eliôn est, en phénicien comme en hébreu, un des noms de la divinité, il signifie le Très-Haut. On le trouve employé dans ce sens, par exemple, au xive chapitre de la Genèse (v. 18), où Melchisédec est appelé «Prêtre du dieu très haut» כהן אל עליון. Le même nom se retrouve dans Sanchoniaton avec sa traduction grecque. En effet, en tête de la cosmogonie de Byblos, figure un dieu que le compilateur qui a traduit ces anciennes mythologies appelle «Elioun dit aussi le Très-Haut» Ελιοῦν (τις) καλούμενος Υψισίος (éd. Orelli, p. 24). Il faut se garder de confondre ce nom, qui s'écrit par un ain, avec El, le nom servant à désigner Dieu en général, et qui commence par un aleph. Peut-être le nom de Pygmalion nous offre-t-il une fusion analogue à celle de El Elioun? Pourtant tout ce qui précède nous conduit plutôt à voir dans aliôn une simple terminaison, et à considérer Pygmaliôn comme une forme parallèle à Pygmaiôn.

Le rapprochement, fait par Hésychius, du dieu Pygmaiôn avec Adonis, jette une nouvelle lumière sur le caractère de Pygmalion. Il confirme la parenté que nous avons cru relever entre le mythe de Pygmalion et le culte d'Adonis, et nous amène à voir dans Pygmalion une des formes du dieu Pygmée ou de l'Adonis cypriote.

Les conclusions auxquelles nous sommes arrivé semblent confirmées par un curieux passage d'Hérodote, qui a souvent été invoqué. Hérodote nous dit, au livre III de ses Histoires, \$ 37, que Cambyse étant à Memphis entra dans le temple d'Héphaistos, et se moqua grandement de l'image du dieu. Cette image, ajoute l'historien, ressemble beaucoup aux Patèques que les Phéniciens mettent à la proue de leurs vaisseaux. Pour ceux qui n'en ont jamais vu, je vais leur montrer ce que c'est: ils ont l'air de pygmées, wuy maiou àvôpòs mimmois èoli. Il ne faut pas tirer de conséquences exagérées d'un rapprochement qui n'est invoqué par

i Le nom de Baal, nous offre l'exemple d'une transformation analogue. Nous le voyons devenir à Palmyre Bôl, en grec βῶλος, par la chute de l'ain. Je n'aurais qu'à rappeler ici le dieu Åγλίδωλος, qui figure sur une des inscriptions palmyréniennes bilingues du Capitole, et le nom de Matanbol, assez fréquent sur les inscriptions découverles par M. de Vogüé.

Hérodote qu'à titre de comparaison. Le seul fait qui en ressorte d'une façon certaine c'est que les images du dieu Phtah ressemblaient aux pygmées. Cette ressemblance est-elle purement fortuite? Je ne le pense pas. Phtah, l'Héphaistos égyptien, et les personnages qui nous ont occupés jusqu'à présent semblent appartenir à un même cycle mythologique, qui part de Phtah pour aboutir, d'un côté à l'Héphaistos grec, de l'autre, en passant par la Phénicie, au dieu Pygmée et au mythe de Pygmalion. Le dieu Phtah est une de ces divinités dont il a été question plus haut et qu'on retrouve également en Egypte et en Phénicie; il joue, dans les théories cosmogoniques sur la création et le débrouillement du chaos, un rôle prépondérant; les textes égyptiens l'appellent "le dieu qui accomplit toutes choses avec art et vérité"; c'est le démiurge. Nous possédons la forme phénicienne de son nom; il s'appelait Ptaḥ, 🍴 🎁 j; sur un des graffiti du colosse d'Ipsamboul, on trouve en effet le nom propre p47490 Abd Ptah, c'est-à-dire «serviteur de Ptah».

On peut même se demander si ce n'est pas le nom de Phtaḥ qui est devenu en grec, par une transcription régulière, Παταί-κος? Cette assimilation, qui est séduisante, nécessite, il est vrai, le changement du het en kappa; mais nous avons des exemples trop certains de la permutation de ces deux lettres pour qu'elle puisse nous arrêter. Sans parler d'un ou deux noms de peuples ou de pays: la Cilicie, en phénicien Υης, en grec Κιλικεία, et le nom même de Citium, pour lesquels le doute peut subsister, nous en citerons comme exemple le pronom κις anoki, dont le pluriel est κισης, anahnu. Mais il en est un exemple plus probant encore, c'est le nom du dieu Harpocrate; ce nom, qui s'écrit en égyptien Har-pe-hreti, par deux het, est devenu en grec Αρποκράτης. Ici, d'ailleurs, le phénicien a suivi l'analogie du grec, et nous trouvons son nom écrit sur la petite statuette de bronze du Musée de Madrid, ης ηγηγη.

Le nom d'Héphaistos se rattache-t-il à la même racine? Nous ne voudrions pas le nier absolument. Il semble, en tout cas, que le mythe du dieu boîteux, époux de Vénus, se rattache à la conception sémitique du dieu nain que nous venons d'étudier. Les Grecs ont jeté leur poésie sur ses traits difformes, et ils l'ont pré-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sans doute le Phtah embryon des Égyptiens ne doit pas être confondu avec le dieu Bès, qui est une divinité sémitique. Les différences qui les séparent ont été très justement relevées par M. Heuzey. Phtah est aussi un dieu enfant, ce n'est pas un nain aux formes viriles. Mais il ne faudrait pas exagérer la portée de ces différences. L'histoire d'Adonis nous apprend avec quelle facilité les dieux enfants devenaient des êtres émasculés, ou bien, par une association d'idées naturelle, des hermaphrodites. On ne peut oublier que c'est le pygmée, ce nain aux formes viriles, qui a donné naissance, dans l'îte de Chypre, au mythe d'Adonis.

cipité du ciel, pour expliquer sa laideur qu'ils ne pouvaient tolérer dans l'Olympe.

Le mythe de Phtah présente un dernier point de contact avec celui de Pygmalion. Le dieu Phtah n'est pas, comme Vulcain, un simple forgeron; c'est une sorte de démiurge, celui qui accomplit toutes choses avec art et vérité. Ne peut-on pas trouver l'expression poétique de cette idée dans l'histoire de la statue de Pygmalion? Pygmalion, lui aussi, est l'artiste, l'ouvrier divin, qui travaille de ses mains, et il donne à la statue qu'il a façonnée tant de vérité et de ressemblance, qu'on croirait qu'elle vit; luimême s'y laisse prendre:

Interea niveum mira feliciter arte Sculpit ebur, formamque dedit, qua femina nasci Nulla potest; operisque sui concepit amorem. Virginis est veræ facies, quam vivere credas, Et, si non obstet reverentia, velle moveri.

(Ovid. Métam., l. X, v. 247.)

Il ne faut qu'un deus ex machina, qu'un coup de baguette de Vénus, pour lui donner la vie.

Cette transformation récente d'un ancien mythe cosmogonique, sous l'influence de l'esprit grec, n'a rien qui doive nous surprendre. Les Grecs n'ont jamais eu de goût pour la philosophie obscure qui était la base de toutes les religions orientales. Ils ont réduit leurs dieux à des proportions humaines, et transformé les luttes des éléments en combats héroïques. Le génie de l'homme, voilà pour eux le véritable créateur. Il ne serait pas étonnant que, sous l'influence de cette préoccupation, le démiurge ne fût devenu l'artiste par excellence, et qu'au mythe de la naissance du monde ils n'eussent substitué celui de l'homme façonnant la matière à son image, et créant la sculpture, qui était à leurs yeux la plus haute expression de l'art.

Qui sait si le nom de Ptah, qui se rattache à la racine pto « sculpter », a été entièrement étranger à la naissance du mythe de Pygmalion?

En somme, Pape avait bien compris le caractère de Pygmalion, lorsqu'il l'appelait « l'ouvrier de ses mains ». Il en a donné une fausse étymologie, trompé, comme tous les Grecs l'ont été, par la ressemblance de son nom avec le grec wuyun, cette mesure de longueur très usitée, mais d'origine assez obscure, qui était de six doigts plus courte que la coudée. De très bonne heure la confusion a dû se faire dans l'esprit des Grecs; il a dû s'établir des adhérences factices et multiples entre l'Adonis phénicien Pygmaiôn, le dieu nain, et les êtres hauts d'une coudée qu'on appelait du même nom, les pygmées. La confusion était d'autant plus facile que le mot Pa'am signifiait, dans les langues sémitiques, à

peu près la même chose que le mot Πυγμή en grec.

Quoi qu'il en soit, le nom, comme le mythe de Pygmalion, est d'origine sémitique. Pygmalion est un succédané du dieu Paam. Quel était le sens primitif de ce nom divin? Était-ce le dieu d'un pied de haut? Est-ce le pied, c'est-à-dire la trace de Dieu, comme Schem signifie le nom de Dieu, Pene la face de Dieu par excellence? Nous laissons la question en suspens. En mythologie, la recherche directe des étymologies est presque toujours incertaine; la saine méthode consiste à rapprocher les formes similaires, et à en établir, dans la mesure du possible, la filiation.

#### II. - SUR LE NOM PROPRE BAAL-MALEAC.

Dans un mémoire que j'ai eu l'honneur d'offrir à la Société de linguistique, j'ai étudié la parenté du personnage divin qui paraît à diverses reprises sur les inscriptions phéniciennes et qui porte le nom soit de Malac-Baal, soit de Malac-Astoret, avec l'Ange de Jehovah, le Maleac-Jehovah.

Il y a entre ces deux personnages divins, le Malac-Baal et le Maleac-Jehovah, parenté d'idée; tous deux sont des manifestations de la divinité suprême, et leur apparition est intimement liée avec le-culte des Bétyles. Ils revêtent le même caractère qu'Hermès chez les Grecs; les cippes sacrés qui en portent le nom, les Necib-Malac-Baal, sont de véritables Hermès.

Y a-t-il aussi parenté dans les noms? La ressemblance très grande des mots Malac et Maleac est très séduisante, et il est dif-

ficile d'admettre qu'elle soit purement extérieure.

On est amené à se demander si Malac-Baal ne serait pas une forme abrégée de Maleac-Baal, et s'il ne faudrait pas placer un Ange de Baal et un Ange d'Astarté à côté de l'Ange de Jehovah? Cette hypothèse serait d'autant plus satisfaisante, que l'Ange de Jehovah joue, chez les Hébreux, le même rôle qu'Hermès chez les Grecs. Comme Hermès, il est l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, et, dans un sens plus large, le médiateur. Comme Hermès, il est le Dieu sauveur, le Zeùs σωτήρ, de même que Mercure est l'Ange de Jupiter.

Cette solution rencontre pourtant deux difficultés, l'une philo-

logique, l'autre historique et philosophique.

Le mot Malac et le mot Maleac ne viennent pas de la même racine, de telle sorte qu'on est obligé d'admettre, ou que Malac-Baal est une façon défectueuse d'écrire Maleac-Baal, ce qui souffre quelque difficulté, ou bien qu'il y a eu là un de ces jeux de mots

si fréquents en mythologie, et que le Maleac-Baal, l'Ange de Baal, est devenu Malac-Baal, c'est-à-dire le Roi-Baal.

L'autre difficulté est de l'ordre historique. L'idée d'Ange, cette idée très subtile et spiritualiste, qui existait certainement chez les Hébreux, se retrouve-t-elle chez les Phéniciens? On a cru y répondre dans une certaine mesure en rapprochant du Malac-Baal une déesse qui joue un rôle capital dans l'Afrique carthaginoise, Tanit-Penê-Baal «Tanit face de Baal». Cette déesse, comme son nom l'indique, si du moins on admet l'explication qu'en a donnée le premier M. de Saulcy, est une manifestation de la divinité suprême; elle nous prouve donc l'existence, chez les Phéniciens, d'une idée qui se rapproche beaucoup de l'idée d'Ange. D'ailleurs, si, dans certains cas, Tanit était adorée sous la forme d'une pierre sacrée, sur d'autres représentations, elle a des ailes, et elle rentre ainsi dans la catégorie des Anges, parmi lesquels elle occupe le premier rang.

Il y a plus encore : sur l'inscription de Byblos, le roi Yehawmelek prie sa Dame, la Baalat-Gebeil, de lui accorder la grâce des Alonim; elle semble donc servir d'intermédiaire entre les dieux

et les hommes.

Toutes ces raisons donnent quelque vraisemblance à l'hypothèse qui fait du Malac-Baal l'Ange de Baal, comme le Maleac-Jehovah est l'Ange de Jéhovah. Il est pourtant une autre explication qui se présente à l'esprit. Peut-être pourrait-on renverser les termes du problème, et se demander si le Maleac-Jehovah n'était pas dans l'origine un Malac-Jehovah, c'est-à-dire un Moloc-Jehovah, qui formerait ainsi pendant au Jehovah-Elohim que l'on rencontre dans divers passages de la Genèse? La forme Maleac-Jehovah ne serait dès lors qu'une forme dérivée, qui serait née, à une époque postérieure, au sein d'une religion où les idées spiritualistes occupaient une plus large place.

Je n'écarte pas absolument cette explication, tout en inclinant plutôt vers la première. La seule chose qui me semble pouvoir être établie, non pas avec certitude, mais avec quelque probabilité, c'est la parenté du *Malac-Baal* avec le *Maleac-Jehovah*, d'une part, et, de l'autre, avec le dieu auquel on donne communément le nom de *Moloch*. Quelle est celle de ces formes qui a donné nais-

sance aux autres? L'avenir nous l'apprendra.

L'onomastique de Carthage, si riche aujourd'hui, nous fournit un nom qui n'est peut-être pas étranger à cet ordre d'idées. C'est le nom propre Baal-Maleac. On le rencontre sur les inscriptions n° 966, 1328, 1511, 1627 et 1992 de la collection Sainte-Marie, et sur celle qui porte le n° 30 dans la grammaire de Schröder.

Le nom Baal-Maleac est un nom théophore, c'est-à-dire un



nom composé à l'aide d'un nom de dieu. Un grand nombre de noms phéniciens rentrent dans le même cas. La première moitié du mot est très claire; c'est le nom de Baal. La seconde est moins facile à expliquer. La racine en est la même que celle du nom divin Maleac-Jehovah; c'est un participe, soit actif, soit passif, du verbe laac, qui signifie « envoyer ». La première pensée est d'y voir un participe actif et de traduire : « C'est Baal qui envoie ». Le sens serait assez satisfaisant; mais la formation de ce nom ne serait pas conforme à celle des autres noms phéniciens. On n'emploie pas, en général, dans ce cas, le participe, mais le parfait : Baal-sillec « Baal a envoyé », Astart-jaton « Astoret a donné ». Le participe passif, d'autre part, ne donne rien de satisfaisant.

Peut-être faut-il considérer Maleac comme un nom propre et traduire: «Baal est le Maleac», ou bien, en renversant les deux

termes: «Le Maleac est Baal».

Cette traduction est loin d'être certaine, et le nom Baal-Maleac reste obscur. Mais la lecture est indiscutable, et il en ressort deux choses: la première, c'est que le mot Maleac existait en phénicien; l'autre, c'est que nous l'y trouvons écrit, non pas Malac, mais Maleac, par un aleph; la première serait donc favorable à l'hypothèse qui a été proposée plus haut; la seconde y serait défavorable.

Faisons remarquer pourtant que, dans le nom composé Malac-Baal, l'accent se trouve reporté tout entier sur le mot Baal; on comprend donc que le mot Maleac, privé de son accent, se soit abrégé. Au contraire, dans Baal-Maleac, l'accent est sur Maleac; il n'y avait donc aucune raison pour l'abréger.

Quoi qu'il en soit, ce nom propre apporte un élément nouveau

au problème qu'on a essayé de résoudre.

PH. BERGER.



# VARIÉTÉS.

### LE GÉNITIF ΤΛΑΣΙΑ**F**Ο.

## Υίου Τλασία Γο Μενεκράτεος τόδε σᾶμα.

Tel est le premier vers de l'inscription métrique gravée sur le tombeau du Corcyréen Ménécrate, inscription qui a été publiée, en 1846 par Franz (Archæolog. Zeitung, p. 381) et qui est repro-

duite dans le Delectus de Cauer, n° 24, p. 32.

Tλασία Fo est un génitif dont la forme curieuse, sans autre exemple connu, est de nature à provoquer la controverse. Aufrecht (Journal de Kuhn, I, 121) voit dans cette finale Fo un reste du pronom possessif & pour \*σFós; il serait disposé à étendre son explication aux autres génitifs en āo, rejetant ainsi celle de Bopp, qui leur attribue une formation identique aux génitifs en -οιο pour \*-οσjo. L'hypothèse d'Aufrecht n'est guère admissible et n'a, en effet, pas rencontré de nombreux adhérents.

Le philologue Ross (Jahn's Jahrbücher, LXIX, 539) ne voit dans le F que ce qu'il appelle un «punctum diæreseos, pour diriger la prononciation du lecteur et l'empêcher de contracter en une diphtongue deux voyelles qu'il fallait prononcer séparément.» Je crois que c'est méconnaître la valeur et la nature du digamma que de le réduire à n'être ainsi qu'un signe purement orthogra-

phique.

Savelsberg, dans son ouvrage sur le digamma (De digammo ejusque immutationibus. Pars I: De digammo sive vau græco. Aquisgrani, 1854), page 7, s'autorise de cette forme Τλασία Fo pour rejeter toute la théorie de Bopp sur la formation du génitif dans les thèmes en α. Il va même plus loin et ne veut plus que l'on rapproche λύχοιο de vṛkasya. Ces idées de Savelsberg ont été combattues par Curtius, qui a critiqué son livre dans le Jahrbücher de Jahn, LXXI, p. 353 et suiv. Curtius adopte, en effet, l'explication de Bopp, et il cherche à établir contre Savelsberg que Τλασία Fo ne saurait y porter atteinte. Le digamma, dit-il, n'est nullement primitif. C'est la représentation graphique d'un son indéterminé, d'une sorte d'aspiration, héritage d'un jod disparu, qui, lui, était bien primitif. Les Grecs, n'ayant point de signe

particulier pour exprimer ce jod, auraient imaginé de se servir pour cela du F, ce son n'ayant pas lui-même de valeur bien définie. On peut donc ramener Τλασία Fo à Τλασία jo et le faire ainsi cadrer avec la théorie générale de la formation du génitif.

Pour justifier cet emploi de  $\mathcal{F} = jod$ , Curtius invoque le  $\mathcal{F} \delta \tau \iota$ , qu'on lit à la ligne 6 de l'inscription locrienne d'Oeanthea (Cauer, Delectus, n° 94 A, p. 114). Öti étant pronom relatif, son esprit rude provient, cela est bien connu, d'un ancien jod. Ici donc le F tient réellement lieu de jod. Et cependant l'exemple de Fóri peutil vraiment venir à l'appui de l'explication du F comme équivalant à un jod dans  $T\lambda\alpha\sigma i\alpha Fo$ ? Le cas ne me paraît pas tout à fait le même. On peut admettre avec vraisemblance que l'aspiration causée par la chute d'un jod initial a pu être indiquée graphiquement par le signe F, d'autant plus que les hésitations dans la transcription de l'esprit rude sont un fait bien connu en épigraphie grecque; mais il n'en saurait être de même dans la forme qui nous occupe. Comment admettre qu'en tombant, le jod ait laissé entre les deux voyelles α et o dans Τλασία-o une aspiration assez forte pour qu'on ait éprouvé le besoin de la rendre sensible par un signe quelconque, F, par exemple? Pourquoi, si cela était, le même fait ne se serait-il pas reproduit avec les génitifs en -o.o? En admettant qu'il y ait eu à l'origine un jod dans cette terminaison de génitif<sup>1</sup>, la chute de cette lettre primitive a dû se produire à une époque assez ancienne. En effet, nous n'avons pas un seul exemple de l'intermédiaire -aio, tandis qu'ils abondent pour -o10. Il est donc bien difficile, pour ne pas dire impossible, de retrouver dans Τλασία Fo, transformé par hypothèse en \*Τλασίωjo, l'image fidèle d'un prototype indo-européen, lui-même hypothétique, qui se serait ainsi perpétué dans une forme dialectale, unique en son genre (si ce n'est pas une faute du lapicide) et de date relativement récente 2.

Il y a là une question de principe. On peut reprocher à Curtius sa préoccupation trop constante de rattacher toutes les formes dialectales grecques à un type indo-européen; il ne tient pas assez compte de la puissance de l'analogie dans la diversification des formes du langage. Cette critique a déjà été émise par M. Brugman à propos de la forme éolienne  $Foldn\mu\iota$  (= olda), dans laquelle,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ces quelques lignes n'ont, en effet, nullement pour but de discuter la théorie de Bopp sur la formation du génitif dans les thèmes en α. Jusqu'à preuve du contraire, on peut la tenir pour tout au moins vraisemblable.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Parmi les inscriptions grecques connues, celle que nous offre le monument de Ménécrate est certainement une des plus anciennes. Les caractères appartiennent au vieil alphabet corinthien et vont de droite à gauche. Mais cette antiquité n'est que relative, et l'on ne peut se resuser à admettre qu'un long espace de temps a dû s'écouler entre la disparition présumée de la forme hypothétique du génitif en ajo et l'époque des plus anciennes inscriptions grecques.

suivant son habitude, Curtius voit l'indo-européen vaidāmi (Verb. I, 37). M. Brugman a développé sa critique, en discutant la nature de l'analogie et son action sur le langage dans son étude sur la nasalis sonans en indo-européen (voy. Curtius, Studien, IX, 317, note 33). Il me semble qu'ici nous sommes en présence d'un cas semblable à celui de la forme éolienne qui vient d'être citée. Peut-être aussi, en interrogeant l'analogie, obtiendrons-nous, sinon la solution de la question, du moins une explication présentant une certaine vraisemblance.

Dans la création d'une forme nouvelle, l'analogie procède invariablement par ce qu'on appelle en mathématiques la quatrième proportionnelle (voir la Préface que M. L. Havet a mise en tête de sa traduction du Précis de Bücheler, p. xiv). Pour prendre un exemple bien connu, nos participes français en -u viennent de participes en -utus, créés par le latin vulgaire d'après le principe qui vient d'être indiqué. Le participe valu suppose un participe latin valutus; de même rompu, mordu, vendu, etc. Le point d'appui de cette nouvelle formation se trouve dans les participes latins légitimement terminés en -utus, comme, par exemple, statutus, et cependant le latin n'en a qu'un nombre très restreint. Il y a là un fait d'analogie qui peut se formuler par la proportion suivante: statui: statutus = valui: valutus, ou encore statui: valui = statutus: valutus. J'ai choisi, pour poser cette proportion, la forme du parfait, parce qu'elle offre dans ces deux verbes une ressemblance frappante. Or une telle ressemblance, sans être une condition sine qua non pour que l'action de l'analogie puisse s'exercer, a cependant une influence considérable comme cause occasionnelle de l'analogie.

La proportion telle qu'elle vient d'être posée se trouve dans l'ordre d'après lequel opère le langage dans la création des formes nouvelles; cette création, il ne faut pas l'oublier, est tout à fait inconsciente. Pour nous, lorsque nous cherchons l'origine, la valeur de tel ou tel mot qui nous paraît étrange et que nous croyons, à tort ou à raison, devoir expliquer par l'analogie, la proportion se pose différemment, tout comme en mathématiques on peut renverser les termes d'une proportion sans qu'elle cesse pour cela d'être juste. Lorsque la langue crée une forme par quatrième proportionnelle, la forme nouvelle représente l'x linguistique de la proportion, l'inconnue qui se dégage de la comparaison des autres termes. Dans l'exemple de tout à l'heure, l'x est représenté par valutus. Pour nous, le terme x n'est pas inconnu dans un sens: c'est un fait du langage qui nous est donné \(^1\). Ce que nous

<sup>&#</sup>x27; On dira que valutus n'est pas un mot latin; cependant nous pouvons dire a priori qu'il a existé, sans quoi l'on ne saurait expliquer les formes que nous

avons à faire, ce n'est pas d'en prouver l'existence, c'est de l'expliquer. C'est là que gît la difficulté, l'inconnue à dégager; ainsi, elle ne se trouve pas déplacée; il ne s'agit que de s'entendre sur sa véritable nature. Pour former le second terme du premier rapport, il nous faut reprendre le même mot avec une autre flexion, par exemple, valui, première personne du parfait du verbe auquel se rattache valutus; nous obtenons ainsi valutus: valui. Il ne s'agit plus alors que de trouver un autre rapport entre deux formes analogues à celles qui viennent d'être comparées et de nature à donner une proportion juste, comme, pour ne pas sortir de notre exemple, statutus: statui. Aucun des termes n'est à proprement parler inconnu; aussi cette proportion n'est-elle au fond qu'une simple comparaison; c'est une façon claire et commode de for-

muler un fait d'analogie.

Appliquons maintenant cette formule à l'explication du génitif Τλασία Fo. Le premier rapport sera Τλασία Fo: Τλασία. Je prends Tλασία comme forme possible de génitif. En effet, nous lisons au premier vers de l'inscription n° 23 du Delectus: Αρνιάδα, qui est bien un génitif dorien (Ahrens, Dial. dor. p. 225). Pour constituer notre second rapport, je propose de prendre Αράθθοιο: Αράθθου. Αράθθοιο se trouve dans la même inscription n° 23, au second vers. Il n'y a pas d'exemple du génitif Αράθθου; mais, dans l'inscription de Ménécrate, nous lisons vioù au premier vers et δάμοῦ au troisième, ce qui nous autorise à employer la forme  $\mathbf{A} \rho \alpha \theta \theta \phi \nu$ . Nous obtenons la proportion  $\mathbf{T} \lambda \alpha \sigma i \alpha \mathcal{F} o : \mathbf{T} \lambda \alpha \sigma i \alpha = \mathbf{A} \rho \alpha \theta$ θοιο: Αράθθου. Maintenant, pour nous placer au point de vue du dialecte corcyréen, au moment de la création de ce génitif, il nous faut retourner la proportion et dire Αράθθου: Αράθθοιο = Τλασία: Τλασία Fo. Ce qui, pour abandonner la langue abrégée des mathématiques, signifie ceci : Les Corcyréens (ou peut-être seulement l'auteur de l'inscription de Ménécrate), à la recherche d'une forme poétique ayant un caractère d'archaïsme épique et qui répondit au groupe de génitifs -oio et -ou, ont formé instinctivement le génitif -āFo pour les thèmes en a. Pour nous, le génitif Τλασία Fo sera donc une forme reconstruite après coup par voie d'analogie plutôt que le reste vénérable d'un ancien type indoeuropéen.

Reste à expliquer pourquoi, dans cette formation analogique, on a choisi de préférence un  $\mathcal{F}$ , au lieu de dire, par exemple,  $T\lambda\alpha\sigma'\alpha jo$ . Il y a en grec des génitifs en  $-\eta\mathcal{F}os$  (= att.  $-\varepsilon\omega s$ ), provenant de thèmes en  $-\varepsilon v$ . D'autre part, le cypriote nous offre les formes curieuses du génitif  $T\iota\mu o\chi\alpha\rho\iota\mathcal{F}os$  et du datif  $\varpi'\delta\lambda\iota\mathcal{F}\iota$  (qui

offrent les langues romanes. Donc, par rapport au raisonnement analogique que nous développens maintenant, valutus peut être considéré comme un fait acquis.

fait supposer un génitif  $\varpi/\delta\lambda\iota Fos$ ). Ces deux formes ont tout l'air de provenir par analogie des génitifs en  $-\eta Fos$ . On a détaché de  $\beta \alpha \sigma \iota \lambda \tilde{\eta} Fos$ , par exemple, la finale -Fos, croyant que c'était la caractéristique du génitif, tandis que le F appartient au thème, et on l'a adaptée sans autre forme de procès à des thèmes en  $\iota$  comme  $T\iota\mu o\chi \alpha\rho\iota$  et  $\varpi/o\lambda\iota$ . Ne se serait-il point par hasard passé quelque chose d'analogue en corcyréen? Il n'y aurait rien d'impossible à ce que telle soit l'origine de notre -Fo de  $T\lambda\alpha\sigma\iota$  Fo. De -Fos on aurait fait Fo pour deux raisons : 1° parce que Fos servait de génitif à des thèmes à consonnes, tandis que les thèmes vocaliques, auxquels appartient  $T\lambda\alpha\sigma\iota$ , n'ont pas au génitif la caractéristique  $\sigma$ ; 2° pour obtenir une analogie plus complète avec les génitifs en  $-o\iota o$ .

Émile BAUDAT.

#### DT LATIN ET CELTIQUE.

## 1. — Sponte.

· Le verbe σπένδω «faire des libations» a anciennement existé dans les langues de l'Italie. De là en ombrien l'expression mesa spefa, à laquelle équivaudrait une locution latine mensa spensa (sorte de gâteau sur lequel on faisait une libation). De même qu'à côté de σπένδω on a, en grec, σπονδή, nous avons l'o en latin dans spondeo, qui marquait d'abord la cérémonie sacrée accompagnant les promesses solennelles entre peuples ou particuliers. Un autre dérivé avec o c'est le substantif spons, dont il reste seulement les deux cas spontis et sponte; il indiquait une idée analogue à celle qu'exprime la locution française «agir sous les auspices de quelqu'un ». Tacite emploie plusieurs fois sponte suivi d'un génitif. En parlant de Germanicus : «Acerrime increpuit (Tiberius) quod, contra instituta Augusti, non sponte principis Alexandriam introisset.» (Ann., II, 59.) Virgile, qui aime à employer les mots dans leur sens étymologique, a savamment placé sponte dans ces vers (Æn., IV, 340):

> Me si fata meis paterentur ducere vitam Auspiciis, et sponte mea componere curas...

Les dérivés français de sponte (faire quelque chose spontanément, la génération spontanée), de sponsus (époux, dans le sens où le prend notre Code civil) et de respondeo (répondre à un discours, à une lettre), nous montrent à leur manière comment la civilisation, née dans les temples, se dépouille peu à peu de son caractère sacré.

M. Bréal.

## 2. — Sponte.

Dans la séance de la Société de linguistique qui s'est tenue le 6 mars, M. Bréal a signalé l'identité de la racine du verbe grec 

mévdeuv «faire une libation en l'honneur des dieux» et de la racine du verbe latin spondeo. Tout contrat chez nos ancêtres était un acte religieux: c'est ainsi que le vieil irlandais fiach «dette», paraît identique au gothique veih-s «saint, sacré». D'autre part, il est probable que nos ancêtres, comme aujourd'hui les paysans de nos campagnes, ne pouvaient conclure un marché sans boire quelque liqueur fermentée; il était donc naturel qu'ils fissent aux dieux l'hommage d'un peu de cette liqueur, c'était ce qu'on appelait 

mévdeuv, de là le verbe dérivé spendeo, qui appartient à la langue du droit romain.

À la même racine le savant professeur rattache le latin spontis (génitif), sponte (ablatif), qui serait pour spond-ti-s, spond-te, au lieu de se rattacher à une racine span comme on l'a supposé jusqu'ici. Cette doctrine m'a semblé d'abord se heurter à une loi de la phonétique italo-celtique, qui veut que dt se change en ss ou s. Le primitif vid-tu-s est devenu visus en latin, siss en vieil irlandais. Quant à ce qui est de la racine spond, cette racine, suivie de

suffixes commençant par t, a donné sponsor, sponsus.

M. Lot a objecté que de file "poète", génitif filed, substantif irlandais, venait le dérivé fileta qui se décompose ainsi, filed-dia-. L'adjectif fileta se trouve dans la préface de l'hymne de Broccan en l'honneur de sainte Brigitte, publié par M. Whitley Stokes, Goidilica, 2° édition, p. 137. Mais le thème du substantif file est velet, comme l'a fort bien établi M. Windisch; quant au suffixe -dia-, sa lettre initiale est un t et non un d comme le croyait Zeuss; ce suffixe n'est autre chose qu'un développement du suffixe indo-européen ti-. Fileta = velet-tia-1. De la contraction des deux t en un seul, il n'y a rien à conclure pour l'histoire du groupe dt. Ce qui est beaucoup plus topique est qu'en latin classique la racine TEND, combinée avec le suffixe to-, a donné portentum, ostentum, intentus, contentus, à côté d'extensus<sup>2</sup>. Spontis, pour spond-ti-s, peut donc avoir existé en latin à côté de sponsus pour spond-to-s, dont le sens propre serait : «versé en l'honneur des dieux», et le sens figuré « promis».

H. d'A. de J.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Les dérivés réunis chez Zeuss, 2° édition, p. 792, l. 15-28, s'expliquent de la même manière.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Corssen, Kritische Beiträge, p. 418. On trouve aussi, en latin archaïque, adgretus, egretus à côté du classique adgressus, egressus.

## 3. — Remarques sur le groupe de celtique.

En supposant que dans l'adjectif fileta le t pouvait représenter dt, j'avais dans l'esprit une formation relativement récente : un thème filed plus un suffixe avec t initial. Zeuss (p. 792, 2° édit.) a supposé dans des formations analogues des thèmes en d qui, comme filed, avaient anciennement un t final. Il est vrai qu'il ramène le suffixe qui vient s'y ajouter à une forme dia.

Quoi qu'il en soit, il est inexact de dire qu'en ancien celtique le groupe dt soit toujours devenu s, et impossible d'établir une véritable analogie entre le latin et le celtique au point de vue de

la transformation de ce groupe de consonnes.

On pourrait d'abord faire remarquer qu'en latin comme en irlandais les exemples sur lesquels on s'appuie pour établir la transformation du groupe dt en s ont le tort de supposer résolue une question encore discutée, à savoir que les suffixes su et  $s\check{o}$  doivent être ramenés à des suffixes tu et  $t\check{o}$ . De plus, en irlandais, dans ce genre de formation on est souvent en présence de formes en te qui supposent tja = to + ja (voir Schleicher, s 217, p. 324, s 217, p. 324,

Si les exemples latins de la transformation de dt en t sont tous discutables, il y a au moins un exemple évident de la même transformation en irlandais : c'est rofetar, 1<sup>re</sup> personne, et roftir, 3<sup>e</sup> personne du prétérit en t d'un verbe dont la racine est vid (Zeuss, p. 458, 2<sup>e</sup> édit.). Il y a eu assimilation sans doute du t au d,

puis remplacement des deux d par l'équivalent t.

La tendance des Irlandais à transformer dt en t est manifeste, particulièrement dans les composés de la préposition ad, ex.: atrefea (habitabit) à côté de adra-threb. Cette tendance serait même très ancienne, si l'on admet avec Zeuss que le gaulois atrebates est composé de ad plus la racine treb. Les Irlandais semblent donc disposés à traiter dt comme ils traitent les deux dd. Les deux dd sont remplacés par t, et cela de fort bonne heure, comme le prouve cretim à côté de credo.

Au lieu de chercher la solution de la question dans la comparaison du latin et du celte, il vaudrait peut-être mieux commencer par l'étudier chez les Bretons et les Gaëls, on s'exposerait à moins de mécomptes. Si l'on ne considérait que l'irlandais seul, on serait tenté de croire qu'en ancien celtique, non seulement dt, mais tt devenait s, comme en latin dans passus usus, par exemple dans fersaid, fuseau, que M. Stokes ramène à une forme vert-tati. Or, à côté de fersaid, on trouve une forme bretonne guirtit, qui semble prouver qu'à l'époque gadelo-bretonne tt ne devenait pas s (voir

Stokes, Old-Breton Glosses, Calcutta, 1879, p. 4, nº 7), à moins qu'on ne suppose un groupe gadelo-latin.

#### EXPLICATION D'UNE FORME DE LA CONJUGAISON BRITANNIQUE.

Les dialectes britanniques présentent tous une construction verbale fort étrange à première vue, et qu'on n'a pas encore expliquée, sans doute parce qu'on a négligé d'en chercher la solution dans la comparaison des différents dialectes celtiques. Les dialectes britanniques ont à presque tous les temps deux conjugaisons, l'une avec pronom préfixe, l'autre avec pronom suffixe. Lorsque le pronom précède, la particule a vient se placer entre lui et le verbe :

Ex.: me a gar (breton armoricain) à côté de caran « j'aime ».

A est bien une particule verbale puisqu'elle accompagne le verbe, mais elle n'emporte avec elle aucune idée de mode et de temps. Elle est absolument inutile aujourd'hui pour le sens, et cependant aucun Breton ne saurait s'en passer. En réfléchissant à cette particularité que a a toujours une valeur relative, et ne s'emploie que si le pronom ou l'objet précède le verbe, j'ai été amené à rapprocher cette construction de la construction si commune en ancien irlandais avec double verbe substantif, l'un affirmatif, l'autre relatif.

Au lieu de dire: «Je suis l'apôtre des nations, » en ancien irlandais, on disait plutôt: is me as apstal geinte «c'est moi qui suis l'apôtre des nations» (Zeuss, p. 913). Zeuss établit par de très nombreux exemples que is est affirmatif et as relatif.

La construction bretonne a dû être exactement semblable autrefois. Au lieu de dire me a gar, on a dû dire is me a gar « c'est moi qui aime ». Is a dû sembler de bonne heure inutile.

On trouve, en écossais des hautes terres, une construction analogue avec is et a. Le gallois du Livre noir de Caermarthen nous en offre d'ailleurs des exemples: ysceluit a edehoglho (p. 5) (Four ancient books of Wales, Edinburgh, 1868); remplacez celuit par un pronom personnel et vous avez la construction actuelle plus complète. Mi a gwelais (gallois actuel) est pour is mi, ou i mi a gwelais. Le pronom mi forme une proposition complète, aussi les Gallois, après a, emploient-ils le verbe avec pronom suffixe, ce qu'ils n'auraient pu faire sans cela, comme le prouvent les habitudes des autres dialectes celtiques, les Celtes ne suffixant pas le pronom lorsqu'il précède déjà.

Le breton armoricain ne se doutant plus de la valeur relative de l'a, ne suffixe jamais le pronom dans ces sortes de constructions. Ce rôle de i et de a, l'un affirmatif, l'autre relatif, est très cu-

rieux. On a le spectacle de formes à la fois verbales et affirmatives, verbales et relatives. De plus *i* et *a* ne se trouvent pas seulement dans ce qu'on appelle le verbe substantif, on les retrouve dans des particules verbales, *yd*, *yr*, *y* (gallois), et des formes négatives, *nys*, *nid*, *nad*; *i* apportant toujours la valeur affirmative, *a* la valeur relative.

Il y a lieu de croire que i et a sont les éléments stables, et on peut sans trop de témérité remonter à une racine a commune au verbe substantif as et au pronom relatif an.

J. Loth.

## DEUX ÉTYMOLOGIES LATINES.

## Splendeo.

Les mots latins commençant par spl sont très rares : ils se réduisent à splen « la rate », et à splendeo avec sa famille. Que splen soit d'origine grecque,  $\sigma\pi\lambda\eta\nu$ , c'est ce que personne ne conteste. Je crois en outre que splendeo est un dérivé de splen.

Les anciens distinguaient assez imparfaitement les fonctions de la rate de celles du foie. La jaunisse est expliquée comme une affection de la rate (Galien, éd. Kühn, t. II, p. 133). \*Splenidus, splendus (pour la suppression de la seconde voyelle, comparez aridus et ardus, d'où ardeo, calidus et caldus) désignait originairement celui qui souffre d'un ictère 1, et splendeo marquait l'état du splendus. On comprend sans peine comment splendeo a passé à la signification générale d'être jaune, resplendir. Horace (II Sat., 111, 140) quand il parle de la splendida bilis, ce qui est chez lui la traduction de l'expression grecque χολή ξανθή, a exactement appliqué l'adjectif à l'idée qui y a donné naissance.

## Squaleo.

Squalere, c'est littéralement « se couvrir d'écailles ». Squamula a donné l'inusité \*squala, sans redoublement de l, parce que la voyelle précédente est longue. De \*squala viennent squaleo, squalesco, squalidus, squalor, squales.

Michel BRÉAL.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Nous avons une formation analogue dans rabidus.

## LA VOYELLE PROTHÉTIQUE EN GREC 1.

L'insertion d'une voyelle brève au commencement de mots grecs, comprise par les grammairiens anciens sous le nom de wρόσθεσις, a été longtemps un objet d'intérêt et d'étude; elle a été traitée en dernier lieu par Pott (Etymol. Forsch. II, 1, p. 384 et suiv.) et par Curtius (Grdz. 714 et suiv.). Un certain nombre de cas se réduisent à des composés avec des préfixes comme sa (ἀδελφόs) ou avec des prépositions comme ἀπὸ (ἄδορος). Pott cependant a donné une trop grande extension à ces cas; il est difficile de croire, par exemple, que le sanscrit ava peut parfois apparaître «sous une forme atténuée» dans le grec ¿-. L'explication la plus simple de la voyelle prothétique brève est celle qu'on en donne habituellement : c'est une aspiration phonétique, qui se glisse devant un son consonnantique dont la prononciation exige un effort. De telles voyelles prothétiques se trouvent dans un grand nombre de langues du monde entier, devant des consonnes doubles ou devant les liquides r, l, m et n, prononcées r, l, m, n (comme dans la prononciation affectée de l'allemand 'nein ou dans la particule interrogative 'm?'). Les mots romans estar et épée sont les successeurs de formes latines comme istatuam et ispirito, qui remontent au 1v° siècle, d'après Corssen; le gallois fait nécessairement précéder de y une sifflante suivie d'une consonne ou de w (comme dans ysgol de schola); l'arabe ajoute i devant une double consonne, tandis qu'en basque et en hongrois e et i remplissent le même office (exemple: basque errege = regem). En ossète, a sert de préfixe, comme aussi dans le dialecte sicilien, d'après Wentrup; et le bengali moderne ne saurait prononcer des mots anglais comme school et drop sans introduire un son vocalique bref devant ces mots (yschool, ydrop). En zend, une voyelle prothétique brève fait son apparition devant un r initial; elle correspond à la voyelle du thème; ainsi i-rith pour rith, u-rud pour rud.

L'éloignement que témoignent les Grecs pour les finales consonnantiques nous fait attendre un sentiment semblable pour la combinaison de plusieurs consonnes au commencement d'un mot. Aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver la voyelle prothétique devant une consonne double ou triple. Tel est, je crois, le mot Åσκληπιός, dont l'accent s'accorde avec celui de λαλιός, δεξιός, ωελιός, σκολιός, 'αφνειός, φατειός, etc., et dont l'Etymol. Magn. 154, 434² donne une étymologie absurde. Angermann,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Traduction de M. Ém. Baudat.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Pictet et Pott cependant semblent vouloir s'y ranger (Journ. de Kuhn, V, 1/2, et Vl, 401).

suivant en cela Welcker, a récemment tenté d'expliquer le mot par la racine skarp, forme secondaire de skar «sauter» (Curtius, Studien, IX, 11, p. 247). Il le rattache à ἀσκάλαβος, ἀσκαρίς, σκώληξ et σκολόπευδρα; ainsi Ασκληπιός dérive d'un primitif signifiant « serpent ». Mais la façon dont Asclépios est introduit dans l'Iliade (II, 731; IV, 194; XI, 518) me semble s'opposer à cette vue, et j'aimerais mieux rattacher ce mot à la racine skalp ou skulp que nous avons dans σκάλοψ, σπάλαξ, ἀσπάλαξ, dans le latin scalpere, scalp-ru-m ou scalp-er (employé dans un sens médical par Celse, VIII, 3 et suiv.), v. h. allem. scelva, anglais shell, aussi bien que dans sculpere, σκόλοψ «un pieu», et σκολύπλω «amputer», scalpere étant à sculpere dans le même rapport que glaber à glubere. Curtius voudrait, peut-être avec raison, rattacher σκάλλειν «bêcher» à la racine skalp. Asklépios serait alors «le chirurgien», comme son fils Machaon. La forme latine Aesculapius est probablement due à une étymologie populaire (de aesculus). — Outre les consonnes doubles ou triples, les liquides grecques peuvent aussi être précédées de la voyelle prothétique. Mais il y a quelques mots dans lesquels d'autres consonnes simples paraissent avoir le même préfixe, et ces mots présentent un phénomène phonétique difficile à expliquer. Je crois cependant qu'en examinant bien ces mots exceptionnels, on finirait par voir qu'ils ont été mal interprétés, et, par conséquent, qu'ils ne présentent nullement une exception à la règle générale. Mettant de côté tous les mots dont une explication suffisante a été déjà donnée ailleurs, j'en trouve treize dans lesquels une voyelle prothétique semble apparaître devant une gutturale, une dentale ou une labiale.

- 1. ἀγανός peut difficilement être séparé de ἀγανρός, ἀγαίομαι, ἄγαμαι et ἄγη, peut-être aussi de ἀγάλλω et ἀγανός, la signification primitive de la racine étant «étonnement» ou «admiration». Tout ce groupe de mots n'a rien à faire avec la racine que nous trouvons dans γαίω, γάνυμαι, γηθέω, dans le latin gaudeo (gav + dhā), dont la signification radicale est «être brillant», et de là «réjouir» (sanscrit gaura «brillant», ancien slave żeg-ŭ «chaleur»); il n'a rien de commun non plus avec γαῦρος (sanscrit garva, garvasa) que Fick rattache au thème garu, gwaru (βα-ρύς)¹.
- 2. ἀκινάγματα s'emploie à côté de τινάγματα (Hérodien, ap. Etym. Magn. XLVIII, 39) tout comme ἀκίναγμος à côté de τίναγμος (Hesych.). Ces formes ne supposent pas une racine ki, comme Curtius l'avance, mais une racine κFι, οù apparaît une

<sup>1</sup> Peut-être le thème ἀγα-, dont ἀγανός est formé avec le suffixe va, peut-il être regardé comme primitivement identique à celui de yaj, ἀγνός, άζομαι, etc.

double consonne. (Comp. latin quatio, sanscrit cyu; voir Fick, Wörterb. p. 209.)

- 3. ἀκούω doit être séparé de κοέω, cavere, goth. us-skavas, angl. show, quoique la racine du dernier groupe de mots ait jadis commencé par une consonne double (sku). Fick (Bezzenberger's Beitr. I, p. 334) fait d'ἀκούω et ἀκροάομαι des composés de ἀκα- « aigu » et οὖs « l'ouïe ».
- 4. Åπόλλων doit être rapproché de la forme dorienne Åπέλλων, et celle-ci, à son tour, serait pour une forme plus ancienne
  Åπελίων, Åπελίων un patronymique comme Κρονίων ου Υπερίων.
  Savelsberg (De digammo ejusque immutationibus) compare ingénieusement le laconien ἄπελλα = ἀΓελία, i. e. σα-Γελία (comme ἀ-ολλέες), et identifie ainsi Åπέλιος (Åπελος?) avec πέλιος (πσελιος),
  en crétois ἀβέλιος (= ἀΓσελιος), racine us, ush 1. Mais cette comparaison n'explique pas la labiale. Je préfère regarder le mot
  comme un composé de sa et de la racine xΓελ, que nous avons
  dans πέλω, parent du sanscrit car, comme l'a suggéré Curtius,
  bien que Kuhn propose une autre étymologie dans son article sur
  περιπλομένων ἐνιαυτῶν (Journ. de Kuhn, XXIII, 1).
  - 5. Dans ἀχανήs, la voyelle initiale peut représenter ἀνά-2.
- 6. È γείρω est expliqué par Curtius comme étant pour γεγείρω. Pott regarde la voyelle prothétique comme un reste de la préposition έχ; mais l'explication fournie par Curtius et adoptée par Fick est certainement la bonne.
- 7. Èθέλω est un mot obscur. Pott, suivi par Fick et par Curtius (non sans hésitation) voudrait le rattacher à la racine sanscrite dhar. Mais il faut se rappeler que seulement εθέλω, et non Θέλω, apparaît dans Homère. Peut-il venir de la forme secondaire de la racine sthā, que nous avons dans σλέλλω, stellen, comme σθένος, σθένειν? Εθέλειν est employé dans le sens de δύνασθαι, en particulier dans la phrase οὐκ ἐθέλει.
- 8. Θελός est un autre mot obscur. La forme dorienne δδελός indique une racine gval, que nous trouvons en v. h. allem. quillu «scaturio», m. h. all. quell (ainsi Curtius). Il est difficile de donner raison à Fick, qui compare le latin agolum<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> Voir Clemm. (Curtius, Studien, VIII, 53.)

<sup>3</sup> D'autre part, avec beaucoup de sagacité, Fick a rattaché ἀγαθίς «peloton» au sanscrit gaṇḍa, latin nodus (gnodus), v. h. allem. chwadilla, quadilla «pustule». Il est possible qu'àγαθός soit composé de à privatif et du thème qui se retrouve dans le vieil anglais quad, hollandais kwaat «mauvais».

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir cependant Fick, Wörterb., p. 197.

- 9. Oδούs est difficile à expliquer. L'éolien έδοντες cependant suggère l'idée que la voyelle prothétique était due à une fausse étymologie de έδω. Dans ce cas, δδάξ aurait suivi l'exemple du nom. L'analogie d'δδάξω, δδαξέω aurait plus tard influencé les formes ioniennes ἀδαξέω et ἀδαγμός de la racine δακ 1.
- 10. Οδύρομαι s'éclaire par la comparaison d'δδύσσομαι (11), qui est rapporté au sanscrit dvish, avec une double consonne initiale. Aussi pouvons-nous par conjecture assigner à δδύρομαι une racine commençant de même par une double consonne δF. Pott indique la possibilité de rattacher δδύρομαι à δδύνη, éolien εδύνη, qui, à son tour, peut être ramené à la racine ad « manger».
- 12. Ở κέλλω doit, je crois, être séparé de kal, per-cellere, lituan. kélti, etc. et en même temps, avec κέλλω (=κέλjω), être ramené à la même racine κFελ- ou κFαλ- qu'Απόλλων. Pour le sens, comparer le sanscrit  $c\bar{a}rita$  « poussé »,  $c\bar{a}raka$  « cocher ».
- 13. Αγείρω. Fick (Bezzenb. Beitr. III, 2) le compare à ἄγυρις et ἀγυρμός, sanscrit grāma, qui impliquent une racine γ Γερ.

L'examen qui précède me conduit à la conclusion qu'il n'y a pas là de preuves suffisantes de l'existence d'une voyelle prothétique en grec devant une consonne simple qui ne soit pas une liquide. Il est inutile d'observer qu'il n'y a aucune espèce d'évidence pour l'existence d'une voyelle prothétique en latin. Le latin unguis, ungula et umbilicus, comme le grec δνυξ et δμφαλός, montre seulement que les racines de ces mots commençaient primitivement par une voyelle qui s'est perdue en sanscrit et dans les autres langues aryennes, comme J. Schmidt a montré que c'était le cas d'δνομα, à côté de nomen (v. irl. pluriel : anmann, Journ. de Kuhn, XXIII, 267). Opimus a la même racine qu'ops, ăφνος.

Le même genre d'harmonie vocalique que l'on découvre en zend peut aussi se démontrer en grec, comme l'a fait remarquer Christ. La règle grecque, d'une façon générale, est la suivante :  $\check{\alpha}$  devant  $\alpha$ ,  $\eta$  et oi dans la seconde syllabe;  $\check{i}$  devant  $\upsilon$ ; o devant  $\upsilon$ , o et  $\varepsilon$ ;  $\varepsilon$  devant  $\varepsilon$ ,  $\varepsilon \iota$ ,  $\varepsilon \upsilon$ ,  $\upsilon$  et  $\omega$ . Cependant nous avons des exceptions à cette règle dans  $\check{\alpha}\sigma\varphi\iota$ ,  $\delta\lambda\iota\sigma\theta\acute{\alpha}\nu\omega$  et  $\check{\varepsilon}\lambda\alpha\chi\acute{\upsilon}s$ .

L'existence et l'emploi de la voyelle prothétique sont un des points sur lesquels le grec et le zend se ressemblent; mais le développement de la voyelle doit s'être produit indépendamment dans les deux langues. C'est un fait digne de remarque que  $\alpha$  est

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Brugman (Curtius, Studien, VII, 214) voit un exemple de redoublement brisé dans οδάξ, qu'il compare au zend da-dânçi et au sanscrit dan-dásas «dent».

la voyelle prothétique la plus usuelle, tandis que les cas où l'on a α et o en regard l'un de l'autre (comme dans ἀτρύνω et ὀτρύνω, ἀσλαφίς et ὀσλαφίς) peuvent s'expliquer par des différences dialectales.

A.-H. SAYCE.

#### ÉTYMOLOGIES.

## Κατά, contra.

L'a de κατά vient probablement d'un ancien n, comme l'a d'éκατόν (de là la nasale dans κάμβαλε pour κατέβαλε). L'élément radical est κατ pour knt (il est isolé dans κασ-σύω, κάβ-βαλε, etc.); α est une désinence, comme α dans ωαρά, ἀνά, et comme ω dans κάτω. Le sens propre de κατά paraît être «contre» (λόγος κατὰ Μειδίου, κατὰ βορέαν, κατακρίνειν....); le mot est donc parent de contra, contro(versia). Il faut décomposer ces mots comme sup-ra, et il a existé à côté du radical knt un radical congénère kont.

#### L. HAVET.

[Sur xatá = canta ne peut-on pas noter que la préposition gauloise écrite cata par les Romains apparaît sous la forme cant dans les monuments les plus anciens des dialectes bretons: Grammatica celtica, p. 685? L'n du breton gant serait plus ancien qu'on ne l'a supposé jusqu'ici. — H. d'A. de J.]

#### Culex.

L. HAVET.

#### TOME II.

- fer fascicule. Table des matières du second volume.— Maspero, des pronoms personnels en égyptien et dans les langues sémitiques. Havet, le renforcement dans la déclinaison en a.— A. Bergaigne, de la valeur phonétique de l'anusvara sanscrit. Id., du prétendu changement de a final en o sanscrit. D'Arbois de Jubainville, du mot franc chramnae ou hramne. Bréal, étymologies latines. Maspero, sur quelques singularités phonétiques de l'espagnol parlé dans la campagne de Buenos-Ayres et de Montevideo. D'Arbois de Jubainville, J. Grimm et Marcellus de Bordeaux. Id., fagne, faigne, fange. Variétés. A. Bergaigne, εαρ, ushas. L. Havet, sur la physiologie des nasales et des l.
- <sup>2e</sup> fascicule. Storm, remarques sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien.— Ploix, étude de mythologie grecque Hermès.— Havet, mots locriens contenant un α pour un ε. Bréal, une tendance phonique de la langue grecque. Gaidoz, fagne, fange; hohe Venn, finnois. Liste des membres de la société au 1<sup>er</sup> janvier 1873.
- 3e fascicule. Havet, hiatus indo-européen. Bréal, origine du suffixe participial ant. Whitney et Bergaigne, la question de l'anusvara sanscrit. Robiou, nom et caractères du Mars des anciens Latins. Bergaigne, du prétendu changement de bh en m, en paléo-slave, en lithuanien et en gothique. Havet, observations phonétiques d'un professeur aveugle. Id., sur la double valeur de quelques consonnes françaises. Thévenin, Chramnae, note à propos du travail de M. d'Arbois de Jubainville. Mowat, étymologie du nom propre Littré. Kern, feodum, fief. Variétés. Bréal, l'adverbe zend çairi. Le rhotacisme dans le dialecte d'Erétrie. Addition aux étymologies latines (1er fasc.). Havet: Isto-, eis eidem, ille iste qui hic. Barth, Annus, le gérondif sanscrit en tvá.
- fe fascicule. Halévy, la seconde inscription d'Oumm-el-Awâmid. Meunier, sur le passage du sens interrogatif au sens affirmatif. Havet, l'unité linguistique européenne. La question des deux k ario-européens. D'Arbois de Jubain-ville, l'accent breton. Bréal, la première personne du singulier en ombrien. J. Darmesteter, notes sur quelques expressions zendes. Variétés : Havet, Τρέ, ρίγα, ἄτρεγκτος, δεδροικώς. Bréal, Viudex. Note supplémentaire sur fagne, fance, hohe veen.
- sur l'article précédent. D'Arbois de Jubainville, les thèmes celtiques en s.—
  Bréal, umbrica. Havet, sur les palatales sanskrites. Bergaigne, du rôle de
  la dérivation dans la déclinaison indo-européenne. Variétés. Bréal, frères
  jumeaux dans le vocabulaire latin, caro, carnis. Vilis. Masticare. —
  Καλος. latin, sus, sur. Ombrien sururont, surur indulgere. Sanscrit sva
  pour su « bien ». Bauer, de la double origine de l'article allemand. —
  Havet, sur la déclinaison des thèmes féminins en a. Le locatif ombrien. —
  Baudry, note sur le suffixe participial ant. J. Darmesteter, Nomen, náman.

#### TOME III.

- 1<sup>re</sup> fascicule. A. Bergaigne, essai sur la construction grammaticale (introduction et 1<sup>re</sup> partie). J. Darmesteter, notes sur l'Avesta. L. Havet, sur la transcription du sanscrit. D'Arbois de Jubainville, le génitif singulier des thèmes féminins en à dans l'ancien irlandais.
- i fascicule. Donner, revue de la philologie ougro-finnoise dans les années 1873 à 1875. J. Darmesteter, des désinences verbales qui contiennent un r en sanscrit. A. Bergaigne, note sur l'article précédent. Des troisièmes personnes du pluriel en ran. V. Thomsen, remarques sur la phonétique romane. J. parasite et les consonnes mouillées en français. A. Bergaigne, essai sur la construction grammaticale (suite). C. Joret, changement de r en s (z) et en dh dans les dialectes français. —

# ÉPIGRAPHIE ITALIQUE.

# LE CHANT DES ARVALES.

ENOS LASES IVVATE ENOS LASES IVVATE ENOS LASES IVVATE HEVE LYAERYE MARMA SINS INCYRRERE IN PLEORES 5 HEVE LYERYE MARMAR .. HS INCYRRERE IN PLEORIS HEVE LYERYE MARMAR SERS INCYRRERE IN PLEORES SATYR FYRERE MARS LIMEN ... I STA BERBER SATYR FYFERE MARS LIMEN SALI STA BERBER SATYR FYFERE MARS LIMEN SAIIS IA BERBER 10 . . . YHIS ALTERNEI ADVOCAPIT CONCTOS SEMYHIS ALTERNEI ADVOCAPIT CONCTOS SIMVHIS ALTERNIE ADVOCAPIT ....OS EHOS MARMOR IYVATO ENOS MARMOR IVVATO 15 ENOS MARMOR IYYATO TRIVMPE TRIVMPE TRIVMPE

Le philologue qui entreprend de donner une interprétation du chant des Arvales doit avoir présents à l'esprit les deux points

TRIVM..

20 TRIVMPE 1

Nous reproduisons le texte publié récemment par M. Jordan, dans ses Krimém. Ling. — 1v. 25

374 M. BRÉAL.

suivants: 1° que le texte à interpréter est très altéré; 2° que la traduction aura d'autant plus de chances de se rapprocher de la vérité qu'elle sera plus conforme au contenu ordinaire des rituels italiques.

Les causes de l'altération du texte sont multiples. En premier lieu, ce curieux spécimen de la vieille langue et de la vieille religion romaines n'est pas un document original. C'est dans une inscription de l'an 218 après Jésus-Christ, appartenant par conséquent au règne d'Héliogabale, qu'a été inséré le chant des Ar-

vales. Quelques mots d'explication sont nécessaires.

Le collège des douze frères Arvales, souvent mentionné par les écrivains et qui remonte aux premiers temps de Rome, avait été réorganisé et remis en honneur sous Auguste. Il célébrait ses sacrifices dans un temple situé à 5 milles de Rome. Les plus hauts personnages de l'empire, l'empereur à leur tête, figurèrent parmi les membres de la corporation. Le culte était entouré d'un éclat extraordinaire et accompagné de festins, de jeux du cirque, de distributions faites au peuple. Les procès-verbaux de ces fêtes étaient chaque fois gravés sur le marbre et attachés aux parois du sanctuaire. Durant deux siècles et demi, d'Auguste à Alexandre Sévère, les frères Arvales s'assemblèrent au moins deux fois par an. Mais, au temps des Gordiens, le culte paraît être tombé; le temple fut abandonné; il tomba en ruine, et ses pierres furent

employées à divers usages ou disparurent sous le sol.

Vers la fin du siècle dernier, l'emplacement du sanctuaire fut retrouvé. Des fouilles pratiquées dans une propriété connue sous le nom de «la vigne Ceccarelli» mirent au jour de nombreux fragments de marbre et beaucoup d'inscriptions. Le savant italien G. Marini en fit l'objet de sa célèbre publication : Atti e Monumenti de' fratelli Arvali (2 vol. in-4°, Rome, 1795). De nouvelles fouilles, entreprises il y a quinze ans au même endroit, furent très fructueuses et fournirent de quoi compléter l'ouvrage de Marini. M. Henzen, dans son livre Acta fratrum Arvalium, a pu tracer un tableau de la vie du collège durant deux siècles. Sans doute ce sont seulement des procès-verbaux officiels; ce que l'histoire aimerait le mieux connaître ne s'y trouve pas. Combien il serait intéressant de savoir ce qui, en dehors du sacrifice d'une brebis grasse et de la cuisson des exta aulicocta, le 22 mai de l'an 39 après Jésus-Christ, pouvait occuper une assemblée dont faisaient partie l'empereur Caligula et les principaux sénateurs de Rome, ou encore de quoi s'entretenaient dans l'intervalle des cérémonies les

tische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache, p. 192. Garrucci, Sylloge inscriptionum latinarum (Turin, 1877, n° 473) présente les variantes suivantes : ligne 4, LVAE RVAE MARMAR; ligne 7, EV EERE MARS LIMEN ... E; ligne 9, SAII STA; ligne 12, ALTERNIO.

patriciens qui, dans la même année et à quelques mois de distance, faisaient des vœux identiques pour les empereurs Galba, Othon et Vitellius! Mais, si l'histoire proprement dite a peu de chose à tirer de ces marbres, l'histoire du culte y trouve des informations nombreuses et neuves, et l'histoire de la langue leur doit le précieux monument dont nous allons à présent nous occuper.

Quoique les mêmes cérémonies, décrites à peu près dans les mêmes termes, reviennent tous les ans, on remarque cependant une différence dans les procès-verbaux, qui, par une coïncidence curieuse, deviennent d'autant plus prolixes qu'on approche plus de la fin du culte. Entre tous, le plus circonstancié est celui du 27-30 mai 218, et c'est grâce au détail où il entre que nous avons le texte qui fait l'objet de ce travail. Voici les derniers mots qui l'annoncent : «Ibi sacerdotes clusi, succincti, libellis accep« tis, carmen descindentes tripodaverunt in verba hæc...»

Remarquons d'abord, pour commencer par la cause d'altération la plus immédiate, que le graveur qui a inscrit sur le marbre ce procès-verbal s'est rendu coupable d'un assez grand nombre de fautes, même dans le texte latin. Il écrit, par exemple, CACE-RYNT pour CAVERYNT, CATHEDIYS pour CATHEDRIS, TOST pour POST, IYNIAP pour IYNIAS. A plus forte raison a-t-il dû commettre des erreurs dans le texte archaïque, dont assurément il ne comprenait pas une ligne. Les contemporains d'Héliogabale étaient bien loin de cette vieille littérature. Pour le dire ici en passant, quand on voit pour la première fois ce célèbre document, on est tout surpris de trouver, au lieu des caractères archaïques qu'involontairement on attend, l'écriture négligée, déjà à moitié cursive, du me siècle après Jésus-Christ. Il faut ajouter que le marbre qui nous a conservé le chant des Arvales a souffert : un certain nombre de lettres sont effacées, d'autres ne se lisent plus qu'avec peine, en sorte que le texte donné par Marini diffère pour un assez grand nombre de lettres de celui qui a été édité par Henzen, lequel n'est lui-même pas toujours d'accord avec la lecture donnée par M. Garrucci et par M. Jordan.

Ce sont là des causes d'altération. Mais il en est une autre plus prosonde. Le texte que le graveur avait sous les yeux et qui lui a servi de modèle n'était pas correct. La preuve, c'est qu'il renferme de nombreuses variantes. Il se compose de cinq versets dont chacun est répété trois sois; or, à la répétition de certains versets, il y a chaque sois des mots changés. Le second verset, par exemple, et le troisième sont donnés successivement sous trois sormes. Les modifications sont trop graves pour pouvoir être mises au compte du graveur : elles devaient se trouver sur le modèle,

qui était probablement l'un des libelli remis entre les mains des frères Arvales au moment de la cérémonie.

Faisons maintenant un pas de plus et essayons de nous rendre compte de l'origine de ces libelli. Je suppose qu'ils avaient été copiés sur un document conservé dans les archives du temple. Parmi les fonctionnaires du collège on mentionne à plusieurs reprises le publicus a commentariis ou commentariensis, qui était probablement le préposé aux archives. C'est lui apparemment qui était chargé de la rédaction des livrets. Quant au modèle, c'était, je suppose, une table, soit de bronze, soit de pierre, assez semblable aux tables d'Iguvium ou à la tablette votive d'Agnone. Elle était d'une écriture difficile à lire; c'est ce qui explique les variantes contenues dans la triple version du second et du troisième verset. Nous constatons, en outre, que cette table était de style assez archaïque, puisqu'elle écrit Lases au lieu de Lares. Toutefois il y a des formes où l'on constate l'action du rhotacisme (incurrere, in pleores). Une autre preuve d'antiquité, c'est advocapit, où le p est employé au lieu de b, quoique notre inscription connaisse bien l'emploi du b, qu'on a dans Berber; c'est ainsi que, sur les Tables Eugubines, l'on trouve l'un à côté de l'autre : Treplanes et Treblaneis, hapina et habina, Japusco et Jabuscer. Cette incertitude de l'orthographe a sa cause première dans l'alphabet qui avait servi plus ou moins directement de source à l'alphabet latin et ombrien, savoir l'étrusque, lequel ne connaissait qu'une seule lettre pour le b et le p, le c et le g, le d et le t. On sait qu'une confusion analogue s'était introduite dans l'ancien alphabet latin pour les consonnes gutturales et que, pendant un temps, le C avait été employé à la fois pour marquer la douce et la forte.

Il y a, enfin, un mot qui renferme, selon nous, une faute de lecture pouvant nous renseigner sur l'écriture du modèle. C'est le premier mot du chant: ENOS. On l'a expliqué tantôt comme étant pour E NOS, c'est-à-dire comme renfermant une interjection, tantôt comme présentant une forme du pronom nos, semblable au grec éµé pour µé. Mais cette dernière explication est contraire à la phonétique latine, dans laquelle les voyelles prosthétiques sont aussi rares qu'elles sont fréquentes en grec. Quant à l'idée d'une interjection dans un rituel où chaque mot doit avoir un sens précis et où les simples exclamations interjectives ne sont pas de mise, elle est peu vraisemblable. J'ajouterai enfin que le mot nos ne me paraît pas possible dans ce texte, où l'on appelle la protection des dieux, non sur les frères Arvales, ni sur les hommes en général, mais uniquement sur les semailles. ENOS, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs, me semble une faute pour

ENOM. L'adverbe enom, de la même famille que enim, est fréquemment usité en ombrien, où il commence les phrases et où il a le sens d'une particule servant à renforcer le sens. Des emplois analogues de enim sont donnés par les dictionnaires latins. Je rappelle seulement ces vers de Virgile (VIII, 84):

Quam pius Æneas tibi, enim tibi, maxima Juno, Mactat.....

On sait que, dans l'ancienne écriture italique, la lettre s est représentée par le signe M et le m par M. Le rédacteur du temps d'Héliogabale a ici confondu les deux caractères; l'idée qu'il s'agissait du mot nos a dû, d'ailleurs, contribuer à son erreur. La première phrase pourrait donc se traduire : « Eja, Lares, juvate. » Le verbe juvare est employé sans régime, exactement comme dans la locution dis juvantibus.

La triple répétition de chaque verset est due au copiste; en effet, la phrase: Semunis alternei advocapit conctos ne pouvait se trouver trois fois dans le texte, puisqu'elle ne fait point partie du chant, mais du dispositif. Elle signifie: «Il implorera l'un après l'autre tous les Génies.» Si, pour les besoins de la tripodatio, sorte de danse qui était accompagnée d'un chant cadencé 1, le commentariensis a répété cette phrase trois fois, il est à présumer que les autres passages n'étaient eux-mêmes écrits qu'une fois sur la table originale. Un autre fait nous conduit à la même supposition. Nous voyons que c'est toujours aux mêmes endroits que le copiste a hésité, ce qui prouve qu'à ces places la lecture était particulièrement difficile.

Si nous voulons tenter l'interprétation du chant des Arvales, nous devons donc le traiter comme on ferait d'un texte qui est corrompu. Ce n'est pas ici un document primitif dont chaque lettre doive être prise en considération et dont les fautes mêmes peuvent être instructives, comme c'est le cas, par exemple, pour la Lex repetundarum ou pour le sénatus-consulte des Bacchanales. L'inscription, quoique gravée sur le marbre, a la valeur d'un manuscrit copié par un scribe d'après un modèle qu'il déchiffre imparfaitement <sup>2</sup>.

Je viens à présent au second point énoncé au commencement de ce travail. Le contenu, pour paraître vraisemblable, doit ressembler à ce que nous savons des anciens rituels usités en Italie.

<sup>1</sup> C'est le sens de l'expression citée plus haut : carmen descindentes (de scandere).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Des tentatives ont été faites récemment pour prouver que le chant des Ar-vales était en vers saturniens. Ce qu'on vient de lire sur l'incertitude du texte montre combien une telle démonstration devra toujours être accueillie avec préraution.

Quand, par exemple, un interprète moderne lit: Satur furere, Mars: limen sali. Sta, berber, et qu'il traduit: «C'est assez exercer tes fureurs, ô Mars: saute par-dessus le seuil. Arrête-toi, barbare, il nous propose un sens si éloigné du style prosaïque et simple des invocations latines, que nous devons a priori nous nettre en défiance. Un autre traducteur suppose une exhortation que les Arvales s'adresseraient réciproquement: Limen sali, sta, verbera: «Saute par-dessus le seuil, arrête-toi, frappe!» Mais à quoi bon ces exhortations? Comment, ainsi que le fait justement remarquer M. Garrucci, franchiraient-ils le seuil, puisqu'ils sont enfermés?

La phrase que nous avons traduite plus haut détermine exactement le caractère du morceau. On invoque à tour de rôle les Semones, c'est-à-dire les dieux qui président aux semailles, et c'est là, en effet, ce que l'on doit attendre des prières d'une corporation qui porte le nom de fratres Arvales et dont l'office est ainsi défini par Varron: qui sacra publica faciunt propterea ut fruges ferant arva1. Si les noms des divinités changent, ce qu'on leur demande ne change guère. Nous avons ici un fragment de litanies, ou, pour employer l'expression latine, d'indigitamenta ou d'axamenta. Les dieux eux-mêmes sont assez semblables entre eux pour le caractère et même pour le nom. Après les Lares, nous trouvons Marmar et Marmor, qui sont bien certainement un seul et même dieu, et en outre nous avons le nom du dieu Mars, qui pourait bien être identique avec la divinité précédente. On sait, par Varron et Festus, que Mamers est le nom osque de Mars. Il est arrivé plus d'une fois aux Romains d'invoquer sous un nom étranger le même dieu qu'ils priaient déjà sous son nom latin et d'enrichir ainsi leur nomenclature céleste d'un doublet d'ancienne divinité indigène. Ni Mars, ni Marmar ne sont d'ailleurs présentés comme des dieux ennemis : ce sont des dieux seçourables, protecteurs des champs; ils n'ont aucun rapport avec l'Apns grec, et il n'y a pas lieu de conjurer leurs fureurs. Aussi, à l'imitation de Enom, Lases, juvate, avons-nous Enom, Marmor, juvato.

Peut-être le mot Berber est-il lui-même un nom de divinité. Entre Marmar et Berber il y a une analogie qu'il est impossible de méconnaître; je rappelle que nous sommes loin de connaître tous les dieux du panthéon italique, ainsi que l'ont maintes fois prouvé les découvertes d'inscriptions. Berber, à côté de Marmar, est peut-être dû au même fait de phonétique qui est cause que glomus alterne avec globus, que proboscis est devenu chez Isidore promoscis, que membrana est devenu en grec βεμβράνα, et que à côté de μύρμηξ, μαρνάμενον on trouve βόρμαξ, βαρνάμενον. La

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Varron, De l. l. V, 23; Festus, p. 131.

forme latine *Mavors*, ainsi que *Mamurius*, montrent combien les variantes sont nombreuses. Cette dernière forme est celle qui se trouvait à la fin du chant des Saliens:

Tum sic Mamurius: Merces mihi gloria detur,
Nominaque extremo carmine nostra sonent.
Inde sacerdotes operi præmissa vetusto
Præmia persolvunt, Mamuriumque vocant.
(Ovide, Fastes, III, 389.)

L'ignorance du vieux rituel au temps d'Ovide était déjà si grande que ce nom de Mamurius, qui venait probablement après d'autres dénominations de Mars, était regardé comme le nom du forgeron qui avait fabriqué les boucliers des Saliens. L'invocation des Arvales nous paraît renfermer également un mélange de noms divins : sous l'inspiration d'un syncrétisme religieux à moitié savant, on s'était appliqué à réunir dans une même invocation les divers noms attribués à Mars par les Romains et par les peuples circonvoisins.

Dans le second verset, on distingue le mot LYE(M), qui désigne la contagion qui détruit les semailles. Lues est bien le mot propre pour contagion. Dans un célèbre passage de Virgile, il est parlé d'un fléau qui s'abat sur les arbres et les champs :

Arboribusque satisque lues.....
(Æn. III, 138.)

Le mot qui vient après *luem* est arve (pour arves). Le s manque, comme il arrive si souvent en vieux latin.

Le mot suivant est écrit deux fois sins et une fois sers. Cette dernière leçon nous cache, comme l'a vu M. Bücheler, le mot SEIRIS pour siveris. Le sens de la phrase est donc : «Ne permets pas à la contagion, ô Marmar, de se répandre dans nos champs.»

Je viens au mot écrit in pleores ou in pleoris. Tous les interprètes les plus récents l'ont traduit par in plures. Mais le sens qu'on suppose : « ne nuis pas à un plus grand nombre », me paraît inadmissible. Je crois plutôt que nous avons ici un verbe séparé dans l'écriture de son préfixe, comme placo est séparé dans la formule sub vos placo pour supplico vos, et comme est séparé dato dans transque dato pour tradito 1. Je traduis in pleores par implores « que tu implores ». Précisément pour ce verbe nous avons conservé le composé endoplorare, et Festus cite endoque plorato, qui montre le peu de cohésion du préfixe 2. Quant à la forme pleores pour plores, elle a sa justification étymologique : plorare vient d'un inusité

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Festus, p. 309.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ibid. Le manuscrit de Festus porte edendoque plorato.

\*plos, comme rorare de ros ou orare de os. Le sens primitif est "pleurer". Le primitif \*plos est pour pleos, plevos, et il est, avec pluo, dans le même rapport que le grec κλέος, κλέξος avec κλύω.

Je détache in pleores de ce qui précède. Il manque probablement quelque chose après ce mot. On peut objecter que implores est à la 2° personne, tandis que advocapit est à la 3°; mais la même incohérence se remarque dans le dispositif des Tables Eugubines, où l'on voit alterner également la 2° et la 3° personne dans un seul et même ensemble de prescriptions relatives au rituel.

Nous passons au troisième verset. Je suppose que le copiste a pris un + pour un 7, de sorte que, au lieu de FYFERE ou FYRERE, il faut lire TYTERE. La fausse lecture FYRERE a amené la leçon non moins fausse SATYR pour SATA. Nous lirons donc: Sata tutere, Mars (ou peut-être Sata tu tutere, Mars) « protège les semailles, ô Mars».

Dans les mots LIMEN SALI STA ou LIMENSAIISIA, je détache d'abord l'impératif sta. En vieux latin, stare s'employait comme un synonyme de esse. Ainsi, Nonius Marcellus 1 cite un passage de Varron où stat équivaut à est. Tel est le sens que ce verbe a aussi en osque<sup>2</sup>. Dans LIMENSAII, nous voyons une altération pour CLIMENS SATI(S), ce qui équivaut à clemens satis, en sorte qu'il faut traduire: Clemens satis sta, Berber « sois favorable aux semailles, ô Berber 73.

Je n'ai rien à ajouter sur les deux versets suivants, dont il a déjà été question, ni sur le dernier, qui consiste dans le mot triumpe cinq fois répété. Il est probable qu'ici encore la répétition

est le fait du copiste.

D'après les diverses particularités d'écriture et d'orthographe que nous avons été amené à conjecturer, il semble que la Table conservée dans les archives de la corporation des Arvales appartenait au me siècle avant Jésus-Christ, et qu'elle était en caractères semi-étrusques, semi-latins, comme l'inscription falisque que nous étudierons ci-après.

Nous donnons, pour finir, le texte tel que nous le restituons:

**ENOM LASES IVVATE** NEVE LVEM ARVES MARMAR SERS INCVRRERE

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> P. 453, éd. Quicherat.

<sup>2</sup> Mémoires de la Société de linguistique, IV, p. 141 (eestint, stait).

<sup>3</sup> Sur le changement de l'è en è et sur la parenté de clemens avec clivus, clinare, v. ibid. III, p. 250.

INPLEORES...
SATA TVTERE MARS
CLEMENS SATIS STA BERBER
SEMVNIS ALTERNEI ADVOCAPIT CONCTOS
ENOM MARMOR IVVATO
TRIVMPE

# Ce qu'on peut traduire:

Eia, Lares, juvate.
Neve luem arvis, Marmar, siveris incurrere.
Implores...
Sata tutere, Mars.
Clemens satis esto, Berber.
Semones alterne invocabit cunctos.
Eia, Marmor, juvato.
Triumpe!

## LA TABLE DE BANTIA.

M. Joh. Zvetaiess, professeur à l'Université de Moscou, s'est déjà fait connaître du public savant par un intéressant volume sur le dialecte osque, publié en 1877, où l'on trouve un résumé de la grammaire osque, le recueil des inscriptions et un vocabulaire. Ce livre, en langue russe, était plus spécialement destiné aux élèves du savant professeur. Aujourd'hui, il publie en latin un travail analogue 1, accompagné d'un volume de magnifiques fac-similés. C'est là un signalé service rendu aux études, pour lequel nous exprimons notre reconnaissance à M. Zvetaieff, ainsi qu'au ministère russe de l'instruction publique, qui a patronné cette publication. Ces fac-similés ont été pour nous une occasion de retourner à des inscriptions qui sont mises en quelque sorte sous nos yeux. Pour montrer l'intérêt de ces recherches et ce qu'elles peuvent gagner encore par un examen plus minutieux des textes, nous étudierons ici le plus important monument de l'épigraphie osque, savoir la Table de Bantia. Mais auparavant quelques notions préliminaires ne seront peut-être pas superflues.

Qu'est-ce d'abord que ce nom osque donné au dialecte en question, ou plutôt à tout un groupe de dialectes? La dénomination nous vient des anciens : ils appelaient ainsi la langue des Samnites et de quelques peuples avoisinants. Sur l'origine de ce terme,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sylloge inscriptionum oscarum ad archetyporum et librorum fidem edidit Johannes Zvetaieff. Pars prior textum interpretationem glossarium continens, Petropoli, in-8°. Pars posterior tabulas continens, in-1°, 1878. Lipsiæ, Brockhaus.

on a en premier lieu le témoignage de Verrius Flaccus, qui nous apprend que l'ancienne forme du mot est opscus<sup>1</sup>. Le même grammairien ajoute que d'anciens traités, au lieu de secus, mettent opicus. Les deux formes rapprochées donnent l'explication du mot. Opscus, oscus est un adjectif tiré de Opici à l'aide de la même désinence scus que nous avons dans Volsci, Tusci (pour Tursci), Falisci<sup>2</sup>. On sait que Omixol était le plus ancien nom donné par les Grecs aux populations de l'Italie; ce mot paraît pour la première fois dans le Périple de Scylax, qui appelle opique l'une des cinq langues parlées chez les Samnites. Il est probable que ces Opici, à une certaine époque, avaient exercé l'hégémonie. Nous les voyons chez Thucydide (VI, 2) chasser de l'Italie les Sicules. Comme il arrive souvent, les Grecs, une fois qu'ils eurent adopté ce nom, le conservèrent, même alors qu'il ne fut plus qu'un souvenir historique. Il en fut de même chez les Romains : quoiqu'ils appelassent chaque peuple de son nom particulier, Samnii, Frentani, Hirpini, Campani, la langue parlée par ces populations resta toujours pour eux la langue opique.

Une centaine de pierres plus ou moins mutilées sont tout ce qui subsiste de la littérature osque. «Parmi les nombreux peuples, dit M. Mommsen, qui parlaient des dialectes italiques, deux ont lutté entre eux, dans les temps historiques, pour le principat : les Romains et les Samnites. Tandis que les Romains s'emparaient de l'Italie centrale, les Samnites se soumettaient les provinces du midi, et quand les deux rivaux en vinrent à se disputer la possession de la Campanie, ils avaient conscience que la domination de la presqu'île serait le prix de la lutte. Les Samnites succombèrent sous la puissance des Romains : la victoire du plus fort eut pour conséquence la destruction de la nation ennemie, avec son histoire et, disons-le tout de suite, avec sa littérature.»

Ces paroles du célèbre historien sont exactes. Il y a toutesois un point qui a besoin d'être mieux déterminé. Nous ne croyons pas que les Romains aient jamais sait la guerre à la langue des peuples vaincus: à Pompéi, peu d'années avant la destruction de la ville, nous trouvons des inscriptions osques émanant des magistrats de la ville. Même aux portes de Rome, sur le territoire des Sabins, des Marses, des Volsques, des Péligniens, les souilles ont mis à découvert des textes épigraphiques en dialecte indigène qui sont certainement de beaucoup postérieurs à la conquête des Romains. Si ces frères du latin ont peu à peu succombé, ce n'est pas de mort violente: ils ont cédé à l'ascendant d'une ville et d'un

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Festus, éd. Otf. Müller, p. 198: Oscos quos dicimus ait Verrius Opscos antea dictos, teste Ennio, quum dicat: De muris rem gerit Opscus. Cf. p. 189.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Comparez encore Mutuesca et l'ombrien Iuieskanes (Tables Eugubines, p. 263).

empire à qui on se faisait honneur d'appartenir. Il faut ici écarter les idées des nations modernes : tandis qu'aujourd'hui nous voyons des peuples lutter pour la conservation de leur idiome, la permission d'employer le latin dans les actes publics était alors considérée comme un privilège et une récompense. Tite-Live nous dit à quelle date Cumes obtint cette autorisation, qui lui fut donnée assez tard (au temps de la guerre contre Persée).

Vers quelle époque faut-il placer la disparition des dialectes italiques? Evidemment on ne saurait, à ce sujet, rien avancer de précis. Suivant le plus ou moins d'éloignement de Rome, suivant le degré de culture des populations, suivant la présence en plus ou moins grand nombre des colonies romaines, les choses ont dû beaucoup varier. L'idée même de l'extinction d'une langue comporte des degrés. Ce qui se modifie d'abord, c'est le vocabulaire : la grammaire change plus tard; même après que vocabulaire et grammaire ont été transformés, la prononciation conserve longtemps le souvenir de l'ancien idiome. Puisqu'aux environs de Naples, au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., on se servait encore de l'osque dans les actes officiels, combien de temps n'ont pas dû se maintenir les dialectes dans les campagnes reculées. Peut-être la victoire complète du latin est-elle postérieure à la chute de l'empire romain. Un de nos confrères a montré qu'il existe des vestiges de l'osque dans la prononciation actuelle de certaines provinces italiennes<sup>2</sup>.

On a vu M. Mommsen parler d'une littérature osque. Les raisons qu'il donne pour affirmer l'existence de cette littérature sont très dignes d'attention. En premier lieu, la perfection de l'alphabet, qui marque les longues par la répétition de la voyelle (AA, EE), qui distingue entre l'V et l'V (probablement un o), entre l'I et l'+ (l'i pingue des grammairiens romains); si nous ne savions de la langue grecque qu'une seule chose, qu'on y distinguait l'ε de l'n, l'o de l'ω, cela suffirait déjà pour nous faire supposer chez le peuple grec une certaine culture littéraire. Secondement, le voisinage de Tarente et de Naples, d'où l'influence grecque arrivait directement aux Campaniens et aux Samnites. La supériorité d'éducation se décèle déjà par cette circonstance que les premiers auteurs qui aient écrit en langue latine, Ennius, Pacuvius, Lucilius, étaient originaires de l'Italie méridionale. On connaît le mot d'Ennius sur ses trois âmes 3: il n'aurait pas mis l'osque sur la même ligne que le grec et le latin si l'osque eût été un

<sup>2</sup> Article de M. Storm dans les Mémoires, II, p. 81-144.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cumanis eo anno petentibus permissum ut publice latine loquerentur, et præconibus latine vendendi jus esset. (XL, 42.)

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Quintus Ennius tria corda habere sese dicebat, quod loqui græce et osce et latine sciret. (Aulu-Gelle, XVII, 17.)

simple patois. En troisième lieu, un air d'élégance et de bon goût particulier aux restes de la civilisation campanienne : la perfection des monnaies, la beauté des vases, les noms des dieux du panthéon hellénique inscrits sur des objets sacrés ou mêlés dans les énumérations aux noms de divinités italiotes. Assurément, s'il y avait avec les Romains une différence de culture, elle devait être en faveur du peuple le plus rapproché de la Grèce.

Malheureusement tout a péri. Quelques pierres seules nous sont parvenues. Encore n'avons-nous pas pour la langue osque un monument comparable à ce que sont pour l'ombrien les Tables Eugubines, c'est-à-dire un ensemble de documents émanant d'une origine commune et se rapportant à un seul et même ordre de faits et d'idées. Les inscriptions osques, la plupart mutilées, ont le contenu le plus divers et sont de toute provenance : enseignes de maisons, bornes milliaires, inscriptions votives, traités entre deux peuples, tablettes d'exécration, textes de loi, on a un peu de tout, mais sans suite et en morceaux. Ces monuments ont été trouvés sur une longue étendue de territoire dont les points extrêmes sont, d'un côté, Ancône, et de l'autre, Rhegium. Ils font passer sous nos yeux trois écritures : l'alphabet national (assez semblable à l'alphabet étrusque), l'alphabet grec et l'alphabet latin. Si quelques-uns de ces textes se lisent sans peine, il en est dont le sens est encore fort obscur. Chose curieuse à noter! les moins intelligibles sont ceux qui ont été découverts depuis trois ou quatre ans, ce qui s'explique par le décousu de l'épigraphie osque, mais ce qui doit nous montrer que les linguistes sont encore au seuil du déchiffrement.

Les Italiens ont été les premiers à l'entreprendre. Nous ne pouvons songer à donner ici la liste des savants qui y ont travaillé depuis le milieu du xviii siècle; mentionnons au moins l'abbé Louis Lanzi, qui s'est mis au premier rang de ses compatriotes par la prudence de ses vues et par le soin apporté à ses publications. Les Allemands entrèrent en lice avec G. F. Grotefend, Lepsius, Klenze, Peter, qui mirent au service de cette étude une érudition plus vaste, quoique souvent aussi conjecturale. Un progrès régulier n'a commencé qu'avec l'ouvrage de Mommsen : Die unteritalischen Dialekte (Leipzig, 1850). Ce livre, qui donne le texte de toutes les inscriptions alors connues, avec des essais d'interprétation, conserve un intérêt durable, même après que d'autres savants ont repris la matière, à cause des vues historiques dont l'auteur a semé son livre et à cause de sa grande expérience épigraphique, qui lui a souvent fait deviner juste là où d'autres après lui se sont égarés.

Après Mommsen, l'osque a été cultivé par de nombreux savants; je me contenterai de nommer MM. Bugge, Ebel, Schweizer-Sidler, Corssen, Ascoli, Ariodante Fabretti, Bruppacher, Enderis,

et, en ces dernières années, M. Franz Bücheler. La linguistique s'est emparée des mots et des formes grammaticales de cette langue, si proche parente du latin: mais quelquefois, pour avoir expliqué les mots isolément et sans souci du contexte, elle a admis trop vite des hypothèses qui auraient dû être accueillies avec plus de défiance. On en aura la preuve par l'interprétation de la Table de Bantia, dans laquelle nous allons maintenant inviter le lecteur à nous suivre.

Cette table, qui présente le texte le plus précieux et le plus étendu de l'épigraphie osque, est une plaque de bronze mesurant 25 centimètres de haut sur 38 de large, et couverte d'écriture sur ses deux faces. Elle a été découverte en 1790 à Oppido, en Lucanie, non loin de l'ancienne Bantia, et elle a été transporfée au Musée royal de Naples, où elle se trouve encore. Au moment de la découverte, le bronze, déjà incomplet, fut brisé en plusieurs morceaux, qui sont allés l'un après l'autre rejoindre au Musée Bourbon la partie principale, à l'exception d'un seul, dont nous aurons à parler dans la suite.

Un premier problème concerne le rapport qui existe entre le texte inscrit au recto et celui qui est au verso de la Table. Tandis que d'un côté nous avons de l'osque, sur la face opposée on a du latin. Des deux parts c'est une loi, et certaines formules (soit effet du hasard, soit connexion entre les deux textes) se retrouvent identiquement les mêmes, sauf la différence de la langue. La première supposition qui se présente à l'esprit est de penser que l'osque est la traduction du latin, ou vice versa. Mais des difficultés, sur lesquelles nous reviendrons, rendent cette hypothèse assez malaisée à admettre. Disons seulement, pour le moment, que la partie latine et la partie osque traitent de matières différentes, soit que la rupture de la Table, qui devait contenir un texte beaucoup plus étendu, nous ait privé des parties qui se correspondaient, soit qu'en dépit des formules identiques il faille considérer les deux lois comme distinctes 1. Le latin n'a donc pu servir à l'éclaircissement de l'osque que sur un petit nombre de points où, à la vérité, il a apporté des lumières précieuses.

Le haut, le bas et la partie droite de l'inscription manquent. On lit sur la droite les premières lettres d'une seconde colonne de texte. Comme la loi romaine, la loi osque est en caractères latins; l'écriture est celle du second siècle avant l'ère chrétienne. Des blancs laissés au milieu des lignes indiquent la fin des différents articles.

Ce texte fut publié pour la première fois en 1795 par Marini, dans ses Atti dei fratelli Arvali (II, p. 570), mais sans aucun essai

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir le texte de la loi latine, Corpus Inscr. lat., I, p. 45.

d'interprétation. Rosini (1797)<sup>1</sup>, Guarini (1820)<sup>2</sup>, le donnèrent de nouveau, en y ajoutant les fragments qui, dans l'intervalle, s'étaient retrouvés. Mais ils ne s'aventurèrent pas davantage à proposer une traduction. Guarini dit spirituellement : «In quam (oscam partem) nullam pro præsenti, non dicam coloniam ducere, sed ne excursionem quidem facere est animus; nec enim pudor est ingenue fateri (quod olim Vulpes astute) nondum maturam nobis esse.»

Grotesend et Klenze publièrent d'abord des essais d'explication, mais bornés à quelques passages seulement. Mommsen, le premier, tenta une interprétation de l'ensemble : il sit suivre le texte d'une traduction interlinéaire et d'un commentaire détaillé. Disons tout de suite que ce n'est point la meilleure partie de son grand ouvrage. Trompé par les chissres qui se trouvent dans l'inscription, et par quelques expressions telles que ziclom, carneis, pertemust, comono, posmom, qu'il pensa pouvoir traduire par jugerum, cardo, τέμνω, κώμη, pomum, il crut voir dans ce texte une loi agraire : les Romains (tel est le sens général de son interprétation) accordaient aux habitants de Bantia la jouissance d'une partie de l'ager publicus. Cette vue inexacte de l'ensemble ne pouvait manquer d'entraîner de nombreuses erreurs de détail.

Le premier qui ait saisi le caractère général de la loi est A. Kirchhoff qui, au moyen d'une étude sévère de la construction grammaticale, et avec une singulière force de déduction, établit le sens d'un certain nombre de passages 3. Il montra qu'il n'était point question de l'ager publicus, mais que la loi réglait le droit municipal de Bantia, notamment en ce qui concerne les assemblées du peuple, les tribunaux, le cens, le cursus honorum. Il crut devoir donner à son travail la forme d'une lettre à M. Mommsen, dans laquelle, de la manière la plus pressante, il le prend à témoin de la justesse de ses raisonnements. Nous devons dire que ce mémoire, qui est un modèle du genre, ne paraît pas avoir convaincu l'auteur du Corpus, lequel, dix ans plus tard, tout en faisant bon marché de ses propres explications, déclare en peu de mots que les hypothèses des autres interprètes lui paraissent ou fausses ou incertaines 4.

Aussitôt après Kirchhoff, L. Lange fit paraître un mémoire qui eut le mérite de fixer la valeur juridique d'un certain nombre de termes, et de montrer l'accord qui existe sur la plupart des points entre la loi de Bantia et la législation romaine. Mais il a le tort

<sup>· 1</sup> Disseri. isagog. ad Herculanensium voluminum explanationem.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Commentaria in veterum monumenta.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Das Stadtrecht von Bantia, ein Sendschreiben an Herrn Theodor Mommsen. Berlin, 1853.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Corpus latinarum Inscriptionum, I, p. 46.

de faire violence quelquesois à la langue pour rendre l'identité des sormules plus frappante 1. Presque en même temps Huschke donna un commentaire remarquable par la science du droit et la connaissance de l'antiquité, mais rempli d'invraisemblances grammaticales 2.

Le dernier traducteur est M. F. Bücheler qui a donné, dans les Fontes juris romani antiqui de Bruns<sup>3</sup>, une interprétation supérieure sur plusieurs points à tout ce qui a été donné avant lui. C'est celle que M. Zvetaieff a reproduite dans son livre.

Venons maintenant au texte lui-même. Il faut bien avouer que, malgré tant de travaux, il reste encore beaucoup à faire. Parmi les causes d'obscurité il faut d'abord mentionner une circonstance extérieure : l'état du monument, qui est fort mutilé. Nous avons déjà dit que le commencement et la fin manquent : dans les parties conservées, les premières et les dernières lignes sont très incomplètes; en outre, un fragment a été mal rapporté. D'autre part, la rédaction présente la marque manifeste de l'incorrection. Ainsi la formule bien connue dolo malo est écrite une fois (1. 20) dolud mallud, et une autre fois (1. 11) docud malud. Le nom de la ville de Bantia est écrit une fois (l. 19) SANSAE (au lieu de BANSAE). Des séparations fausses viennent couper en deux certains mots (POCAPI.T., l. 8), tandis que d'autres fois deux ou trois mots sont agglomérés en un seul (PANPIEISVMBRATEIS 1. 6). L'incorrection va si loin que M. Mommsen suppose que la Table a été gravée à Rome par un lapicide qui ne connaissait pas l'idiome osque.

A ces difficultés viennent se joindre celles qui tiennent à notre propre ignorance : l'organisation des municipes avant la lex Julia est une matière peu connue, et sur laquelle nous attendrions précisément des renseignements de la loi Bantienne. Combien un texte de loi provincial complet et détaillé serait précieux! Mais, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, la Table de Bantia règle un certain nombre de points fort spéciaux et assez étrangers les uns aux autres. Il semble qu'elle soit plutôt la revision d'une constitution que la constitution elle-même.

Nous allons à notre tour nous engager dans l'interprétation. Mais, à la différence de quelques-uns de nos devanciers, nous n'hésiterons pas à laisser des blancs là où le sens nous paraît impossible à établir. Telle conjecture qui trouve légitimement sa place dans un commentaire, où elle est exposée avec les doutes qu'elle com-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Die oskische Inschrift der Tabula Bantina und die römischen Volksgerichte. Eine sprachlich-antiquarische Abhandlung. Göttingue, 1853.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Réédité dans Die oskischen und sabellischen Sprachdenkmäler, par Ph. Ed. Huschke. Elberfeld, 1856.

<sup>3 3°</sup> édition, Tubingue, 1876.

porte, ne peut qu'égarer les lecteurs si elle figure dans une traduction. En présence des recherches de grammaire comparée, ce genre de réserve est un devoir pour celui qui ne veut pas mettre en circulation, au lieu de l'or pur des dialectes italiques, des pièces douteuses ou fausses. La lecture du dictionnaire que M. Zvetaieff a joint à son volume doit provoquer à ce sujet de sérieuses réflexions. Nous passerons rapidement sur les endroits où nous n'avons rien à ajouter au travail de nos devanciers. Nous supposerons, dans tout ce qui va suivre, que le lecteur a entre les mains soit le livre de Zvetaieff, soit celui de Bruns.

· L'inscription commence par trois lignes en trop mauvais état pour qu'on puisse tirer un sens des mots qui restent. Je commence donc à la ligne 4.

#### **S** 1.

Svae pis pertemust, pruter pan [pertemest,] | deivatud sipus com[e]nei perum dolom mallom siom ioc comono mais egm[as touti-] | cas [a]mnud pan pieisum brateis auti cadeis amnud, inim idic siom dat senateis tanginud maimas carneis pertumum. Piei ex comono pertemest, izic eizeic zicel[ei] | comono ni hipid.

#### **S** 2.

L. 8. Pis pocapit post exac comono hafieist meddis dat castrid loufit | en eituas, factud pous touto deivatuus tanginom deicans, siom dat eizaisc idic tangineis deicum pod valaemom touticom tadait ezum, nep fefacid pod pis dat eizac egmad min[s] | deivaid dolud malud. Svae pis contrud exeic fefacust auti comono hipust, molto etan | to estud n. CII CID. In. svae pis ionc fortis meddis moltaum herest, ampert minstreis aeteis | eituas moltas moltaum heitud.

#### **\$** 3.

L. 14. Svae pis pru meddixud altrei castrous auti eituas | zicolom fundi aut pecuniæ | diem dixerit,

## \$ 1.

Si quis (comitia) peremerit, priusquam [peremet], jurato sciens in comitio sine dolo malo se ea comitia magis rei publicae | causa quam alicujus—aut—causa, et id se de senatus | sententia maximæ partis peremere. Cui sic comitia peremet, is illo die | comitia ne habeat.

#### **§ 2.**

Qui quandoque post hac comitia habebit magistratus de fundo vel in pecunias, facito ut populus jurati sententiam dicant, se de illis (rebus) id sententiæ | dicere quod optimum publicum — esse, neve fecerit quo quis de illa re minus juret dolo malo. Si quis contra hoc fecerit aut comitia habuerit, multa tanta esto n. CIO CIO. Et si quis eum forte magistratus multare volet, dumtaxat minoris partis | pecuniæ multæ multare liceto.

# **\$** 3.

Si quis pro magistratu alteri

<sup>2</sup> C'est ainsi qu'il faut lire probablement au lieu de deivatuns.

3 Le texte a eizasc.

<sup>1</sup> Post est répété. Le t de pocapit est séparé par un point. Nous ne nous arrêterons pas dans la suite aux fautes évidentes commises par le graveur.

dicust, izic comono ni hipid ne pon op toutad petirupert urust sipus perum dolom | mallom, in. trutum zicolom¹ touto peremust petiropert, neip mais pomtis.

# \$ 4.

(L. 15.) Com preivatud actud | pruter pam medicatinom didest, in. pon posmom con preivatud urust, eisucen ziculud | zicolom XXX nesimum comonom ni hipid. Svae pis contrud exeic fefacust, ionc svae pis herest meddis moltaum, licitud, ampert mistreis aeteis eituas licitud.

#### \$ 5.

(L. 18.) Pon censtur | Bansae tautam censazet, pis cevs Bantins fust censamur esuf in. eituam, poizad ligud | iusc censtur censaum angetuzet. Aut svae pis censtomen nei cebnust dolud mallud | in. eizeic vincter, esuf comenei lamatir Pr. meddixud toutad praesentid perum dolum | mallom: in. amiricatud allo famelo in. ei sivom; poei eizeis fust pae ancensto fust, | toutico estud.

## **\$** 6.

(L. 23.) Pr. svae praefucus pod post exac Bansae fust, svae pis op eizois com | atrud ligud acum herest, auti pru medicatud manim aserum eizazunc egmazum | pas exaiscen ligis scriftas set, ne pim pruhipid mais zicolois X nesimois. Svae pis contrud exeic pruhipust, molto etanto estud n. CID. In. svaepis ionc meddis moltaum herest, licitud, | [ampert] minstreis aeteis eituas moltas moltaum licitud.

# \$ 7.

(L. 27.) Pr. censtur Bansae | [ni pis fu]id nei svae Q. fust, nep censtur fuid nei svae Pr. fust. In. svae pis Pr. in. svae | .... im nerum

is comitia ne habeat misi cum apud populum quater oraverit sciens sine dolo | malo, et definitum diem populus acceperit quater, neve magis quinquies.

#### \$ 4.

Cum reo agito | prius quam judicationem dabit, et quum postremum cum reo oraverit, ab illo die | diem XXX proximum comitium ne habeat. Si quis contra hoc fecerit, eum si quis volet magistratus multare, liceto, dumtaxat minoris partis pecuniæ liceto.

### **§** 5.

Quum censores | Bantiae populum censebunt, qui civis Bantinus fuerit censetor ipse et pecuniam, qua lege | ii censores censere proposuerint. At si quis in censum non venerit dolo malo | et in eo convincitur, ipse in comitio vendatur prætoris magistratu populo præsente sine dolo | malo; et veneat cetera familia et is simul; quæ ejus fuerit quæ incensa fuerit, | publica esto.

### \$ 6.

Prætor sive præfectus qui post hac Bantiæ erit, si quis apud illos cum | altero lege agere volet, aut pro judicato manum asserere illarum rerum | quæ hisce in legibus scriptæ sunt, ne quem prohibeat magis diebus X proximis. Si quis contra | hoc prohibuerit, multa tanta esto: n. ClD. Et si quis eum magistratus multare volet, liceto, | dumtaxat minoris partis pecuniæ multæ multare liceto.

### \$ 7.

Prætor censor Bantiæ | ne quis sit nisi quæstor fuerit, neve censor sit nisi prætor fuerit. Et si quis prætor et si | . . . . . magisterium

<sup>1</sup> Le texte porte zico.

fust, izic post eizuc Tr. pl. ni fuid.  Svae pis	— fuerit, is post illud Tr. pl. ne sit. Si quis
medicim um VI nesimum	magisterium VI proximum
••••••	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •
um pod	quod
•••••	
medicim	magisterium
	• • •

Dans le premier paragraphe, il est question de l'intercessio, ou droit pour certains magistrats d'ajourner une assemblée. L'idée de l'intercessio est exprimée en osque par le verbe pertumum, qu'il faut décomposer en pert-umum. Festus nous apprend que, en ancien latin, le verbe peremere avait le même sens l. On sait que le latin per cache plusieurs mots différents, puisqu'il correspond tantôt à wepl, tantôt à wapá, tantôt à wporl. C'est au grec wporl que répond l'osque pert. Nous trouverons plus loin (l. 15) le mot peremust, qui contient le même verbe, mais avec un autre préfixe. Il est donc décidé dans cet alinéa que le magistrat, voulant user de son droit d'intercessio, doit jurer dans l'assemblée du peuple qu'il agit d'accord avec la majorité du sénat. Celui qui avait convoqué l'assemblée et envers qui on a usé du droit d'intercessio ne pourra la réunir une seconde fois le même jour.

L'assemblée du peuple est désignée tantôt par le locatif singulier comenei « in comitio », tantôt par le pluriel neutre comono « comitia ». Nous avons ici un exemple de la déformation que l'osque a fait subir à certains mots : comenei est pour combenei, qui luimême vient de combonom. Cela supposerait en latin un mot convenum, au lieu duquel on a conventus et contio (coventio). Le verbe venio, en osque et en ombrien, a la forme beno : on trouve en latin les subjonctifs convenat, advenat et le substantif advena. L'osque et l'ombrien, au lieu du v, ou plutôt du gv primitif, présentent dans ce mot un b : kúmbened, kúmbennieis, benurent. Le dialecte de la Table de Bantia a assimilé ici le b à l'm précédent. Une forme assez différente, quoique composée des mêmes éléments, se présentera plus loin (l. 20) : cebnust = convenerit.

On doit se demander quel est le mot qui se trouvait à la fin de la ligne 4, après pruterpan « priusquam ». D'après le formulaire un peu explicite et redondant de la loi, on doit supposer qu'il y

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> P. 214, 216, éd. Müller: *Peremere* Cincius in libro de verbis priscis ait significare idem quod prohibere.

avait pertemest « peremet »; c'est ainsi que, plus bas (l. 18), licitud est mis deux sois sans grande nécessité dans la même ligne. Le serment exigé du magistrat doit être prêté, comme il est naturel, avant qu'il use de son droit d'intercessio 1.

Deivatud est un dérivé de deivos « dieu»; cf. en latin sacramentum. A deivatud il faut joindre immédiatement les mots sipus. perum dolom mallom, qui signifient « sciens. . sine dolo malo ». Dans la partie latine de la Table de Bantia, on a sciens d(olo) m(alo). Ces expressions étaient de style. On trouve, par exemple, dans une loi attribuée à Numa (Paul Diacre, p. 221): « Si qui hominem liberum dolo sciens morti duit, paricidas esto; » dans la Lex repetundarum (l. 21): « scientem dolo malo. » L'orthographe mallom, qui revient trois fois (l. 5, 15, 22), prouve que la première syllabe de l'adjectif malus était originairement longue en latin: on peut comparer l'abréviation survenue dans idem, quidem, färina, Cères (pour id-dem, quid-dem, farrina, Cerres).

Amnud «causa» mérite, que nous nous y arrêtions un instant, parce qu'il montre comment deux langues étroitement apparentées peuvent user disséremment de termes synonymes. En vieux latin, un cercle se disait circus ou amnus. Le latin classique a fait de amnus, devenu par assimilation annus, le nom du cercle que décrit l'année en revenant après douze mois à son point de départ; le diminutif annulus a conservé le sens propre? Le composé sollemnis nous présente encore le groupe mn. Dans Anna Perenna, nous avons peut-être une personnification féminine du temps poursuivant éternellement sa course. Quant au mot circus, il a fourni les particules circum et circa, qui peuvent s'employer, comme on sait, avec des verbes exprimant une occupation ou un but idéal. C'est à peu près le sens que l'osque a donné à l'ablatif amnud, qui veut dire «autour de, à cause de, en vue de». On trouve, du reste, le même amnúd employé dans le sens propre « circuitu » sur le cippe d'Abella (l. 17).

Il reste les mots pieisumbrateis (le texte écrit ainsi) auti cadeis, qui sont évidemment des génitifs régis par le second amnud. M. Bücheler lit: pieisum (pieis + um = l'enclitique hont en ombrien) brateis auti cadeis et traduit: « cujuspiam commodi aut incommodi. » C'est une heureuse conjecture; mais les mots brateis et cadeis sont devinés. Pour ce dernier mot, on pourrait penser au vieux verbe latin calvere, qui signifiait « insidias struere » : la

Lange (ouvrage cité, p. 31) propose de combler la lacune au moyen des mots tr. pl. et traduit pruter pan par «præter quam». Le tribun du peuple pourrait donc user de son droit d'intercessio sans prêter serment. Mais, outre que la construction serait fort dure, le sens «priusquam» est établi par la ligne 16.

permutation de d en l se retrouve, comme on sait, dans odor olere, sedere solium, etc.

Hipid, qu'on traduit généralement comme un futur antérieur (il faudrait alors hipust, cf. l. 11), est un optatif comme sim, velim en latin, et comme fuid «sit», que nous rencontrerons lignes 28 et 29. Il semble que habeo ait en osque deux formes : hip et haf (cf. 1.8), la première suivant la conjugaison des verbes primitifs, la seconde celle des verbes dérivés.

Tandis que le premier paragraphe traite de l'intercessio, le second, passant à un autre ordre d'idées, s'occupe d'un serment

que doit prêter le peuple assemblé en comices.

Maimas. Ce superlatif demande un mot d'explication. Au lieu que le latin mac-simus est formé de la racine mag suivie du suffixe -timus, -simus, l'osque a fait suivre le comparatif adverbial magis (contracté en mais) du suffixe mas: maimas est donc pour maismas, comme en latin primus est pour pris-mus. Sont formés selon ce principe, en latin, les superlatifs extremus, supremus, qui présentent le suffixe mus ajouté à un comparatif. La formule latine pour désigner la majorité est ordinairement major pars; par exemple, dans la Lex Servilia: «De consili majoris partis sententia.» Mais on trouve aussi quelquefois le superlatif. Ainsi Tite-Live, XXVI, 33: «Plebes sic jussit: Quod senatus juratus maxima pars censeat, qui adsidetis, id volumus jubemusque.»

Carneis est le génitif du mot qui, en ombrien, nous est parvenu sous la forme du nominatif karu. C'est exactement le latin caro, carnis, qui voulait dire «portion» et qui, par une restriction de sens assez remarquable, ne signifie plus en latin que «portion de chair, chair». On peut comparer ce qui s'est passé en français pour le mot viande (vivenda), ou encore pour le parti-

cipe latin oblata, qui a fait en français oublie.

L. 8. Hasseist. C'est ainsi qu'il semble qu'on doive lire, d'après le fac-similé de M. Zvetaiess. On aurait donc un futur. La diphtongue ei indique le même son qui est représenté par e ou par i dans les formes ombriennes mujetom, vaçetom, carsitu, habituto.

A la fin de la ligne 8, il y a après louf la place pour deux lettres. J'ai émis dans ces Mémoires (p. 145) la supposition qu'il fallait suppléer, au lieu de loufrud «libero», généralement admis, une conjonction loufet signifiant «ou». La vue du monument m'a prouvé depuis que ma conjecture était juste: le bronze porte distinctement loufit. Il n'est, dès lors, pas nécessaire de remplacer, comme font les éditeurs précédents, en par in. L'expression comitia habere in pecunias rappelle la locution que nous avons dans

<sup>1</sup> Voir le post-scriptum à la fin de cet article (p. 404).

cette phrase de Tacite (Ann. IV, 15): « Non se jus nisi in servitia et pecunias familiares dedisse.»

L'expression factud pous... deicans doit être rapprochée de nep fefacid pod pis... mins deivaid (l. 10). Pous est probablement une conjonction correspondant à l'ombrien puse, pusei, pusi, puze.

L. 10. Valaemom et tadait sont d'origine inconnue. Mais le sens ressort suffisamment du contexte. Le premier est peut-être une faute pour valtemom, qui serait un superlatif comme optimum, ultimum. Cf. βέλτερον, βέλτατον. Tadait a l'air de signifier « videatur». Il ne peut rien avoir de commun avec ἐπίτηδες, qui ne vient pas d'un verbe, mais qui est d'origine pronominale, comme idoneus en latin. — Ampert est une préposition composée de deux particules invariables, comme in-de, ab-hinc, post-hac, ad-usque. La première est la préposition an, que nous avons aussi dans anter, dans a-miricatud; la seconde est le même pert qu'on a dans petiropert et dans pert-emum. Outre l'amende que peut prononcer le magistrat, le délinquant est donc tenu de fournir une somme de 2,000 nummi. On doit se demander quelle est la raison de ces deux dispositions qui ont l'air de faire double emploi. Il y a lieu de rapprocher la Lex Lucerina de luco sacro (chez Bruns, 3° édition, p. 42). Elle débute par dissérentes désenses; puis elle ajoute: Sei quis arvorsu hac faxit, [in] ium quis volet pro joudicatod n(umum) CID manum injectio estod. Seive magisteratus volet moltare, [h]cetod. Je suppose que la première multa est précisément la manum injectio pro joudicatod.

Dans le \$ 3, qui est intéressant pour l'histoire du droit, nous avons d'abord à modifier la construction. Kirchhoff, contrairement à la disposition de la Table, qui joint les trois mots neip mais pontis à ce qui précède et qui, après ces mots, laisse un blanc indiquant la fin d'un chapitre, met la fin de la phrase à petiropert. Cette coupure a été adoptée par tous les interprètes qui ont suivi, et le blanc lui-même, après pomtis, a disparu de la Table imprimée chez Zvetaieff (p. 75). Heureusement que le facsimilé dû au même savant remet les choses dans leur état vrai. Le sens du \$ 3 est que dans tout procès relatif à un bien-fonds ou à de l'argent, le magistrat ne doit tenir l'assemblée qui rendra le jugement qu'après avoir annoncé quatre fois l'affaire devant le peuple. Le texte dit expressément que le peuple prendra connaissance du jour quatre fois et non pas cinq fois, c'est-à-dire qu'à la cinquième fois le jugement sera prononcé. Comme l'a très bien montré M. Lang, la même disposition existait dans la loi romaine. C'est ce qu'on voit par ce passage d'Appien (Bell. civ. I, 74), où il parle de Merula et de Lutatius Catulus voués à la proscription par Cinna: Οδτοι μέν δή, Φυλασσόμενοί τε άφανῶς, καὶ τῆς κυρίας ἡμέρας ἐπελθούσης, ἐς τὴν δίκην ἀνακαλούμενοι

(τετράκι δὲ ἔχρῆν κηρυτιομένους ἐν ώρισμένοις ώρῶν διασίνμασιν ἀλῶναι), Μερόλας μὲν τὰς Φλέβας ἐνέτεμεν ἐαυτοῦ... La κυρία ἡμέρα nous représente le trutum zicolom, et le τετράκι κηρύτιειν correspond au petiropert urust de notre texte. Il faut rapprocher aussi le passage suivant de Cicéron (Pro domo, xvii, 45): « Quum tam moderata judicia populi sint a majoribus constituta, primum, ut ne pæna capitis cum pecunia conjungatur; deinde, ne, nisi prodicta die, quis accusetur: ut ter ante magistratus accuset intermissa die, quam multam irroget aut judicet: quarta sit accusatio trinum nundinum prodicta die, qua die judicium sit futurum.» Si l'on compte à partir du commencement, c'est-à-dire si l'on considère comme une citation régulière l'acte énoncé par les mots que nous avons imprimés en italiques, on arrive à un total de quatre citations, et la quarta accusatio est, en réalité, une quinta. Il y a donc accord entre la loi de Bantia et la loi romaine.

Dans le mot trutum on peut voir le participe passé du même verbe dont sont tirés en latin terminus et termen, en grec τέρμα. — Peremust doit signifier « acceperit » ou « perceperit »; il est formé du même verbe que pertemust au moyen d'un autre préfixe. C'est ainsi qu'en latin, à côté de perimere, interimere, le verbe emere a donné le composé sumere, qui veut dire quelquefois « adopter une opinion, reconnaître ». Une analogie plus complète nous est fournie par le verbe capere, qui a donné, d'une part, intercipere « détruire » et, de l'autre, percipere « percevoir. »—Au sujet du mot altrei (l. 13), rapprochez le texte des douze tables (Aulu-Gelle, XX, 1): « Si injuriam faxit alteri. »

Dans le \$ 4 nous avons traduit preivatud, qui signifie littéralement "privato"; par le latin "reo", parce que ce mot indique mieux le sens général de l'alinéa. M. Lange a eu le mérite de montrer le premier que privatus signifiait «accusé» en osque, et que le latin privatus était employé quelquesois de la même manière. Comme les jugements étaient rendus soit par des personnages revêtus du caractère public, soit par le peuple lui-même, on comprend que dans la langue du droit il ait pu s'établir une opposition entre magistratus ou populus d'une part, et privatus de l'autre. Dans un vieux texte cité par Varron (De l. l. v1, 91) on trouve privatus employé pour reus: «Cornicinem ad privati januam et in arcem mittas ubi canat. 7 Et un peu plus loin : «Eo die quo die comitia erunt, in arce classicus canat tum circumque moeros, et ante privati hujusce T. Quinti Trogi scelerosi ostium canat, et ut in campo cum prima luce assit. 7 Tite-Live, qui travaillait sur d'anciens documents dont il n'est pas sûr qu'il se soit toujours donné le temps d'entendre la langue, a plusieurs fois gardé le mot privatus dans des passages où il se traduit mieux par «accusé» que par «homme privé». Ainsi livre XLIII, 16:

"Multam pro contione privato dixerunt." L'historien, pour justifier en cet endroit l'expression privatus, l'a placée quelques lignes plus haut dans un endroit où elle n'est pas nécessaire: "Appellati a privato tribuni." Il y a aussi un reste de cette signification dans le propos attribué par Tacite (Ann. IV, 19) à Tibère: "Solitum quippe magistratibus diem privatis dicere." Le délai de trente jours qui doit s'écouler entre l'instruction de l'affaire et le jugement est un délai qu'on retrouve à Rome pour les comitia centuriata: "Justi triginta dies."

Dans le \$ 5 nous avons à proposer une modification importante au sujet de la pénalité portée contre celui qui aurait fraudé le cens. Je passe tout de suite à la sin du paragraphe. Depuis Mommsen, amiricatud est considéré comme un substantif à l'ablatif, renfermant le préfixe privatif a ou an : a-miricatud signifierait donc non mercato «sans achat». Bücheler traduit: «absque venditione». Je ne crois pas que le préfixe privatif a ou an puisse s'employer dans le sens de absque ou sine; par exemple, l'expression perum dolom malom ne pourrait pas être remplacée par adolud. D'un autre côté, on ne comprendrait pas que le mot régi par ce prétendu substantif amiricatud fût placé au nominatif, et cependant allo famelo sont manifestement des nominatifs. Je crois donc que la construction est autre. Dans amiricatud je vois un verbe à l'impératif (comme estud); le sujet du verbe est allo famelo « cetera familia ». L'a de amiricatud ne représente pas le préfixe privatif, mais une préposition 1, en sorte que l'ensemble du mot signifie «veneat». Le sens est donc que, si quelqu'un a trompé les censeurs, son bien soit vendu. Le mot allo « cetera » doit être entendu à la manière grecque: Τηλέμαχος καὶ οἱ ἄλλοι μνησίῆρες. Nous devons donc nous attendre à avoir encore un autre sujet; ce sujet se trouve nécessairement parmi les mots in. ei sivom. Dans ei, qu'on a expliqué comme le commencement de eituo, il faut voir le nominatif ei(s) «celui-ci»: le s pouvait d'autant plus facilement être omis que le mot suivant commence par un s. Sivom signisie, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs 2, «simul. » La loi est donc que celui qui aura trompé le cens soit vendu, lui et ses biens; une pénalité plus forte encore existait dans l'ancienne Rome, puisque le délinquant était mis à mort. C'est ce que nous voyons par ce passage de Tite-Live, I, 44: «Censu perfecto, quem maturaverat [Servius Tullius] metu legis de incensis latæ cum vinculorum minis mortisque..... Au temps de Cicéron, l'incensus était encore assimilé à celui qui s'était soustrait au service militaire, et il était vendu comme esclave. Cicéron, Pro

<sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 144.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. la préposition renfermée dans aserum, aamanaffed, etc.

Cæcinæ, xxxrv: "Populus quum eum vendidit qui miles factus non est, non adimit ei libertatem, sed judicat non esse eum liberum qui, ut liber sit, adire periculum noluit. Quum autem incensum vendit, hoc judicat: quum is, qui in servitute justa fuerit, censu liberetur, eum qui, quum liber esset, censeri noluerit, ipsum sibi libertatem abjudicasse 1.7— Ici encore il y a donc concordance entre la loi de Bantia et la loi romaine.

Je reviens maintenant en arrière pour faire quelques remarques sur différents mots. L'orthographe Bansae, pour Bantiae, si elle se trouvait dans le modèle placé entre les mains du graveur, prouverait que l'assimilation du t en cette position est plus ancienne qu'on ne le suppose d'ordinaire : le nom moderne de la ville est S. Maria de Vanze. — Poizad ne signifie pas «quoja», mais « qua ». C'est le thème relatif associé à un pronom qui prend les désinences. C'est ainsi qu'on a pullad (po + ullad) sur la Table d'Abella, et pora (po + era) en ombrien. — Angetuzet est un mot d'origine obscure : je serais tenté de croire qu'il y a eu métathèse pour anteguzet, comme dans aikdafed = ædificavit. Nous aurions alors le verbe tag, d'où vient tanginom « sententia », et qui, au témoignage d'Aelius Stilo, signifiait «noscere» chez les Prénestins<sup>2</sup>. On a depuis longtemps signalé la parenté de ce verbe avec le gothique thagkjan. Le même verbe existe en latin, car je crois que le latin tangere «toucher» est identique au prénestin tangere « comprendre, connaître. » Nous avons ici la même métaphore que dans le français «saisir, comprendre, » dans l'allemand begreifen, dans le latin comprehendere, attendere. — Cebnust nous offre une contraction (pour combenust) qui est autre, mais qui n'est pas moins forte que celle de comono; d'après ce dernier mot, on aurait plutôt attendu comnust; mais il est probable que l'orthographe, qui ne donne jamais que des à peu près, cache ici un mot comme cobenust. — Lamatir suppose un verbe de la troisième conjugaison au présent du subjonctif passif: le contexte indique le sens «vendatur». Ce même lamatir se lit aussi sur le rouleau de plomb trouvé récemment à Capoue (n° 50 chez Zvetaieff): svai neip dadid, lamatir... « si nec det, vendatur.... » — Le mot écrit en abrégé PR. doit désigner le préteur, comme il le désigne aux lignes 27 et 28. On considère sans raison ces deux lettres PR. comme représentant la préposition pru «pro», quoiqu'il y ait un point et quoique la préposition soit toujours jointe à son régime sans aucune séparation (l. 13, 24).

Dans le S 6 il faut d'abord remarquer le mot prasucus (= latin præsectus) à cause de l'assimilation du t au c précédent. C'est le

<sup>&#</sup>x27; Cf. Denys d'Halicarnasse, IV, 15.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Festus, p. 356.

contraire de l'ombrien, qui, dans le groupe ct, assimile le c en allongeant la voyelle précédente ou en y mêlant le son i : subahtor = subacti, rehte = recte, uhtur = auctor, adveitu = \*advecto, feitu = \*facto (formes d'impératif). En osque également l'assimilation se fait d'habitude de cette manière : Uhtavis = Octavius, ehtrad (\*ectra). D'autres fois le groupe kt est conservé : fruktatiuf, factud. Cependant nous avons plus loin le participe facus « factus », où a lieu le même phénomène que dans præfucus. Ces irrégularités tiennent à ce qu'on peut appeler l'âge différent de ces divers mots : le participe fac-tu-s, qui est formé à l'aide d'un suffixe resté vivant dans la langue, est, en un sens, plus moderne que Uhtavis ou ehtrad, qui sont deux mots transmis sous cette forme par les âges précédents; on s'explique dès lors que l'assimilation ait pu se faire selon un autre principe.

Le neutre pod, au lieu duquel on aurait attendu le masculin poe, nous montre que la langue ne sait plus se servir avec sûreté de son pronoin relatif: c'est la même raison pour laquelle la forme composée poizad est substituée à la forme simple pad. — Atrud, pour altrud, est peut-être une faute du graveur, car nous avons plus haut (l. 14) altrei. — Exaisc ligis. Ce pluriel est important parce qu'il nous renseigne jusqu'à un certain point sur le caractère du monument: ce n'est pas une loi, mais une collection de lois. Comme l'ont supposé Kirchhoff et Lange, la Table de Bantia représente un corps de lois qui a été rédigé à l'occasion de quelque circonstance sur laquelle nous aurons à revenir plus loin. — Au lieu de PIM, la Table a PHIM. Je soupçonne que le H du mot suivant PRVHIPID est la cause de cette erreur.

Nous arrivons au \$ 7 ct dernier, qui, malheureusement, est déjà très mutilé. Cela est d'autant plus fàcheux que l'objet dont il traite présente un plus vif intérêt: il s'agit des magistratures de Bantia et de l'ordre dans lequel elles doivent être parcourues. Kirchhoff est parvenu à saisir le sens général de ce paragraphe; mais on ne peut guère aller avec certitude au delà de la ligne 28. La loi déclare d'abord que les magistratures seront parcourues dans l'ordre suivant: questeur, préteur, censeur. Il y a donc une légère différence avec Rome. Ensuite il est dit que celui qui..... ne pourrait après cela être tribun du peuple. Puis il est encore question d'un magistrat qui ...., mais alors il serait nommé à tort (izic amprufid facus estud). Pour combler les lacunes du texte, les traducteurs, depuis Mommsen, ont eu recours au fragment connu sous le nom de fragment d'Avellino. Mais comme celui-ci a été mis à une fausse place, il n'e fait que multiplier les erreurs. Disons d'abord ce que c'est que le fragment d'Avellino.

Pendant une séance de l'Académie d'Herculanum, un étranger vint présenter, pour le vendre, un court fragment de bronze, couvert d'un côté de mots osques, de l'autre de mots latins. Le savant italien Avellino, qui reconnut qu'il venait de la Table de Bantia, prit à la hâte une copie des deux faces: quand on voulut offrir un prix au vendeur, celui-ci avait disparu avec son bronze, et il ne s'est plus représenté. Tout le monde voit d'abord ce qu'a de défectueux une copie prise dans ces conditions: par les erreurs nombreuses de la partie latine, on est amené à penser que les fautes ne manquent point dans la partie osque. Il y faut joindre cette circonstance que Mommsen, qui a voulu réintégrer le fragment dans le texte, l'a placé une ligne trop haut. La première ligne de la copie d'Avellino est ainsi conçue:

#### .....IS.TACVSI.....

A l'endroit où le célèbre historien allemand l'a inséré, ce tacusi donne un mot impossible, tacusim, qui cependant a été traduit et qui a même trouvé des interprétations variées. Mais il y a en outre une impossibilité matérielle: ainsi que le montre le facsimilé de M. Zvetaieff, le bronze est effacé à cet endroit, mais non absent, de sorte que le morceau d'Avellino ne peut y trouver place. La vérité est qu'il faut le mettre une ligne plus bas. Si on le descend d'une ligne, on s'aperçoit sans peine qu'il faut lire FACVS, et que l'I final est le commencement d'un F. Nous obtenons ainsi:

## ...FACVS.FVST.IZIC.AMPRVFID.FACVS.ESTVD.

C'est-à-dire « . . . factus fuerit, is improbe factus esto. » Quant au mot . . . IM qui, à la ligne 29, est privé de son commencement, il est probable qu'il faut suppléer MEDICIM; ce substantif, en ce passage, revient jusqu'à trois fois. Le mot nerum, tant de fois associé depuis Corssen au prétendu mot tacusim¹, et qui, en réalité, en est séparé par une ligne entière, m'a l'air d'un adjectif ou d'un pronom se rapportant à medicim. Si ces corrections, à cause des lacunes du texte, n'ajoutent rien aux renseignements positifs que nous pourrions tirer de la Table de Bantia, ils ont du moins l'avantage de débarrasser le vocabulaire osque de mots imaginaires qui ont cours depuis trente ans.

Il nous reste à dire un mot sur l'âge probable et sur l'origine de la Table de Bantia. Qu'elle soit à peu près de l'époque des Gracques, c'est ce qui est généralement admis par tous les interprètes. Mommsen suppose, en outre, que la partie latine et la partie esque représentent une seule et même loi en deux langues

Voir ces Mémoires, III, p. 275.

différentes : à cause des noms romains des magistratures, et surtout à cause de la mention des tribuns du peuple, il croit que c'est une loi romaine, dont une traduction aurait été expédiée aux habitants de Bantia. Ainsi les magistrats dont il est parlé exerceraient leurs fonctions à Rome. Mais ce système souffre de graves difficultés. En premier lieu, il est peu vraisemblable qu'on ait gravé au verso la traduction d'une loi destinée à être clouée contre un mur. Le fait est sans exemple: ce qui est très fréquent, au contraire, c'est qu'un bronze où un texte de loi a été inscrit soit retourné après un certain temps pour y graver une autre loi; quelquefois un court espace de temps a suffi pour rendre le premier texte superflu et pour permettre d'utiliser le verso. Dans le fait, la partie latine de la Table de Bantia paraît à peu près du même temps que la partie osque. Comme il ne reste du texte latin que les clauses tout à fait générales de la fin, prévoyant le cas où la loi n'aurait pas été appliquée, et fixant dans ce cas certaines pénalités, il est difficile de rien affirmer de plus. L'identité des deux ou trois formules qui se trouvent les mêmes dans les deux lois doit donc être attribuée à une coincidence fortuite, explicable par la fixité de la langue juridique. Ce qui prouve clairement que la loi est faite pour Bantia, ce sont les mots de la ligne 27: «Prætor censor Bantiae ne quis fuerit " Evidemment la loi ne parle pas ici de magistrats romains; mais dès lors les tribuns du peuple sont eux-mêmes des magistrats de Bantia.

Qu'est-ce donc que ce texte de loi qui traite, comme on l'a vu, des objets les plus divers, comices, serment des magistrats, procès civil, recensement, charges publiques, et qui emploie des noms romains et des lettres latines pour régler les affaires d'une ville de Lucanie<sup>1</sup>. Ici encore M. Lange nous paraît avoir touché la vérité. Bantia est une république indépendante, un municipe; mais elle reçoit ses lois de Rome, peut-être sur sa propre demande. Les écrivains anciens rapportent en maint endroit que tel personnage éminent de Rome a donné des lois à telle ville d'Italie. C'est ainsi que le préteur L. Furius donne des lois à Capoue (Tite-Live, IX, 20), le préteur G. Claudius Pulcher à la ville d'Halæsa (Cic. Verrines, II, 49), Scipion à Agrigente (ib. 50). L'expression consacrée était leges dare ou jura statuere; nous avons fait remarquer plus haut, dans notre texte, un pluriel semblable: «illarum rerum quæ hisce in legibus scriptæ sunt (1, 23).» Cette hypothèse

On a même fait la remarque que les trois nominatifs en us: sipus, facus, praesucus sont plutôt latins que osques (D'Ovidio, Rivista di filologia ed istruzione classica, 1880). Mais je ne crois pas que l'influence romaine ait pu s'étendre jusqu'aux formes grammaticales. La Table contient (1.19) le nominatif Bantins, et des incertitudes analogues se remarquent sur d'autres inscriptions.

expliquerait les particularités que nous venons de signaler. Il ne s'agit pas d'une constitution formée de toutes pièces; les lois portent seulement sur un certain nombre de points controversés. Ainsi les lois données à Halæsa traitaient de senatu cooptando; en ce qui concerne Agrigente, nous citerons ici les propres mots de Cicéron: «Agrigentini de senatu cooptando Scipionis leges antiquas habent, in quibus et illa eadem sancta sunt de ætate hominum, ne qui minor XXX annis natu, de quæstu quem qui fecisset ne legeretur, de censu, de ceteris rebus.....» Ce mélange est caractéristique. La Table viendrait donc d'un prefucus romain chargé de reviser la constitution du municipe de Bantia. Si nous avions de Tite-Live quelques livres de plus, nous saurions peut-être le nom du personnage romain dont l'œuvre, traduite en osque, est venue jusqu'à nous, fournissant à sa manière un commentaire au vers de Virgile:

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

En prenant congé de M. Zvetaieff, nous le remercions de nouveau pour le service qu'il a rendu aux études italiques; nous finissons avec le vœu qu'il fasse bientôt pour les inscriptions du vieux Latium, du Picenum et de la Sabine, un travail pareil à celui qu'il a si bien exécuté pour les inscriptions samnites.

# UNE INSCRIPTION FALISQUE.

MEHERER. SACRY
A.COTEHA.JR. T. TRETOD. DE
#EHATVO. SENTENTIAD. VOOTVM
DEDET. CVANDO. DATV. RECTED
CVNCALTVM

Transcription.

MENERVA.SACRV
A.COTENA.LR.F.PRETOD·DE
ZENATVO·SENTENTIAD·VOOTUM
DEDET.CVANDO.DATV.RECTED
CUNCAPTUM.

Cette inscription sur bronze, découverte à Falérie en 1860, se trouve aujourd'hui sous le n° 188 au Musée Kircher, à Rome. Elle a été plusieurs fois publiée. Nous citerons seulement: Garrucci, Ann. dell' Instituto, 1860, p. 266; Bull. dell' Inst., 1861, p. 199;

Fabretti, Primo suppl. p. 113; Garrucci, Sylloge, n° 559. Nous la publions de nouveau, parce qu'elle contient diverses particularités qui ne sont pas sans importance pour l'histoire de l'écriture, de

la langue et du culte.

D'abord un mélange de l'alphabet étrusque et de l'alphabet latin : sont empruntées à ce dernier les lettres D et O, mais la lettre Q n'a pas été empruntée, quoiqu'il y eût une occasion de s'en servir. Ainsi qu'on le verra plus loin, il y a des raisons de croire que le modèle qui était sous les yeux du graveur était en une écriture quelque peu différente de celle qu'il a employée 1. Le premier mot doit être corrigé en Menervai, à moins qu'il ne faille admettre une syntaxe plus relâchée: «Minerve. Objet consacré.» — Au sujet du prénom, Garrucci (Sylloge, p. 171) fait remarquer qu'avant la lettre A on aperçoit la partie inférieure d'un L. Le prénom serait dès lors Lart ou Lartius. Cf. le nom du père. Dans la copie que j'ai prise de l'inscription, je ne trouve pas ce L. Je lis donc Aulus. — Le nom de Cotena ne se retrouve nulle part ailleurs. — Le signe 1, qui est fréquemment employé dans les inscriptions étrusques pour marquer le nombre 50, désigne en falisque un f (Cf. Sylloge, nº 808). — Pretod. Je crois qu'ici nous avons une faute pour pretor, occasionnée par le modèle, qui présentait le o ou r étrusque. — Zenatuo nous révèle une particularité de la prononciation falisque, laquelle, au commencement des mots, change quelquefois la sifflante forte en douce. Cf. le nom propre Zertenea (Sylloge, 802). On sait que le son z est fréquent dans cette position en étrusque : Zertnai, Zirna, Zalvi. — À la fin du mot zenatuo le s est tombé. — Vootum présente la longue marquée par deux o, comme dans l'ombrien ooserclom. — Cuando est pour quando. Cette orthographe est celle de l'étrusque, de l'osque et de l'ombrien: Thancvilus, kvaistur, kvestretie. — Rected, adverbe comme facilumed. — Cuncaptum est le participe conceptum, sans modification de la voyelle radicale, comme en vieux latin.

Venons maintenant au sens de cette inscription. Garrucci l'interprète ou plutôt la paraphrase de la manière suivante: «Lars Cotena, Lartis filius, prætor, votum, quod conceperat, dedit, ex senatus sententia, qui judicavit non vitio conceptum, sed recte ea de causa datum.» Mais je ne crois pas que ce soit là la vraie signification.

L'expression dont dépend le sens de l'ensemble c'est votum dare, qui ne veut pas dire «donner ce qui a été promis», mais «faire un vœu». Dare est ici employé comme synonyme de facere, ainsi que cela a lieu aussi dans stragem dare, ruinam dare. Si cet emploi

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Nous devons faire observer que le texte que nous donnons ci-dessus n'est pas un fac-similé, quoique les caractères se rapprochent assez de l'original.

est devenu rare, c'est que dare a été d'habitude remplacé par facere, avec lequel il est étroitement apparenté!. On dit de même en grec dods tibestai. Il s'agit donc non de l'accomplissement d'un vœu (votum solvere), mais d'une promesse faite à la divinité. Quand le vœu était fait avec solennité, comme c'est le cas ici, où nous voyons un magistrat qui agit au nom du sénat, différentes précautions étaient prises pour assurer la régularité de l'acte. La teneur du vœu était arrêtée en une formule (concepta verba)<sup>2</sup>. Un prêtre était appelé pour la réciter (præire verba). On la notait par écrit sur des tablettes qui étaient scellées aux genoux de la divinité ou confiées à la garde de l'ædituus 3. La fin de l'inscription falisque nous révèle un détail qui n'était pas connu jusqu'à présent : nous voyons qu'une sorte de récépissé est délivré par le dieu ou par son représentant terrestre pour attester que le vœu a été rédigé en bonne et due forme. Tel est le sens de la phrase: cuando datu(m), rected cuncaptum « quand il a été fait, il a · été correctement conçu».

L'inscription de Falérie est donc la constatation d'un vœu public prononcé par le préteur, peut-être au moment d'entrer en charge, comme cela avait lieu à Rome pour les consuls. Cette inscription devait sans doute céder la place à une autre si le souhait formé

· recevait son accomplissement.

D'après l'ensemble des vraisemblances, on doit rapporter cette tablette au second siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à une époque où Falérie était depuis longtemps une colonie romaine. Nous voyons cependant qu'elle présente un alphabet à part. L'influence indigène se montre aussi dans le nom de Lartius. Quant à l'idiome, il se distingue du latin par un air plus prononcé d'archaïsme et par l'emploi du z dans zenatus. Écriture et langue sont bien telles qu'on peut les attendre d'une population autrefois étrusque, qui n'a pas encore été entièrement assimilée au vainqueur.

# INSCRIPTION ARCHAÏQUE DE SPOLÈTE.

Le tome III des Atti della R. Accademia dei Lincei (1878-79) contient, p. 195, dans le compte rendu mensuel de M. Fiorelli,

<sup>2</sup> On peut prendre comme spécimen de ces formules de vœux celles qu'on trouve dans les Actes des frères Arvales. Voir Henzen, p. 109-113.

<sup>3</sup> Pauly, Encyclopédie, au mot votum. Marquardt, III, 254. Festus, p. 173:

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur les deux racines dhā et dā, qui se sont amalgamées dans le verbe latin dare, et sur la parenté avec facio, voir James Darmesteter, De conjugatione latini verbi dare. Paris, Vieweg, 1877.

une inscription archaïque latine qui mérite d'être reproduite. Effe a été découverte non loin de Spolète, sur la route de Todi. Effe est gravée sur les quatre faces d'un cippe qui était encastré dans le mur d'une propriété, et qui aujourd'hui se trouve au palaïs municipal de Spolète.

			`. `. ' : `.
	HONCE · LOVCOM		
	NEQVS-VIOLATOD		1
	NE OVE EX VEHITO NEON	<b>VE</b>	
	EXFERTO OVOD LOVCI		<u> </u>
5	SIET · NEQVE · CEDITO	•	
	NESEI · QVO · DIE · RES · DE I	NA	
	ANVA FIET EOD DIE		
	QVOD REI DINAI CAV	A	
	IAT SINE DOLO CED IF	RE.	
10	総ICETOD SEI QVIS	•	
		_	•
	1	<u> </u>	
	VIOLASIT · IOVE · BOVI	D	
	PIA CLVM DATOD		
	SEIQVIS · SCIES		
	VIOLASIT DOLO MIC	<b>)</b>	, i.
15	IOVEI · BOVID · PIACLV	ľ	
	DATOD ET · A · CCC	٠.	!
	MOLTAI SVNTOD	•	)
	EIVS-PIACLI		
	MOLTAIQUE DICATOR	12	
20	FYACTIONSTON		
	!		

Honce loucom ne quis violatod, neque exvehito neque exferto quod louci siet, neque cedito (cædito) nesei (nisi) quo die res deina (deivina) anua (annua) fiet. Eod die quod rei dinai (rei divinæ) causa fiat, sine dolo cedre (cædere) licetod. Sei quis violasit (violassit), Jovei (Jovi) bovid (bove) piaclum datod. Sei quis scies (sciens) violasit dolo malo, Jovei bovid piaclum datod et a(sses) CCC moltai (multæ) suntod. Ejus piacli moltaique dicator(is) exactio estod.

Le contenu rappelle avant tout l'inscription volsque de Velletri<sup>1</sup>, qui était probablement attachée aussi à l'entrée d'un bois sacré. Voyez, en outre, Caton, *De re rustica*, cap. cxxxix; Henzen, *Acta fratrum Arvalium*, p. 20 sq., 141 sq.

Vota nuncupata dicuntur que Consules Prætores, cum in provinciam proficiscuntur, faciunt. Ea in tabulas præsentibus multis referuntur.

<sup>1</sup> Mommsen, Unteritalische Dialekte, pl. XIV. Cf. Bréal, Trois inscriptions italiques (Revue archéologique, 1876).

L'absence de lettres doubles, le d à l'ablatif et à l'impératif (mais pas toujours), sont des signes qui permettent de placer cette inscription à une époque assez reculée. Je la crois du commencement du second siècle avant Jésus-Christ.

L. 2. V est une ligature pour VI. Cf. une autre ligature à la 1. 14. — L. 5. L'orthographe cedito, dans une inscription aussi archaïque, confirme ce que Varron (De l. l. VII, 96) dit de l'orthographe pretor, Cecilius chez le poète Lucilius. — L. 6. Deina, et plus loin dinai, nous présentent une contraction qui n'est pas sans importance pour l'étymologie du mot deus : si deivinus a pu se resserrer en deinus, deivus a bien pu donner deus. — L. g. Cedre (si c'est bien l'orthographe de l'original) présente la même suppression d'une voyelle brève dans la pénultième que piaclum; cf. les vieilles formes poplus, oraclum, etc. — L'expression piaclum datod (1. 12) doit être entendue de la même façon que votum dare dans l'inscription falisque étudiée plus haut : « Qu'il fasse un sacrifice expiatoire au moyen d'un bœus. » — L. 17. Moltai est au génitif; c'est ce qui ressort de la comparaison d'une phrase absolument semblable en ombrien (Tables Eugubines, VII, b, 4): sve neip portust issoc pusei subra screhto est, fratreci motar sins A. CCC. « nisi portaverit illud uti supra scriptum est, magistro multae sint asses CCC. To Comme motar ne saurait être un datif, mais seulement un génitif ou un nominatif pluriel, et comme d'un autre côté le texte latin s'oppose à cette dernière hypothèse, il en faut conclure que des deux parts nous avons un génitif singulier 1. — L. 19. Dicator désigne celui qui impose l'amende : cf. multam dicere. Ainsi le même magistrat qui fixe l'amende est chargé aussi de la lever. Peut-être le monument, au lieu de dicatoris, portait-il dicatorus, comme Castorus, honorus, nominus, patrus.

Michel BRÉAL.

Post-scriptum. — Cet article était déjà écrit quand il m'a été donné, durant un voyage en Italie, de visiter le Musée de Naples et de voir, parmi d'autres monuments de l'épigraphie osque, la Table de Bantia. J'ai eu la satisfaction de vérifier l'exactitude d'une conjecture qui avait déjà trouvé place dans ces Mémoires. En regardant avec attention l'espace qui reste ligne 8 après LOVF.., j'ai lu distinctement les deux lettres IT. Non seulement je les ai fait apercevoir à d'autres personnes, mais j'ai eu la surprise, en me reportant à l'ouvrage de Mommsen (p. 144), de les voir inscrites dans sa copie (il met LOVFIP). C'est donc un fait in-

<sup>1</sup> Il faut rectifier en ce sens ce que j'ai dit, Tables Eugubines, p. 223.

contestable, et la conjonction loufit «ou» (nous avions conjecturé

louset 1) est acquise à la grammaire osque.

J'ai profité de la même occasion pour regarder de près et pour toucher de mes mains l'inscription 17 de Zvetaiess, à savoir la pierre commençant par les mots urtam liss. Je me suis assuré qu'elle est fruste sur ses deux côtés, ainsi que le montre à première vue sa sorme irrégulière. Il manque certainement des lettres au commencement et à la sin de chaque ligne : ceux qui ont lu l'inscription comme s'il n'y manquait rien, en rejoignant la sin d'une ligne au commencement de la ligne suivante, et en unissant ainsi des syllabes qui n'appartiennent pas au même mot, ont enrichi le vocabulaire osque de termes imaginaires. Il saut, pour la même raison, rejeter l'hypothèse que ce texte serait en vers saturniens.

Cette observation faite, je donne la liste des mots admis dans le lexique de M. Zvetaiess, qui doivent leur existence à des jonctions ou à des coupures impossibles: list, sakupam, úinim, úmbnaut, sissnim, samii, lúvsrikúnúss, sis. Le mot uunated, mutilé au commencement, est sans doute pour duunated «donavit». — M. B.

# ΗΑ ΕΝΑ, χάος.

Il existe un mot χάος qui désigne le rictus d'un animal : il vient

de χαίνω.

Quand à χάοs au sens mythologique, on l'a rapproché de χαίνω, de χέω, de χάζω. Ces hypothèses se valant, j'en hasarde une de plus.

Le latin harēna «sable», anciennement hasena, suppose un substantif perdu \*hasŏs, \*hasĕsis, qui, s'il eût survécu, fût devenu \*harŭs, \*harĕris. Conf. uenēnum «philtre» (puis poison), de uenus, uenĕris; ahēnus de aes, aeris; uerbēna du radical de uerbĕra. Hasēna est pour \*hasĕsna, comme dīnumero pour \*dĭsnumero.

Le primitif hypothétique \*hasŏs me paraît identique au grec χάος. Il a dû exprimer l'idée d'une matière disséminée; de là celle du Chaos, et, pour le dérivé harena, le sens de sable (conf. să-

bulum, formé de sătus comme fābula de fātus).

L. HAVET.

<sup>1</sup> Voir ces Mémoires, p. 145.

# LE MYTHE DE NIOBÉ.

(Pl. XXIX, 602-617.)

L'explication d'un fait historique est souvent impossible à donner à moins qu'on n'ait visité la localité dans laquelle il se passa; de même, on ne peut quelquesois comprendre le sens réel d'un mythe à moins de connaître l'endroit dans lequel il a été localisé. Une visite récente en Asie Mineure m'a convaincu sortement de la vérité de cette assertion. Pour le moment, je me bornerai à attirer l'attention du lecteur sur un seul mythe, celui de Niobé, tel qu'il est décrit dans les vers célèbres du XXIVe livre de l'Iliade. L'exploration de la partie du mont Sipyle où l'on trouve la soi-disant figure de Niobé m'a permis, je crois, de jeter quelque lumière nouvelle et sur le mythe lui-même et sur le passage du poète.

La figure appartient à l'âge préhistorique de la Lydie. Elle est taillée dans la roche calcaire, à une hauteur considérable audessus de la route qui court au pied de la montagne. Juste audessous, se trouve un petit lac, nommé «les Pleurs de Niobé », poissonneux, fréquenté par des tortues et alimenté par des sources chaudes d'eau minérale : c'est tout ce qui subsiste d'une large pièce d'eau, mise à sec il y a quelque trente ans, et qui recouvrait l'emplacement de la ville de Sipyle, détruite par un tremblement de terre, sous le règne de Tibère. Les colonnes d'un temple, découvert au moment où le lac fut vidé, servent aujourd'hui à con-

solider le mur d'un aqueduc.

La figure de Niobé, appelée Buyuk-Surat ou Surat-Tash par les Turcs, est placée dans une niche artificielle. Elle mesure 20 pieds 8 pouces, du sommet de la tête à la base; les épaules ont 8 pieds de large, la tête plus de 4 pieds de haut. On l'aperçoit donc fort nettement de la route qui passe plus bas. Les voyageurs antérieurs ont cru qu'elle n'était qu'un buste; un examen attentif m'a fait découvrir, ce qu'on n'avait pas remarqué jusqu'alors, la trace de deux pieds ou plutôt de deux souliers à pointe recourbée. Ils sont représentés grossièrement, posés à plat contre la partie infé-

rieure de la figure, et la surface extérieure en est tournée vers le spectateur. J'ai découvert aussi les restes d'un ornement circulaire, peut-être un symbole du soleil, sculpté dans la paroi de la niche, et posé sur le sommet de la coiffure ou polos de la figure. La coiffure présente le même contour que la couronne murale de la grande déesse asiatique. La chevelure, qui tombe de chaque côté de la face plus bas que la coiffure, plus haut que les épaules, a la forme de volutes. Les mains sont croisées sur la poitrine, la figure siège sur un trône élevé. Le côté droit de la face est seul visible; le côté gauche est recouvert d'un épais dépôt de calcaire durci. Les traits visibles du côté droit offrent une ressemblance remarquable à ceux du curieux buste découvert par M. Spiegelthal auprès de l'aqueduc de Boujak, au pied du mont Pagos, et envoyé par M. Dennis au British Museum. Cette dernière figure a, comme la Niobé, les bras croisés sur la poitrine.

Après la pluie, un dépôt de calcaire bleuâtre dégoutte du rebord supérieur de la niche sur la face et sur le corps de la statue; aussi est-elle recouverte d'incrustations et de taches sombres qui, vues à quelque distance, ressemblent à des larmes. M. Van Lennep, qui la visita après un orage, affirme que l'eau, ruisselant d'en haut sur la sace de l'image, « laissant un dépôt bleuâtre partout où elle passe, » produit complètement l'illusion d'une statue qui pleure. C'est donc, à n'en pas douter, l'image de Niobé pleurant « sur des rocs, sur des collines désertes, sur le Sipyle » à laquelle sont allusion Homère (Iliade, XXIV, 614-617) et Ovide (Métam., VI, 310). Pausanias doit l'avoir visitée par un temps de sécheresse; car il raconte que «l'apparence des larmes disparaît quand on approche. » Les incrustations calcaires qui la défigurent rendaient déjà la détermination du sexe aussi difficile à l'époque des antiquaires grecs que de nos jours 1. Elles doivent en avoir empâté la forme bien avant Pausanias et sont évidemment l'œuvre de siècles nombreux. Au temps où les vers d'Homère furent faits, l'écoulement naturel du calcaire décomposé avait déjà induit les colons nouveau venus en Lydie à voir dans la figure une image de Niobé en pleurs.

Il n'est que de visiter le lieu pour se convaincre que la figure est plus ancienne que l'établissement des Grecs en Asie Mineure ou la composition des poésies homériques. Le flanc de la montagne sur laquelle elle est taillée est recouvert de tombes préhis-

Pausanias, I, 21. Le texte de Pausanias a été mal compris par des critiques qui n'avaient pas vu le monument lui-même. Il dit fort exactement que, pour le visiteur ordinaire et qui n'examine pas minutieusement la figure, elle ressemble même de près «à un simple roc» qui n'a rien de la semme en pleurs; mais il n'entend pas dire qu'elle n'a aucune analogie avec le contour effacé d'une tête et d'épaules humaines.

toriques creusées dans le roc. Beaucoup de ces tombes ont été déjà observées par d'autres voyageurs; le plus grand nombre ont été découvertes par moi. Parmi ces dernières, il faut mentionner deux chambres semblables à celle que l'on connaît depuis longtemps et qui s'ouvre non loin de la route. Elles sont au sommet de la colline, à l'est de la Niobé, sous deux pyramides naturelles de roche, en face d'une citerne creusée de main d'homme. Au-dessous et sur la paroi nue j'ai découvert un curieux monument de culte phallique, la représentation d'un phallus gigantesque et deux niches creusées de chaque côté dans le rocher. Dans le voisinage immédiat 1, on me parla d'une autre sculpture représentant un animal semblable à un mouton. En face du monument phallique sont deux puits funéraires remplis de petites pierres, et, devant la Niobé, se trouve un autre puits de même forme et de même caractère. J'ai rapporté avec moi quelques outils de pierre polie pris dans les tombes taillées dans le roc; mais je n'ai pas entendu dire qu'on ait jamais trouvé là des objets en bronze ou en fer.

Le caractère grossier de l'art nous reporte lui aussi à une époque plus ancienne que celle à laquelle ont été faits tous les monuments connus en Lydie, à l'exception du buste découvert par M. Spiegelthal à Boujak. L'art lydien n'avait pas encore subi l'influence de l'art oriental, que cet art ait été importé par les Hittites ou par les Phéniciens.

Je doute fort peu que la Niobé n'ait été, à l'origine, destinée à représenter une divinité. L'ornement circulaire que j'ai observé au-dessus de la tête peut indiquer que la divinité était solaire; mais la face est trop endommagée pour nous permettre de décider si la divinité était mâle ou femelle. M. Dennis imagine y avoir découvert une barbe, et bien certainement il y a, au bas de la figure, un dépôt épais d'incrustations qui pourrait avoir été formé sur le relief d'une barbe. La figure n'a pas de seins, comme quelquesuns l'ont affirmé. Cependant, si elle représentait à l'origine une divinité solaire, il est difficile de comprendre pourquoi on l'a placée la face au nord-ouest. Quand le mythe grec de Niobé y fut rattaché, tout souvenir du caractère primitif dut s'affaiblir et s'effacer dans l'esprit des indigènes. L'histoire de Niobé, mêlée comme elle l'est aux noms d'Apollon, d'Artémis et de Létô, est, à n'en point douter, d'origine hellénique; les vers de l'Iliade me paraissent indiquer d'une manière non moins indubitable la véritable nature de Niobé elle-même. Ses douze enfants, six garçons et six filles, sont les douze mois de l'année, tués l'un après l'autre par Apollon et Artémis, le soleil et la lune. Le sexe des enfants est assimilé au sexe de leurs meurtriers, et six d'entre eux sont livrés à cha-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Serait-ce là par hasard l'origine du mythe relatif au chien de Pandareus?

cun des deux dieux. Neuf jours durant, les morts restèrent couchés dans leur sang sans que personne osât les enterrer : c'est, je pense, une indication de la division du mois en décades dont il est fait mention dans l'Odyssée (XIV, 161-164), et dont nous avons peut-être la trace dans les nundinæ latines. Le dixième jour seulement, les dieux enterrèrent les cadavres, et cependant Zeus changea leurs gens en pierres. Ce dernier incident s'explique aisément par l'analogie de λαός avec λᾶας, bien que l'étymologie populaire ait été suggérée sans aucun doute par l'aspect des formes humaines qu'affectent beaucoup de rochers sur le Sipyle. Si Niobé est un mot grec, nous en pouvons comparer la terminaison à celle d'Eκά6η, Πόλυ6ος, etc. et l'expliquer par une contraction de Bios. La première partie du composé pourrait alors être regardée comme étant une forme éolienne de véos (voy. Ahrens, De Dial. Æol. Asiat., p. 79-89). En ce cas, le nom signifierait jeune de vie, ce qui serait une dénomination assez exacte du printemps ou du cercle de l'année 1.

Homère ajoute que Niobé devint un roc sur le Sipyle, «où, dit-on, sont les couches des déesses nymphes qui s'épuisèrent à danser autour d'Achéloüs. » Achéloüs ou Achelès, nous l'apprenons de Pausanias, était le ruisseau qui coule encore sous la Niobé, et les εὐναὶ où les nymphes dormirent après leurs danses sont évidemment les tombes dont j'ai parlé, et qui sont creusées sur le devant de la montagne. Beaucoup d'entre elles ont la forme d'un demi-cercle et suggèrent naturellement l'idée d'un lit.

Pausanias assure que, non loin de la Niobé, le trône de Pélops se dressait sur le front de la montagne, dominant le lac Saloe dont les "Pleurs de Niobé" sont un dernier reste et le temple de (Cybèle) Plastênê (V, 13; cf. III, 22). Il est fort possible que les colonnes mentionnées plus haut, et qui furent découvertes quand le lac fut mis à sec, aient appartenu à ce temple. Au moment où je découvris les deux tombes creusées au sommet de la montagne, j'aperçus, à l'aide d'une lorgnette, à la distance d'environ un demi-mille dans la direction de la Niobé, un large bloc de marbre blanc, à moitié caché par des buissons et dans la position exacte où devait se trouver le trône de Pélops, au témoignage de Pausanias. Par malheur, il ne me fut pas possible d'examiner ce bloc de fort près; je n'en suis pas moins fortement persuadé que c'est le monument mentionné par l'écrivain grec.

L'auteur du XXIV° livre de l'*Iliade* était évidemment né à Smyrne ou à Lesbos. La description qu'il donne du mont Sipyle

Niobé était la femme d'Amphion, forme patronymique d'Amphos. Je regarde Amphos comme étant ce que M. de Saussure appellerait « la forme forte » de  $\nu \in \varphi_{os}$ , et j'explique la voyelle (ainsi que dans  $\check{\alpha}\nu\theta_{os}$ ,  $\check{\alpha}\gamma\chi\omega$ ) comme étant duc à l'influence de la labiale sonnante.

cst d'un témoin oculaire, et l'épithète siège de Makar, le phénicien Melkarth (Iliade, XXIV, 544), qu'il attribue à Lesbos prouve qu'il connaissait la tradition lesbienne d'une ancienne occupation de l'île par les Phéniciens. On peut ajouter que l'auteur du XXII livre, qui fait couler le Scamandre de deux sources sur la plaine troyenne (v. 145-156), n'a jamais dû visiter la Troade.

A.-H. SANCE.
(Traduit par G. Maspeno.)

# HASTA, HARVNDO; - RVNA, RVDIS.

Hasta paraît signifier en général une baguette, une tige, avant de signifier en particulier un bois de lance. Peut-être est-ce à l'origine une tige de roseau (conf. calamus, employé pour dire une flèche); dans ce cas, hasta serait parent de harundo, et ce dernier serait pour \*hasundo. — Runa, sorte de javelot, est peut-être pour \*rūdna, \*rūzna, de rūdis, baguette. La quantité de l'u est inconnue; si ce rapprochement est juste l'u doit être long.

#### PALARI.

Pālari, se disperser (non pas errer, le mot en effet semble n'être employé qu'avec un pluriel, ou un collectif comme agmen, ou un nom tel que flumen), est pour \*păssulari; il dérive de păssus, participe de pando. Comparer prēlum de prēssus, caelum (ciseau) de cae[s]sus, quālus (d'où le dérivé quăsillus pour \*quăssillus) probablement de quăssus (Mém. de la Soc. de ling., t. IV, p. 227).

OS, AVS; - CAVTES; - OBOEDIRE; - ADVLARI.

J'ai signalé dans les Mémoires de la Société (t. IV, p. 233) les dérivés de os, oris qui attestent une ancienne forme \*aus, à savoir ausculari et austium. Il faut y joindre le nom du mors, orea ou aurea, avec ses dérivés aureax et auriga. — Aux mots qui ont au pour ō par «umgekehrte Schreibung», joindre cautes « roches». C'est le pluriel de cōs « pierre à aiguiser». Ce mot est à cătus « aiguisé» comme dōs à dătus (conf. xõvos); l'ō est pour oa. — Oboedire est une «umgekehrte Schreibung» pour \*obūdire, d'audire. Conf. defrūdo, conclūdo, accūso, de fraudo, claudo, causa, et peut-être adūlari « courtiser», qu'on peut rattacher à aula « cour».

L. HAVET.

# LE SENS DES MOTS QUI DÉSIGNENT LE CIEL

# DANS LES LANGUES EUROPÉENNES.

Le mot français ciel se traduit en grec par oipavos, en latin par cælum, en russe par nebo, en allemand par himmel, en anglais par sky ou heaven. Si nous exceptons la langue anglaise, les autres langues ont un mot unique pour désigner le ciel, et, chose singulière, ces langues, qui remontent toutes à une origine commune, emploient pour exprimer une même idée des termes dont les radicaux sont différents.

Mais si l'on ouvre un dictionnaire sanscrit, on trouve un assez grand nombre d'expressions traduites par le mot ciel. Ont-elles réellement le même sens ou faut-il y chercher des nuances différentes d'une même idée? Il est assez difficile de le dire.

On rencontre, dans les langues primitives, de nombreux exemples de plusieurs termes correspondant à un seul mot de nos idiomes. On a parfois cherché l'explication de ce fait dans la nature des idées propres aux populations non civilisées. On a prétendu que ces idées étaient souvent vagues et que les mots qui les exprimaient devaient comporter le même caractère. Rien n'est plus précis au contraire que les idées et le langage de l'homme primitif. Ses idées ne se composent que des perceptions qui lui sont fournies par le système nerveux sensitif. Il a autant de mots que de perceptions, car il ne sait pas encore les classer par genres et par espèces. Il les constate et ne les discute pas; s'il leur donne un nom, ce nom a pour lui un sens très déterminé. Ce n'est que lorsqu'on cherche la cause extérieure des sensations qu'il peut y avoir du doute et de l'incertitude. Mais pour l'homme des premiers âges, chaque perception est en elle-même une réalité objective, et il ne saurait en être autrement.

Le cas particulier dont il s'agit ici ferait-il exception à cette loi générale? Le sens de notre mot ciel peut aujourd'hui paraître vague et peu déterminé. Nous entendons par là tantôt l'atmo-

sphère qui nous entoure, tantôt la zone dans laquelle circulent les astres, tantôt l'espace qui s'étend entre la terre et les astres ou entre la terre et les profondeurs de l'espace, etc. Comme beaucoup d'autres mots, celui-ci est susceptible d'acceptions diverses; le nombre de ces acceptions a varié ou s'est accru avec le temps; mais, lorsque le mot a été créé, il s'appliquait certainement à une perception nette et parfaitement déterminée. L'idée qu'il exprima d'abord se modifia d'autant plus facilement que la nature de l'objet aperçu était susceptible d'appréciations diverses. Le ciel est si loin de nous que nos opinions sur ce qu'il est réellement ont changé à mesure que nos connaissances se sont développées et ont progressé. Nous en sommes venus à ce point que ce que les anciens appelaient ciel, en croyant désigner un objet matériel, a été reconnu ne pas exister; nous continuons à nous servir d'un mot et à parler d'une chose qui n'a aucune réalité objective, et qui n'est cependant pas une abstraction. Le ciel n'est plus

aujourd'hui que l'espace indéfiniment étendu.

Nous n'avons plus qu'un mot pour exprimer les différents aspects qui frappent nos yeux quand nous regardons au-dessus de nos têtes: ceux qui parlaient le sanscrit et composaient les hymnes védiques en avaient plusieurs. Que ces mots aient paru aux traducteurs de ces hymnes s'appliquer à la représentation d'une même idée, que les nuances qui en différenciaient le sens soient difficiles à distinguer, il n'y a pas lieu de s'en étonner; mais on peut affirmer qu'à l'origine chaque terme avait une signification différente. Jamais une langue ne crée plus de mots qu'il n'est nécessaire; loin de là, elle emploie les mots déjà existants pour représenter les idées nouvelles. Il est donc permis de rechercher quel a pu être originairement le sens exact et précis de chaque terme; mais, pour y réussir, nous devons nous débarrasser de nos idées modernes et nous replacer, autant que possible, au point de vue des hommes des premiers temps. Ce sens primitif était-il encore subsistant au moment de la composition des Védas, ou quelqu'un des termes employés avait-il déjà revêtu un caractère plus abstrait et moins précis? Nous ne saurions rien affirmer à cet égard.

Nous n'avons pas d'ailleurs l'intention de nous occuper des mots sanscrits; nous avons voulu, en rappelant que le ciel a porté différents noms dans une même langue, établir que chacun de ces noms a dû correspondre à un aspect particulier; suivant le principe général du développement du langage, on a dû emprunter un de ces termes pour désigner le ciel conçu d'une manière abstraite; nous nous proposons de rechercher si, dans les expressions des langues européennes, il ne serait pas possible de reconnaître le sens plus spécial qu'elles ont eu originairement.

Quel que soit le vague que puisse laisser à notre esprit le mot ciel, les dictionnaires trouvent cependant le moyen de le définir, et d'une manière qui nous paraît fort correcte. «Le ciel, dit le Dictionnaire de Littré, est l'espace que nous apercevons étendu au-dessus de nos têtes en forme de voûte et circonscrit par l'horizon. On pourrait critiquer le mot espace, car l'espace ne s'aperçoit pas. Sans doute il n'y a rien au-dessus de nos têtes que l'espace indéfini, et M. Littré s'est accommodé aux connaissances de la physique moderne en identifiant le ciel et cet espace. Il eût peutêtre mieux valu dire : «Le ciel est ce que nous apercevons audessus de nos têtes en forme de voûte, circonscrit par l'horizon.» On évitait ainsi de déterminer la nature de l'objet, qui, en réalité, n'est qu'une simple perception visuelle. Le ciel est la sensation qu'éprouve notre œil quand nous détachons nos regards des objets terrestres. Voilà ce que nous appelons le ciel et ce que nos ancêtres appelaient le ciel. Il leur semblait en effet, et il nous semble qu'une voûte matérielle s'étend et se développe au-dessus de nos têtes, enfermant et limitant un vaste espace. On a cru à la réalité objective de cette voûte et on lui a donné un nom.

Ainsi conçu, le ciel est un terme général. La perception visuelle que nous ressentons quand nous regardons au-dessus de nous n'est pas constamment la même. Tantôt nous apercevons une voûte bleue et lumineuse, tantôt une voûte grise et sombre, d'autres fois c'est une obscurité au milieu de laquelle se détachent d'innombrables points brillants. Il y a donc différentes espèces de ciel; nous les désignons par des expressions telles que : le ciel pur, le ciel bleu, le ciel nuageux, le ciel sombre, le ciel étoilé. Quand l'obscurité est complète, on dit qu'on ne voit ni ciel ni terre. Chacune de ces apparences ou de ces perceptions constituait pour les peuples primitifs autant d'objets distincts, qui n'ont entre eux d'autre caractère commun que de se montrer dans la même partie de l'espace. La langue de ces peuples a dû affecter à chacune d'elles un terme distinct. On sait combien leurs idées, et, par suite, leurs idiomes, sont naturellement concrets. Il nous serait très facile de citer bien des exemples d'objets beaucoup moins différents entre eux, et auxquels ils ne savaient pourtant pas assigner un terme commun, mais nous ne le jugeons pas nécessaire, et l'on admettra sans doute qu'il y avait autant de cieux que de sensations diverses. De là cette pluralité des cieux que l'on a reconnue dans les théories astronomiques des anciens.

Si donc nous trouvons, en sanscrit par exemple, plusieurs expressions que l'on a cru devoir traduire par le mot ciel, nous ne devons pas nous en étonner; mais nous devons penser qu'elles ne sont pas complètement synonymes, qu'elles ne l'étaient même en aucune façon à l'origine, et qu'une étude plus approfondie

nous permettrait peut-être de reconnaître, au moins pour quelques-unes d'entre elles, le sens particulier qu'elles comportaient et la nature du ciel auquel elles s'appliquaient. L'idée générale du ciel et l'expression générale qui y correspond n'ont surgi que plus tard; mais, comme dans tous les cas analogues, c'est une des expressions spéciales qui a dû voir son sens se modifier et servir de terme commun. On peut donc se demander si l'étude étymologique des mots qui ont désigné le ciel d'une manière générale ne nous fournirait pas quelques renseignements sur le sens plus restreint et plus précis qu'ils ont dû avoir antérieurement. C'est ce que nous allons essayer pour quelques-unes des langues européennes.

Les mots dont nous allons nous occuper principalement sont les suivants: pour les langues anciennes, le grec Oupavos et le latin cœlum; pour les langues modernes, le slave nebo, l'anglais sky et

l'anglais heaven.

Les étymologistes ont donné à la plupart de ces mots le sens de couverture, le ciel étant considéré par eux comme ce qui couvre la terre. C'est ainsi qu'oùpavós est considéré comme provenant d'une racine var signifiant couvrir, étendre; sky a été rangé parmi les dérivés d'une racine sku, qui a donné le sanscrit sku, skunomi, qui veut dire couvrir; l'allemand himmel (himini, himinr chez les Goths, himel dans les autres races germaniques) proviendrait d'un radical hima, qui avait le sens de tegere, involvere, vestire; Grimm croit pouvoir rapprocher heaven et ses analogues du latin capio; ce serait ce qui comprend, ce qui embrasse toute l'étendue au-dessus de la terre.

Quant à cœlum, on sait qu'on l'explique par la forme de la voûte céleste, et qu'on le rapproche du grec noîlos, «creux,» lui attribuant ainsi l'idée d'une chose creuse, hémisphérique.

Si l'idée de couvrir devait réellement prédominer dans le sens originaire des mots précités, nous pourrions affirmer déjà qu'il s'agit d'un état particulier du ciel, et il nous suffirait de recourir à la langue française pour en déterminer la nature. Nous disons en français: le ciel couvert. Cette expression n'a pas été faite par les savants, elle sort du langage populaire, et si nos ancêtres ont appliqué l'épithète de couvert à un certain aspect du ciel, il est permis de croire que c'est ce même aspect que d'autres peuples auront désigné au moyen d'une racine qui comporterait le sens de couvrir.

Est-ce bien là l'idée première contenue dans les radicaux qui ont servi à désigner le ciel? Nous ne le pensons pas. Si nous trouvons les noms du ciel détournés de leur sens primitif pour être appliqués à des objets qui forment couverture (οὐρανός « ciel de lit»; cœlum « couverture, plasond d'une chambre»; himmel « cou-

verture, plafond, en français ciel de lit), l'explication peut simplement résulter de ce que les termes dont il s'agit représentaient primitivement le ciel couvert de nuages. Nous allons préciser cette explication par l'étude des mots eux-mêmes.

Pour le mot slave nebo il ne saurait y avoir de doute : nebo est le correspondant exact du sanscrit nabhas, du grec véços, du latin nubes, qui signifient tous le nuage. Le sanscrit nabhas, qui signifie nuage dans les Védas, prend à l'époque classique le sens de ciel.

La langue anglaise présente cette particularité qu'elle a deux mots pour exprimer le ciel, sky et heaven. Sky désigne plus particulièrement le ciel météorologique. Le sens de couvrir, que semble comporter sa racine, est un sens dérivé; le sens antérieur est celui d'assombrir, de cacher, d'obscurcir. Il faut rapporter à la même racine les mots grecs σκιά (ombre) et ses dérivés σκιαρός, σκιάω, σκιάς, σκότος (obscurité); les mots latins obscurus, obscur; scutum, bouclier, c'est-à-dire ce qui cache le soldat à l'ennemi, le rend invisible; l'anglo-saxon scua, scuva, ombre, obscurité; sky a donc dû désigner spécialement le ciel nuageux, le ciel assombri par les nuages. Le mot d'ailleurs se retrouve encore aujourd'hui dans la langue danoise avec le sens de nuage, tandis que cette langue a emprunté le mot himmel, ciel, aux langues germaniques. En suédois, au contraire, sky est resté avec les deux sens de ciel et de nuage. Sky a donc été partout le ciel couvert ou nuageux, qui est d'ailleurs identique avec le nuage lui-même.

Quelle objection pourrait-on élever contre cette identité? Voudrait-on faire remarquer que dans les dictionnaires anglais l'adjectif skyish est donné comme exprimant l'idée de la couleur bleue, et qu'en conséquence sky devait représenter le ciel bleu, c'est-à-dire le ciel serein. Si skyish signifie «bleu», c'est un sens qu'il a dû prendre postérieurement. Sky étant devenu le ciel en général, skyish a pu désigner la couleur du ciel, et le ciel tel que nous le concevons aujourd'hui étant bien au delà de la couche des nuages et de notre atmosphère, la couleur du ciel est pour nous la couleur du ciel bleu. Mais il ne faut pas oublier que les dictionnaires donnent aussi à skyish le sens de nuageux, ce qui ne correspond plus à la couleur dont il est question. Nous reviendrons plus loin

sur cette question de couleur.

La langue anglaise possédant un second terme qui correspond à l'idée de ciel, on pourrait à priori croire que ce dernier représente un état différent de la voûte céleste. L'étude du mot heaven semble indiquer qu'il n'en est rien, et que l'idée originaire qu'il contient est la même que dans sky. Si les deux mots se trouvent à côté l'un de l'autre, bien qu'un seul fût suffisant pour la langue, il faut en chercher la cause dans la série d'invasions qui se sont succédé sur le sol anglais. Ils ont dû y être importés par deux

peuples différents. Le mot sky, que nous retrouvons encore aujourd'hui dans les langues scandinaves, a pu être introduit en Angleterre par les envahisseurs danois. Le mot heaven doit appartenir aux conquérants anglo-saxons. Grimm nous apprend en effet qu'un terme particulier aux peuples saxons est hebhan, hêvan, qui a donné l'anglo-saxon heoson et l'anglais heaven; qu'encore de nos jours, dans la basse Saxe et en Westphalie, on emploie les mots heben, heven, haven, haven, et il ajoute qu'en Westphalie heben signisie «nuage». Heaven serait donc, comme sky, le ciel nuageux.

Arrivons au mot grec Οὐρανός. Depuis longtemps on l'a identifié avec le Varuna sanscrit, mais Varuna est le dieu des eaux, des eaux célestes, c'est-à-dire des nuages qui déversent la pluie. Au lieu d'en chercher l'étymologie dans une racine var signifiant «couvrir», il est beaucoup plus naturel de le rapprocher des mots var, vari, qui signifient tout simplement de l'eau (zend vâra, pluie). C'est ce sens de liquide attaché à la racine var qui a permis d'en tirer les mots grecs οὖρον, οὔρημα (lat. urina), d'où οὖρέω (mingere). De même en sanscrit on trouve le mot mêghas «nuage», qu'on rapporte à la racine mih (mingere). La mythologie grecque nous fait encore connaître Ouranos à l'état anthropomorphique. Bien qu'on soit porté à admettre que les anciens aient divinisé et anthropomorphisé des idées abstraites, il semble difficile d'admettre qu'ils aient pu diviniser un terme qui aurait eu le sens de couverture. Ouranos est le ciel nuageux, et peut-être pluvieux, comme Varuna, comme Posidon, comme Neptunus, et on doit retrouver dans le radical qui l'a formé un sens qui s'y rapporte. C'est ainsi qu'on reconnaît dans Neptune le nab de nabhas, nubes, νέφος. Les rapports d'Ouranos avec l'eau n'étaient pas ignorés des anciens, car Hésiode fait d'Ouranos le père d'Okeanos, et Uranie est la fille d'Okeanos et de Tethys, deux personnifications de l'eau<sup>2</sup>.

Une seule objection paraît pouvoir être opposée à cette conclusion. Elle serait tirée de l'épithète qu'Homère accole souvent au nom d'Ouranos, àolepéeis. Si l'on doit traduire par «le ciel étoilé», il est certain que cette épithète ne convient nullement au ciel nuageux. Mais il suffit, pour expliquer la réunion des deux mots, d'admettre qu'à l'époque d'Homère, Ouranos avait commencé à prendre un sens plus abstrait et plus général. Homère ne connaît plus Ouranos comme personnage mythique: Ouranos se rapproche de notre mot ciel, et si l'on veut désigner l'aspect d'une nuit sereine on devra dire naturellement le ciel étoilé. Cet emploi d'Ouranos pour désigner le ciel de la nuit nous confirme d'ailleurs encore dans l'idée qu'il signifiait d'abord un ciel sombre

<sup>1</sup> Deutsche mythologie, 2° éd., p. 661.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Hésiode, Theog., V, 133-350.

(couvert de nuages). La voûte étoilée est une voûte obscure, parsemée d'une quantité plus ou moins considérable de points brillants. C'est ainsi que, dans les Védas, le ciel de la nuit est comparé à un cheval noir auquel les étoiles font un ornement de perles (Bergaigne, Religion védique, p. 4). L'aspect du ciel pendant le jour serein se nommait en grec Zeus, en latin Diespiter (Dies pater). Il n'est jamais confondu avec Ouranos. Les dieux qui, pour la plupart, personnifient des phénomènes lumineux, habitaient bien le ciel; mais ils habitaient l'Olympe et non Ouranos, du moins à l'origine, car lorsque Ouranos sera devenu le ciel abstrait, on pourra en faire leur séjour, et il y aura les Θεολ οὐράνιοι, comme il y a à Rome les dii cœlestes.

Nous terminerons ce que nous avons à dire d'Ouranos en citant les vers des Danaïdes d'Eschyle où le rôle de ce dieu est nettement caractérisé:

> Ερά μεν άγνος Ούρανος τρώσαι χθόνα, Ερως δε γαίαν λαμβάνει γάμου τυχεῖν. Ομβρος δ' ἀπ' εὐνάεντος Ούρανοῦ πεσών Εκυσε γαιᾶν · ἡ δε τίκτεται βροτοῖς Μήλων τε βοσκὰς καὶ βίον Δημήτριον. Δενδρῶτις ώρα δ' ἐκ νοτίζοντος γάμου Τελείος ἐσ?ι.

"Le saint Ouranos brûle de pénétrer la terre; la terre amoureuse attend l'accomplissement de l'union conjugale. L'amant Ouranos féconde de sa pluie la terre. Alors elle engendre les prairies pour les bestiaux, les céréales pour les hommes. L'aspersion conjugale est le prélude de la saison verdoyante."

Passons maintenant au mot latin cœlum. Est-il possible de trouver dans cœlum un sens analogue à celui que nous venons de

reconnaître dans nebo, sky, ouranos?

Varron 1 rapporte qu'Ælius faisait venir cœlum de celare. Le rapprochement des deux mots serait favorable au sens que nous cherchons. Celare c'est cacher, dérober aux yeux un objet, faire l'obscurité sur lui. Cette idée conviendrait au ciel assombri par les nuées comparé au ciel clair et brillant. Mais, en raison de la différence des voyelles, nous n'insisterons pas. Quant à la dérivation qui fait de cœlum une chose creuse, concave (xoïlos), elle doit certainement être écartée. Ce n'est pas là évidemment la propriété qui a dû frapper d'abord l'esprit de l'homme quand il a regardé le ciel, et l'on n'aurait pas anthropomorphisé une idée de cette nature. Or il ne faut pas oublier que la mythologie latine avait son dieu Cœlus, dont le genre masculin indique bien qu'il

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> De lingua latina, V, 18.

s'agit d'un être animé, tandis que cœlum a pris le genre neutre pour exprimer l'objet matériel et inerte.

Ennius fait dériver du mot cœlum l'adjectif cœruleus, qui serait pour cœluleus, l'I s'étant changé en r. Cette dérivation est assez généralement admise. D'un autre côté Nigidius Figulus rapproche cœlum de cœsius. M. Louis Havet l' soutient la parenté des trois mots. L's de cœsius lui paraît démontrer que dans la forme primitive cette consonne était redoublée, vu qu'elle n'a point subi l'influence du rhotacisme, et il suppose un ancien adjectif caissios. Nous partageons son opinion quand il rapporte ces mots à un même radical, mais nous ne sommes pas de son avis sur le sens qu'il convient de leur attribuer, et nous ne pensons pas que cœruleus et cœsius aient eu originairement le sens de bleu, pas plus que cœlum n'a représenté le ciel bleu.

Examinons quel peut être le sens de cœruleus. Si l'on ouvre un dictionnaire on le voit traduit tantôt par bleu foncé, tantôt par vert foncé, le plus souvent simplement par couleur sombre, foncée. C'est seulement ce dernier sens dont on peut faire dériver tous les autres. On ne confond pas le bleu avec le vert, tandis qu'on peut se servir de l'épithète de foncé pour l'appliquer à chacune de ces

couleurs lorsque les circonstances la justifient.

A quels objets s'applique le terme cœruleus? Le plus souvent aux eaux de la mer, quelquefois aux fleuves. On le joint à mare, plaga, vada, æquora, aquæ, undæ, et aussir à amnis. Les Latins, il est vrai, n'ont longtemps connu que la Méditerranée, dont les eaux sont d'un bleu foncé; on en a conclu que telle était la couleur indiquée par cœruleus. On a pensé en même temps au bleu du ciel. Pourtant la teinte ordinaire du ciel bleu fait sur notre œil une impression bien dissérente de celle qui est produite par la vue de la mer. Mais si on pousse plus loin l'investigation, on verra que l'épithète cœruleus est appliquée à toutes les divinités des eaux: Pontus, Proteus, Scylla, Triton, Nereus, Thetis, Neptunus sont tous qualifiés de cœrulei. Il est vrai qu'aux époques récentes ces divinités ont toutes été considérées comme des divinités marines, mais il est certain aussi (ce n'est pas ici le lieu d'en faire la démonstration) qu'antérieurement elles ont été des divinités des eaux douces, des eaux célestes, qu'elles ont personnifié ces eaux ou les nuages qui en sont la source. Elles ont donc pu recevoir la qualification dont il s'agit à l'époque où elles n'avaient pas encore changé de caractère. Sans doute le contraire serait également possible, mais il reste à citer d'autres exemples où il ne peut y avoir eu de modification, où les personnages et les objets ont un sens bien déterminé. On trouve dans les auteurs latins des expres-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mém. de la Soc. de ling., t. IV, p. 85.

sions telles que : cœrulei equi Plutonis, cœrulea puppis Charonis, cœrulea nox, cœrulea umbra noctis, cœrulea mors. Pluton, Charon, la Nuit sont des personnages essentiellement sombres et nullement bleus. On ne saurait traduire autrement que : les chevaux noirs de Pluton, la barque sombre de Charon, la nuit noire, l'obscurité de la nuit, la sombre mort. Ici le sens n'a pu varier. La couleur bleue ne convient pas davantage au pain bis, que Juvénal appelle cœruleus panis 1.

On a vu cœruleus qualifier l'eau terrestre; on peut trouver des exemples de cœruleus qualifiant l'eau du ciel, qualifiant le nuage lui-même. On trouve dans les auteurs cœrula nubes. Virgile dit même cœrulus imber 2, et, bien qu'il n'y ait pas de nuée bleue, il n'y a pas à se tromper sur le sens, car il ajoute : noctem hiememque ferens, et inhorruit unda tenebris. Enfin, et cette citation nous paraît décisive, le même poète, dans les Géorgiques 3, parlant des pronostics météorologiques que l'on peut tirer des apparences du ciel au coucher du soleil, dit : cœruleus pluviam denuntiat. Il ne saurait

être question du ciel bleu.

Cœruleus a donc dû comporter le sens de sombre, foncé, et on peut supposer qu'en le traduisant ainsi on obtiendrait, dans la plupart des cas, un sens parfaitement raisonnable. Il a donc pu désigner du bleu foncé comme du vert foncé sans changer de signification, et les traducteurs se sont souvent trompés quand ils ont voulu l'expliquer par une couleur déterminée. Postérieurement cependant le mot a pu, comme tant d'autres, modifier son sens spécial et désigner plus particulièrement le bleu. Tacite s'en sert en effet pour désigner la couleur des yeux des Germains. On a supposé plus haut que le même sort était arrivé au mot anglais skyish; le rapprochement des deux mots est assez curieux, ils ont le même sens, ce qui tendrait à la fois à confirmer la dérivation de cœruleus de cœlum, comme skyish dérive de sky, et la similitude de sens de sky et cœlum.

Donc si cœruleus est la couleur du cœlum, cœlum ne peut être

que le ciel assombri par les nuages.

Quant à cæsius, on peut douter également qu'il s'applique exactement à la couleur bleue. On l'emploie principalement pour qualifier la couleur des yeux de Minerve. Or rien n'indique que Minerve doive avoir les yeux bleus. Si les Latins ont voulu traduire par cæruleus le glaukôpis Athênê des Grecs, glaukos ne veut pas dire bleu et, s'il est le nom de la chouette, cet animal n'a pas les yeux de cette couleur. Cæsaries, qui vient probablement de cæsius, dénote une chevelure noir foncé.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sat., XIV, 128.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Énéide, III, 194.

<sup>3</sup> I, 453.

Pour expliquer l'incertitude d'interprétation qui paraît exister pour ces mots (comme pour d'autres termes qui expriment des couleurs), on s'est quelquefois appuyé sur cette opinion que les premiers hommes avaient sur ce sujet des idées assez confuses, et que leurs expressions étaient vagues comme les idées auxquelles elles correspondaient. Quelques auteurs ont même prétendu que nos premiers parents, en raison de la nature de leurs organes, n'avaient pas la perception de toutes les couleurs que nous savons distinguer, et que ces organes avaient dû subir un développement spécial pour nous permettre de voir comme nous le faisons actuellement. Cette évolution du sens de la vue n'est nullement démontrée, pas plus que l'incapacité pour nos ancêtres de distinguer les couleurs et leurs nuances. Il est possible que leur attention ne se soit pas portée sur ces nuances, et que les termes de leurs langues pour désigner les couleurs soient en petit nombre, mais ils n'ont jamais dû confondre le gris avec le jaune, ni avec le vert, etc. Qu'avec la suite des temps un mot ait varié de signification, c'est un fait dont il y a d'innombrables exemples, et peutêtre avons-nous, dans le cas actuel, l'occasion de le constater, si cœruleus et skyish ont passé du sens de sombre ou foncé à celui de bleu. Mais on peut concevoir la marche que l'esprit aurait suivie. Voici un radical qui donnait l'idée d'une teinte obscure, sombre, que l'on appliquait au ciel nuageux et pluvieux. Il en désignait aussi la couleur. Mais quand le ciel pluvieux personnisié, le dieu des eaux célestes, devint le dieu des eaux douces terrestres, puis des ondes marines, cette expression qui représentait la teinte du ciel représenta alors la couleur de l'eau, puis la couleur de la mer (bleu s'il s'agit de la Méditerranée, vert s'il s'agit de l'Océan). D'un autre côté, si le terme qui représente le ciel nuageux vient à être employé comme terme abstrait pour désigner le ciel, l'épithète devient la couleur du ciel. Il arrive un moment où le nuage est considéré comme un phénomène terrestre, et où le ciel est pour l'homme surtout la voûte bleue d'une atmosphère sereine, l'épithète représente alors le bleu céleste.

Revenons à cœlum. Est-il possible de rapprocher quelques mots ayant un même radical et un sens qui se rapproche de celui que nous lui attribuons? On a pensé à le dériver de καίω (brûler), parce qu'on a voulu voir dans le ciel l'origine de la chaleur terrestre, mais on pouvait aussi supposer que καίω signifie brûler en faisant de la fumée, et que c'est l'idée de la teinte sombre de la fumée qui est commune aux deux mots. Le radical και se retrouve encore dans le latin cœcus, obscur, par conséquent aveugle, et dans le mot grec qui en a été rapproché, καικίαs, le vent qui rassemble les nuées et obscurcit l'atmosphère.

En résumé, on se trouve conduit à reconnaître qu'on peut re-

trouver le sens originaire de quelques-uns des mots qui dénomment le ciel, et, dans les quelques termes qui viennent d'être étudiés, ce sens serait le même. Le ciel couvert de nuages, ce que nous appelons simplement le ciel couvert, a donné son nom au ciel conçu abstraitement, c'est-à-dire indépendamment des aspects particuliers sous lesquels nous l'apercevons. Ce fait témoigne de la constance de la marche de l'esprit humain, qui, partout le même, suit les mêmes voies et arrive au même résultat.

Si l'on objectait à ces considérations que la couche de nuages qui assombrit la terre est trop près de nous et n'a jamais pu être confondue avec ce que nous appelons le ciel, nous rappellerions qu'il faut se placer au point de vue des anciens. Pour eux tout ce qui se passait au-dessus de nos têtes était le ciel, et ils avaient fini par supposer une série de cieux superposés, ou si l'on veut de sphères concentriques; voici le ciel décrit par Cicéron:

Omne cælum hoc in quo nubes et venti coguntur, quod et humidum et

caliginosum est 1.

Il serait intéressant de rechercher dans d'autres langues si le nom du ciel peut avoir un sens originaire analogue à celui que présentent les mots nebo, sky, ouranos, etc. On pourrait probablement en joindre d'autres à ceux que nous citons ici. En lette, debbes signifie « ciel » et debbess « nuage ». En sanscrit, on trouverait certainement à faire des rapprochements analogues. Nous serions heureux d'avoir appelé l'attention de ce côté.

Ch. PLOIX.

#### DAMNAS SUNTO.

Dans la langue latine, le nominatif pluriel des thèmes à consonne a dû être primitivement terminé en ĕs, comme il l'est en grec : γέροντες, Ελληνες. Un ancien pluriel de cette sorte s'est conservé dans la locution damnas sunto (pour damnātēs sunto), où la brève a amené la syncope des deux dernières syllabes. Le nominatif singulier est damnās (pour damnātis), formé comme optimās, primās, Penātes, Arpinās. Le sens primitif est «celui qui est frappé d'une amende (damnum)». On voit ici clairement l'inconvénient de cette ancienne forme de nominatif pluriel qui, en latin, se confondait avec le nominatif singulier. Aussi la langue a-t-elle de bonne heure emprunté aux thèmes en i, comme ovis, collis, le nominatif pluriel en ēs.

M. Bréal.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Tusculanes, I, 19.

# LES LETTRES P ET QU

# DANS LES LANGUES CELTIQUES.

L'histoire des lettres p et qu dans les langues celtiques a fourni à M. Windisch le sujet d'un mémoire aussi savant que méthodique, publié dans le dernier volume des Beiträge de Kuhn. Ce mémoire est le fondement de celui-ci. Mais je ne suivrai pas exactement le même ordre, et, sans rappeler tous les faits intéressants qu'a réunis l'éminent linguiste allemand, j'exposerai certains points avec plus de développement que lui, surtout en ce qui touche à la chronologie.

Voici ce que j'entends prouver :

Le p indo-européen a disparu de la langue celtique avant que, par l'établissement d'une partie de la race celtique en Irlande, la langue celtique se divisât en deux rameaux, le rameau irlandais et le rameau gallo-breton, ce qui eut lieu antérieurement à l'année 300 avant notre ère. En règle générale, le p indo-européen est tombé en celtique d'une façon absolue. Il a disparu, et aucune autre consonne ne lui a été substituée. Se sont ainsi perdus: 1° le p initial, sans aucune exception; 2° le p médial, toutes les fois qu'il n'était pas suivi de la lettre t. Le p médial indo-européen suivi de t se trouve encore par exception dans un mot gaulois d'Espagne, au m° siècle avant notre ère; au p suivi de t un c fut substitué, en sorte que le groupe indo-européen pt fut remplacé en celtique par le groupe ct.

De ce que la chute du p indo-européen initial est en celtique une règle sans exception, il résulte l'impossibilité d'admettre que les Irlandais, qui disent coic «cinq» et cucann «boulangerie», aient changé en c le p du sanscrit pantchan «cinq» et patch «cuire». Les formes irlandaises coic et cucann viennent de formes italo-celtiques antérieures: le p indo-européen a été changé en qu dans ces mots par les Italo-Celtes avant qu'il y eût une langue celtique, et quand les ancêtres des Latins et des Celtes, ne formant qu'un seul peuple, parlaient la même langue au nord des Alpes et à l'est du Rhin.

Après la chute du p indo-européen un nouveau p survient : Le p gaulois et breton se substitue au qu italo-celtique dès le 11° siècle avant notre ère, mais il ne pénètre pas en Irlande.

Le p ne fut introduit en Irlande que par le christianisme. Dans les plus anciens mots latins contenant un p qui s'acclimatèrent en Irlande, on remplaça ce p par un qu ou un c. Mais enfin l'organe irlandais s'habitua à cette lettre étrangère qu'il avait d'abord repoussée. De saint Patrice et du v° siècle de notre ère date l'importation de la lettre p en Irlande; cette lettre p c'est le p latin, c'est le p indo-européen, bien différent du p gallo-breton, qui est l'équivalent d'un qu plus ancien, soit primitif, soit seulement celtique.

Reprenons en détail les différents points de cet exposé.

Je dis d'abord que le p indo-européen, toutes les fois qu'il n'est pas suivi de t, n'existe pas dans les langues celtiques, et qu'il est

tombé sans être remplacé par aucun équivalent.

Le p indo-européen subsistait chez les ancêtres des Celtes à l'époque reculée où, au centre de l'Europe, ils vivaient avec les ancêtres des Hellènes et des Italiotes, ne formant avec eux qu'une seule famille et parlant la même langue. Ils perdirent le p après leur séparation des Hellènes et des Italiotes. Alors il y eut une période pendant laquelle la race celtique abandonna peu à peu l'usage de prononcer le p indo-européen toutes les fois qu'il n'était pas suivi de t. Cette révolution phonétique était entièrement terminée au 1v° siècle avant notre ère. C'est une date importante dans l'histoire d'Irlande. Les listes royales de cette île, la chronologie de ses foires s'accordent avec Nennius pour nous indiquer approximativement cette date comme celle où s'établit en Irlande le rameau celtique qui l'habite encore aujourd'hui. Les Celtes d'Irlande furent dès lors séparés des Celtes qui restèrent sur le continent et de ceux qui, sous le nom de Bretons, occupèrent l'île dite alors Albion. Or la chute du p indo-européen s'observe en Irlande comme en Grande-Bretagne, comme dans la Gaule transalpine, dans la Germanie celtique et dans la Gaule cisalpine; c'est donc un phénomène antérieur à la date où les Irlandais se séparèrent du reste de la famille celtique. Je vais donner quelques exemples de ce phénomène. Je commencerai par des cas où le p indo-européen était initial.

Les langues indo-européennes possèdent un thème para, qui leur a fourni notamment un certain nombre de prépositions et d'adverbes: je citerai le grec ταρά, πάρος, περί, πρό; le latin per, præ, primus, pro; l'allemand vor. Les formes celtiques correspondantes sont: 1° le gaulois ar, er, qui a en vieil irlandais les mêmes formes, en gallois er; 2° le gaulois are, qui est devenu en

vieil irlandais air; 3° le gaulois ro, qui se retrouve en vieil irlandais et en gallois; 4° le vieil irlandais riam, qui est le même mot

que le latin primo.

Un exemple du gaulois ar, pour para, nous est fourni par le nom de montagne Åρ-κύνιος, connu d'Aristote 1, au 1v° siècle avant notre ère, c'est-à-dire à une époque contemporaine de l'immigration celtique en Irlande. Ce nom appartient à la Germanie celtique. L'a de la particule ar fléchit en e chez les auteurs du 1er siècle avant notre ère et du 1er siècle après : César, Strabon, Tite-Live, Mela, Pline, Tacite écrivent Her-cynios avec un h parasite. En substituant l'e à l'a, ils suivent déjà l'orthographe galloise. Au premier terme ar, er, de Åρ-κύνιος et de Her-cynios, on peut comparer le préfixe latin per dans per-fectus. Le second terme -cunios est dérivé de cuno-s, en gallois cwn, «sommet, hauteur». Àρ-κύνιος, Her-cynios, veut dire «très haut».

La forme gauloise are = pari se trouve, au 1er siècle avant notre ère, dans le De bello Gallico de César, où les copistes ont à tort écrit Armorici pour Are-morici. On constate l'existence de la particule are en Gaule transalpine dans les noms de peuples: Aremorici, Are-comici; dans le nom de ville Arelate; en Gaule cisalpine dans le nom de ville Are-brigium<sup>2</sup>; en Norique dans le nom de ville Are-late<sup>3</sup>, identique à celui de Gaule et probablement plus ancien. Are veut dire « près de »; Are-morici, « ceux qui sont

près de la mer»: mori signifie «mer» en gaulois.

La forme gauloise ro = pro nous est offerte par le nom de la déesse gallo-romaine Ro-smerta. Ro- en vieil irlandais est un préfixe augmentatif et a, comme particule verbale, le sens de passé,

il s'oppose à no; cf. nunc, qui a le sens de présent. Ainsi l'étude du thème indo-européen para nous

Ainsi l'étude du thème indo-européen para nous donne la preuve de la chute du p en celtique dès le temps d'Aristote, et dans tout le domaine de la race celtique, sauf l'Espagne, la vallée du bas Danube et la Galatie.

Je passe à un autre mot presque aussi intéressant.

Le thème indo-européen pratu, en sanscrit prtu, en grec ωλα-τύς, en lithuanien platus, a donné aux langues celtiques le dérivé litano-s, pour plitanos «large», en vieil irlandais lethan, en vieux gallois litan; et dès l'an 216 avant notre ère, les Gaulois avaient porté ce terme dans la Gaule cisalpine. Le consul romain Posthumius et son armée furent exterminés dans une forêt par les Boïes. Silva erat vasta, dit Tite-Live, Litanam Galli vocabant (l. XXIII, c. xxiv). Vasta est la traduction exacte de Litana. Tite-Live, qui porte un nom gaulois, qui était né à Padoue dans la Gaule cisal-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Meteorologica, I, 13.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Itinéraire d'Antonin.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ptolémée, II, x111, 3.

pine, était en mesure de savoir le sens d'un mot gaulois. Tout le monde du reste à Rome, même au sénat, pouvait sans peine se faire traduire du gaulois depuis que, comme le dit Suétone, Jules César quosdam e semibarbaris Gallorum recepit in curiam (Suétone, Divus Julius, 76). Le mot litana, pour plitana, usité en Gaule cisalpine 216 ans avant notre ère, apporté probablement par les Boïes du nord des Alpes vers l'an 400 avant J. C., confirme ce que nous avons dit de l'époque reculée où les Celtes perdirent le p indo-européen 1.

Je passe à des exemples de chute du p initial, qui nous sont fournis par des mots dont la forme gauloise ne paraît pas nous

avoir été conservée.

Je commence par des mots à la fois irlandais et gallois ou bretons:

Latin precor: vieil irlandais arco, même sens; vieux gallois dierchim (ad poscendum).

Latin penna, pour petna: vieil irlandais én «oiseau»; vieux gallois etn, breton evn, même sens.

Sanscrit pibâmi «je bois»: vieil irlandais ibim, breton evann, même sens.

Latin plus: vieil irlandais lia; vieux gallois liaus, breton lies, même sens.

Zend pitu «nourriture»: en vieil irlandais ith, thème itu «froment»; en vieux gallois it, breton ed, même sens.

Latin palma: vieil irlandais lam « main »; vieux gallois lau, même sens.

Latin plenus: vieil irlandais lán; vieux gallois laun, breton leun, même sens.

Voici d'autres exemples de chute du p initial qui n'appartiennent qu'à l'irlandais; les thèmes qui nous les fournissent manquent au gallois et au breton :

Latin pater: vieil irlandais athir.

Gothique finthan «trouver»: vieil irlandais étar (invenitur).

Latin piscis: vieil irlandais aesc, même sens. Gothique filu, grec woλυς: vieil irlandais il.

Latin porcus: vieil irlandais orc.

Grec σέρνημι «je vends»: comparez le vieil irlandais renim «je vends» et «je donne».

J'arrive au p médial.

Un exemple plein d'intérêt de la chute de ce p en celtique nous est donné par la forme celtique des deux prépositions sanscrites upari et upa, en grec  $i\pi \epsilon p$  et  $i\pi \delta$ , en latin super et sub. Ces deux

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> L'hésitation de M. Windisch, Beiträge, VIII, 15, ne repose sur aucun motif sérieux. Cf. Grundzuege der griechische Etymologie, 5° édition, p. 278.

prépositions ont perdu leur p dans les langues celtiques. Upari est en vieil irlandais for, en vieux gallois guo; upa est en vieil irlandais fo, en vieux gallois guo. La forme gauloise de la première de ces prépositions est  $ver = v[\pi] \epsilon \rho$ , elle a dans les noms propres gaulois la valeur de particule augmentative. Ainsi chez César Vercingetorix, chef suprême des guerriers, nom donné par l'auteur romain à un célèbre généralissime gaulois, est l'augmentatif de Cingeto-rix, nom d'un grand personnage trévire; Ver-cassi-vel-launus, nom d'un général arverne, est l'augmentatif de Cassi-vel-launus, nom d'un général breton. Fortunat savait encore le sens de la particule ver- et l'a rendue par ingens.

Je passe à des mots dont la forme gauloise ne nous a pas été conservée :

Sanscrit svapnas «sommeil», grec  $\Im \pi \nu os$ : vieil irlandais suan; gallois hun.

Latin nepos: vieil irlandais niae; gallois nei.

Latin tepens: vieil irlandais té. Grec σπλήν: vieil irlandais selg.

Dans ces exemples le p médial a disparu, il n'a été remplacé par aucune consonne. Les choses se sont passées autrement quand le p médial était suivi de t. Le p dans cette situation a offert plus de résistance, il a subsisté plus longtemps, puis un c est venu le remplacer, en sorte qu'au groupe pt le groupe ct a succédé. Nous avons trois exemples du changement de pt en ct. Les mots indoeuropéens que les Latins écrivent septem, neptis, captus, s'écrivent en vieil irlandais secht, necht, cacht. Necht = neptis est le féminin de niae = nepos, qui a complètement perdu son p parce que ce p n'était pas immédiatement suivi d'un t; necht nous offre un c à la place du p parce que ce p était immédiatement suivi de t. Si nous nous en rapportons à Tite-Live, le p dans cette situation aurait survécu longtemps à la ruine générale du p indo-européen dans les langues celtiques. Cacht = captus veut dire en irlandais « esclave, et la forme la plus ancienne de ce mot se trouve dans un nom composé gaulois qui appartient à l'histoire de l'Italie ancienne. Le grand historien romain nous parle d'un roi gaulois d'Espagne qui, en l'an 214, périt dans une bataille contre les Romains. Ce roi s'appelait Moeni-captus (XXIV, XLII). Le premier terme, moenos pour mogenos, paraît être un nom de dieu qui voudrait dire «grand»; le second terme, captus, identique à l'irlandais cacht, veut dire « esclave ». Moeni-captus signifie « esclave du dieu Moenus n. Comparez les noms francs Ermen-theus « esclave du dieu Irmin, Anse-deus «esclave des Anses ou Ases».

Si donc Tite-Live nous a rendu ce nom exactement, le groupe pt existait encore intact dans la langue des Gaulois d'Espagne au m'e siècle avant notre ère, tandis qu'un siècle avant celui-là le p

initial et le p médial non suivi de t avaient certainement cessé d'exister dans toutes les langues celtiques.

J'arrive à deux mots à propos desquels on peut adresser à ma thèse, qui est celle de M. Windisch, une objection assez sérieuse:

1° le sanscrit pantchan, en lithuanien penki, en vieux slave peki, en vieil irlandais coic «cinq» avec c initial pour p;

2° le sanscrit patchâmi «je cuis», en vieux slave peka, racine PAK, d'où l'irlandais cukann «lieu où l'on fabrique le pain», encore

avec c initial pour p.

De prime abord il semble qu'il y a là un exemple celtique de changement du p initial indo-européen en gutturale, ce que nous avons déclaré inadmissible. Mais il faut remarquer que ces mots sont en latin quinque et quoquere. Avant la période celtique, il y a eu une période italo-celtique où le p de pantchan et de patchâmi s'est changé en qu; ce p s'était transformé en qu quand la période celtique a commencé; il n'y avait donc pas lieu d'appliquer ici la loi qui, durant la période celtique, a fait tomber tout p initial, et la plupart du temps le p médial indo-européen, dans les langues celtiques. La difficulté de prononciation qui a amené la chute de ce p ne s'étendait pas au qu substitué à ce p antérieurement au début de la période celtique. Ainsi s'explique le c initial des mots irlandais coic « cinq », cucann « lieu où l'on fait le pain ».

Aucune raison donc pour refuser d'admettre que, dès le  $10^{\circ}$  siècle avant notre ère, la langue celtique avait perdu le p initial, plus tout p médial non suivi de t, et que ce p n'avait été remplacé par

aucune autre lettre.

Un phénomène postérieur fut la transformation du qu celtique, primitif ou non, en p dans le dialecte des Celtes établis en Gaule, en Grande-Bretagne et en Italie. Au temps de César, cette révolution phonétique n'était pas terminée. Le qu primitif a persisté en Gaule dans les noms propres Sequana et Sequani, que la conquête et l'invasion de la langue latine ont pour ainsi dire pétrifiés.

Les deux exemples les plus anciens que nous connaissions du changement du qu celtique, primitif ou non, en p nous sont offerts par les mots Petor-ritum, Epo-redia, Epo-so-gnatus, l'un du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, les deux autres du siècle précédent.

Petor-ritum, suivant Varron, est gaulois 1. Varron mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vingt-sept ans avant l'ère chrétienne. Le mot petor-ritum paraît donc avoir existé vers le milieu du 1er siècle avant Jésus-Christ. Festus nous apprend que le petor-ritum était une voiture gauloise, et que cette voiture était, disait-on, ainsi nommée parce qu'elle avait quatre roues. Petor est donc la forme

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Livre XIV, Rerum divinarum, cité par Aulu-Gelle, l. XV, c. xxx. Quin-tilien, I, v, répète la même assertion.

du nom de nombre quatre dans ce composé gaulois. En vieil irlandais, quatre en composition se dit cethor ou cethar 1. Il n'y a pas à contester qu'ici le-p-gaulois ait été précédé par une gutturale. Nous trouvons cette gutturale en sanscrit, en zend, dans les langues slaves, et l'f du gothique fidvor s'explique par la loi qui a donné aux Francs les variantes flod et frod des thèmes chlod et chrod, employés si fréquemment comme premiers termes dans les noms propres.

Voici un autre exemple du p gaulois = qu.

Un siècle environ après Varron, Pline explique ainsi le nom, Eporedia, d'une ville de la Gaule cisalpine: «Eporedias Galli bonos equorum domitores vocant<sup>2</sup>. " Epo-redia est un mot composé dont le premier terme est epo-s «cheval», le second est redia-s « cocher », dérivé de la même racine que le substantif rêda « char », dont Quintilien a connu l'origine gauloise et qu'emploient déjà Cicéron et César 3. En vieil irlandais riad «char » 4 et riadaim «je voyage » 5 ont la même étymologie. Le nom d'Epo-redia est donc très clair. Le p d'epos «cheval» existait déjà dans ce mot en l'an 49 avant notre ère, où D. Brutus datait d'Eporedia deux lettres adressées à Cicéron 6. On doit même croire que la lettre p avait déjà remplacé le qu dans ce mot quand, en l'an 100 avant notre ère, comme Velleius Paterculus nous l'apprend, une colonie romaine y fut conduite 7. Cette colonie, composée de citoyens romains établis au milieu de populations ennemies, ne devait pas comprendre dans son sein des Gaulois d'origine. Si Epo-redia se fût appelé Equo-redia à la date de son érection en colonie, il est peu vraisemblable que ses nouveaux habitants eussent jamais changé son nom en celui d'*Epo-redia*. Le p = qu du gaulois remonte donc au 11° siècle avant notre ère. Cette date est confirmée par le nom *Epo-so-gnatos* d'un chef galate, mentionné par Polybe au milieu du 11° siècle avant notre ère dans le récit d'événements qui eurent lieu en l'an 1898. Epo-so-gnatos veut dire « bien habitué au chevai».

Le mot epo-s «cheval», qui a fourni à la Gaule cisalpine le premier terme du composé Epo-redia et à la Galatie le premier terme du composé Epo-so-gnatos, se retrouve dans un certain

4 Grammatica celtica, 2º édition, p. 18.
5 Windisch Kumzesfaseta inische Grammatik, p. 66

<sup>5</sup> Windisch, Kurzgefasste irische Grammatik, p. 62. <sup>6</sup> Cicéron, Lettres, X, 20, 23.

<sup>7</sup> Velleius Paterculus, I, xv, 5; conf. Mommsen, Ræmische Geschichte, 6° éd. t. II, p. 160; Corpus inscriptionum latinarum, t. V, p. 751.

<sup>1</sup> Grammatica celtica, 2º édition, p. 303; conf. cethorcha «quarante», p. 306.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Histoire naturelle, III, cxxIII. <sup>3</sup> Quintilien, I, v; César, De bello Gallico, I, LI; Cicéron, Pro Milone, x.

<sup>8</sup> Polybe, l. XXII, c. xx, dans la seconde édition de Didot, p. 664. Tite-Live, dans son livre XXXVIII, c. xvIII, parle de ce chef galate d'après Polybe; cf. Perrot, Exploration archéologique de la Galatie, p. 177.

nombre d'autres noms qui appartiennent à la Gaule transalpine et à la Galatie, les noms de villes *Epoissa*, *Epo-manduo-durum*, le nom d'homme *Epo-redo-rix*, ou *Epo-redi-rix*, conservé par César et par une inscription de Bourbon-Lancy, le nom d'homme *At-epo-rix* d'un prince galate mentionné chez Strabon et dans une

inscription grecque<sup>1</sup>, etc.

Le dérivé *Epaticcus*, inscrit sur un des vases de Bernay conservés à la Bibliothèque nationale, appartient aussi à la Grande-Bretagne, où on le lit sur des monnaies, et, sauf sa désinence vocalique, il paraît identique au nom propre irlandais *Eochaid*, génitif *Echdach*. *Epaticcus* et *Eochaid* dérivent tous deux d'un thème equat, que nous reconnaissons en latin dans le substantif eques, equitis « cavalier ». C'est d'epos « cheval » que vient le breton moderne ebeul « poulain ».

Les mots irlandais qui contiennent une gutturale sourde, remplacée par un p dans le groupe gallo-breton, peuvent se diviser en deux catégories: les uns conservent l'u du qu celtique, ou au moins une trace de cet u; les autres en ont perdu toute trace.

Ont conservé en irlandais une trace de l'u du qu celtique les trois mots suivants, dont le c initial suivi de o = qu:

Coic «cinq»: en latin quinque, en vieux gallois pimp; comparez

le gaulois pempedula «quintefeuille», et l'éolien ωέμπε;

Coiced «cinquième»: en latin quintus, en vieux gallois pimpet, en grec ωέμπλος = ωεμπετος, comme l'a dit M. Louis Havet; Coire «chaudron»: en gallois pair, en vieux scandinave huer. L'o qui suit le c dans ces mots tient lieu d'un u plus ancien.

Trois autres mots ont conservé intact l'u de qu:

Cucann «lieu où l'on fait le pain»: en gallois popei, en grec τεπων «mûr», littéralement «cuit»;

Cuirim «je pose: en gallois param «je fais»; cf. Parisii; Cruim, pour quremis «ver»: en vieux gallois prem.

Ont perdu en vieil irlandais toute trace de l'u du qu primitif les treize mots dont voici la liste:

- 1° Cenn «tête»: en gallois penn, en gaulois penno-s, mot qui a donné le premier terme du composé Pennoo-vindos, inscrit sur
- ¹ Strabon, l. XII, c. 11, \$ 37, édition Didot, p. 479; le Corpus inscriptionum græcarum, n° 4039, contient une inscription qui nous donne le génitif Ατεπό-ρειγος. Ajoutons que M. Perrot propose, et ce semble avec raison, de lire Επορέ-δοριξ le nom tétrarque galate écrit Πορέδοραξ chez Plutarque (De virtute mulierum, édition Didot, p. 319, 320).

une monnaie gauloise, et le second terme du composé Cunopennus dans une inscription de Brescia;

2º Macc «fils»: en gallois map; comparez le nom divin Maponos

dans deux inscriptions de la Grande-Bretagne;

3° Cethir «quatre»: en vieux gallois petguar; comparez le nom Petuaria d'une ville de la Grande-Bretagne;

4º Cia «qui», interrogatif: en gallois pui;

5° Cach «chacun»: en gallois pep; 6° Crann «arbre»: en gallois prenn;

7° Ech «cheval»: en gallois ep, en gaulois epo-s;

8° Sech «sans»: en gallois hep;

9° En-ech "visage": en gallois enep;

10° Crenim «j'achète»: en gallois prynu;

11° Ciall "intelligence": en gallois pwyll;
12° Cland "progéniture": en gallois plant;

13° In-sce « discours »: en gallois heb « il dit ».

L'u qui, dans ces treize mots, suivait originairement la gutturale sourde, était tombé avant le 1x° siècle, puisqu'on ne le trouve pas dans les plus anciens manuscrits irlandais. Mais cet u existait encore dans deux de ces mots à une date qui n'est pas beaucoup plus ancienne. Ainsi, dans une inscription chrétienne de la Grande-Bretagne qui se place entre les années 500 et 700, on trouve le nom propre irlandais Quen-vendan 1. Dans ce diminutif du gaulois Penno -vindos conservé par une monnaie, l'irlandais cenn «tête» est écrit avec un qu. De même macc, génitif maicc « fils », est écrit maquas, maqui, dans plusieurs inscriptions ogamiques; quelquesunes de ces inscriptions étant bilingues, c'est-à-dire latines en même temps que celtiques, sont datées approximativement par la forme des caractères latins: la plus ancienne ne peut remonter au delà de l'an 450 de notre ère 2, deux autres paraissent n'être pas antérieures à l'année 5003, une enfin date au plus tôt de l'année 600 4. Ainsi maquas conservait encore en 600 l'u que vers l'an 800 il avait certainement perdu. Quand l'u des onze autres mots a-t-il disparu? On ne peut contester que cet u ait existé. Le p gallobreton n'en est pas la seule preuve. Pour plusieurs mots, la comparaison avec le latin est décisive : cethir se dit en latin « quatuor » ; cia, "quis; " cach, "quisque; " à crann "arbre " correspond le latin quernus; mais l'u était probablement tombé de très bonne heure dans une partie de ces onze mots irlandais. Pour le mot cethir « quatre », l'étude de la seconde série des vingt lettres de l'alphabet ogamique l'établit péremptoirement. Les lettres désignées par cha-

<sup>1</sup> Hübner, Inscriptiones Britanniæ christianæ, n° 91.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> *Ibid.*, n° 106.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ibid., n° 24, 88.

<sup>4</sup> *Ibid.*, n° 108.

cun des cinq caractères dont se compose cette série de l'alphabet ogamique sont les initiales des cinq premiers noms de nombre. C'est ce qui résulte du tableau suivant:

qu	*quic, coic	«cinq»,
Ċ	cethir	«quatre»,
t	tri	«trois»,
d	da	«deux»,
 h	hoin	«un».

Cethir "quatre" avait donc perdu son u quand fut inventé l'alphabet ogamique, c'est-à-dire vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle après J. C. Ainsi vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, époque où, par l'intermédiaire des Bretons, ont dû commencer les premières relations des Romains avec les Irlandais, le qu italo-celtique persistait intact dans un certain nombre de mots irlandais, il commençait à perdre cet u dans quelques autres. Or à cette date les Irlandais entendirent sonner à leurs oreilles pour la première fois le p indoeuropéen, ils le représentèrent par les lettres qui, dans leur langue, étaient l'équivalent du p breton, c'est-à-dire par le qu et par le c. D'abord par le qu, exemples: l'irlandais cruimther presbyter = qurimther; l'irlandais fescor (vespera) = vesquera. Puis par le c, exemple: Casc (pascha).

Dans les mots corcur (purpura), clum (pluma), l'u existe déjà en latin: nous ne pouvons donc dire si, en irlandais, la gutturale de ces mots a été ou non originairement suivie d'u.

Dans tous ces mots, le p indo-européen se sait représenter par

un suppléant. Bientôt il paraît lui-même.

Le p indo-européen a fait son entrée en Irlande avec le nom de saint Patrice au v° siècle de notre ère. A Patrice, en latin Patricius, comparez l'irlandais athir «père». A primite, en latin primitie, comparez l'irlandais riam = prêm, adverbe, signifiant «avant», prîmo, etc. C'est une innovation qui viole une des lois fondamentales des langues celtiques; et c'est à cette révolution phonétique, annonce de temps nouveaux, que se termine notre notice sur un des caractères principaux qui distingue ces langues à l'âge le plus ancien.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

# Αγαμέμνων.

Je doute que l'analyse qu'on donne ordinairement de ce nom propre ait jamais satisfait complètement ceux qui l'ont faite et répétée. On entrevoit assurément ce que le mot signifie, mais il n'en demeure pas moins, grammaticalement, une chose informe. Tel qu'il est devant nous, et en dépit du génitif en -ovos, le second élément du composé ne peut être qu'un participe présent; or il n'existe pas de verbe  $\mu \epsilon \mu \nu \omega$ , et le redoublement du présent prend rarement un s à la place de l'. De plus il n'est pas commun de voir un participe actif sormer le second membre d'un composé tatpurusha. Il faut naturellement ranger avec Αγαμέμνων l'adjectif Sρασυμέμνων, épithète d'Hercule, Iliade, V, 639, et Odyss., XI, 267. Pour éclaireir l'un et l'autre mot, il suffit d'admettre que -μέμνων est une transposition de \*-μένμων. Ils entrent alors dans la classe des composés possessifs tels que πολυχύμων de χῦμα, εὐείμων de εἶμα. On aura ainsi restitué au grec l'ancien neutre \*μένμα, identique avec le sanscrit man-ma «esprit, pensée». L'irlandais menme ne doit pas se comparer directement à ces mots, car la conservation du groupe -nm- fait supposer une voyelle disparue entre la racine et le suffixe (Windisch).

Habituellement, il est vrai, le groupe hellénique -v\u03c4- se change en -μμ-, exemples : σύμμαχος, ἀμμίξας, ἐμ μέσφ (inscr.). Mais ces cas rentrent dans le chapitre du sandhi et datent d'ailleurs, selon toute apparence, d'une époque assez récente. On n'accordera pas non plus une haute antiquité à la formation ήσχυμμένος, quoiqu'elle apparaisse dans le texte homérique (Iliade, XVIII, 180). Mais alors même qu'on élèverait au rang de loi phonétique la mutation de  $-\nu\mu$ - en  $-\mu\mu$ -, il est impossible de ne pas tenir compte des conditions spéciales où se trouvait le mot qui nous occupe. Cette forme MeNMoN- obligeait d'articuler deux fois alternativement la nasale labiale et la nasale dentale. Dans cette position, l'n et l'm médiaux étaient sollicités l'un et l'autre d'échanger leurs places pour se rapprocher du son de même organe qui les attirait. Il serait facile de citer d'autres exemples connus de transpositions pareilles dans des cas qui y prêtaient cependant beaucoup moins.

Quant à la forme Μέμνων, dont l'origine hellénique est du reste douteuse, elle peut se ramener de même à \*Μέν-μων et se mettre en parallèle avec les mots γνώμων, ἐπισλήμων, etc.

F. DE SAUSSURE.

# INDEX.

# LANGUES NON ARIENNES.

Formes égyptiennes: p. 185-203. Formes assyriennes: p. 204-211. z initial et kv étrusque : p. 401. Pygmalion, 347. Namphamo, 347, 352. Melekjaton, Poumjaton, Poumaijaton, 350. Abd-Pacam, Abd-Poumai, 351. Abd-Ptah, 354. Baal et Bôl, 353. Harpocrate, 354. Malac- et Maleac-, 356.

### SANSCRIT.

atka, 122.
anaçvadâ, 116.
anu-sphur, 135.
abhisvare, 111.
abhram, 231.
arankṛto, 107.
arka, 103, 104, 112.
arcase, 10.
avi, 130.
açiçrayus, 128.
açna, 121.
açva, 26.
açvapṛṣṭa, 119.
aṣṭāpadī, 121.

âçir, 128, 132. âs, 234. iti, 275. indhanvan, 116.

udaram, 230. upa, upari, 425. uṣar, 274. usriyā, 117, 126.

ûdhar, 116, 129. ûdhasvatîs, 2. ûrva, 101, 113.

rtajya, 122. rc, 109, 118.

eta, 118.

opaça, 136.

kar (son aor.), 8 ss. kavi, 103. ksip, 119.

gṛṇiṣe, 10. grho, 107. go, 124; comp. et dér., 130, 131.

gharma, 118.

jatharas, 230. juhu, 107, 109.

tarușante, 10.
-två, 10.

dåru, 231. dyau, 274. dvau, 274.

dhanutris, 103.

dharâ, 274. dhiṣaṇâ, 123. dhur, 123. dhenâ, 113, 124, 126. dhenu, 126-130.

nabhas, 231, 415, 416.
nas, 86, 232.
nâma, 231.
niyut, 105, 111.
nida, 26.
nodhas, 99.

pakhanda et pasanda, pac, 422, 427. panca, 422, 427. patat, 110. padam, 133. padvat, 123. panthan, 274. pavitra, 103. pitâ, 274, 275. pipîprhi, 11. pibâmi, 425. punanas, 103. prksa, 112. prthu, 424. prçni, 129. prus, 228.

bâhujûta, 107. bodhi, 110.

bhar (rac., son aoriste), 8.

mandûka, 215.

-mathi, 120. madhu, 117. madhvas, 103. manisa, 114. manth, 120. mantha, 120. manma, 432. må, måm, 275. mṛga, 136. mrdus, 232. meghas, 416.

yakṛt, 230. yas, 146. yon1, 122.

rip, 124. raja, 231, 274. rai, 274.

vakvari, 110. vacyamâna, 110. vanc (*racine*), 110. Varuna, 416. vas, 86. vasnam, 87, 311. vana, 127. våvadat, 110. vahas, 104. vip, 100, 104. viveda, 124. vîra, 143. vrka, 121. vṛṣ, âvṛṣ, 108. vrsan, 118.

çakrt, 231. çakti, 98. çaphavat, 123. çarya, 119. çıçu, 129. çüşa, 123. çrad dadhâmi, 88. çrî, 128.

sa, 2. sakhā, 274. sac (racine), 26. sarva, 144. sasa, 124.

sic, 219. sidâmi, 26. suparņa, 135. suvarņa et svarņa, 9. srka, 98. sthivi, 120. svapna, 426.

hamsa, 116. hanu, 98. hasti, 231.

### LANGUES IRANIENNES.

Divers mots de diverses langues iraniennes, p. 210 à 226. Kurde sinek (p. 216 et 372); voir l'errata.

#### ZEND.

açtaray, 218. uçhaêcay, 219. ushâm, 274. dakhma, 224. darvand, 212. não, 232. pantâm, 274. pitu, 425. bar, souffler, 219. madhakha, 212. meregha, 223. Môuru, 223. våra, 416. yakare, 231. çaokenta, 220. çûnô, 212, 372. zyâo, 274, 275. haêcô, 220. hic, 219.

### LANGUES LETTO-SLAVES.

blusà (*lith.*), 85. bluxa (sl.), 85. ije (sl.), 2. debbes, debbess (lette), 421. nebo (sl.), 415.

paxati (sl.), 85. peka (sl.), 427. peki (sl.), 427. penki (lith.), 427. platus (lith.), 424. yekna (lith.), 230.

### LANGUES GERMANIQUES.

Ansetheus (franc), 426. to blow (angl.), 219. hariyojana, 108, 109. Ermentheus (fr.), 426. fidvor (goth.), 428. filu (goth.), 425. finthan (goth.), 425. flod-(franc), 428. floh (vha.), 85. frod- (franc), 428. heaven (angl.), 414, 415, 416; (dans les patois allem.), 416. heofon (ags.), 416. himmel (himel, himini, himinr) (nha.), 414, 415. huer (scand.), 429. namo (goth.), 231. scua, scuva (ags.), 415. sky (angl.), 414, 415, 416. skyish (angl.), 415, 419, 420. thagkjan (goth.), 396. veihs (goth.), 364. vor (allem.), 423.

## LANGUES CELTIQUES.

#### GAULOIS.

ar, are, 423. are-, 424. Αρχύνιος, 424. Armorici, 424. Ateporix, 429. Atrebates, 365. cata, cant, 372. cunopennus, 430. Epaticcus, 429. epo-, 427, 428, 430. er, 423.

Hercynios, 424.
litan, 424.
Maponos, 430.
maquas, maqui, 430.
Moenicaptus, 426.
pempedula, 429.
pennoo-, 429, 430.
petorritum, 427.
Petuaria, 430.
(Πορέδοραξ), 429.
Quenvendan, 430.
ro, 423, 424.
Rosmerta, 424.
Sequana, Sequani, 427.
ver-, 426.

## IRLANDAIS.

aesc, 425. air, 423. ar, 423. arco, 425. athir, 425, 431. atrefea, 365. cach, 43o. cacht, 426. casc, 431. cenn, 429. cethar, cethor, 428. cethir, 43o. cia, 430. ciall, 430. cland, 430. clum, 431. coic, 422, 427, 429, 431. coiced, 429. coire, 429. corcur, 431. crann, 43o. crenim, 43o. cretim, 365. cruim, 429. cruimther, 431. 427, 422, cucann, 429. cuirim, 429. da, 431. ech, 43o. Echdach, 429. én, 425.

enech, 43o. Eochaid, 429. er, 423. étar, 425. fersaid, 365. fescor, 431. fiach, 364. file, fileta, 364, 365. to, 426. for, 426. hoin, 431. ibim, 425. 11, 425. insce, 43o. ith, 425. iam, 425. lán, 425. iethan, 424. lia, 425. macc, 430. menme, 432. necht, 426. orc, 425. Patrice, 431. primite, 431. Quenvendan, 43o. renim, 425. riam, 424, 431. ro, 424. rofetar, rofitir, 365. sech, 430. secht, 426. seig, 426. suan, 426. té, 426. tri, 431.

### GALLOIS.

cwn, 424. dierchim, 425. enep, 430. ep, 430. er, 423. etn, 425. guo, 426. guor, 426. heb, 430. hep, 430. hun, 426. it, 425.

lau, 425. laun, 425. liaus, 425. map, 43o. neı, 426. pair, 429. param. 429. pep, 43o. petguar, 43o. plant, 43o. pimp, pimpet, 429. popei, 429. prem, 429. prenn, 430. prynu, 430. pui, 430. pwyłł, 43o. ro, 424.

#### BRETON.

Voir articles de ies M. d'Arbois de Jubainville sur le breton moderne de France, p. 239-272 et 279-311. ebeul, 429. ed, 425. evann, 425. evn, 425. gant, 372. guirtit, 365. leun, 425. lies, 425.

#### LANGUES ITALIQUES.

#### ombrien.

adveitu, 397.
acnu, 141.
çersiaru, 142.
çerfius, 90, 142.
enom, 377.
vaçetom, 392.
vero, 143.
habituto, 392.
hapina, habina, 376.
heri, 146.
lapusco, labuscer, 376.
lueskanes, 382.

carsitu, 392. karu, 392. castruof, 83. kvestretie, 401. co, com, 145. loufit, 145. mani, 138. motar, 404. muietom, 392. naraklu, 84. nepitu, 84. nerf, 84. ninctu, 84. ocrem, 139. ooserciom, 401. pora, 396. puse, pusei, pusi, puze, dolom mallom, 391. 393. rehte, 397. saluuom, 144. sevakne, 145. sevom, 144. sim, 138. stahitu, 141. subahtor, 397. tefrum, 140. trefi, 138. Treplanes, Treblaneis, hafieist, 392. 376. uhtur, 397. feitu, 396. fisiem, 139.

#### OSQUE.

Table de Bantia, voir p. 388 et suiv. aamanaffed, 395. aasar, 140. az, 141. aikdafed, 396. akeneí, 140, 141. allo famelo, 395. altrei, 394, 397. amiricatud, 393, 395. Ammaí, 141. amnud, 391. ampert, 393. amprusid, 231. Anafríss, 231.

ancensto, 231. angetuzet, 396. anter, 393. aserum, 395. asif, 138. atrud, 397.

Bansae, 387, 396. Bantins, 399. benurent, 390. bim, 138.

deiuatud, 391. dekmanniúis, 141. dolud mallud, docud malud, 387.

eestint, 141, 380. ehtrad, 397. ei sivom, 395. exaisc, 397.

valaemom, 393. verehasiú, 143. vereiia, 143.

hipid, 392. húrtín, 139.

inim, 140.

carneis, 392. castrid, 138. cebnust, 390, 396. Kerrí, 142. Kerriiai, 141. kvaistur, 401. comenei, 390. comono, 143, 390, sollo, 145. 396. covehriu, 143. kumbenieis, 143, 144, statús, 138. 390.

lamatir, 396. ligis, 397. licitud, 391. (líísd), 405.

lousit, 392, 404. (lúvfríkúnúss), 405.

maimas, 392. manim, 138. medicim, 398.

nerum, 398. Niumeriis, 142.

(úíním), 405. (úmbnaut), 405.

peremust, 390, 394. pert, 393. pert-umum, 390. perum, 391. petiropert, 391, 394. petora, 275. phim, 397. pieisumbrateis, 391. pod, 397. poizad, 396, 397. pomtis, 144. pous, 393. pr, 396. praefucus, 396, 397, 399, 400. preivatud, 394. pruterpan, 390, 391. pullad, 396. purasiai, 140.

sakahiter, 140. sakarater, 140. (sakupam), 405. samíi), 405. Sansae (Bansae), 387. sipus, 391, 399. sivom, 144, 395. stait, 141, 380. statif, 138.

tanginom, 396. tadait, 393. (tacusiim), 398. tefúrúm, 140. trutum zicolom, 394.

Uhtavis, 397. (uunated), 405.

factud, 397. facus, 397, 399. fisnim, 139, 405. fiusasiais, 141. (fif), 405.fruktatiuf, 397. fuid, 392.

#### FALISQUE.

Cotena, 401. cuando, 401, 402. cuncaptum, 401, 402. dare, 401, 402. zenatuo, 401, 402. Zertenea, 401. Lartius, 401, 402. Menerva, 401. pretod, 401. rected, 401, 402. vootum, 401.

#### LATIN.

a- pour abs-, 85. abdoucit, 234. abundus, 82. Achiuus, 232. adeps, 372. adgretus, 364. aduena, 144. adulari, 410. adulter, 82. aduocapit, 376, 380. caelum, 85, 227, 410, aequus, 232. Aesculapius, 83. aestimo, 232. agceps, 276. agma, 276. agolum, 370. aheneus, 143. ahenus, 405. aio, 229. Aius, 83. alter, 232. Anna Perenna, 391. annulus, 391. annus, 391. Anteuorta, 83.

aranea, 273. ardeo, 232, 367. ərma, 82. arue, arues, 379. -as, -atis, 421. at, 84. Ateius, 229. auctor, 233. audio, 228. aurea, 410. aureax, 410. auriga, 410. ausculum, ausculor, 233, 410. austia, 233, 410. austrum, 233. aut, 84.

baeto, 232. balneum, 232. bene, 229. Berber, 376, 378. bini, 87. bis, 26. bonus, 26. bos, 26, 274. breuis, 26. bulbus, 232. -bulum, -bula, ,4o5.

caduceum, 372. caecus, 420. caedo, 232, 404. 414, 417, 420. Caelus, 417. caementum, 228. caeruleus, 85, 418, 420. caesaries, 419. caesius, 85, 418. calamus, 410. caldus, 232, 367. calfacio, 232. Calipodius, 347. caluere, 391. camena, 227. camillus, 227. cante, 232.

capere et ses composés, 394. captus, 426. caro, 392. castro, 83. castrum, 83. catena, 86. caterua, 86. catus, 410. caulae, 184. cautes, 410. Cecilius, 404. cedito (caed-), 404. cedre (caedere), 404. Geres, 90, 142, 391. cerimonia, 142. cerritus, 90, 142. Cerrus on Cerus, 90, 142. Cethegus, 25. cimex, 372. circa, 391. circum, 391. circus, 391. cilo, 229. claustra, 83. clemens, 38o. clinare, 38o. 86, cliuus, 38o. Clodius, 233. clodus, 233. clostrum, 233. -cludo, 410. coda, 233. codex, 233. coleus, 184. colo, colare, 184, 233. colum, 184. coniicio, 237. coniunctus, 237. coniunx, 237. coniux, 237. contamino, 233. contentus, 364. contio, 144, 390. contra, 372. conuentus, 144, 390. copo, 233. Coponius, 233. coquere, 427.

cor, 88. coruinus, 232. corus, 233. cos, 233, 410. cottidie, 230. cotturnix, 227. creare, 143. credo, 88, 227. Cuba, 83. culex, 372. culmen, 232. cunchis, 232. cuncti, 237. cungrum, 232. cunnus, 232. curia, 143. curo, 237. -cuso, 410.

damnas, 491. dare, 401, 402. datus, 410. Decimatrus, 142. deina, 404. delibutus, 82. descindere, 377. Deuerra, 83. deus, 404. di-, pour dis-, 26, 85, 87, 228, 405. dicator, 404. die-quarti, -quinti, 229. Diespiter, 417. dinai, 404. dispesco, 86. diuido, 146. dolo malo, 391. domi, 84. Domiducus, 83. dos, 410. dumus, 228.

e-, pour ex-, 85. edo, est, 88. egenus, 86. egestas, 86, 88. ego, 229. egretus, 364.

duo, 86, 229.

emere et ses composés,
394.
Empilonar, 236.
endo plorato, 379.
-eni, 88.
enim, 377.
enos (enom), 376.
eo, ire, 146.
eques, 429.
equus, 26.
-es, nomin. plur., 421.
Estpilonar, 236.
et, 84.
examen, 233.

facere, 402. facillimus, 232. facultas, 232. • Falisci, 382. fanum, 87. farina, 142, 391. tas, 87. fastidium, 232. fistula, 88. fixus, 86. flare, 219. Flora, 83. flumen, 233. flumicellum, 231. focale, 233. -frudo, 410. frumentum, 233. fungus, 232. furuus, 86.

gaudeo, 369. glaber, 369. globus, glomus, 378. glubo, 369. gummi, 232.

fuscus, 86.

habenae, 86.
hamus, 228.
harena, 405.
harundo, 410.
hasta, 410.
hedera, 228.
heri, 84.
hibus, 274.

hic, 84. hoc, 229. hodie, 229, 230. homicida, 231. hostus, 233.

ibi, 84, 229. idem, 87, 228, 230, 391. idus, 146. iecur, 230. iggerunt, 276. -igo, 87. imber, 231. inanis, 145. incensus, 395. incurrere, 376. in pleores, 379. intentus, 364. ipse, 229. is, 146. ıta, 275. iudex, 228. iugulare, 83. iumentum, 233. iunctus, 237. iuncus, 232. iuuate, 377.

laedo, 232. lar, 84. lases, 376. leuis, 26. -libet, 146. libum, 82. limen sali (clemens satis), 38o. lingua, 25, 26. linquo, 84. lomentum, 233. lotus, 233. Lua, 83. -lucare, 82. lucus, 82. lue, lues, 379. luridus, 237. luscitio, 372. lympha, 84.

mage, 229.

magis, 229. mahestas, 143. maior, 229. male, 229. malo, 85. malus, 391. Mamers, 378. mamilla, 227. Mamurius, 379. manceps, 231. mancus, 231. mando, 231. manifestus, 88. margarita, 224. Marmar, Marmor, 378. Mauors, 379. maximus, 392. melo, 229. meltom, 232. membrana, βεμδράνα, 378. mihi, 229. mingere, 416. modo, 229. moenia, 87. mollis, 232. moltai, 404. mulcere, 232. mulgere, 232. mulsum, 232. multus, 232. murus, 87. -mus, 392.

nefarius, 87.
nepos, 426.
neptis, 426.
nidus, 26, 87, 228.
nihil, 229.
nimis, 229.
nisi, 84, 229.
nodus, 370.
nomen, 231.
nos, 86, 232.
nosco, 231.
noster, 86, 233.
nota, 231.
nubes, 415, 416.
nudius, 229.

Mutuesca, 382.

Numa, 232.
Numidae, 232.
numisma, 232.
nuncupo, 231.
nundinae, 237, 409.
nuntius, 237.
nuscitio, 372.

oboedire, 410. odor, 372, 392. ofella, 227. oinuorsei, 231. oleo, 372, 392. oliua, oliuum, 232. olla, 233. ols, 234, 236, 238. olteo, 238. omen, 233. omitto, 227. opicus, 382. opimus, 371. opscus, 382. oracium, 404. orare, os, 38o. orea, 410. oricilla, 233. os, oris, 233, 410. osculum, 233. oscus, 382. osnamentum, 233. ostentum, 364. ostium, 233. ostrum, 233. ouls, 234, 236, 238.

pabulum, 86.
pala, 85.
palari, 410.
palma, 232, 425.
Panda, 83.
panis, 86.
Parilia, 85.
Parisii, 427.
pasco, 86.
pasta, 86.
pastinum, 85.
pastor, 86.
pater, 425.
peculium, 228.
pecunia, 228.

pedo, 26. pello, pulsus, 232. penis, 86. penna, 425. per, 390, 423. peremere, 390. Perfica, 83. Pertunda, 33. petorritum, 427. piaclum, 404. piscis, 425. planca, 231. plenus, 425. pleoris, pleores, 376, 379. plodo, 238. plorare, 38o. piostrum, 233. pluere, 38o. plus, 425. polteo, 234, 238. pomerium, 228. poplus, 404. Porcifera, 238. Porcobera, 238. porcus, 425. portentum, 364. positio, 21. postridie, 229. Postuorta, 83. Pota, 83. pote, 229. potestas, 88. potis, 229. prae, 423. precor, 425. prehendo, 228. prelum, 227, 410. Prema, 83. pressus, 227. pretor, 404. pridem, 228. pridie, 228, 229. primo, 424. primus, 228, 392, 423. princeps, 232, 234. prior, prius, 229. priscus, 228.

pristinus, 228.

privatus, 394.

pro, prod, 228, 423.

proboscis, promoscis,
 378.

pronus, 228.

pruna, 228.

prurio, 228.

pugna, 82.

pulex, 85, 372.

pulpa, 232.

pusillus, 227.

puta, 229.

quaero, 232. qualus, 26, 227, 410. quasi, 84, 229. quasilius, 227, 410. quassus, 227. quatio, 370. quattuor, 43o. quernus, 430. qui, 84, 87. quicumque, 88. quidam, 87. quidem, 391. quilibet, 88. quinam, 87. quinquaginta, 275. quinque, 427, 429. quintus, 429. quis, 87, 430. quisque, 430. quiuis, 88. quodie, 229. quoin, 234. quot, 84. quotidie, 230.

rabidus, 367.
raeda, 428.
ramentum, 227, 228.
recens, 225.
remus, 26, 88, 228.
rorare, ros, 380.
rostrum, 88.
rudis, 410.
rufus, 140.
runa, 410.

sabulum, 405.

saeplus, 232. salubris, 88. saluus, 445. sanguisuga, 231. sat, 229. satin, 232. satis, 229. satur fufere (sata tutere); 38o. scaena, 234. scala, 227. scalpo, 369. scando, 227. sculpo, 369. sedere, 392. selibra, 227. senex, 372. sepelio, 226. septem, 426. Sequana, 427. Sequani, 427. sequor, 26. sers (seiris), 379. seuiri, 85. sibi, 229. sido, 26. sin, 232. sins, 379. sodalis, 145. soldus, 232. solium, 392. sollemnis, 391. sollus, 145. splendeo, 367. spondeo, 363, 364. sponte, 363, 364. squaleo, 367. sta, 38o. stare, 38o. statiuae feriae, 139. suauis, 25, 26. sub, 425. sub uos placo, 379. Subigus, 83. suetus, 25. suffoco, 233. sumen, 233.

sumo, 145.

super, 425.

taedium, 232. taesus, 232. tangere, 396. tepens, 426. termen, terminus, 394. terrenus, 86. terrestris, 86. tomentum, 228. tot, 84. transque dato, 379. tredecim, 228. tripodatio, 377. triumpe, 38o. trunco, 83. truncus, 83. Tusci, 382.

uale, 229. uanus, 87. uascus, 87. uastus, 87. uel, 146. uena, 87. uendo, 231. uenenum, 405. uenio, 390; (euenat, etc.), 144. uenor, 87. uenter, 230. uenum, 87, 311. uerbena, 86, 405. uerbera, 86. uespera, 311. uester, 86, 233, 311. uestigium, 87. Vica, 83. uiden, 229, 232. uiduus, 146. uindemia, 231. uir, 143. ulna, 231, 232. uls, 234, 236, 237, **238**. ultra, 237, 238. Vmber, 232. umbilicus, 232, 371. umerus, 142. uncia, 231, 237. uncus, 232. unda, 232, 237.

undecim, 231, 237. unguis, 232, 371. uolo, 229. Volsci, 382. uomo, 311. uos, 86. urina, 416. -us, gén. sing., 404. ut, uti, 84. uter, uterus, 230.

# FRANÇAIS, ITALIEN, ESPAGNOL.

Voir à leur rang alphabélique dans le corps du volume les mots qui figurent dans le Dictionnaire étymologique du patois normand du Bessin, par M. Joret (y compris les Addenda, p. 345-346). Voir bezé et ses congénères, p. 273. araigne, araignée (fr.), 273. ciel (fr.), 416.couvert (le ciel) (fr.), 414. joli (fr.), 182. nostro (it.), 233. nôtre (fr.), 233. nuestro (esp.), 234. oublie (fr.), 392. Polcevera (it.), 238. viande (fr.), 392.

# GREC.

άγαθίς, 370. dyaθόs, 370. Αγαμέμνων, 432. dyauos, 369. άγείρω, 371. άγνός, 369. άγυρις, άγυρμός, 371. άγχω, 409. άδαξέω, 371. άδελφός, 368. άδορος, 368. άζομαι, 369. Αθηνασι, 274.

 $\mathbf{A}\theta$ ήνη, 90. αίμο-, 231. άκινάγματα, 369. άκούω, 370. Amphion, 409. άνηρ, 231. åνθος, 409. Αξίερος, 90, 143. Αξιοκέρσα, 90, 143. Αξιόκερσος, 90, 143. Ζῆν, 274. Απέλιος, 370. άπελλα, 370. Απόλλων, 370. άράχνη, 273. Αρποκράτης, 354. Αρτεμίε, 90. Αρτεμωι, 274. **Ασκληπίος**, 90, 368. ἀσΊαφίς, 372. άσφι, 371. άτρύνω, 372. Αφροδίτη, 90. aχανής, 370.

βαρνάμενου, 378. βέλτερον, 393. βεμβράνα, 378. -6n, 40g. βολ6ος, 232. βόρμαξ, 378. -60s, 40g. βραδύς, 232. βων, 274.

γαίω, 369. γάνυμαι, 369. γασ/ήρ, 230. γαῦρος, 369. γηθέω, 369. γλαυκός, 419.

έγείρω, 370. έγώ, έγών, 275. έδουτες, 371. έθέλω, 370. είκοσι, 231. Εκάβη, 409. έλαχύς, 371. έμέ, 376. έπίτηδες. 393.

έπομαι, 26. έρεῦθος, 231. έρυθρός, 231. εὐρύς, 231.

F, 359-363. *Fοίδημι, Fότι,* 36ο.

Zeus, 417.

ή6η, 231. ήμεῖς, 231. ήπαρ, 231. ກຸບຣ, 231. ήχώ, 274.

θέσις, 21. Ֆρασυμέμνων, 432.

Ικτερος, 230. ίκτήρ, 230. Ϊππος, 26. *iσθμός*, 146.

nainías, 420. **καίω**, 420. Κάσμιλος, 90. κατά, 372. **κέλλω**, 371. -κερσος, 90, 143. χισσός, 228. **χλέος**, 38ο. **κλύω**, 38ο. **κνίψ**, 216. **Κόρη**, 1/13. Kpovos, 89. χῶνος, 410. κώνωψ, 216.

λãas, 409. λαόs, 409.

-μα, -ματος et -μων, -μονος, 432. μαργαρίτης, 224. μαρνάμενον, βαρνάμεvov, 378. μείον, 229. Μέμνων, 432.

-μμ- pour -νμ-, 432. μύρμηξ, βόρμαξ, 378.

νέος, 409. νέφος, 231, 409, 415, 416. Νίκη, 90. Νιόδη, 409.

νύμφη, 84.

δβελός, 370. όδάξ, 371. όδελός, 370. δδούs, 371. όδύρομαι, 371. ύχελλω, 371. *δλισθάνω*, 371. δμβρος, 231. δμφαλός, 371. δυομα, 231, 371. όνυξ, 371. Omixoí, 382. ős, 146. όσμή, 146. δσ1αφίς, 372. δσ1ρακου, 233. δσίρειος, 233. δσίρεον, 233.

ότρύνω, 372.

ούρανός, 231, 414 416,417. ούρέω, 416. ούρον, 416.

**σ**αρά, σάρος, 423. Патагнов, 354. **σ**έμπε, 429. **σέμπ7ος**, 429. σεντήκοντα, 275. **σ**έπων, 429. **σ**έρδω, 26. **σερί**, 423. **σέρνημι**, 425. **ω**λατύς, 424. Πόλυβος, 409. **w**ολύς, 425. **ωοτί**, 140. ωραπίδες, 232. **σρό**, 423. Pygmée, Pygmalion, 347. Πυγμαίων, 352.

σκηπλούχος, 140. σκιά, 415.

**ωύγματος**, 352.

Πυθώ, 274.

Πύματος, 350.

414, σκότος, 415. σκώρ, 231. σπένδω, 363, 364. σπλήν, 426. σφίγγομαι, 276. 3. σφίγμα, 276.

> τέρμα, 394. τινάγματα, 369. Τλασία Εο, 359.

ύδερος, 230. ὑπέρ, 425. ὑπνος, 426. ὑπό, 425. ὑσ7έρα, 230.

χανδάνω, 228. χάος, 405. χιών, 274, 275.

ψεῦδος, 231. ψυδρός, 231. ψύλλα, 85.

ώλένη, 231. ώνή, 311. ὧνος, 311.

# TABLE.

	Pages.
Arbois de Jubainville (H. d'). Héraclès et la géographie de l'Europe	0
occidentale	14
Origine des voyelles et des consonnes du breton moderne	
de France (dialecte de Léon)	239
Les suffixes nominaux du breton moderne de France (dia-	v
lecte de Léon)	277
Sponte	364
Les lettres $p$ et $qu$ dans les langues celtiques	422
Barth (A.). Formes irrégulières dans le Bhâgavata-Purâna	8
Baudat (Ém.). Le génitif Τλασία Fo	359
Bergaigne (A.). Quelques observations sur les figures de rhéto-	oug
rique dans le Rig-Véda	96
Berger (Ph.). Notes mythologiques. I. Pygmée, Pygmalion	347
II. Sur le nom propre Baal-Maleac	356
Bréal (Michel). Noms postverbaux en latin	82
Castrum	83
	84
Uti, veluti, sicuti. — Ninctu, nepitu en ombrien	
Contributions à la connaissance du dialecte osque	138
Aranea	273
Sponte	363
Damnas sunto	421
Deux étymologies latines : Splendeo, squaleo	367
Epigraphie italique: Le chant des Arvales	373
La table de Bantia	381
Une inscription falisque	400
Inscription archaïque de Spolète	402
DARMESTETER (James). Cabires, Benê Elohîm et Dioscures	89
Iranica (Seconde série)	210
Recens	225
Sepelire	226
Egger (Em.). $1\sigma\theta\mu\delta s$	146
Guyard (St.). Une particularité de l'accentuation française	30
Note sur quelques termes assyriens	204
HAVET (Louis). Notes de phonétique : I. Les syllabes μακραί 😂 έ-	
σεί. II. L'ordre de l'alphabet dévanagarî	21
Ψύλλα, pulex. Caesius, caelum. Pala. Malo	85
Pasco. Panis. Verbena. Terrenus. Catena, caterua. Egenus,	
habenae	86